

25/5/47

HENRI CORDIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ET DE SES RELATIONS AVEC LES PAYS ÉTRANGERS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE MANDCHOUE

III

DEPUIS L'AVÈNEMENT DES MING (1368)
JUSQU'A LA MORT DE KIA K'ING (1820)

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, PARIS (VIe), 1920.



DU MÊME AUTEUR :

Cordier (H.) Bibliotheca Sinica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois, 2e éd., considérablement augmentée, 8 fasc., gr. in-8, 1904-8.

— Bibliotheca Indosinica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la Péninsule indochinoise, 4 vol., (3030 colonnes) gr. in-8, BEFEO, 1912-15.

Tome I : Birmanie, Assam, Siam, Laos. — II : Péninsule malaise. — III-IV : Indo-Chine française. —

— Bibliotheca Japonica : Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire japonais, rangés par ordre chronologique jusqu'à 1870, suivis d'un appendice renfermant la liste alphabétique des principaux ouvrages parus de 1870 à 1912, XII pp. et 762 colonnes, gr. in-8. Publ. de l'Éc. des Langues or. viv., 1913.

— Histoire des relations de la Chine avec les Puissances occidentales, 1860-1900, 3 vol. in-8, avec cartes, BHC, 1913.

— L'Expédition de Chine de 1857-58, in-8, BHC, 1905.

— L'Expédition de Chine de 1860, in-8, BHC, 1906.



HISTOIRE GÉNÉRALE
DE LA CHINE

HENRI CORDIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ET DE SES RELATIONS AVEC LES PAYS ÉTRANGERS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE MANDCHOUE

III

DEPUIS L'AVÈNEMENT DES MING (1368) JUSQU'A LA MORT DE KIA K'ING (1820).

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, PARIS (VIe), 1920.



CHAPITRE I

XXIe Dynastie : Les Ming (1368-1644)
Houng Wou.

HOUNG WOU (KOU CHOUEI), l'empereur « mendiant », ainsi surnommé à cause de ses débuts misérables, maître de la capitale et de la plus grande partie de l'Empire, avait encore à briser la résistance des quelques chefs, restés fidèles à la dynastie mongole, et à terminer la pacification de la Chine. La prise de Yen King, après la marche triomphale de Houng Wou, n'avait pas ébranlé la situation de K'OUK'OU TIMOUR dans le Chan Si, de LI SE-TCHE, dans le Chen Si; l'empereur s'employa immédiatement à les réduire. T'ai Tsou Houng Wou.

Dès la 9e lune, FOUNG TSOUNG-YI, T'ANG HO et YANG KING venant du midi, quittaient la Cour pour le Chan Si, précédant leur général en chef SU TA, qui se mit en route le mois suivant; d'autre part TCH'ANG YU-TCH'OUEN assurait la défense de la région autour de Pao Ting où il laissait LI KIÉ comme gouverneur. Foung Tsoung-yi et T'ang Ho passèrent le Houang Ho avec leurs troupes et occupèrent Houai King dont le commandant PE LO-TCHU s'enfuit à leur approche. YU JEN fut détaché pour marcher vers Lou Tcheou (Lou Ngan fou, Chan Si) et, en route, s'empara de Young Tcheou et préposa TCHEN SIN à la garde de cette ville [1]. Pacification du Chan Si.

A la onzième lune, Su Ta, ayant pris Tchao Tcheou, marcha sur T'aï Youen, défendu par K'ou K'ou Timour qui, surpris par Ko YIN et Tch'ang Yu-tch'ouen, s'nefuit au Kan Sou, tandis que son lieutenant HOPIMA se rendait avec 40.000 hommes; à la suite de cette victoire, T'aï Youen capitula, et, sans grande résistance, les autres villes de la

1. MAILLA, X, p. 17.

province, Che Tcheou, Yo Tcheou, Hin Tcheou, Ko Tcheou, Kiang Tcheou firent leur soumission : les Ming étaient maîtres de tout le Chan Si.

Le Japon.

Les Japonais, qui avaient des relations avec la Chine depuis les Han Postérieurs, et payé le tribut sous les Wei, les Soung, les Souei et les T'ang, écumaient constamment les côtes de la Chine. En 1368, ces Wo Jen, comme les appelaient les Chinois, débarquèrent au Chan Toung; l'année suivante à la 4e lune, ils apparurent pour la première fois à Tsoung Ming, île à l'estuaire du Yang Tseu qui se forma au VIIe siècle de notre ère; en 1370, ils y débarquèrent par surprise et pillèrent Hai Men, dont ils s'emparèrent à la 5e lune de 1416, mais dont ils furent chassés deux jours plus tard; ils devaient envahir l'île à diverses reprises, mais ils en furent toujours expulsés et ne réussirent jamais à s'y établir. Cette même année, 1370, une ambassade chinoise au Japon ramena le bonze japonais Tsou Lai et un certain nombre de prisonniers chinois. Tsou Lai, bien reçu à Nan King, retourna dans son pays avec huit bonzes chinois, qui s'étant livrés à un prosélytisme ardent, furent expulsés au bout de deux ans. En 1374 et en 1387, nouvelles apparitions des pirates japonais sur les côtes de Chine.

Pendant ce temps, Houng Wou commençait à réformer les usages de la Cour; il diminua les dépenses; aux ornements d'or et d'argent des chars et des meubles, il substitua le cuivre; il réduisit un personnel nombreux et coûteux.

Conquête du Chen Si.

A la première lune de 1369, maître du Chan Si, Su Ta, avec ses généraux Tch'ang Yu-tch'ouen et Foung Tsoung-yi, franchit le Houang Ho pour conquérir le Chen Si défendu par Li Se-tche, qui s'enferma dans Foung Siang, tandis que les Chinois occupaient Ts'in Youen (Si Ngan) que leur livrèrent les habitants. Après la prise de Kouan Kia Toung par Su Ta, Li Se-tche s'enfuit à Lin Tao et Foung Siang fut occupé sans combat; les troupes Ming entrèrent à Loung Tcheou et à Tsin Tcheou, puis à Koung Tch'ang; enfin Lin Tao fut investi et Li Se-tche, voyant la partie perdue, vint se rendre à Foung Tsoung-yi, tandis que Tchang Se-tao,

qui se trouvait à King Yang, s'enfuit à Ning Hia. Maître de Lin Tao, Su-Ta reçoit la soumission de TCHANG SANG-TCHEN, gouverneur de King Yang; ce n'était qu'une feinte. T'ang Ho, envoyé par Su Ta pour occuper cette ville, se méfiant de Tchang Sang-tchen, va à sa rencontre et le presse dans King Yang, dont une des portes lui est ouverte par trahison. Tchang Sang-tchen et son père se jettent dans un puits dont on les retire pour leur trancher la tête. Le Chen Si était soumis; le commandement de l'armée est remis à Foung Tsoung-yi et Su Ta avec T'ang Ho se rend à la Cour où il est reçu avec les plus grands honneurs.

Profitant du départ de Su Ta, HOUNG PAO-PAO, général à Ning Hia, va, par Sou Tcheou, camper sous les murs de Lan Tcheou, défendu avec zèle par TCHANG WEN, mais il est obligé de lever le siège de cette ville à la nouvelle de l'arrivée de secours. Houng Pao pao.

L'unité de l'Empire était réalisée; d'adversaires il ne restait plus que Chouen Ti, au nord de Yen King, et Houng Pao-pao et son armée dans le nord-ouest de la Chine. Su Ta fut envoyé contre ce dernier. LI WEN-TCHOUNG fut chargé d'opérer contre l'ex-empereur des Youen; franchissant Kiu Young kouan, Li Wen-tchoung, après plusieurs succès, occupe Chang Tou et s'avance avec tant de rapidité vers Ying tch'ang, où résidaient les derniers Youen, que cette ville lui ouvrit ses portes. Le petit-fils de Chouen Ti, MAÏTILIPALA [MAI-TE LIPASU], ainsi que les princesses mongoles, furent conduits à la Cour; Maïtilipala eut la vie sauve et fut créé prince du troisième ordre (1370), mais obligé de changer son vêtement tartare pour un costume chinois; seul, le prince héritier des Youen, NGAÏJEOUCHILIPATA, réussit à s'enfuir avec une dizaine de cavaliers, vainement poursuivi par des soldats de Li Wen-tchoung, qui termina la pacification de la région à Hing Tcheou et à Houng Lo Chan.

A la deuxième lune de 1370, Su Ta marcha contre Houng Pao-pao, dont il fait reconnaître les positions au delà de Ping Si par Teng Yu, qui perdit du monde. A peine arrivé devant les fortifications formidables que faisait élever

Houng Pao-pao, Su Ta les attaqua avec fureur: 84.500 hommes restèrent sur le carreau : les princes de Tan et de Wen Tsi des Youen, le prince chinois YEN TSEU-HIAO, les généraux HANTCHAR, HOU LIN-TCHE, YEN FOUNG-SIEN, LI KING-TCHANG, TCHAHAN BOUGHA, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers et 1875 soldats furent faits prisonniers; 15.280 chevaux, quantité de chameaux, de mulets et d'autres bestiaux, et généralement tout le bagage furent la proie du vainqueur (1370) [1].

Le désastre de l'armée de Houng Pao-pao avait été complet, mais ce général y avait échappé avec sa femme et quelques cavaliers et, franchissant le Houang Ho sur un radeau, il s'enfuit à Ning Hia puis à Ho Lin, où il retrouva le prince Ngaijeou chilipata qu'il fit reconnaître comme empereur des Youen (1370) [2]. Houng Pao-pao survécut encore cinq ans à sa défaite; nous le retrouverons plus tard; il mourut à la deuxième lune de 1375, dans la retraite qu'il avait choisie au nord du King Chan, département de Holanahai; sa femme, Mao Che, se suicida.

A la suite de sa victoire, Su Ta envoya TENG YU avec des troupes chez les T'oufan, dont le chef HO LA NAN POU ne fit aucune difficulté pour se soumettre malgré ses sympathies pour les Mongols. Teng Yu poussa à l'ouest du Houang Ho, au nord-ouest du Kan Sou et, suivant les instructions de Su Ta, installa WEI TCHENG comme gouverneur de Ho Tcheou, dont la population et les maisons avaient été détruites par les Mongols. A la onzième lune de 1370, les généraux victorieux Su Ta et Li Wen-tchoung rentraient à Kien K'ang (Nan King).

Lieou K'ieou. A la première lune de 1371, Houng Wou envoya YANG TSA en ambassade aux Lieou K'ieou pour notifier son avènement; le roi de Tchoung Chan, l'une des trois divisions (Chan Nan, Chan Pe et Tchoung Chan) de l'archipel reconnut la suzeraineté de la Chine; en 1391, l'empereur envoya 36 familles chinoises dans les îles [3].

1. MAILLA, X, pp. 41-42.
2. MAILLA, X, p. 42.
3. LEAVENWORTH, *l. c.*, pp. 109-110.

A la deuxième lune de 1371, LIEOU YI, gouverneur du Leao Toung, se soumit aux Ming, mais il fut tué par les partisans des Youen; l'Empereur confia le gouvernement de la province à TCHANG LEANG-TSO et à FANG KAO. L'année suivante une expédition fut dirigée sur le Se Tch'ouan, sous la conduite de TCHEOU TCHENG, LEAO YOUNG-TCHOUNG, YANG KIANG et YE CHEN pour les forces navales et FOU YEOU-TE pour les forces de terre; T'ANG HO établit dans la province l'administration des Ming, après s'être emparé de Tch'oung K'ing à la 6e lune de 1371 et celle de Tch'eng Tou; Ming Chen, prince de Hia, se rendit et reçut le titre de Comte. Leao Toung Fou Kien.

Houng Wou, décidé à en finir avec le prince héritier des Youen et Houng Pao-pao, leva une grande armée de 400.000 hommes répartie en trois divisions; à la tête de la première était placé le généralissime Su Ta, qui sortit à la deuxième lune de 1372 par Yen Men et se rendit à Ho Lin; Li Wen-tchoung, commandant la seconde division, franchit Kiu Young kouan; enfin Foung Cheng avec la troisième division se dirigea vers l'ouest du Kan Sou. Su Ta débuta par un échec; s'étant avancé jusqu'à la Toula, où était campé Houng Pao-pao, il attaqua ce dernier avec des troupes inférieures en nombre et se fit battre, tandis que son lieutenant T'ang Ho était défait à Ki teou chan. D'autre part, l'avant-garde de Foung Cheng, dirigée par Fou Yeou-te, défit au delà de Si Leang les Mongols commandés par CHE TSEU-KAN, qui fuit vers Young Tch'ang, puis à Oulakan, les troupes de TOURTCHIBA. Fou Yeou-te rejoint Foung Cheng à Kouei Lin Chan. Le chef des Tartares, POUHA, est tué dans sa retraite et ses lieutenants se rendent; à Etsina, POUYEN TIMOUR fait sa soumission à Fou Yeou-te, qui s'avance vers Pi kia chan et achève de battre les Mongols. Li Wen-tchoung s'avança sur la Toula, mais il fut obligé par HALATCHAN de reculer jusqu'au Lou Wen Ho; la faim et la soif lui causèrent de grandes difficultés dans le Cha Mo, mais il réussit néanmoins, ainsi que son lieutenant Kouchi, à battre un certain nombre de partis mongols.

Le Yun Nan, dont K'oublaï avait jadis fait la conquête, Yun Nan.

était passé aux mains du prince de Leang qui avait reconnu la suzeraineté de Chouen Ti; en 1372, Houng Wou envoya au Yun Nan, WANG YI pour obtenir la soumission du prince de Leang qui était assez disposé à accepter l'autorité des Ming, lorsque l'arrivée imprévue de TODO, fils du prince des Youen, modifia ses intentions, et saisi de frayeur, il fit massacrer l'envoyé impérial et son escorte. Trois années plus tard, Houng Wou crut gagner le prince de Leang en lui renvoyant TIÉ JU-YOUEN, son ambassadeur chez les Youen, qui avait été fait prisonnier par Su Ta. Tié Ju-youen, accompagné de l'agent Ming, WOU YUN, fit massacrer en route ce dernier, qui ne voulait pas se présenter au nom des Youen. En 1381, Houng Wou, auquel sa longanimité avait si mal réussi, fit réunir au Hou Kouang, sous le commandement de Fou Yeou-te, une grande armée de 300.000 hommes. Fou Yeou-te choisit 50.000 hommes pour aller au Yun Nan, par le Se Tch'ouan et Wou San, sous les ordres de KO YIN, tandis que lui-même s'y rendait par le Kouei Tcheou; ses généraux LAN YU et MOU YIN s'emparèrent de Pou Ting et de Pou Ngan. Le Prince du Yun Nan PATCHALAOURMI, confia son armée au général TALIMA qui, après avoir repoussé d'abord les Ming sur le Loung Kiang, fut battu et fait prisonnier avec 20.000 hommes. Fou Yeou-te laissa MOU YIN et LAN YU marcher sur la capitale et se dirigea vers Wou San pour rejoindre Ko Yin. Le Prince de Yun Nan s'enfuit au Lo Tso chan et se précipita avec sa famille et son ministre TATILOU dans l'étang de Tien Chi. Lan Yu et Mou Yin pénètrent dans Yun Nan, capitale de la province et, le lendemain, reçoivent à Kin Ma Chan, la soumission de YESIEN TIMOUR (1381). Mou Yin, laissant Lan Yu, va retrouver Fou Yeou-te à Wou San; Ko Yin avait eu des difficultés pour forcer la route; il réussit à les surmonter et son armée à son tour pénétra au Yun Nan; une révolte des peuples de cette province fut sévèrement réprimée en 1382 par Fou Yeou-te et Mou Yin; les deux généraux ne revinrent du Yun Nan à la Cour qu'à la 4e lune de 1384, après avoir pacifié la région du Kin Cha Kiang. Fou Yeou-te fut créé *Hing koue koung*.

Au commencement de 1374, un simple particulier de Palimaï, dépendance de Lan Tcheou, Kou Mai-ti, s'étant révolté, ses frères lui coupèrent la tête. Partout à la frontière on réprimait les incursions des Mongols; Su Ta fit prisonnier Polo Timour et pacifia les frontières avec Li Wen-tchoung, qui fit décapiter Todo, prince des Youen, près de Kao Tcheou, et tua le prince de Lou des Youen (1374); de son côté Lo Ling restaurait la paix au Kouei Tcheou. Enfin Houng Wou renvoya Maïtilipala près de son père Ngaijeouchilipata, qui avait succédé à Chouen Ti dans le gouvernement des Mongols; quand Ngaijeouchilipata mourut en 1378, il fut remplacé par son fils Tekous Timour qu'on préféra à Maïtilipala. Kou Maï-ti.

Néanmoins les Youen ne désarmaient pas : un de leurs généraux, Nahatch'ou (Nara tch'ou), pénétra au Leao Toung avec une armée imposante et attaqua Kin Tcheou, mais il fut battu par Ma Yun et Ye Wang.

Nous notons qu'à la neuvième lune 1380, Halietchilié, envoyé de Patanapala, roi de Koua Wa (Java)[1], arriva à la Cour avec un placet de son maître, écrit sur une feuille d'or; il venait faire hommage [2]. Trois ans plus tard, à la fin de 1383, le roi de Kao Li envoya Tchang Pe pour payer le tribut. Koua Wa.

Des pertes cruelles vinrent frapper Houng Wou; à la 8e lune de 1382, mourut, âgée de 51 ans, l'impératrice Ma Che, qui s'était parfois montrée digne conseillère de l'Empereur. Cette perte amena un grand changement dans le caractère de Houng Wou qui, oubliant sa clémence passée, devint dur et parfois cruel; puis disparurent les généraux Li Wen-tchoung à la 2e lune de 1384 et Su Ta, à la 2e lune de 1385; ce dernier n'avait que 54 ans; il avait été créé prince héréditaire du premier ordre sous le titre de Tchonchang ou Ts'in Wang. Su Ta « parlait peu, était doué d'une grande pénétration. Toujours il fut en bonne intelligence avec les autres généraux, partageant le bien-être et les privations du soldat; aussi il n'en était aucun

1. Cf. W. F. Mayers, *China Review*, III, p. 329.
2. Mailla, X, p. 80.

qui, touché de ses bontés, ne fît son devoir jusqu'à mourir. Il n'en persista pas moins à rester dans sa modestie [1] ». Déjà Tch'ang Yu-tch'ouen était mort à la 4e lune de 1369 et Fou Yeou-té avait été obligé de se suicider en 1384, sous prétexte qu'il conspirait.

Népal. Le Népal entama des relations avec la Chine sous le règne de Houng Wou qui, en 1384, envoya le bonze Tche Kouang porter au souverain de ce pays une lettre accompagnée d'un sceau et de présents de soieries. Le roi Ma ta na lo mo (Matisimha) dépêcha un ambassadeur qui arriva à Pe King en 1387 avec des présents; les relations continuèrent jusqu'en 1427, époque à laquelle les ambassadeurs népalais cessèrent de venir à la Cour chinoise et le tribut ne fut plus envoyé.

Tamerlan. Houng Wou avait cherché, en envoyant des ambassades à nouer des relations avec les régions d'Occident, en particulier avec Samarkande, où régnait le grand Timour (Tamerlan), qui en 1387 lui dépêcha un musulman, Man-la Ha-fei-se, avec quinze chevaux et deux chameaux; tous les ans l'Empereur reçut régulièrement de Samarkande des chevaux et des chameaux; en 1392, les cadeaux comprenaient des étoffes et des armes; à la 8e lune de 1394 arriva une ambassade avec 200 chevaux et une lettre de Timour, rédigée en termes amicaux et respectueux. A son tour en 1395, Houng Wou envoie à Samarkande le secrétaire An Tchi-tao avec une lettre de remerciement [2]. Tamerlan, apparenté d'une manière lointaine à la branche de Tchinguiz Khan, né le 19 mars 1336, à Kech, près de Samarkande, après avoir conquis l'Asie centrale sur les descendants de Djagataï, capturé Balkh, avoir mis fin à la période d'anarchie qui avait suivi dans l'Iran la mort de l'Ilkhan Abou-Saïd, avoir envahi le nord-ouest de l'Inde et saccagé Delhi, s'être emparé de la Syrie, avoir dans les plaines d'Angora arrêté la marche du Turk victorieux (1402)), rêvait dans son palais de Samarkande de reconstituer l'empire du Grand Ancêtre; malgré sa lettre, il avait le plus

1. Delamarre, *Hist. des Ming*, p. 83.
2. Bretschneider, *Mediaeval Travellers*, II, pp. 257 seq.

souverain mépris pour le Fils du Ciel, ainsi qu'en témoigne CLAVIJO, ambassadeur du roi de Castille, Henri III, à sa Cour, et il était sur le point d'envahir la Chine à la tête d'une formidable armée, lorsqu'une mort imprévue à Otrar mit fin à ses exploits (1405). C'est le plus grand danger auquel ait échappé la dynastie naissante des Ming.

En 1385, une ambassade fut envoyée en Chine par le roi de Birmanie, MENG KYI SWA TSAU KAI, successeur de THADOMENGBYA, descendant des anciens rois de Tagaung, petit-fils du roi Shan de Sagaing, ATHENG KHA YA TSAN YWON, qui à l'embouchure de la Myitngé, affluent de l'Irawadi, avait fondé en 1364, la ville d'Ava ou Awa (Ratanapura). Meng Kyi Swa était en lutte avec le Pegou, dont Râjâdinit était devenu roi avec Hansâwadi comme capitale. Birmanie.

En 1386, Houng Wou se décida à agir vigoureusement contre Nahatch'ou (Naratch'ou) et il envoya contre lui une armée de 300.000 hommes, commandée par Foung Cheng avec Fou Yeou-te et Lan Yu comme lieutenants. Parti de T'oung Tcheou, Foung Cheng en 1387 s'emparait de Ta Ning, où il laissa 50.000 hommes, Kouan Ho, Houei Tcheou et Fou Kou. A l'ouest du Kin Chan, il dépêche vers Nahatch'ou NAILAOU, ancien général des Youen, qui cherche à ébranler la fidélité des Tartares en leur narrant les bontés de l'Empereur, mais il est tué d'une flèche; Foung Cheng reprend sa marche. Nahatch'ou avait réparti ses troupes en trois corps campés à Yu lin chen, You ngo tchouang et Loung ngan yi tou ho. Lan Yu s'avance le premier. Dans une entrevue avec Nahatch'ou, ce dernier est blessé par TCHANG MEOU, gendre de Foung Cheng, qui interprète mal ses paroles; la plupart de ses troupes font immédiatement leur soumission et Nahatch'ou, envoyé à la Cour, est créé *heou*. Nahatch'ou.

Lan Yu marcha contre Ho Lin avec 100.000 hommes et rencontra le prince de Youen au sud de Pouyurhai; le Mongol prit la fuite et fit couvrir sa retraite par Man Tseu, qui fut battu et tué; un grand nombre de hauts personnages mongols furent faits prisonniers et parmi eux

se trouvait Tipaonou, deuxième fils de Tekous Timour, qui fut envoyé aux Lieou K'ieou. Tekous Timour se réfugie chez son parent YESSOUTIER, qui le fait assassiner à la 10e lune de 1388 sur la Toula et prend le titre de petit prince des Youen (1389); pour réduire ce dernier, l'empereur envoya Fou Yeou-te; on réussit à obtenir la soumission du général NAYR BOUGHA, mais les autres chefs mongols continuèrent la lutte les années suivantes et s'emparèrent même de Hami en 1391.

Plus tard Lan Yu, mécontent, fomenta une révolte et fut mis à mort (1re lune de 1393) avec 15.000 personnes.

Corée. Le royaume de Corée, dont la dynastie de Korye (Ko kou rye) remontait à 918 et avait compté 37 princes, avait été, comme nous l'avons vu, sous la dépendance des Mongols. Le roi KONG MING WANG, dont l'avènement remonte à 1351, avait fait passer pour son fils le fils d'un bonze, MOU NI NO, qui lui succéda en 1374; celui-çi à son tour fut remplacé par SIN TCHYANG (1388) et KONG SANG WANG (1389); ce dernier fut détrôné par RI SYENG KYEI, appelé LI TAN par les Chinois, qui fonda en 1392 une nouvelle dynastie qui obtint l'appui des Ming et dont le nom officiel est TSI TSIEṄ. Syeng kiei porte le nom de HTAI TJO (T'AI TSOU); il était fils de HOAN TJO, descendant de MOK TJO; il quitta la capitale Syong to ou Kai Syeng pour Han yang ou Seoul et divisa la Corée en huit provinces; les Ming lui imposèrent la chronologie et le calendrier chinois; ses successeurs immédiats furent ses fils TYENG TJOUNG (TING TSOUNG, 1398) et HTAI TJONG (T'ai TSOUNG, 1400).

Lieou K'ieou. A la 7e lune de 1392, le roi de Lieou K'ieou envoya ses fils et ses frères cadets étudier au Collège impérial[1]. L'héritier de l'Empire étant mort à la 4e lune de 1392, Houng Wou, à la 8e lune, déclara prince héritier TCHOU YUN-WEN, l'aîné, âgé de seize ans, des enfants, de celui de ses fils qu'il avait désigné pour son successeur, décision qui devait être l'origine de graves difficultés et excita le mécontentement de TCHOU TAÏ-SEN, quatrième fils de l'empereur, qui l'avait créé prince de YEN, à cause de ses grandes qualités,

1. MAILLA, X, p. 97.

à la 4e lune de 1370. En 1398, Houng Wou étant tombé malade, il songea à substituer le prince de Yen à l'incapable prince héritier; mais son état empira à la 5e lune et, ayant chargé Tsi Taï et Houang Tseu-heng de la conduite des affaires, il mourut le 10e jour de la 5e lune intercalaire (1398); il avait 71 ans. Six jours après sa mort, il fut inhumé au sud et au pied du *Tseu-kin chan*, au *Hiao ling* (mausolée de la Piété filiale en vue de Nan King.

Houng Wou rédigea les six maximes suivantes pour inculquer à son peuple des principes de morale : « Pratiquez la piété filiale à l'égard de votre père et de votre mère; respectez vos aînés et vos supérieurs; vivez en bonne harmonie avec les gens de votre district et de votre canton; instruisez vos enfants; que chacun s'occupe paisiblement de sa profession; ne faites pas le mal ». Elles furent gravées sur pierre en 1587, pour obéir à un édit impérial, par un certain Tchoung Houa-min, contrôleur du thé et des chevaux; elles sont le prototype des seize maximes du *Saint Edit*, publié en 1671 par l'empereur K'ang Hi et paraphrasé en 1724 par son fils, l'empereur Young Tcheng [1]. Cet empereur fit construire la grande route de Nan King à Pe King par Foung Yang-fou et, en 1394, il fit dresser une carte de l'Empire divisé en neuf États, à la tête desquels il plaça ses fils avec le titre de *wang*. Il ressuscita les usages des T'ang et en 1373, publia un Code, rédigé sur celui de cette célèbre dynastie et au lieu des quatre ministères des Youen (finances, rites, justice et guerre), il créa les six « Tribunaux Suprêmes » *(Lou Pou)* qui ont duré jusqu'à nos jours : *Li Pou* (fonctionnaires civils), *Hou Pou* (finances), *Li Pou* (rites), *Ping Pou* (guerre), *Hing Pou* (justice) et *Koung Pou* (travaux publics). Pour conserver la mémoire de ses généraux victorieux, il fit élever à Pe King une grande salle renfermant des niches dans lesquelles furent placées les statues de vingt-un de ses plus fameux guerriers : Su Ta le premier. Il restaura le costume des T'ang. Sous la dynastie des Ming, l'Empire fut divisé en quinze provinces

1. Cf. Ed. Chavannes qui en a donné la traduction dans le *Bul. École franç. Extr. Orient*, Oct.-Déc. 1903.

(cheng): King Che, Chan Si, Chen Si, Ho Nan, Chan Toung, Nan King, Hou Kouang, Se Tch'ouan, Yun Nan, Kouei Tcheou, Kouang Si, Kouang Toung, Kiang Si, Fou Kien, Tche Kiang.

« Ce prince avait des grandes qualités, et peu de défauts essentiels. Ennemi du faste, ses habits et son train étaient des plus modestes; doué d'un sens droit et de beaucoup de pénétration, il connaissait bientôt le génie et les talens de ceux qui l'approchaient : ce discernement faisait qu'il employait chacun suivant sa capacité et qu'il était toujours bien servi. Il saisissait avec une justesse admirable les avantages et les inconvéniens d'une entreprise, et rarement il se trompait. Persuadé que l'intérêt personnel conduit toujours le peuple, il veillait à ce qu'on ne lui causât aucun dommage, et il donnait tous ses soins à lui procurer le nécessaire pour vivre en paix : cette conduite pleine de bonté engagea les peuples à se soumettre facilement à sa domination, et le fit réussir dans presque tout ce qu'il entreprit [1]. »

Le caractère de Houng Wou se modifia avec l'âge. Lorsqu'il n'était encore qu'un général victorieux, Tchou Youen-tchang avait gagné tous les cœurs par sa clémence. Devenu Houng Wou, il se laissa entraîner à des cruautés qui ont terni sa réputation dans les dernières années de son règne : il eut la faiblesse d'écouter des rapports, dont quelques-uns de ses meilleurs généraux furent les victimes. La mort de Ma Che, la sage conseillère de sa vie, fut-elle en partie cause du changement peu heureux dans le caractère du souverain chinois? Celui-ci s'apercevait-il déjà du peu de solidité de l'édifice qu'il avait laborieusement élevé? Il semble dans ses derniers jours avoir cherché à parer à des dangers, dont il avait la vision et de vouloir, dans ses inquiétudes, substituer à l'héritier désigné du trône, trop jeune, trop inexpérimenté, son propre fils, le prince de Yen, dont la vigueur avait été éprouvée à la guerre. Toutefois il ne montra pas l'énergie nécessaire pour résister à l'insistance de ses ministres favorables à

1. Mailla, X, pp. 104-105.

l'adolescent, et cette faiblesse devait causer de grands malheurs à l'Empire, peut-être même semer les germes de cette décadence prématurée dont la dynastie des Ming, qui n'a dû son assez longue existence qu'à l'absence d'adversaires sérieux, a souffert pendant toute sa durée. Malgré tout, Houng Wou fut un des grands souverains de la Chine, dont il chercha à étendre au loin le prestige et l'influence que lui avaient valus les succès de ses armes.

Il est bien rare dans l'histoire de la Chine qu'à la suite du fondateur de la dynastie, souvent un chef militaire heureux, vienne une lignée de princes de valeur; le fondateur semble avoir concentré en lui toutes les qualités essentielles à un meneur de peuples, n'en laissant guère à ceux qui devaient continuer et consolider son œuvre. Que de fantoches dans cette liste fastidieuse de noms que l'histoire inscrit dans ses annales, mais que la mémoire ne retient pas. Cette dynastie purement chinoise des Ming intercalée entre deux dynasties étrangères, les Youen et les Ts'ing n'a laissé aucun souvenir dans la mémoire du peuple chinois, qui se rappelle encore des Han Jen ou des T'ang Chan avec reconnaissance.

CHAPITRE II

Les Ming (suite) : Kien-Wen Ti.

Kien-Wen Ti (Houei Ti).

LE prince Tchou Piao étant mort prématurément à la 4e lune de 1392, l'aîné de ses fils, HOUEI TI, (Kien-Wen Ti), fut déclaré prince héritier. Père d'une nombreuse famille, il avait eu seize fils, Houng Wou en choisissant pour son successeur son petit-fils TCHOU YUN-WEN, adolescent sans expérience, ouvrait la porte à la guerre civile : le prince de Yen, TCHOU TAI, ambitieux et capable, devait accepter difficilement de se courber devant un jeune prince que ne semblaient pas recommander à une telle faveur des qualités supérieures; le vieil empereur parait l'avoir compris à la fin de sa vie et avoir voulu modifier l'ordre de succession qu'il avait établi : il était trop tard. D'ailleurs Kien-Wen Ti, par sa conduite inconsidérée à l'égard de ses oncles, devait augmenter leur mécontentement et comme il n'eut ni l'habileté de gagner Yen, le principal d'entre eux, par des honneurs, ni la force de l'écraser dans de victorieuses campagnes, il se fit, dès son avènement, un redoutable ennemi contre lequel il eut constamment à lutter pendant son court règne et devant lequel il succomba finalement.

Houng Wou, pour éviter des troubles, ayant éloigné tous ses fils de la Cour, les ministres ne les ayant prévenus de la mort de l'empereur que sept jours après ses funérailles, Kien-Wen Ti, âgé de seize ans seulement, put prendre tranquillement possession du trône sans rencontrer d'opposition. La colère fut grande chez les fils de Houng Wou, Princes de Tcheou, de Ts'i, de Siang, de Tai et de Min, et ils exprimèrent leur mécontentement; le Prince de Yen, quatrième fils de Houng Wou, voulut se rendre de Pe King, où il résidait, à la Cour, mais en route à Houai Ngan, sur le

Grand Canal, le ministre Ts'i T'ai lui intimait l'ordre de l'empereur de retourner dans sa principauté; cet affront impolitique offrait au Prince de Yen un excellent prétexte pour déclarer son hostilité. L'empereur recule devant son arrestation, mais il prend sa revanche sur ses autres oncles qui sont réduits à l'état de peuple : le prince de Tcheou, arrêté avec sa famille dans le Ho Nan par Li King-loung, est exilé au Yun Nan; Tchou Pe, Prince de Siang, se suicide; les autres, Tchou Keng, Prince de Min, Tchou Po, Prince de Ts'i, Tchou Koue, Prince de Tai, déchus de leur rang, mènent une existence misérable. Tchou Tai, Prince de Yen, qui prévoyait le sort qui lui était réservé, fait mettre à mort trois mandarins envoyés vers lui par l'empereur et lance un manifeste (1400). Le gouverneur de T'oung Tcheou, Fang Cheng, se range sous ses drapeaux, mais le gouverneur de Ki Tcheou, Ma Siouen, reste fidèle à l'empereur; assiégé par le général Tchang Yu, ce dernier fait une sortie, est fait prisonnier et, ayant refusé de se laisser gagner à la cause de Yen, il est mis à mort. Ma Souei, laissé dans Ki Tcheou par Ma Siouen, ouvre les portes de la ville aux assiégeants. Tsiang Yu, gouverneur de Tsun Houa, Tcheng Hiang, gouverneur de Mi Yun, se rendent, tandis que Yu Tcheng abandonne Kin Young. Sou Tchoung ayant rassemblé à la hâte 7 ou 8.000 hommes, se fait tuer bravement avec Sun Taï, Yu Tcheng et Poung Tsu, en défendant Houaï Laï, qui tombe entre les mains de Yen après un combat acharné. Les gouverneurs de Kai P'ing, de Loung men, de Chang Kou et de Yun Tchang font leur soumission, ainsi que ceux de la préfecture de Young P'ing (1400).

L'empereur nomme généralissime Keng Ping-wen avec Li Kien et Ning Tchoung comme lieutenants et leur donne l'ordre d'épargner la vie du Prince de Yen. Keng Ping-wen se dirigea vers Tcheng Ting et Su Kai s'établit à Ho Kien, tandis que son lieutenant Yang Soung s'emparait de Hioung Hien que reprit Yen après un sanglant assaut. Le prince de Yen marcha ensuite contre Fan Tchoung qui accourait de Tsin Tcheou au secours de Yang Soung, le

battit et le fit prisonnier près du pont de Yue Yang; toutefois il ne put prendre Tcheng Ting malgré une grave défaite infligée à Keng Ping-wen, qui fut remplacé par Li King-loung, créature du ministre Houang Tseu-teng. Tandis que le Prince de Yen attaquait Ta Ning, Li King-loung se présentait devant la capitale Pe P'ing, mais le premier fit une telle diligence et attaqua si vigoureusement son adversaire, qu'il l'obligea de se retirer à Te Tcheou. Le Prince de Yen réclame le renvoi des deux ministres Ts'i T'aï et Houng Tseu-teng qui se retirent tout en conservant leur influence (1400).

Après avoir reçu la soumission de Wou Tcheou, le Prince de Yen entreprend le siège de Ta T'oung. Prévenant les préparatifs de Li King-loung, Yen va l'attaquer près de Te Tcheou et, après une terrible lutte où il fut un instant vaincu, mais où il demeura finalement victorieux, mettait ses ennemis en fuite, Ko Yin vers l'ouest et Li King-loung, vers le sud, d'abord à Te Tcheou, puis à Tsi Nan. Grâce à Ts'ié Hiouen et à Kao Wei, Li King-loung peut réunir une nouvelle armée, mais il est battu une seconde fois et de nouveau mis en fuite par Yen. L'incapable Li King-loung rappelé par la Cour est remplacé par Tcheng Young avec Tchen Wei pour lieutenant.

Le Prince de Yen fut arrêté plusieurs mois devant Tsi Nan par Ts'ié Hiouen; il fallit même perdre la vie par une ruse de son adversaire et finalement fut obligé de lever le siège (1401). Feignant de se rendre au Leao Toung et d'abandonner Pe P'ing, Yen, arrivé à T'ien Tsin, revint sur ses pas et tomba à l'improviste sur Tsiang Tcheou, où il fit Su Kai prisonnier malgré une résistance héroïque. Il fut moins heureux dans sa marche sur Lin Ts'ing : ayant attaqué Tcheng Young à Toung Tchang, il se fit battre et perdit Tchang Yin, un de ses meilleurs généraux (1401). A cette nouvelle, l'empereur ayant rappelé ses funestes conseillers Ts'i T'ai et Houang Tseu-teng, les chargea de poursuivre la guerre (1402). Nullement découragé, à la seconde lune (1402), Yen alla camper du côté de Pao Ting entre les deux armées impériales, commandées l'une par

Tcheng Young à Te Tcheou, l'autre proche de la première par Wou Kié à Tcheng Ting, et s'avança vers le Hiu To Ho; il battit Tcheng Young, mais ayant perdu quelques-uns de ses meilleurs officiers, il fut obligé de se retirer, et le lendemain son adversaire, à son tour, était forcé de se replier sur Te Tcheou, laissant toutefois Tchou Tai dans l'impossibilité de renouveler son attaque. Wou Kié s'étant également avancé jusqu'au Hiu To ho, se fit écraser par Yen et fut obligé de se sauver à Tcheng Ting, tandis qu'un certain nombre de villes du Ho Pe se rendaient à l'ennemi. Ts'i T'ai, ministre de la guerre et Houang Tseuteng, disgraciés par l'empereur, tout en dirigeant secrètement les affaires, furent remplacés par Fang Hiao-jou et Houng Kouan. Ayant appris la chute des ministres qui lui étaient hostiles, Yen offrit la paix. Fang Hiao-jou conseilla de feindre d'accepter cette proposition, mais de profiter de la trève pour pousser secrètement le gouverneur de Leao Toung à pénétrer inopinément dans la province de Pe P'ing et de s'emparer de Young P'ing, Tcheng Ting et autres villes importantes; pendant ce temps les troupes impériales paraîtraient devant Pe P'ing et une troisième armée attaquerait le prince par derrière et l'envelopperait. L'empereur envoya Siué Yen porter l'amnistie à Tchou Tai, qu'il rétablit dans sa dignité de premier prince, mais auquel il donna l'ordre de licencier ses troupes et de se rendre au tombeau de Houng Wou pour désavouer sa conduite. Yen assura Kien Wen Ti de ses bonnes intentions, mais déclara qu'il ne licencierait pas ses troupes à cause des gens de la Cour malintentionnés à son égard.

Le prince de Yen attendait le résultat de la mission de Siué Yen, lorsqu'il apprit que Wou Kié et Ting Ngan s'avançaient pour attaquer Pe P'ing. Il s'en plaignit à l'empereur qui, sur le conseil de Fang Hiao-jou, prit la résolution d'attendre la fin de cette expédition et fit même arrêter l'envoyé du Prince. Ce dernier, outré de la duplicité de Kien Wen Ti, fit prendre Tsi Tcheou et Hou Tcheou par ses généraux; à Pe yi hien, ses soldats brûlèrent, au grand désespoir de la Cour, quelques centaines de barques chargées de

grains, d'armes et de munitions. A la 7e lune, Yen dirigea son armée contre Tch'ang Te au Ho Nan, mais le gouverneur de la ville, Tchao Tcheng, éventait ses ruses et lui tuait un grand nombre d'hommes. D'autre part Ting Ngan, venu de Tcheng Ting attaquer Ping Tsouen défendu par le fils de Yen, était obligé de retourner sur ses pas; enfin Foung Tchao, gouverneur de Taï Toung, est chassé du fort de Si choueï tchaï, près de Yi Tcheou où il était posté. Yen échoue dans une tentative pour gagner à ses projets Meï Yin, gendre de Houng Wou, gouverneur de Houai Ngan (1402).

En 1403, le Prince de Yen se prépara à attaquer les provinces du midi; il bat Ting Ngan, qui, s'étant retiré du côté de Sou Tcheou, campe au sud du Siao Ho tandis que son adversaire s'établit au nord de cette rivière; une grande bataille fut livrée près de la montagne Tsi Mei; elle resta indécise, mais les Impériaux s'attribuèrent l'honneur de la victoire. Quelque temps après Yen prenait sa revanche, mettait en fuite le général Ho Fou et faisait prisonnier Ting Ngan ainsi que plusieurs autres généraux. Cette victoire devait avoir des résultats décisifs.

La Cour fut affolée : les troupes impériales, envoyées du Leao Toung, aux environs de Tsi Nan, sous la conduite de Yang Wen, pour rejoindre Ts'ié Hiouen et assaillir Tchou Taï par derrière, furent attaquées dans le département de Pe P'ing par Soung Koueï, l'un des généraux de Yen; Yang Wen fut fait prisonnier. Yen complétant ses conquêtes se rendit maître de tout le nord du Kiang depuis son embouchure jusqu'à Ngan King. Le plus grand désarroi régnait à la Cour : l'empereur penchait pour une conciliation, mais Fang Hiao-jou y mettait obstacle. Le Prince de Yen passa le Kiang par le travers de l'île Koua Tcheou, à la hauteur de Si Hia Chan; les troupes de Tcheng Young, qui devaient lui être opposées, se débandèrent à la vue de l'armée ennemie qui traversait le fleuve sans difficulté; l'escadre qui devait barrer le fleuve arriva trop tard et se donna à Yen. On voulait préparer la défense de la capitale, mais Yen approchait rapidement et Li King-loung, Jou Tchang

et Wang Tso se rendirent au-devant de lui pour négocier. Les uns conseillaient à Kien Wen Ti de fuir au Tche Kiang et au Fou Kien; d'autres préféraient le Hou Kouang et le Kouang Si; Fang Hiao-jou était d'avis de défendre la capitale; le prudent Ts'i T'aï se rendit du côté de Kouang Te Tcheou sous prétexte d'accélérer l'arrivée des secours; non moins poltron Houang Tseu-teng se dirigea vers Sou Tcheou pour faire équiper des barques. Cependant Yen s'emparait des portes de la ville, Kin tch'ouan men au nord, et Tchao Yang men à l'est, qui lui furent livrées par Li King-loung, et Tchou Houei, prince Kou Wang, fils lui-même de Houng Wou : les uns proposaient à l'empereur de mourir; d'autres comme Fang Hiao-jou de résister, Tchin Tsi de se faire bonze. Celui-çi ne lui donnait ce conseil que parce que Wang Yueï et lui, également affectionnés à leur souverain, avaient imaginé un moyen de lui sauver au moins la vie, en supposant un écrit de l'empereur Houng Wou, qu'ils avaient mis, ainsi qu'un habit de bonze, dans un coffre bien scellé; dessus était une inscription qui défendait de n'ouvrir cette cassette que quand un grand malheur arriverait. Après que Tchin Tsi eût proposé à Kien Wen Ti de se faire bonze plutôt que de mourir, Wang Yueï se mit à genoux, et lui dit que son aïeul étant sur le point de mourir, avait laissé cette cassette avec ordre de ne l'ouvrir que dans un grand désastre, et qu'il ne pouvait y en avoir de plus fâcheux que celui où l'on se trouvait. L'empereur se fit sur le champ apporter cette cassette, faite de cuivre rouge et garnie de fer, fermée à double cadenas : sa vue fit une si grande impression sur lui, qu'il ordonna aussitôt de mettre le feu à l'appartement le plus reculé de son palais. L'impératrice Ma Che, persuadée que tout était perdu pour son époux, se précipita dans les flammes. Tchin Tsi, ayant ouvert la cassette, on y trouva d'abord trois sortes de patentes de *Ho Chang*, appellées l'une *Ying wen*, l'autre *Ying neng*, et la troisième *Ying Hien*, que ces religieux donnent suivant le grade qu'on reçoit dans leur ordre. Dessous étaient l'habit, le bonnet, les souliers et la ceinture de Ho Chang, avec dix pains

d'argent, et jusqu'aux ciseaux mêmes pour se couper les cheveux. On trouva dans le fond une patente Ying wen, écrite en caractères rouges, conçue en ces termes : « Ying wen, sortez par la porte Koue men, suivez l'eau qui coule par un aqueduc; et à la nuit fermante, trouvez-vous à la porte occidentale du temple Chen lo Kouan [1]. »

Aussitôt l'empereur se fit couper les cheveux par Tchin Tsi et endossa la robe de moine; son exemple fut imité par vingt-sept de ses fidèles qui l'accompagnèrent dans sa fuite.

Pendant ce temps, Yen recevait l'hommage des seigneurs et assouvissait sa soif de vengeance : 873 fonctionnaires, y compris les ministres Houang Tseu-teng et Ts'i T'aï, furent mis à mort. Furieux de l'opposition de Fang Hiao-jou, il fait tuer ce ministre resté fidèle à son maître, et jeter à la voirie son corps qui fut enseveli par les lettrés avec de grands honneurs; la femme, la mère, les parents de son malheureux ministre, ainsi que ses disciples Leao Young et Lin Kia-yeou, partagèrent son sort. Ts'ié Hiouen qui était dans la force de l'âge — il n'avait que trente-sept ans — et refusait d'entrer à son service, fut traité avec la plus grande barbarie par Yen, qui le fit massacrer avec son père âgé de 83 ans, sa mère, sa femme et ses enfants. Soixante-cinq mandarins appartenant aux tribunaux périrent avec leurs familles dans de cruels supplices.

A la sixième lune, les partisans de Yen, qui s'était retiré à Loung Kiang (Hia Kouan), le prièrent de ne pas laisser le trône vacant, et au bout de quatre jours, ayant fait dans la ville une entrée solennelle, il accepta le trône. Son avènement n'arrêta pas le cours de ses atrocités. Il fit mourir les femmes, les filles et les eunuques du palais qui avaient été attachés à Kien Wen Ti; on lui présenta comme les ossements de ce dernier ceux de l'infortunée Ma Che et il ordonna de leur faire des funérailles impériales. Enfin au commencement de la septième lune, Yen prit possession du trône : « Pour abolir la mémoire de Kien Wen Ti, dont il venait de prendre la place, il ordonna que les années de

1. MAILLA, X, pp. 143-144.

Houng Wou continueraient jusqu'à la trente-cinquième, qui était celle où l'on était, et que la suivante, première de son règne, s'appellerait Young Lo. Un grand nombre de mandarins des provinces refusèrent de recevoir cet ordre, et plusieurs aimèrent mieux se faire mourir eux-mêmes que de s'y soumettre, ou d'aller subir à la Cour une mort cruelle. Ces scènes tragiques remplirent l'Empire de deuil et de tristesse. Le nouvel empereur, sensible à une opposition qui causait tant de catastrophes, fit publier partout qu'il n'avait jamais eu d'autres vues que celles de punir les traîtres qui avaient causé la chute de Kien Wen Ti, leur maître et le sien. Il disait que les mandarins des provinces n'ayant eu aucune part à leur crime, ils auraient dû ne rien redouter de sa part; et afin de convaincre leurs familles de la droiture de ses intentions, il fit savoir qu'il laissait à leur disposition les emplois de ceux qui s'étaient donné la mort, et qu'on eût à lui proposer des sujets capables de les remplir. Cette espèce de justification ne produisit aucun effet : il eut même le chagrin de voir que presque personne ne se présenta pour obtenir les places vacantes. Ce mépris de ses faveurs, joint au bruit qui se répandait que Kien Wen Ti était encore vivant, lui causait les plus vives inquiétudes[1] ».

Cependant ce prince avait renoncé à la couronne d'une manière définitive et repoussa toujours les offres qui lui furent faites pour remonter sur le trône. « Sur la fin de la première année de Young Lo, il avait été dans le Yun Nan au service d'une pagode, où il vivait à la manière des bonzes. Mais au bout de quelques mois, son inconstance lui fit quitter ce temple; et avec les fidèles compagnons qui avaient embrassé le même état que lui, il retourna dans les provinces de l'Empire, qu'il parcourut plusieurs fois. A la mort de Young Lo, il se trouvait à Tien Taï dans le Tche Kiang. Young Lo, sur les bruits qui s'étaient répandus, que Kien Wen Ti vivait, avait fait faire d'exactes perquisitions pour s'en assurer, et il n'était parvenu qu'avec beaucoup de peines, à découvrir ses traces. Persuadé qu'il ne pensait rien moins qu'à rétablir ses affaires, il ne voulut pas le faire

1. MAILLA, X, p. 151.

arrêter, de peur de réveiller son parti; néanmoins il le fit surveiller de près pendant deux ans, après quoi il parut l'avoir absolument oublié [1]. » En 1441, sous Ying Tsoung, l'incognito de Kien Wen Ti fut trahi à Seu Ngen Tcheou, dans la province de Kouang Si, par une pièce de vers dans laquelle l'ex-empereur déplorait les malheurs de sa vie; arrêté et conduit à la Cour, il fut reconnu à une marque noire sur son pied gauche par un vieil eunuque qui l'avait élevé. Kien Wen Ti retenu prisonnier dans un appartement du palais, y termina ses jours et fut enterré sans pompe dans une montagne à l'ouest de Pe King.

Kien Wen Ti avait en effet échappé à la vengeance de Yen, et refugié au Yun Nan, sur le conseil du gouverneur Seu Ping, il avait mené une vie errante pendant 38 ans.

« Un grand nombre de Chinois, — dit M. Vial, des Missions étrangères, cité par le P. Gaillard, — qui l'avaient suivi, s'y établirent. Ils forment le fond de cette population chinoise que nous nommons *Pen ti jen* ou *Min kia.* (Ces derniers se sont alliés à des femmes indigènes.) Tous ces *Pen ti jen* se disent venus d'un endroit appelé Kao che k'iao « haut pont de pierre [2]. » D'ailleurs Houng Wou déporta plusieurs milliers de familles de Nan King qu'il remplaça par 20.000 autres familles du Tche Kiang.

Les hécatombes ordonnées par le vainqueur témoignent de la fidélité des fonctionnaires à l'égard de leur empereur. Kien Wen Ti eut le grand malheur de s'entourer de ministres incapables qui ne surent pas s'opposer aux projets ambitieux du Prince de Yen, mais le refus d'un nombre considérable de fonctionnaires, aussi bien civils que militaires de se rallier à ce dernier semblerait démontrer que le souverain n'était pas complètement dépourvu de quelques unes des qualités qui font le Chef d'Etat. Yen suivit une conduite diamétralement opposée à celle de son père : nous avons vu, en effet, que Houng Wou dût en grande partie son triomphe final à sa manière pleine de mansuétude à l'égard des vaincus et à la générosité naturelle de

1. Mailla, X, pp. 183-184.
2. *Nankin*, p. 196.

son caractère; son fils, au contraire, ardent et vindicatif, se signala par des cruautés par lesquelles il crut assurer sa puissance : elles lui causèrent les plus cuisantes inquiétudes pour sa sécurité à cause de la haine qu'il avait déchaînée; la fuite de l'empereur ajouta encore à ses angoisses, car il craignait de le voir surgir à nouveau avec ses partisans de quelque pays inconnu; sans aucun doute cet état d'esprit fut-il, non moins que l'ambition d'étendre son prestige au loin, l'une des causes principales de cet envoi de fréquentes missions à l'étranger, que nous le verrons organiser durant son règne. Il est probable aussi que, Nan King lui rappelant trop de pénibles souvenirs, quelques années plus tard, Yen choisit pour nouvelle capitale Pe King, qui lui offrait en même temps un poste de défense plus rapproché de l'ennemi venu du nord.

CHAPITRE III

Les Ming (suite) : Young Lo.

Tch'eng Tsou Young Lo. Changement de capitale.

Le premier empereur Ming, Houng Wou, fixa sa capitale à Kiang Ning (Nan King) et il changea le nom de Ta Tou en celui de Pe P'ing fou; mais pour des raisons politiques, son second successeur, Young Lo, transféra de nouveau la capitale de Nan King à Pe King où il commença à s'installer en 1409, et à laquelle il donna le nom (2e lune de 1402) de Chouen T'ien fou, y plaça sa Cour du Nord (Pe King) et transporta les tribunaux ordinaires. « Le département de Pe P'ing fut nommé Ta Ning; il occupait le territoire de Wouo leang ha, qui s'étendait vers le nord jusqu'à Wou loung kiang et Yu Yang tchai. Sous la grande dynastie des Tcheou on le nommait Chan Jong, sous les Ts'in, Leao Si; sous les Han, Ki-so-ku; sous les Youen, Ta Ning laï; et le fondateur des Ming l'appela Pe P'ing [1] ». A la première lune de la 19e année de son règne, (1421), Young Lo en fit définitivement sa capitale [2].

Toutefois Young Lo reporta plus au sud la muraille méridionale; Houng Wou avait bâti précédemment le mur septentrional à la place qu'il occupe encore aujourd'hui, au sud de l'ancien rempart. Les ambassadeurs de Chah Rokh, fils de Tamerlan, qui se rendirent à la Cour chinoise au commencement du xve siècle (1419-1421), arrivèrent en pleine reconstruction de Pe King : « Comme les constructions n'étaient pas encore terminées, disaient-ils, cent mille baraques étaient disposées sur les murs qui environnaient la ville. Au point du jour, les portes n'étant pas ouvertes, les ambassadeurs entrèrent par une tour qu'on bâtissait,

1. Mailla, X, p. 152.
2. Delamarre, *Ming*, p. 192.

et on les fit descendre devant la porte du palais de l'Empereur. » Des changements opérés par Young Lo, il résulta que certains monuments, tout en conservant leur ancien emplacement, se trouvèrent dans une position différente par rapport aux remparts; ainsi l'Observatoire établi dans l'angle S. E., se trouva un peu plus au nord; la Tour de la Cloche et la Tour du Tambour, jadis élevées au centre de la Ville Tartare, devinrent voisines de la Muraille. D'ailleurs, les vestiges de l'ancien rempart nord de la ville mongole que l'empereur K'ien Loung croyait être ceux de l'antique ville de Ki, existent encore à environ deux kilomètres et demi du mur septentrional actuel, et on les désigne sous le nom de *t'ou tch'eng*, mur de terre. En revanche, les remparts est et ouest des Mongols furent conservés ou reconstruits sur le même emplacement, mais raccourcis par Young Lo. Les travaux furent terminés en 1421 et en 1437; les murs furent revêtus d'un parement de briques. Par suite de l'accroissement du nombre des habitants dans les faubourgs de la ville, on fit le projet en 1553 d'élever un second rempart autour de la capitale, mais faute d'argent on dût renoncer à l'exécuter, et les remparts de la ville tartare de Pe King n'ont plus changé depuis le xv[e] siècle. Dès 1524, pendant la période Kia Tsing, fut construite par LEOU PE-WEN, ministre de l'Empire, la ville chinoise, désignée sous le nom de *Wai-lo tch'eng*. C'est alors que disparurent complètement les restes de l'ancienne ville des Kin; cette ville chinoise fut entourée de murs en 1564 et Pe King prit alors l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

Young Lo «donna [1422] de grandes fêtes à l'occasion de la prise de possession d'un nouveau palais qu'il avait fait élever à Pe King, et choisi pour le lieu de sa résidence; il fit publier une amnistie générale et traita magnifiquement les Grands de sa Cour : les réjouissances durèrent plusieurs jours [1] ».

En 1419, Kiang Ning avait été désigné comme Cour du Sud, *Nan King*, et à la 9[e] lune de 1423, Young Lo s'y fit représenter par un mandataire pourvu du titre de *Nan*

1. MAILLA, X, p. 178.

King Cheou pei dont le premier titulaire fut LI LOUNG. A la 2e lune de 1425, Jen Tsoung envoya l'eunuque TCHENG HO pour occuper cette charge « Le tombeau, jadis considérable, de cet eunuque, se voit au pied (nord) de Nieou t'eou chan, que signalent deux pics jumeaux à 20 kil. au sud de Nan King [1]. »

Famille impériale.

Young Lo avait près de lui le plus jeune de ses fils TCHOU KAO-SOUEI ; au commencement de 1405, il fit venir ses deux autres fils, TCHOU KAO-HIU et TCHOU KAO-TCH'E, dans l'intention de désigner un prince héritier ; son choix tomba sur ce dernier, déjà indiqué par Houng Wou pour lui succéder dans la principauté de Yen ; à Tchou Kao-hiu il assigna la principauté de Han et à Tchou Kao-souei celle de Tchao. Le premier témoigna son mécontentement et lorsqu'en 1417, Young Lo prit la résolution de transférer sa cour à Pe King, Tchou Kao-hiu demanda une principauté moins éloignée que celle de Han ; on lui assigna celle de Tsing Tcheou ; ce prince avait d'ailleurs réussi à éveiller les soupçons de son père qui, redoutant ses projets ambitieux, le fit épier, découvrit qu'il accumulait des armes, le fit arrêter et l'aurait fait mettre à mort sans l'intervention du prince héritier. Néanmoins Tchou Kao-hiu fut relégué à Lo Ngan tcheou et menacé de la peine de mort s'il conspirait à nouveau (1418). Le prince de Tsing Tcheou dissimula ses plans tant que vécut son père, mais en 1427, sous le règne de son neveu Siouen Tsoung, il chercha à gagner à ses intérêts le célèbre général TCHANG FOU qui, fidèle à son souverain, dénonça le complot. Tchou Kao-hiu surpris et cerné dans Lo Ngan par l'empereur lui-même, fut obligé de se rendre et, conduit à Pe King ; il y fut gardé prisonnier avec sa famille. Le nom de Lo Ngan fut changé en celui de Wou Ting.

Voyages de Tcheng Ho.

Dans le but d'augmenter au loin le prestige du nom chinois, sans aucun doute aussi dans l'intention de rechercher les traces de Kien Wen Ti, qui avait si mystérieusement disparu, Young Lo, dès la première année de son règne, envoya MA PIN à Java et à Sumatra, LI HING, au

1. GAILLARD, pp. 198 et 199.

Siam et YIN K'ING au Bengale. A la 6e lune de 1405, il dépêcha l'eunuque TCHENG HO, connu sous le nom de SAN PAO T'AI KIEN, soldat distingué originaire du Yun Nan, qui avait servi dans le palais du prince de Yen, accompagné de WANG KING-HOUNG et de HEOU HIEN, dans les royaumes de l'Océan occidental. Il avait avec lui 62 navires, la plupart d'un fort tonnage, portant 37.000 soldats et des présents d'or et de soie; cette flotte mit à la voile du Liou Kia-kiang (Liou Ho), qui passe par T'ai Ts'ang et Kia Ting et qui se jette dans l'estuaire du Yang Tseu, un peu au nord de la rivière de Wou Soung, cours d'eau de Chang Haï. Tcheng Ho toucha à Woga, à l'embouchure du Min d'où il se rendit en Cochinchine, à Sumatra, Java, à l'époque de la guerre entre les deux rois de cette île, au Cambodge, au Siam, et autres états. Des présents étaient donnés aux princes qui reconnaissaient la suzeraineté de la Chine; les autres étaient soumis par la force; en 1407, à la 9e lune, l'expédition rentrait en Chine avec des envoyés de différentes nations et le chef de Palembang (Kiou Kang) TCHENG TSOU-YI, qui avait été fait prisonnier pour avoir comploté contre les Chinois. L'interprète musulman MA HOUAN, dans son ouvrage intitulé *Ying-Yai Cheng-Lan* et publié en 1416, a donné une description de vingt royaumes visités par Tcheng Ho qui l'année suivante, 9e lune de 1408, fut chargé d'une nouvelle mission : le roi de Ceylan, A-lié-k'ou-nai-eul, essaya de faire prisonnier l'envoyé chinois, mais celui-ci déjoua ses projets, le captura et le transporta en Chine avec sa famille et ses principaux fonctionnaires. Récemment, on a trouvé à Pointe de Galle une tablette portant des inscriptions en chinois, tamoul et persan, dans laquelle il est parlé de la seconde visite de Tcheng Ho à Ceylan; elle porte une date chinoise de la 7e année Young Lo qui correspond au 15 février 1409 [1]. En 1411, l'empereur remit les prisonniers en liberté, mais le roi fut déposé, et son successeur, que les Chinois appellent POULAKOMA BAZAE LACHA (PARAKKANA BAHU VI, second

1. *Spolia Zeylanica*, juin 1912. — *Journal North China Branch R. As. Soc.*, 1914, pp. 171-172.

successeur de BAHU V (1410-1462), fut accompagné à Ceylan par un Commissaire impérial. Pendant cinquante ans jusqu'en 1459, Ceylan paya un tribut à la Chine. A la 11e lune de 1412, Tcheng Ho fut à nouveau envoyé au nord de Sumatra dont le roi SOU-KAN-LAH, qui attaqua les Chinois, fut battu et poursuivi jusqu'à Lambri; Tcheng Ho retourna à la Cour à la 7e lune de 1415. En 1416, pendant l'hiver, Malacca, Calicut et dix-sept autres pays envoyèrent le tribut, et leurs ambassadeurs furent accompagnés à leur retour par Tcheng Ho qui rentra à la 7e lune de 1419; déjà nous lisons qu'en 1409 « arriva à la Cour un envoyé du royaume de Malakia, qui n'avait encore eu aucune relation avec la Chine; il venait prêter hommage, et offrit de payer tribut. L'empereur le renvoya avec des patentes honorables pour SILIPARSOULA (PAI-LI-SU-RA) son maître, qui le confirmaient dans la possession de ce royaume [1]. La Chine avait eu déjà des relations avec Malacca, car en 1403, Young Lo y avait expédié l'eunuque Yin K'ing et en 1405 et 1407, des envoyés de cet État arrivèrent à la Cour chinoise. En 1411, le roi lui-même, sa femme, son fils et ses ministres, s'y rendirent à leur tour; nous voyons ces relations continuer en 1412, 1414, 1419, 1424, 1431, 1433, 1445, etc. jusqu'en 1508 et l'arrivée des Portugais.

Nous notons encore qu'à la onzième lune de 1415 «arrivèrent à la Cour les envoyés du royaume de Pang-kia-la (Bengale); ils offrirent pour tribut un animal extraordinaire, auquel les Chinois donnèrent par flatterie, le nom de Ki-lin [2]». L'année suivante à la 11e lune de 1416, le royaume de Malin envoya en tribut un Ki lin semblable à celui que le Bengale avait offert l'année précédente [3].

En 1421, Tcheng Ho est de nouveau en mission pendant quelques mois; en 1424, il porte un sceau au nouveau chef de Palembang; chargé en 1425 de garder Nan King, on l'envoie à la 6e lune de 1430 avec Wang King-houng, à Ormouz et dans seize autres pays; c'était la septième mission

1. MAILLA, X, p. 166.
2. MAILLA, X, p. 175.
3. MAILLA, X, p. 176.

de Tcheng Ho; rentré en 1435, âgé et fatigué, il mourut peu de temps après. Un autre de ses compagnons de voyage, mahométan chinois comme Ma Houan et sachant l'arabe comme celui-ci, FEI SIN, de Hang Tcheou, qui prit part à quatre des missions de Tcheng Ho, a laissé aussi une relation publiée en 1436 et intitulée *Sing-tch'a Cheng-lan* [1].

Young Lo avait, la première année de son règne, entamé des relations avec les tribus de la frontière occidentale pour faire venir un bonze tibétain, HA-LI-MA, versé dans la magie, auquel il envoya l'eunuque HEOU HIEN avec des présents; l'empereur fit de Ha li ma son principal conseiller, qu'il installa à Nan King dans le *Ling kouo seu* et plus tard il en fit le *Roi de la grande et précieuse Loi* et le nomma *Grand Excellent Bouddha du Paradis Occidental* [2]. « Il envoya encore MA PIN en ambassade aux royaumes de Koua Wa (Java) et de Sou-men-ta-la (Sumatra); LI HING en ambassade à Sien lo (Siam); YIN K'ING en ambassade aux royaumes de Mankiala (Bengale) et de K'otche [Kiao Tche] (Cochinchine) [3]. »

Des difficultés surgissaient du côté du Ngan Nan. Depuis 1226 régnait sur ce pays la dynastie des TRÂN (TCH'EN), dont TRÂN T'AI-TONG, le premier empereur, avait épousé la fille et héritière du dernier Ly. Nous avons vu que son second successeur Trân Nho'n-tong (1279-1293) avait lutté énergiquement contre K'oublaï et était rentré dans ses États après le départ des Mongols; il abdiqua en faveur de son fils TRÂN ANH-TONG (1293-1315), qui fut remplacé successivement par TRÂN MINH-TÔNG (1315-1331), TRÂN HIÊN-TÔNG (1331-1342) et TRÂN DU-TÔNG (1342-1369), le septième empereur, qui, après une ambassade que lui envoya Houng Wou (1359), reconnut la nouvelle dynastie chinoise des Ming et fut confirmé par eux dans sa souveraineté. L'histoire de ses successeurs : TRÂN NHÊ-TÔNG (1370-1373), TRÂN DUÊ-TÔNG (1373-1378), TRÂN Ngan Nan.

1. Voir sur Tcheng Ho, W. P. GROENEVELDT, *Notes on the Malay Archipelago and Malacca*, p. 41.
2. WIEGER, *Textes hist.*, III, p. 2022.
3. DELAMARRE, *Ming*, p. 450.

PHÉ-DÉ (1378-1390), TRÙNTHUẦN-TÔNG (1390-1399, TRẦN THIEU-DÉ (1399-1401) est lamentable. Le Ngan Nan est en lutte avec le Tchampa, et le grand père du dernier roi, LÊ QUI-LY s'empare du pouvoir; il fait construire une nouvelle capitale Tây dai ou Tây dô (capitale de l'ouest) dans la province de Thanh hoa, sur la colline An - tôn (nui Dinh), l'ancienne capitale, Thang Long (Ke cho), étant la capitale de l'est, Dong do ou Dong kinh. En 1402, le 28 de la 2e lune, il détrôna Thieu-De, auquel il donna le titre de grand prince de Bao-ninh et se proclama lui-même empereur sous le nom de Ho QUI-LY, Ho étant le nom de ses ancêtres; et il changea le nom de Ngan Nan en celui de Dai-ngu. D'ailleurs il ne conserva le pouvoir que fort peu de temps; au bout de trois mois il désignait comme héritier présomptif son fils cadet, Ho HAN-THU'O'NG, en faveur duquel il abdiqua l'année suivante (1403), prenant le titre de roi-père, THAI THU'O'NG HOANG, et gardant toutefois la direction du gouvernement. Cependant en 1405, un certain THIEM-BINH, prétendant descendre des Trân, que les Chinois nomment TCH'EN T'IEN PING, arrivait à la Cour des Ming, pour se plaindre de l'usurpation de Ho qui ly (LI KI-MAO, des Chinois). Young Lo envoya au Ngan Nan le censeur LI KI, qui constata la vérité des renseignements donnés par Thiem-binh et échappa aux assassins des Ho. L'empereur renvoie dans son pays le prétendant avec une escorte de 5.000 hommes, commandés par HOUANG TCHOUNG (HOANG TRUNG), qui est attiré dans une embuscade dans laquelle périt Thiem-binh. Houang Tchoung échappe au désastre. L'année suivante une nombreuse armée est réunie par les Chinois à Loung Tcheou; à sa tête marchent les généraux MOU TCH'EN (MOC THANH) et TCHANG FOU (TRU'O'NG PHU), ce dernier remplaçant TCHOU NENG, mort de maladie. Après plusieurs batailles heureuses, Tchang Fou s'empara des deux Ho, qui furent expédiés dans une cage en Chine; Ho Han-Thu'o'ng fut remis en liberté, mais Ho qui ly, âgé de 70 ans, fut envoyé au Kouang Si comme simple soldat.

Tchang Fou, créé duc de Yin, ayant vainement recherché un prince de la famille Trân pour le mettre sur le trône,

avertit l'empereur que le Ngan Nan désirait redevenir comme jadis une province de la Chine; en conséquence, il divisa « ce royaume, sous le nom de province de Kiao Tche, en dix-sept *Fou* ou départements du premier ordre, savoir : Kiao Tcheou, Pe Kiang, Leang Kiang, San Kiang, Kien Ping, Sin Ngan, Kien Tchang, Foung Houa, Tsing Houa, Souen Houa, T'aï Youen, Tchin Man, Leang Chan, Sin Ping, Yi Ngan, Chun Houa et Chin Houa; en cinquante-sept *Tcheou* ou départements du second ordre; en cent cinquante-sept *Hien* ou villes du troisième ordre, indépendamment d'un grand nombre de bourgs, de villages et de forts. Les généraux chinois comptèrent 32.100.000 âmes, et 2.087.500 montagnards à demi sauvages; le produit des grains montait à 136.000.000 de mesures de cent livres pesant; le nombre d'éléphans, de chevaux et de bœufs allant à 135.900; celui des barques à 8.700; enfin celui des armes, grandes ou petites, à 200.539.000, dont Tchang Fou envoya l'état détaillé [1] ». « Vers la troisième lune de 1409, Tchang Fou expédia à l'Empereur une carte géographique du royaume de Ngan Nan, qui donnait 176 ly est-ouest à ce royaume, et 2800 nord et sud. En le réduisant en province de l'empire, il y avait établi 472 tribunaux, chargés de l'administration [2]. »

Le joug chinois ne fut pas accepté sans protestations par les Annamites; une rébellion de Kien Ting, qui à la 5e lune de 1410 prit le titre de Chang Houang Ti, donna à Trân Trieu-co celui d'empereur du Grand Yue, ancien nom du Ngan-Nan et réunit des partisans dans les montagnes d'Annam, fut étouffée; Tchang Fou, au milieu de massacres, écrasa également de nouvelles révoltes suscitées au nom des prétendants Trân : Hu'ng Khanh (1407), fils cadet de Trân Nghe-tông, proclamé par le général annamite Trân Trieu-co (Tch'en Ki-ko), supplanté par Trung Quang (1409) ; celui-ci fait prisonnier chez les Laotiens, qui le livrèrent, fut conduit à Pe King; il se suicida en cours de route; l'Annam était passé sous la domination

1. Mailla, X, pp. 164-165.
2. *Ibid.*, p. 166.

chinoise et ses habitants furent obligés de porter les cheveux longs; le tatouage fut défendu, et les femmes furent forcées de porter des vêtements courts à larges manches, à la manière chinoise; en 1414 des écoles furent ouvertes pour donner l'enseignement de la langue et des sciences chinoises, ainsi que de la religion bouddhique. Le dernier Trân, TRAN-KIEU s'empoisonna (1428); LE LO'I ou LI LI, depuis 1417 à la tête des rebelles, usurpa la couronne à Dong do (Ha noi), qu'il appela Dong-kinh, capitale de l'Est, et mit fin à la domination chinoise (1428). Il est le fondateur, sous le nom de LE THAI-TO, de la dynastie des Lê postérieurs, qui règna jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. D'ailleurs Le Lo'i s'empressa de rendre hommage à l'empereur Siouen Tsoung qui, peu désireux de continuer une coûteuse campagne, le confirma après quelques délais dans son titre (1431); Le Lo'i mourut agé de 51 ans et fut remplacé en 1434, après un règne de six ans, par son fils LE THAI TÔNG, qui fut également reconnu sans difficultés par le gouvernement chinois.

En 1441, le roi de Tchampa Jaya Simhavarman V étant mort, son pays fut déchiré par des guerres intestines et envahi par l'étranger jusqu'en 1471, époque à laquelle le roi Bân-La Trâ-Toân (1460-1471), frère cadet de Mahâ Ban Lâ Trâ Nguyet, fut défait par Lê Thânh-tông, qui annexa définitivement ses possessions au Ngan Nan : le Tchampa cessait d'exister (1471).

Tartares. Young Lo, délivré de ses ennemis, ayant généreusement récompensé ses partisans, songea, à la deuxième lune de 1403, à assurer la paix dans le nord de l'Empire en reconnaissant comme Kakhan des Tartares un certain KOU LI TCHI qui avait usurpé ce titre; mais cette démarche eut un résultat fort différent de celui que se proposait l'empereur, car elle excita la colère des chefs, anciens sujets des Youen, MARHAPA, YESUNT'AÏ, HALOUT'AÏ et MAHAMOU qui, refusant de reconnaître pour kakhan un homme comme Kou li tchi n'appartenant pas à leur tribu, l'attaquèrent et le battirent; puis Halout'aï et Mahamou présentèrent en leur propre nom leurs hommages à Young Lo, qui fit contre

mauvaise fortune bonne figure et reçut convenablement leurs envoyés [1]. Un peu plus tard, d'autres chefs, comme PATOU TIMOUR et son fils TALAN, LUNTOUR HOUEI et son fils PIELIKO, firent leur soumission à la Chine, mais finirent par se rallier à PENÏACHELI, de la famille des Youen, demeurant à Bich Baliq, resté hostile à Young Lo, qui tenta vainement de le gagner en lui envoyant en 1409 LIEOU TIMOUR BOUGHA pour lui accorder quelques faveurs. A la 4e lune de 1410, Young Lo renvoya KINTAPOUT'AÏ et KO KI porter des présents à Halout'aï, Marhapa, TO HO TCHI, HACHE TIMOUR et quelques autres, mais ces chefs firent mettre à mort le second qui était chinois, chassèrent le premier et rejoignirent Penïacheli. L'empereur furieux, pour semer la discorde parmi les Tartares, créa Mahamou, prince de Chun Ning et à la 7e lune, il chargea K'IEOU FOU de porter la guerre au delà de la Grande Muraille ; ce chef imprudent se laissa attirer dans une embuscade dans laquelle il périt avec ses meilleurs officiers. L'empereur se décida à prendre lui-même le commandement de ses troupes et quitta Pe King à la première lune de 1411. Les Mongols s'étant retirés devant lui, il ne rejoignit Penïacheli que sur les bords de la rivière Han Nan où Tchinguiz Khan avait pris le titre d'empereur et le mit en déroute. Young Lo se retourna ensuite contre Halout'aï, qui avait réuni à Fei Yun Ho ses troupes aux débris de l'armée de Penïacheli, l'obligea à fuir, mais, le chef mongol s'étant rapidement enfoncé dans le désert, il renonça à le poursuivre et rentra à Pe King, puis à Nan King (12e lune 1411). Deux ans plus tard, l'empereur avait la satisfaction d'apprendre à la 9e lune de 1413 que Mahamou, prince de Chun Ning, avait battu Penïacheli et l'avait remplacé par TALIPA, un chef de la même famille. De son côté, Halout'aï, après avoir été battu par Mahamou, ayant fait sa soumission à l'empereur, celui-ci le créa prince de Ho Ning avec résidence au nord du Cha Mo (1414) ; mais Mahamou qui devait résider au pays de Wa La se montra fort mécontent de cet arrangement et lorsque Young Lo s'avança en Tartarie pour

1. MAILLA, X, p. 153.

s'assurer de sa fidélité, il fut attaqué par Mahamou, Talipa, TAÏ PING et POLO qui lui infligèrent de grandes pertes et se retirèrent ensuite au-delà de la Toula (1415). Peu désireux de commencer une nouvelle guerre, l'empereur, l'année suivante, accepta les excuses de Mahamou qui justifia son attaque par la crainte qu'il avait eue que Young Lo ne fût venu en Tartarie que pour aider son ennemi Halout'aï. Celui-ci d'ailleurs enlevait des hommes et des chevaux aux Wa La, sujets de Mahamou qui mourut peu après et fut remplacé par son fils T'O HOUAN. Halout'aï, débarrassé de son rival, résolut de se rendre indépendant; il commença par faire reconnaître Peniacheli comme kakhan, et il ravagea ensuite la contrée jusqu'aux environs de Ning Hia. L'empereur marcha contre lui, mais, fidèle à sa tactique habituelle, Halout'aï lui échappa en fuyant vers le nord. Halout'aï ne tarda pas à dévoiler ses projets ambitieux; ayant fait mourir Peniacheli, il se fit reconnaître lui-même comme kakhan. De nouveau, Young Lo se mit en campagne, mais entre temps le rebelle était battu par T'o Houan; l'empereur eut la satisfaction de recevoir la soumission du chef tartare YE SIEN TOU KAI qu'il créa prince de Tchoung Young en lui donnant le nom de KIN TCHOUNG. En 1425, une nouvelle expédition en Tartarie, malgré les talents de Tchang Fou, ne livra pas à l'empereur l'insaisissable Halout'aï.

Mort de Young Lo.

Ces multiples campagnes avaient épuisé Young Lo. « Le 15 de la 7e lune (1424), l'empereur arriva avec son armée à Chuang lieou po, et le 16, à Tsang Yaï, où il se trouva fort mal; cependant il continua sa route. Le lendemain il se sentit si mal, qu'il commença lui-même à désespérer; ayant mandé Tchang Fou, il lui ordonna d'avoir soin, après sa mort, de faire reconnaître le prince héritier pour son successeur. Le 17, il séjourna à Mou Tch'ouan; et le lendemain 18, il mourut âgé de 65 ans, la 22e année de son règne. Aussitôt qu'il eut les yeux fermés, YANG JOUNG dépêcha un courrier à la Cour pour en donner avis au prince héritier, qui fit partir sur le champ de Pe King celui de ses enfants qui était désigné empereur après lui. Le jeune prince partit

par Kiu Young Kouan, et alla jusqu'à K'aï P'ing au-devant du corps de son aïeul [1]. » Le prince héritier, l'aîné des quatre fils qu'avait eus Young Lo, alla lui-même à la frontière le dernier jour de la 7e lune.

Homme d'action, Young Lo ne fut cependant pas indifférent à la littérature ; à la 12e lune de 1415, il chargea plusieurs savants de réunir les écrits de 120 lettrés de l'école de Tchou Hi, le célèbre philosophe de la dynastie des Soung, et il écrivit une préface pour cette volumineuse compilation en 70 livres intitulée *Sing li ta tsouen*. « En 1408, on lui offrit le code de la dynastie des Ming, commencé sous l'empereur Houng Wou. Cet ouvrage, intitulé *Young Lo Ta T'ien*, comprenait 11,095 volumes ou cahiers contenant 22,937 chapitres. L'empereur mit en tête de cette collection une préface de sa façon [2]. » Pendant trois ans, sous la direction de 5 chefs et de 20 sous-chefs, 2169 savants travaillèrent à cet ouvrage monumental dont le dernier exemplaire fut détruit pour la plus grande partie dans l'incendie du collège des Han Lin le 23 juin 1900.

Il prépara la ruine de sa dynastie en admettant les eunuques aux charges de l'État (1420).

1. Le P. Tchang fait mourir Young Lo à la 7e lune de 1424 ; Delamarre donne également la date de 1424 et Yu-mou tch'ouan comme lieu de la mort.

2. GAILLARD, pp. 198-199.

CHAPITRE IV

Les Ming (suite).

Jen Tsoung
Houng Hi.

LE prince, KAO TCHE, fils aîné de Young Lo, âgé de 47 ans, ne fit qu'une courte apparition sur le trône dont il prit possession le 15 de la 8e lune de 1425; l'année suivante fut la première de la période HOUNG HI; il se signala par des mesures de clémence à l'égard des serviteurs de Kien Wen Ti, victimes de la colère de Young Lo et par le don au descendant de Confucius d'une maison dans laquelle il résiderait lorsqu'il visiterait la capitale. Il publia un édit ordonnant aux tribunaux de ne pas employer inconsidérément les supplices. On fondait les plus belles espérances sur ce prince doué de rares qualités; malheureusement, étant tombé malade à la 5e lune, il mourut le 12 de cette lune, à l'âge de 48 ans, après dix mois de règne; il laissait dix fils; il avait eu le temps de prévenir le prince héritier, TCHOU TCH'ANG-LI, qui résidait à Nan King où il préparait le retour de la Cour suivant le désir de son père, et qui arriva à Pe King, le 12 de la 6e lune.

SiouenTsoung
Siouen Te.

Au début de son règne, ce prince eut à aplanir des difficultés qui s'étaient élevées dès le règne de Jen Tsoung entre les lettrés au sujet du titre de docteur, les candidats des provinces méridionales enlevant presque toutes les places. Sous Jen Tsoung, sur la proposition de YANG SEU-K'I, il avait été décidé qu'un tiers des lettrés du nord et deux tiers des lettrés du sud se partageraient les titres de docteur; toutefois, sous Siouen Tsoung, on apporta quelques modifications à cet arrangement ; « on divisa les lettrés en trois classes, savoir : sur cent admissions, ceux du nord, 35, répandus dans le Tche Li, le Chan Toung, le Ho Nan, le Chan Si et le Chen Si; ceux du milieu 10, étaient les lettrés du Se Tch'ouan, du Kouang Si, du Yun Nan,

du Kouei Tcheou, et des départements de Foung Yang, de Lou Tcheou, de Pe-Su-Tcheou, de Tchou Tcheou et de Ho Tcheou; enfin ceux du sud, 55, établis dans le reste de l'empire, formaient la troisième classe [1] ».

A la 8e lune de 1426, Kao Hu, prince de Han, ou de Siouen Tsoung, s'étant révolté, l'empereur dirigea à Yo Ngan la guerre en personne; le rebelle qui se conduisit lâchement ayant été défait, fut réduit à la condition de peuple (9e lune), puis exécuté. Six cent quarante de ses adhérents furent exécutés et 1500 envoyés en exil.

Voyages dans l'ouest.

Nous savons par une note sur les voyages dans l'ouest, contenue dans l'ouvrage de Tchou Yun-ming (1460-1526), intitulé *Ts'ien Wen ki*, qu'une expédition vers les contrées occidentales comprenant des officiers, des soldats, des pilotes et des ouvriers de toute sorte, en tout 27,550 âmes, mit à la voile le 6e jour de la 12e lune intercalaire de la 5e année de Siouen Te (commencement de 1431) de Loung Wan, près Nan King; elle fit escale au Fou Kien, toucha au Tchen Tch'eng (24 de la 12e lune), au Koua wa (Java?, 6 de la 2e lune), au Kiou Kiang (à Sumatra; 27 de la 6e lune), la Péninsule malaise et arriva à Ceylan le 6 de la 11e lune de la 7e année); elle visita Calicut, Ormouz (26 de la 12e lune); mit à la voile pour revenir (18 de la 2e lune de la 8e année), via Poulo Condor, Tchen Tch'eng et était de retour à Nan King, le 6 de la 7e lune [2]. Je pense qu'il s'agit ici de la septième mission de Tcheng Ho que nous avons déjà signalée.

Ces expéditions, au début de la dynastie des Ming sont les dernières que les Chinois aient entreprises dans les contrées lointaines baignées à l'occident par l'Océan. Nous approchons de l'époque où les étrangers, venus de l'ouest à leur tour, cherchèrent à pénétrer dans le Céleste Empire. Au moment où Young Lo et Siouen Te organisaient leurs expéditions, le Portugal commençait dans l'extrême-ouest de l'Europe ses campagnes au Maroc et le long de la côte d'Afrique qui devaient — presque un siècle plus tard —

1. Mailla, X, p. 186. — Delamarre, p. 210.
2. Cf. W. F. Mayers, *China Review*, III, pp. 329 seq.

les conduire dans l'Extrême-Orient, reprenant ainsi la tradition des voyageurs musulmans du moyen âge.

Tartares.

L'orage, toujours menaçant au nord de la Chine, se préparait à nouveau sans que le gouvernement chinois, trop imprévoyant, s'en aperçut: quand à la douzième lune de 1426, on apprit à la Cour que le T'o Houan de Wa La avait élevé To to Timour à la dignité de Kakhan, on n'attacha aucune importance à cet événement. « A la première lune de 1427, l'empereur fit expédier des provisions à deux princes mongous en Tartarie; l'une pour le fils de Hien Yi, mongou; et l'autre à Mien li Timour, prince de Tchoung Chun, et maître de Chétacheli, son neveu qui devait lui succéder [1]. » Huit ans plus tard (1re lune de 1435 [2]), T'o Houan, fils de Mahamou, tuait Halout'aï au mont Ouna, et faisait reconnaître un descendant des Youen, T'o t'o pouha, pour prince des Mongous auquel se soumirent un certain nombre de hordes tartares y compris celles de l'Alachan, ce qui n'empêcha pas l'empereur de recevoir à la 12e lune avec de grandes marques de distinction Amké, envoyé de T'o Houan, qu'il assura de sa protection.

Famille impériale.

L'impératrice Wou Che, étant restée sans enfants, Siouen Te la fit déposer et éleva au même rang, à la 3e lune de 1428, Soun Che qui lui avait donné un fils nommé K'i Tchen, déclaré prince impérial à la 2e lune, puis prince héritier. La concubine, dit l'Histoire des Ming [3], « prit secrètement l'enfant d'un mandarin et le donna comme le sien. L'empereur, vu la naissance de son fils aîné, fut très content et en aima davantage la favorite.» Négligeant complètement les leçons du passé, l'empereur, loin de chercher à diminuer l'influence désastreuse des eunuques, prit une mesure qui devait produire plus tard de fâcheux résultats pour la dynastie des Ming, préparer sa décadence et finalement amener sa chute. Il décida que quatre lettrés distingués seraient chargés de l'éducation des

1. Mailla, X, p. 187.
2. Delamarre, p. 235, 7e lune de la 9e année.
3. Delamarre, p. 221.

eunuques âgés de moins de douze ans qui se trouvaient au palais : il n'y en avait pas moins de trois à quatre cents et ce chiffre s'éleva par la suite à près de cinq cents.

Cet empereur, qui avait de grands mérites et était aimé de son peuple, tomba malade le premier jour de l'an 1435 et mourut le lendemain, laissant deux fils. Dix jours plus tard, son fils K'i Tchen (Ying Tsoung), âgé de huit ans, fut placé sur le trône, et la mère habile de Siouen Tsoung, l'impératrice Tchang Che, qui à la 2e lune reçut le titre d'impératrice grand'mère, exerça la régence, avec un conseil de cinq ministres dont le premier était Yang Seu-k'i.

Dès la mort de Houng Wou, les signes de la faiblesse qui devait amener la décadence, puis la chute de la dynastie apparaissent; vainement avec le troisième Ming, Young Lo, voyons-nous un sursaut d'énergie : l'effort est individuel; cet empereur disparu, la marche descendante reprend, activée par la médiocrité des souverains et l'ascendant de plus en plus considérable que prennent dans la direction des affaires les eunuques tenus trop peu de temps à l'écart du pouvoir

Ying Tsoung Tcheng T'oung.

Le jeune empereur, après la mort de ses trois conseillers Yang Seu-k'i, Yang Joung et Yang P'ou, tomba sous l'influence de l'eunuque Wang Tchen, originaire de Ta T'oung au Chan Si, fourbe et capable de tous les crimes. L'impératrice Tchang Che qui avait percé à jour ses desseins ambitieux voulait le faire périr; elle l'épargna sur les instances du jeune souverain (1438) et même, plus tard, le misérable ayant su gagner ses bonnes grâces, supplanta les anciens ministres et devint même Président du Conseil de Régence.

Sur les frontières du Yun Nan, Seu Jen se révolta à Lou tch'ouan, au sud du Kin Cha Kiang (1438) et, après quelques succès, prit le nom de *Fo Fa* que portaient les princes de cette province. Mou Tcheng qui commandait les troupes impériales (1439) ayant laissé écraser par Seu Jen, Fan Tcheng qui avait hardiment traversé le fleuve, se suicida et on lui donna Mou ngang comme successeur. En 1442, Wang Tchen fit placer Tsiang Koué à la tête

d'une armée de 150,000 hommes chargée d'opérer contre Seu Jen qui, après plusieurs défaites, s'enfuit dans le royaume de Mien (Birmanie) où les généraux impériaux renoncèrent à le poursuivre (1443). L'histoire birmane nous dit que les Chinois envahirent le pays et envoyèrent 300 cavaliers à Ava pour réclamer le tribut jadis payé par les rois de Pagan, ce que le roi NARABADI, que Mailla appelle POULALAN MAHASSENG, refusa de faire; les Chinois ayant été défaits revinrent plus nombreux l'année suivante (1444) et marchèrent de nouveau sur Ava, réclamant qu'on leur livrât THONGAN BWA (Seu Jen), chef de Mogaung, qui se suicida pour ne pas tomber vivant entre les mains des Chinois [1]; plus tard, d'autres attaques des Chinois contre Mogaung furent repoussées [2].

A la 10e lune de 1443, l'impératrice-régente étant morte, l'empereur prit le pouvoir, et l'autorité de Wang Tchen se trouva accrue. T'o Houan, prince de Chun Ning, mourut en 1444 et fut remplacé par son fils YE SIEN, prince entreprenant qui s'empara du département de Wò leang ha (1445) et demanda en mariage (1450) à la Chine une princesse que Wang Tchen lui accorda sans consulter son maître, mais lorsque les envoyés du chef tartare arrivèrent avec les présents d'usage, l'eunuque prétendit n'avoir rien promis et les fit partir sans tenir son engagement. Ye Sien résolut de tirer vengeance de cette insulte.

A la 7e lune de 1450, Ye Sien s'approcha de Ta T'oung au Chañ Si, et le mois suivant il écrasait à T'ou Mou l'armée impériale forte de 500,000 hommes. « On compta qu'il périt dans cette déroute plus de cent mille Chinois, du nombre desquels furent les généraux TCHANG FOU, WANG TCHO, les ministres d'État HOUANG YE, TS'AO NAÏ, TCHANG YI et un grand nombre d'autres officiers; plus de 200,000 chevaux ou mulets furent pris; l'empereur tomba lui-même entre les mains des Tartares [3]. » Le néfaste Wang Tchen

1. *L'Histoire des Ming* dit qu'il fut livré par les Pégouans et qu'il eut la tête tranchée par ordre de Mou Ngang. — DELAMARRE, p. 253.

2. Cf. A. P. PHAYRE, *History of Burma*, pp. 84-85.

3. MAILLA, X, p. 211.

avait été dans la bataille tué à coups de sabre par le commandant des gardes FAN TCHOUNG; plus tard, la famille de l'eunuque fut exterminée et ses biens furent confisqués. Immédiatement l'impératrice douairière plaçait YU K'IEN à la tête des armées et, le 18 de la 8e lune, chargeait du gouvernement TCHENG WANG, frère cadet de Ying Tsoung; le 20, elle faisait reconnaître comme prince héritier TCHOU KIEN-CHEN, âgé de deux ans, fils de l'empereur.

Ye Sien fut incapable de poursuivre ses succès; il ne réussit à obtenir la reddition ni de Ta T'oung, ni de Siouen Houa, défendus par des gouverneurs braves et restés fidèles et rentra en Tartarie à son camp de He soung lin avec son impérial prisonnier qu'il conduisit à Ype.

Enfin Tcheng Wang fut salué empereur le 6 de la 9e lune (KING TI ou KING T'AÏ) et on donna à Ying Tsoung, le titre de *T'aï Chang Houang*. King Ti.

Ye Sien avait repris l'offensive et, après s'être emparé de Tseu King-kouan, vint à la 10e lune de 1450, camper au nord-ouest de Pe King; il fut repoussé dans ses assauts et manqua de fourrages, Yu K'ien ayant incendié la paille aux environs de la ville. Ye Sien, tout en désirant de traiter, refusa d'entrer en négociations avec WANG FOU et TCHAO JOUNG qu'il trouvait d'un rang trop inférieur. Ses exigences causèrent sa perte. Des renforts arrivaient du Leao Toung; le général CHE HENG prit l'offensive et les Tartares à leur tour essuyèrent une véritable déroute : Ye Sien s'enfuit par Kiu Young kouan, et Peyen Timour par Tseu King kouan; ils furent poursuivis jusqu'à Tsing Foung tien et Kou Ngan. Après de nombreux pourparlers, Ye Sien se décida à relâcher Ying Tsoung qui arriva le 12 de la 8e lune 1451 dans le territoire de Siouen Houa fou; pénétrant dans la capitale, il fut reçu à Toung Ngan men et déclara qu'il renonçait au trône. D'autre part, Ye Sien tua son kakhan T'OT'O POUHA qui avait épousé sa sœur aînée et refusait de reconnaître le fils de celle-ci comme prince héritier et envoya le tribut à Pe King (1453); à son tour il fut tué par ALA dont il avait massacré les deux fils (1454).

En 1453, « Li King, assesseur du tribunal de la guerre,

proposa de remettre en usage les chars de guerre appelés *ou-kang*, c'est-à-dire, la force des armes. Ces chars, longs de 15 pieds chinois, hauts de 6 pieds 5 pouces, et entourés de bons ais, mettaient les soldats à couvert. On avait pratiqué sous les pieds des cavités pour les provisions ; le tout était bardé de lances, et le devant garni de canons. Mille de ces chariots, à cinq pas de distance l'un de l'autre, placés carrément, occupaient une face de quatre ly d'étendue ; l'empereur les approuva, mais on ne s'en servit pas [1] ».

King Ti, à la place de Tchou Kien-chen, l'aîné des fils de Ying Tsoung, songea à proclamer prince héritier son propre fils TCHOU KIEN-TSI, mais celui-çi mourut en 1454. King Ti étant tombé malade, le général Che Heng et quelques autres hauts fonctionnaires, le 17 de la 1re lune de 1458 coupent court aux intrigues pour la succession impériale, arrachent Ying Tsoung à sa retraite et le rétablissent sur le trône avec le nom de règne de T'IEN CHOUEN. Cette révolution achève d'ébranler la santé de King Ti qui meurt le 19 de la 2e lune de 1458, âgé de 30 ans ; déjà l'impératrice-mère l'avait déclaré déchu du trône et replacé au rang de prince de Tcheng ; l'impératrice Wang Che fut dégradée ; on voulut même supprimer les caractères KING T'AI, du *nien hao* de King Ti, mais Ying Tsoung s'opposa à cette mesure.

Ying Tsoung. Le premier acte de Che Heng, créé *Tchoung Kouo Koung*, fut de demander la mise à mort et la confiscation des biens de son ennemi, Yu K'ien, serviteur zélé de la dynastie, que l'empereur regretta vainement plus tard. Deux ans après (1460), Che Heng et son fils CHE PIEN, dont on avait découvert d'ambitieux projets échappèrent au dernier supplice en s'empoisonnant.

A la 4e lune de 1458, Ying Tsoung désigna à nouveau son fils aîné Tchou Kien-chen comme prince héritier. En 1462 fut terminée la grande géographie intitulée *T'ai Ming yi t'oung tche*. Une conspiration de l'eunuque TSAO KI-TSIANG avorta grâce au général WOU KIN qui perdit la

1. MAILLA, X, p. 230.

vie en luttant contre les rebelles; Tsao Ki-tsiang et ses complices furent mis à mort.

La mère de l'empereur, Sun Che, mourut le 4e jour de la 9e lune 1463. Ying Tsoung lui-même tomba malade au commencement de 1464 et mourut le 17 de la première lune, âgé de 38 ans; il avait eu neuf fils.

« A la mort de T'ai Tsou, beaucoup de femmes du palais moururent avec lui. Pour Tcheng Tsou, Jen Tsoung et Siouen Tsoung, on ensevelit aussi avec eux leurs concubines vivantes. Le nombre alla jusqu'à plusieurs dizaines. L'empereur King étant mort prince de Tcheng, le même usage fut suivi. Maintenant l'empereur laisse en mourant une ordonnance qui l'abolit [1]. »

Hien Tsoung Tch'eng Houa.

Le prince héritier Tchou Kien-chen, âgé de 17 ans, succéda à Ying Tsoung, non sans avoir pu craindre qu'un autre montât sur le trône. Cent jours après la mort de Ying Tsoung, il épousa Wou Che qu'il déclara impératrice, à la 7e lune, mais sur les représentations des Grands que son père avait décidé qu'il épouserait la princesse Wang Che, par respect filial il déclara celle-ci sa femme légitime, à la 10e lune, mais exila à Nan King l'eunuque Nieou Yu qui lui avait fait faire le premier mariage (1465). L'année suivante, l'empereur réhabilita la mémoire de Yu K'ien.

Révolte au Chen Si.

Lors de la conquête du Chen Si par Houng Wou, le chef des hordes de l'ouest, Patan, soumis jusqu'alors aux Youen, reconnut l'autorité des Ming; dans son pays, qui s'étendait aux Siué Chan, où prend sa source le Houang Ho, Houng Wou fit élever des villes, qu'il divisa en *hien* sous le nom de *Tou Ta*. Patan et son fils restèrent fidèles aux Chinois, mais leur successeur Manssé, voulant se rendre indépendant, fortifia sa capitale Che Tcheng et dressa une embuscade dans laquelle tombèrent les Chinois venus du Chen Si pour repousser ses incursions à la frontière; il mit même en déroute Tchen Kiai, vice-roi de la province. De nouvelles troupes chinoises furent expédiées et assiégèrent Che Tcheng qu'elles ne purent prendre d'assaut; mais Manssé, trahi, fut fait prisonnier et envoyé avec son fils à la

1. Delamarre, p. 324.

Cour où il fut mis à mort comme rebelle, tandis que sa capitale capitulait, était pillée et enfin détruite (1469) [1].

Guerre de Hami.

Le territoire de Hami, connu sous les T'ang sous les noms de Yi wou lou ou de Yi Tcheou, fut conquis par Tchinguiz Khan et fit partie du domaine de son fils Djagataï. Vers la fin de la dynastie des Youen, le gouverneur de Hami était NA WOU LI ou WOU NA CHE LI, de la famille des Leao, qui portait le titre de *Wei wou wang*, changé plus tard en celui de *Sou Wang;* à sa mort il fut remplacé par son frère cadet ANG K'O T'O MOU EUL (NGAN-KE TIMOUR, ANGGI TIMOUR); à la troisième année Young Lo (1405), il envoya des chevaux en tribut et, en remerciement, l'empereur lui conféra le titre de *Tchoung choun wang*, à la 6[e] lune, et le nouveau prince étendit sa domination sur les villes de Hami, de Ngan ting, de Na choueï, de Tchi King, de Mongou de Kusien et de Han Toung [2].

« La 4[e] année Young Lo (1406), on établit le *wei* ou gouvernement de Hami. La 8[e] année (1410), on conféra le titre de *Tchoung-yi-wang*, à T'O LI T'O MOU EUL (TOLI TIMOUR), neveu d'Anggi Timour. La première année Chuan tô (1426), l'empereur donna l'ordre à POU TA SI LI de succéder à la dignité de *Tchoun choun wang*. Dès lors les deux rois offrirent tribut de concert [3]. » Le pays des Wa la (*Wei la t'o*, Oïrates) était situé au nord du territoire d'Hami dont il était séparé par les T'ien Chan. Deux chefs, MAHAMOU et HOU HI MOU [Ha lou t'aï] se partageaient le pays de Wa La, mais le premier, plus actif, avait relégué son collègue à la ville de Kou yu tch'eng, sur les frontières de Hami, et lui avait fait donner par l'empereur un sceau d'or pour marque de son autorité [4]. La puissance des Wa La augmenta d'une manière considérable sous T'o Houan, fils de Mahamou. Son fils Ye Sien (O CHEN), s'empara de Hami, captura la mère du roi POLO TIMOUR et se retira; en 1460, Polo Timour mourut et sa mère NOU WEN TA CHE

1. MAILLA, X, pp. 243 seq.
2. MAILLA, X, p. 247.
3. C. IMBAULT-HUART, *Le pays de Hami, Bul. de Géog. hist. et descr.*, 1892, pp. 154-160.
4. MAILLA, X, p. 247.

LI prit les rênes du gouvernement; trois ans plus tard, un chef du nord, K'I K'I SOU LAN, ayant pris Hami, l'obligea à fuir à K'ou K'ou, mais elle fut rétablie en 1466 et le capitaine général de droite TSO-PA-TOU-MOU-EUL, descendant par les femmes des princes de Tchoung yi, fut chargé de l'administration, dans laquelle il fut remplacé en 1472 par son fils Ha Chen.

Les Tourfan, sous la conduite du sultan HA LI, attaquèrent Hami au nombre de 50,000 (9e lune de 1473). Nou wen ta che li s'enfuit ainsi que HA CHEN qui se retira à Kou YU TCHENG; une partie de la population accepta le joug des vainqueurs, tandis qu'une autre se réfugiait à Sou Tcheou du Chen Si. Lorsque les Chinois, sous la conduite de Li Wen, arrivèrent au secours de Ha mi, les Tourfan s'étaient déjà retirés, mais comme ils ne furent pas poursuivis, Ha li revint sur ses pas.

« A la 8e lune de 1476, le sultan Ha li envoya TCHIRMILANG, un de ses officiers à la Cour impériale, porter son tribut qu'il accompagna d'une lettre, pour s'excuser de ce qui s'était passé à Hami; il donnait en même temps avis de la mort de la princesse Nou wen ta che li et demandait qu'on envoyât reprendre le sceau d'or qu'elle laissait. Cette lettre n'étant pas écrite dans des termes de soumission, on ne daigna pas y répondre. La Cour fit graver un autre sceau pour le pays de Hami, qu'elle envoya à Ha Chen; elle lui fournit des troupeaux et les grains nécessaires pour ensemencer ses terres [1] ».

Quelques années plus tard (1482), Ha Chen rentra en possession de Hami et reçut le titre de *Tchoun Choun wang*, mais le successeur de Ha li, mort en 1478, son fils, le nouveau sultan de Tourfan, AHMED (A-HA-MA, HA-HE MA), le tua dans un guet-apens et s'empara de ses territoires (1488). En 1489, le général A-MOU-HOU-LANG reprenait Hami et l'année suivante nommait CHAN PA comme *Tchoun choun wang* qui, attaqué en 1493 par Ahmed, fut fait prisonnier avec son protecteur. En 1494, ANG K'O PO LAI (ANGGI BOLAI) fut chargé du gouvernement de Hami

1. MAILLA, X, p. 249.

et les gens de Tourfan qui résidaient dans les territoires de Kan Tcheou et de Leang Tcheou reçurent l'ordre de rentrer chez eux; il leur fut désormais impossible de pénétrer en Chine, le gouvernement impérial ayant fermé les passes de la Grande Muraille; il en résulta un grand mécontentement contre Ahmed; Chan pa fut rappelé et « dès lors la tranquillité régna de nouveau à Hami ».

« La 18e année (1505), l'empereur conféra à Pâ-yâ-tsi (Bayadji), fils de Chan pa, le titre de *Tchoun choun wang*. La 8e année Tcheng tô (1513), Pâ-yâ-tsi se révolta et s'allia avec les gens de Tourfan. Le chef de ceux-ci, Mang sou eul (Mansour), envoya le Khodja T'a tsi ting occuper Hami. La 12e année (1517), Mang sou eul y transporta sa résidence et détacha des troupes pour attaquer Cha Tcheou, et pour faire des incursions en Chine. Dans la suite, cependant, il envoya de nouveau le tribut, mais le roi (Pâ-yâ-tsi) ne revint pas à Hami. Dès lors, la Chine ne s'occupa plus de Hami qui fut plus tard possédé par Cha-pa-ta et son fils mi eul Ma ha mou (Emir Mohammed). Ceux-çi étaient sujets de Tourfan : ils envoyèrent tribut de temps à autre, sans interruption jusqu'aux années Loung Tsing (1567-1573) et Wan Li (1573-1620), mais ces princes n'étaient pas les descendants du *Tchoun choun wang*[1] ». (C'est-à-dire de Pâyâ-tsi.)

Nouveau Tribunal.

En 1479, Hien Tsoung établit un tribunal, appelé *Si Tchang* pour le distinguer du *Toung Tchang* créé par Young Lo, pour la recherche des partisans de Kien Wen Ti. Ce Si Tchang, à la tête duquel fut placé l'eunuque Wang Tche, avait le droit de vie et de mort sur les gens soupçonnés de rébellion, disposait d'une partie des gardes du corps et avait le droit de réquisitionner les troupes de province pour exécuter ses ordres. Les crimes de ce tribunal, dénoncés par le censeur Su Young en 1483, amenèrent l'arrestation et le supplice de Wang Tche et de ses collègues[2].

En 1487, mourait l'impératrice Wang Che; l'empereur fut tellement affecté de cette perte qu'il fut atteint d'une

1. C. Imbault-Huart, *l. c.*
2. Mailla, X, pp. 249-251.

maladie de langueur à laquelle il succomba à la 8e lune, dans la 23e année de son règne et la 40e année de son âge. Il eut pour successeur TCHOU YEOU-T'ANG, né à la 7e lune de 1487, fils de la princesse KI CHE, fille d'un chef du Kiang Si, qui monta sur le trône le 6 de la 9e lune.

Le nouvel empereur donna le titre de *T'ai Houang T'ai Heou* à son aïeule, l'impératrice Tcheou Che, celui de *Houang T'ai Heou* à sa mère Ki Che, morte avant lui, enfin celui de *Houang Heou* à sa femme TCHANG CHE. Hiao Tsoung.

Son règne fut marqué par la continuation de la guerre dans la région de Hami dont nous avons rapporté plus haut les vicissitudes. Comme beaucoup de ses prédécesseurs, il mit sa confiance dans les bonzes taoïstes qui lui promettaient l'immortalité et le secret de faire de l'or et de l'argent [1]. En 1497, il ordonna de mettre en état le *Ta Ming Houei Tien*, Recueil des Lois de la grande dynastie Ming [2]. Suivant le dénombrement de 1502, la population était de 53.280,000 âmes [3].

Étant tombé malade à la 5e lune de 1505, Hiao Tsoung ne tarda pas à mourir et fut remplacé par son fils Tchou Heou-tchao, âgé de quinze ans.

Ce triste empereur se plongea dans la débauche, poussé par l'eunuque LIEOU KIN et sept autres, qui espéraient exercer ainsi le pouvoir à la faveur de la nonchalance impériale. Dénoncés par les Grands, Wou Tsoung les plaça à la tête des tribunaux *Toung Tchang* et *Si Tchang*, ce qui leur permit de tirer vengeance de ceux qui avaient condamné leurs agissements. Lieou Kin, enhardi par l'impunité, songea même à s'emparer du trône pour l'un des siens, son neveu LIEOU EUL-HAN. Le mécontentement était général dans l'empire; des révoltes éclatèrent (1509) : dans le Se Tch'ouan avec LAN TING-CHOUEI, YEN PING-JU et LEAO HOUEI; dans le Chen Si, vers Ning Hia avec TCHOU CHI-FAN, prince de Ngan Houa; ailleurs avec TCHOU CHIN-HAO, prince de Ning; tandis qu'aux environs de la capitale, des brigands Wou Tsoung Tcheng Te.

1. MAILLA, X, p. 259.
2. *Ibid.*, p. 261.
3. *Ibid.*, p. 262.

à cheval, désignés sous le nom de *Hiang Ma*, détroussaient les passants. Lieou Kin s'étant brouillé avec son collègue TCHANG YOUNG, l'un des huit eunuques composant sa bande, voulut le faire exiler à Nan King. Ce fut sa perte; une perquisition faite dans sa demeure amena la découverte d'immenses trésors et d'une quantité d'armes; convaincu de conspirer, Lieou Kin fut mis à mort dans sa prison (1510).

Dès cette époque on pressent que la dynastie chinoise est condamnée à succomber devant le premier adversaire sérieux qui se dressera devant elle; elle lutte avec peine contre de médiocres ennemis; les souverains témoignent d'une rare incapacité, et loin de profiter des leçons de l'expérience, ils retombent dans l'erreur, toujours fatale, de confier aux eunuques une part importante dans l'administration, quand elle n'est pas prépondérante. Les Ming représentent une période de décadence : dans l'art comme dans la littérature, on ne rencontre rien d'équivalent à ce que nous avons vu sous les Soung, voire sous les Youen; ce ne sera que sous les quatre premiers empereurs mandchous que la Chine atteindra ce haut degré de puissance qui l'a conduite jusqu'au delà des T'ien Chan et lui donna l'hégémonie au Tibet. Les Ming nous offrent peut-être la période la moins intéressante de l'histoire de la Chine alors repliée sur elle-même. L'arrivée des étrangers dans l'empire offre seule quelque importance, car elle prépare l'avenir.

La révolte du prince de Ngan Houa à Ning Hia fut rapidement étouffée par Kieou Yuei et les rebelles faits prisonniers furent mis à mort. Les mécontents du Se Tch'ouan envahirent le Chen Si et ravagèrent le territoire de Han Tchoung, mais ils furent battus par le vice-roi de la province, LIN TSUN, à Toung Kiang; ils passèrent au Kouei Tcheou où ils furent rejoints par un autre rebelle FANG SEU, qui les entraîna à nouveau au Se Tchou'an où il espérait de se tailler un royaume avec Tch'eng Tou comme capitale. Après un succès, il fut écrasé à Nan Tch'ouan par KAO TSOUNG-HI, vice-roi du Se Tch'ouan, et obligé de se déguiser pour fuir (1512). Les Hiang Ma avec LIEOU LEOU

et LIEOU TSI ravagèrent le Tche Li, le Chan Toung, le Ho Nan et le Kiang Nan; après avoir vaincu à Tcheng Ting MAO KIN, envoyé contre eux par la Cour, ils s'avançèrent sur Pe King, mais apprenant l'envoi de troupes du Leao Toung, ils passèrent au Chan Toung puis au Ho Nan, où ils rejoignirent TCHAO SOUEI qui assiégeait Tang Hien. Ce dernier subit d'ailleurs une série d'échecs, en particulier à Si Ho hien où POUNG TSEU, vice-roi du Leao Toung, lui tua plus de deux mille hommes et l'obligea de passer au Hou Kouang où il fut arrêté au moment où il se préparait, déguisé en bonze, à fuir au Kiang Si, et mis à mort. Pourchassés jusqu'au Hou Kouang, Lieou Leou et Lieou Tsi pillèrent Wou Tch'ang et écumèrent le Kiang jusqu'au jour où, ayant débarqué, ils furent surpris par les troupes impériales, tués ou noyés (1512). L'année suivante Poung Tseu écrasait, au Se Tch'ouan, les derniers rebelles dont le chef LEAO MA-TSEU, fait prisonnier, fut exécuté; son vainqueur fut nommé gouverneur de la province.

En 1517, KIANG PIN, de Siouen Houa fou, petit mandarin militaire qui par la faveur impériale était parvenu à une haute situation, pour rehausser son prestige dans son propre pays, poussa Wou Tsoung à entreprendre une partie de chasse à la frontière nord. Malgré l'avis de ses ministres, Wou Tsoung se rendit à ce désir; il franchit la passe de Kiu young pour se rendre à Ta T'oung, mais il reprit la route de Pe King, lorsqu'il apprit que les Tartares se préparaient à l'attaquer. Il renouvela cette imprudence l'année suivante, tandis que les Tartares de Ning Hia ravageaient une partie du Chen si.

Le favori Kiang Pin proposa à l'empereur une nouvelle promenade à Nan King, Sou Tcheou et Hang Tcheou; l'entreprise était hasardeuse, car TCHOU CHIN-HAO, prince de Ning, menaçait de se révolter; celui-çi fit arrêter à Nan Tch'ang les envoyés impériaux chargés de le conduire à Pe King et mettre à mort deux d'entre eux, le vice-roi SUN SOUEI et HIU KOUE; le rebelle prit le titre d'empereur de Chine et le *nien hao* de CHOUEN TE, il s'avança vers Ngan King dont il commença le siège, mais il le leva à la nouvelle

de l'attaque de Nan Tch'ang par le général WANG CHEOU-JEN qui infligea à ses troupes une sanglante défaite. Le prince de Ning et ses complices faits prisonniers et conduits à Pe King y furent exécutés.

A la première lune de 1521, Wou Tsoung tombait malade à la suite d'un froid qu'il avait pris en manquant de se noyer dans un lac sur lequel il se promenait en bateau et il mourut le 14 de la 3e lune, ne laissant pas d'enfant et n'ayant pas désigné son successeur. Il avait 31 ans. Tchang Che, l'impératrice, profitant de l'absence du favori Kiang Pin, fit monter sur le trône TCHOU YOUEN-TSOUNG, l'aîné des fils du prince de Hien, le second des enfants de Hien Tsoung.

Nous voyons de basses intrigues de palais diriger le choix de l'héritier au trône; des concubines cherchent à supplanter l'impératrice en titre; des princes ambitieux essayent de se substituer au prince héritier officiellement désigné. Tout gravite autour d'un trône que menacent les révoltes dans les provinces, les hordes barbares à la frontière; comme Rome, comme Byzance, la Chine est à l'agonie, mais cette agonie dure encore deux siècles à cause de la faiblesse des assaillants qui ne triompheront que grâce aux dissensions intérieures de l'empire.

CHAPITRE V

Les Ming (suite).

Immédiatement après la mort de Wou Tsoung, Tchang Che dépêcha le premier eunuque WEI PIN à Tchou Youen-tsoung, qui résidait à Ngan lo tcheou dans la principauté de son père, pour le ramener dans la capitale. Le jeune prince — né à la 8e lune de 1507, n'avait que quatorze ans — il arriva, après un voyage de trois semaines, à Pe King où il s'empressa de faire venir sa mère, la princesse TSIANG FEI. En même temps on arrêtait Kiang Pin en possession duquel on trouva d'immenses richesses qui témoignaient de ses dilapidations; il fut tué par des soldats avec ses complices alors qu'il arrivait au palais où il avait été appelé pour rendre compte de sa conduite à l'égard de Wou Tsoung; sa femme et ses enfants furent mis à mort et ses biens confisqués. Che Tsoung Kia Tsing.

Che Tsoung ne tarda pas à tomber entre les mains des bonzes taoïstes qui lui promettaient l'élixir d'immortalité; il détruisit les temples bouddhistes de la capitale (1536) et négligea complètement les devoirs que lui imposait sa haute situation. Il s'en repentit sur son lit de mort et il dicta l'ordre suivant : « Il y a quarante-cinq ans que je suis sur le trône, et on voit peu de règnes aussi longs. Mon devoir était d'honorer le T'ien et d'avoir soin de mes peuples; cependant, animé du désir de chercher du soulagement aux maux dont j'ai presque toujours été affligé, je me suis laissé séduire par des imposteurs, qui me promettaient le secret de me rendre immortel. Ce délire m'a fait donner un mauvais exemple à mes Grands et à mes peuples; je prétends le réparer par cet écrit, que je veux qu'on publie dans tout l'empire après ma mort. » Il mourut en 1566 et fut remplacé par son troisième fils TCHOU TAÏ-HEOU (MOU

TSOUNG). Le règne de Che Tsoung fut signalé par les incursions des Tartares et des Japonais et par une guerre avec l'Annam.

Ngan Nan.

Dans le royaume d'Annam où régnait depuis 1428 la seconde dynastie de Lê, fondée par LÊ THAI-TÔ (LÊ-LO'I), des troubles avaient éclaté à la suite de l'usurpation du pouvoir par MAC DANG-DONG (MOU TEN-YOUNG), sous le neuvième roi LÊ CHIÊU-TONG (1517-1523) qu'il fit assassiner en 1527 par une de ses créatures PHAM KIM-BANG. Le dixième roi LÊ CUNG-HOANG (1523-1528) accorda à Mac le titre de prince de An h'ung, mais en 1527, l'ambitieux personnage prit le titre de roi de Ngan Nan et fit proclamer empereur son fils MAC DANG-DINH (MOU FANG-YIN), lui-même, prenant le titre de *T'aï Chang Houang Ti*, s'installa dans le palais principal de Hanoï. A la quatrième lune de 1538, une ambassade annamite arriva à la Cour pour réclamer l'appui de la Chine contre l'usurpateur qui de son côté envoya un agent; celui-çi fut démasqué et la Chine se décida à faire la guerre à Mac Dàng-dong. Effrayé, ce dernier se rend avec son fils au Yun Nan au camp du général chinois MAO PE-WEN chargé de le combattre. Mao Pewen constate le bien-fondé des droits au trône du prétendant LÊ, et l'inanité des prétentions de Mac qu'il maintint toutefois dans la charge, héréditaire dans sa famille, de grand général du royaume. Mac Dàng-dong mourut en 1541, mais sa famille continua la lutte contre les Lê jusqu'à ce que définitivement vaincus, avec MAC MAN-HIEP, les chefs Mac se retirèrent à Cao bang où leur principauté dura quelque temps encore. D'ailleurs dès le treizième roi Lê, LE ANH-TONG (1557-1572), nous voyons apparaître une sorte de mairie du palais exercée en Annam par les NGUYEN, au Tong King par les TRINH; on ne saurait mieux comparer la situation du *bua* et du *chua* en Indo-Chine qu'à celle du *tenno* et du *shogoun* au Japon.

Les Tartares.

La région qui s'étend au nord de la Grande Muraille et au sud du Houang Ho, de l'est à l'ouest de Pien teou kouan (Chen si) jusqu'à Ning Hia, sous les Tcheou, s'appelait Sou Fang, sous les Tsin, Ho Nan, et sous les Han, Ting

Chun ; le pays était fertile et HELIEN POPO et TCHAO YOUEN-HAO en firent un royaume. A la sixième année de Ying Tsoung (1442), MAO LI HAI pénétra dans le pays, et poussé par HOLOTCHU et MONKO, tua PO HAÏ qui en était le maître et fit reconnaître comme kakhan, TOUEÏ, frère de SIAO WANG-TSEU. En 1469, KIAO KOU LAN passait le Houang Ho, tuait Ho lo tchu, s'emparait de ses états qu'il appela Ho tao et fit alliance avec MAN LOU TOU.

SIAO WANG-TSEU avait trois fils : HORLUN, HO TCHU et MAN KOUAN TCHEN ; le premier, qui laissait deux fils, POU TCHE et TSI MING, fut tué par le gouverneur YE POU LA, qui franchit le Houang Ho et s'établit près du Si Haï ; après la mort de Ho Tchu qui avait pris le titre de *Siao Wang tseu,* ce fut Pou Tche qui devint chef de la horde et prit le nom de YEUÉ HAN ; « il divisa sa horde en cinq campements dont il occupait le centre ; les Kamti, les Han Ho et les Estien étaient postés à l'est.

« La horde Kamti était encore sous-divisée en trois campements près des eaux du Man houei wang ; les Han Ho, également en trois bandes avec les Estien, occupaient les bords du Monko-poulan et du Kotouti. Tous ces campements ne faisaient que soixante mille hommes. Pou Tche avait pour voisins à l'ouest les Yinchaopoa, les Ortous et les Man kouan tien : la première de ces hordes avait dix campements, auparavant gouvernés par Ye pou la ; mais lorsque leur chef se retira du côté du Si Haï, ils se dissipèrent pour la plupart ; les seuls Halatien se maintinrent dans leur poste. La horde Ortous avait sept campements, qui sous le gouvernement de KI SIANG furent réduits à quatre, et ne montaient qu'à soixante-dix mille hommes ; la horde Man kouan tien avait six campements, commandés par YEN TA. Au sud, Pou Tche avait les hordes Halatien et Halien ; la première, qui comptait trente mille hommes, était campée auprès des eaux du Pata-hannai ; la seconde, composée de deux mille hommes, n'avait comme l'autre qu'un seul campement. Le séjour ordinaire de Pou Tche était hors des limites de Siouen Houa fou et de Ta T'oung ; il avait au nord la horde Wouolanhan, autrefois soumise

au *Siao Wang-tseu.* Les Wala, à l'ouest de tous ces Tartares, étaient ennemis perpétuels des Mahométans de Tourfan, et pouvaient mettre sur pied jusqu'à 50,000 hommes.

« Quoique ces hordes n'eussent aucune demeure fixe et qu'elles en changeassent souvent, par rapport aux eaux et aux pâturages, elles ne s'écartaient jamais des limites qu'elles s'étaient assignées, et ne se confondaient point les unes avec les autres. La première année du règne de Che Tsoung, elles se réunirent pour faire des courses sur les frontières de la Chine [1]. »

En 1524, le vice-roi du Chan Si, voulant assurer la protection de la frontière tartare en la colonisant, fit choix dans ce but de cinq cents familles militaires, mais il se heurta à l'hostilité des soldats qui massacrèrent le général KIA KIEN chargé de diriger l'opération, et pénétrèrent dans Ta T'oung où ils tuèrent le vice-roi; cette rébellion dura plus d'une année et ne se termina que par l'exécution des chefs KOUO KIEN et LIEOU TCHOUNG et de leurs principaux lieutenants (1525). Les Tartares, sous la direction des fils de Ho Tchu, Ki Siang et Yen Ta, se rendaient de jour en jour plus redoutables; le premier campait solidement dans le pays des Ordos, dans la boucle du Houang Ho; Yen Ta était maître de la région de Kaï Youen et de Chang Tou, et tous les campements de Man Kouan-tien se soumirent à lui; en 1529, il pillait le pays de Ta T'oung; en 1530, franchissant le Fleuve Jaune, avec Ki Siang, il ravagea Ning Hia, puis revint compléter son brigandage à Siouen Houa fou; en 1532, YenTa continuait ses incursions dans le Chan Si et le Chen Si, et pendant les années suivantes il continua d'inquiéter les frontières de l'empire avec les autres chefs tartares; sa puissance s'accrut par la mort de Ki Siang usé par la débauche (1542). Cette année il écrasa les troupes chinoises dont il tua le général TCHANG CHE-TCHOUNG. Tantôt par Ta T'oung, tantôt par Siouen Houa fou, il pénétrait dans les terres de l'empire qu'il dévastait, puis se retirait avec un riche butin. Ses offres de soumission ayant été écartées par la Cour impériale, il recommença ses dépré-

1. MAILLA, X, pp. 302-303.

dations. En 1550, Yen Ta s'avança jusqu'aux portes de Pe King, puis il se replia avec son butin en dévastant la région de Pao Ting fou, après avoir de nouveau proposé la paix; son but réel était la vente de ses chevaux, seul objet de commerce des Tartares. Malgré l'établissement de foires à la frontière, ce commerce périclitait, les Chinois ne s'aventurant pas dans une région dont ils redoutaient le séjour.

Le Japon passait à la fin du XV[e] et pendant la première moitié du XVI[e] siècle par une période de troubles, de guerres civiles, marquée par la lutte des YAMANA et des HO SOKAVA; au milieu du XVI[e] siècle, Ota NOBUNAGA devait commencer à rétablir l'ordre; pendant ce temps d'anarchie, l'Empire du Soleil Levant est livré à un véritable brigandage qui s'exerce également à l'extérieur du pays, particulièrement sur les côtes de Chine dévastées par les pirates japonais. Sous le règne des tenno GO KASHIWABARA (1501), GO NARA (1521), OKIMACHI (1558), nous voyons se succéder à Kyoto une série de shogouns trop faibles pour résister aux ambitions des Grands : YOSHI-TANE (1490) est remplacé par YOSHI-ZUMI (1491) mais il reprend le pouvoir en 1508 pour être de nouveau dépossédé en 1521 par YOSHI-HARU qui, en 1546, abdique en faveur de YOSHI-TERU ; en 1550, Nobunaga se signale par ses premiers exploits, et grâce à son appui YOSHI-AKI devient shogoun en 1568. Le Japon.

Depuis longtemps, c'est-à-dire depuis le règne de Houng Wou, les pirates japonais écumaient les mers de Chine. Durant la neuvième année de Young Lo, les Japonais ravagèrent les côtes de Corée; six ans plus tard, l'empereur leur intimait l'ordre de payer le tribut : l'envoyé chinois échappa non sans peine à la colère des Japonais. En 1523, un certain SOUNG SOU-KING de Ning Po, qui avait été faire le commerce au Japon, revint avec un de ses amis de ce pays, YOUEN YOUNG-CHOU, qui à son retour vanta les avantages commerciaux que pourrait tirer son pays de la Chine en payant le tribut. Incités par ce récit, des négociants chargèrent deux bonzes de porter des marchandises à Ning Po où ils soulevèrent des difficultés pour le paiement des

droits de douanes. Les Japonais attaquent les Chinois et les poursuivent jusque dans la province, mais pourchassés à leur tour, ils sont obligés de fuir : Soung Sou-king est mis à mort et la Chine est fermée aux étrangers. En 1546, un marchand japonais mécontent fait une descente sur la côte du Tche Kiang; en 1552, nouveau débarquement sur les côtes de cette province. En 1555, les Japonais vont jusqu'à Sou Tcheou et Nan King dont ils font le siège, qu'ils lèvent à cause de la terreur que leur inspirent WA CHE, princesse de Tien Tcheou au Kouang Si et ses troupes qu'elle appelle *Lang Ping* (Loups soldats). Pendant les années suivantes, les Japonais désolent les rivages du Chan Toung, du Kiang Nan, du Tche Kiang, du Fou Kien et du Kouang Toung. En 1562, ils pillent et détruisent Young Ming hien au Fou Kien. En 1563, des Japonais unis à des rebelles chinois font une descente à Wen Tcheou dans le Tche Kiang d'où ils pénètrent au Fou Kien et investissent Hing Houa, mais ils sont battus par TSI KI-KOUANG, qui leur inflige une nouvelle défaite quand ils reviennent l'année suivante.

Mais c'est l'île de Tsoung Ming, dans le Kiang Nan, qui a le plus à souffrir des attaques répétées et des déprédations des pirates japonais.

Les Japonais avaient apparu pour la première fois en 1369 sur la côte de l'île de Tsoung Ming à l'embouchure du Yang Tseu; ils revinrent en 1416. « En 1551, les Japonais reparaissent. WANG YING-LING les défait. En 1552, à l'automne, une centaine se présentent; les uns s'enfuient, on s'empare des autres et de leurs barques. En 1553, 4e lune, les Japonais appelés par un révolté chinois, arrivent en grand nombre et s'emparent de Nan cha (l'île du sud). Un vieillard du nom de Che Ting se met à la tête des combattants et meurt dans l'action. A la 11e lune, les Japonais reviennent sur la même île, à la suite de SIAO HIEN, révolté du Tche Kiang; les troupes chinoises se replient sur la ville. A la 12e lune, elles reçoivent des renforts du dehors. Leur chef T'ang Ko-kouan s'engage dans une embuscade où plus de mille hommes périssent, mais l'assesseur

Yen Houan relève les courages et inflige à l'ennemi défaites sur défaites. En 1554, le 10 de la 4e lune, les Japonais s'emparent de plusieurs îles. Le 3 de la 5e lune, ils attaquent la porte de l'Est. Le chef TIEN KIEOU-TCHEOU coupe beaucoup de têtes à l'ennemi. Le 7, à la faveur de la nuit, ils attaquent la herse du nord-est et pénètrent dans la ville. Le sous-préfet T'ANG YI-TCHEN, armé d'un poignard, frappe à mort plusieurs de ces brigands; ceux-çi s'enfuient, mais le héros succombe à ses blessures. Le 9, ils rentrent en grand nombre, s'emparent du prétoire et l'incendient, ainsi que les maisons voisines. La population venge son mandarin et tue 200 hommes à l'ennemi qui s'enfuit. En 1555, 4e lune, les Japonais débarquent à P'ing yang cha (Banc de la mer Pacifique); le 21, ils attaquent la ville par la porte de l'Est et s'en rendent maîtres, mais ils sont ensuite repoussés et s'enfuient. Le 8 de la 5e lune, ils mettent à feu l'île de Nan cha et plusieurs autres dont ils emportent les dépouilles. En 1557, ils descendent sur l'île de Ying tsien cha (Devant les camps). Ils sont cernés et beaucoup sont décapités; les autres fuient la nuit. En 1559, le 9 de la 4e lune, plus de mille Japonais s'emparent de Toung san cha, qu'ils commencent à livrer au pillage et au meurtre. Les troupes régulières coulent trois de leurs vaisseaux et coupent 250 têtes. A la 6e lune, un conseil de guerre décide l'attaque; les troupes donnent avec entrain et font un grand nombre de prisonniers parmi les Japonais; douze cents hommes que ceux-çi retenaient captifs sont délivrés par les vainqueurs. Les brigands s'embusquant dans les hautes herbes, font à leur tour périr un grand nombre de Chinois. Bientôt réduits aux abois, le 7 de la 7e lune, ils s'enfuient vers Lieou Ho (port sur la rive droite du fleuve). Repoussés, ils reviennent à Toung san cha; un bras de mer seulement les sépare de la ville. Fan Sin, le nouveau sous-préfet gagne son poste au péril de sa vie et console son peuple. A le 8e lune, les Japonais en déroute sont battus à la pointe Liao kia tsouei. En 1565, 4e lune, ils s'emparent de l'île Hien Heou cha (Derrière la ville); on coule leurs barques. Plus de cent prisonniers sont conduits à Nan cha où on leur

coupe la tête. En 1569, descente des Japonais; on en décapite douze; les autres se retirent. Ils reviennent en 1570. Les barques de police leur tuent 19 hommes. Ils s'enfuient [1]. »

Mou Tsoung. Mou Tsoung, qui avait trente ans en montant sur le trône, ne régna que peu d'années; son premier soin fut de déclarer impératrice sa femme TCHEN CHE; l'année suivante (1568), il désignait son fils comme prince héritier. Yen Ta, profitant du changement de règne, recommença ses incursions, mais il fut défait près de Siouen Houa fou; en octobre 1570, il envahit le Leao Toung avec son fils Si liua, mais après quelques succès, il fut repoussé par Li Tch'eng-liang. Le petit-fils de Yen Ta, PAHANNAKI, furieux de ce que son grand père lui avait enlevé une femme pour en faire une concubine, passa, avec neuf de ses amis, aux Chinois qui leur firent bon accueil et leur donnèrent des titres dans la hiérarchie mandarinale. Yen Ta réclama son petit-fils qu'on lui rendit en échange des nombreux déserteurs auxquels il donnait asile et qui furent exécutés. Sur sa demande Yen Ta fut reconnu tributaire de l'empire, créé prince du titre de Chun-y et s'engagea à payer un tribut; pour favoriser son commerce, l'empereur fit organiser des foires aux chevaux à la frontière.

Mou Tsoung, malade, mourut le 26 de la 5e lune (1572), âgé de trente-six ans; son fils, âgé de dix ans, monta sur le trône le 10 de la 6e lune.

1. HENRI HAVRET, *Tsong-ming*, pp. 22-23, d'après l'histoire locale.

CHAPITRE VI

Les Ming (suite) : Wan Li.

A LA mort de Mou Tsoung, le prince héritier étant trop jeune pour exercer le pouvoir, l'impératrice, mère du nouveau souverain, exerça la régence avec le concours des trois ministres d'État dont le plus influent fut TCHANG KU-TCHENG, chargé d'expliquer les *King* à Chen Tsoung ; en 1574, ce lettré présenta à l'empereur un commentaire sur les *Se Chou*, sur le *Chou King* et sur le *T'oung kien* ; le gouvernement eut le malheur de le perdre à la 3e lune de 1582 ; de grands honneurs posthumes lui furent rendus et on lui conféra le titre de *Wen Tchoung*. Deux ans avant sa mort on avait terminé le grand recueil *Ta Ming Houeï tien ;* en 1584, la mémoire de ce ministre fut violemment attaquée par ses ennemis et l'empereur consentit à confisquer ses biens, à le déclarer déchu de sa fortune et à exiler toute sa famille. Chen Tsoung Wan Li.

Les Tartares continuèrent à donner des inquiétudes aux Chinois par leurs raids. PIN TOU, un fils de Yen Ta, après quelques incursions vers le Kou Kou nor, obtint qu'on établît pour lui deux foires, l'une à Kan Tcheou, l'autre à Tchouang Leang (1575). Yen Ta était resté en bons termes avec le gouvernement impérial : à la 9e lune de 1572, ignorant la mort de Mou Tsoung, il lui avait envoyé 250 chevaux ; ce chef mourut à la neuvième année de Wan Li ; la discorde régnant parmi ses héritiers, ce ne fut que deux ans plus tard que le titre de prince de *Chun yi* fut accordé à son fils HOUANG TAÏ KI qui ne vécut que peu de temps ; après sa mort en 1587, il fut remplacé par son fils TCHI LI KE. Tartares.

De graves événements allaient dans le nord-est forcer la Chine à une intervention armée. Depuis longtemps la Cour chinoise n'avait de préoccupations au sujet de la Corée. Corée.

A la fin du XI[e] siècle, les trois royaumes *(Sam kouk, San kouo)* de la péninsule coréenne Kao li (Ko kou rye, Kao lo li), Pe tsi (Paik tjyei) et Sin lo (Sinra) avaient été réunis sous le sceptre du roi du premier de ces pays, WANG KIEN, soutenu par les Mongols; ses successeurs régnèrent jusqu'en 1392, époque à laquelle LI TAN (TAÏ TSO, TAÏDJO) s'appuya sur les Ming, renversa les WANG, tombés en décadence, créa la dynastie de NI ou de LI, rendit au pays son nom de *Tchao Sien* (sérénité du matin), et transféra la capitale de Syong to, aujourd'hui Kai Syeng, à Han Yang ou Seoul (capitale), près de la rivière Han, dans la province de Kyeng keui. Les Chinois imposèrent alors leur chronologie et leur calendrier aux Coréens qui entretinrent les meilleures relations avec la nouvelle dynastie qui, venue de Nan King, ne leur inspirait pas les mêmes inquiétudes que les empereurs sortis de peuples voisins de leur pays, comme les Leao, les Kin et les Youen.

Les Japonais avaient obtenu l'autorisation de s'établir dans les trois ports de Tche p'o, Yum p'o et Pu san p'o (Fou san); maltraités, ils se révoltèrent et furent expulsés par les Coréens et l'on peut dire que depuis 1512 jusqu'à 1572, les relations diplomatiques furent interrompues entre les deux pays; néanmoins, en 1548, les Japonais envoyèrent une ambassade en Corée pour reprendre les relations prétendant que la rébellion avait été causée par des forbans venus des îles; les Coréens accédèrent à cette demande à la condition qu'un tribut serait apporté deux fois par an de Tsou shima (Tai ma to) à Fou san. D'ailleurs la piraterie japonaise n'avait jamais cessé : en 1522, un brigand, TEUNG WOUN-JONG, ayant fait une incursion dans la province de Houang Haï, fut capturé par les Coréens et remis aux Chinois. En 1556, sous le roi MYUNG JONG, une bande de pirates dispersée par le général YI YOUEN-GYUNG, se réfugia dans l'île de Quelpaert dont le gouverneur acheva sa destruction. En 1572, à la suite d'une ambassade amicale, les Japonais obtinrent l'autorisation de venir à Fou San, mais les Coréens ne leur envoyèrent en retour aucune mission.

Au milieu du XVI[e] siècle, une véritable transformation

s'opérait dans le gouvernement du Japon : la famille d'ASHIKAGA détenait le shogounat depuis 1334, mais son pouvoir était singulièrement amoindri et il était facile de prévoir qu'il pourrait lui échapper s'il était battu en brèche par de hardis soldats. C'est ce qui arriva avec NOBUNAGA et HIDEYOSHI. Nobunaga n'appartenait pas à une de ces grandes familles féodales qui ont donné des shogouns au Japon : il était fils d'un humble daï myo, descendant de la famille Ota, d'Owari. Diverses conquêtes lui donnèrent la suprématie dans son pays d'Owari, où il se trouva, en l'an 1559, un chef assez puissant pour agir d'une façon directe sur la situation de l'Empire; ce fut grâce à lui que YOSHI-AKI [1] fut nommé shogoun en 1568; déposé en 1593, ce seigneur devait être le dernier shogoun de la maison d'Ashikaga. Une coalition terrible de mécontents se forma contre Nobunaga. Ce dernier, aidé de son lieutenant Hide yoshi, qu'il avait nommé commandant en chef, écrasa ses ennemis. Les moines bouddhistes de Hiyei zan, sur les bords du lac Biwa, qui lui étaient hostiles, eurent leur monastère brûlé en 1571. Par politique, il protégea les Chrétiens.

Nobunaga, sans prendre le titre de shogoun, en exerça toutes les fonctions; mais il avait excité la jalousie de quelques grands seigneurs, entre autres MOTO TERUMOTO, qu'il n'avait pu soumettre. Aussi, malgré les victoires de Hide yoshi, trahi par AKETI MITSU HIDE, se suicida-t-il à l'âge de quarante-neuf ans en 1582. Aketu Mitsu hide, qui avait pris le titre de shogoun, fut mis à mort, après douze jours de gouvernement, par Hide yoshi. Toyo tomi Hide yoshi était d'humble condition. Après avoir fidèlement servi Nobunaga et s'être distingué par ses talents de soldat, il commença d'abord par châtier ceux qui avaient causé la mort de son maître. Après avoir soumis les dernières rébellions contre son autorité, il s'occupa d'administrer le pays et de construire un grand château à Osaka. Sous le titre de *Kouampaku*, il gouverna le Japon, jusqu'en 1591, époque à laquelle, ayant cédé son titre à son fils adoptif HIDE TSUGU, il reçut celui de TAIKOSAMA qu'il garda jusqu'à sa mort.

1. Voir *supra*, p. 59.

Il n'avait pas oublié les attaques dirigées, à la fin du XIIIe siècle, par K'oublaï contre le Japon et il faisait le rêve grandiose de conquérir la Chine en prenant la route de Corée. En attendant, il chercha à détacher les Lieou k'ieou de la suzeraineté de la Chine après avoir exigé le tribut de ce petit archipel, incapable de se défendre contre l'agression de son puissant voisin.

En 1587, il chargeait YOSHU HIRO (KIUL KANG HOUANG), trop grossier pour réussir, de demander au Gouvernement de Seoul de désigner un envoyé au Japon ; il ne fut pas reçu par le roi, et les Coréens, prétextant la longueur et les périls d'un voyage par mer, déclinèrent poliment l'invitation. Non rebuté par cet échec, l'année suivante le Taiko confiait à trois autres envoyés, YOSHI TOSHI (PIUNG EUI TCHI), dai myo de Tsou shima, le chef, jeune et violent, TAIRANO TSUGINOBU (PIUNG TCHO SIN), et le moine GENSHO (HYÓU SÓ), une nouvelle mission qui arriva en mai 1589 ; après plusieurs mois d'attente, le roi de Corée consentit à choisir un envoyé, à la condition qu'on lui remît un certain nombre de déserteurs coréens refugiés au Japon, peut-être enlevés par des pirates japonais, ce qui lui fut immédiatement accordé. Tairano, parti du Japon pour accomplir cette mission, en ramena 160. Il y eut échange de présents : le roi offrit un cheval à Tairano, qui en retour lui donna quelques fusils à mèche, les premières armes à feu introduites en Corée qui, depuis lors, les a servilement copiées. Le roi SUN DJO (1567-1608), successeur de Myung jong, pour tenir sa promesse envoya à Kyoto en avril 1590, HOUANG YOUN-GIL, KIM SYONG et HO SYONG (KOUO INKITSU, KIN SEITSU et KOUSHIN), tous les trois sans cesse en désaccord. Au bout d'un an, ils revinrent avec Tairano, porteur d'une lettre de Hide yoshi, annonçant qu'il passerait par la Corée dont il réclamait l'alliance pour conquérir la Chine. Les Coréens refusèrent de marcher contre celui qu'ils regardaient comme leur suzerain. Une troisième ambassade japonaise, avec Tairano et Gensho, arriva en 1591. Hide yoshi poursuivait un triple but : assouvir l'ambition la plus démesurée qui ait jamais dicté les actes d'un chef militaire ; occuper la foule

de soldats désœuvrés à la suite d'une longue période de guerres civiles pour éviter qu'ils ne se transforment en bandits; enfin se débarrasser des Chrétiens qui commençaient à devenir gênants au Japon et peut-être aussi des bouddhistes, hostiles aux nouveautés, contre lesquels avait lutté Nobunaga.

La guerre avec le Japon était inévitable et le roi de Corée choisit les généraux Sil Yip et Yi Il pour commander les troupes, le premier dans les provinces de Ham kyeng et de Kang ouen, le second dans les provinces du Sud. Cependant Hide yoshi avait fait de formidables préparatifs; dans sa mégalomanie, en 1591, il écrivit au gouverneur espagnol des îles Philippines et à l'empereur de Chine des lettres pour réclamer un tribut et la reconnaissance de sa suzeraineté; la même année, en décembre, il faisait distribuer à ses troupes des cartes des huit provinces de Corée; il avait réuni à Iki 250,000 hommes suivant les Japonais, 241,500 suivant les Coréens, 310,000 suivant d'autres, formant huit divisions, sous le commandement nominal de Hideyi, effectif du cruel et âgé Kato Kiyomasa, daïmyo de Higo, fervent bouddhiste, et du jeune Konishi Yukinaga, Chrétien qui méprisait son vieux collègue; 3 à 4,000 bateaux formant quatre escadres transportaient cette grande armada. Après avoir été retenu par le gros temps, Konishi réussit à débarquer à Fou San, à minuit, le 13 du 4ᵉ mois de 1592; la ville tomba au matin entre ses mains. Quelle résistance pouvaient offrir les Coréens armés de flèches contre les armes à feu des Japonais; ceux-çi s'emparèrent du fort de Tong na (Torai, Tongue), puis de Tyung tchiu; Kato arriva quatre jours plus tard; les généraux japonais ne s'entendaient d'ailleurs pas et agissaient en général indépendamment l'un de l'autre, aussi ne purent-ils jamais dépasser P'ing Yang.

Trois routes conduisaient de Fou San à Seoul : Konishi prit la route plus directe par Yang Sun et mit Yi Il en fuite; Kato s'avança au N. E., vers la baie de Broughton, et la troisième armée sous Kuroda Nogimasu marcha à l'ouest. Le roi de Corée fut obligé de fuir à P'ing Yang (Hpyen

Yang), où il arriva le 8 de la 5e lune, puis à Eui Tjyou (Yi Tcheon, Wijou) sur la frontière de Mandchourie, qu'il atteignit le 23 de la 6e lune de 1592. Konishi, après avoir défait Yi Il à Sang tchou, suivi quelques heures plus tard par Kato, pénètre le 3 de la 5e lune à Seoul abandonné par les généraux KIM MYONG-WUN et YI YANG-WUN, après le départ de la famille royale, et poursuit sa marche vers P'ing Yang, tandis que le roi fuit vers le Ya-lou. Konishi, arrivé à P'ing Yang le 16 de la 6e lune, y est rejoint par Kuroda et Yoshitoshi. Tout le sud de l'empire était conquis.

Cependant l'amiral coréen YI SOUN-SIU dans deux rencontres sur la côte méridionale de la Péninsule, détruisait la flotte ennemie et coupait les Japonais de leur base de ravitaillement. La Corée réclame l'aide de la Chine ; elle lui expédie 5,000 hommes avec le général TCHO SEUNG, qui se laisse attirer à P'ing Yang par les Japonais ; ils détruisent ses troupes et le forcent à se sauver. Les Chinois envoyent le général YI YU-SOUNG qui entre en pourparlers avec Konishi et conclut avec lui une trêve de cinquante jours.

Néanmoins la guerre n'était pas terminée. Konishi écrasait les Coréens sur les bords de la rivière In Tchun (Rintchin kiang), mais attaqué devant P'ing Yang par le général chinois Yi Yu-soung, arrivé à la fin de 1592 avec 44,000 soldats, dont le nombre ne tarde pas à monter à 60,000, il fait une belle défense; cédant devant le nombre, il évacue la ville la nuit (première lune de 1593); n'étant pas poursuivi, il a la chance d'échapper à un désastre et de se replier sur Seoul. La retraite de Konishi entraîna celle de Kato alors au Ham Kyeng, qui se retira en ravageant tout sur son passage. Les Japonais, craignant un soulèvement, massacrent la population de la capitale et descendent à Fou San le 19 de la 4e lune; le lendemain, le général Yi pénétrait à Seoul où arrivait, après dix-huit mois, le 4 de la 10e lune, le roi dont le palais avait été détruit.

Des négociations furent entamées à Nagoya, près de Karatsu, et continuées à Pe King en 1595 par Konishi. Les Japonais ne gardaient que Fou San, mais le Taiko désirait que la Chine le reconnût comme roi du Japon. Lorsque

les Chinois Fang Siang et Wei Tcheng vinrent à Tsou shima apporter au Taiko les insignes de la royauté, celui-çi découvrit que dans la lettre chinoise il était traité de tributaire; il entra dans une fureur terrible, voulut tuer Konishi et chassa les ambassadeurs (1596).

Une nouvelle expédition fut décidée et Fou San fut fortifié. Kato et Konishi, sous le commandement nominal de Hide yaki, retournaient en Corée à la première lune de 1597, et n'ayant plus devant eux le glorieux amiral Yi Soun-siu, ils défirent la flotte coréenne, commandée par Wön kiun, débarquèrent à Fou San et marchèrent sur Seoul, mais, à Tchik San, ils furent arrêtés par les Chinois et obligés de se replier sur Su won. Kato, bloqué dans le fort de Uruzan (Yolsan, Ulsan), souffrait cruellement; des secours amenés par Kuroda obligèrent les Chinois à lever le siège; le 1re de la 10e lune, ceux-çi essuyèrent à So chon une grande défaite. Les Japonais tranchèrent 38,700 têtes dont ils coupèrent le nez et les oreilles, qui furent mis dans du sel, envoyés à Kyoto, où ces sanglants trophées furent déposés sous le mont des oreilles *(mimi dzuka)*. Mais Taikosama avait hâte de terminer une campagne qui n'avait pas donné les résultats qu'il espérait; il craignait de voir fondre ses troupes dans une entreprise coûteuse et peu profitable; l'opiniâtreté des Coréens, les renforts envoyés constamment par la Chine ne lui permettaient plus d'exécuter le programme qu'il s'était tracé; il se décida à rappeler ses troupes à la veille du jour où une mort rapide l'emporta (à Fushimi, le 15 septembre 1598), laissant place à un soupçon d'empoisonnement par ses ennemis. La mort de Taikosama mit fin à son ambitieux projet de subjuguer la Chine; avec sa ténacité, la valeur de ses troupes, la décomposition et la faiblesse réelle de ses adversaires, il aurait pu réussir dans une nouvelle entreprise et l'on aurait pu voir sur le trône de Pe King un Japonais au lieu d'un Mandchou. Son lieutenant Iyeyasu devait opérer le rapatriement des troupes, qui ne s'effectua pas sans de grandes difficultés, car les Coréens attaquèrent l'arrière-garde qui fut obligée de se réfugier dans l'île de

Nam Haï; les bateaux ayant été incendiés, les Japonais faillirent mourir de faim avant que les bateaux envoyés de Kiou Shiou ne fussent arrivés pour les délivrer. La guerre était finie, mais la paix ne fut conclue qu'en 1607. Le brutal Kato Kiyo masa a trouvé place dans le Panthéon national sous le nom de *Sheishoto*.

En 1615, le Japon signa un traité avec la Corée qui fut obligée de payer annuellement un tribut de trente peaux humaines, changé plus tard en un tribut d'argent, de riz, etc; les Japonais gardèrent le port de Fou San, qui fut placé sous l'autorité du prince de Tsou shima.

Révolte du Chen Si.

En 1592, le Tartare POPAÏ, qui avait le grade de général chinois dans le nord du Chen Si, se révolta à cause de l'hostilité que lui témoignait le gouverneur général de cette province; celui-çi ayant fait bâtonner PO TCHENG NGHEN, fils de Popaï, les soldats se révoltèrent à Ning Hia; le vice-roi fut obligé de fuir et le général LIEOU TOUNG-YANG alla rejoindre les rebelles (18 de la 2e lune de 1592), qui s'emparèrent de presque toutes les places fortes du Houang Ho, mais échouèrent devant Ping Lou défendu par YAN CHE, femme du gouverneur SIAO JU-HIUN, alors absent. Les troupes impériales mirent le siège devant Ning Hia, vigoureusement défendu par Popaï et par son fils Po tcheng nghen (5 de la 4e lune 1592); elles ne vinrent à bout des défenses de la ville qu'en construisant une digue qui fit refluer contre les remparts les eaux du Houang Ho. Le 5 de la 9e lune 1592, la porte du nord et une partie des murs furent renversés par la violence des eaux. Les troupes chinoises donnèrent l'assaut, les maisons furent incendiées et Popaï désespéré se précipita dans les flammes.

Mandchoux.

C'est sous le règne de Wan Li que se forme à nouveau une coalition tartare qui balaiera une soixantaine d'années plus tard le trône des Ming. Ce sont les Mandchoux descendus de NGAISIN GIORO (TOU-TOU-MONG-TE-MOU, TCHAO TSOU), apparentés aux Niu Tchen, qui vont reconstituer la formidable puissance qui changera une fois de plus les destinées de l'empire chinois.

Le P. de Mailla nous parle des Niu Tchen ou Niu Tche,

comme ils furent appelés par les Leao, pendant la période Jen Tsoung, quatrième empereur Soung : « Cette dixième année de Wan Li [1582], les Tartares Nu Tche, divisés alors en trois hordes, commencèrent par se faire entre eux une guerre qui pensa causer leur ruine totale. Les Nu Tche orientaux ou sauvages, habitaient à l'est des limites du Leao Toung, et à l'ouest de la mer; ils ne payaient aucun tribut à la Chine, et n'inquiétaient point les frontières, se contentant de trafiquer à une foire qui se tenait à l'est de Kaï Youen : les Chinois donnaient à leur pays le nom de Kien Tcheou. Les deux autres hordes occupaient le pays situé entre les gorges de Pe Kouan et de Nan Kouan, et elles étaient distinguées par ces deux noms. Les Nu Tche de Pe Kouan ou du nord avaient un endroit particulier dans le pays de Tchin Pe Kouan, pour commercer et payer tribut; ceux de Nan Kouan tenaient leurs marchés près du territoire de Kouang Chun kouan [1] ».

Les Mandchoux descendaient de Wang taï, chef des Niu Tche de Nan Kouan. Leur ancêtre était Ngaisin Gioro, surnommé Boukouri Yongchon, d'après un lac à l'est du Tch'ang Pe Chan, qui demeurait en Mandchourie dans le pays de Ho-tou-wo-lan, au pied des collines Hou lan ha ta, à l'est des Chan Alin (Tch'ang Pe Chan). L'empereur K'ang Hi disait que les Ngai sin ne descendaient pas des Kin (Niu Tche),mais étaient une des branches collatérales de l'antique tribu des Sou chen établie dans le territoire actuel de Kirin, dont les ancêtres étaient renommés comme archers à l'époque de Chouen (2255-2208 av. J.-C.).

L'empereur K'ien Loung, dans la Préface des *Recherches sur l'Origine des Mandchoux, (Man tcheou youen leou K'ao)* s'exprimait ainsi : « Les Kin sortaient du clan Mo ho, ancien territoire de Sou chen. Lorsque notre dynastie se fonda, elle s'appelait Man tchou et le territoire qu'elle administrait s'appelait Tchou-chen. C'est dans la suite qu'on adopta le nom de Man tchou, qu'on écrivit depuis par corruption Man tcheou. Sou chen est lui-même

1. Mailla, X, pp. 341-342.

une corruption de Tchou chen. On peut donc voir, d'après cela, qu'il y a identité géographique [1]. »

Suivant le *Toung Houa Lou,* la mère de Ngaisin Gioro (l'homme portant le surnom d'Or) étant morte, celui-çi étant devenu grand « fut choisi par les habitants de la contrée, pour être leur roi, parce que, disaient-ils, c'est un homme saint engendré par le Ciel; et il demeura à l'est de la Longue Montagne Blanche, dans la ville d'Odoli de la plaine d'Omokhoi ». Ngaisin Gioro eut pour successeur le troisième fils de son fils aîné TOU-TOU-MAN-FOU, HING TSOU, dont l'héritier KIO-TCHANG-NGAN, KING TSOU, étendit sa puissance jusqu'à Ningouta et occupa la vallée du Sou-ko-sou-hou.

« Plusieurs générations après la mort du roi Ngaisin Gioro, les sujets de son royaume se révoltèrent et massacrèrent toute sa famille, à l'exception d'un jeune homme du nom de FAN TCHA, qui seul échappa au carnage, par la fuite. Peu à peu les descendants du jeune fugitif se multiplièrent, devinrent influents; l'un d'eux, DOUDOU MENGTEM parvint même à remonter sur le trône de ses pères, et prit le nom de TCHAOTSOU YOUEN HOUANG-TI. Ce fut lui qui fut à proprement parler, l'ancêtre fondateur de la dynastie des rois mandchoux, et par cela même, de la dernière dynastie des Empereurs de Chine... Tchao-Tsou était très intelligent et très actif; il soumit toute la région environnante à son autorité, et vint s'installer au pied du mont Houlan-Hada, dans le canton de Hetou-Ala qui est le même que le Hing King actuel [2]. »

Tchao Tsou Youen Houang Ti et ses trois successeurs, qui résidèrent à Yenden ou Hing King, furent nommés *wang* en 1636 par leur descendant T'AÏ TSOUNG; Tchao Tsou est le *Tse Wang*; son successeur, arrière-petit-fils de Ngaisin Gioro, HING TSOU TCHE HOUANG TI est le *K'ing Wang;* ces deux princes furent enterrés à Hing King; le troisième prince fut le quatrième fils de Hing Tsou, KING TSOU YI

1. DEVÉRIA, *Rev. de l'Ext. Orient,* I, pp. 174-175*n*.....
2. R. TORII. — *Les Mandchoux, Journ. Col. Sc. Tokyo,* déc. 30, 1914, p. 3.

Houang-Ti, prince *Tch'añg*, Baïra de Ningouta; le quatrième prince fut le quatrième fils de King Tsou, Hien Tsou Siouen Houang Ti, prince *Fou*, qui eut pour successeur son fils aîné, T'ai Tsou Kao Houang-Ti, né en 1559, qui s'appelait Nourhatchou ou Novour hotche (Nou-eùl-ho-tch'e = Ngai-sin-hio-lo), connu comme le sage Baïra; il fut, en 1606, proclamé empereur par les siens et, en 1616, il donna à son règne le nom de période de T'ien Ming; il est le véritable ancêtre de la dynastie mandchoue; en 1622, il fonda Toung King près du Leao Yang actuel et y transféra les tombes de son père et de sa mère, de son grand-père et de sa grand'mère, jadis inhumés à Hing King. T'ai Tsou mourut le 11 du 8e mois de la 11e année de son règne (30 sept. 1626) et fut remplacé par son huitième fils Houang T'ai Ki (T'ai Tsoung Wen Houang Ti), né le 29 novembre 1592, qui prit le *nien hao* de T'ien Tsoung, qu'il remplaça en 1636 par celui de Tch'oung Te; le 15 mai 1636 (11 du 4e mois de la 10e année de son règne), il donna à sa dynastie le nom de Ta Ts'ing (Grande Pure); ce chef vivait à Chen Yang (Moukden ou Foung t'ien); il mourut subitement le 21 septembre 1643 (9 du 8e mois de la 8e année de son règne). Il fut enterré au Tchao Ling ou Pe Ling, à dix li au N.-E. de Moukden dans la tombe appelée Loung ye chan; son père T'ai Tsou Kao avait été enseveli en 1636 au Fou Ling ou Toung Ling à vingt li à l'est de Moukden; les deux premiers chefs mandchoux Tchao Tsou Youen et Hing Tsou Tche avaient été déposés au Young Ling, au mont Tch'e yün chan, à 250 li à l'est de Moukden et à 10 li au nord-est de Hing King; on plaça près d'eux, en 1658, les restes de King Tsou Yi et de Hien Tsou Siouen, jadis enterrés à Toung King. Il y a donc en Mandchourie, dans la province de Cheng King, trois sépultures, San Ling, qui sont le Tchao Ling, le Fou Ling et le Young Ling.

Le premier empereur effectif de la dynastie Ta Ts'ing fut Fou Lin (Chouen Tche, Che Tsou Tchang Houang-Ti (1644), neuvième fils de Tch'oung Te, né le 15 mars 1638 d'une concubine.

Se Tch'ouan. En 1600, après la guerre de Corée, des troupes furent envoyées au Se Tch'ouan pour agir contre YANG YING-LOUNG, qui dévastait cette province. Il appartenait à la famille qui gouvernait héréditairement Pou Tcheou sur les limites occidentales du Se Tch'ouan; il était le vingt-neuvième gouverneur. Défait par le général LIEOU YEN il se tua, tandis que son fils capturé fut mis à mort. Le Pou Tcheou fut divisé en deux départements qu'on réunit au Se Tch'ouan.

Après avoir longtemps hésité dans son choix, n'ayant pas de fils de l'impératrice, le 15 de la 10e lune de 1601, l'empereur désigna comme héritier l'aîné de ses fils, TCHOU TCH'ANG-LOU, et « créa TCHOU TCH'ANG-SIUN, le second, prince du premier ordre sous le titre de *Fou Wang ;* il conféra celui de *Choueï Wang* à TCHOU TCH'ANG-HAO, le troisième; TCHOU TCH'ANG-YUN, le quatrième, fut fait prince de *Wei Wang ;* et TCHOU TCH'ANG-YING, le cinquième, prince de *Koueï Wang* [1] ».

A la quatrième lune de 1620 mourait l'impératrice Wang Che, que Wan Li avait épousée en 1578. Cette perte aggrava la maladie dont l'empereur avait été frappé à la suite des succès des Mandchoux; Wan Li mourut le 14 de la 7e lune, la 48e année de son règne (1620). Il fut remplacé par son fils Tchou Tch'ang-lou.

1. MAILLA, X, p. 391.

CHAPITRE VII

Les Ming (fin).

On attendait beaucoup de ce prince âgé de trente-neuf ans, aimé de tout le monde; mais le fardeau du pouvoir était trop lourd pour lui; il tomba gravement malade et sa fin — au bout d'un mois de règne — fut hâtée par le breuvage d'immortalité qui, à l'instigation de la princesse Tsing Che, peut-être aussi de celle des eunuques auxquels il se montrait hostile, lui avait été administré par le médecin Li K'o-chao. Toutefois, cette mort ne servit pas les intérêts de Tsing Che qui convoitait le trône pour son fils et ce fut le fils de Kouang Tsoung, âgé de seize ans, qui monta sur le trône et donna à son règne le nom de T'ien ki; Hi Tsoung fut son nom de temple. Kouang Tsoung Tai Tch'ang.

Cependant la lutte continuait entre Mandchoux et Chinois au Leao Toung, où Hioung T'ing-pi avait été remplacé dans le commandement par l'incapable Youen Ying-tai. Nourhatc'hou s'empara de Fan Yang (11 de la 2e lune de 1621), puis, de la capitale de la province, Leao Yang, où périt Youen Ying-taï, et se trouva maître de tout le Leao Toung. A la suite de ces victoires, un grand nombre de Chinois se rallièrent aux Mandchoux et adoptèrent leur coutume de se raser le sommet de la tête. Hi Tsoung T'ien K'i.

Hioung fut replacé à la tête du commandement et établit son quartier général à Chan Haï Kouan, mais Wang Houa, successeur de Ying-taï, soutenu par l'eunuque Wei Tchoung, refusa de lui obéir et répartit ses 60,000 hommes dans six camps différents sur la rive occidentale du Leao, où il fut assailli par les Mandchoux qui s'emparèrent de Kouan Ling; quatre villes se soumirent; Hioung et Wang Houa, rappelés après ce désastre, furent décapités peu après.

L'alarme fut grande à Pe King et ordre fut donné aux Au Se Tch'ouan.

gouverneurs de lever dans leurs provinces des troupes pour envoyer en Mandchourie. Le gouverneur héréditaire de Young Ning au Se Tch'ouan, TCH'E TCH'OUNG-MING, fournit 30,000 hommes dont il confia la conduite à FAN LOUNG et à FAN HOU; le vice-roi du Se Tch'ouan, SIU KO-KIEOU, en ayant réformé une partie, ces troupes se mutinèrent, massacrèrent ce haut fonctionnaire et se livrèrent au pillage. Au lieu de réprimer immédiatement cette sédition, TCH'E TCH'OUNG-MING l'encouragea. Fan Loung et Fan Hou s'emparèrent de Kouei Tcheou, de Lu Tcheou, de Ho Tcheou et de la plus grande partie de la province [1].

Les troupes d'une autre partie du Se Tch'ouan, Che Tchu, parties au secours du Leao Toung, tuèrent leurs chefs, les frères TSIN PANG-PING et TSIN PANG-HAN; leur sœur TSIN LEANG qui, depuis la mort de son mari et pendant la minorité de son fils, gouvernait Che Tchu, organisa une nouvelle force de 10,000 hommes à la tête de laquelle elle plaça un autre de ses frères TSIN MIN-PING, et un de ses neveux TSIN YI-MING. Arrivée à Tch'oung K'ing, elle apprit que les rebelles s'étaient emparés de cette ville; au lieu d'envoyer ses troupes au Leao Toung, elle les mit à la disposition du gouvernement local. Cependant les rebelles, grisés par le succès, avaient mis le siège devant la capitale de la province, Tch'eng Tou, énergiquement défendue par TCHOU YE-YOUEN qui, après plusieurs mois d'une résistance acharnée, réussit à semer la dissension dans le camp des assiégeants, en sorte que Tch'e Tch'oung-ming et son fils TCH'E PING-YIN furent obligés de fuir. Le courage de Tchou Ye-youen fut récompensé par le titre de vice-roi de la province conféré au vaillant défenseur de Tch'eng Tou (1622). Les rebelles se réfugièrent en grand nombre à Tch'oung K'ing où était resté Fan Loung qui mit la place en état de se défendre contre Tchou Ye-youen; celui-çi, ayant réuni ses troupes à celles de Che Tchu, attaqua la place. Fan Loung ayant été fait prisonnier ainsi que beaucoup de ses officiers, après une grande défaite dans laquelle 7,000 de ses partisans trouvèrent la mort, la ville

1. MAILLA, X, p. 420.

ouvrit ses portes aux Impériaux qui, sans tarder, marchèrent sur Lu Tcheou tandis que Tch'e Tch'oung-ming et son fils se retiraient à Tsun yi-fou avec les débris de leur armée (1622) [1].

Vers la même époque éclata au Kouei Tcheou une révolte fomentée par NGAN PANG-YEN, appartenant à une famille qui gouvernait héréditairement à la frontière de cette province et du Yun Nan; il était poussé par la veuve du gouverneur NGAN YAO, parente de Tch'e Tch'oung-ming. Ngan Pang-yen forma deux corps d'armée destinés à opérer l'un au Kouei Tcheou, l'autre au Yun Nan, commandés le premier par lui-même, le second par LO YING-KOUE. Après quelques succès, les rebelles échouèrent dans le siège de Kouei Yang défendu par le vice-roi LI TCHOU; la place fut secourue par WANG SAN-CHEN, qui surprit les rebelles; ceux-çi furent taillés en pièces et le frère de Ngan Pang-yen, NGAN PANG-HIUN, fut tué. Ngan Pang-yen, effrayé, s'empressa d'opérer une retraite dans son pays, trop heureux de n'être pas poursuivi [2]. Au Kouei Tcheou.

En 1622, SU HOUNG-JOU, qui appartenait à la société secrète *Pe Lien kiao*, fomenta des troubles au Chan Toung; il assiégea K'iu Feou, défendu par un descendant de Confucius, KOUNG WEN-LI, et secouru par YANG KOUEI-TCHENG qui, malheureusement, se trouva trop faible devant les rebelles en force et succomba sous le nombre. Le vice-roi TCHAO YEN alla investir les chefs rebelles à Teng Hien et leur accorda la vie s'ils livraient Su Houng-jou; ils n'hésitèrent pas et abandonnèrent leur chef aux mains des Impériaux qui le mirent à mort, terminant ainsi la rébellion. Au Chan Toung.

L'année suivante (1623), les rebelles du Se Tch'ouan, du Kouei Tcheou et du Yun Nan recommencèrent la lutte sous la conduite de NGAN HIAO-LEANG, parti de Chouei Si avec 25 à 30,000 hommes; ils furent battus par YANG MINGKIAI. Wang San-chen pénétra au Chouei Si où il défit les rebelles, mais attiré dans un guet-apens, il fut tué; les rebelles affaiblis étaient toutefois hors d'état de continuer la lutte. Nouvelles Rébellions.

1. MAILLA, X, p. 425.
2. MAILLA, X, p. 428.

Sur ces entrefaites, Hi Tsoung, resté entre les mains de l'eunuque WEI KOUNG-HIEN, tombait malade et mourait, épuisé par les débauches, à la 8e lune de la 7e année de son règne (1627), âgé de vingt-trois ans; comme il ne laissait pas de fils, l'empire passa à son frère cadet TCHOU YEOU-KIEN.

Sous ce règne, une ambassade portugaise, à la tête de laquelle se trouvait Gonsalvez TEXERA, arriva à la Cour et offrit l'aide de quelques Portugais contre les Tartares; cette offre fut acceptée : « Quatre cens hommes s'enrollèrent à Macao, à sçauoir deux cens soldats, parmi lesquels il y auoit quelques Portugais; les autres étoient naturels du païs, étant nez à Macao, & par conséquent Chinois, mais qui d'ailleurs ayans esté nourris parmy les Portugais, estoient des leurs, tous bons soldats, & grands arquebusiers. Chaque soldat auoit un jeune garçon pour le seruir, payé des deniers du Roy, et de plus de leur solde, ils s'abillèrent superbement, & se pourueurent d'armes, et avec cela ils demeurèrent encore assez riches [1] ».

Sous la conduite de Pierre CORDIER et d'Antoine Rodriguez del CAPO, ils se rendirent à Canton, puis par le Mei Ling gagnèrent le Kiang Si, puis la capitale, mais, grâce aux intrigues des fonctionnaires de Canton, on n'utilisa pas leurs services.

Tchouang Lié Ti Tch'oung Tchang.

Tchou Yeou-kien est considéré comme le dernier empereur Ming. « Il était d'un naturel doux, et ami des lettres, dans lesquelles il s'était rendu fort habile : il vit son règne agité de troubles, excités par ses propres sujets [2]. »

Le premier soin du nouveau souverain fut de condamner à l'exil l'eunuque WEI KOUNG-HIEN qui avait exercé une influence néfaste sous le règne de Hi Tsoung et fait périr le général HIOUNG T'ING-PI; le condamné se pendit, mais son cadavre transporté à Pe King fut décapité.

T'aï Tsoung.

Le chef mandchou T'AÏ TSOUNG (HOUANG T'AÏ KI), qui avait remplacé T'aï Tsou, mort le 11 de la 8e lune de 1625, avait fait à la Cour impériale des propositions de paix par

1. SEMEDO, p. 153.
2. MAILLA, X, p. 441.

l'intermédiaire du nouveau vice-roi du Leao Toung, YOUEN TSOUNG-HOUAN, qui s'était rendu à Pe King pour l'avènement de l'empereur. A son retour, il négligea d'annoncer le résultat de ses démarches à T'aï Tsoung qui, irrité de ce dédain, se vengea en détruisant Kin Tcheou, Hiun Chan et Kao Kia; il renouvela alors ses propositions de paix auxquelles on ne répondit pas. Il prit alors la résolution de poursuivre la guerre.

« Le 1er de la 10e lune de l'an 1629, le chef mandchou tint un conseil des princes mandchoux, mongous, et des autres officiers de hordes, pour concerter les opérations de la campagne. Il y fut d'abord résolu qu'on diviserait l'armée en huit bannières, qui formeraient elles-mêmes différentes brigades appelées *Tchalan;* et que chaque *Tchalan* serait divisé en *Nirou* ou compagnie [1]. »

De ces huit bannières, T'aï Tsoung forma deux armées dont l'une prit la route de Ta ngan k'eou, l'autre celle de Loung tsin kouan. Une troupe chinoise sous YI NGAI fut détruite avec son chef près de Han eul tchouang; le commandant de Kin yeou kouang à Chin kia k'eou se rangea sous les étendards mandchoux. Le vice-roi WANG YOUEN-YA qui ne pouvait offrir aucune résistance, n'ayant pas de troupes, se suicida, et la ville de Tsun Houa où il résidait ouvrit ses portes. Le 17 de la 11e lune, les Mandchoux arrivèrent à 20 li de Pe King, mais devant l'avance de troupes venues de Ta T'oung et de Siouen Houa fou, ils se replièrent sur Haï Tseu, maison de plaisance des Ming. Le vice-roi de Ta T'oung, injustement accusé de connivence avec l'ennemi, fut arrêté, jeté en prison et mis à mort quelques mois plus tard. Abandonnant le voisinage de Pe King, les Mandchoux attaquèrent à l'improviste et s'emparèrent de Leang Hiang; ils envoyèrent aux sépultures des anciens empereurs Kin, Taï Tsou et Che Tsoung, des officiers pour accomplir les rites en l'honneur des Morts [2].

Le 16 de la 12e lune de 1629, les Mandchoux allèrent à Lou kou k'iao d'où ils s'avancèrent vers l'une des portes

1. MAILLA, *l. c.*, p. 442.
2. MAILLA, *l. c.*, p. 446.

de la capitale, tandis que l'un de leurs partis allait brûler des barques à T'oung Tcheou, mais ne réussissait pas à s'emparer de la ville et était même obligé de se replier sur Young-P'ing.

Les Mandchoux capturèrent cette dernière ville le 1[er] jour de la première lune de 1630, mais échouèrent contre Tchang Lié et Chan Haï Kouan. Malgré un succès contre les troupes de LIEOU TCHE-LUN qui leur tendit une embuscade à l'ouest de Chan Haï Kouan et qui fut tué, les Tartares firent de nouvelles offres de paix. Les Impériaux reprirent Young P'ing mais ne purent forcer Louan Tcheou.

Au commencement de 1631, T'aï Tsoung, qui cherchait à imiter les coutumes chinoises, créa six ministères semblables à ceux de Pe King. « Il fit ensuite des règlements sur les mariages des Mandchoux, auxquels il défendit d'épouser à l'avenir leur belle-mère, leur belle-sœur ou leur nièce : il ordonna que lorsqu'elles seraient veuves, elles choisiraient, si elles voulaient se remarier, des maris dans d'autres familles; et que, si elles gardaient le veuvage, l'État prendrait soin d'elles [1]. »

A la 7[e] lune de 1631, T'aï Tsoung entreprit le siège de Ta Ling Ho tcheng, défendu par TSOU TA-CHEOU; les troupes de Chan Haï Kouan, venues au secours de la ville, furent défaites par les Mandchoux et leur général TCHANG TCHUN fut fait prisonnier avec un grand nombre de ses officiers; ce dernier ayant refusé de se soumettre au vainqueur fut relégué dans un monastère. Après plusieurs démarches infructueuses de T'aï Tsoung, Tsou Ta-cheou consentit à se rendre : il abandonna Ta Ling Ho et Kin Tcheou fut livré aux Tartares.

La situation était de plus en plus troublée en Chine. Les généraux K'OUNG YEOU-TEI et LI KIEOU-TCHENG, envoyés au secours de Ta Ling Ho, avaient mangé l'argent de la solde de leurs troupes qui se mutinèrent; pour apaiser les mécontents, ils les conduisirent au pillage de Ling Hien et d'autres villes du Chan Toung, battirent le vice-roi de la province YU TA-CHENG et marchèrent sur Teng Tcheou; les

1. MAILLA, *l. c.*, p. 449.

rebelles s'emparèrent de cette ville, à la suite d'une trahison, et mirent le siège devant Lai Tcheou, défendu par SIU TSOUNG-TCHE, nommé à la place de Yu Ta-cheng (1632); malheureusement le nouveau vice-roi fut tué d'un coup de canon. Les rebelles saisirent traîtreusement quelques-uns des hauts fonctionnaires de la ville venus pour négocier avec eux. La Cour indignée envoya une armée considérable contre K'oung Yeou-tei, qui fut battu; ses soldats qui échappèrent à la défaite se réfugièrent à Teng Tcheou, tenu par LI KIEOU-TCHENG; celui-çi effectua une attaque malheureuse contre l'armée impériale et, peu après, tomba aux mains de ses adversaires qui le conduisirent à Pe King où il fut exécuté; quant à K'oung Yeou-tei, il passa au service de T'aï Tsoung qui, non rebuté par ses précédents échecs diplomatiques, offrit encore la paix aux Chinois, qui laissèrent une fois de plus sa demande sans réponse (1632).

Poursuivant ses réformes, T'aï Tsoung mit « ses officiers sur le même pied que les mandarins d'armes de la Chine, et réduisit leurs grades à cinq, distingués par les noms de *Amba-tchaïn*, de *Méren-tchaïn*, de *Tchalan-tchaïn*, de *Nirou-tchaïn* et de *Fonté-poko;* ceux des Chinois étaient *Tsoung Ping*, *Fou Tsiang*, *Yeou Ki* et *Cheou Peï*. Il choisit les deux villes de Chin Yang et de Yinden, pour y tenir sa Cour; la première, sous le nom de *Cheng King*, et la seconde, sous celui de *Hing King*... A la 5e lune, T'aï Tsoung ouvrit des examens à la manière des Chinois... Il fonda des écoles pour les langues, mandchou, mongou et chinoise, et assigna des récompenses à ceux qui se distingueraient dans l'étude de ces trois langues [1] ».

En 1634, nouvelle invasion de la Chine par trois armées tartares qui devaient se réunir à Sou Tcheou du Chen Si; les Mandchoux s'avancèrent près de Siouen Houa fou; ils firent dans l'empire un raid auquel les Chinois ne purent s'opposer; tout fut dévasté sur leur passage. T'aï Tsoung offre encore la paix (1634); jusqu'en 1635, il attend vainement une réponse; il se décide alors à prendre le titre d'empereur de Chine; il donne à sa dynastie le nom de TA

1. MAILLA, *l. c.*, pp. 462-463.

Ts'ING, change son *nien hao* de *T'ien Tch'oung* en celui de *Tch'oung Te*, et distribue titres et honneurs à ses partisans (1636).

La situation était critique dans l'empire, qui ne semblait plus être gouverné : relâchement dans la discipline, mollesse dans l'administration, incurie ou ambition des gouverneurs, les intérêts du pays s'effaçant devant les intérêts locaux, tout contribuait à préparer une catastrophe. Le sort de la Chine dépendait de la hardiesse d'un chef aventureux. Tandis que le Tartare du Leao Toung guettait la proie qui s'offrait à lui sans qu'il l'eût convoitée, les provinces de Chen Si, de Ho Nan, de Hou Kouang, de Kiang Si et de Se Tch'ouan étaient en pleine ébullition. Deux chefs se signalaient particulièrement par leur audace : TCHANG HIEN-TSOUNG et LI TSEU-TCH'ENG. Le premier, hardi, trop entreprenant même, avait trop tôt démasqué ses projets ambitieux : semant le trouble dans le Chen Si, le Ho Nan, le Hou Kouang, il fut repoussé devant Houang Tcheou et Ki Tcheou et se fit battre à Houang kang ; forcé de fuir au Kiang Nan, il tenta néanmoins des efforts restés infructueux contre Y Tching-hien et Yang Tcheou, et finalement rentra dans le Hou Kouang, lorsqu'il apprit l'avance des troupes impériales.

Li Tseu-tch'eng.

En 1637, Li Tseu-tch'eng, à la tête d'une armée divisée en trois corps, attaqua la capitale du Se Tch'ouan, mais il fut repoussé par FOU TSOUNG-LOUNG, qui avait remplacé le vice-roi WANG WEI-TCHANG, trop faible, et qui obligea son adversaire à se retirer au Hou Kouang. Li Tseu-tch'eng, ayant vainement proposé à Tchang Hien-tsoung de se joindre à lui, repassa au Se Tch'ouan où il obtint quelques troupes d'un autre chef rebelle, puis il se retira au Chen Si pour préparer de nouveaux plans.

Tchang Hien-tsoung s'empara de Kou tcheng hien au Hou Kouang, mais il en fut chassé par HIOUNG WEN-TSAN et fut poursuivi par le général TSO LEANG-YU, qu'il réussit d'ailleurs à arrêter dans les montagnes où il s'était réfugié, après lui avoir tué la plus grande partie de son monde.

Tso Leang-yu, originaire du Chen Si comme Li Tseu-

tch'eng, se retourna alors contre ce dernier, qui fut obligé de quitter son pays et de reculer au Hou Kouang jusqu'à la frontière de Ho Nan, où il tint tête à son ennemi. Puis Li Tseu-tcheng s'empara de Young Ning qu'il saccagea, où il fit périr un prince de la famille impériale, TCHOU HO-KING. Tso Leang-yu, devenu trop faible pour continuer la lutte contre Li Tseu-tch'eng, attaqua Tchang Hien-tsoung qu'il força de fuir au Se Tch'ouan, mais le rebelle, trompant les calculs du général impérial, revint dans le Hou Kouang et réussit à s'emparer de Siang Yang où il fit tuer les princes de Siang Yang et de Koueï Yang, puis de Tang Yang; il passa ensuite au Ho Nan, prit Kouang Tcheou et Sin Yé hien, retourna à Siang Yang qu'il incendia et rentra au Ho Nan, mais battu trois fois par Tso Leang-yu, il se sauva dans les montagnes.

Cependant Li Tseu-tch'eng ayant réuni une formidable armée à laquelle se joignirent les débris des troupes de Tchang Hien-tsoung (1640), entreprit la conquête du Ho Nan. Il s'empara de Ho Nan Fou et vint mettre le siège devant K'aï Foung qu'il battit en brèche pendant sept jours; de guerre lasse, il leva le siège, alla prendre Koué Té fou, revint vers Nan Yang après avoir capturé Chen Tcheou, mais devant Tso Leang-yu il s'enfuit dans les montagnes de Lou Chi Hien (1641). A la 5e lune de 1641, Li Tseu-tch'eng reprenant l'offensive, attaquait le général du Chen Si, Fou Tsoung-loung, renforcé par d'autres chefs, lui infligea une sérieuse défaite et, malgré une héroïque résistance, le fit prisonnier et mettre cruellement à mort : sauf Nan Yang et K'aï Foung, le rebelle était maître de la province. A la 2e lune (1642), Li Tseu-tch'eng entreprit à nouveau le siège de K'aï Foung, mais, grièvement blessé d'une flèche au visage, par TCHEN YOUNG-FOU, il se retira à Tchou Sien-tchen. Guéri, l'année suivante il recommença le siège de la ville vigoureusement défendue par le vice-roi et Tchen Young-fou. Un général, venu du Chan Toung au secours de K'aï Foung, LIEOU TSEU-TSING, ouvrit stupidement les digues qui retenaient les eaux du Houang Ho pour submerger les assaillants, mais il inonda en même temps la

ville plus basse que le fleuve et plus de 200,000 personnes, dont le P. Roderic de FIGUEREDO, périrent noyées (9 oct. 1642); les rebelles ne perdirent que 10,000 hommes, leur camp étant placé sur un terrain plus élevé que la ville, qui fut abandonnée par ses défenseurs et occupée par les rebelles, qui firent réparer les digues. Li Tseu-tch'eng s'empara ensuite de Nan Yang, évacué malgré une victoire par SUN FOU-TING, commandant des troupes impériales; ayant ainsi complété la conquête du Ho Nan, Li Tseu-tch'eng occupa Siang Yang au Hou Kouang, livré par les habitants, puis Te Ngan, Tchang Té, King Tcheou, etc. (1642).

L'année suivante, Li Tseu-tch'eng s'emparait de Tcheng Tien. Pendant ce temps, Tchang Hien-tsoung, après avoir dévasté Po Tcheou, Sin Tcheou et Ngan King du Kiang Nan, pénétrait au Hou Kouang et s'emparait de la capitale Wou Tch'ang dont il fit massacrer la garnison et précipiter les habitants dans le Kiang.

Li Tseu-tch'eng, maître du Ho Nan et d'une partie du Chen Si et du Hou Kouang, divisa son armée en quatre corps; à la tête de l'un de ces corps, il s'empara de Kia Hien dont il fit mourir le défenseur LI TCHING qui refusait d'entrer à son service. Cependant une partie de ses troupes passaient aux Impériaux, en particulier celles de son général LO YU-TSAÏ, originaire comme lui de Yen Ngan fou, qui avait été chargé de la garde de Siang Yang. Li Tseu-tch'eng l'ayant fait assassiner, entra dans le Ho Nan, écrasa Sun Fou-ting et les troupes impériales à Moung Tsin et à T'oung Kouan, puis passant dans la vallée de la Wei, il s'empara de Si Ngan qui fut pillé pendant trois jours; il échoua à Yu Lin et à Ning Hia qui, toutefois, furent obligées de se rendre un peu plus tard, ainsi que Leang Tcheou, Kan Tcheou, Sou Tcheou, etc.

Maître d'une grande partie de l'empire, Li Tseu-tch'eng prit le titre d'empereur, donna à sa dynastie le nom de TA CHUN et choisit le *nien hao* de *Young Tchang* (1643). Il lui fallait maintenant frapper un grand coup et conquérir la capitale Pe King; il s'y décida dans un conseil tenu à la 12e lune.

Li Tseu-tch'eng franchit le Houang Ho, prend Kiang Tcheou et P'ing Yang, abandonné par le vice-roi qui se retire à T'aï Youen; cette ville tombe entre les mains du conquérant malgré la belle défense du prince de Ho Si, qui est mis à mort. Il était maître de tout le Chan Si, sauf T'aï Youen défendu par le vice-roi TSAI MEOU, qui mourut les armes à la main, succombant devant le nombre et l'ardeur des assaillants (1644).

Li Tseu-tch'eng dirige un corps de troupes sur Pe King par Tcheng Ting et Pao Ting; lui-même, avec un autre corps, s'empare de Ning wou Kouan malgré l'héroïque résistance de TCHEOU YU-KI et marche sur Siouen Houa fou qui demande des secours à la capitale. Le ministre LI KIEN-T'AI conseille à l'empereur de se retirer à Nan King et de laisser le gouvernement aux mains du prince héritier; avec la plus rare inconscience, la garde des portes de Pe King est confiée aux eunuques.

Siouen Houa fou s'étant rendu, Li s'empare de Kiu Young kouan, dont l'un des défenseurs, MA TAÏ, va rejoindre à Chan Haï Kouan, le général WOU SAN-KOUEI, envoyé contre les Mandchoux. Cependant Li Tseu-tch'eng, devant lequel tout pliait, ne voyait plus d'obstacles devant lui et comptait s'emparer de Pe King sans difficultés. Il envoya deux détachements, l'un vers T'oung Tcheou, et l'autre jusqu'à la porte Ping Tseu men de Pe King, dont il brûla le faubourg. Ce second détachement revint le joindre à Tchang Ping Tcheou, qui se soumit sans se défendre plus que Kiu Young Kouan [1]. »

A la tête de 300,000 hommes Li Tseu-tch'eng s'avança vers la capitale, que l'empereur, avec ses 150,000 hommes, aurait pu facilement défendre, mais le malheureux prince, au lieu de concentrer ses troupes, les divisa en deux corps; il ne sut même pas s'opposer à la jonction des rebelles venus de Tcheng Ting et de Pao Ting avec l'armée principale de Li Tseu-tch'eng; pour comble de disgrâce, une partie des troupes impériales mettaient bas les armes.

Le 18 de la 3e lune de 1644, Li Tseu-tch'eng s'étant

1. MAILLA, X, p. 489.

rapproché de la ville, envoya les deux eunuques Tou Hiun et Chin Tchi-sieou demander à l'empereur d'abdiquer, tandis que l'eunuque Ts'ao Houa-tch'oun livrait aux rebelles la porte Tchang yi men où Li avait fait élever sa tente. Tchouang-lié Ti, ayant quitté sa robe impériale, se retirait au Mei Chan (King Chan), avec le premier eunuque Wang Tch'eng-nghen. Tout s'écroulait; l'impératrice se pendit et les femmes du palais furent mises à mort; vainement l'infortuné empereur chercha-t-il à fuir; il trouva les portes Tsi Houa men et Ngan Ting men occupées par les ennemis; abandonné par tous, sauf par le fidèle Wang Tch'eng-nghen, Tchouang-lié Ti s'étrangla dans son pavillon ou se pendit avec sa ceinture à un prunier du Mei chan le 19 de la 3e lune; l'eunuque suivit l'exemple de son maître.

Ce dernier empereur Ming qui va finir sa triste vie, abandonné de tous, sauf d'un serviteur dévoué, dans un coin isolé de sa vaste capitale, envahie par un puissant agresseur, couronne dignement l'histoire de cette lignée de souverains sans valeur qui, sous le nom de dynastie des Ming, a paru gouverner ou plutôt a laissé gouverner l'un des plus grands empires du monde alors qu'elle n'était qu'une puissance nominale tenue par un *locum tenens*. Aucune gloire dans cette fin macabre d'un prince qui cherche uniquement le salut dans la fuite. Nous sommes loin d'un Constantin Dragazès qui, s'ensevelissant sous les ruines de sa capitale (29 mai 1453) et jetant un tardif rayon de gloire sur ses ancêtres dégénérés, sauva ainsi son honneur dans une catastrophe dont il était la victime imméritée.

Seize princes de la dynastie des Ming avaient régné sur la Chine pendant 276 ans (1368-1644). Le gouvernement des Ming marque une période d'effacement dans l'histoire de la Chine : les princes qui sont à la tête de l'empire sont ou faibles ou médiocres; la littérature et les arts sont en pleine décadence. Le seul intérêt de l'histoire de cette époque est la lutte sans cesse renouvelée contre les envahisseurs du nord, qui finirent par triompher, et l'arrivée des étrangers.

K'ang Hi disait dans ses *Instructions* [1] : « Lors de la dynastie des Ming, la dépense qu'on faisait dans le palais impérial était exorbitante. Les personnes qui habitaient dans la partie extérieure du palais en faisaient aussi d'immenses. Le plus petit service, le plus petit travail qu'on faisait faire, coûtait des milliers de pièces d'or et d'argent. Aujourd'hui, d'après les calculs les plus exacts, il n'y a pas le même nombre de gens servant dans tous nos palais ensemble, qu'il y en avait alors dans le palais seul d'une *fei-pin* (c'est-à-dire d'une des maîtresses de l'empereur) »; il déclarait encore : « Dans les anciens livres d'histoire, on vante, comme un grand mérite, d'avoir fait sortir et renvoyé à leurs parents, trois mille jeunes filles qui servaient dans le palais. Au temps de la dynastie des Ming, elles y étaient par milliers; l'argent qu'on employait à la seule céruse et au cinabre (dont elles se servaient pour leur toilette) montait à dix millions de monnaie. Aujourd'hui les demoiselles de service dans mon palais, en les comptant toutes, sont à peine au nombre de trois cents. Celles qui ne sont pas de mon service immédiat, je les renvoie chez elles lorsqu'elles approchent de trente ans; et j'ordonne à leurs pères et mères de les marier [2] ».

Le jour même où disparaissait le dernier des Ming, Li Tseu-tch'eng pénétrait dans la ville que défendit de rue en rue le fidèle Li Kouo-tcheng, qui se suicida dès qu'il apprit que le prince héritier était en sûreté. Le vainqueur fit massacrer sans pitié les membres de la famille Ming qui se trouvaient à Pe King et détruisit le temple de leurs ancêtres.

Wou San-kouei, exaspéré par la perte d'une petite chanteuse, Tch'en, dont il était épris, poussé aussi par son désir de venger ses maîtres, dans sa fureur, de Chan Haï Kouan, dont il s'était emparé, fit appel aux Mandchoux qui furent trop heureux de saisir cette occasion de rentrer en Chine. L'armée mandchoue, campée sur la rive occidentale du Leao, arriva en huit jours à Chan Haï Kouan. Li Tseu-tch'eng, effrayé, demanda à Wou Siang, père de Wou

1. *Mém. concernant les Chinois*, IX, p. 95.
2. *L. c.*, p. 226.

San-kouei, d'agir sur son fils et il dépêcha à celui-çi Tang Toung pour lui offrir de s'unir à lui pour chasser l'envahisseur étranger. Pour toute réponse, Wou San-kouei marcha sur Pe King par Chan Haï Kouan, mettant en déroute les rebelles qu'il rencontrait sur son passage. A son ardeur patriotique, s'ajoutait son besoin de venger l'enlèvement par les rebelles de la jeune esclave dont il était épris. Li Tseu-tch'eng, à la tête de 60,000 hommes, traînant avec lui le prince héritier des Ming, les princes de Young et de Ting ainsi que Wou Siang, s'avança contre son redoutable adversaire qu'il rencontra le 2 de la 4e lune près de Young P'ing fou. Malgré l'héroïsme de ses troupes, Wou San-kouei allait succomber, lorsque 7,000 Mandchoux arrivèrent à son secours, tuèrent 30,000 rebelles et mirent en fuite Li Tseu-tch'eng, qui fut poursuivi malgré ses offres de paix. Sous les murs de Pe King, le rebelle subit une seconde défaite dont il se vengea en faisant décapiter Wou Siang, puis il se fit proclamer empereur.

Li Tseu-tch'eng ayant fait incendier les palais et les portes de la ville, s'enfuit avec ses trésors et une armée de 200,000 hommes par la route de Pao Ting, mais il fut rejoint à Tcheng Ting par Wou San-kouei renforcé de 60,000 Mandchoux; profitant d'une lutte indécise, Li prit la route du Chan Si. Wou San-kouei, voyant les rebelles hors du Tche Li, espérait de rétablir sur le trône la famille impériale; il essaya naïvement de persuader à ses auxiliaires de retourner dans leur pays; ils s'y refusèrent sous prétexte que leur présence était nécessaire pour pacifier le pays.

Regardés comme les sauveurs de l'empire, lorsque les Tartares arrivèrent devant Pe King, ils furent reçus officiellement par les mandarins, mais dès qu'ils furent entrés dans la ville ils s'emparèrent de toutes les portes. T'aï Tsoung étant mort en septembre 1643 (8e lune), sans laisser de fils, depuis huit ans les Mandchoux étaient administrés par une sorte de conseil, mais lorsqu'ils se furent emparés de Pe King, ils firent choix d'un chef âgé de sept ans, neveu de T'aï Tsoung, qui prit possession du trône le 1er de la 5e lune, adoptant le *nien hao* de Chouen Tche.

Peu de temps auparavant, le 12 de la 4e lune, les Ming survivants et leurs partisans se réunirent à Nan King et élirent empereur Tchou Yeou-soung, prince de Fou, fils de Tchou Tang-siun, arrière-petit-fils de l'empereur Chen Tsoung; ce fut Che Tsou Tchang Ti.

Vingt et unième Dynastie : Ming.

Capitales : Nan King, *puis* Pe King.

1.	T'aí Tsou, *Tchou Youen-tchang*, 1368. — † 5e lune 1398, 71 ans.	Houng Wou, 1368.
2.	Houei Ti, *Tchou Yun-wen*, 1399.	Kien Wen, 1399.
3.	Tch'eng Tsòu, *Tchou Taï-sòn*, 1403. — † 7e lune 1424, 65 ans.	Young Lo, 1403.
4.	Jen Tsoung, *Tchou Kao-tch'e*, 1425. — † 6e lune 1425, 48 ans.	Houng Hi, 1425.
5.	Siouen Tsoung, *Tchou Tch'ang-li*, 1426. — † 1re lune 1435, 38 ans.	Siouen Té, 1426.
6.	Ying Tsoung, *Tchou K'i-tchen*, 1436.	Tcheng T'oung, 1436.
7.	Tai Tsoung, King Ti, *Tchou Tching-wan*, 1450 — † 2e lune 1457, 30 ans.	King T'aï, 1450.
	Ying Tsoung, 1457. — † 1re lune 1464, 38 ans.	T'ien Chouen, 1457.
8.	Hien Tsoung, *Tchou Kien-chen*, 1465. — † 8e lune 1487, 41 ans.	Tch'eng Houa, 1465.
9.	Hiao Tsoung, *Tchou Yeou-t'ang*, 1488. — † 5e lune 1505, 36 ans.	Houng Tche, 1488.
10.	Wou Tsoung, *Tchou Heou-tchao*, 1506. — † 3e lune 1521, 31 ans.	Tcheng Té, 1506.
11.	Che Tsoung, *Tchou Youen-tsoung*, 1522. — † 12e lune 1566, 60 ans.	Kia Tsing, 1522.
12.	Mou Tsoung, *Tchou Tai-heou*, 1567. — † 5e lune 1572, 36 ans.	Loung K'ing, 1567.
13.	Chen Tsoung, 1573. — † 7e lune 1620, 58 ans.	Wan Li, 1573.
14.	Kouang Tsoung, *Tchou Tch'ang-lou*, 1620. — † 9e lune 1620, 39 ans.	Tai Tch'ang, 1620.
15.	Hi Tsoung, 1621. — † 8e lune 1627, 32 ans.	T'ien K'i, 1621.
16.	Tchouang Lié Ti, *Tchou Yeou-Kien*, 1628. — † 3e lune 1644.	Tch'oung Tcheng, 1628.

CHAPITRE VIII

Le Monde au XVe siècle.

La route d'Asie par terre.

C'EST sous les Ming que commencent dans les temps modernes les relations des étrangers avec la Chine, et un coup d'œil sur l'histoire du monde au début de cette période n'est-il pas inutile pour éclairer le récit d'événements assez complexes.

Depuis le milieu du XIVe siècle, un voile épais séparait de l'Occident, le monde de l'Extrême Orient encore bouleversé par les chevauchées fantastiques et les terribles hécatombes des hordes mongoles. La route de terre à travers l'Asie centrale qu'avaient suivie d'illustres voyageurs, moines ou commerçants, comme le cordelier GUILLAUME DE RUBROUCK et le Vénitien Marco POLO, était complétement fermée.

En 1227, à la mort de TCHINGUIZ KHAN, cette région avait formé l'apanage de son second fils, DJAGATAÏ, dont les possessions comprenaient le Mávará-en-Nahr, ou Transoxiane, contrée entre le Syr Daria et l'Amou Daria, une partie du Khwarezm, le pays au nord et au sud des T'ien chan, le Badakhchan, Balkh et la province de Ghazna jusqu'aux rives du Sind; la capitale de Djagataï était Al-Maliq, près du Kouldja actuel; il y mourut en 1241, la même année qu'expirait à Kara Koroum, son frère, le second Grand Khan, OGOTAÏ. Vers 1321, l'empire de Djagataï avait été divisé en deux : le Mávará-en-Nahr qui périclita jusqu'à ce que Timour eût mis fin à la branche principale de la famille du khan mongol à laquelle ce pays était resté, et le Mogolistan ou Jatah, contrée au nord des T'ien chan, dont TOUGHLOUK TIMOUR, fils d'Isán Boúgha, fut khan de 1347 à 1362.

A la faveur de la tolérance des successeurs de Djagataï, une mission franciscaine fut établie dans le territoire d'Ili, mais elle disparut en 1342, dans la tourmente qui suivit le

partage de l'empire de Djagataï et accompagna les progrès de l'Islam dans l'Asie centrale. Dès qu'il fut devenu khan, Toughlouk Timour, endoctriné par Maulana Arshad ed-Din, embrassa lui-même la foi de Mahomet; il mourut au moment même où le victorieux Timour Lenk allait écraser les troupes de Jatah.

Cette route ne fut reprise qu'au commencement du XVIIe siècle, lorsque le jésuite Benoit de Goes, en 1602, se rendit d'Agra à la frontière de Chine, mourant en 1607, à Sou Tcheou, avant d'avoir pénétré dans la terre promise, la Chine.

Un petit chef seldjoukide, Ertoghroul ibn Soleiman, au milieu du XIIIe siècle, avait obtenu de son suzerain le sultan de Konieh, un territoire de médiocre étendue en Phrygie; le vassal arrondit ses terres et son successeur Osman se déclara indépendant; le troisième prince, Orkhan, s'empara de Brousse et y établit sa capitale; le quatrième, Mourad Ier, menaça les Chrétiens d'Europe et faillit renverser le trône grec. Enfin, le cinquième, Bayezid, aurait sans aucun doute achevé l'œuvre de son prédécesseur, si dans les plaines d'Angora (1402), Tamerlan en le dépouillant de sa puissance et de sa liberté, n'avait arrêté sa marche victorieuse.



Tamerlan.

Soudain, en effet, au milieu du chaos de l'Asie, avait surgi un génie dévastateur qui, de Delhi à la Syrie, de la Perse à la frontière de Chine, brûlant, saccageant, massacrant, créera à Samarkande, au milieu d'une mer de sang et d'immenses collines de crânes, un empire aussi puissant qu'éphémère. Pour peu durable qu'ait été l'œuvre même de Tamerlan, descendant de Tchinguiz Khan, elle produisit néanmoins des effets considérables : en écrasant Bayezid Ilderim, Timour retardait d'un demi-siècle l'entrée des hordes ottomanes victorieuses dans la capitale de Constantin et en ébranlant les royaumes tartares de l'Oural et de la Volga, il en préparait la facile absorption par les Russes au XVIe siècle. Un peu plus d'un siècle après la mort du

terrible conquérant (1405), son descendant BABER devait jeter sur les bords de la Djemnah les fondations de l'empire du Grand Mogol. (Bataille de Pánipat, 1526.)

La Route d'Asie par mer.

La route de mer, plus longue mais plus sûre que celle de terre, avait été également fermée vers la même époque.

Au treizième siècle, les sultans mamelouks qui occupaient l'Egypte et qui, par Suez, le Caire et Alexandrie, servaient d'intermédiaires entre les marchands musulmans qui leur apportaient les produits de l'Inde, de la Chine, de l'Archipel Indien et des Moluques, et les Vénitiens, les Gênois, les Catalans qui remportaient ces mêmes marchandises dans l'Europe et dans l'Asie mineure, voyaient à la suite de la prise de Baghdad (1258) par HOULAGOU, petit-fils de Tchinguiz Khan, une grande partie du trafic leur échapper. La dynastie des Ilkhans mongols de l'Iran, fondée sur les ruines du khalifat abbasside, parut aussi libérale que les mamelouks se montraient exigeants. Baghdad avait singulièrement diminué d'importance, et Tauris était devenu le principal entrepôt de l'Asie occidentale. En outre, la route de Perse abrégeait grandement le parcours par mer pour certaines épices délicates ; ainsi d'un côté, la bonne volonté des khans mongols, d'un autre, une route plus courte, l'avantage d'échapper aux exigences des sultans mamelouks d'Egypte, enfin, les persécutions suscitées contre les Chrétiens par MELIK EN-NAÇR MOHAMMED (1310-1341) qui éloignèrent les voyageurs et les pélerins de contrées ravagées dans lesquelles leur sécurité était sans cesse menacée par le fanatisme des musulmans, faisaient prendre de préférence aux voyageurs venant d'Europe et se rendant aux Indes et en Extrême-Orient, la grande route de Tauris, Sulthanyeh, Yezd, Ormouz où l'on s'embarquait [1]. Malheureusement, à la mort de Sultan Ala ed-Din ABOU SAÏD, fils de Sultan Mohammed KHOUDABENDÈH, le dernier Ilkhan mongol de la famille de Houlagou resté indépendant (1335), la Perse divisée entre cinq petites dynasties qui tenaient les Mongols ilkhaniens sous leur dépendance, tomba dans une période

1. Cf. *Odoric de Pordenone*, éd. H. CORDIER, pp. XXIII-XXIV.

d'anarchie que termina l'envahissement de cette contrée par Tamerlan.

La chute des mamelouks bordjites et la conquête de l'Egypte par les Osmanlis (1517) était un accroissement de puissance pour l'Islam qui étendait le drapeau triomphant du Prophète jusqu'aux limites extrêmes de l'Asie, où il détruisait en 1478 et 1530 le Madjapahit et le Padjadjaran, royaumes hindous de l'île de Java.

L'Islam dans l'Océan Indien.

L'Islam s'était établi en maître dans l'Océan Indien, où ses forteresses ne tardèrent pas à hérisser le littoral. Dès le VIIe siècle, le dernier gouverneur de l'Yémen qui commande au sud la Mer Rouge, placé par les Sassanides, BADHAN, s'était fait musulman et s'était séparé de la Perse; en 1173, le pays était passé sous la domination des Eyoubites qui le gardèrent jusqu'en 1239; sauf Sanaa, l'Yémen fut entre les mains de la dynastie des Benou Resoul puis de celle des Benou Tahir à laquelle il fut arraché en 1517 par les Osmanlis, avec la forteresse d'Aden qui avait victorieusement résisté à l'assaut d'Albuquerque en 1513.

Ormouz, petit royaume vassal de la dynastie de Kirman, fondé vers 1060, par MOHAMMED DIRHEM KUB, de l'Yemen, devint indépendant en 1249, et fut transféré vers 1300, de la terre ferme, dans l'île de Jeroun, près de l'entrée du Golfe Persique.

Diu, île au sud de la presqu'île de Gouzerat, était depuis 1391, gouvernée par un prince musulman.

Calicut, sur la côte du Malabar, dont le Zamorin joua un si grand rôle dans la lutte contre les Portugais, avait été, suivant la légende, fondée au IXe siècle par CHERAMAN PERUMAL, Seigneur de Malabar, qui se convertit à l'Islam et fit le pèlerinage de la Mecque.

Enfin Malacca dont nous parlerons plus loin, s'élevait au sud de la Péninsule malaise, gardien redoutable de l'entrée des mers d'Extrême Orient.

Quant à la côte orientale d'Afrique, tous ses ports, ses baies, ses îles, étaient visités par les Musulmans depuis le

dixième siècle: leur plus ancien comptoir, Magadoxo, avait été créé vers 908; puis ils s'établirent à Kilwa vers 975 et dans les siècles suivants à Mélinde, Mombasa, etc.

La Chine. Si l'expansion de l'Islam n'avait rendu presque impossible la navigation de l'Océan Indien aux vaisseaux étrangers, la surprise aurait été grande pour ceux qui seraient arrivés en Chine aux ports jadis célèbres décrits par Marco Polo ou Odoric de Pordenone, Sin Ki-lan, Zeitoûn, Quinsay. A la dynastie tolérante des Youen mongols, avait succédé la dynastie purement chinoise des Ming; en 1368, le descendant affaibli du grand K'oubl̥aï avait dû disparaître devant le bonze victorieux qui monta sur le trône du Fils du Ciel sous le nom de Houng wou. Le point le plus éloigné vers l'ouest que les Chinois paraissent avoir visité au début de la nouvelle dynastie est Aden, où en 1422, l'eunuque Li fut envoyé en ambassade par son maître Young-lo, le troisième empereur Ming.

Aussi ne trouvera-t-on au XVe siècle que de rares voyageurs européens dans les mers d'Asie, dont l'histoire ait préservé les noms de l'oubli: le Vénitien Nicolo de' Conti, le russe Athanase Nikitine, de Tver, le génois Hieronimo di Santo Stefano.

Le Portugal. Cependant que la France, ralliée autour de l'étendard de Jeanne d'Arc et de Richemont, reprenait chaque pouce de son territoire envahi par l'Anglais, et que l'Angleterre elle-même était ravagée par l'effroyable guerre civile des Deux Roses, l'Europe se débattait au milieu des luttes stériles du Grand Schisme et de la terrible rébellion des Hussites, et se défendait mal à l'Est contre le Turk qui se préparait à y prendre pied définitivement en 1453.

Mais à l'extrême sud-ouest de l'Europe, au bord de l'immense océan qui allait devenir le champ de ses luttes et le théâtre de ses victoires, un petit peuple veillait, qui, éclairé soudain d'un rayon de gloire, entretenait le feu sacré qui semblait éteint dans le reste du monde chrétien : des rives

de la Lusitanie, devaient bientôt s'élancer à la conquête d'un vaste empire ses vaillants navigateurs, dont un barde immortel en chantant la sublime épopée fixait définitivement la langue de son pays.

J'ai nommé le Portugal et CAMOENS.

CHAPITRE IX.

Le Portugal : La Découverte du Cap de Bonne-Espérance.

La Maison d'Avis.

A LA fin du XIVe siècle, le Portugal renaissait à la vie : la faiblesse de ses derniers souverains, la conduite d'une reine indigne, Leonora TELLEZ, avaient fait du Portugal une proie facile pour son puissant voisin de Castille, lorsque, retrouvant soudain conscience de sa force, sous la conduite de quelques héros nationaux, à la tête desquels se place le Grand Maître de l'Ordre d'Avis, le petit royaume, échappant à la fois à la décadence et au joug étranger, commença la plus belle page de son histoire.

JOÃO, Grand Maître de l'Ordre d'AVIS, était fils naturel du roi Dom PEDRO Ier, mort en 1367 ; ce n'est pas ici le lieu de raconter les amours tragiques de ce souverain avec INÈS de CASTRO et le triste sort de son royaume sous son successeur ; qu'il nous suffise de dire que dans ces jours de désespoir, le Portugal, sur le point de devenir une province espagnole, confia ses destinées au Grand Maître d'Avis, et celui-ci justifia la confiance de ses compatriotes. Élu roi le 6 avril 1385, sous le nom de JOÃO Ier, le Grand Maître d'Avis écrasa les Castillans dans la terrible mêlée d'Aljubarrota, victoire nationale, qui marque une ère nouvelle dans l'histoire du Portugal et que commémora la fondation du couvent de Batalha. L'alliance avec l'Angleterre, consacrée par le mariage de João avec PHILIPPA, fille de JOHN de GAUNT, — le roi de Portugal fut le premier souverain étranger membre de l'Ordre de la Jarretière — fut bientôt suivie d'une paix définitive avec la Castille. La reine Philippa donna au roi João Ier une famille nombreuse ; le prince qui devait diriger l'énergie portugaise vers la découverte de pays lointains, était le quatrième des six fils légitimes de João Ier : AFFONSO, mort jeune, DUARTE, qui devait rem-

placer son père sur le trône, PEDRO, plus tard duc de Coïmbre, tué en 1449 à Alfarrobeira, HENRI, dont il est maintenant question, JOÃO et FERNÃO; une fille, ISABELLE, épousa le puissant duc de Bourgogne, PHILIPPE LE BON, en troisièmes noces, et fut la mère de CHARLES le TÉMÉRAIRE.

Prise de Ceuta.

La paix qui régnait après les luttes sanglantes qui donnèrent l'indépendance au Portugal, laissait inactifs ces princes jeunes et vaillants. Le roi João Ier, au lieu de laisser leur ardeur se dissiper dans les luttes stériles des tournois, résolut de leur donner à combattre un ennemi digne de leur bravoure : les Maures d'Afrique. Les préparatifs guerriers des Portugais ne furent pas sans jeter quelques appréhensions à la cour d'Aragon et chez le roi maure de Grenade, que le roi João rassura d'ailleurs pleinement.

Les Mérinides, qui en 1275, avaient renversé les Almohades, étaient la dynastie dominant au Maroc, et Ceuta, le port principal de ce pays, centralisait le commerce avec la Méditerranée, en particulier avec Acre et Alexandrie. La mort de la reine Philippa, par la peste, le 19 juillet 1415, n'empêcha pas la flotte portugaise, forte de 33 galères, 27 trirèmes, 32 birèmes et 120 plus petits vaisseaux, de quitter le Tage, six jours plus tard, le 25, fête de Saint Jacques. Malgré la résistance acharnée de son gouverneur, Zalá Ben Zalá, Ceuta tomba au mois d'août entre les mains des Portugais.

Le Prince Henri.

La conduite du Prince Henri avait été si remarquable que l'offre flatteuse de prendre le commandement de leurs armées lui fut faite par plusieurs souverains d'Europe : le pape Martin V, l'empereur Sigismond, Juan II de Castille et même Henri V d'Angleterre. Le prince portugais préféra garder toute son énergie pour le service de son pays, car déjà était formé dans son esprit le projet auquel il devait consacrer sa vie entière. Malgré sa jeunesse — il était né à Oporto le mercredi des Cendres, 4 mars 1394 — le Prince Henri, qu'on a surnommé le *Navigateur*, non à cause de ses voyages, car sa vie a été très sédentaire, mais pour les entreprises maritimes dont il fut le patron ardent, avait compris quel avenir splendide s'ouvrait à son pays, dont les

ambitions étaient nécessairement bornées en Europe par sa situation géographique, sur ces vastes Océans, dont les flots poussés d'espaces lointains et inconnus venaient se briser sur les côtes portugaises. Pendant son séjour à Ceuta, le prince Henri avait obtenu des Maures, arrivés de l'intérieur de l'Afrique, des renseignements précieux sur le continent noir; on lui avait indiqué les routes de caravanes, qui conduisaient de la côte de Barbarie, de Tunis plus particulièrement, à Tombouctou et à la Gambie; les marchands en quête de « l'or arabe [1] » et les récits qui lui furent faits, ne contribuèrent pas peu à stimuler son zèle et à lui donner le désir d'essayer de se rendre par mer dans ces pays connus seulement par les routes terrestres.

Même en admettant que l'antiquité ait su que l'Afrique était entourée d'eau de tous côtés et que le périple en ait été peut-être accompli, ce n'est pas à l'aide de ces traditions que l'on pouvait espérer de retrouver une route depuis longtemps oubliée; il ne fallait guère compter non plus obtenir de grands résultats des voyages qui avaient été exécutés par les Normands. La quintessence de la géographie du Moyen Age est contenue dans le célèbre Atlas Catalan du roi Charles V de France de 1375, qui renferme les résultats des voyages de l'illustre Vénitien Marco Polo; en 1428, le frère même d'Henri, Dom Pedro, qui était allé à Venise, avait reçu en don de la Seigneurie, une carte contenant l'itinéraire de Marco Polo.

D'autre part, les Portugais étaient alors mauvais marins, bien inférieurs aux Génois, aux Vénitiens, aux Majorquains; eux, qui sous la puissante impulsion de leur prince, allaient devenir bientôt si hardis et si entreprenants, ne connaissaient alors que la navigation des côtes; il fallait donc créer une marine. En attendant que cette marine fût créée, il fallut faire appel au concours des pilotes expérimentés de Gênes et de Majorque, ainsi que de marins d'Allemagne et des Pays-Bas. Établi à la pointe désolée de Sagres, le *Sacrum Promontorium* des Anciens, près du Cap Saint-Vincent, dans l'Algarve, dont il fut nommé gouverneur à

1. *Diogo Gomes*, éd. SCHMELLER, p. 19.

perpétuité en 1419, le Prince Henri préparait, par l'envoi d'agents, l'exploration et la redécouverte des côtés d'Afrique, ainsi que l'établissement de la foi chrétienne et de la domination portugaise. Il avait fondé à la fin de sa vie, à la pointe de Terça Nabal, un peu à l'ouest de Sagres, la *Villa do Iffante* qu'il appelait *Minha Villa*, ma ville, et qui, tout en devenant la résidence où il continuait ses recherches, ne paraît pas avoir été une Ecole de Navigation ou un Institut géographique [1].

En 1418, João Gonsalvez ZARCO et Tristram Vaz TEIXEIRA arrivaient à Porto Santo, et deux ans plus tard, Zarco redécouvrait Madère, où une légende, qui est probablement de l'histoire, fait atterrir, sous le règne d'Edouard III d'Angleterre, les amants infortunés de Bristol, Robert MACHIN et Anna d'ARFET ou Dorset. Il est bon d'ajouter que Porto Santo et Madère figurent déjà sur l'*Atlante mediceo* de 1351. Madère.

Toutefois, ce ne fut qu'à la mort de João Ier (14 août 1433), sous son successeur DUARTE, que Gil EANNES doubla en 1434 le Cap Bojador; l'année suivante, Gil Eannes et BALDAYA descendirent 50 lieues plus au sud.

Suivant Barrcs *(Dec.* I, liv. I, ch. VII, p. 59), le pape MARTIN V accorda aux Portugais la concession des terres qu'ils découvriraient depuis le Cap Bojador jusqu'aux Indes inclusivement. Le Prince Henri avait-il déjà l'idée de contourner l'Afrique? N'est-ce pas plus tard qu'elle germa lorsque les Portugais avancèrent plus au Sud? Et puis cette bulle de Martin V, dont on ignore la date exacte, est-elle bien authentique? Un écrivain portugais dit qu'elle ne peut être postérieure au 20 février 1431, sans donner de preuves solides à l'appui de son assertion [2]. Dans le *Bullarium* je n'ai trouvé de Martin V qu'une bulle « coloniale » du 20 novembre 1423, relative aux Canaries : « Erectio Cathedralis Ecclesiae Fortisventurae in Insulis Canariis quae Ispalensi subjecta declaratur... Illius coelestis... Datum

1. *Prince Henry of Portugal and the Progress of Exploration*, by Prof. Raymond BEAZLEY. *(Geog. Journal*, déc. 1910, pp. 703-716.)
2. *Indice chronologico*, Lisboa, 1841, p. 16.

Romae apud Sanctos Apostolos duodecimo Kalendas Decembris Pontificatus nostri Anno Septimo. » BARROS cite des bulles de EUGÈNE IV en 1438 et de PIE II en 1459 dans le passage suivant : « De toda a terra que se decobriste per este nosso mar Occeano do cabo Bojador té as Indias inclusiue ». (Decad. I, lib. I, f. 14.) Ces bulles ne se trouvent pas dans les Bullaires. En revanche une bulle *Romanus Pontifex* de NICOLAS V du 8 janvier 1454 ne parle que de la Guinée et au delà : « Declaratio, tum soptam tum reliquam Africam a Promontoriis Baradoc, & Nam ad Ghineam usque, vel etiam ultra ad Antarticum, omniaque adjacentia Saracenorum Regna Lusitanae Coronae esse addicta... Datum Romae apud Sanctum Petrum anno incarnationis Dominicae millesimo quadragentesimo quinquagesimo quarto, sexto idus Januarii, Pontificatus nostri anno octavo ».

On lit en manchette : « Ad Indos conquisitum maximo labore iter ». Dans cette bulle, Nicolas V confirme les privilèges accordés par Martin V et Eugène IV.

Canaries. Les Canaries avaient été conquises au commencement du XVe siècle par le normand Jean de BETHENCOURT, au nom du roi de Castille; la situation de ces îles fut réglée par un traité signé à Alcaçova le 14 septembre 1479 entre AFFONSO V de Portugal et Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Il avait été convenu que les conquêtes des terres du Cap Non aux Indes avec les mers et les îles adjacentes seraient possessions portugaises, sauf les Canaries qui resteraient à la Castille.

Les difficultés avec Tanger avaient retardé le mouvement d'exploration; avec Affonzo V *l'Africain*, qui remplace Duarte en 1438, les voyages sont repris avec vigueur; jusqu'en 1446, 51 caravelles avaient été équipées par le Prince Henri et avaient descendu la côte à 450 lieues au sud du Cap Bojador.

Le Cap Vert. Le Vénitien Alvise Ca da Mosto, sur l'initiative du prince portugais, fait deux voyages sur la côte d'Afrique et découvre les îles du Cap Vert (1455-6).

La mort du Prince Henri le Navigateur, le 13 novembre

1460, n'interrompt pas longtemps son œuvre; l'impulsion est trop vive pour être arrêtée complètement; au contraire, les découvertes vont se multiplier et les étapes de la route des Indes être franchies avec une rapidité inconnue jusqu'alors.

En 1469 les expéditions reprennent, Affonso V ayant loué le commerce de la côte ouest d'Afrique à un bourgeois de Lisbonne, Fernam GOMEZ, pour cinq ans, moyennant 1000 ducats (500 cruzados) par an et l'exploration de 300 milles de côtes nouvelles par an à compter de Sierra Leone, l'endroit d'où les derniers explorateurs Pedro de Cintra et Soeiro Da Costa avaient rebroussé chemin. Gomez.

Gomez eut le plus grand succès et son dernier explorateur, João Sequeira, arriva au Cap Ste Catherine à 2° sud de l'Équateur.

Sous le règne de João II, fils et successeur d'Affonso V, mort en 1481, Diogo Cam pénétra en 1484 dans l'embouchure de la grande rivière le Zaïre, que nous appelons le Congo.

Au mois d'août 1486, Bartolomeu DIAS et João INFANTE, avec deux navires de 50 tonnes, suivis d'un navire de provisions commandé par Pedro, frère de Bartolomeu, mirent à la voile. Ils poursuivaient un double but : trouver, si la chose était possible, la route des Indes, et se renseigner sur le Prêtre Jean et son empire. Dias éleva un pilier à Angra do Ilheos (Angra Pequeña), et poussé vers le sud par le vent, tourna, sans s'en douter, la pointe du Cap, arriva dans la baie d'Algoa où il plaça un nouveau pilier dans la petite île qu'il nomma Santa Cruz. Les équipages commençant à murmurer, Dias leur promit de revenir sur ses pas si dans deux ou trois jours il ne voyait pas de raison pour continuer le voyage dans cette direction; il arriva de la sorte au Rio do Iffante (Great Fish River). De ce point extrême de sa navigation, il revint par la même route, fit escale à Santa Cruz et arriva enfin en vue du fameux Cap qu'il nomma « Cabo Tormentoso » à cause des périls courus par ses navires; il érigea un troisième pilier dédié à Saint Philippe à l'endroit appelé aujourd'hui Camp's Bay, qui pendant long- B. Dias.

temps fut désigné sous les noms de «l'Apôtre» et «les douze Apôtres» et appartient aujourd'hui à une partie de la chaîne montagneuse qui domine la baie.

Dias était de retour à Lisbonne en décembre 1487. On ne se rendit pas compte de l'importance de sa découverte et il fallut attendre dix ans encore pour qu'un nouveau voyage ouvrît enfin au Portugais inlassable dans ses efforts, la route si longtemps poursuivie des Grandes-Indes. Entre-temps, João II était mort en 1495, et Don MANOEL, neveu d'Affonso V, qui lui succéda, devait récolter le fruit des efforts maintenant presque séculaires de ses prédécesseurs.

Vasco da Gama.

VASCO da GAMA [1], choisi par le Roi pour commander la nouvelle expédition, mit à la voile de la chapelle de Restello, près de Lisbonne, le samedi, 8 juillet 1497 [2], sur le *Sam Gabriel*; il était accompagné du *Sam Rafael*, commandé par son frère aîné PAULO da GAMA, et du *Berrio*, commandé par Nicolao COELHO [3], et d'un petit navire de provisions, dirigé par Pedro Nuñez. Il passa le Cap de Bonne-Espérance sans aucune difficulté, le 22 novembre à midi, et le 25 décembre, il nomma Natal le point de la côte d'Afrique où il aborda le jour de la Nativité du Christ; il longeait la côte vers le Nord; le 1er mars 1498, il était à Mozambique, le 7 à Mombasa, le 15 à Mélinde. Le 24 avril, il partait de Mélinde en arrachant à son chef le pilote indien Malemo Canaca, et le 20 mai 1498, Vasco jetait l'ancre à Calicut. Pourquoi faut-il que le séjour du grand navigateur soit souillé par sa conduite? La grandeur du conquérant en est diminuée et dans le triomphe même, Vasco da Gama a jeté les germes de la ruine de l'empire aussi éphémère que brillant des Portugais.

1. « Vasco da Gama, Caualleiro de sua Casa, e de nobre geração, filho de Esteuão da Gama, que fora Veador da Casa d'El Rey D. Affonso... Vasco da Gama era homem prudente e de bom saber, e de grande animo pera todo bom feito » (*Lendas da India*, I, p. 12).

2. D'après Barros... Correa, p. 15, dit : « E sendo dia da Nossa Senhora de Março (le 25), todos ouvirão Missa, e logo s'embarcarão, e derão á vela, e sahirão do rio... »

3. « Vasco da Gama ia no navio sam Rafael; e Paulo da Gama em sam Grauiel, e no outro sam Miguel Nicolao Coelho. » (*Lendas*, p. 15.)

Vasco da Gama reste aux Indes jusqu'au 5 octobre; il retraverse l'Océan Indien, passe en vue de Magadoxo, et arrive à Mélinde le 7 janvier 1499; il double le Cap par un beau temps le 20 mars, et arrive à Lisbonne à la fin d'août ou au commencement de septembre 1499 [1].

C'est le premier acte de la formidable épopée d'un vaillant peuple, auquel n'a même pas manqué son barde.

Camoëns, en écrivant dans la grotte de Macao les *Lusiades*, dont il sauvait le manuscrit à la nage, lors de son naufrage au cap Saint-Jacques, non seulement fixait la langue, mais immortalisait la littérature de son pays en chantant :

« Les combats et les héros fameux, qui partis des rives occidentales de la Lusitanie et s'élançant à travers des mers jusqu'alors inexplorées, laissèrent loin derrière eux la Taprobane après avoir surmonté mille obstacles ».

1. D'après Correa, la date de l'arrivée à Lisbonne serait le 18 sept. 1499. — Voir la chronologie du premier voyage de Gama, d'après Correa, pp. LXXIX-LXXX de *Three Voyages of Vasco da Gama*... by the Hon. E. J. Stanley. London, Hakluyt Society, MDCCCLXIX.

CHAPITRE X.

Les Portugais dans l'Océan indien.

Vasco da Gama avait toutefois été devancé dans l'Océan Indien par un de ses compatriotes qui avait pris la route de terre. En effet, le roi João II, désireux de connaître la situation exacte de l'empire du fameux souverain connu sous le nom de Prêtre Jean, avait, le 7 mai 1487, envoyé à sa découverte deux de ses gentilshommes, Pero de COVILHAM et Affonso de PAYVA, qui se rendirent par Venise en Turquie, à Alexandrie et au Caire, puis passèrent à Aden où ils se séparèrent : Payva allant à Souakim, Covilham, sur un boutre arabe, traversa l'Océan Indien, arriva à Cananor sur la côte de Malabar, visita Calicut et Goa, se trouvant être ainsi le premier Portugais qui ait parcouru ces mers [1]; il passe à Sofala, examine les mines d'or, entend parler de l'île de la Lune (Madagascar), puis retourne au Caire où il apprend la mort de Payva. Avant que l'on ait eu connaissance du Cap de Bonne-Espérance, Covilham paraît s'être rendu compte de la forme de l'Afrique, car il écrit au Roi son maître que les navires

Covilham et Payva.

1. CORREA, *Lendas da India*, I, 1858, p. 6, donne une relation différente de celle de Major qui est tirée de Castanheda et de Barros : « Os quais ambos em companhia tomarão o caminho de Veneza, e nas galés dos peregrinos, em trajos desconhecidos, passarão à Turquia, e se forão a Alexandria em modo de mercadores, em cuja companhia se meterão, seruindo-os por soldada, com os quais nas cafilas passarão a Meca, perguntando sempre, e tomando informação do que cumpria; onde então se aconselharão ambos, e se apartarão : e o Gonçalo de Pavia fez seu caminho pera a India, e foy ter em Calecut, e correo toda a costa até Cambaya em companhia de hum Judeu mercador, com quem tomou tanta amizade que lhe coutou todo seu trabalho : com o qual Judeu se tornou na volta d'Ormuz, onde faleceu, de que o Judeu ouve muito pezar, prometendo-lhe que trabalharia por hir a Portugal dar conta a El Rey das cousas que queria saber, que por isso lhe faria muita mercê, e por certeza de verdade lhe levaria a chapa que trazia. O que o Judeu assi o fez, mas passou pri-

qui navigueraient le long de la côte de Guinée seraient certains d'atteindre l'extrémité du continent en continuant vers le sud, et quand ils seraient arrivés à l'Océan oriental, la meilleure chose qu'ils pourraient faire serait de demander Sofala et l'île de la Lune [1].

Alvarez Cabral.

Le 9 mars 1500, Pedro Alvarez CABRAL, à la tête de treize navires, quittait Lisbonne, chargé d'une mission à Calicut où il devait établir des relations commerciales avec le Rajah; le 22 avril, il aperçut une côte qu'il nomma Vera Cruz, baptisée depuis Santa Cruz, qui n'était autre que le Brésil, où PINZON avait déjà découvert le Cap Saint-Augustin le 20 janvier de la même année. Au large du Cap de Bonne-Espérance, la flotte portugaise essuya une violente tempête dans laquelle périt le célèbre Bartolomeu Dias embarqué avec Cabral. Celui-çi arriva le 13 septembre 1500 à Calicut, où il obtint l'autorisation d'établir une factorerie à la tête de laquelle il plaça Ayres Correa qui fut d'ailleurs peu après massacré, avec cinquante Chrétiens, par les Musulmans. Cabral rentra à Lisbonne le 23 juillet 1501.

João da Nova.

Sans attendre le retour de Cabral, D. Manoel envoyait aux Indes, le 5 mars 1501, João da NOVA qui, en cours de route, découvrit une île qu'il nomma *Concepção*, depuis *Ascension;* João da Nova se rendit à Cananor, détruisit une partie de la flotte du Rajah de Calicut et arriva à Cochin. Il était de retour au Portugal le 11 septembre 1502.

Antonio de Saldanha.

C'est en 1503 qu'Antonio de SALDANHA découvrit la baie qui fut nommée *Agoada do Saldanha* au fond de laquelle devait s'élever au XVII[e] siècle la ville du Cap; en 1601, l'amiral hollandais Joris van SPILBERGEN donna le

meiro muito tempo, que não foy a Portugal senão sendo já partidas as naos, que forão descobrir a India.

« Pero de Couilhâ de Meca tomou o caminho do Egipto pola fralda do mar, correndo por muitos lugares foy ter ás terras do Preste, e foy onde elle estaua, e lhe falou, e deu razão de seu caminho e o ir buscar, de que o Preste ouve grande prazer, lendo as letras da chapa que erão en Caldeu sua propria lingoa, a que deu muito credito, porque elle e os seus antepassados tinhão a propria informação d'ouvida dos grandes Reys que auia na Christandade, e lho dizião alguns dos seus, que ás vezes mandava visitar Jerusalem, e o Papa em Roma :... »

1. HENRY MAJOR, *Prince Henry*, pp. 213-214.

nom de baie de la TABLE qu'elle a conservé jusqu'à nos jours à l'*Agoada do Saldanha;* cette même année 1503, deux expéditions furent envoyées sous le commandement de Francisco et d'Affonso de ALBUQUERQUE. Francisco de Albuquerque rétablit sur son trône le roi de Cochin chassé de ses états par le Rajah de Calicut et construisit à Cochin le premier fort que les Portugais possédèrent aux Indes et qui fut confié à la bravoure de Duarte PACHECO PEREIRA.

Affonso de Albuquerque.

C'est la première fois que nous rencontrons le nom d'AFFONSO de ALBUQUERQUE; ce grand homme était né en 1453 à Villa d'Alhandra, près de Lisbonne, de Gonçalo de Albuquerque, seigneur de Villaverde, par lequel il descendait du roi DINIZ et de Leonor de MENEZES; élevé à la cour des rois Affonso V et Joao II dont il fut grand écuyer, il avait reçu une éducation extrêmement soignée : dans cette année 1503, après avoir touché au Brésil, Affonso arriva à Quilon, sur la côte de Travancore et y établit une factorerie.

F. de Almeida.

Cependant les intrigues de la République de Venise avec le Soudan d'Egypte et ses alliés, les rois de Calicut et de Cambaye, inquiétant les Portugais, Dom Manoel se décida à envoyer aux Indes une grande expédition : celle-ci, commandée par Francisco de ALMEIDA avec le titre de vice-roi des Indes, mit à la voile le 15 mars 1505; cette flotte comprenait 22 navires et 15,000 hommes et devait débarrasser le commerce portugais des entraves que lui mettaient les Musulmans, et explorer la mer Rouge. Almeida s'empara de Quilon (22 juillet 1505) dont il remplaça le roi hostile aux Portugais, par un prince à sa dévotion. Après avoir fait relâche à Melinde, il bâtit des forts à Anchedhiva et à Cananor, puis il couronna solennellement le roi de Cochin. Quelques princes hindous, et parmi eux le roi de Narsingue, s'empressèrent de lui envoyer des ambassadeurs et de faire avec lui des traités de paix et d'amitié. Almeida, arrivé au comble de la puissance, envoya à Dom Manoel une flotte de huit navires chargés d'épices sous le commandement de Fernam SOARES. C'est dans ce voyage de retour que, le 1er février 1506, les Portugais découvrirent la côte orien-

tale de Madagascar tandis que l'était la côte occidentale de cette même île par João Gomez d'ABREU, le 10 août 1506, jour de saint Laurent, dont le nom fut donné à ce nouveau pays.

Le 6 avril 1506, TRISTAN da CUNHA, qu'une maladie des yeux avait empêché de prendre le commandement de l'expédition confiée à Almeida, fut envoyé avec une flotte de 16 navires et 1300 hommes pour consolider la puissance portugaise en Afrique et en Asie, et répandre la gloire du nom chrétien dans les pays lointains; au cours de ce voyage, il découvrit les trois îles qui portent son nom. Affonso de Albuquerque faisait partie de l'expédition. Après avoir exploré les côtes de Saint-Laurent (Madagascar), sous prétexte que les Chrétiens étaient persécutés dans l'île de Socotora, les Portugais s'en emparèrent et y construisirent une forteresse. Tristan da Cunha, après cet exploit, prit la route des Indes, puis revint en Portugal, laissant à Albuquerque, avec le commandement de sa flotte, le soin de courir le long de la côte d'Arabie et de continuer son œuvre. Tristan da Cunha.

Ormouz, construit dans une île, à l'entrée du golfe Persique, excita la convoitise d'Albuquerque. En conséquence, le 20 août 1507, il fit voile de Socotora avec 470 soldats, commandés par six de ses meilleurs officiers. Après un combat naval, le souverain d'Ormouz fut obligé de se reconnaître tributaire du roi de Portugal et de permettre à Albuquerque de construire une forteresse sur son territoire. Malheureusement, la défection de quelques capitaines portugais permit au roi d'Ormouz de secouer le joug et Albuquerque, obligé de renoncer à son entreprise contre cette île, reprit la route des Indes où il arriva le 3 novembre 1508. Ormouz.

A cette époque, Francisco de Almeida, premier vice-roi des Indes, reçut des lettres par lesquelles le roi de Portugal le rappelait, avec ordre de laisser son commandement à Albuquerque. Almeida se refusa à reconnaître celui-çi comme gouverneur des Indes et le fit même jeter en prison à Cananor. La situation des Portugais était d'ailleurs Victoire de Diu (1509).

difficile en présence de la coalition des puissances musulmanes. Almeida porta un coup terrible à l'Islam et à son commerce dans l'Inde en écrasant le 3 février 1509, devant Diu, les flottes combinées du Soudan d'Égypte et des rajahs de Calicut et de Cambaye. Après cette victoire décisive, le grand vice-roi, dégoûté de l'ingratitude des siens, abandonna la partie et reprit la route de l'Europe qu'il ne devait pas revoir : ayant malheureusement fait relâche, près du cap de Bonne-Espérance, dans la baie de Saldanha, cet illustre capitaine périt misérablement le 1er mars 1510, avec soixante-cinq de ses compagnons dans une lutte contre les indigènes. La flotte portugaise, privée de son chef, reprit la route de Lisbonne après que le corps d'Almeida eut été enfoui dans le sable. D'un tempérament impétueux et d'un indomptable orgueil, d'aspect grave et de manières courtoises, Almeida était de la race des guerriers et non de celle des politiques. Il était conquérant, nullement administrateur; capable de férir un bon coup d'épée, mais ignorant les finesses de la diplomatie s'il en avait même la compréhension; terrassant ses adversaires sans les convaincre; sachant prendre, mais n'aurait point conservé. Mais il fut vraiment l'homme de la situation qu'il avait trouvée en Asie; il fallait un soldat qui eût la claire conception de la politique à suivre; Almeida avait compris que l'Islam était le véritable ennemi et il l'écrasa; pour protéger le commerce, il fallait être maître de la mer, et il le devint. Son œuvre fut heureusement complétée et consolidée par son successeur : Albuquerque à son tour sentit la nécessité d'assurer sur terre la puissance acquise sur mer : Ormouz, Goa, Malacca, furent les points d'appui de son empire, commandant le golfe Persique, l'Océan Indien et les mers d'Extrême-Orient.

CHAPITRE XI

Malacca.

LODOVICO de VARTHEMA, de Bologne, dont la relation fut publiée en 1510[1], se rendit du Pégou à Sumatra en passant par Malacca et nous a laissé un tableau peu flatteur des gens de ce dernier pays : Varthema.

« Quant nous fusmes arrivez à ladicte cité de Melacqua, nous fusmes incontinent menez chez le Souldan, lequel est More et aussi tout son royaulme. Ladicte cité est en terre ferme et est tributaire au Roy de Ciny à cause que ledict Roy de Ciny la feist edifier, il y a environ quatre-vingtz ans pour ce qu'il y a ung bon port. Et c'est le meilleur port qui soit en la mer Occeane. Et je croy fermement qu'il arrive plus de navires audict port que en ville qui soit au monde, mesmement toutes les espiceries abordent audict lieu, et plusieurs autres marchandises. Ladicte province n'est pas fertille de biens. Neantmoins, il y croist du blé, il y a des chairs et peu de boys. Il y a des oyseaulx en la sorte de Calicut, excepté que les papegaulx y sont beaucoup meilleurs. Il y a grand quantité de sandal et d'estaing, des elephans, chevaulx, brebis, vaches, buffles, leopardz, pans, et de tout grant habondance. Il y a peu de fruictz. On n'y vend que des espiceries et drapz de soye qui sont ceulx du Caire. Ilz ont large visaige, l'œil rond et sont camus. Il ne fault pas aller de nuyt par la ville, car ilz se tuent comme chiens. Et tous les marchans qui arrivent audict lieu couchent dedans leurs navires. Tous les habitans dudict lieu sont de la nation de Giavay. Le Roy y tient un gouverneur pour faire justice aux estrangiers ; mais pour ceulx du lieu, ilz font justice entre eulx mesmes. C'est la pire generacion

1. Itinerario... Stampato in Roma... Nel Anno M. D. X. adi VI, de Decembrio, in-4.

qui soit au monde. Et quant le Roy y veult mectre pollice, ilz lui disent qu'ilz habandonneront la cité. Ilz sont gens de mer. L'air y est bien attrempé. Les dessusdictz Crestiens dirent à mon compaignon : il ne faict pas bon faire ici longue demeure, car ilz sont tresmaulvaises gens; ainsi, nous prinsmes ung bateau et nous en allasmes en cinq jours à la dessus dicte ysle de Sumattre... »[1]

Godinho de Eredia.

« Malaca, nous dit GODINHO de EREDIA [2], est un mot qui veut dire *Mirobolan* ou *Monbain*, fruit d'un arbre croissant le long de l'Aerlele, ruisseau qui descend du côteau de Buquet-China vers la mer, sur la côte de Viontana. C'est au bord de ce ruisseau, dans la direction du sud-est, que PERMICURI, premier monarque des Malais, fonda la ville de Malaca, aujourd'hui si connue dans le monde. Elle est située à 2° 12' de latitude septentrionale au croisement du Méridien et du Vertical, sous la zone torride, en avant du premier climat : le plus long jour est de 12 heures 6 minutes. Ptolémée ne fait pas mention de ce nom de Malaca, qui est moderne et fut donné par le susdit monarque fondateur de la ville, au temps du pontificat de Jean XXIIII, en l'an 1411, alors que le roi Jean II régnait en Castille et le roi Jean Ier en Portugal. »

« Je dirai [Godinho de Eredia] [3] quelques mots des rois de Malaca depuis le premier roi Permicuri jusqu'à Alaudin de Batusavar. De Permicuri, qui était un Javanais, de Palimbam dans Samatta ou la Chersonèse d'Or, et qui s'allia aux souverains d'origine Malaise de Patane et de Pam, descendirent les rois Malais suivants : Xeque Darxa, Sultan Medafarsa, Sultan Marsuse, Sultan Alaudin et enfin Sultan Mahameth. Ce dernier fut défait et renversé par l'invincible capitaine Alphonse d'Albuquerque qui conquit et soumit Malaca et les états de Mahameth, le 15 août 1511. »

Sequeira à Malacca (1509).

L'honneur d'avoir créé le premier établissement portugais à Malacca revient à Diogo Lopes de SEQUEIRA. Par

1. *Les voyages de Ludovico di Varthema...* par Ch. SCHEFER, pp. 230-232.
2. *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay,* p. 1.
3. *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay,* p. 53.

ordre du roi D. Manoel, Sequeira avait quitté Lisbonne le 5 ou le 8 avril 1508 [1] avec quatre navires; il arrivait le 4 août à l'île Saint-Laurent qu'il côtoyait dans sa partie méridionale, passa à Cochin, où Almeida qui était encore vice-roi ajouta à sa flottille un navire monté par soixante hommes, se rendit à Sumatra, où il visita le roi de Pedir avec lequel il conclut un traité d'alliance, puis à Pacem et enfin jeta l'ancre à Malacca le 11 septembre 1509.

« Malacca, écrit Osorio [2], est en la Chersonese d'or, assize sur la bouche d'une petite rivière. Cette ville avoit alors le plus renommé trafic de tout l'Orient et contenoit quatre mille pas de longueur, fort peu de largeur, riche d'arbres et de divers fruits : mais on luy ameine d'ailleurs les graines et autres vivres. La rivière partit la ville en deux, en telle sorte que les deux parts s'entretiennent par le moyen d'un pont. Les maisons et murailles estoyent proprement et magnifiquement basties. Le peuple est de couleur bazanée, au reste assez ciuil et doux en sa conversation. Quant au langage il est estimé si beau que tous ceux des regions et isles circonvoisins, qui trafiquent en Malaca, pensent estre beaucoup plus honnestes et gentils s'ils peuvent aprendre ce langage. Ce peuple prend plaisir aussi à se vestir et acoustrer proprement, ayma la musique : est neantmoins vaillant en guerre, et ne fait difficulté de perdre la vie pour conserver et acquerir honneur. La ville dependoit jadis du grand et riche royaume de Siam, et le Prince de Malaca estoit tributaire du Roy de Siam. Mais quand ce Prince se vid riche à cause des grands deniers qu'il tiroit des ports et peage, il s'asseura tellement en ses moyens qu'il se retira de l'obeissance de l'autre, et depuis maintint sa liberté tant par armes, resistant bravement à ceux qui luy couroyent sus, que par presens qu'il faisait aux conseillers du Roy de Siam pour le destourner de la guerre ».

Le sultan MAHMOUD CHAH qui régnait à Malacca depuis 1477 envoya les officiers du port s'enquérir de ce que venaient faire ces étrangers. Sequeira répondit : « Qu'un

1. Mr. D. Ferguson dit le 13 avril.
2. Osorio, f. 192 recto.

Roy fort renommé l'avoit envoyé d'un des bouts de l'Occident, afin de traicter alliance avec le Roy de Malaca, de la grandeur duquel il avoit ouy parler bien amplement : qu'il s'asseuroit que telle alliance servirait à l'un et à l'autre [1] ».

Bien accueilli par le sultan, Sequeira débarque, se rend dans la ville, conclut un traité d'alliance, et obtient l'établissement d'une factorerie dont prendra charge Ruy d'Araujo [2].

Cependant les Portugais, pleins de confiance, se répandent dans la ville, alors que les marchands de l'Inde et de Java excitent contre eux les soupçons du sultan; malgré les conseils des Chinois qui leur sont favorables et les engagent à se méfier, Sequeira et ses compagnons sont sur le point de tomber dans un guet-apens qu'ont préparé les musulmans : Sequeira doit être empoisonné dans un banquet, mais prévenu à temps, il ne se rend pas à l'invitation. Il réussit encore à échapper à bord des navires portugais au massacre qu'avait ordonné le sultan, se retire au Cap Comorin et en arrivant aux Indes, apprenant qu'Almeida est remplacé comme vice-roi par Albuquerque dont il est l'ennemi, il reprend la route du Portugal.

On a vu que les Chinois avaient prévenu Sequeira du danger qu'il courait, ce qui semble montrer que les Portugais avaient essayé d'exécuter les ordres du Roi; en effet parmi les instructions de D. Manoel à Sequeira, il y en a une qui concerne particulièrement les Chinois :

« Item. — Vous vous enquerrerez des Chinois *(Çhijns)* et de quel pays ils viennent, et de quelle distance, et à quelles époques ils viennent à Mallaca, ou aux endroits où ils commercent, et les marchandises qu'ils apportent, et combien de leurs navires viennent chaque année, et touchant les usages de leurs navires, et s'ils s'en retournent dans l'année dans laquelle ils viennent, et s'ils ont des facteurs ou des maisons à Mallaca ou dans d'autres pays, et s'ils sont des marchands riches, et s'ils sont des hommes faibles ou des guerriers, et s'ils ont des armes ou de l'artil-

1. Osorio, f. 192 verso.
2. « Feitor, alcaide mór e justiça mór de Malaca. »

lerie, et quels vêtements ils portent, et s'ils sont des hommes de grande taille, et tout autre information les concernant, et s'ils sont chrétiens ou païens, ou si leur pays est grand, et si parmi eux demeurent des Maures ou d'autres gens qui ne partagent ni leur foi ni leur loi, et, s'ils ne sont pas Chrétiens, ce qu'ils croient ou ce qu'ils adorent, et quelles coutumes ils observent, et dans quelle direction s'étend leur contrée, et avec qui sont-ils limitrophes [1] ».

Prise de Malacca par Albuquerque (août 1511).

Albuquerque se préparait à faire voile de Goa pour la Mer Rouge, lorsque les vents contraires lui firent modifier ses plans, le décidèrent à changer sa route en sens contraire et à se diriger vers Malacca : aussi bien avait-il à tirer vengeance du guet-apens tendu à Sequeira; peut-être voulut-il également tirer profit des renseignements que, suivant quelques auteurs, lui aurait donnés le voyageur italien Varthema que nous avons cité plus haut; dans tous les cas, la possession de Malacca lui était indispensable tant pour assurer sa domination sur l'Islam dans l'Océan Indien que pour s'ouvrir une route vers l'Extrême-Orient.

Il se dirigea vers Sumatra, fit relâche à Pedir, puis se rendit à Pacem où s'était réfugié NAODABEGUA, l'un de ceux qui avaient pris part à l'attaque des Portugais à Malacca; Naodabegua qui cherchait à s'enfuir pour porter à Malacca la nouvelle de l'arrivée d'Albuquerque fut tué après un combat acharné sur le bateau qui le portait; Albuquerque emmena sous sa protection ZAINAL, sultan détrôné de Pacem qu'il promit de rétablir dans ses possessions s'il se reconnaissait vassal de Don Manoel, et enfin il jeta l'ancre près d'une petite île du port de Malacca où mouillaient plusieurs bateaux chinois, le 1er juillet 1511.

Immédiatement les Chinois vinrent offrir leurs services à Albuquerque qui, le lendemain de son arrivée, recevait les envoyés de Mahmoud Châh chargés de le saluer; le sultan de Malacca essayait de se disculper des mauvais traitements infligés aux Portugais en rejetant la faute sur un subordonné. Avant toute discussion, Albuquerque réclama la mise en

1. Cité par D. FERGUSON, p. 1, d'après *Algunos Documentos do Archivo Nacional*, etc., Lisboa, 1892, pp. 194-195.

liberté des Portugais retenus prisonniers, la permission pour eux de venir le trouver, et la restitution de leurs biens qui avaient été pillés.

Avec 9000 canons de fer et de fonte, un nombre considérable de soldats et des munitions en abondance, en réalité Mahmoud Châh ne cherchait qu'à gagner du temps pour permettre à une flotte attendue depuis quelque temps d'arriver à son secours; le sultan de Pacem, attribuant à la crainte, le retard apporté par Albuquerque à l'attaque de la ville, s'était enfui à Malacca. Cependant le vice-roi des Indes se décida à incendier les faubourgs de la ville, créant ainsi une véritable panique chez les habitants; le sultan effrayé envoya ARAUJO qui avait été retenu prisonnier, à la suite de l'expédition de Sequeira, auprès d'Albuquerque; loin de presser son chef et ami de cesser les hostilités, Araujo exposa la mauvaise foi du sultan et l'engagea à agir vigoureusement, quoiqu'il pût advenir de lui et de ses compagnons, avant l'arrivée des renforts attendus; Albuquerque déclara qu'il ne traiterait que dans la ville et dans un endroit où il serait libre de construire une citadelle pour se mettre à l'abri des mauvais desseins du sultan. A la suite de nouveaux délais, Albuquerque se décida à attaquer Malacca; après une lutte acharnée dans laquelle se distinguèrent Fernão et Simão de ANDRADE et fut en danger Albuquerque lui-même, le sultan fut blessé et une partie de la ville brûlée : les Portugais avaient eu treize hommes tués et soixante-dix blessés. Cependant le sultan se fortifiait; il faisait semer des pointes d'acier empoisonnées espérant qu'elles blesseraient mortellement les assaillants qui marcheraient dessus; mais Albuquerque prévenu, déjoua la ruse. Enfin dans un dernier et sanglant assaut, dans lequel la lutte se poursuivit de rue en rue, de maison en maison, les Portugais se rendirent maîtres de la ville qui fut mise au pillage. Le sultan s'enfuit. Environ quatre-vingts Portugais avaient été tués [1].

1. L'histoire chinoise des Ming raconte ainsi la prise de Malacca : « Après les Francs (Portugais) vinrent avec des soldats et conquirent le pays; le roi Sultan Mamat s'enfuit et expédia des envoyés pour informer le gou-

Après sa première attaque contre Malacca, Albuquerque reçut la visite des capitaines des navires chinois venus pour le féliciter de son succès et pour demander l'autorisation de remettre à la voile pour leur pays en faisant escale au Siam, dont le roi était alors Phra Borom Raxa; ce prince descendait de Phaja-Uthong qui fonda Ayudhya et prit le titre de Phra Rámá Thibodi (712 de l'ère siamoise; 1350 de notre ère); Malacca avait fait partie des possessions siamoises et le souverain d'Ayudhya ne pouvait que se réjouir du désastre des usurpateurs musulmans.

Relations avec le Siam.

Albuquerque vit là une excellente occasion pour entrer en rapport avec le roi de Siam, et profitant du départ des Chinois, il dépêcha vers ce prince Duarte FERNANDES, compagnon d'Araujo, qui parlait le malais; Fernandes devait porter à Phra Borom Raxa, de la part d'Albuquerque, une épée à la poignée et au pommeau d'or finement ciselé ainsi qu'une ceinture du même métal.

Duarte FERNANDES revint de Siam, après la prise de Malacca, avec un ambassadeur siamois porteur des félicitations de son roi, ainsi que d'une coupe d'or, d'une épée au fourreau d'or et d'un anneau garni d'une pierre de très grand prix. Pour sceller les bonnes relations avec le Siam, Albuquerque envoya à la capitale Hodia (Ayudhya) Antonio de MIRANDA de AZEVEDO et Duarte COELHO avec de riches présents. Quelque temps après arrivait à Malacca une nouvelle ambassade siamoise avec des tapisseries représentant les exploits guerriers du souverain et des tambourins d'airain.

Lettre de D. Manoel au Pape.

Dans une lettre de Lisbonne du 6 juin 1513, D. Manoel

vernement impérial de ce désastre. A cette époque l'empereur Chetsoung était assis sur le trône; il publia un décret grondant les Francs, leur dit de retourner dans leur propre pays et ordonna aux rois de Siam et des autres contrées d'aider leur voisin; aucun de ceux-ci n'obéirent toutefois et le royaume de Malacca fut ainsi détruit.

« Peu de temps après les Francs envoyèrent aussi des envoyés à la Cour pour apporter le tribut et demander l'investiture. Quand ils arrivèrent à Canton le Gouverneur emprisonna les envoyés, car leur pays n'avait pas été auparavant compté parmi les royaumes tributaires, et demanda les ordres du Gouvernement. L'empereur ordonna de leur donner le prix de leurs marchandises et de les renvoyer * ».

* W. P. GROENEVELDT, *Malay Archipelago*, pp. 133-134.

annonce au Pape comme chef de la Chrétienté ses succès aux Indes : « Après beaucoup de combats acharnés et de sang versé, son général, Affonso de Albuquerque, pour réparer les pertes des années précédentes, a fait voile pour la Chersonèse d'Or, appelée Malacca par les indigènes, entre le Sinus Magnus et l'estuaire du Gange, ville d'une immense étendue, supposée renfermer 25,000 maisons, et ayant en abondance des épices, de l'or, des perles et des pierres précieuses. Après deux engagements et un massacre considérable de Maures, la place fut prise, mise à sac et brûlée. Le Roi, qui combattait sur un éléphant, fut grièvement blessé et s'enfuit ; on fit beaucoup de prisonniers, et beaucoup de butin fut enlevé, y compris sept éléphants de guerre, avec leurs tours et leurs harnachements de soie et d'or, et 2000 canons de bronze du plus beau travail. Albuquerque fit construire une forteresse à l'embouchure de la rivière qui coule à travers la ville, avec des murs de quinze pieds d'épaisseur, avec les pierres tirées des ruines des mosquées. Il y avait alors à Malacca des marchands étrangers de Sumatra, du Pegou, de Java, de Gores, et de l'extrême est de la Chine, qui, ayant obtenu d'Albuquerque la liberté de commercer, transportèrent leurs habitations près de la citadelle, et promirent obéissance au Portugal et de prendre sa monnaie courante. Les gens de Malacca souscrivirent pour 1000 *catholici* de monnaie d'or et 100,000 d'argent *(auream catholicos mille scilicet nummorum argenteam centum valore Malachenses inscripsere)*. En apprenant ceci le roi de Ansiam (Siam), le roi le plus puissant d'Orient, auquel Malacca avait été arraché par les Maures, envoya une coupe d'or avec une escarboucle et une épée incrustée d'or comme gage d'amitié. En réponse Albuquerque lui envoya quelques-uns de ses hommes les plus habiles, avec des présents, pour explorer le pays, ce qui sans aucun doute développera la foi [1] ».

Outre son ambassade à Siam, Albuquerque envoya d'autres missions aux Moluques, au Pegou, à Java, et à la

1. *Calendar of State Papers*, Colonial Series, *East Indies, China and Japan*, 1513-1516, p. 1.

Chine. Il expédia (déc. 1511) aux Moluques (Iles des Épices) trois navires montés par cent vingt hommes commandés par Antonio de Abreu, commodore Capitão-mór da armada sur la *Santa Catarina,* Francisco Serrão, et Simão Affonso, et une jonque pilotée par un musulman de Malacca qui connaissait la route; l'un des navires se perdit en voyage, mais les autres arrivèrent à Banda où ils passèrent quatre mois, puis ils retournèrent à Malacca; au cours de cette expédition, en 1512, Abreu découvrit Amboine et Francisco Serrão poussa jusqu'à Ternate.

Au Pégou, à l'embouchure de l'Iraouadi, dès 1511, on envoyait Ruy Nuñez d'Acuñha; les Portugais arrivèrent à Chittagong, dans le royaume d'Arakan, dès 1517, avec João de Silveira, quoique les annales indigènes ne mentionnent leur présence qu'en 1532.

D'un autre côté, Albuquerque recevait des ambassades d'un roi de Java, d'un roi de Sumatra et d'autres princes orientaux.

Bulle de Léon X, 3 nov. 1514.

Le 3 novembre 1514, la bulle[1] de Léon X *Praecelsae Devotionis* confirmait et reproduisait les bulles de Nicolas V, janvier 1454, et de Sixte IV, juillet 1481, relatives à l'investiture des terres conquises et à conquérir; le Pape augmentait même les privilèges accordés par ses prédécesseurs au roi de Portugal qu'il avait déjà félicité de ses victoires dans l'Inde.

1. « Datum Rome apud Sanctum petrum Anno Incarnationis dominice Millesimo quingentesimo quartodecimo Tertio, Nonas Nouembris, Pontificatus nostri Anno Secundo. » *(Corpo diplomatico Portuguez,* I, pp. 275-298.)

CHAPITRE XII

Arrivée des Portugais en Chine.

Lettre d'André Corsali.

LE passage de la lettre suivante du florentin André CORSALI, écrite à JULIEN de Médicis, de Cochin, le 6 janvier 1515, ne laisse aucun doute sur l'année de l'arrivée des Portugais en Chine, c'est-à-dire 1514 :

« Lannée passée noz Portugallois allerent à la Cina, toutesfois les autres ne les laisserent descendre en terre, disans que leur coustume est telle que nul estranger entre en leurs maissons, mais nonobstant les nostres firent bien leur proffit, vendans leur marchandise : & disent qu'il y a autant de proffit à porter les espisseries à la Cina, comme de Portugal, estât là le pays froid & les espisseries requises : en sorte que depuis Malacca iusques à la Cina, alant vers septentrion, il n'y sauroit avoir que cinq cens lieuës [1]. »

Dans son *Report on the Old Records of the India Office*, Lond., 1891, Sir George BIRDWOOD écrit, p. 168 : « En 1508 l'île de Socotra fut prise, et l'île de Sumatra visitée; ainsi que le fut la Chine en 1508-1509, date de la première découverte de ce pays, par mer, par les Européens ». Birdwood néglige toutefois d'indiquer la source de ce renseignement.

Giovanni da Empoli.

Un autre Italien, également au service portugais, GIOVANNI da EMPOLI, arrivé aux Indes avec les navires du nouveau gouverneur, Lopo SOARES de ALBERGARIA, successeur d'Albuquerque, dans une lettre écrite de Cochin, le 15 novembre 1515, nous dit aussi que les Portugais « ont encore découvert la Chine où de leurs hommes qui sont ici ont été ».

Rafaël Perestrello.

Jorge ALVARES, une année avant que Rafael Perestrello se rendît en Chine, éleva à Tamão ou « ilha da Veniaga [2] »,

1. *De l'Afrique*... A Lyon, Iean Temporal, 1556, II, p. 141.
2. Malay *bârniyaya* (to) trade, traffic, from Skt. *vanijaka*, merchant, *vânijya*, traffic. The word *veniaga* was adopted into the Portuguese voca-

un pedrão de pierre avec les armes de Portugal. Tamão (Port Namoa) est dans l'île de Hia Tch'ouan, proche de l'île de Chang Tch'ouan où mourut Saint François-Xavier, au sud-ouest du delta du Tchou kiang, rivière de Canton. Le gouverneur de Malacca, Jorge d'ALBUQUERQUE, envoya, soit à la fin de 1515, soit plutôt au commencement de 1516, pour aller « découvrir la Chine [1] » avec une jonque marchande malaise, Rafael PERESTRELLO, qui est le premier Portugais ayant abordé sur le continent chinois dont on ait gardé le nom; il était allié à Christophe Colomb qui avait épousé une de ses cousines. Perestrello [2] ayant tardé à rentrer, retenu captif avec trente Portugais [3], le 12 août 1516, le gouverneur de Malacca, Jorge de BRITO, expédia en Chine Fernão Peres d'ANDRADE avec la *Santa Barbara* et deux autres navires montés par Manoel Falcão et Antonio Lobo Falcão, ainsi qu'une jonque avec Duarte Coelho; celui-ci visita le Tchampa, Poulo-Condor, Patani où il signa une convention commerciale, puis retourna à Malacca, où Perestrello était revenu dans l'intervalle après avoir fait d'excellentes affaires avec les Chinois [4].

Fernão Perez d'Andrade.

Le 17 juin 1517, ANDRADE organisait un nouveau voyage : il équipa quatre navires portugais portant une cargaison de poivre, et le même nombre de bateaux malais [5]; il était

bulary, as is entered in the dictionaries with the meaning of « merchandise »; also a verb *veniagar*, « to sell, traffic. » (FERGUSON, p. 9, note.)

1. « Ir descobrir a China » (CASTANHEDA, liv. III, chap. XLIX).

2. La famille Perestrello était d'origine italienne, de Plaisance en Lombardie; Philippone Perestrello passa en Portugal vers 1371; de son fils aîné Richarte ou Rafael descend notre voyageur à Canton; de son quatrième enfant, Bartholomeu, descend Felipa Moñiz qui épousa Colomb. Cf. Henry VIGNAUD, *Etudes critiques sur la Vie de Colomb*. Paris, 1905, p. 453; et AMAT DI S. FILIPPO, *Studi biog. e bibliog.*, 1882, I, pp. 136-137.

3. *Lendas*, II, p. 474.

4. BARROS, dec. III, liv. II, cap. VI.

5. « Une flotte de huit voiles; la *Esphera*, navire de 800 tonnes commandé par lui-même, la *Santa Cruz* commandée par Simão d'Alcaçova, le *Santo Andre* commandé par Pero Soares, et le *Santiago* commandé par Jorge Mascarenhas; une jonque appartenant à un marchand indigène de Malacca nommé Curiaraja, sous le commandement de Jorge Botelho, deux autres jonques appartenant au marchand Pulate, commandées par Manuel d'Araujo et Antonio Lobo Falcão; et un autre petit bâtiment commandé par Martim Guedes. Ces vaisseaux étaient bien armés, et portaient des pilotes chinois. » (FERGUSON, p. 9.)

accompagné du pharmacien PIRES [1], désigné par Lopo Soares en qualité d'envoyé du roi de Portugal. Après avoir fait escale à Sumatra, Andrade arriva le 15 août à Tamão où il trouva Duarte COELHO qui, après avoir fait partie de sa première expédition, avait hiverné au Siam, et était parvenu à l'île chinoise un mois auparavant (juillet 1517). Laissant derrière lui six de ses bâtiments avec Simão d'Alcaçova, Andrade, malgré les protestations des autorités chinoises, remonte la rivière jusqu'à Canton, et passe à Lantao où il envoie Giovanni da Empoli demander au magistrat la permission, qui est accordée, de continuer sa route, saluant la terre de coups de canon (septembre 1517). Les navires étrangers frappèrent d'étonnement les Chinois, dont Andrade gagna les bonnes grâces par son amabilité, son honnêteté et la justesse de son esprit ; il fut logé convenablement dans le *Houai yuan* (maison de la poste) et ses marchandises furent emmagasinées ; Duarte Coelho fut chargé de se rendre à Malacca pour informer le gouverneur de l'arrivée des Portugais à Canton. Une épidémie de dysenterie qui emporta Giovanni da Empoli hâta le départ d'Andrade qui, laissant derrière lui Pires, quitta Canton à la fin de septembre pour se rendre à Tamão où sa flotte venait d'être attaquée par les pirates qu'il repoussa, puis il rentra en septembre 1518 à Malacca, ayant perdu dans une tempête le *Santo Andre*, commandé par Pero Soares.

Pirès. PIRES qui devait se rendre comme ambassadeur à Pe King à la Cour de Wou Tsoung (Tcheng Té), partit de Canton le 23 janvier 1520 et arriva à Nan King quatre mois plus tard (mai) par voie de terre, à travers les montagnes Mei Ling, perdant en route un de ses compagnons, Duarte Fernandes. Quel fut son sort ? Quand il arriva à Pe King, vers 1521, la nouvelle y parvint des événements qui venaient de se dérouler à Canton à la suite de l'arrivée de Simão D'ANDRADE et que nous relatons plus loin ; l'effet fut naturellement désastreux. « D'un autre côté, un ambassadeur

1. « Thomé Pires, filho do boticairo d'El Rey dom João... homem muyto prudente, muyto corioso de saber todo las cousas da India. » (*Lendas*, II, p. 473.)

musulman était arrivé à Nan King, de la part du roi de Bantam, pour représenter à l'empereur que son maître avait été injustement dépouillé par les Portugais de la possession de Malacca, et pour demander qu'à titre de vassal de l'Empire, il pût être placé sous la protection chinoise. Le gouverneur de Nan King avait écouté ces plaintes, et il engageait l'empereur à ne souffrir aucune liaison avec ces Francs avides et entreprenans, dont l'unique affaire était sous le prétexte du commerce, d'épier le côté faible des pays où ils étaient reçus, d'essayer d'y prendre pied comme marchands, en attendant qu'ils pussent s'en rendre maîtres. On voit que dès cette époque on connaissait assez bien le caractère des Européens dans les contrées orientales de l'Asie. Ces considérations, auxquelles la conduite toute récente des Portugais dans les Indes, leurs audacieuses entreprises et leurs rapides conquêtes donnaient beaucoup de poids, n'étaient pas de nature à favoriser les vues de Pirès. La lettre du roi de Portugal à l'empereur de la Chine, lettre dont l'ambassadeur était muni, fut un nouveau sujet de mécontentement. Cette pièce, écrite dans le style ordinaire de la correspondance des rois de Portugal avec les princes de l'Orient, ne pouvait être reçue sous cette forme à la cour du *Fils du Ciel*, et par l'effet d'une ruse qu'on attribua aux musulmans de Malacca, on en avait fait en chinois la traduction la plus exacte et par conséquent la plus capable de déplaire. Il n'en fallut pas davantage pour faire considérer Pirès comme un espion qui avait usurpé le titre et la qualité d'ambassadeur [1]. »

Tcheng Té se trouvait en effet à Nan King lors de l'arrivée de Pirès auquel il enjoignit de se rendre à Pe King où il était lui-même de retour en janvier 1521.

Mais Tcheng Té étant mort le quatorze de la troisième lune (1521) [2], on donna l'ordre de reconduire Pirès immédiatement à Canton où il arriva le 22 septembre 1521, per-

1. ABEL-RÉMUSAT. *Nouv. Mél. Asiat.*, II, pp. 204-205.
2. *Février* 1521, d'après les *Annales chinoises* citées par BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Researches*, II, p. 318. — FERGUSON, *l. c.*, p. 16, écrit *Mai* 1521.

dant encore dans le voyage un des siens, Francisco de Oudoya; Pirès avait quitté la capitale le 22 mai.

Simão de Andrade.

Le succès de Fernão d'Andrade excita la convoitise des Portugais : Antonio de Correa, qui était sur le point de partir de Cochin pour Malacca et Canton, reçut l'ordre de borner son voyage à la première de ces villes et Simão de ANDRADE obtint du gouverneur de l'Inde Diogo Lopes de Sequeira d'être envoyé pour remplacer son frère Fernão; il quittait Cochin en avril 1519 et arrivait de Malacca à Tamão avec trois jonques commandées par Jorge BOTELHO, Alvaro FUZEIRO et Francisco RODRIGUEZ, au mois d'août 1519; il cherchait à s'emparer de l'île et y élevait des retranchements de pierre et de bois, y dressait une potence à laquelle fut pendu un matelot, réclamait la préséance pour ses navires en même temps que par ses atrocités il excitait la colère des Chinois; bloqué par ceux-ci, craignant de périr par la famine, Simão fut obligé de fuir (sept. 1520), probablement avec un large butin, y compris des enfants emmenés en esclavage.

Diogo Calvo.

En mai ou avril 1521, un navire venu du Portugal, appartenant à Nuno MANOEL et commandé par Diogo CALVO, une jonque avec Jorge ALVAREZ qui, par suite d'une voie d'eau, n'avait pu suivre Simão d'Andrade et d'autres bateaux de Malacca, jetèrent l'ancre à Tamão. La nouvelle de la mort de l'empereur Tcheng Té étant arrivée sur ces entrefaites, ordre fut donné aux étrangers de quitter le pays : les Portugais, n'ayant pas terminé leur chargement, refusèrent d'obéir. Vasco CALVO, frère de Diogo, ainsi que d'autres Portugais qui se trouvaient à Canton, y furent arrêtés et jetés en prison; des jonques étrangères furent brûlées ou coulées et Diogo lui-même fut avec ses navires bloqué à Tamão.

Le 27 juin 1521, deux jonques, dont l'une commandée par Duarte COELHO, arrivaient à Tamão rejoindre les trois navires de Diogo; cette petite flotte fut grossie par la venue de deux bâtiments d'Ambrosio do REGO; les trois chefs prirent la résolution de se réfugier avec ce qui restait de leurs équipages sur trois des navires et mirent à la voile le

7 septembre, mais attaqués le 8 au matin par les Chinois, ils auraient inévitablement succombé si un coup de vent du nord n'avait soufflé d'une façon opportune pour favoriser leur fuite à Malacca où ils arrivèrent en octobre 1521.

Pirès.

Sur ces entrefaites, Pirès, reconduit par ordre de l'empereur Kia Tsing, successeur de Tcheng Té, arrivait à Canton le 22 septembre 1521. « Les historiens portugais disent qu'il périt en prison; mais il est certain qu'il en sortit, après avoir été soumis, ainsi que douze de ses compagnons, à des tortures si cruelles que cinq en moururent. Les autres furent bannis séparément en différentes parties de l'empire. Pirès, qui était de ce nombre, se maria dans le lieu de son exil, et convertit au christianisme sa femme et les enfants qu'il eut d'elle [1]. »

F. M. Pinto raconte en effet que, passant dans la ville de Sempitay, il rencontra une femme qui lui fit voir une croix tatouée sur son bras gauche, commença en portugais à réciter le *Pater noster*, et le conduisit chez elle ainsi que ses compagnons; elle leur montra un oratoire, leur déclara qu'elle se nommait Inez de Leyria et que son père était :

« Tomé Pirez, lequel du Royaume de Portugal auoit esté enuoyé pour Ambassadeur vers le Roy de la Chine; & que pour vne rebellion qu'vn Capitaine Portugais auoit faicte à Canten, les Chinois le prenant pour vn espion non pour vn Ambassadeur, tel qu'il se disoit estre, l'auoient arresté prisonnier, & deux homes auec luy, d'où il s'estoit ensuiuy que par l'ordonnance de la Iustice cinq d'entreux auoient eu la question, & tant de coups de foüet qu'ils en estoient morts à l'instant; que pour le regard des autres ils auoient esté bannis en diuers lieux, où ils estoient morts mangez des poulx; Que neantmoins il y en auoit vn encore viuant, qui se nômoit Vasco Caluo, natif d'vn lieu de nostre païs nômé Alcouchete. Ce qu'elle confirmoit auoir ouy dire plusieurs fois à son Pere, non sans en respandre des larmes à chasque fois qu'il en parloit. Qu'au demeurant son pere ayât esté banny en ce lieu, il s'y estoit marié auec sa mere qui pour lors auoit quelque peu de bie, & l'auoit faicte

1. Abel-Rémusat, *l. c.*, p. 250.

Chrestieñe, dont l'vn & l'autre auoit tousiours vescu fort Chrestiennement par l'espace de 27. ans qu'ils auoiēt esté ensemble, conuertissant plusieurs Gentils à la foy de Iesus-Christ, dont il y en auoit encore plus de trois cent dans la ville qui s'assembloient tous les Dimanches dans sa maison pour y faire le Catechisme [1] ».

Ceci se passait en 1543.

Pinto mentait et Rémusat se trompait.

A son retour à Canton, le malheureux Pirès, au lieu d'être traité avec honneur, ainsi qu'il l'avait été avant son départ pour Pe King, ne tarda pas à rejoindre ses compatriotes en prison; le 14 août 1522, ils étaient enchaînés, pieds et poings; quelques-uns moururent de faim, d'autres furent étranglés; Pirès mourut de maladie, en mai 1524, dans sa prison de Canton : de son ambassade, il ne resta que Christovao VIEYRA qui a laissé une relation fort intéressante [2] des maux qu'il a endurés, un persan d'Ormouz, et un jeune homme de Goa; des autres Portugais, seuls demeuraient vivants Vasco Calvo et un garçonnet nommé Gonçalo.

Pinto a également raconté qu'il avait rencontré Vasco Calvo dans l'intérieur de la Chine; cette seconde histoire n'est pas plus vraie que celle de Pirès.

Fernão de Andrade.

W. F. MAYERS qui donne à tort la date de 1517 comme celle de l'arrivée des étrangers à Canton, traduit d'un ouvrage sur l'Art de la Guerre publié en 1621, sous la dynastie des Ming, le passage suivant relatif à Fernão de Andrade [3] :

« Kou Ying-siang dit ce qui suit : *Fo-lang-ki* est le nom d'un pays, et non d'un canon. Dans l'année *ting-tch'eou* du règne Tcheng Té (1517), j'exerçais les fonctions de surveil-

1. *Les Voyages advantureux de Fernand Mendez Pinto..* trad. par BERNARD FIGUIER... Paris, 1628, pp. 418-419.

2. DONALD FERGUSON, *l. c.*, pp. 103 seq. — Letters from Portuguese Captives in Canton, Written in 1534 and 1536 With an Introduction on Portuguese Intercourse with China in the First Half of the Sixteenth Century. By Donald Ferguson. — [Reprinted from the *Indian Antiquary*] Bombay, 1902, pet. in-8, p. 166.

Contient les deux lettres de Christovão Vieyra et de Vasco Calvo, texte portugais et traduction anglaise, d'après un MS. de la Bibliothèque nationale, de Paris. — L'ouvrage de M. Ferguson est de beaucoup ce qu'il y a de mieux sur la question.

3. *Notes and Queries on China and Japan*, Sept. 1868, pp. 129-130.

lant dans le Kouang Toung, et j'étais Commissaire p. i. pour les Affaires maritimes. Il arriva tout-à-coup (à cette époque) deux grands navires de mer qui se rendirent directement à la station de poste Houai-yuan de la ville de Canton, disant qu'ils avaient apporté le tribut du pays de Fo-lang-ki. Le maître des navires était nommé *ka-pi-tan*. Tous les gens à bord avaient des nez proéminents et des yeux profondément enfoncés, portant des turbans de linge blanc autour de leurs têtes, suivant la coutume des Mahométans. La nouvelle en fut portée immédiatement au vice-roi, Son Excellence Tch'ên Sihien, qui honorait alors Canton [1] de sa présence et qui donna des ordres, comme ces gens ne connaissaient rien de l'étiquette, qu'ils fussent instruits pendant trois jours des cérémonies convenables dans le Kouang Hiao Seu (la mosquée mahométane); après quoi, ils furent introduits. Comme on trouva que le *Ta Ming Houei Tien* [Recueil des lois de la dynastie Ming] ne contenait aucune mention de tribut reçu de la nation en question, un rapport complet de l'affaire fut transmis à Sa Majesté, qui consentit à l'envoi [des individus et des présents] au Ministère [des Rites]. A cette époque Sa Majesté faisait un tour dans les provinces du sud, et [les étrangers] furent laissés dans le même logement que moi pendant près d'un an. Quand sa presente Majesté monta sur le Trône [c'est-à-dire l'empereur Che Tsoung qui succéda au Trône en 1521], en conséquence de la conduite irrespectueuse de la part [des étrangers], l'interprète [Pires] fut condamné à la peine capitale et ses hommes furent renvoyés prisonniers à Canton, et expulsés hors des frontières de la province. Pendant le long séjour fait par ces gens à Canton, ils manifestèrent particulièrement leur penchant pour l'étude des écritures bouddhiques. Leurs canons étaient faits de fer et avaient cinq ou six pieds de long... »

Cependant Dom Manoel qui ignorait tous ces événements envoyait de Cochin une nouvelle flotte de quatre navires sous les ordres de Martim Affonso de MELLO COUTINHO sur la *Concepção*, avec ses deux frères Vasco Fernandes Coutinho

Mello Coutinho.

1. La résidence des vice-rois était alors Tchao K'ing fou.

et Diogo de Mello, et Pedro Homem qui quitta Malacca, le 10 juillet 1522; Coutinho était chargé de conclure un traité de paix avec la Chine et d'obtenir l'autorisation de construire une forteresse à Tamão où il arriva au mois d'août 1522. Sur l'ordre de Jorge de Albuquerque, gouverneur de Malacca, Duarte Coelho et Ambrosio de Rego, furent contre leur gré, embarqués sur la flottille de Coutinho. Mais une importante flotte chinoise vint attaquer les Portugais qui furent massacrés en grand nombre et parmi eux Pedro Homem; Coutinho avec ce qui lui restait de ses navires échappa à grand peine à Malacca où il rentra le 22 octobre.

Le dominicain Gaspar da Cruz nous dit que les Portugais étaient tellement exécrés des Chinois que ceux-ci les désignaient sous le nom de *fancui (fan-kouei*, diables étrangers); plus tard ils furent appelés *fan-jen* (hommes étrangers) quand ils eurent consenti à payer les droits de douane [1].

Établissement de Liampo.

Un des compagnons de Fernão de Andrade, Jorge Mascarenhas, envoyé avec des jonques aux îles Lieou-K'ieou, qu'il n'atteignit pas, visita plusieurs ports du Fou-kien, en particulier Tchang Tcheou (Chin-cheo), et du Tche Kiang, et, quelque temps après, les Portugais s'établirent sur la rivière Yong, à Liampo, entre l'embouchure, Tchen Haï, et Ning Po. Les exactions des Portugais et, en particulier, le massacre sans raison de tout un village, par Lancerote Pereira, attirèrent la colère des Chinois sur la colonie portugaise. Elle fut complètement détruite en 1545 : 12,000 chrétiens, dont 800 Portugais, furent anéantis et 80 navires ou jonques brûlés : on m'a montré jadis l'endroit où avait eu lieu cette grande exécution.

Établissement de Tchang Tcheou.

Un autre établissement que, probablement sur les conseils de Jorge Mascarenhas, les Portugais avaient créé au sud de Liam-po, dans le Fou Kien, à Chin-cheo (Tchang Tcheou), subit le même sort en 1549 [2].

1. Purchas, Second Part, I, chap. 10, pp. 166-198.

2. « No anno de 1542 jé tinham os portuguezes um estabelecimento consideravel na China, a que deram o nome de cidade de Niampó, ou Liampó, na costa oriental do imperio, a 30 graus N. En 1549 fundaram outro estabelecimento em Chim-Chée ». (Biker, *Macau*, p. 14.)

« Anno de 1542. — Por este tempo tinhão jà os Portuguezes hum con-

Chassés de Canton, du Fou Kien et du Tche Kiang, les Portugais, réduits à faire le commerce dans les îles qui bordent le Kouang Toung, et en particulier dans celles qui se trouvent dans l'estuaire du Tchou kiang, s'établirent dans les îles de Chang Tch'ouan (Sancian) et de Lampacao, près de Macao. C'est dans cette dernière île que se réfugièrent trente Portugais qui avaient échappé au carnage de TchangTcheou.

M. Donald Ferguson, *l. c.*, p. 39, considère l'histoire des massacres de Liampo et de Chincheo comme « pure fiction » et il doute qu'une île du nom de « Lampacau » ait jamais existé ailleurs que dans la cervelle de Pinto. L'île est indiquée dans la Pl. 56 du *Petit Atlas maritime* de 1764.

Nous possédons la relation de la captivité du Portugais Galeoto PEREIRA retenu longtemps à Fou Tcheou et qui vante la courtoisie des habitants auxquels il rendit visite [1].

FRANÇOIS-XAVIER, après avoir évangélisé les Indes et le Japon, se préparait à pénétrer en Chine, lorsqu'il mourut au seuil de la terre promise, dans l'île de Sancian (décembre 1552). Le lieu de sa mort fut l'objet d'un pèlerinage qui attira un si grand nombre de Portugais que les fonctionnaires chinois restreignirent le commerce étranger à la seule île de Lampacao.

Nous connaissons par Correa l'expédition envoyée en 1543 par le gouverneur Martino Affonso de SOUSA, sous les ordres de son protégé Jeronymo GOMES qui tira un profit

sideravel estabelecimento a que davão o nome de cidade, em Liampó (ou Limpó, ou antes Nim-pó) na costa oriental da China a 30° septembr. D'aqui passárão a fazer outro estabelecimento em Chinchéo pelos annos 1549, e ultimamente vierão a fundar o de Macáo, na ponta do sul da ilha de Gaoxam (ou Yanxan) em 1557, de que adiante se fallara. » (*Indice chronologico*, pp. 166-167.)

1. When we lay in prison at Fuquico, we came many times abroad, and were brought to the Palaces of Noble men, to be seene of them and their wives, for that they had neuer seene any *Portugall* before. Many things they asked vs of our Countrey, and our fashions, and did write euery thing, for they be curious in nouelties aboue measure. The Gentlemen shew great curtesie vnto strangers, and so did we finde at their hands... » (PURCHAS, *Pilgrimes*, III, 1625, p. 204.)

énorme de sa cargaison de poivre, ce qui ne l'empêcha pas de rentrer à Malacca sans une chemise, ainsi que l'aventure en 1544 d'Alonso Anriques de SEPULVEDA, qui, autorisé à transporter une cargaison de poivre en Chine, tenta de s'emparer du fort de Malacca pour prendre la place de Simão BOTELHO, puis se rendit au lieu de Canton à Tenasserim où il vendit ses marchandises et finalement échoua sur la côte de Siam où il fut mis à mort par les habitants.

Enfin, depuis 1554, selon Gaspar da Cruz, Leonel de SOUZA, originaire d'Algarve, conclut un arrangement avec les Chinois par lequel les Portugais paieraient les droits dans les ports et auraient le privilège d'y faire le commerce.

Les Portugais, arrivés les premiers dans l'Asie orientale dans les temps modernes, reprenaient en réalité la tradition des voyageurs persans et arabes.

CHAPITRE XIII

Arrivée des Portugais à Macao.

Fondation de Macao.

A quelle époque et dans quelles conditions les Portugais occupèrent-ils Macao ? Quelques historiens prétendent que les Portugais, ayant aidé les autorités chinoises du Kouang Toung à détruire les innombrables pirates *(ladrones)* qui désolaient l'estuaire de la rivière de Canton, obtinrent la permission de s'établir dans la partie de l'île de Hiang Chan, consacrée à la déesse [1] A-ma, dont le port *A-ma-ngao* ou *Ngao-men* est l'origine du nom de Macao. Le *Ming che*, cité par Bretschneider *(Mediæval Res.*, II, pp. 318-9), donne 1549 comme date de la fondation de Macao. D'autres historiens placent en 1557 la création de cette ville, qui reçut le nom de *Cidade do nome de Deos de Macao*. Suivant les Chinois, l'établissement des Portugais à Macao serait antérieur.

Robert Morrison écrit : « Des étrangers de Macao, tribu de l'Océan occidental (Europe), commencèrent à arriver dans la trentième année de Kia Tsing [2] ».

Abel-Rémusat donne la traduction du texte chinois relatif à l'établissement des Européens à Macao : « La 32e année Kia-thsing (1553), des vaisseaux étrangers abordèrent à Hao-king ; ceux qui les montaient racontèrent que la tempête les avait assaillis, et que l'eau de la mer avait mouillé les objets qu'ils apportaient en tribut. Ils désiraient qu'on leur permît de les faire sécher sur le rivage de Hao-king. Wang-pe, commandant de la côte, le leur permit. Ils n'élevèrent alors que quelques dizaines de cabanes de jonc. Mais des marchands, attirés par l'espoir du gain, vinrent insensiblement, et construisirent des maisons de briques, de

1. *T'ien Heou*, Souveraine du Ciel.
2. *View of China*, p. 13, trad. du *Ngao-men Ki lio*.

bois et de pierres. Les *Fo-lang-ki* (Francs) obtinrent de cette manière une entrée illicite dans l'empire. Ainsi les étrangers commencèrent à s'établir à Macao du temps de Wang-pe [1]. »

Le Père de Mailla [2] ou plutôt son éditeur, raconte ainsi l'établissement des Portugais à Macao : « Macao, en chinois *Ngao-nan* [3], est une petite île remplie de rochers qui la rendent de difficile accès; elle servoit autrefois de retraite aux pirates qui désoloient les côtes voisines. Les Portugais qui alloient aux Indes, ayant abordé à l'île de Sancian, pour commercer avec les Chinois, & la trouvant déserte, bâtirent sur la plage quelques cabanes, qui leur servoient d'abri en attendant leur cargaison : aussi-tôt que leurs vaisseaux étoient chargés, ils remettoient à la voile, abandonnant ainsi leurs petites habitations. Le gouvernement chinois qui avoit à cœur de détruire les écumeurs de mer, proposa de leur céder Macao, à condition d'en chasser les pirates : ces étrangers saisirent cette occasion de s'établir en Chine, & quoiqu'inférieurs en nombre aux brigands, ils vinrent à bout de les expulser & formèrent une bourgade très-peuplée. »

Dans une Requête de Tchin-mao contre les Européens au XVIII[e] siècle, je note les renseignements suivants relatifs aux débuts des relations des étrangers avec les Chinois [4] : « Pendant les années *Hong-tchi* (depuis l'an 1488 jusqu'en 1491), les Européens faisoient leur commerce à Canton & à Ning-po; dans les années dites *Kia-tsing* (elles ont duré depuis l'an 1522 jusqu'en 1566), un pirate, appelé Tchang-si-lao, qui rodoit sur les mers de Canton, s'empara de Macao, & assiégea la capitale de la Province. Les marchands Européens, que les mandarins appellèrent à leur secours, firent lever le siége, & poursuivirent le pirate jusqu'à Macao, où ils le tuèrent. Le Tsoung-tou manda à l'empereur le détail de cette victoire; & S. M. fit un édit par lequel il accordoit Macao à ces marchands d'Europe, afin qu'ils pussent s'y établir. Enfin, dans la première année de T'ien-ki (l'an 1621),

1. *Nouveaux Mélanges asiatiques*, I, 1829, pp. 328-329.
2. *Hist. de la Chine*, XI, p. 41, note.
3. Lire *Ngao-men*.
4. *Ibid.*, p. 331, note.

pirates ayant profité des troubles qui désoloient l'empire, vinrent attaquer Macao. Les Européens furent au-devant d'eux; & dans une action, ils tuèrent plus de mille cinq cens de ces misérables, & firent une infinité de prisonniers. Le Tsoung-tou & le Fou-yuen rendirent compte de cette victoire à l'empereur, qui, en considération de ces services, combla d'éloges et d'honneurs ces Européens, &c. »

Le P. Du Halde raconte les faits de la même manière et termine ainsi [1]: « Le Tsong-tou ayant fait sçavoir à l'Empereur le détail de cette victoire, ce Prince publia un Edit, par lequel il accordoit Macao à ces Marchands d'Europe, afin qu'ils pussent s'y établir. »

A la fin du XVIII[e] siècle, le voyageur français Sonnerat racontait ainsi l'origine de la colonie portugaise : Sonnerat.

« Avant que la rivière de Canton fut connue, & que les vaisseaux Européens abordassent à la Chine, les caravanes alloient chercher les productions du sol & de l'industrie, pour les distribuer ensuite dans toute l'Europe; elles en retiroient des profits considérables, & l'on trafiqua de cette manière jusqu'à ce que les Portugais, maîtres de l'Inde, virent la nécessité de fonder le commerce maritime de la Chine : c'est en 1518 que leurs premiers bâtiments mouillèrent à Canton; à cette époque, cette Province étoit infestée par des brigands qui, placés à l'entrée de la rivière sur des isles appellées aujourd'hui *Isles des Larrons*, sortoient de leur retraite, pour enlever les vaisseaux Chinois : ceux-ci foibles & lâches n'osoient plus quitter leurs ports, ni combatre une poignée d'hommes qu'une vie dure rendoient entreprenans ; ils se contentoient de les appeler Sauvages, & il fallut qu'une Nation Européene leur apprit que ces Sauvages n'étoient point invicibles.

« Intéressés à les détruire, les Portugais voulurent s'en faire un mérite auprès des Chinois. Ils offrirent leurs services, qu'on s'empressa d'accepter. Les Chinois armèrent conjointement avec eux, se réservant seulement de n'être que simples spectateurs. Les Portugais gagnèrent bataille sur bataille, & purgèrent enfin le pays de ces brigands si redou-

1. *Desc. de la Chine*, I, p. 234.

tés. Pour prix de leurs victoires, ils obtinrent une petite île sèche & aride, à l'entrée de la rivière de Canton, où ils bâtirent *Macao* : ils eurent aussi de très-beaux priviléges dont ils ont été privés dans la suite. On leur a laissé *Macao*, mais les Chinois ont élevé un fort qui commande la ville & la citadelle Portugaises &, à la moindre plainte on leur intercepte les vivres [1] ».

Barrière de Macao.

Plus tard, dans la seconde année de la période Wan Li (1575), les Chinois construisirent une barrière appelée par les Portugais *Porta do Cerco*, pour séparer Macao du reste de Hiang Chan. Il ne faudrait pas croire toutefois que les Chinois eussent abandonné tout droit sur Macao; en réalité, les Portugais y étaient les vassaux des Chinois. Ces derniers ne manquèrent jamais de faire valoir leurs droits : ainsi, ils s'opposèrent au débarquement des Anglais en 1802 et en 1808, époque à laquelle l'amiral DRURY fut reçu à coups de canon. D'ailleurs, depuis 1582, les Portugais payaient aux autorités chinoises une redevance de 500 taels par an. En outre, il y avait une double douane à Macao : l'une chinoise, l'autre portugaise. Aucun vaisseau étranger, en dehors des Portugais et des Espagnols de Manille, n'était autorisé par les Chinois à venir faire le commerce à Macao : l'intérêt même des habitants de Macao ne pouvait que leur faire approuver cette mesure. Les Portugais étaient même obligés de payer pour leurs navires le droit d'ancrage et de mesurage. Leur avantage sur les nations étrangères était de n'avoir à payer aux douanes du Céleste Empire que la même taxe que les marchandises chinoises.

Situation de Macao.

Macao est situé par 22° 11' de lat. N. et 111° 13' de long. E. de Paris, sur une péninsule rocheuse dépendant de l'île et du district chinois de Hiang Chan, à l'entrée occidentale de la rivière de Canton; au large, au sud-est se trouvent les îles de Macarera et Typa, le bras de mer qui les sépare de terre est désigné sous le nom de *Typa* « road », ou de *Chap Tze Men (Che tseu men)*; à l'ouest s'étend l'île de

1. *Voyage aux Indes et à la Chine*, 1782, II, pp. 6-7.—Félix RENOUARD de S[te] CROIX raconte une histoire à peu près semblable dans son *Voyage commercial et politique aux Indes Orientales*, 1810, III, pp. 70-71.

Tui Mien Chan, ou de Patera, désignée aussi sous le nom de Lappa ou de Kong pa; le port intérieur est formé entre cette île et Macao; au fond de la baie sur la côte de Hiang chan, s'élève la ville entourée de murailles Chien Chan désignée par les Portugais sous le nom de *Casa Branca*[1].

1. L'ouvrage le plus fréquemment cité pour l'histoire des premières relations de la Chine avec le Portugal est celui du Suédois LJUNGSTEDT :
— An Historical Sketch of the Portuguese Settlements in China; and of the Roman Catholic Church and Mission to China, Boston, 1836, in-8. — Cf. *Bibliotheca Sinica*, col. 2310-2311.
Il est rempli d'erreurs dont quelques-unes ont été relevées dans le livre suivant :
— *Historic Macao*, by C. A. MONTALTO DE JESUS. Hongkong, 1902, in-8.
Il faudra aussi consulter, outre les historiens portugais, l'ouvrage de D. Ferguson, cité à diverses reprises.

CHAPITRE XIV

St. François-Xavier et les Missions.

Evêché de Funchal.

Toutes les nouvelles possessions portugaises, depuis Madère jusqu'aux Indes, étaient soumises à la juridiction ecclésiastique de l'ordre du CHRIST dont le Prince Henri avait été Grand Maître ; leur Supérieur ecclésiastique, indépendant de tout évêque, était le vicaire de THOMAR, ville du Portugal, dans l'Estramadure, fondée sur le versant oriental des montagnes qui dominent les plaines de Batalha et d'Alcobaça, en 1180, par les Templiers ; à la destruction de ceux-ci, Thomar passa à l'ordre du Christ dont elle devint le chef-lieu.

Le Roi, Dom Manoel, avait fondé à Funchal, dans l'île de Madère, une église sous le vocable de Notre-Dame desservie par un vicaire de l'Ordre du Christ, lieutenant du vicaire de Thomar, et par quinze prêtres séculiers qui jouissaient des bénéfices qu'on nommait *portions*. Sur la demande de ce prince, le Pape LÉON X, par une bulle datée de Rome, 12 juin 1515, érigea Funchal en siége épiscopal ; par suite il supprima la vicairie de Notre-Dame et assigna pour dot à cette église : 1° les revenus précédemment attachés à la vicairie supprimée ; 2° 500 ducats à prendre tous les ans, avec le consentement du Roi, sur les revenus que Dom Manoel tirait de l'île Madère. Au lieu du vicaire et des quinze bénéficiaires attachés précédemment au service de l'église, le pape créa quatre dignitaires, savoir un doyen, un archidiacre, un chantre et un trésorier, et douze chanoines ; le pape réservait au roi de Portugal le droit de présentation à l'évêché, auquel fut nommé Diego PINHEIRO, vicaire de Thomar, qui mourut en 1526.

Diocèse de Goa.

Par une bulle du 31 janvier 1534, CLÉMENT VII, à la requête de João III, successeur de Dom Manoel, érigea

Goa en un évêché [1], détaché de celui de Funchal. D'autre part, par la même bulle, l'évêché de Funchal était transformé en un archevêché dont Goa était suffragant; ce dernier diocèse devait s'étendre du Cap de Bonne Espérance à l'Inde et à la Chine; sur ces entrefaites, Clément VII mourait le 25 septembre 1534, avant que cette bulle eût été expédiée, mais PAUL III, son successeur, la ratifia par sa propre bulle du 3 novembre suivant, *Æquum reputamus*, et en ordonna l'exécution.

A cause de la grande distance, par une bulle du 3 juillet 1551, le pape JULES III réduisit l'archevêché de Funchal à son ancien état d'évêché et le rattacha ainsi que Goa comme suffragant à l'archevêché de Lisbonne.

On ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients qui résultaient à cause de la distance du rattachement de Goa à Lisbonne; aussi par une bulle du 4 février 1557-8, *Etsi sancta et immaculata*, la troisième année de son Pontificat, sur la demande de D. Sébastien, le pape PAUL IV érigea Goa en archevêché indépendant [2]. Par deux autres bulles, *Pro excellenti praeeminentia*, du même jour, le pape érigea les églises de Cochin *(S. Cruz)* et de Malacca *(Assumtae Virginis)* en évêchés et les donna pour suffragants au nouvel archevêché de Goa, dont ils avaient été démembrés. Quant à l'étendue respective des trois diocèses, Goa, Cochin et Malacca, le pape chargea l'archevêque de Lisbonne d'en régler les limites, et de décider des questions, sauf le recours au Saint-Siége, si de trop grandes difficultés surgissaient [3].

1. Avant l'érection de Santa Catharina de Goa en évêché en 1534, il y eut quelques évêques aux Indes, par exemple Duarte NUNES, des Frères Prêcheurs, sacré évêque de Laodicée, † en 1528; et Fernando VAQUEIRO, de l'Ordre Séraphique, qui était aux Indes en 1532. Les deux premiers évêques de Goa furent : Francisco de MELLO, fils de Manoel de Mello et de Brites da SYLVA, sacré évêque de Goa, en 1532; † au moment de s'embarquer; et João de ALBUQUERQUE de l'ordre de St-François, de la province de Piedade, par bulle du 11 avril 1537; passa à Goa et † 28 février 1553. Cf. Antonio C. de Sousa.

2. Le premier archevêque paraît avoir été Gaspar DE LEÃO, chanoine d'Evora (1560-1567).

3. Note sur les érections des évêchés et archevêchés de Funchal ou Madère, de Goa, de Malacca et de Cochin. — Bib. Nat., MS Bréquigny, 58.

Le développement considérable du Christianisme aux Indes était dû à l'apôtre du nouvel ordre religieux créé par IGNACE DE LOYOLA : FRANÇOIS de XAVIER. François DE JASSU Y XAVIER est né le 7 avril 1506, fils de Juan DE JASSU et de Maria DE AZPILCUETA, fille de Martin de Azpilcueta et de Juana DE AZNAREZ, héritière de Xavier : Xavier est un *castillo* à deux lieues de Sanguessa dans la Navarre près de la province d'Aragon; quant à Jassu (en basque *Yatsou)* c'est un village à une lieue de Saint-Jean-Pied-de-Port. Au commencement de septembre 1525, François fut envoyé à Paris pour étudier à l'Université, célèbre alors dans le monde entier. Ce fut dans la capitale de la France que le jeune gentilhomme navarrais fit la connaissance d'Ignace de Loyola et il ne tard apas à subir l'ascendant de son actif et enthousiaste compatriote.

François de Xavier.

IGNACE de LOYOLA, né en 1491, au château de Loyola, soldat énergique, fut grièvement blessé le 20 mai 1521 à Pampelune qu'il défendait contre les Français. Pendant sa longue convalescence, frappé d'une grâce soudaine, il résolut de se vouer désormais au service du Christ; après avoir étudié à Barcelone, à Alcala, à Salamanque, il arriva enfin à Paris au commencement de février 1528. Il gagna à ses idées Pierre LEFÈVRE, François DE XAVIER, Jacques LAINEZ, Alphonse SALMERON, Nicolas ALPHONSE, surnommé BOBADILLA, et Simon Rodriguez D'AVEDO, tous Espagnols, sauf le premier qui était Savoyard. Le 15 août 1534, les sept compagnons « promettent à Dieu qu'après avoir achevé leur cours théologique ils se rendront à Jérusalem pour sa glorification; mais que, si au bout d'une année il ne leur est pas possible d'arriver à la Ville Sainte ou d'y demeurer, ils iront se jeter aux pieds du Souverain Pontife et lui jurer obéissance sans acception de temps ou de lieu [1] ».

Création de la Compagnie de Jésus.

François de Xavier quitte Paris le 15 novembre 1536; il retrouve Ignace à Venise le 8 janvier 1537; il est inutile de raconter ici le séjour de trois ans que fit François en Italie. Rappelons seulement quelques faits importants :

1. J. CRÉTINEAU-JOLY, *Hist... de la Compagnie de Jésus.* Paris, 1846, I, p. 28.

le pape Paul III (Alexandre Farnèse) accueillit Ignace, Lefèvre et Lainez et approuva à Tivoli, le 3 septembre 1539, l'Institut qu'ils se proposaient de créer; le 27 septembre 1540, le même Souverain Pontife proclamait la bulle *Regimini militantis Ecclesiae* qui constituait le nouvel ordre sous le nom de Compagnie de Jésus; ce nom qu'avait voulu changer Sixte-Quint fut approuvé avec les Constitutions par Grégoire XIV dans sa bulle *Ecclesiae catholicae;* Ignace était élu Général par ses compagnons le 13 avril 1541; le 17, il acceptait cette charge. Nous n'avons pas à rechercher ici les circonstances qui rendirent si rapides les succès du nouvel ordre religieux appelé à jouer au milieu du siècle de la Réforme, le rôle militant des ordres mendiants, Franciscains et Dominicains, au commencement du XIII[e] siècle. Le nouvel ordre religieux allait trouver son apôtre dans François de Xavier.

Le roi de Portugal, João III, comprit quels auxiliaires il pouvait trouver dans les Jésuites qui apportaient à leur œuvre la foi et l'enthousiasme des premiers croisés; quelle aide ils pourraient lui donner par l'évangélisation des vastes possessions d'outremer qui formaient un immense empire colonial que déjà il avait peine à maintenir dans son intégrité. João III chargea donc son ambassadeur à Rome, Pedro de MASCARENHAS, de demander au Pape six missionnaires pour les Indes Orientales. Seul François de Xavier était disponible ; il fut désigné par Ignace le 14 mars 1540 pour se rendre à ce nouveau champ de luttes où le zèle du premier apôtre de l'Extrême Orient allait ouvrir la route que devaient suivre avec tant de gloire ceux qui lui succédèrent.

Départ de François de Xavier.

Au mois de juin 1540, François retournait au Portugal et, le 7 avril 1541, s'embarquait à Lisbonne pour les Indes; il débarquait à Goa le 6 mai 1542. Une connaissance insuffisante de la route, la longueur du voyage, les conditions d'insalubrité, l'encombrement et la diversité des passagers, leur imprévoyance, leur inexpérience et leur saleté, le manque de vivres et d'eau, le mal de mer, enfin la maladie et le scorbut, rendaient terriblement dure la traversée du Portu-

gal aux Indes et causaient une effrayante mortalité parmi les gens hardis qui s'aventuraient au delà des mers. François, malade lui-même, se montra admirable de dévouement à l'égard de ses compagnons qu'il soignait et réconfortait [1].

Il fit, de septembre 1545 au 1er janvier 1546, un séjour à Malacca, d'où il se rendit aux Moluques; il est de nouveau à Malacca de juillet à décembre 1547; rentre à Cochin à la fin de janvier 1548, et enfin il entreprend, en 1549, son grand voyage au Japon.

Les Portugais au Japon.

L'auteur d'un manuscrit que le P. Cros cite sous le nom de l'*Annaliste de Macao* nous dit :

«Mais comme le prouve le livre d'Antonio GALVÃO, intitulé: *Dos varios descubrimentos*, ce fut seulement en 1542 que l'on eut vraie connaissance des îles du Japon. Cette année-là, Martin-Afonso DE SOUSA étant gouverneur de l'Inde, et François Xavier y arrivant, Antonio DA MOTTA, Francisco ZEIMOTTO et Antonio PEIXOTO allaient, en un *junco*, de Sião en Chine, lorsqu'une grande tempête, qu'on appelle *Tufao* (du chinois *Tayfum*, ou du japonais *Tay-fu*, grand vent) emporta leur *junco*, vingt-quatre heures durant, en pleine mer, et les mena entre les îles du Japon : ils abordèrent à une de ces îles appelée Zanegaxima, dans la mer de Satçuma. Les Portugais apprirent aux habitants de l'île à fabriquer les arquebuses *(espingardas)*, art qui se répandit bien vite dans tout le Japon. On garde encore, à Zanegaxima, souvenir de ces trois Portugais, de leurs noms et du service qu'ils rendirent.

« Fernão Mendez PINTO, en son livre des *Fingimentos*, se veut faire un des trois du *junco*, mais cela est faux, comme sont fausses beaucoup d'autres choses de son livre, qu'il semble avoir composé plutôt pour récréer que pour dire des vérités [2]. »

1. Le R. P. Alexandre BROU, S. J., dans un article intitulé *Voyages de Missionnaires.* — *De Lisbonne à Goa au* XVIe *siècle*, (*Études*, 20 oct. 1908, pp. 178-200) a raconté d'après Pyrard de Laval, Mocquet, Linschoten, le P. Trigault et autres voyageurs, les souffrances de la traversée.
2. Cros, *Saint François de Xavier*, II, pp. 44-45.

M. H. NAGAOKA [1], d'autre part, est arrivé à des conclusions un peu différentes :

« 1° En 1541, quelques Européens arrivèrent à Jingoujioura, dans la province de Boungo, à bord d'un navire chinois; cette arrivée ne fut pas connue aux Indes et d'ailleurs elle n'eut aucun résultat et passa pour ainsi dire inaperçue;

» 2° En 1542, pour la deuxième fois, les Portugais débarquèrent d'une jonque chinoise à Tanegashima et apportèrent aux Japonais des armes à feu;

» 3° Les noms des Portugais venus au Japon en 1542 étaient Fernand Mendez Pinto, Christophe Borello et Diego Zeimoto, noms qui avaient été changés aux Indes Orientales en ceux d'Antonio Peixota, Antonio da Motta et Francisco Zeimoto [2], [3]. »

Dans tous les cas, depuis quelque temps les bonzes de Hongwanji [4] étaient en révolte contre le shogoun Yoshiteru, de la dynastie des Ashikaga : l'empereur *(tenno)* GO-NARA était sans puissance; en 1550, Ota NOBOUNAGA commençait sa brillante carrière, continuait la lutte contre les bonzes et brûlait en 1573 le monastère de Hiyei-zan [5]; le moment était donc favorable pour la prédication d'une religion étrangère au moment où François de Xavier débarquait au Japon.

François de Xavier au Japon.

François quitta Goa le 14 avril 1549 pour Malacca, où il arriva le 30 juin.

Dans sa lettre adressée « aux Pères et Frères de l'Inde », « De Cangoxima, 5 novembre 1549 », François écrit : « Le soir du jour de Saint-Jean 1549, nous nous embarquâmes,

1. *Histoire des Relations du Japon avec l'Europe aux* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles.* Paris, 1905, in-8. — Cf. pp. 44-45.

2. Cf. *T'oung Pao*, Mai 1906, p. 298.

3. « Antonio da Motta, Francisco Zeimoto, e Antonio Peixoto, navegando para a China, forão arrojados pelo temporal ás costas do Japão, onde tomárão porto. Pelo mesmo tempo aportárão tamben a Japão Fernam Mendes Pinto, Christovão, Borralho, e Diogo Zeimoto. » *(Indice Chronologico das Navegacões... dos Portuguezes.* Lisboa, 1841, p. 166.)

4. Le plus grand temple de Kyoto.

5. Montagne située au N. E. de Kyoto.

pour venir ici, dans le navire d'un marchand païen, chinois, qui s'offrit au *Capitan* de Malacca pour nous porter au Japon [1]. » Evitant les ports de Canton et de Chincheo, François débarqua le 15 août 1549, à Kagoshima (Satsuma).

« Ce fut le jour de Notre-Dame d'août 1549 que, sans avoir pu prendre port ailleurs, au Japon, nous abordâmes à celui de Cangoxima [2] ».

Je n'ai pas à parler ici de l'apostolat de François au Japon : de sa prédication à Yamaguchi, de son voyage à Kyôto, de sa visite à Otoma, daimyo de Funai; on lira à ce sujet les ouvrages récents du R. P. Cros et de M. l'abbé Steichen [3]. L'espérance que François pourrait servir d'intermédiaire entre les indigènes et ses compatriotes désignés sous le nom de *Nambanjin,* « Barbares du Sud » [venus des Indes] ne fut peut-être pas étrangère à ses succès.

En 1551, François décide de rentrer à Goa; au milieu de décembre, il passe à l'île de San Tch'ouan, arrive aux Indes où il ne fait qu'un séjour de deux mois à Goa et repart pour la Chine.

François de Xavier en Chine.

François connait déjà les Chinois : De Cochin, le 29 janvier 1552, il écrivait à Simon Rodriguez :

« J'ai vu des Chinois au Japon et ailleurs. Ils sont blancs, comme les Japonais, jaloux eux aussi, de s'instruire et d'une intelligence encore plus étendue et plus pénétrante. Le sol de la Chine est très fertile. Entre les productions de cette riche contrée, la soie est une des principales. L'on y rencontre beaucoup de grandes villes avec d'élégantes maisons de pierre. Des Chinois m'ont dit qu'il y a chez eux des gens de diverses nations et religions, et, de ce que j'ai entendu, je conjecture qu'il s'y trouve des Juifs et des Mores. Rien ne m'autorise à penser qu'il y ait des chrétiens.

« J'espère m'y rendre, cette année 1552, et tout persuadé que l'Evangile, dès qu'on l'aura semé dans ce royaume, s'y propagera en long et en large. Que si les Chinois font bon

1. Cros, II, p. 4.
2. Cros, II, p. 10.
3. *Les Daimyo chrétiens ou un siècle de l'histoire religieuse et politique du Japon* 1549-1650. Hongkong, Imp. de la Soc. des Missions étrangères, 1904, in-12.

accueil à la Foi chrétienne, les Japonais n'auront pas de peine à abandonner des erreurs, que les Chinois leur communiquèrent. Du Japon à Liampo, ville importante de Chine, proche de la mer, la traversée est de cent lieues environ. J'ai très grande confiance que Dieu Notre Seigneur ouvrira les portes de la Chine, non seulement à notre Cie, mais aux autres Ordres religieux et que ce pays deviendra un champ commun où l'ardeur de tous les hommes apostoliques s'exercera à ramener les âmes dans la voie du salut [1] ».

François quitta Goa le 14 avril 1552 avec le P. Balthazar GAGO, le frère Alvaro FERREIRA et un jeune Chinois, pour la Chine, tandis que sur le même bateau s'embarquaient à destination du Japon les frères Pedro d'ALCAÇOVA et Duarte DA SILVA, un ambassadeur du daimyo de Barengo venu du Japon, et deux Japonais amenés aux Indes par François.

Diogo PEREIRA, ami de Xavier, devait le conduire en Chine sur son vaisseau la *Sainte-Croix*, attendu des îles de la Sonde,chargé de marchandises; pour mieux seconder les desseins apostoliques de François, Diogo avait titre d'ambassadeur auprès de l'Empereur de Chine. Lorsqu'il arriva à Malacca, D. Alonso de ATAÏDE, quatrième fils de Vasco da Gama, capitaine-mór, à la veille de succéder à son frère, Pedro DA SYLVA, dans la charge de capitaine de la forteresse de Malacca, jaloux du titre de Pereira, s'opposa à son départ et fit partir la *Sainte-Croix*, portant notre missionnaire, avec un capitaine et un équipage de son choix. François sur son lit de mort ne devait ni oublier ni pardonner la conduite d'Alonso [2].

Le 22 juillet 1552, François de Xavier écrit de Singapore à Diogo Pereira :

« J'emmène avec moi, en Chine, François de VILLA, parce que j'ai grand besoin de lui; et il sera également nécessaire à votre facteur, Thomas ESCANDES, pour aider à la vente des marchandises du vaisseau de V. M. Il vous reviendra, Dieu aidant, par la première embarcation allant de Chine à Malaca; et si Dieu N. S. ne m'ouvre pas un chemin par où

1. CROS, *Saint François de Xavier*, II, pp. 193-194.
2. CROS, *l. c.*, II, p. 301.

je puisse entrer en Chine, je retournerai, moi aussi, à Malaca par le premier vaisseau; et si j'arrive à temps, pour cela, à Malaca, j'y prendrai les vaisseaux qui vont en Portugal et j'irai dans l'Inde [1]. »

Le 26 octobre 1552, François de Xavier mandait au P. Gaspard BARZÉE :

« Me voici en ce port de Sanchoan, qui est à trente lieues de la ville de Canton : j'attends, chaque jour, un homme qui doit m'y porter. Nous sommes convenus que je lui donnerai pour cela, deux cents *cruzados*. Il l'a fallu, à cause des graves défenses et peines qu'il y a, en Chine, contre ceux qui, sans *chapa* du Roi, y introduiraient un étranger. J'espère de Dieu N. S. que tout aura très bonne issue.

« J'ai nouvelle certaine que ce Roi de Chine a envoyé en une contrée, hors de son royaume, certaines personnes pour savoir comment on s'y régit et gouverne, et quelles en sont les lois. D'où nos *señores* d'ici concluent et me disent que le Roi ne pourra que se réjouir de nous voir porter une Loi nouvelle en Chine [2]. »

Le 12 novembre 1552, François écrit au Supérieur de Malacca :

« D'ici à huit jours, j'attends le marchand qui doit me porter à Canton. Très certainement, s'il ne meurt pas, il viendra ici, vu la grande quantité de poivre que je lui promis; car, s'il me porte sain et sauf à Canton, il y gagne plus de 350 cruzados [3]. »

La dernière lettre de François de Xavier est du 13 novembre 1552 : elle est adressée à François Perez pour être transmise au P. Gaspard BARZÉE :

« Obtenez ensuite que le seigneur Evêque ou le Vicaire général mande une Provision, où sera déclarée l'excommunication que Don Alvaro a encourue, pour m'avoir violemment ôté le moyen de me rendre en Chine, refusant d'exécuter les Provisions du Seigneur Vice-Roi et d'obéir au Capitan d'alors de la forteresse de Malacca, Francisco Alva-

1. CROS, *Saint François de Xavier*, II, pp. 313-314.
2. CROS, *Saint François de Xavier*, II, pp. 330.
3. CROS, II, p. 331.

rez, qui, en même temps, était *Veador de fazenda* du Roi notre seigneur; toutes choses que vous savez fort bien, pour en avoir été témoin. La Provision du seigneur Evêque ou du Vicaire Général sera adressée au Père Vicaire de Malaca, — et elle portera ordre, à lui signifié par le seigneur Evêque ou Vicaire général, de publier, dans l'église, l'excommunication vu que l'excommunication a été publiquement encourue [1]. »

Il ajoute :

« Ces diligences, vous les ferez, pour deux raisons seulement : — la première, pour que Don Alvaro reconnaisse l'offense qu'il a faite à Dieu et l'excommunication qu'il a encourue, qu'il fasse pénitence, qu'il recherche l'absolution de l'excommunication qu'il a encourue, afin que, une autre fois, il ne fasse pas à un autre ce qu'il m'a fait à moi. — La seconde, pour que les Frères de la Compagnie qui iront à Malaca, ou à Maluco, ou au Japon, ou en Chine, ne trouvent pas d'empêchement à Malaca, et que les Capitans de Malaca ne mettent pas d'obstacles à leurs voyages, sachant, par ces notifications et publications, les peines spirituelles que l'on encourt pour être auteur de tels empêchements; si, en effet, il s'en rencontre que ni la crainte de Dieu ni l'amour de Dieu ne retiendraient, il est bon que ceux-là, par crainte ou vergogne du monde, n'empêchent pas le service de Dieu. »

Et plus loin :

« Quant à mon voyage de ce port de Chine, comme il est fort difficile et périlleux, je ne sais s'il réussira, bien que j'aie grande espérance de le voir aboutir. Si, par cas, je ne vais pas, cette année à Canton, j'irai à Siam, comme je vous l'ai déjà dit, et si je ne puis, dans l'année, passer de Siam en Chine, j'irai dans l'Inde, mais j'ai grande espérance d'aller en Chine.

» Sachez certainement une chose et n'en doutez pas : c'est qu'il pèse grandement au démon que ceux de la Cie du Nom de Jésus entrent en Chine; cette nouvelle certaine, je vous la fais savoir, de ce port de Sanchoan : à cela ne mettez

1. Cros, *Saint François de Xavier*, II, p. 336.

aucun doute, car les empêchements qu'il m'a opposés et qu'il m'oppose, chaque jour, je n'achèverais jamais de vous les écrire. Mais sachons aussi certainement une chose, c'est que avec l'aide, grâce et faveur de Dieu N. S., le démon, sur ce point, sera confondu; et ce sera grande gloire pour Dieu d'avoir, par un instrument aussi vil que moi, confondu la grande présomption du démon [1] ».

Un jeune et intelligent Chinois, Antonio DE SANTA-FÉ, assistait aux derniers moments de François de Xavier. Quand il était arrivé à San-tch'ouan, il s'y trouvait des navires portugais :

Mort de François de Xavier.

« Les Portugais insistèrent, de tout leur pouvoir, pour empêcher le Saint d'aller à une mort ou captivité certaine en abordant à Canton; ils lui disaient comment les Chinois n'avaient pas même épargné des Portugais que la tempête avait jetés sur leurs côtes : ils les avaient pris, maltraités et mis en prison, où ils étaient encore, sans que l'on trouvât moyen de les délivrer [2] ».

Non remis des ennuis du voyage de Malacca à San tchou'an, épuisé de fatigue, François en proie à la fièvre, ne put résister plus longtemps.

Antonio nous dit :

« Le samedi, il commença de perdre la parole... Ce fut le dimanche 27 novembre 1552, à deux heures après minuit, dans une cabane de paille, en l'île de San choan, vis-à-vis de Canton, que l'âme bénie du Père Maître François partit de cette vie présente pour la vie éternelle [3] ».

Le corps de François embarqué à San Tch'ouan dans la seconde moitié de février 1553, arriva à Malacca le 22 mars; de là, il fut transféré à Goa où il fut débarqué le 15 mars 1554, le jeudi de la semaine de la Passion.

Mission de Chine.

François de Xavier trouva des successeurs immédiats au Japon, grâce à des circonstances politiques favorables qui assurèrent aux missions naissantes l'appui puissant de Nobunaga, hostile aux moines bouddhistes; il n'en fut pas de

1. CROS, *l. c.*, pp. 327-328.
2. Le P. Valignani, cité par CROS, II, p. 342.
3. CROS, *l. c.*, II, p. 349.

même en Chine : Alessandro VALIGNANI, Michele RUGGIERI, Francisco PASIO, tous les trois Italiens, ne connurent que Macao et la province de Canton ; le véritable fondateur des missions de Chine fut Matteo RICCI, qui arriva en 1583, et après un apostolat actif dans diverses parties de l'Empire du Milieu, fonda la mission de Pe King où il mourut le 11 mai 1610.

Évêché de Macao.

Toutefois la nécessité de créer un évêché en Chine avait été sentie de bonne heure à Rome, et en 1557 on y érigeait un diocèse avec résidence à Macao.

On désigna pour occuper le nouveau siège épiscopal de Chine, le P. ANDRÉ DE OVIEDO, né à Illescas en 1518, appartenant à la Compagnie de Jésus, patriarche d'Éthiopie où il était arrivé le 25 mars 1557 ; le P. André préféra de rester à son poste, et à son défaut, on nomma en 1566, évêque de Chine, avec résidence à Macao, le P. Melchior CARNEIRO, également jésuite, évêque de Nicée depuis 1555, qui fut confirmé dans ses fonctions avec le titre de gouverneur de l'évêché par le pape Pie V, l'année suivante ; toutefois Carneiro renonça à son évêché dès 1569 et se retira à Macao même, dans la maison de son ordre, où il mourut le 19 août 1583 ; on l'enterra dans la chapelle principale de l'église Saint Paul.

Le 23 janvier 1575, Grégoire XIII, par la bulle *Super specula*, créait sur la demande de D. Sébastien, à Macao, un évêché sous le titre de Santa Maria et sous la juridiction de l'archevêque de Goa, qui devait former un diocèse comprenant la Chine, le Japon, les îles et terres adjacentes, sous le patronage du roi de Portugal. Le Pape, le 23 janvier 1576, par la bulle *Apostolatus officium* désignait Diogo NUNES pour l'évêché de Macao qui venait d'être créé, et le même jour, par la bulle *Hodie ecclesiae* adressée au clergé de la ville et diocèse de Macao, Grégoire XIII étendait à toute la Chine et au Japon l'obéissance au nouvel évêque [1]. Toufefois Diogo Nunes déclina l'honneur qui lui était offert, et par une cédule consistoriale du 22 octobre 1578, Gré-

1. *Corpo diplomatico Portuguez*, XI, 1898, pp. 661-667.

goire XIII nommait à sa place Don LEONARDO DE SAA, de l'ordre du Christ [1]. Leonard mourut le 15 septembre 1597, après avoir été pendant neuf ans (1585-1594) captif de pirates malais. Le Japon qui était compris dans le diocèse de Macao, en fut détaché en 1588, par Sixte-Quint, pour former l'évêché de Funay dont le premier titulaire fut le P. Sebastien de MORÃES, S. J., qui, après avoir été sacré à Lisbonne en 1588 [2], mourut en route la même année à Mozambique; il eut pour successeur Pedro MARTINEZ, S. J., élu en 1591, sacré à Goa en 1595, qui mourut à Meaco, le 13 février 1598. Par la bulle *Romanus Pontifex*, le 29 janvier 1593, Clément VIII avait désigné comme coadjuteur et futur successeur de l'évêque de Funay, Luiz de CERQUEIRA, S. J., évêque élu de Tibériade [3], né à Alviro, diocèse d'Evora, en 1552.

Une colonie et un évêché à Macao, tel est le résultat d'un demi-siècle d'efforts des Portugais en Chine. Avec la disparition de Vasco da Gama, d'Almeida, d'Albuquerque, la puissance portugaise avait commencé de décliner en Asie; après ces grands hommes, l'histoire coloniale du Portugal renferme encore de belles pages avec JOAO DE CASTRO (1545-1548) et Luis D'ATAÏDE (1568-1571), mais que pouvait faire un petit pays de 2,000,000 d'habitants décimés par la peste, pour maintenir l'unité non d'une grande possession, d'un empire, mais d'un monde toujours prêt à se soulever contre ses nouveaux maîtres; ajoutez au manque d'hommes, la corruption des fonctionnaires, et enfin à la fin du XVIe siècle la concurrence hollandaise et anglaise : le Portugais qui menait de front la propagande chrétienne avec la conquête — conflit du moine et du soldat — d'ailleurs médiocre négociant, n'était pas en état de lutter contre ces gens du nord, pratiques, âpres au gain, qui cherchaient exclusivement sur cette terre la récompense de leurs efforts et n'avaient pour diriger leurs actions que l'unique intérêt de leur com-

1. « Domini Leonardi Ferdinandez fratris militiae Domini nostri Jesu Christi sub regula Cisterciensi. » *L. c.*, XI, 1898, p. 672.
2. Bulle de Sixte Quint, du 19 février 1588.
3. *L. c.*, XII, 1902, p. 50.

merce. Le Portugais de la conquête fut un homme d'épopée: l'héroïsme était son élément; le Hollandais et l'Anglais qui le dépossédèrent étaient des marchands avisés : leur comptoir était leur forteresse.

Comme dans l'antiquité, la soie, et plus tard le thé, seront les grands produits d'exportation de la Chine qui sera une étape vers les îles de la Sonde et les Moluques, réservoir inépuisable des épices, source de profits immenses et cause principale de la rivalité des explorateurs et des marchands occidentaux dans leur ruée vers l'Extrême-Orient. Dans les grands voyages de découverte du XVe et du XVIe siècle, comme dans les croisades du Moyen âge, on ne trouvera que rarement l'enthousiasme et le désintéressement chez ceux qui les entreprennent, mais presque toujours l'appât du lucre : derrière la figure de l'explorateur ou du voyageur se profile celle du marchand plus ou moins âpre; rien n'est plus caractéristique à ce point de vue que les entreprises des Hollandais dont nous parlons plus loin.

CHAPITRE XV

Les Espagnols.

Ferdinand et Isabelle.

C'EST l'aurore d'une des plus belles périodes, peut-être la plus belle, de l'histoire de l'Espagne : l'infant d'Aragon, FERDINAND, né le 10 mars 1452, fils de JUAN II, roi de Navarre et d'Aragon, a épousé à Valladolid, le 18 octobre 1469, la princesse des Asturies, ISABELLE, sœur de HENRI IV, roi de Castille; la mort de ce prince, le 11 décembre 1474, leur donne la couronne de Castille à laquelle ils ajoutent celle d'Aragon que leur laisse JUAN II, le 19 janvier 1479; plus tard, Ferdinand joindra à ces deux royaumes la Haute Navarre, arrachée à JEAN D'ALBRET, époux de CATHERINE DE FOIX. Les souverains écrasent le maure BOABDIL qui capitule à Grenade, le 2 janvier 1492, mettant ainsi fin à la domination, depuis huit siècles, des musulmans dans la Péninsule ibérique. A ce moment même, un aventureux génois, échappé du Portugal, Christophe COLOMB, allait leur donner les clefs d'un immense empire dans le Monde nouveau qu'il découvrait. L'unité de l'Espagne était faite. Ferdinand V mourait le 23 janvier 1516, précédé le 26 novembre 1504 dans la tombe par Isabelle. Leur petit-fils, qui devait être CHARLES-QUINT, héritait de leur triple couronne, mais fils de JUANA LA FOLLE, fille des « Rois catholiques » (morte en 1554 à Tordesillas), qui avait épousé (1495), PHILIPPE LE BEAU d'Autriche (mort sept. 1506 à Burgos), lui-même fils de MAXIMILIEN et de MARIE DE BOURGOGNE, il y ajoutait les états de CHARLES LE TÉMÉRAIRE. Plus tard enfin, il ceignait la couronne impériale (1519).

Bulles d'Alexandre VI.

Lorsque les Rois catholiques apprirent l'heureux résultat du voyage de Christophe Colomb, convaincu qu'il avait trouvé la route des Indes, ils s'empressèrent de s'adres-

ser au Saint-Père pour obtenir par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs à Rome, BERNARDIN DE CARVAJAL et RUIZ DE MEDINA, donation des nouvelles terres découvertes; ALEXANDRE VI, Borgia, qui, ne l'oublions pas, était espagnol, accéda à ces demandes par ses bulles de mai 1493, en particulier par celle du 4 mai fixant la limite des possessions portugaises à *cent* lieues à l'ouest des Açores et du Cap Vert.

Traité de Tordesillas.

L'année suivante, le 7 juin 1494, un traité était signé à Tordesillas par le Portugal d'une part, Ferdinand et Isabelle d'une autre; il établissait la ligne de démarcation de pôle à pôle, du nord au sud, dans l'Océan à 370 lieues (de 17 ½ au degré), à l'ouest des *îles* du Cap Vert, ce qui devait avoir pour résultat de donner au Portugal le Brésil non encore découvert ! Ce traité fut ratifié le 24 janvier 1506 par JULES II. Les deux pays n'avaient pas prévu que l'un marchant vers l'est, l'autre vers l'ouest, la terre étant ronde, les deux puissances devaient fatalement se rencontrer : c'est qui arriva lors de la circumnavigation de l'escadre de Magellan.

Solis.

Le voyage de Christophe Colomb avait amené une ardente rivalité entre l'Espagne et le Portugal, menacé dans son hégémonie dans les mers lointaines. La grande expédition de Vasco da Gama redoubla l'ardeur des Rois catholiques : Christophe Colomb entreprenait son quatrième et dernier voyage (9 mai 1502 — 7 novembre 1504), pour trouver la route de l'Inde vers l'ouest, la plus courte suivant lui. Colomb parti de Saint Domingue, atteint la terre ferme qu'il appelle Ciamba, d'après Marco Polo, et longeant la côte, il cherche vainement le passage qui lui permettra de se rendre à Cattigara. Dernier et infructueux effort du grand navigateur. Mais son œuvre est continuée. Après l'échec de la mission qui allait être confiée à VESPUCE et à Vinc. Yañez PINZON (1507), une nouvelle expédition, organisée par le premier nommé Pilote Major de la Casa de Séville (1508), est confiée à Juan Diaz de SOLIS et au second pour se rendre dans les mers des Indes portugaises; la rivalité des deux chefs nuit au succès de l'entreprise (1509). D'autre part, deux expéditions avaient été orga-

nisées vers Veragua et Darien et placées l'une sous la conduite de Diego de NICUESA, l'autre sous celle d'Alonso de HOJEDA et de Juan de la COSA. La concurrence devenait féroce entre les deux royaumes de la Péninsule qui se volaient réciproquement leurs pilotes.

En 1512, Juan de Solis qui avait remplacé comme Pilote Major Americ Vespuce, mort le 22 février, fut chargé de se rendre à Malacca puis aux Moluques dont il prendrait possession au nom de la Castille, ensuite il irait à Sumatra, au Pégou et en Chine. Si ce plan avait été exécuté, un coup terrible aurait été porté aux Portugais. Sur les représentations de D. Manoel, les Espagnols renoncèrent à l'expédition. Mais la découverte du Pacifique devait leur ouvrir de nouvelles perspectives. En 1513, BALBOA avait entrevu le Grand Océan et conçu le projet d'atteindre les Moluques par cette voie nouvelle au moyen de navires construits sur la côte, mais cette idée ne fut en partie réalisée qu'en 1519, par l'expédition d'Andrès NIÑO [1].

Dans une dernière expédition, Solis quitte le 8 octobre 1515 le port de San Lucar pour tenter d'atteindre le Pacifique, mais en recherchant un détroit, il s'engage dans le Rio de la Plata, et après avoir occupé le territoire où s'élèvera Montevideo, il est tué et dévoré par les indigènes; sa flotte rentre sous la conduite de Francisco de TORRES.

Magellan

MAGELLAN (Fernão de Magalhães) appartenait à l'antique et noble famille portugaise de la Nobrega; on l'a fait naître en 1470 ou en 1480, tantôt à Porto, tantôt à Villa de Sabroza, dans la Comarca de Villareal, province de Tras-os-Montes, tantôt à Villa de Figueiro, dans l'Estremadure portugaise. Le 23 mars 1505, il partait de Lisbonne pour les Indes à bord d'un des navires d'Almeida. Nous n'avons pas à le suivre aux Indes et à Malacca où il se distingua et acquit la connaissance du commerce des épices et des routes de l'Extrême-Orient. De retour à Lisbonne en 1512, il sert en 1513 dans l'armée envoyée cette année, sous les ordres du du c de Bragance, par D. Manoel, contre les Maures d'Azamor. Mécontent du roi qui refusait de lui accorder des

1. JEAN DENUCÉ, *Magellan*, p. 71.

réparations qu'il considérait comme lui étant dues, Magellan se décida à passer au service de la Castille : D. Manoel n'avait jamais voulu reconnaître les mérites de Magellan et il ne sut pas utiliser les connaissances et l'esprit d'entreprise d'un officier qui allait porter à l'étranger le fruit de son expérience et de son énergie. Le Portugal qui n'avait pas su garder Christophe Colomb, renouvela sa faute en laissant partir Magellan. Celui-ci fut suivi par son ami Ruy FALEIRO, originaire de Covilha. Le roi CHARLES Ier (Charles-Quint) revenait des Flandres dans les Asturies, le 19 septembre 1517. Magellan arriva le 20 octobre suivant à Séville où il fut bien reçu. Conseillé par les armateurs Christobal et Diego de HARO, appuyé par Juan de ARANDA, facteur principal de l'Administration coloniale *(Contratacion)*, il a pour but de conduire une entreprise purement commerciale pour tirer de Malacca les épices à meilleur compte que les Portugais de Calicut. Après de nombreuses négociations, le 22 mars 1518, les clauses de l'expédition étaient arrêtées. Il fallut encore que le roi apaisât les officiers de la *Contratacion*, hostiles à un voyage aux Moluques ainsi que le roi de Portugal. Faleiro devenu fou ne partit pas. Enfin la flotte de Magellan, composée de cinq navires montés par des Portugais, des Espagnols, des Flamands, voire des Français (tous les pilotes sauf un étaient Portugais), mit à la voile de San Lucar de Barrameda, le 20 sept. 1520 ; elle comprenait la *Trinidad*, commandée par Magellan lui-même, le *San Antonio* ,par JUAN DE CARTAGENA, la *Concepcion*, par GASPAR DE QUESADA, la *Victoria*, par LUIZ DE MENDOZA, le *Santiago*, par JOÃO SERRÃO. Nous ne les suivrons pas dans leur voyage à travers l'Atlantique jusqu'au Rio de la Plata, que Magellan reconnut en janvier 1520 ; il descendit ensuite le long de la côte et, arrivé le 31 mars au port qu'il baptisa Saint-Julien, il eut à étouffer une rébellion parmi les équipages hostiles à un hivernage et désireux de rentrer en Europe. Mendoza et Quesada, chefs de la mutinerie, payèrent de leur vie (avril 1520) leur tentative avortée par l'audace de leur chef. Juan de Cartagena et le moine PERO SANCHEZ DE REINA

furent abandonnés dans une île déserte. Le 22 mai, le *Santiago* se brisait dans la baie de Santa Cruz. Le 21 octobre, l'escadre pénétrait dans le Détroit dont la découverte a immortalisé le nom de Magellan. Le *San Antonio*, avec Estevam GOMEZ, envoyé en avant, abandonne l'expédition et regagne l'Espagne où il arrive le 6 mai 1521. Magellan n'avait plus que trois navires; il franchit le cap Désiré, le 28 novembre 1520, ayant mis trente-huit jours pour traverser le Détroit qui porte aujourd'hui son nom glorieux; il avait atteint le Grand Océan, entrevu par Balboa. Longeant d'abord la côte du Chili, il l'abandonna, pour se diriger vers l'ouest, et découvrit les îles Guam et Rota, de l'archipel des Ladrones ou de « las Velas Latinas », et arriva, sans rencontrer les Carolines, à la pointe sud de l'île Samar (16 mars 1521), faisant partie d'un archipel que le navigateur baptisa l'archipel de Saint-Lazare, devenu celui des Philippines. Après avoir converti au christianisme le roi de Cebù, il fut tué en face de cette île, dans l'île de Mactan, par les indigènes qu'il avait attaqués imprudemment avec une poignée d'hommes (27 avril 1521). Magellan apprenait à ses dépens que les Malais ne pouvaient pas être traités comme les Hindous.

A la mort de Magellan, l'espagnol Juan Sébastian DEL CANO, de Guetaria, Guipúzcoa, dont la conduite avait été équivoque lors de la révolte du port Saint-Julien, nommé capitaine de la *Concepcion*, fut désigné comme chef à la place de Juan Lopez de CARABELLO, nommé d'abord mais qui se montra incapable. Le manque d'hommes fit abandonner la *Concepcion* qui fut brûlée en face de l'île de Bohol; il ne restait plus que la *Trinidad* et la *Victoria;* Del Cano arriva à Borneo puis aux Moluques (nov. 1521), où il chargea d'épices ses deux navires; il quittait Timor le 8 février 1522, la *Trinidad* étant incapable de le suivre, il continua le voyage avec la *Victoria;* il doubla en avril le cap de Bonne-Espérance et il arriva le 8 septembre 1522 à San Lucar avec 18 hommes seulement : l'expédition avait duré trois ans moins 18 jours.

L'expédition de Magellan, par sa durée et par ses résul-

tats, reste dans les annales des voyages comme la plus importante qui ait été entreprise dans cette période féconde de découvertes accomplies au XVe et au XVIe siècles. Magellan n'eut pas la bonne fortune de terminer son voyage, mais il l'avait conduit à son point essentiel. L'unique bâtiment de son escadre qui rentra à Séville avec Sébastian del Cano justifie la désignation qui a été faite de l'expédition de Magellan comme le premier voyage de circumnavigation autour du globe. En vérité, Sébastien del Cano et ses compagnons ont seuls exécuté la circumnavigation, mais le génie et le courage de Magellan les a guidés jusqu'au bout.

Legazpi.

A la politique coloniale expectante de son père Charles-Quint, Philippe II allait substituer des méthodes énergiques dans l'Extrême-Orient. Sur son ordre, le vice-roi de Mexico, D. Luis de VELASCO, confia une expédition dans l'Océan Pacifique à Miguel López de LEGAZPI, originaire de Zumárraga, au Guipúzcoa, avec le titre d'*adelantado ;* il devait être gouverneur des terres dont il s'emparerait. Avec les navires *San Pedro* et *San Pablo*, le galion *San Juan* et la patache *San Lucas*, Legazpi mit à la voile du port de Natividad, le 21 novembre 1564; avec lui partaient le Fr. Andrès de URDANETA et les Augustins Fr. Martín de RADA, Fr. Diego de HERRERA, Fr. Pedro GAMBOA et Fr. Andrès de AGUIRRE. En janvier 1565, Legazpi s'empare des archipels Marshall et Mariannes; il arrive le 27 avril 1565 à Cebú d'où Urdaneta rentre en Espagne pour rendre compte des progrès de l'expédition et demander des renforts. Legazpi quitte Cebú le 1er juin 1565, sur le *San Pedro*, avec le P. Aguirre. C'est en 1569 qu'il découvre la grande île de Panay; il fait la conquête de Luzón et le 24 juin 1571, il fonde la ville de Manille. L'année suivante, le 20 août 1572, mourait le *conquistador* des îles appelées *Philippines*, d'après le roi d'Espagne qui avait ordonné l'expédition.

Li Ma-hong.

A la fin de l'année 1574, les Espagnols faillirent perdre leur colonie des Philippines par l'attaque du pirate cantonais LI MA-HONG avec le japonais SIOCO, comme second; mais celui-ci fut tué et les assaillants repoussés furent obli-

gés de se rembarquer grâce à l'énergie des Espagnols et en particulier de Juan de SALCEDO ; ce triomphe était célébré tous les ans à Manille le jour de la Saint-André.

Relations avec la Chine.

A la suite de la visite d'un envoyé du vice-roi du Fou Kien, les Augustins profitèrent de son retour en Chine pour envoyer les PP. Fr. Martin de RADA et Jerónimo MARTIN, créer des Missions dans ce pays (juin 1575). Au mois d'octobre, ils revinrent ; le vice-roi n'autorisait pas leur établissement au Fou Kien, mais promettait de demander à l'empereur d'autoriser les Espagnols à faire le commerce dans un port de la province ; il envoya même un ambassadeur aux Philippines, mais le nouveau gouverneur Francisco de SANDE, qui avait remplacé LAVEZARES, en août 1575, n'accorda aucune attention à l'envoyé chinois qui, pour se venger, abandonna sur la côte, nus et attachés à un arbre, après leur avoir fait appliquer la bastonnade, les PP. de Rada et ALBUQUERQUE qui retournaient avec lui et auraient infailliblement péri si, par hasard, le sergent-major Juan MORONES ne les eût secourus.

Arrivée des Franciscains.

Le 14 juin 1577 arrivèrent à Manille, quinze franciscains observantins sous la direction du Fr. Pedro de ALFARO, leur premier custode (gardien), qui furent les fondateurs de la Province de Saint-Grégoire-le-Grand. Alfaro ne tarda pas à se rendre en Chine avec le P. Augustin de TORDESILLAS et deux capitaines espagnols ; le vice-roi de Canton ne leur permit pas de s'établir dans sa province et expédia Tordesillas à Tch'ang Tcheou. Le P. Alfaro se rendit à Macao où il fut bien accueilli par l'évêque jésuite Melchior Miguel CARNEIRO ; Alfaro voulut aller à Malacca, mais assailli par une tempête dans le golfe de Cochinchine, il périt dans les flots. Quant à Tordesillas et ses compagnons, ils retournèrent à Manille.

Dominicains.

Au mois de mai 1590, débarquait à Cavite un nouveau gouverneur général des Philippines, D. Gómez Pérez DAS MARINAS qui fut assassiné traîtreusement le 19 octobre 1593 par les Chinois, et partaient pour le Fou Kien le Provincial des Dominicains, Fr. Juan de CASTRO, et son compagnon, le Fr. Miguel BENAVIDES, mais les autorités de la province

les obligèrent à se rembarquer et le capitaine chinois de la jonque qui les avait amenés fut puni. Les Dominicains avaient fondé aux Philippines la province du Saint Rosaire des Philippines, Japon et Chine, dont le but principal était de propager l'Évangile dans l'Empire chinois. Le premier évêque des Philippines fut Fr. Domingo de SALAZAR, natif de Rioja en Castille, qui avait pris l'habit au couvent de San Estevan de Salamanque; son siège érigé vers 1581 était suffragant de Mexico. Le Fr. Antonio de ARCEDIANO, de San Pablo de Valladolid, fut le fondateur du Couvent de Macao.

Ce fut sous le gouvernement de Das Marinas, en 1590, que le Portugais Diogo BELLOSO et l'Espagnol Blas Ruiz de HERNAN GONZALEZ, établis depuis plusieurs années au Cambodge, vinrent de Lovek, envoyés par le souverain de ce pays, PRAUNCAR LANGARA, implorer l'aide des Philippines contre le Siam; deux expéditions furent en conséquence dirigées en 1596 et en 1598 au Cambodge, mais elles échouèrent : Lovek fut pris par les Siamois de PHRA NARET, qui envoya une ambassade à Luzon pour offrir son amitié aux Espagnols. Mais il ne rentre pas dans le cadre de notre histoire de raconter les efforts, inutiles d'ailleurs, des Espagnols pour assurer leur puissance au Cambodge.

Arrivée des Jésuites.

Ce fut en 1595 qu'arrivèrent aux Philippines la première mission des Jésuites avec le P. Pedro CHIRIÑO, ainsi qu'Antonio de MORGA, porteur d'ordres interdisant aux religieux de se rendre dans d'autres royaumes. Le général des Jésuites, AQUAVIVA, institua un vice-provincial des Jésuites et nomma à ce poste Antonio SEDEÑO qui se rendit à Cebú avec le P. Pedro Chirino.

Arrivée des Récollets.

Cette période est marquée par de nombreuses relations des Espagnols avec le Cambodge et des difficultés avec les émigrants chinois.

A la fin de 1606, le nombre déjà important des missionnaires était augmenté par l'arrivée à Manille des Récollets dont le premier vice-provincial fut le Fr. Juan de SAN JERÓNIMO.

Hollandais.

Pour contrecarrer les Hollandais qui venaient de débar-

quer à T'ai Wan, en 1625, le gouverneur des Philippines organisait une expédition composée de 12 sampans et de 2 galères, trois compagnies et 6 dominicains, sous les ordres du sergent-major D. Antonio CARREÑO; le 7 mai 1626, celui-ci établissait dans une baie du nord de Formose, près de Tam Chouei, une petite colonie qu'il appela Santiago; il y laissa quelques barques pour assurer le commerce entre la Chine et les Philippines et retourna à Manille. Le 30 décembre 1630, le gouverneur espagnol de Formose, Juan de ARCARAÇO, envoyait en ambassade au vice-roi du Fou Kien, les dominicains Angelo COQUI, ou de S. Antonino, vicaire de l'île Formose, de nationalité florentine, et Tomàs de la SIERRA, de la Congrégation de Cerdagne, qui devait être martyr. La première église de Formose fut dédiée en 1635 par les Espagnols à Tous les Saints.

Le 1er décembre 1640, le duc de Bragance était proclamé roi de Portugal sous le nom de JOÃO IV, mettant ainsi fin à l'union avec l'Espagne opérée par Philippe II, contre le gré des Portugais. Immédiatement le vice-roi de Goa donnait l'ordre de renvoyer à Manille les Espagnols et les religieux qui avaient envahi Macao. Les Hollandais ne s'en emparèrent pas moins de Malacca le 13 janvier 1641. Cette même année, ils attaquaient l'établissement espagnol de Formose; la forteresse de Tam Chouei se rendit le 24 août 1642; les Hollandais firent un grand butin : 40 pièces d'artillerie, de l'argent, etc. Les Espagnols et leurs missionnaires furent conduits à Java, puis à Manille. La perte de leur colonie de Formose fut un coup très sensible aux Espagnols qu'elle privait d'une escale pour les navires du Japon et de l'Amérique et d'une relâche pour le commerce entre Manille et la Chine. On attribua ce désastre au gouverneur des Philippines HURTADO de CORCUERA qui fut remplacé le 11 août 1644, par D. Diego FAJARDO Y CHACÓN [1].

Le gouverneur Manuel de LÉON († 11 avril 1677), envoya en 1669 à Macao, pour rétablir régulièrement le commerce ruiné par l'avarice de son prédécesseur SALCEDO, le capitaine D. Juan Enriquez de LOSADA et le jésuite Francisco

1. Voir *Infra*, pp. 229-230.

de MESINA, afin de signer des traités de commerce pour régulariser le trafic entre Macao, Canton et Ningpo, d'une part, et le port de Manille, visité par les jonques chinoises, d'autre part.

Japon et Nouveau Mexique.

C'est à IYEYASU et à l'année 1598 qu'il faut faire remonter les premières démarches des Japonais pour établir des relations officielles avec le Mexique, mais dès 1591, ils avaient demandé que les Philippines reconnussent leur suzeraineté et des missionnaires espagnols furent envoyés à Taikosama. Iyeyasu désirait que les navires marchands qui se rendaient des Philippines au Mexique fissent relâche au Japon, et par une lettre écrite pour lui par le franciscain GERONIMO de JESÚS au Gouverneur des Philippines, le chef Togukawa invitait les vaisseaux espagnols à chercher un abri dans l'un de ses ports du Kouanto en cas de mauvais temps. Les événements de Corée ne permirent à Iyeyasu de reprendre ses projets qu'en 1601, époque à laquelle il fit porter la lettre de G. de Jesús avec de riches présents, au Gouverneur des Philippines par SHINKIRO, riche marchand de Sakai. Il y eut une série d'ambassades entre Manille et le Japon dont l'une eut pour chef le célèbre William Adams. Le 1er août 1610, le Gouverneur VIVERO s'embarquait pour la Nouvelle Espagne avec 23 marchands japonais sous la conduite de deux nobles, TANAKA SHOSAKE et SHUYA RYUSAI, qui furent bien reçus à Mexico, par le vice-roi, Don Luis de Velasco. En 1611, Don Sebastian VISCAINO était envoyé en ambassade au Japon. Rappelons qu'en 1624, le shogoun IYEMITSU publia un édit expulsant les étrangers et interdisant aux Japonais de quitter leur pays sous peine de mort.

Dorénavant, l'Espagne, en dehors de ses missionnaires, ne joue aucun rôle dans les affaires de Chine.

CHAPITRE XVI

Le Début des Anglais dans l'Extrême-Orient.

A la fin du XVe siècle, l'Angleterre sortait d'une double crise qui, en la forçant de se replier sur elle-même, allait lui permettre de concentrer toutes ses énergies dans l'œuvre de formation de son unité nationale et dans le développement de sa marine et de son commerce maritime. Le règne de HENRI VI avait vu la fin de la domination anglaise en France, Calais excepté qui devait, sous MARIE TUDOR, tomber aux mains du Duc de GUISE, et la guerre des Deux Roses avait porté un coup mortel à la féodalité. La bataille de Bosworth (1485), où la Rose blanche d'York s'était effacée devant la Rose rouge de Lancastre, marquait une ère nouvelle. Avec l'avènement de la maison de Tudor et de son chef, le Comte de RICHMOND, qui règna sous le nom d'HENRI VII, l'Angleterre entre dans une nouvelle phase de son histoire, au moment même où l'histoire du monde allait être renouvelée par les grandes découvertes faites sous l'égide des étendards portugais et espagnols.

Comme le Portugal, au début de la carrière du Prince HENRI, l'Angleterre manquait de marine, et désireuse de prendre sa part dans la conquête des terres nouvelles, elle devait, en attendant que son énergie et sa ténacité suscitassent des DRAKE et des HAWKINS, se contenter d'employer les services de navigateurs étrangers.

Jean Cabot.

Le 5 mars 1496, Henri VII octroyait à Jean CABOT et à ses trois fils des Lettres patentes, à l'effet de naviguer « à l'est, à l'ouest et au nord, avec cinq navires portant pavillon anglais, pour chercher et découvrir toutes îles, contrées, régions ou provinces de païens dans n'importe quelle partie du monde ». Parti de Bristol, en mai 1497, Cabot

le 24 juin arrivait en Amérique. Nous ne le suivrons pas dans ses différents voyages au Nouveau Monde, l'Asie seule nous intéressant aujourd'hui.

M. MARGRY cite le texte suivant du traité signé le dernier jour d'avril 1527 par HENRI VIII et FRANÇOIS Ier, traité dans lequel ces deux rois menaçaient le commerce des épiceries des Portugais, dans le cas où ce peuple s'unirait à CHARLES QUINT.

Traité entre la France et l'Angleterre (1527).

« Item a été convenu de ne permettre passaige aux navires de Portugal chargés d'espiceryes et autres marchandises pour ycelles conduire par led. destroit (Manche) et basses regions et pays de l'Empereur, si ce n'est du commun consentement des d. sieurs Roys. — Ains seront les conducteurs des d. navires contraints vendre ou à tout le moins exposer en vente leurs espiceryes et autres marchandises en quelque endroit d'Angleterre ou de France, sans toutesfoys vendre entièrement en l'un des d. lieux leurs marchandises, ains icelles par égalle portion vendre et distribuer selon l'exigence et nécessité d'ung chacun des d. royaulmes, pourveu aussy que après la guerre intimée se le d. Roy de Portugal se declaire pour l'Empereur defendant son party par armes, lors il soit tenu et reputé comme un ennemy, et chacuns ses biens et subjectz venans ou trouvez ès pays et provinces des d. sieurs Roys, prinz, acquiz et detenus par droict de guerre [1]. »

Robert Thorne.

En 1527, un négociant de Bristol, Robert THORNE, qui avait vécu longtemps à Séville, en Espagne, et dont le père avait participé au voyage de Jean Cabot à Terre Neuve, adressait au Roi HENRI VIII une déclaration des Indes et des Terres découvertes soumises à l'Empereur et au Roi de Portugal, ainsi que des autres parties des Indes et des riches contrées à découvrir qu'il exhortait son souverain à prendre en main [2]. Thorne dévoile le fait demeuré secret jusqu'alors, qu'avec un petit nombre de navires, on peut découvrir de nouvelles terres et royaumes qui rapporteraient

1. *Navigations françaises*. Paris, 1867, p. 193. Je dois dire que j'ai vainement cherché ce texte dans les *Foedera* de RYMER et dans la Collection de Dumont.

2. HAKLUYT, *Navigations*, I, 1809, pp. 235 seq.

au Roi une gloire éternelle et à ses sujets des profits infinis. « Vers ces pays il y a un chemin à découvrir, celui du nord : car des quatre parties du monde, il semble que trois ont été découvertes par d'autres princes. » Cette « persuasion » était accompagnée d'un livre fait par Robert Thorne en 1527, à Séville, pour le Dr Edward LEIGH, ambassadeur d'Henri VIII, près de l'Empereur CHARLES QUINT, donnant des renseignements sur les parties du monde découvertes par lui et le Roi de Portugal, ainsi que sur la route des Moluques par le nord [1]. Le 20 mai 1527, Henri VIII, en conséquence, expédiait de Londres à Plymouth le *Mary of Guildford* et le *Sampson* qui quittèrent ce dernier port le 10 juin pour remonter vers le nord mais qui, à cause du mauvais temps, renoncèrent à leur entreprise d'aller au Cathay.

Sébastien Cabot.

Sous le règne d'EDOUARD VI (1549), Sébastien CABOT, fils de Jean, obtint une charte confirmée par Marie Tudor (1554-5) pour découvrir les terres, les pays et les îles jusqu'alors inconnus des Anglais en cherchant une route vers l'Inde et le Cathay par le nord-ouest, c'est-à-dire par l'Océan Arctique.

Sir Hugh Willoughby 1553.

EDOUARD VI accorda une permission à Sir Hugh WILLOUGHBY et à ses compagnons de faire un voyage par mer dans des pays lointains qui leur étaient jusqu'alors inconnus, « ainsi que d'y rechercher les choses qui manquaient en Angleterre, et d'y transporter les choses qui leur manquaient ». En conséquence le 14 février 1553, il leur remettait des lettres missives « pour les rois, princes, et autres potentats habitant les parties nord-est du monde dans la direction du puissant empire de Cathay [2] ».

Comme suite, un voyage fut organisé par Sébastien CABOT, « Governor of the Mystery and Company of the Merchant Adventurers of the City of London ». Une flotte, qui mit à la voile le 10 mai 1553, fut placée sous le commandement de Sir Hugh Willoughby qui montait la *Bona Esperanza* de 120 tonnes, avec l'*Edward Bonaventure*, de

1. HAKLUYT, *l. c.*, pp. 237 seq.
2. *Calendar of State Papers. — Colon. — East-Indies*, 1513-1616, p. 3.

160 tonnes, commandé par Richard CHANCELLOR, et la *Bona Confidentia*, de 90 tonnes, commandée par Cornelius DURFORTH. Assailli par la tempête sur la côte de Laponie, Willoughby fit naufrage à l'embouchure de l'Arzina, avec la *Bona Esperanza* et la *Bona Confidentia*, où il périt de froid et de faim avec ses compagnons au commencement de 1554. Richard Chancellor avait été plus heureux.

Richard Chancellor.

C'est en effet à Richard Chancellor que revient l'honneur, imprévu d'ailleurs, de découvrir la Mer Blanche. La tempête qui l'avait séparé de Sir Hugh WILLOUGHBY, conduisit son navire *Edward Bonaventure*, à Vardö, lieu du rendez-vous de l'expédition, où vainement Chancellor attendit son compagnon pendant plusieurs jours.

Chancellor se décida alors à pénétrer dans la Mer Blanche, connue alors sous le nom de baie de St. Nicolas, et mouilla à l'entrée de la Dvina, dans la petit port de Nenoksa; là il apprit des indigènes que la terre sur laquelle il venait de débarquer se nommait la Russie ou Moscovie, sur laquelle régnait IVAN VASILIEVITCH. Il se rendit à Moscou, à la Cour de ce souverain qui lui fit bon accueil et le renvoya l'année suivante avec des lettres pour le roi Edouard VI par lesquelles le tsar annonçait au prince anglais que ses sujets pourraient venir faire le commerce en Russie en toute sécurité et qu'il le priait d'envoyer un de ses conseillers pour traiter de cette question.

Sur ces entrefaites, Edouard VI, qui avait hérité de la mauvaise santé de sa mère JANE SEYMOUR, mourait à Greenwich le 6 juillet 1553, à l'âge de seize ans, et après quelques jours de règne de Lady JANE GREY, il était remplacé sur le trône d'Angleterre par MARIE TUDOR, fille de CATHERINE D'ARAGON, qui l'année suivante, épousait le 25 juillet, dans la cathédrale de Winchester, le sombre PHILIPPE d'Espagne, fils de Charles-Quint, son cousin. Marie ne porta pas moins d'intérêt que son frère aux entreprises dans les pays lointains et en 1555-1556, elle accordait une charte à la Compagnie des « Merchant Adventurers » qui devenait la Compagnie de Moscovie ou de Russie, lui confirmant ses privilèges et lui concédant des droits dans

ses futures découvertes. Ses bureaux à Londres étaient dans Seething Lane.

En 1555, une seconde expédition était envoyée en Russie, sous la conduite de Richard Chancellor lui-même, accompagné de deux agents, George KILLINGWORTH et Richard GRAY, avec les instructions nécessaires pour négocier les conditions de l'ouverture du commerce dans l'empire russe; ils ne devaient d'ailleurs pas perdre de vue le but du premier voyage, à savoir : « apprendre comment on pouvait se rendre de Russie au Cathay par terre ou par mer ». Chancellor, bien reçu par le tsar à Moscou, obtint le monopole du commerce dans la Mer Blanche, et l'autorisation d'établir des factoreries ou des maisons de commerce à Kholmogori, Vologhda et ailleurs. « Et ainsi puissions-nous continuer trois ou quatre ans, écrit Killingworth à la Compagnie, et dans cette période nous connaîtrons le pays et les marchands, et la manière de nous mieux sauver nous-mêmes, et où construire nos maisons, et où chercher les marchandises [1]. »

Dès 1557, ils avaient établi des factoreries à Kholmogori, Vologhda et Moscou, près de l'église St. Maxime.

Princes de Moscou.

La Russie traversait alors une des périodes les plus importantes de son histoire : les grands princes de Moscou ralliaient autour d'eux, de gré ou de force, les membres de la famille slave épars dans l'Europe orientale, et ils annexaient les tribus tartares qui avaient survécu de la domination de la Horde d'Or, partie de l'héritage laissé du vaste et éphémère empire créé par Tchinguiz Khan. IVAN III, le Grand (1462-1505), fils de VASILI l'Aveugle, avait soumis Novgorod (1478), qui s'était donné au roi de Pologne pour échapper au joug moscovite, et réuni à son territoire les principautés de Tver, Rostov, Iaroslavl; son fils VASILI III Ivanovitch (1505-1533) continua son œuvre en annexant la république de Pskov et les principautés de Riazan et de Novgorod-Severski; ce prince entretenait par des ambassades des relations avec les puissances occidentales : c'est sous son règne qu'eurent lieu les deux missions de SIGISMOND,

Baron de Herberstein.

baron de HERBERSTEIN, né le 23 août 1486 au château de

1. HAKLUYT, 1589, p. 301.

Wippach, dans le cercle d'Adelsberg, en Carniole, qui nous a laissé des notes fort intéressantes sur la Russie [1]; envoyé une première fois en 1517 à Moscou par l'Empereur MAXIMILIEN, il y retourna une seconde fois en 1526 pour remercier Vasili de la mission qu'il avait expédiée en Espagne pour féliciter Charles-Quint de son élection comme Empereur [2]. Enfin IVAN IV Vasilievitch (1533-1584), surnommé le Terrible, né le 25 août (4 sept.) 1530, compléta l'œuvre de ses devanciers : le 16 janvier 1547, il se faisait couronner à Moscou et prenait le titre de Tsar, et le 3 février suivant, il épousait ANASTASIE, fille de feu Roman Iouriévitch ZAKHARINE-KOCHKINE [3]. Il tourna ses armes contre les Tartares et il prenait Kazan, après un assaut terrible donné le 2 octobre 1552; deux ans plus tard, en août 1554, il devenait maître du khanat d'Astrakhan. Ivan IV.

C'est sur ces entrefaites que s'ouvrirent les négociations des Anglais. Chancellor, ayant heureusement accompli sa mission, remit à la voile pour l'Angleterre le 20 juillet 1556 avec son propre navire l'*Edward Bonaventure*, les deux vaisseaux de Willoughby, la *Bona Speranza* et la *Bona Confidentia*, restitués par les Moscovites, et enfin le *Philip and Mary* récemment arrivé d'Angleterre; il emmenait avec lui Osep Grigorievitch NEPIÉÏA, *namiéstnik* (lieutenant) de Vologhda, le premier ambassadeur de Russie en Angleterre, et il rapportait pour plus de £. 20.000 de fourrures et autres marchandises. Les deux navires de Willoughby disparurent en route, et le 10 novembre, l'*Edward Bonaventure* fit naufrage sur la côte d'Aberdeenshire dans Pitsligo Bay : Chancellor et son fils ainsi que plusieurs Russes périrent; Nepiéïa échappa avec peine au désastre, en perdant tout ce qu'il possédait, et il arriva en février 1557 à Londres où il fut accueilli magnifiquement; le roi Philippe le reçut en audience en mars. Nepiéïa.

1. *Rerum Moscoviticarum Commentarii*... Vienne, 1549, in-fol.
2. Herberstein est mort à Vienne le 28 mars 1566.
3. K. WALISZEWSKI. *Les Origines de la Russie moderne. — Ivan le Terrible*. Cinquième édition. Paris, Plon, 1904, in-8.

Premier voyage de Jenkinson 1557.

La Compagnie se décida à organiser pour la Russie une nouvelle expédition qui fut placée sous les ordres d'un homme expérimenté, Anthony JENKINSON, originaire de Northamptonshire, qui, depuis 1546, avait parcouru, non seulement toute l'Europe, mais aussi les îles de la Méditerranée, la Syrie, la Palestine, Alger, Tunis, Tripoli, la Norvège et le Pays des Samoyèdes, la Mer Caspienne, etc. [1] L'ambassadeur russe était porteur d'une lettre de Philippe et de Marie, pour Ivan IV, datée de Westminster, avril 1557, et il devait donner tous les détails relatifs au traité de commerce; les souverains anglais faisaient des vœux pour la prospérité du tsar et le développement de la religion catholique; les négociants des deux pays devaient jouir de priviléges égaux de liberté du commerce et de protection [2]. La Compagnie qui avait déjà fait l'essai du commerce russe, embarqua une grande quantité de draps et d'autres marchandises anglaises et des ouvriers pour installer une corderie à Kholmogori, ainsi que dix jeunes apprentis destinés à apprendre le commerce et à fournir des renseignements sur le pays. La flotte qui comprenait la *Noble Primrose*, lancée à Deptford le 6 juillet 1551, portant Jenkinson et Nepiéïa, le *John Evangelist*, l'*Anne* et la *Trinity*, mit à la voile de Gravesend le 12 mai 1557 et jeta l'ancre à St. Nicolas le 12 juillet.

Tandis que l'ambassadeur russe avec des Anglais destinés au service de l'Empereur débarquaient et remontaient la Dvina en bateau, Jenkinson surveillait le déchargement des marchandises, puis l'embarquement de la cargaison à destination de l'Angleterre, et se rendait ensuite par eau à Kholmogori, au sud-est d'Arkhangel bâti plus tard en 1584, dans une île formée par les deux bras de la Dvina septen-

1. The name of such countries as I, Anthonie Ienkinson, haue traüelled vnto, from the second of October 1546, at which time I made my first voiage out of England, vntill the yeere of our Lord 1572, when I returned last out of Russia. Pages 341-343, II, *Early Voyages and Travels to Russia and Persia* by ANTHONY JENKINSON. — Edited by E. DELMAR MORGAN and C. H. COOTE. London, Hakluyt Society, 1886, 2 vol. in-8.

2. *Calendar of State Papers — Foreign* — 1553-1558. — MARY, p. 300, nº 595.

trionale, et à Vologhda où il prit la route de terre pour Moscou.

Le 23 avril 1558, muni de lettres du Tsar, Jenkinson avec Richard [1] et Robert JOHNSON, se met en route pour le Cathay; passe à Nijni Novgorod, descend la Volga avec le nouveau gouverneur d'Astrakhan, arrive à Kazan le 29 mai; il y reste quinze jours; il était le premier Anglais qui visitait cette ville; il est à Astrakhan le 14 juillet et il entre, également le premier Anglais, le 10 août, dans la Mer Caspienne d'où il débarque le 3 septembre pour se mettre en route (14 sept.) par le désert, au sud de l'Aral, et se rendre à Vezir, alors capitale du Khwarezm, le khanat; il passe à Ourgandj, Kath et il atteint Bokhara le 23 décembre 1558.

« Ce Boghar [2], dit-il, est situé dans la partie la plus basse de tout le pays, entouré d'une haute muraille de terre, percé de plusieurs portes : il est divisé en trois quartiers, dont deux pour les rois, et le troisième pour les négociants et les marchés, et chaque spécialité a sa résidence et son propre marché. La ville est très grande, et les maisons pour la plupart sont en terre, mais il y a aussi beaucoup de maisons, de temples et de monuments de pierre construits somptueusement et dorés, et spécialement des bains bâtis artificiellement qui n'ont pas leurs pareils dans le monde : il serait trop long à répéter de quelle façon. Il y a une petite rivière traversant le milieu de la ville, mais son eau est malsaine, car elle fait naître dans les hommes qui la boive, et surtout chez ceux qui ne sont pas nés là, un ver d'une aune de long, qui réside ordinairement dans la jambe entre la peau et la chair, et on l'arrache avec grand art et adresse vers la cheville, les chirurgiens en ayant une grande habitude, et si le ver se casse quand on l'arrache, la partie meurt, et chaque jour il sort d'environ un pouce, on l'enroule jusqu'à ce qu'il soit entièrement sorti... »

Jenkinson nous dit que « le roi de Boghar [3] n'a ni grande

1. Ancien compagnon de Chancellor en 1553.
2. JENKINSON, *l. c.*, p. 81-83.
3. JENKINSON, *l. c.*, p. 85. — Dans une note, Mr. Morgan écrit : « Abdullah Khan, fils de Iskender Khan, fils de Janibeg, petit-fils d'Abulkhair, est probablement le « roi » mentionné. Abdullah était à cette époque khan

puissance ni richesses, ses revenus ne sont que petits, et il est entretenu pour la plus grande part par la Ville ».

Il ajoute :

« Il y a annuellement un grand arrivage de marchands à cette cité de Boghar, qui voyagent en grandes caravanes des pays environnants, comme l'Inde, la Perse, Balkh, la Russie, avec divers autres, et dans les temps passés du Cathay, quand il y avait passage, mais ces marchands sont si misérables et pauvres, et apportent de si petites quantités de marchandises, attendant deux ou trois années pour les vendre, qu'il y a peu d'espérance qu'il y ait quelque bon commerce à suivre [1]. »

Puis il cite les marchandises provenant des différents pays et voici les produits du Cathay :

« Des pays de Cathay on apporte ici en temps de paix et lorsque la route est ouverte, du musc, de la rhubarbe, du satin, du damas, et diverses autres choses; pendant que j'étais à Bokhara, il vint des caravanes de tous ces pays, excepté du Cathay, et la cause pour laquelle rien ne venait de là, était les grandes guerres qui avaient duré trois ans avant mon arrivée, et duraient encore entre deux grands pays et villes des Tartares qui sont directement sur la route entre le dit Bokhara et le dit Cathay, et certains peuples campagnards barbares, aussi bien des Gentils que des Mahométans à la frontière des dites villes. Les villes sont appelées Tachkend *(Taskent)* et Kachgar *(Caskayre)*, et les gens qui font la guerre contre Tachkend sont appelés Cassaks de la loi de Mahomet, et ceux qui font la guerre au dit pays de Kachgar, sont appelés Kings (Kirghiz ?), Gentils et idolâtres. Ces deux nations barbares sont de grande force, vivant dans les champs sans maison ou ville, et ont presque subjugué les villes susdites, et ainsi coupé la route de telle manière qu'il est impossible pour une caravane de passer sans être pillée, en sorte que dans les trois années avant

de Bokhara par apanage, tandis que son oncle, Pir Mahommed, occupait la place de khan suprême. Heureux dans ses guerres, Abdullah devint chef de tout le Mavara n nahr en 1583, à la mort de son père, et laissa une grande réputation après lui. »

1. *Ibid.*, *l. c.*

notre arrivée, aucune caravane n'était partie, et n'avait fait le commerce entre Bokhara et Cathay, et quand le chemin est libre, le voyage est de neuf mois [1]. »

Richard Johnson, qui était à Bokhara avec Jenkinson, avait de son côté recueilli des renseignements de Russes et autres étrangers; un Tartare, nommé SARNICHOKE, comptait 30 jours de Bokhara à Kachgar et 30 jours de cette dernière ville au Cathay [2]; un autre négociant tartare comptait 14 jours de Bokhara à Tachkend, 7 jours de Tachkend à Uzkend, d'Uzkend à Kachgar, 20 jours; de Kachgar à Sou Tcheou, frontière du Cathay, 30 jours; de Sou-tcheou *(Sowchick)* à Kan Tcheou *(Camchick)* 5 jours, et de Kan Tcheou au Cathay, deux mois de voyage, « toute la route étant habitée, tempérée et bien pourvue de fruits innombrables, et la ville principale dans ce pays entier est appelée Khan-baliq *(Cambuloo)* qui est encore à dix jours de Cathay. Au delà de cette terre de Cathay qu'il loue pour être policée et extrêmement riche, est le pays nommé en langue tartare *Cara-calmack*, habitée par un peuple noir; mais au Cathay, dont la plus grande partie s'étend jusqu'au soleil levant, les gens sont blancs et d'un teint clair. Leur religion aussi, suivant ce que les Tartares rapportent, est chrétienne, ou à la manière chrétienne, et leur langue spéciale, différant de la langue tartare [3] ».

Le marchand persan HADJI MAHOMET comptait d'Aksou à Koutcha, 20 jours; de Koutcha à Karachahr, 10 jours; de Karachahr à Tourfan, 10 jours; de Tourfan à Qomoul (Hami), 13 jours; de Qomoul à Sou Tcheou, 15 jours; de Sou Tcheou à Kao-tai (entre Kan Tcheou et Sou Tcheou), 5 jours et de Kao-tai à Campion, dans la province de Tangout, d'où vient la plus grande partie de la rhubarbe, 6 jours [4].

Au bout de trois mois et demi de séjour à Bokhara, Jenkinson voyant qu'il ne pourrait continuer son voyage

1. JENKINSON, *l. c.*, pp. 90-92.
2. *Ibid.*, p. 101.
3. JENKINSON, *l. c.*, pp. 102-103.
4. *Ibid.*, *l. c.*, p. 107.

jusqu'au Cathay, se décida à revenir sur ses pas, par la même route, abandonnant l'idée de traverser la Perse. Il quitta Bokhara le 8 mars 1559 avec une caravane de 600 chameaux, repassa par la Caspienne et Astrakhan; remonta la Volga et arriva à Moscou le 2 septembre après une absence d'une année, cinq mois et neuf jours, avec six ambassadeurs tartares et vingt-cinq esclaves russes libérés; bien accueilli par le Tsar, Jenkinson resta à Moscou jusqu'au 17 février; il arriva à Kholmogori le 9 mai 1560 et rentra en Angleterre avec Henry LANE, agent de la Compagnie de Moscovie, résidant à Vologhda; Lane avait accompagné Chancellor lors de son second voyage en 1555 et s'était rendu avec lui à Moscou.

Pendant son voyage, la catholique Marie Tudor était morte, et elle avait été remplacée sur le trône d'Angleterre le 17 novembre 1558 par sa sœur Elizabeth, qui allait poursuivre sa politique en Russie.

Deuxième voyage de Jenkinson 1561.

Quoique son premier voyage ait présenté le plus vif intérêt, Jenkinson ne recueillit pas à son retour dans son pays la moindre récompense, mais les « Merchant Adventurers » considérèrent sans aucun doute les résultats comme satisfaisants, car Jenkinson fut chargé d'une nouvelle mission au delà de la Caspienne pour essayer d'ouvrir des communications avec la Perse. Il était porteur de deux letttres de la reine d'Angleterre datées du 25 avril 1561 adressées, l'une à l'Empereur de Russie, l'autre au Sophi de Perse, pour obtenir leur protection en faveur de Jenkinson; ELIZABETH rappelait à Ivan les sentiments d'amitié qu'il avait témoignés à sa sœur Marie ainsi qu'à ses sujets et que les relations entre les deux pays avaient commencé sous le règne de son frère Edouard VI [1].

D'après les instructions *(remembrance)* qui furent remises le 8 mai 1561 à Jenkinson par les « Gouernours, Consuls, and Assistants of the companie of Marchants, trading into Russia », celui-ci devait se rendre à Moscou avec la lettre de la Reine, puis passer en Tartarie, en Perse, et revenir à

1. JENKINSON, pp. 107-112, d'après HAKLUYT, 1589, I, pp. 305, 361-362.

Moscou avec des marchandises; si à l'été de 1562, il ne pouvait aller en Perse, il devait chercher un passage par la Nouvelle Zemble, dont Steven BURROUGH avait entendu parler lors d'une navigation à travers le détroit de Vaygats en 1556, ou revenir en Angleterre, s'il le jugeait utile; si dans l'été de 1563, il n'y avait pas plus de chance de pénétrer en Perse, Jenkinson transporterait les marchandises en Pologne et à Constantinople.

Jenkinson s'embarqua à Gravesend sur le *Swallow* le 14 mai 1561; il était en juillet à Kholmogori, d'où il se rendit à Moscou où il arriva le 20 août. Il tombait en pleines fêtes; la première femme d'Ivan, Anastasie, était morte en 1560; le 26 août 1561, le souverain russe épousait MARIE, fille d'un prince circassien, TEMRIOUK; elle passait «pour avoir été aussi dévergondée dans ses mœurs que féroce dans ses instincts [1] ». Fatigué d'une longue attente pour ses passeports, Jenkinson songeait à retourner en Angleterre, lorsqu'il fut retenu par son ancien compagnon, Osep Nepieïa; non seulement on lui remit ses passeports pour la Perse, mais encore, il fut chargé par le Tsar de commissions pour les princes de Circassie. Il arriva à Astrakhan le 10 juin et il mit à la voile sur la Caspienne le 15 juillet 1562; il débarquait le 1er août à Derbend, alors persan, longea la côte jusqu'à Shabran, rencontra ABDULLAH KHAN et se rendit à la capitale Kazvin où il arriva le 2 novembre 1562.

THAMASP Ier occupait alors le trône de Perse. Son père ISMAËL SEFI, avait commencé à lutter en 1499 contre les petites dynasties qui se partageaient le pays et s'était fait proclamer Chah en 1505, créant la dynastie des Safevides (Séfides); il mourut à Ardebil en 1523 et fut remplacé par Thamasp; celui-ci fit de Kasvin, sa capitale, lorsque Tauris eut été occupé par les Turks Ottomans sous SOLEIMAN II en 1531. Ce dernier voulant assurer la succession du trône à son fils SELIM, qui règna effectivement de 1566 à 1574, chercha à faire périr son plus jeune fils BAYEZID, qui s'enfuit en Perse où Thamasp le laissa mettre à mort avec ses enfants par un agent de son père, HASSAN AGHA, arrivé quatre jours

1. WALISZEWSKI, *op. cit.*, pp. 497-498.

avant Jenkinson; cependant d'autres historiens placent ce tragique événement au 25 sept. 1561. Le baron de Busbeck raconte dans ses lettres les aventures de Bayezid jusqu'à son arrestation et il ajoute :

« C'est là où se termine l'histoire de Bajazet jusqu'à ce jour : je me félicite d'en avoir appris sûrement jusqu'aux moindres circonstances, puisque vous désiriez que je vous l'écrivisse ; personne, je crois, ne peut dire positivement quel est le sort que l'avenir lui réserve, les conjectures en sont toutes bien incertaines : quelques uns disent que Soleiman lui donnera l'un des Gouvernemens qu'il a demandés, sur les confins de la Turquie & de la Perse ; d'autres le comptent pour mort, & le regardent comme une victime qui sera immolée au ressentiment du Sophi, & à la colère de Soleiman ; que l'un de ces Princes le fera étrangler, ou qu'il périra misérablement dans sa prison.... [1] »

Il est utile de noter ici ce que l'ambassadeur du Roi des Romains a appris de la Chine ; en effet, Auger Gislen de Busbeck écrit (1561-62) :

« Voici ce que m'a dit un certain Turk vagabond, du Royaume de Cataye & de la Ville capitale. Cet homme étoit de ceux, qui par un motif de pieté parcourent les Pays les plus éloignés, & n'honorent Dieu que sur les montagnes, ou sur des éminences, ou dans des lieux vastes & déserts. Celui-ci avoit voyagé presque dans tout l'Orient, & s'étant associé avec des Portugais Marchands, qui alloient en Caravane en Cataye, il y étoit allé aussi. Il me dit qu'ils passerent par des routes peu pratiquées, à cause du grand nombre de voleurs qui sont dans ces Pays. Lorsqu'ils eurent quittés les Confins de Perse, ils trouvèrent deux ou trois Villes, qu'il me dit que l'on appeloit *Sammercanda*, *Borchara* & *Taschan*, ils entrèrent ensuite dans de grands déserts, dont une partie est habitée par des Peuples féroces & tout-à-fait incapables d'aucune société, même entr'eux, & certains Cantons par d'autres Peuples un peu plus sociables, mais les uns & les autres sont également dépourvus de vivres. Si les voyageurs n'avoient la précaution d'en charger grand nombre de cha-

1. *Lettres du Baron de Busbec.* A Paris, 1748, II, p. 228.

meaux, ils coureroient les risques d'en manquer à chaque instant.

» Enfin, après plusieurs mois de marche, ayant couru mille dangers, ils arriverent aux portes du Royaume, où le Roi tient une forte garnison. Là on interroge les Marchands sur ce qu'ils portent, d'où ils viennent, & en quel nombre ils sont. Dès ce que cette garnison est informée de ce qu'elle veut sçavoir, elle en donne avis la nuit suivante à la sentinelle de la plus proche Garnison, par un fallot qu'elle allume sur une hauteur; celle-ci donne le même signal dans l'instant à la sentinelle suivante, ainsi, comme de bouche en bouche, l'arrivée de tous les Etrangers parvient au Roi dans quelques heures, tandis que le Courier le plus diligent ne pourrait le faire que dans plusieurs jours. Le Roi avec la même promptitude, & avec la même voye, répond ce qu'il juge à propos; un certain signal, signifie qu'on laisse entrer, un autre, que l'on fasse attendre, un autre, que l'on refuse l'entrée.

» Si l'entrée est permise, ils marchent sous la conduite de certains Officiers, & logent dans des hôtelleries éloignées de distance égale les unes des autres, dans lesquelles ils trouvent à juste prix tout ce qui est nécessaire pour la vie; arrivés à Mancup, il faut faire une déclaration bien exacte des Marchandises que l'on apporte, ensuite on va faire sa cour au Roi, & lui donner des présens tels qu'on le juge à propos. Il achète ce qui lui plaît, & fixe un prix pour tout le reste qu'il n'est pas permis d'excéder; il indique ensuite un jour dans lequel on expose en vente toutes les marchandises nouvellement arrivées; le commerce se fait en échange, ou en espèce; & dès que les marchands ont vendu ce qu'ils avaient apporté, on leur donne leur audience de congé; les mêmes officiers, sous la conduite desquels ils étaient arrivés, les reconduisent, & on les fait loger dans les mêmes hôtelleries; ces Peuples ont des Préjugés si désavantageux sur les mœurs des Etrangers, qu'ils souffrent le moins qu'ils peuvent, et qu'ils restent parmi eux de peur de contracter quelques uns de leurs vices.

» Ils ont tous l'esprit vif et pénétrant, & ont de la douceur

dans le caractère : ils se gouvernent dans une grande politique ; leur Religion diffère également du Christianisme, du Judaïsme et du Mahométisme ; aux cérémonies près cependant, elle a plus de rapport avec celle des Juifs, qu'avec les deux autres. Ils ont depuis bien des siècles l'usage de l'impression, ce qu'on voit par quelques-uns de leurs livres qui sont fort anciens, leur papier est de soye, & si fin, que l'on ne peut l'imprimer que d'un côté.

« Le Commerce le plus considérable que l'on y fait est le Musc que l'on y trouve en grande quantité ; ce qu'on peut leur porter de plus précieux, ce sont des Lions. Voila tout ce que j'ai appris du Royaume de Cataye ; comme je n'ai que ce vagabond de Turk pour garant de ce que je viens de vous raconter, je ne vous donne pas cette relation comme bien certaine. Je lui demandai ensuite, s'il n'avait point rapporté de ces Pays si éloignés quelques plantes rares, ou quelques fruits, ou quelques pierres. — Rien, me dit-il, si ce n'est cette petite racine que je porte toujours avec moi, pour m'en servir dans un besoin pressant. — Quel est donc l'usage que vous en faites ? lui répliquai-je. — Lorsque je me trouve faible, me répondit-il, & transi de froid, j'en mache un petit morceau : sur le champ je suis réchauffé, et je recouvre mes forces. — C'étoit du napel. »

Les circonstances étant peu favorables, Jenkinson se décida à quitter Kazvin le 20 mars pour rentrer dans son pays ; passant à Ardebil (30 mars) il obtint d'Abdullah Khan des sauf-conduits et des privilèges pour les négociants anglais ; le 30 mai, il était à Astrakhan et le 20 août à Moscou avec ses marchandises ; il envoya Edward CLARKE en Angleterre tandis qu'il préparait une nouvelle expédition pour la Perse avec ALCOCK, WREN et CHEINIE, au cours de laquelle le premier fut assassiné. Jenkinson lui-même était de retour à Londres le 28 septembre 1564 après une absence de plus de trois années.

Les Anglais avaient à lutter contre la concurrence étrangère et même contre celle que leur suscitait maladroitement leur propre souverain : « L'agent italien, Raphael BARBERINI, a réussi à surprendre la reine Elizabeth en obtenant d'elle

une patente; le voici qui s'emploie à répandre la convicton que les Anglais ne sont que des intermédiaires, amenant sur le marché moscovite des produits d'origine hollandaise ou française [1] ».

Mais Jenkinson retourne en Russie; il arrive à Moscou le 23 août 1566 et il est reçu en audience par le Tsar le 1er septembre, obtient une nouvelle charte, une augmentation des privilèges de sa Compagnie et la confirmation du monopole du commerce de la Mer Blanche à l'exclusion de tous autres étrangers ou même Anglais. Barberini n'a qu'à se retirer devant son redoutable adversaire [2].

Ivan en voulait aux Anglais de ne pas avoir accepté le projet de traité secret qu'il leur avait soumis par l'intermédiaire de Jenkinson, rentré en 1567, et dans lequel il stipulait que si l'un des souverains était obligé de fuir de son royaume, il trouverait chez l'autre un asile sûr; il avait demandé une réponse ferme qui devait lui être apportée par un ambassadeur accompagné de Jenkinson; il trouvait d'ailleurs qu'Elizabeth portait moins d'intérêt à des questions de la plus grande importance à ses yeux qu'aux entreprises commerciales. « La réponse se fit attendre longtemps. Elle tarda même tellement à venir que le commerce anglais en Moscovie eut à s'en ressentir. Coup sur coup, l'ouverture aux étrangers du port de Narva et la création, à Anvers et en Angleterre même, de plusieurs sociétés rivales, menacèrent le monopole de la grande Compagnie dont Jenkinson avait si bien assuré les intérêts. En 1568, Elizabeth reconnut la nécessité de réparer le mal, et Jenkinson se trouvant indisponible pour le moment, elle se décida à lui substituer un ambassadeur de marque [3] ». L'ambassadeur que choisit Elizabeth était le Maître des Postes, Thomas RANDOLPH, originaire de Badlesmere, Kent : il devait se contenter de donner des assurances de bonne volonté et exposer qu'Elizabeth considérant Ivan comme un prince sage et puissant, elle pensait que Jenkinson avait mal compris ses intentions

Ambassade de Randolph 1568.

1. WALISZEWSKI, *l. c.*, p. 374.
2. JENKINSON, *l. c.*, I, pp. xlix-l.
3. WALISZEWSKI, *l. c.*, p. 376.

pour un traité secret ; au fond la Reine, qui ignorait la situation exacte du souverain moscovite et qui soupçonnait peut-être les difficultés au milieu desquelles il se débattait, ne se souciait nullement de s'engager à lui porter des secours l'entraînant dans des guerres difficiles et sans doute sans profit ; d'ailleurs Randolph devait s'assurer des sentiments véritables du prince russe.

Une lettre d'Elizabeth de 1568 expliquait au Tsar que Jenkinson dont les services étaient utilisés ailleurs ne pouvait accompagner son ambassadeur ; l'absence de son confident augmenta la mauvaise humeur d'Ivan. Randolph, accompagné de son secrétaire George TURBERVILLE, et des deux négociants, Thomas BANNISTER et George DUCKETT, mit à la voile de Harwich sur le *Harry* le 22 juin et il arriva le 23 juillet à la baie de St. Nicolas, d'où il se rendit à Moscou. Les affaires de la Compagnie de Moscovie étaient en piteux état : les agents, au lieu de défendre ses intérêts, se faisaient accorder des privilèges personnels, et loin de combattre leurs concurrents hollandais, les aidaient de tous leurs moyens : Bannister et Duckett étaient chargés de faire le jour sur leurs agissements. Malgré quelques affronts au début de son audience, Randolph fut convenablement reçu par le Tsar qui lui accorda le renouvellement des privilèges des Anglais : « Interdiction du port de Narva à la nouvelle société formée en Angleterre et permission à l'ancienne de donner la chasse aux vaisseaux des autres nationalités qui s'aventureraient dans la Mer Blanche [1] » ; et lui recommanda son sujet André SAVINE qu'il venait de désigner comme son ambassadeur en Angleterre. Après une mission qui, somme toute, avait réussi, Randolph rentra avec Savine en Angleterre à l'automne de 1569.

Ambassade de Savine 1569-1570.

Savine était porteur d'instructions de son maître relatives à un traité secret qui devait être renvoyé en Russie après avoir été signé sans discussion par un ambassadeur accompagné de Jenkinson. Les négociations de Savine durèrent de juillet 1569 à mai 1570, sans résultats, et l'ambassadeur russe repartit pour son pays sans Jenkinson dans

1. WALISZEWSKI, *l. c.*, p. 377.

l'été de 1570; il était accompagné de Daniel SYLVESTER qui lui avait servi d'interprète, porteur d'une lettre de la Reine d'Angleterre, datée de Hampton Court, 18 mai 1570, et d'un projet de traité dans lequel Elizabeth promettait à Ivan protection et hospitalité s'il était chassé de ses possessions.

Dernière Mission de Jenkinson.

Ivan, furieux, répond le 24 octobre 1570 par une lettre apportée par Sylvester, dans laquelle il retire tous les privilèges accordés aux Anglais dont les propriétés en Russie étaient saisies. Pour parer ce coup, Robert BEST est envoyé en Russie, par voie de la Suède, muni d'une lettre du 24 janvier 1571. Heureusement Jenkinson devenu libre retourne en Russie; il est reçu, après plusieurs mois d'attente, en audience par le Tsar le 23 mars 1572; après plusieurs entrevues, il réussit à apaiser la colère d'Ivan, quittant la Russie en juillet et rentrant en septembre 1572 en Angleterre. C'était la dernière visite de Jenkinson en Russie : il avait par son entreprise, son énergie, son courage, son intelligence, son habileté, ses qualités personnelles, essayé d'implanter d'une façon durable l'influence anglaise en Moscovie; ce ne fut pas sa faute si son œuvre n'eut qu'une durée éphémère. Il mourut en 1610.

Thomas Bannister.

D'autres expéditions eurent lieu pour établir le commerce de la Compagnie Moscovite par la Russie dont la cinquième, en 1569, fut conduite par Thomas BANNISTER et la sixième et dernière eut lieu en 1579-1581.

Projets de mariage d'Ivan IV.

La rupture entre l'Angleterre et la Russie allait d'ailleurs être consommée. Toujours d'humeur changeante, Ivan avait menacé de transférer le commerce de l'Empire aux Vénitiens et aux Allemands; pendant trois années les relations sont interrompues; un nouveau caprice les fait renouer: le Tsar, à défaut d'Elizabeth elle-même, songe à épouser une de ses petites cousines, Mary HASTINGS, fille de Lord HUNTINGTON; un ambassadeur, Fedor Ivanovitch PISSEMSKI, arrive en Angleterre en septembre 1582, chargé de faire les démarches nécessaires et aussi de conclure une alliance contre le Roi de Pologne; Elizabeth, de son côté, est désireuse

1. WALISZEWSKI, *l. c.*, p. 399.

de conserver le monopole du commerce de la Mer Blanche menacé par le roi de Danemark; les négociations traînent sans aboutir : Pissemski se rembarque avec un envoyé d'Elizabeth, Jerome BOWES, qui, arrivé en Russie, se montre hautain et maladroit, faisant un contraste singulier avec Jenkinson : tout traîne en longueur, et la mort d'Ivan (18 mars 1584) met fin aux négociations.

Jerome Bowes.

« Déjà en dépit des rodomontades de Bowes, sur la rive droite de la Dvina, dans le voisinage d'un antique monastère, s'élevait une ville et se creusait un port dont les Hollandais avaient indiqué l'emplacement, où ils promettaient de rendre à la Russie une autre Narva, et où avec leur concours, d'abord exclusif, allait se centraliser le commerce maritime de l'empire, définitivement arraché au monopole britannique. C'était Arkhangelsk. Les Anglais n'y devaient arriver que plus tard et en seconde ligne. La victoire dans cette lutte, en apparence inégale, restait à la Hollande et l'histoire de Pierre le Grand s'en est ressentie. »

Du côté de la Baltique, la marche russe était endiguée par le voiévode de Transylvanie, Etienne BATHORY; elle ne devait être reprise d'une manière heureuse que sous Pierre le Grand.

Compagnie de Turquie et du Levant.

Les voyages de Jenkinson, de Johnson et autres agents, amenèrent la fondation en 1581 d'une Compagnie de Turquie et du Levant *(Turkey and Levant Company)*, qui avait pour but de faire le commerce de l'Inde par l'intermédiaire de la Perse et du Golfe Persique et de faire concurrence aux Vénitiens, maîtres du commerce. La Charte était accordée à Sir Edward OSBORNE, Thomas SMITH, Richard STAPER et William GARRET. La Compagnie désignait et payait les ambassadeurs d'Angleterre à Constantinople dont le premier fut Sir William HAREBOURNE, porté par la *Great Susan*, le premier navire envoyé par la nouvelle Compagnie en 1582 ; il eut pour successeur Sir Edward BARTON, d'abord agent de Sa Majesté près du Grand Seigneur en 1590, puis ambassadeur en 1596, qui mourut l'année suivante, à trente-cinq ans, dans la petite île de Halki. Ces

agents anglais avaient à lutter à la cour du Sultan MOURAD III, successeur de SELIM II, (10 déc. 1574- † 6 janvier 1595), qui fut remplacé par son fils aîné MAHOMET III, contre les intrigues des ambassadeurs de France et de Venise; aussi la Compagnie était-elle obligée, pour se concilier les bonnes grâces des princes musulmans, de leur faire de coûteux cadeaux. Ses vaisseaux touchaient aux différents ports de l'Empire Ottoman, à Alexandrette, à Candie, à Chio, à Zante, etc.; ils embarquaient de la soie, de l'indigo, des épices, mais les progrès même de la navigation des Anglais devaient amener la ruine de la Compagnie. Le secret du commerce de l'Inde révélé par la capture de la *Madre de Deos* permit d'établir des relations directes avec les pays producteurs, et la route de Turquie devait fatalement être abandonnée le jour où la création de nouvelles compagnies utilisant une route plus directe, amènerait la déchéance de l'ancienne Compagnie.

A la suite d'une pétition adressée en juin 1591 à Lord Burghley par dix-neuf négociants de Londres, en tête desquels se trouvait Sir Edward Osborne, qui fut Lord Maire (1583-4), intéressés dans les affaires de Turquie et de Venise, pour obtenir le monopole de ce commerce, le 14 août 1591, Lord BURGHLEY notait les articles auxquels devait répondre la Compagnie de Turquie. Une conférence devait avoir lieu, par l'intermédiaire de Harbrand [Harebourne], qui était agent à Constantinople, avec Sir Edward OSBORNE, Sir G. BARNES, STAPER et HAMDEN, pour 1° s'entendre sur les personnes devant être appelées à faire partie de la corporation, et voir qu'elles avaient entrepris des affaires avec la Turquie, et travaillé à obtenir des privilèges des Turks. — 2° Avoir ceux qui avaient été ou étaient commerçants à Zante et Venise, et avaient eu la charge de la nouvelle taxe vénitienne. — 3° Ajouter tels autres habiles négociants qui pouvaient et voulaient supporter les charges du trafic avec la Turquie et Venise, et contribuer à l'entretien de l'agent à Constantinople. — 4° Interdire l'inscription des noms de domestiques et d'apprentis n'ayant pas de capital pour soutenir le commerce, mais qui peuvent ensuite être

indépendants de la Compagnie, et alors être capables de s'occuper d'eux-mêmes [1].

Le 7 janvier 1592, des patentes accordaient pour douze ans à la Levant Company, comprenant 49 membres, le privilège exclusif de faire le commerce dans les mers du Levant, la Turquie et Venise, et d'importer les petits fruits appelés « currantes », qui sont les raisins de Corinthe, et autres produits de Venise, jusqu'à ce que les nouveaux droits sur les marchandises anglaises à Venise soient retirés; ainsi que d'autres privilèges [2].

Toutefois, la Reine s'était réservé le droit de rendre deux personnes indépendantes de la Compagnie, et d'annuler l'autorisation s'il n'y avait pas de profit [3].

A la fin de 1604, la Compagnie de Turquie adressait une pétition pour se plaindre de la décadence de son commerce dans le Levant; l'une des causes était l'accaparement du commerce des épices, des soies, de l'indigo et des marchandises de l'Inde, par le commerce des Indes Orientales qui les transportait directement en Angleterre au lieu de les faire passer comme jadis par la Perse en Turquie; l'autre était les droits sur les currants [4].

1. *Calendar of State Papers.* — Domestic. — Elizabeth. — 1591-1594, pp. 88-89.
2. *L. c.*, p. 169.
3. *L. c.*, p. 227.
4. *Calendar East-Indies*, 1513-1616, nº 342.

CHAPITRE XVII

Le Début des Anglais dans l'Extrême-Orient (suite).

D'AUTRES efforts étaient faits par l'Angleterre pour s'ouvrir une route vers le Cathay par le nord-ouest. En novembre 1566, Sir Humphrey GILBERT qui avait déjà présenté en avril avec Anthony Jenkinson une requête pour la découverte d'un passage par le nord-est et avait servi en Islande comme capitaine sous Sir Henry SIDNEY, rédigea un second projet dans son *Discourse to prove a passage to the North-West*, qui ne fut publié qu'en 1576, mais qui permit dès 1574 à la Reine d'adresser à la Compagnie de Moscovie une lettre, portée par Frobisher, pour demander que la Compagnie organise une autre expédition dans cette direction ou qu'elle transfère ses privilèges à des gens plus entreprenants. Le résultat fut que Frobisher lui-même fut chargé de l'expédition le 3 février 1575. Au nom de la « Compagnie du Cathay », à trois reprises différentes, en 1576 (Frobisher quitte la Tamise sur le *Gabriel*, le 7 juin 1576 et rentre à Harwich le 2 octobre de la même année), 1577 (Frobisher quitte Blackwall le 26 mai 1577 et rentre le 23 septembre à Milford Haven) et 1578 (Frobisher quitte Harwich le 31 mai 1578), Sir Martin FROBISHER chercha cette route et ne découvrit qu'un petit passage vers l'ouest sur la côte du Labrador. Entre temps, une charte avait été accordée à la Compagnie de Cathay, le 17 mars 1577, Michael LOCK devant être gouverneur pendant six ans et Frobisher capitaine général et amiral des navires de la Compagnie. Une quatrième expédition, projetée à l'automne de 1581, par le comte de Leicester devait être placée sous la direction de Frobisher qui l'abandonna lorsqu'on imprima une direction commerciale à l'entreprise et au lieu de poursuivre un but de découverte

Routes du Nord-ouest.

ainsi qu'il avait été convenu en février 1582; FENTON le remplaça et mit à la voile en avril 1582. Trois autres expéditions entre 1585 et 1587, dirigées par le pilote de Limehouse John DAVIS, pour la Compagnie de Londres, nommée « Fellowship for the Discovery of the N.W. Passage » ne donnèrent pas de résultats sérieux, pas plus que celles qui furent faites par George WAYMOUTH en 1602 pour les Compagnies de Moscovie et de Turquie et John KNIGHT en 1606, pour trouver une route plus courte que celle que les Anglais, comme nous le verrons, avaient dès lors prise pour se rendre aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Le 10 avril 1602, la Compagnie signait les articles d'une convention avec le marin George WAYMOUTH, homme bien qualifié pour cette tâche, qui devait mettre à la voile pour le Groenland, et passer par les mers du nord-ouest au Cathay ou Chine; on lui donnait £ 100 pour ses préparatifs; il ne touchait aucun traitement, mais à son retour, il recevrait £ 500, s'il apportait la preuve qu'il était arrivé dans un port des royaumes ou empires de Cathay, Chine ou Japon [1]. Il s'embarqua à Ratcliffe, le 2 mai 1602, partant avec deux petits bateaux de 70 et 60 tonnes, portant en tout 35 hommes ou mousses. Dans le détroit de Hudson, une mutinerie de ses équipages, fomentée par le chapelain John CARTWRIGHT, obligea Waymouth à rentrer; il était de retour à Dartmouth en septembre. Quatre voyages furent également entrepris par Henry HUDSON après qu'il eut quitté le service de la Hollande; s'il réussit dans son dernier voyage à découvrir la baie qui porte son nom et qu'il crut être l'océan Pacifique, il fut convaincu que, si véritablement un passage existait au nord-ouest, il était situé à une latitude tellement septentrionale qu'il ne pouvait être d'aucune utilité pratique. Hudson périt misérablement en 1614. Il était réservé au Norvégien Roald AMUNDSEN de résoudre le problème de nos jours; Vitus BEHRING, Danois, au service russe, ne découvrit qu'en 1728, le détroit qui fait communiquer le Pacifique avec l'Océan Arctique. En 1612, cependant, sous le patronage du prince HENRY, une nouvelle expé-

George Waymouth.

1. *Calendar, l. c.*, n° 303, pp. 132-133.

dition pour la découverte du passage du nord-ouest, fut organisée sous le commandement de Sir Thomas BUTTON qui mit à la voile sur la *Resolution*, accompagnée de la *Discovery*, en mai et, au mois d'août, il explora pour la première fois les côtes de la Baie de Hudson, et appela rivière Nelson, d'après le commandant de son navire qui y mourut, le cours d'eau qui s'y jetait; il constata qu'il n'existait aucun passage à l'ouest de la baie et qu'il ne pouvait arriver par cette voie au Japon comme il l'avait espéré. Enfin les derniers voyages dans cette direction sont faits de 1612 à 1616 par William BAFFIN, qui alla périr misérablement en 1622 au siège d'Ormouz. Cette même année, en mars, mourait à Batavia, le pilote John DAVIS, de Limehouse, qui avait pris une part active à l'exploration des régions arctiques, comme nous l'avons vu plus haut.

William Bourne.

Un géographe anglais, William BOURNE[1], dans son ouvrage *A Regiment of the Sea*, destiné à servir de guide aux navigateurs, énumérait cinq routes pour se rendre en Chine, dont les trois dernières étaient encore à l'état de problème : la première route, celle des Portugais, par la pointe de Cornouaille, les Canaries, le Cap de Bonne-Espérance, etc.; la deuxième route, celle du détroit de Magellan, à laquelle la circumnavigation de Drake allait donner un regain d'actualité; la troisième, vers le nord-ouest; la quatrième, par le nord-est et le nord de la Russie; enfin la cinquième, par le nord !

Sir Francis Drake.

Le 15 novembre 1577, Sir Francis DRAKE quittait Plymouth à bord du *Pelican* avec quatre navires et une pinace portant 164 hommes, mais le jour suivant le temps l'obligeait de rentrer à Falmouth puis de regagner Plymouth, d'où il remit définitivement à la voile le 13 décembre; tel fut le début du premier voyage de circumnavigation des Anglais; Drake traversa le détroit de Magellan où il péné-

1. Mort en 1583. — *A Regiment of the Sea* parut en 1573 et a eu de nouvelles éditions en 1580, 1584 (posthume), 1587, 1592 (corrigée par T. HOOD), 1593, 1603, et 1643; les dernières éditions ne renferment pas le chapitre consacré au Cathay. L'ouvrage a été traduit en plusieurs langues, notamment en espagnol (Bilbao, 1585) et en hollandais (Amsterdam, 1609).

tra le 21 août, toucha à Ternate dont le roi, après avoir visité son navire, s'engagea à fournir aux Anglais toute la récolte de clous de girofle produite par son île, doubla le Cap de Bonne-Espérance et rentra enfin dans son pays le 26 septembre 1580, n'ayant plus qu'un navire le *Golden Hind*, l'ancien *Pelican*, qui avait été précédé par l'*Elizabeth* rentrée en juin 1578.

Thomas Stephens.

Le premier Anglais qui ait visité les Indes est le Jésuite Thomas STEPHENS, né dans le diocèse de Salisbury, en 1549, élevé au New College d'Oxford et entré au noviciat le 11 octobre 1578; il arriva le 24 octobre 1579 à Goa où il mourut en 1619; il avait été recteur du Collège des Jésuites à Salsette.

Fitch, Newberry, Leedes.

En 1583, sur les conseils d'Osborne et de Staper, le négociant de Londres, Ralph FITCH, et trois de ses compatriotes, John NEWBERRY, qui avait déjà visité Ormouz, William LEEDES, joaillier, et le peintre James STORY, qui resta dans un monastère d'Ormouz, quittèrent la Tamise à bord du *Tyger* pour se rendre aux Indes par Tripoli de Syrie, Alep, etc. par terre. Jetés en prison par les Portugais à Ormouz et à Goa, puis remis en liberté, Leedes entra au service du Grand Mogol AKBAR, fils de HOUMAYOUN, Newberry ouvrit boutique à Goa, Fitch continua ses voyages. En novembre 1586, Fitch s'embarqua au Bengale à bord d'un navire portugais qui le conduisit au royaume de Pégou, à Bassein. NANDA-BURENG, cinquième roi de la dynastie de Táungu, y régnait depuis 1581. Fitch visita successivement Rangoun, Syriam, Pégou, Chittagong (trois ans après Gasparo BALBI, le joaillier vénitien, et vingt ans plus tard que Cesare FEDRICI, également vénitien). Le récit de ses voyages est remarquable par son exactitude.

Thomas Cavendish, 1586-1588.

En 1586, Thomas CAVENDISH suivant l'exemple de DRAKE prépara une grande expédition autour du monde; ce grand navigateur, né vers 1555, non loin de Harwich, à Grimston Hall, paroisse de Trimley-Saint-Martin, dans le Suffolk, s'était déjà distingué dans des voyages en Amérique. A la tête de trois navires *Desire* (140 tonnes), *Content* (60 tonnes), *Hugh Gallant* (40 tonnes), Cavendish quitta le port de

Londres, le 10 juin 1586, et faisant relâche à Harwich et à Plymouth, il partit de cette ville le 21 juillet pour son grand voyage; il passa aux Canaries, à Sierra Leone (août), à l'une des îles du cap Vert, traversa l'Atlantique, toucha au cap Frio, côte du Brésil (31 oct.), fit escale à l'île Saint-Sébastien; en route pour le détroit de Magellan, il découvrit un port qui reçut le nom de *Desire*, d'après son navire (17 déc.); il parvient le 3 janvier 1587 au détroit de Magellan, où il rencontre les débris des colonies établies par Pedro SARMIENTO, à la ville du Roi Philippe, où le plus grand nombre des malheureux Espagnols avaient péri d'inanition; il atteint le 9 janvier cette ville qu'il baptise Town of Famine, aujourd'hui Port Famine; le 24 février, il pénètre dans le Pacifique, longe la côte du Chili, arrive à la baie de Quintero, au sud de Valparaiso, où il est attaqué par les Espagnols, remonte à Monte Moreno, à Arica, puis au golfe de Guayaquil, non sans combats avec les Espagnols, la côte de Guatemala, Puerto de Natividad au Mexique et capture la *Santa Anna* de 700 tonnes venue des Philippines avec une riche cargaison, et qu'il conduit dans le port d'Aguda Segura; il trouve à bord un pilote espagnol des Philippines, Thomas de ERSOLA, qui fut pendu par ordre de Cavendish, le 15 janvier à l'île de Capul, au sud de Luzon, un Portugais, Nicolas RODERIGO, venu de Chine, qui lui donna une grande carte de Chine [1], deux jeunes gens du Japon et trois petits indigènes de Manille. Après avoir brûlé la *Santa Anna*, abandonnant le *Content* (il avait déjà, le 7 juin, coulé le *Hugh Gallant*, faute d'équipage), il reprit le 19 novembre la route d'Angleterre par le Pacifique; il arrive en vue de Guam le 3 janvier 1588, franchit le détroit de Lombok, longe la côte sud de Java et traverse l'Océan Indien; il passe le Cap de Bonne-Espérance le 19 mars et jette l'ancre à Sainte-Hélène, le 8 juin; en route il apprend la défaite de l'invincible Armada; il est de nouveau à Plymouth le 10 septembre 1588, étant le

1. Certeine notes or references taken out of the large map of China brought home by M. Thomas Candish 1588. (HAKLUYT's *Coll.*, New ed., IV, 1811, pp. 356-357.)

second Anglais ayant accompli la circumnavigation du globe.

L'invincible Armada, 1588

L'avènement d'ELIZABETH marque une date dans la politique de l'Angleterre. Protestante, elle eut immédiatement contre elle et Rome et l'Espagne. Philippe II, époux de Marie Tudor, marchait d'accord avec l'Angleterre; il se tourna contre elle, dès qu'il fut veuf; passion religieuse doublée d'une rivalité commerciale; il poussa le Pape à sévir contre une souveraine hérétique et PIE V lança, le 25 février 1570, une bulle d'excommunication contre Elizabeth, dégageant ses sujets de leur fidélité à son égard. Le résultat fut tout autre qu'on avait espéré à Rome et à Madrid. Le peuple anglais se serra autour de sa Reine qui, à ses yeux, représentait l'indépendance et la grandeur du pays et commença la lutte d'où il devait sortir victorieusement après avoir écrasé ses adversaires. Elizabeth répliqua à la bulle papale par une législation pénale appliquée aux Catholiques. Le Parlement de 1571 répondit par deux statuts, l'un déclarant coupables de trahison ceux qui traitaient la Reine d'hérétique, de schismatique ou d'usurpatrice, l'autre punissant de mort l'introduction en Angleterre de la bulle de Pie V. C'est à cette époque, 1571, que Sir Thomas GRESHAM fondait à Londres le premier Royal Exchange, à l'imitation de la Bourse d'Anvers. En 1581, Philippe II qui, l'année précédente, avait annexé le Portugal à l'Espagne prenait le nouveau titre de roi de Portugal, des Algarves et des Indes orientales et occidentales. Un conflit avec l'Espagne était inévitable, mais cette nation prépara pendant plusieurs années les forces considérables qu'elle devait lancer contre son ennemie dont la flotte devenait de plus en plus redoutable sous la conduite de hardis navigateurs. L'attaque de Cadix par Drake, l'occupation de Sagres et la croisière de ce grand marin au large du Cap Saint-Vincent, retardèrent la formation de l'invincible Armada qui devait porter la terreur sur les côtes d'Angleterre; pour comble de malchance, son chef SANTA CRUZ mourait le 30 janvier 1588 et était remplacé par le duc de MEDINA-SIDONIA qui n'avait ni son expé-

rience, ni sa capacité. Enfin l'Armada quittait Lisbonne le 20 mai : elle comprenait 130 navires portant 8,050 marins et 18,973 soldats; assaillie par le mauvais temps, elle mouillait le 9 juin à La Corogne d'où elle remettait à la voile le 12 juillet. Les flottes ennemies se rencontrèrent dans la matinée du 21 juillet. A la tête des Anglais se trouvaient lord HOWARD DE EFFINGHAM avec ses valeureux compagnons, DRAKE, sur la *Revenge*, FROBISHER, sur le *Triumph*, HAWKINS, sur la *Victory*. Cette journée vit la ruine de la marine et le commencement de la décadence de l'Espagne; elle éclaira la triomphale victoire de la flotte construite par les Tudor.

Premier voyage de Lancaster aux Indes Orientales 1591-94 [1]).

La flotte placée sous le commandement de James LANCASTER se composait des trois grands navires : *Penelope*, vaisseau amiral, capitaine Raimond; le *Merchant Royal*, capitaine Samuel Foxcroft, et l'*Edward Bonaventure*, capitaine M. James Lancaster; elle quitta Plymouth, le 10 avril 1591, et par les Canaries, le Cap Blanc, le Cap Vert, capturant en route une caravelle portugaise se rendant de Lisbonne au Brésil à bord de laquelle ils trouvèrent « 60 tonnes de vin, 1,200 jarres d'huile, environ 100 jarres d'olives, quelques barils de câpres, trois « fats of peason», avec divers autres nécessités adaptés à notre voyage : lesquels vin, huile, olive et câpres valaient mieux pour nous que l'or [2] », longeant la côte du Brésil, elle gagna le Cap de Bonne-Espérance; de la baie de Saldanha, on renvoya en Angleterre le *Merchant Royal* à cause du mauvais état de santé de l'équipage, les deux autres navires continuèrent leur route le 8 septembre, passèrent près de Mozambique, arrivèrent

1. The Voyages of Sir James Lancaster, Kt. to the East Indies with abstracts of voyages to the East Indies during the seventeenth century, preserved in the India Office, and the Voyage of Captain John Knight (1606), to seek the north-west passage. Edited by CLEMENTS R. MARKHAM... London, Hakluyt Society, 1877, in-8.

Vol. 56, des publications de l'Hakluyt Society. Cf. HAKLUYT, *Voyages*, II, 1810, pp. 586-595, relation de Barker.

On trouvera dans l'excellent volume de MARKHAM : *A Calendar of the Ships' Journals preserved in the India Office (written within the seventeenth century)*, pp. 262-277; et *A List of Ships of the East India Company (employed during the seventeenth century)*, pp. 295-301.

2. *Voyages of Sir James Lancaster*, p. 2.

aux Comores, puis à Zanzibar, franchirent le cap Comorin (mai 1592), indiquèrent les îles Nicobar, pillant ou capturant en route des navires portugais, redescendirent à Gomes Pulo, près de Sumatra, débarquèrent à Perak ; à leur voyage de retour ils visitèrent les îles Nicobar, Pointe de Galle; ils touchèrent à la baie de Delagoa (février 1593), doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, le 31 mars 1593, se rendirent à Sainte-Hélène où ils retrouvèrent un tailleur anglais, John Segar, de Bury, dans le Suffolk, laissé dix-huit mois auparavant par le *Merchant Royal*, qui mourut huit jours après avoir revu ses compatriotes. Les Anglais quittèrent Sainte-Hélène, le 12 avril 1593, pour se rendre à Pernambouc, mais la mauvaise volonté des équipages les obligea à prendre la route de l'Angleterre ; toutefois la nécessité de faire des vivres les força à faire relâche aux Antilles où se termina misérablement l'expédition ; ils y rencontrèrent des navires français de Dieppe; ils étaient de retour en Angleterre le vendredi 24 mai 1594, « ayant passé dans ce voyage trois ans, six semaines et deux jours, que les Portugais exécutent en moitié moins de temps, surtout, dit Edmund BARKER, d'Ipswich, lieutenant de l'expédition [1], parce que nous perdîmes le temps et la saison favorable pour se mettre en route au début du voyage. Nous comprîmes dans les Indes orientales de Portugais que nous avions pris, qu'ils avaient récemment découvert la côte de Chine à la latitude de 59 degrés, trouvant la mer encore ouverte vers le nord; donnant grande espérance d'un passage nord-est ou nord-ouest ».

Madre de Deos, 1592.

En 1592, Sir Walter RALEIGH reçut de la reine Elizabeth une commission pour faire une expédition aux Indes occidentales afin d'intercepter les communications des Espagnols entre le Mexique et leur pays; en conséquence, il équipa à ses frais et avec l'argent de ses amis ou « adventurers » de Londres une flotte de quatorze ou quinze navires parmi lesquels figuraient deux bâtiments de la marine royale *Garland* et *Foresight*, à la tête de laquelle fut placé Sir John BURROUGH comme lieutenant général. La saison

1. *Ibid.*, p. 24. — Un autre récit du voyage a été laissé par Henry MAY.

étant trop avancée et le vent peu favorable, Raleigh renonça à se rendre à Panama comme il en avait eu l'intention et divisa sa flotte entre Burrough et Sir Martin Frobisher : ce dernier devait surveiller la côte espagnole, tandis que le premier se tenant près des îles devait fondre sur les bâtiments ennemis venant du Mexique ou des Indes occidentales ; avant de se séparer, les deux flottes anglaises capturèrent un grand navire de Biscaye, la *Santa Clara*, de 600 tonnes ; l'amiral préposé à la défense de la côte espagnole, n'osant s'éloigner, laissait sans protection les navires qui rentraient de lointains pays.

Le roi d'Espagne sentit le danger que couraient ses flottes d'outre-mer, et ayant appris que Raleigh avait organisé une expédition contre les Indes occidentales, il chargea Don Alonso DE BAÇAN, frère du marquis de Santa Cruz, de poursuivre les navires anglais.

Cependant Burrough s'était dirigé vers les Açores : il apprit à Santa Cruz, village de Flores, la plus occidentale des îles de cet archipel que les vaisseaux attendus venaient des Indes Orientales et non pas Occidentales. En effet, la caraque *Santa Cruz* ayant été brûlée [1], Burrough apprit de son commissaire, le portugais FUNSEÇA, qu'on attendait avant quinze jours trois grandes caraques et qu'à leur départ de Goa, il n'y avait pas dans ce port moins de cinq navires de la flotte : *Buen Jesus*, amiral, *Madre de Deos*, *S. Bernardo*, *S. Christophoro* et *Santa Cruz ;* tous ces bateaux devaient éviter l'escale de Sainte-Hélène où ils pouvaient rencontrer les Anglais et faire leur eau à Angola. En conséquence, Burrough disposa sa flotte du nord au sud à l'ouest de Flores, guettant du 29 juin au 3 août l'arrivée des vaisseaux portugais ; à cette dernière date la *Madre de Deos* était signalée et la chasse commençait aussitôt ; malgré la bravoure de son commandant Don Fernando de MENDOÇA, la caraque était capturée et conduite à Dartmouth, le 7 septembre 1592.

Don Alonso de Baçan qui n'avait pu ou su empêcher le

1. Cf. *Calendar of State Papers*. — Domestic. — Elizabeth. — 1591-1594, pp. 421-422.

double désastre de la *Santa Cruz* et de la *Madre de Deos* fut disgrâcié.

La prise de la *Madre de Deos* marque une date importante dans l'histoire des relations de l'Angleterre avec l'Asie : elle livrait aux Anglais le secret du commerce de l'Extrême-Orient qu'elle cherchait vainement depuis longtemps à surprendre : le catalogue porté à Leadenhall, le 15 septembre 1592, nous indique ce que renfermait ce grand bâtiment de 1.600 tonnes, long de 165 pieds, d'épices, de drogues, de soies, de calicots, etc. d'une valeur d'au moins £ 150,000 :

« Whereby it should seeme that the will of God for our good is (if our weaknesse could apprehend it) to haue vs communicate with them in those East Indian treasures, & by the erection of a lawfull traffike to better our meanes to aduance true religion and his holy seruice. The caracke being in burden by the estimation of the wise and experienced no lesse than 1,600 tunnes had full 900 of those stowed with the grosse bulke of marchandise, the rest of the tunnage being allowed, partly to the ordinance which were 32 pieces of brasse of all sorts, partly to the passengers and the victuals, which could not be any small quantity, considering the number of the persons betwixt 600 and 700, and the length of the nauigation. To giue you a taste (as it were) of the commodities, it shall suffice to deliuer you a generall particularity of them, according to the catalogue taken at Leaden hall the 15 of September 1592. Where vpon good view it was found, that the principall wares after the iewels (which were no doubt of great value, though they neuer came to light) consisted of spices, drugges, silks, calicos, quilts, carpets and colours, &c. The spices were pepper, cloues, maces, nutmegs, cinamom, greene ginger : the drugs were beniamim, frankincense, galingale, mirabolans, aloes zocotrina, camphire : the silks, damasks, taffatas, sarcenets, altobassos, that is, counterfait cloth of gold, vnwrought China silke, sleaued silke, white twisted silke, curled cypresse. The calicos were book-calicos, calico-launes, broad white calicos, fine star-

ched calicos, course white calicos, browne broad calicos, browne course calicos. There were also canopies, and course diaper-towels, quilts of course sarcenet and of calico, carpets like those of Turky; wherunto are to be added the pearle, muske, ciuet, and amber-griece. The rest of the wares were many in number, but lesse in value; as elephants teeth, porcellan vessels of China, coco-nuts, hides, ebenwood as blacke as iet, bedsteads of the same, cloth of the rindes of trees very strange for the matter, and artificiall in workemanship. All which piles of commodities being by men of approued iudgement rated but in reasonable sort amounted to no lesse then 150,000 li. sterling, which being diuided among the aduenturers (whereof her Maiesty was the chiefe) was sufficient to yeeld contentment to all parties. The cargazon being taken out, and the goods fraighted in tenne of our ships sent for London, to the end that the bignesse, height, length, bredth, and other dimensions of so huge a vessell might by the exact rules of Geometricall obseruations be truly taken, both for present knowledge, and deriuation also of the same vnto posterity, one M. Robert Adams, a man in his faculty of excellent skill, omitted nothing in the description, which either his arte could demonstrate, or any mans iudgement thinke woorthy the memory. After an exquisite suruey of the whole frame he found the length from the beak-head to the sterne (whereupon was erected a lanterne) to containe 165 foote. The bredth in the second close decke whereof she had three, this being the place where there was most extension of bredth, was 46 foot and 10 inches. She drew in water 31 foot at her departure from Cochin in India, but not above 26 at her arriuall in Dartmouth, being lightened in her voyage by diuers meanes, some 5 foote. She caried in height 7 seuerall stories, one maine Orlop, three close decks, one fore-castle, and a spar-decke of two floores a piece. The length of the keele was 100 foote, of the maine-mast 121 foot, and the circuite about at the partners 10 foote 7 inches, the maine-yard was 106 foote long. By which perfect commensuration of the parts appeareth the hugeness of the

whole, farre beyond the mould of the biggest shipping vsed among vs either for warre or receit [1]. »

Voyage de Lancaster à Pernambouc [2].

En septembre 1594, les aldermen John WATS et Paul BANNING et quelques-uns de leurs collègues de Londres, équipèrent trois navires, le *Consent* de 240 tonnes, le *Salomon* de 170 tonnes, et la *Virgin* de 60 tonnes [2], qu'ils placèrent sous le commandement de James Lancaster avec Edmund BARKER, de Londres, et John AUDELY, de Poplar; la flotte, portant 275 hommes et novices, mit à la voile de Blackwall en octobre 1594 pour Pernambouc; dans un combat livré au cours de ce voyage, Barker perdit la vie; Lancaster était de retour à Blackwall en juillet 1595; il avait capturé vingt-neuf navires ou frégates et pris Pernambouc qu'il occupa trente jours et où il s'empara d'un riche butin.

Rapport de Thorne, 1599.

En 1599, à la suite d'un rapport dans lequel le Dr THORNE, résidant à Séville, marquait les avantages d'établir un commerce avec l'Inde et fournissait divers renseignements, comprenant ceux qui avaient été recueillis par Lancaster, les marchands et « adventurers » de Londres se décidèrent à entreprendre une expédition, et à créer une compagnie dans le but d'établir le commerce avec les Indes Orientales : une somme de £ 30,000 fut immédiatement souscrite; elle ne tarda pas à s'élever à £ 72,000; le 16 octobre 1599, la reine Elizabeth approuvait la formation de la Compagnie.

1. R. HAKLUYT, *Collection of Voyages*, New edition, III, 1810, pp. 9-14.
2. HAKLUYT, IV, 1811, pp. 207-216.

CHAPITRE XVIII

Le Début des Anglais dans l'Extrême-Orient (suite).

QUATRE années après la capture du navire *Madre de Deos*, a lieu le premier voyage des Anglais vers la Chine avec un caractère officiel; il devait se terminer d'une manière mystérieuse et tragique. Première expédition anglaise pour la Chine, 1596.

Trois navires sous les ordres du capitaine Benjamin WOOD, *The Bear, The Bear's Whelp* et le *Benjamin*, avaient été équipés par les marchands de Londres, Richard ALLEN et Thomas BROMFIELD, aux frais de Sir Robert DUDLEY principalement; pour donner à leur expédition plus de chances de succès, les deux associés réclamèrent la protection de la reine Elizabeth.

Le 16 juillet 1596, la 38e année de son règne, Elizabeth écrivait de son palais de Greenwich, en latin ! une lettre à l'Empereur de la Chine en faveur de Richard Allen [1] et Thos. Bromfield, marchands et citoyens de Londres, les recommandant à la protection de l'Empereur et se portant garant de leur honnêteté; elle exprime le désir d'être renseignée par leur intermédiaire, de ces institutions par lesquelles l'empire de Chine était devenu si célèbre pour l'encouragement du commerce; et en échange, elle offrait toute sa protection aux sujets de la Chine, s'ils étaient disposés à établir le commerce avec n'importe quel port des possessions de Sa Majesté [2].

Que devinrent les navires du capitaine Wood; dans une lettre adressée de Lisbonne, le 30 septembre 1598, Gyles VAN HARDWICK écrit au négociant Peter Artson qu'on a des

1. Écrit *Allot* et *Allott* par HAKLUYT et PURCHAS; HAKLUYT donne la date du 11 juillet au lieu du 16.

2. *Calendar of State Papers, Colonial Series, East Indies, China and Japan*, 1513-1616, p. 98.

nouvelles que deux navires anglais dans l'Inde ont capturé deux bâtiments portugais, riches de trésor, se rendant de Goa en Chine et qu'on suppose qu'il s'agit du capitaine Wood [1]. D'autres détails également insuffisants nous sont fournis par une lettre interceptée, écrite le 2 octobre 1601 au Roi d'Espagne et à son Conseil des Indes par le licencié ALCAZAR DE VILLA SENOR, Auditeur de la Cour royale de Saint-Domingue, juge de la Commission à Puerto Rico et Capitaine-général de la Nouvelle-Andalousie, trouvée par Purchas dans les papiers de Hakluyt; cette lettre confirme la prise par Wood de trois (au lieu de deux) navires portugais, mais comment sa petite escadre à destination des Indes Orientales prit-elle la route des Indes Occidentales? Toujours est-il que de tous les équipages réduits par la maladie, quatre marins, RICHARD, DANIEL, THOMAS et GEORGE, seuls survécurent, et qu'après avoir abandonné leur navire, ils abordèrent avec une barque à l'île Utias, à trois lieues de Puerto Rico; les malheureux furent circonvenus par un certain Don Rodrigo de Fuentes et cinq autres bandits de son espèce qui assassinèrent Richard et Daniel et empoisonnèrent George, tandis que Thomas réussissait à gagner Puerto Rico : cet acte de piraterie ayant été découvert, Rodrigo fut jeté en prison, mais put s'enfuir; ses complices furent condamnés à mort, mais on ignore si la sentence fut exécutée [2].

Telle fut la triste aventure de cette première expédition anglaise pour la Chine.

Premier voyage de Lancaster aux Indes Orientales pour les Marchands de Londres, 1600.

Lorsqu'à la suite du rapport de Thorne, les Marchands et « Adventurers » de Londres se furent décidés à créer une Compagnie, ils choisirent, ne voulant pas employer un « gentleman » mais désirant arranger leurs affaires avec des hommes de leur classe, et malgré la recommandation d'Edward MICHELBORNE par le Lord Trésorier [3], pour être mis

1. *L. c.*, p. 99.
2. ASTLEY'S, *Collection*, I, pp. 252-254.
3. Minutes de la Cour : 3 oct. 1600 : « Letter was read from the Lord Treasurer, who « useth much persuasion to the Company to accept of the employment » of Sir Edward Michelborne, on the voyage, as a principal commander; resolved not to employ any gentleman in any place of charge

à la tête de la flotte chargée d'établir le commerce avec les Indes Orientales, James LANCASTER, nommé le 10 décembre Général de la Flotte. Celle-çi était composée de : le *Red Dragon*, auparavant *Malice Scourge* de 600 tonneaux, acheté au comte de Cumberland pour £. 3,700, avec Lancaster, l'*Hector*, de 300 tonnes, avec John MIDDLETON qui mourut à Bantam en 1603, l'*Ascension*, de 260 tonnes, avec William BRAND, la *Susan*, de 240 tonnes, avec John HEYWARD, et le *Guest*, de 130 tonnes, chargé du ravitaillement ; la flotte, qui portait 480 hommes avait pour pilote major, sur le *Red Dragon* le célèbre John DAVIS, explorateur des régions arctiques ; elle mit à la voile de Woolwich, le 13 février 1600 ; elle était de retour aux Downs le 11 septembre 1603.

Nous ne suivrons pas Lancaster à Atjeh et à Bantam où il laissa huit hommes et trois facteurs dont William STARKEY. Le voyage avait réussi : Lancaster fait chevalier *(Sir)* fit partie du Conseil des Directeurs de la Compagnie. Son expédition est le premier des voyages séparés « Separate Voyages » ainsi désignés pour les différencier des voyages en commandite « Joint Stock Voyages ».

Le 31 décembre 1600, une charte d'incorporation était signée à Westminster pour la Compagnie des Indes Orientales sous le nom de *The Governour and Company of Merchants of London trading into the East Indies* dont la première assemblée se tint le 25 septembre 1600 dans Founders' Court, Lothbury. Un privilège pour quinze années était accordé par Sa Majesté à certains « Adventurers » pour la découverte du commerce pour les Indes Orientales, « c'est-à-dire à George, comte de CUMBERLAND, et deux cent quinze chevaliers, aldermen et marchands ». Parmi ces

Charte des Merchants of London.

or command in the voyage; Mr. Garway requested to move the Lord Treasurer « to give them leave to sort their business with men of their own quality, and not to expect that they should make further motion of this matter to the generality lest the suspicion of the employment of gentlemen being taken hold upon, do drive a great number of the adventurers to withdraw their contributions ». « Commission to Capt. Lancaster. » *(Calendar State Papers. — Colon. — East Indies*, 1513-1616, p. 106, nº 268.)

noms, on lit celui de Sir Edward Michelborne. L'alderman Sir Thomas Smythe, Philpot Lane, qui devait mourir le 4 septembre 1625, est choisi comme premier gouverneur et parmi les vingt-quatre directeurs figurent James Lancaster et John Middleton[1]. Cette compagnie, désignée sous le nom de « London East India Company » ou simplement de «the Old Company», devait durer jusqu'à son absorption en 1708 par la grande *United Company of Merchants of England trading to the East*. Outre la charte d'Elizabeth, sept autres chartes confirmèrent les privilèges de la Compagnie de Londres : 1° charte de Jacques Ier, du 31 mai 1609; 2° charte d'Olivier Cromwell, de 1659; 3° charte de Charles II, du 3 avril 1661; 4° charte de Charles II, du 5 octobre 1677, qui outre la confirmation des privilèges, autorise la Compagnie à frapper monnaie à Bombay; 5° charte de Charles II, du 9 août 1683; 6° charte de Guillaume III et Marie, du 7 octobre 1693; 7° enfin de la série, chartes de la Reine Anne réunissant les diverses compagnies.

Second voyage « séparé » 1604-1606 Henry Middleton[2].

Le second voyage aux Indes Orientales organisé par la Compagnie fut dirigé par Henry MIDDLETON, de Chester, à bord du *Red Dragon*[3], de 600 tonnes, avec son frère David comme second; outre le *Dragon*, la flotte comprenait l'*Hector*, commandé par COLTHURST, l'*Ascension*, par Roger STILES qui devait mourir à Bantam, en mars 1605, et la *Susan*, par William KEELING; ce dernier navire qui était pourri quand on l'acheta, se perdit à Bantam, lors du voyage de retour; les quatre bâtiments mirent à la voile de Gravesend, le 25 mars 1604; ils visitèrent Sumatra, Bantam, Amboine, Tidore, Ternate. Middleton fut fait chevalier à son retour à Greenwich, le 25 mai 1606.

Sir Edward Michelborne, 1604.

Nous avons vu que MICHELBORNE n'avait pas été agréé

1. *Calendar... East Indies*, 1513-1616, n° 281.
2. The Voyage of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands; being the second voyage set forth by the Governor and Company of Merchants of London trading into the East-Indies. From the edition of 1606. — Annotated and edited by BOLTON CORNEY. London, HAKLUYT Society, 1855, in-8.
3. Une gravure de ce navire est placée p. 1 de la relation de Middleton.

par la Compagnie pour son premier voyage, malgré la protection du Lord Trésorier. Nous notons dans les Minutes de la Cour de la Compagnie du 6 juillet 1601, que Sir Edw. Michelborne, Robt. Towerson, et Geo. Utley sont « disfranchised out of the freedom and privileges of this fellowship, and utterly disabled from taking any benefit or profit thereby [1] ». Donnant un exemple qui devait être suivi plus tard, en violation de la charte de la Compagnie, telle était l'influence de Michelborne que le 18 juin 1604 à Greenwich, il obtenait pour lui et ses associés la permission *(licence)* « pour découvrir les contrées de Cathay, Chine, Japon, Corée et Cambaye, et les îles et les pays adjacents, et de faire le commerce avec les habitants, malgré toute concession ou charte contraires [2] ». Le 25 octobre 1605, on faisait courir le bruit que les Espagnols l'avaient rencontré en mer et l'avaient massacré ainsi que ses compagnons; c'était une erreur, mais ce qui était vrai, c'est que le célèbre navigateur dans les régions arctiques, John DAVIS, qui accompagnait MICHELBORNE, fut tué à bord du *Tiger*, le 27 décembre 1605, dans un combat avec les Japonais [3]; on a conservé les observations qu'il avait faites en voyageant d'Atjeh à Ticou et Priaman, sur la côte occidentale de Sumatra [4]. Au cours de son expédition, Michelborne se conduisit comme un véritable pirate et fit certainement du tort à la réputation anglaise par ses procédés [5]; sa flotte, qui se composait de deux navires, le *Tigre* de 240 tonnes et le *Tiger's Whelp*, quitta Cowes, dans l'île de Wight, le 1er décembre 1604; elle était de retour à Portsmouth en juillet 1606 [6].

1. *Calendar of State Papers. — Colonial. — East-Indies*, 1513-1616, n° 292, p. 127.
2. *Ibid.*, n° 336, p. 141.
3. *Calendar of State Papers. — Colonial. — East-Indies*, 1513-1616, n° 336.
4. *Ibid.*, n° 345, p. 143.
5. Edward Marlowe et autres écrivent de Bantam, le 5 nov. 1612, à la Compagnie qu'ils ne sont pas peu ennuyés « for his practice, holding it possible that such may easily work across to this trade ». *(Ibid., l. c.*, n° 620, p. 242.)
6. PURCHAS, *His Pilgrimes*, I, pp. 132-139.

John Knight, 1606.

John KNIGHT s'était fait connaître par un voyage qu'il avait fait au Groenland à la tête d'une expédition danoise partie de Copenhague le 2 mai 1605 et rentrée à son port d'attache au mois d'août. L'année suivante, Knight fut choisi par l'East India Company pour découvrir le passage du nord-ouest et le 18 avril 1606, il mit à la voile de Gravesend sur le *Hopewell* de quarante tonnes. Knight périt malheureusement sur la côte de Labrador et ses compagnons gagnèrent Terre-Neuve, d'où ils rentrèrent à Dartmouth, le 29 septembre 1606 [1].

Troisième voyage « séparé » 1606-1609 [2].

Le troisième voyage eut pour chefs William KEELING, qui avait remplacé à bord de l'*Hector*, STILES, quand celui-çi mourut à Bantam, William HAWKINS, qui prit le commandement de ce navire, et David Middleton sur le *Consent;* Keeling était à bord du *Dragon;* ils mirent à la voile de Tilbury Hope, le 12 mars 1607 et se rendirent à Bantam d'où l'*Hector* repartit le 5 octobre pour l'Angleterre laissant dix Anglais avec Augustine SPALDING, comme chef pour établir une factorerie. Les profits de ce voyage furent de 234 %.

Quatrième voyage « séparé » 1608-1600 [3].

L'*Ascension,* commandée par Alexandre SHARPEIGH, et l'*Union,* par Richard ROWLES, mirent à la voile de Woolwich, le 14 mars 1607-1608, mais en quittant la baie de Saldanha une tempête sépara les deux navires : l'*Ascension* passa l'île Saint-Laurent, toucha les Comores, Pemba, remonta vers Socotra et Aden, puis à Moka; descendue à Socotra, l'*Ascension* partit le 20 août 1609 et alla se perdre dans le golfe de Cambaye. L'*Union,* qui avait été peu heureuse, fut ravitaillée en septembre 1610 dans la baie Saint-Augustin, Madagascar, par Sir Henry Middleton, commandant le sixième voyage.

Cinquième voyage «séparé» 1606.

Le cinquième voyage ne comprenait qu'un seul navire, le *Consent,* de 150 tonneaux, commandé par David MIDDLETON, frère de Sir Henry, qui mit à la voile de Tilbury Hope le 12 mars 1606 et revint avec un chargement com-

1. Cf. MARKHAM, *Lancaster,* pp. 281 seq.
2. *Ibid.*, pp. 108 seq.
3. PURCHAS, I, pp. 228-238. — MARKHAM, *Lancaster,* pp. 120 seq.

plet de clous de girofle; il avait quitté Bantam en juillet 1608 [1].

Sixième voyage « séparé » 1610-1613 [2].

La flotte qui mit à la voile des Downs le 4 avril 1610 était commandée par Sir Henry MIDDLETON, à bord du *Trade's Increase*, grand navire de 1100 tonnes, lancé à Deptford, en présence de Jacques Ier, accompagné du *Peppercorn*, 250 tonnes, capitaine Nicholas DOWNTON, et du *Darling*, 90 tonnes, suivi pour le ravitaillement de la barque *Samuel*, 180 tonnes; elle se rendit à la baie de Saldanha et à Madagascar où, comme nous l'avons dit, elle rencontra l'*Union;* elle remonta à Socotra; passa le cap Guardafui et arriva à Aden; le *Trade's Increase* alla à Moka avec le *Darling*. Middleton, arrêté, fut envoyé à Sanaa d'où il réussit à s'échapper. L'expédition se rendit à Surate, Sumatra, Bantam; elle était de retour à Blackwall le 19 novembre 1613. Le *Trade's Increase* s'était échoué à Bantam et avait été incendié par les Javanais pendant qu'on le réparait; Middleton mourut de chagrin peu après.

Septième voyage « séparé », 1610 [3].

Un seul navire, le *Globe*, commandé par Anthony HIPPON, mit à la voile de Blackwall, le 3 janvier 1610; le marchand hollandais Pieter W. FLORIS se trouvait à bord. Le voyage dura quatre ans et huit mois environ; le *Globe* arriva le 20 août 1615 au cap Lizard.

Jackman et Pet.

D'assez bonne heure les Anglais avaient songé à établir leur commerce au Japon; dans les instructions données en mai 1580, à Muscovy House, aux deux capitaines, Charles JACKMAN et Arthur PET, on leur marquait : « Vous pouvez entrer dans le port de Quinsay [Hang Tcheou], la ville principale du nord de la Chine, comme je l'appelle, pour la distinguer, de l'autre mieux connue ». Puis, après avoir passé l'hiver à prendre des notes, on pouvait avoir l'occasion de mettre à la voile pour le Japon, où se trouvaient des Chrétiens, des Jésuites de beaucoup de pays de la Chrétienté, et peut-être quelques Anglais dont ils pourraient

1. PURCHAS, I, p. 226.
2. PURCHAS, I, pp. 247-274, 274-314.
3. PURCHAS, I, pp. 314-319; Purchas donne à la suite des extraits du journal de Floris. « He arriued in England 1615 and died two Moneths after in London. »

obtenir des renseignements et des conseils pour leurs affaires [1]. Un voyage fut en effet entrepris pour la Compagnie de Moscovie par Pet et Jackman sur le *George* et le *William* en 1580, pour découvrir la route du Cathay par le nord-est ; ils allèrent en Norvège et au Groenland [2], mais pas plus que leurs devanciers n'atteignirent la Chine.

En 1604, les navires *Erasmus* et *Nassau* s'emparent devant Macao d'une carraque qui se rendait au Japon avec un chargement de soie et de soieries ; les Anglais avaient été bien accueillis par les Chinois [3].

Huitième voyage « séparé ».

John SARIS, né en 1579 ou 1580, originaire d'une famille du Yorkshire, fit partie du second voyage commandé par Henry Middleton, et resta à Bantam avec Gabriel TOWERSON. Sa connaissance du commerce du Japon, obtenue sans doute par l'intermédiaire des Hollandais, le fit charger par la Compagnie le 4 avril 1611 d'une expédition pour Surate où l'on pensait que Middleton avait établi le commerce, projet abandonné d'ailleurs par suite du mauvais accueil fait à Middleton ; deux des navires, l'*Hector* et le *Thomas*, devaient, après avoir été chargés, retourner en Angleterre, tandis que Saris, sur le *Clove*, se rendrait en passant par Bantam, au Japon où il devait prendre les avis de William ADAMS.

Saris avait reçu avant son départ d'Angleterre, quatre Lettres royales adressées au Grand Mogol de Surate et Cambaye, à l'Empereur du Japon ; celle-ci datée du palais de Westminster en janvier 1611, demandait l'autorisation d'établir une factorerie et la liberté du commerce, au roi de Firando et au roi de Bantam. Iyeyasu, répondit en 1613 favorablement à la lettre du roi Jacques Ier. La lettre du « roi de Firando » fut également favorable. Des privilèges furent accordés aux Anglais le 12 (2) octobre 1613 qui donnaient à leurs navires la liberté de visiter n'importe quel port du Japon et la permission d'acheter à Yedo le

1. *Calendar State Papers. — Colon. — East-Indies*, 1513-1616, n° 147, pp. 61-62.
2. *L. c.*, n° 150, p. 62.
3. *L. c.*, n° 338, p. 142.

terrain nécessaire pour y élever des maisons de résidence et de commerce ; les délits commis par les Anglais devaient être punis par le « général » anglais (Taisho) [1].

Le pilote William ADAMS est le premier Anglais allé au Japon dont on ait conservé le nom. Né à Gillingham, près de Rochester, dans le Kent, élevé à Limehouse, un des faubourgs de Londres, il fut engagé par la Compagnie des Indes Orientales néerlandaises comme pilote en chef de l'expédition partie de Rotterdam pour le détroit de Magellan, le 27 juin 1598, comprenant cinq navires : *de Hoop* (l'Espérance), sur lequel il fut embarqué, *het Geloof* (la Foi), commandée par Sebald De WEERT, *de Liefde* (la Charité), *Trouwe* (la Fidélité) et *Blijde Bootschaap* (Bonne Nouvelle). Cette malheureuse expédition était dirigée par les amiraux Jacques Mahu et Simon de Cordes, qui périrent pendant la traversée ; seul le navire de De Weert put rentrer en Europe. Adams arriva au Japon, le 19 avril 1600, sur la *Charité*, commandée par Jacob Jansz Quaeckernaeck. Soit à ses chefs, les Hollandais, soit à ses compatriotes, les Anglais, William Adams rendit de très grands services. Tantôt agent des Anglais à Firando pour leur factorerie, du 24 novembre 1613 au 24 décembre 1616, il se rendait deux fois aux îles Lieou K'ieou et une fois au Siam ; tantôt au service des Japonais, il créait en quelque sorte leur marine. Lorsqu'il mourut le 6 mai 1620, il fut enterré avec sa femme, qui était indigène, à Hemi ou Yokosuka. Sa tombe y est encore aujourd'hui vénérée comme celle d'un dieu shintoïste.

Les lettres (six) d'Adams ont été publiées pp. 17-88 de *Memorials of the Empire of Japon : in the XVI and XVII centuries*, edited, with notes, by Thomas RUNDALL. London : Hakluyt Society, MDCCCL, in-8.

« The first letter [2] sent by William Adams for England, he thus addresses : « To my vnknowne frinds and countrimen : dessiring this letter, ... may come into the hands of one, or manny of my acquayntance in Lime-

1. SATOW, *Saris*, p. lxxxiii.
2. Japan, 22 oct. 1611.

hovse or else wheare, or in Kent in Gillingham, by Rochester ».

» Probably through the agency of their Factors recently settled at Bantam, two copies of the letter were transmitted to the « Worshipfull Felowship of the Merchants of London trading into the East Indies »; and in the sequel it will be perceived the communication led to the opening of commercial intercourse between England and Japon [1]. »

Cette première lettre débute :

« Hauing so good occasion, by hearing that certaine English marchants lye in the island of Iaua, although by name vnknowen, I have ymboldened my selfe to wryte these few lines, desiring the Worshipfull Companie being unknowen to me, to pardon my stowtness. My reason that I doe wryte, is first as conscience doth binde me with loue to my countrymen, and country. Your Worships, to whom this present wryting shall come, is to geve you to vnderstand that I am a Kentish man, borne in a towne called Gillingam, two English miles from Rochester, one mile from Chattam, where the Kings ships doe lye : and that from the age of twelue yeares olde, I was brought vp in Limehouse neere London, being Apprentice twelue yeares to Master Nicholas Diggines; and my selfe haue serued for Master and Pilott in her Maiesties ships; and about eleuen or twelue yeares haue serued the Worshipfull Companie of the Barbarie Marchants, vntill the Indish traffick from Holland [began], in which Indish traffick I was desirous to make a littel experience of the small knowledg which God had geven me. So, in the yeare of our Lord 1598, I was hired for Pilot Maior of a fleete of five sayle, which was made readie by the Indish Companie : Peeter Vander Hay and Hance Vander Veek. The Generall of this fleet, was a marchant called Iaques Maihore, in which ship, being Admirall, I was Pillott [2]. »

. . . « Therefore I do pray and intreate you in the name of Jesus-Christ to doe so much as to make my being here

1. RUNDALL, Introduction, p. 17.
2. RUNDALL, p. 18.

in Iapon, knowen to my poor wife : in a manner a widdow, and my two children fatherlesse : which thing only is my greatest griefe of heart, and conscience [1]. »

Adams avait écrit en même temps à sa femme. En décembre 1613, il écrivait :

« Your woourship shall vnderstand I had thought to a coum hom in the Cloue, but by som discovrtissis offred me by the generall, changed my mind : which injuries to wryt of them I leau; leauing to others, God sending the ship hom, to mak rellacion [2]. »

Le 18 avril 1611, Saris [3] mettait à la voile des Downs avec trois navires, le *Clove*, l'*Hector* et le *Thomas*, avec des équipages de 89, 110 et 55 hommes, commandés le premier par Saris avec James FOSTER, le second par Gabriel Towerson, et le troisième par Tempest PEACOCK; le principal subrécargue Richard COCKS était sur le *Clove*. A Socotra, Saris apprit par une lettre de Middleton, l'insuccès de celui-çi dans la Mer Rouge qui engageait les autres voyageurs à éviter cette mer, le pacha de Sanaa ayant donné l'ordre de tuer tous les Chrétiens qui y pénétreraient; malgré cet avertissement Saris se rendit à Moka, et recevait de Middleton une lettre lui annonçant qu'il avait été repoussé de Surate et qu'il comptait se débarrasser de ses marchandises aux dépens de navires indiens qu'il capturerait; il n'entre pas dans mon programme de raconter la rivalité des deux commandants, toujours est-il que les trois navires de Saris se rendirent à Bantam où ils arrivèrent, l'*Hector* le 23 octobre, le *Clove*, le 24 octobre, et le *Thomas*, le 16 octobre; un autre navire anglais, le *James*, s'y trouvait déjà.

Le 28 octobre, Augustine SPALDING, principal subrécargue de la Compagnie à Bantam, remettait à Saris la lettre de William Adams dont nous avons déjà parlé, datée du Japon le 22 octobre 1611. Saris se décida à renvoyer

1. *L. c.*, p. 29.
2. *L. c.*, p. 76.
3. *The Voyage of Captain John Saris to Japan*, 1613. *Edited from Contemporary Records by* Sir Ernest M. SATOW. London, Hakluyt Society, MDCCCC, in-8, pp. VIII-LXXXVII-242.
Second Series, nº V.

l'*Hector* le 11 décembre 1612 et le *Thomas* le 12 janvier 1613 avec leur chargement en Angleterre, et voulut se rendre lui-même au Japon sur le *Clove* et devancer Middleton, qui venait d'arriver le 9 novembre avec le *Peppercorn* et préparait, disait-on, un voyage au Japon; il mit à la voile le 15 janvier 1613 pour les Moluques et le Japon. Saris laissait George CAMDEN à Bantam pour préparer une cargaison de retour.

Le *Clove* ayant mis à la voile de Bantam pour le Japon le 15 janvier 1613, fit relâche à Jacatra et autres lieux, et mouilla à Hirado [Firando], le 11 juin 1613 [1].

Les Anglais arrivaient au Japon à une époque particulièrement intéressante. Tokugawa Iyeyasu, vainqueur à Sekigahara (1600) de la coalition formée contre lui par des daïmyos, avait pris en 1603 le titre de *shogoun* qu'il céda deux ans plus tard à son fils Hidetada. Il était encore hésitant sur la politique qu'il devait suivre à l'égard des étrangers dont l'expulsion ne fut décidée que par ses successeurs.

Si, comme les Hollandais, les Chinois, à partir de 1641, ne purent commercer qu'à Nagasaki [2], jusqu'en 1688 [3], ils

1. « It was no mere accident that led the first Europeans who visited Japan to fix upon Hirado as their headquarters. From a very early period, which perhaps may be placed at the end of the sixth century, when intercourse between Japan and China began to assume something of a regular complexion, the ordinary route of envoys and traders from the Japanese capital was by way of Hakata in Chikuzen, Hirado, and the Goto group to Ningpo and Wenchow. And after diplomatic relations between the two countries ceased, at the end of the ninth century, commerce still followed that line, Hakata continuing to be the main *entrepôt* for Chinese goods. In the thirteenth century, when the Mongols twice endeavoured to invade Japan, Hirado was the first point of attack. After the victorious expulsion of the invaders, the Japanese in their turn sallied forth and harried the coasts of Corea and China, and, as was the fashion of the time, combined plunder with peaceful commerce. In the early part of the sixteenth century, Chinese smugglers and traders to Luçon, Annam and the Malay Peninsula resorted to Hirado, where their leader, one Wang Chih, established a factory, and joining to himself a band of enterprising Japanese, pursued his operations on a large scale.

« Besides the northern route to China, there was a second from Bö no Tsu, a port at the extreme south-west corner of the province of Satsuma, by way of the Loochoos to the provinces of Fuh-kien and Kwang-tung. This latter, however, was suited for the local supply of southern Kiushiu alone. » SARIS, *Japan*, ed. Satow, pp. XLIV-XLV.

2. *L. c.*, pp. XLVI-XLVII.

3. NACHOD, p. 399.

eurent la permission de loger dans la ville où il leur plaisait, mais à partir de cette date, ils furent confinés dans un enclos près de l'établissement des Hollandais à Deshima.

Saris fut bien reçu par MATSURA HÖIN, ancien daimyo de Hirado; il écrivit immédiatement à William Adams, et s'installa à terre dans une maison appartenant à André DITTIS, en réalité Andassee, chef de la factorerie chinoise. Adams arriva le 29 juillet de Sumpu où résidait alors Iyeyasu; le 7 août, Saris avec Adams, 10 Anglais et un interprète japonais, quittait Hirado pour Sumpu où il arriva le 6 septembre; il fut reçu en audience le 8 septembre par Iyeyasu auquel il remit la lettre du roi JACQUES et des présents; il fit visite à HONDA KÖDZUKE NO SUKE auquel il remit un memorandum sur les privilèges qu'il désirait obtenir pour l'East India C°, memorandum qui fut approuvé par Iyeyasu. Saris alla ensuite à Yedo où il eut une audience du Shogoun HIDETADA, puis à Uraga, près de Yedo; Adams suggéra, ce qui avait été proposé jadis aux Hollandais, qui préférèrent Hirado, aux Anglais, d'établir la factorerie à Yedo; les Anglais préférèrent aussi Hirado, quittèrent Uraga le 25, arrivèrent à Sumpu le 29 et, le 8 octobre, Saris reçut la réponse d'Iyeyasu à la lettre de Jacques Ier avec l'octroi des privilèges; il était de retour à Hirado le 6 novembre. Saris offrit à Adams de rentrer en Angleterre par le *Clove*, mais celui-çi refusa, considérant qu'il n'avait pas été bien traité; toutefois Adams signa un arrangement le 24 novembre par lequel il entrait au service de l'E. I. C°. jusqu'à l'arrivée d'un navire, après le retour du *Clove* en Angleterre. Dans un conseil tenu le 26 novembre, Saris décida d'établir une factorerie à Hirado avec Richard COCKS comme chef et 8 Anglais, dont Adams, 3 interprètes japonais et 2 domestiques. Saris quitta Hirado le 5 décembre 1613; il arriva à Plymouth le 27 septembre 1614, ayant passé 6 semaines à Bantam pour prendre un chargement de poivre. Saris ne retourna pas en Orient; il mourut à Fulham le 11 décembre 1643.

Richard Cocks [1].

Richard COCKS, chef de la factorerie (Cape Merchant), était probablement originaire de Coventry; les autres Anglais étaient : William Adams, Tempest PEACOCK, Richard WICKHAM, William EATON, Walter CARWARDEN, Edmund SAYERS, and William NEALSON. Les marchandises qui furent emmagasinées dans la factorerie se composaient principalement « of broad cloth and woollen and cotton piece goods; also of Bantam pepper, gun powder, lead, tin, etc. Its total value was about £ 5.650 » [2]. Au commencement de 1614, Wickham fut choisi comme agent à Yedo, Eaton à Osaka et Sayers dans le nord de Kiou Shiou et Tsoushima. Le 18 mars 1614, Tempest Peacock et Walter Carwarden furent envoyés dans une jonque avec un chargement de £ 750 pour faire le commerce avec la Cochinchine. Deux autres essais, dont l'un en 1617 avec Edmund Sayers, faits par Adams ne réussirent pas davantage. En avril 1616, la factorerie de Siam avait envoyé dans une jonque au Cambodge deux Anglais qui semblent avoir été bien accueillis. Peacock fut tué en Cochinchine avec les Hollandais qui l'accompagnaient; Carwarden échappé au désastre fit naufrage au retour. Un voyage à Siam, organisé par Adams, qui prit le commandement, ne réussit pas non plus. William Eaton qui était allé au Siam sur la *Sea Adventure*, le 21 décembre 1616, revint à Firando le 7 septembre 1617 : trente-quatre marins étaient morts et les autres furent malades; cet insuccès ne l'empêcha pas de renouveler sa tentative en janvier 1618.

1. *Diary of Richard Cocks Cape-Merchant in the English Factory in Japan* 1615-1622 *with Correspondence.* Edited by Edward Maunde THOMPSON. London, Hakluyt Society, MDCCCLXXXIII, 2 vol. in-8, pp. LIV-349, 368.

Nos LXVI et LXVII. — Début de la préface : « The history of the English Trading Settlement in Japan in the first quarter of the seventeenth century is the history of a failure ». — Causes : éloignement de la factorerie de Miako et de Yedo et proximité des Hollandais, rivaux et non alliés; leur protestantisme ne pesant pas lourd en présence de leurs intérêts commerciaux, ils agirent aussi bien contre les Anglais protestants que contre les Espagnols et les Portugais catholiques.

« The Dutch were not allies; they were rivals, who undersold the English in the market, and in the end starved them out of the country », pp. I-II.

2. COCKS, I, p. XVII.

Au printemps de 1617, un petit bateau de 15 tonnes, monté par seize marins Japonais, avec Robert Burgess et deux autres subrécargues, fut expédié au Tchampa où il arriva en mai; les Anglais, bien reçus, furent autorisés à faire le commerce.

Mais le pays avec lequel les Anglais tenaient particulièrement à nouer des relations commerciales était la Chine et ils comptaient pour atteindre ce but sur le chef de la factorerie chinoise, André Dittis, et sur ses frères. Les Chinois avaient déclaré à Cocks que la meilleure manière pour les Anglais de gagner les bonnes grâces de l'empereur était de lui offrir en présent un arbre de corail, blanc ou rouge, des perles d'un bel orient, des miroirs, des canons damasquinés, des dagues, des pistolets. Cocks recommandait dans une lettre adressée de Firando, le 16 décembre, à John Browne à Patani, de bien agir avec les Chinois maltraités par les Hollandais. L'empereur de Chine, disait-il, a envoyé des espions pour se rendre compte de la manière dont ils étaient traités par les Anglais, les Hollandais, les Espagnols et les Portugais. Malheureusement la Chine était en guerre, et Cocks dut attendre plusieurs années avant d'obtenir l'autorisation de faire le commerce, trop tard d'ailleurs, car les Anglais se préparaient à se retirer du Japon, malgré l'achat qu'ils avaient fait de la maison dans laquelle était installée leur factorerie [1].

Cependant Iyeyasu avait consolidé la puissance de sa maison en s'emparant d'Osaka où il fit mettre à mort les derniers descendants de Hideyoshi (1615); il mourut l'année suivante, laissant le pouvoir à son fils Hidetada (1616). Le capitaine Ralph Coppindall, qui arriva d'Angleterre à la fin d'août 1615 avec son navire *Hoseander*, écrivait de Firando, le 5 décembre, que seul le commerce avec la Chine pouvait leur éviter des pertes et que si on ne pouvait le conduire pacifiquement, il fallait, comme les Hollandais, enployer la force [2].

1. Cocks, I, pp. xix-xx.
2. Cocks, I, pp. 271-272. Il ajoutait : « And, yf wee sett foote in the Moluccoes, this place will be a fitt storehouse from whence we may

Cocks et Adams se rendirent à Yedo pour saluer le nouveau shogoun et obtenir la confirmation de leurs privilèges; au contraire ceux-ci furent diminués; leur commerce fut réduit au seul port de Firando et ils durent retirer leurs agents de Yedo, Sackay et Osaka [1].

Nobounaga avait toléré l'introduction du Christianisme au Japon parce qu'il pouvait lui servir dans sa lutte contre les bonzes bouddhistes. Il disait même cyniquement qu'il y avait trente-cinq sectes religieuses au Japon et qu'il ne voyait aucun inconvénient à l'introduction d'une trente-sixième, le Christianisme. La rivalité des Jésuites et des Franciscains, des Portugais et des Espagnols, des Hollandais et des Anglais, ne pouvait qu'affaiblir la situation au Japon des étrangers qui y donnaient le triste spectacle de leurs dissensions. Cocks prétendait que les gens d'Umbra (Omura) étaient hostiles à ceux de Firando et qu'ils étaient poussés par les missionnaires catholiques qui cherchaient à rendre les Anglais odieux aux Japonais, car ils leur attribuaient l'expulsion de quelques-uns de leurs confrères (Lettre du 5 juin 1616). Hidetada était franchement ennemi des Chrétiens et il ordonna d'embarquer à Nagasaki les missionnaires dont la plupart s'y trouvaient cachés. En mars 1617, on fit partir pour Macao et la Cochinchine, cinq Jésuites, deux Dominicains et d'autres religieux.

Une nouvelle tentative de Cocks en août 1617 pour obtenir une extension des privilèges de la Compagnie ne fut pas plus heureuse que la précédente; tout d'abord, on accorda aux Anglais la permission de faire le commerce à Nagasaki, mais ce privilège leur fut retiré presque immédiatement. Cocks avait présenté une lettre de Jacques Ier, au shogoun, à laquelle il ne fut pas répondu sous prétexte qu'elle avait été adressée à son prédécesseur. Pendant son séjour à la Cour, Cocks essaya d'entamer des relations avec les Coréens qui s'y trouvaient, mais les Japonais s'y

alwaies have men, munition, and victualles good store and at reasonable rates; for which purpose principally, the Hollanders doe maintain this factory ».

1. Cocks, I, p. xxiii.

opposèrent. Cocks quitta la Cour pour Firando le 9 octobre 1617.

Le 8 août 1618, un navire hollandais étant arrivé à Firando avec le bateau anglais *Attendance*, pris aux Moluques, les Anglais témoignèrent de la plus grande indignation et protestèrent à Yedo; le gouvernement shogounal leur répondit que l'affaire ne regardait pas le Japon, la capture ayant eu lieu dans des pays étrangers. Les Hollandais étaient maîtres de la mer et les Anglais étaient isolés à Firando.

En 1617, l'East India Company avait envoyé aux Moluques cinq navires sous les ordres de Martin PRING, rejoint à Bantam par six grands navires, commandés par Sir Thomas DALE qui se retira aux Indes. Pring était sur le point de repartir lorsqu'il apprit en 1620 l'union des Compagnies hollandaise et anglaise qui eut pour résultat de combiner leurs efforts contre les Portugais et les Espagnols, et deux expéditions furent organisées contre les Philippines pour détourner le commerce chinois de ces îles à Firando.

Cette union était projetée depuis plusieurs années; en effet le 10 décembre 1614, Richard Cocks écrivait à Thomas WILSON, secrétaire du Lord Trésorier SALISBURY, que les Hollandais annonçaient comme très probable la réunion des Compagnies anglaise et hollandaise des Indes orientales, ce qui rendrait facile l'expulsion des Espagnols et des Portugais de cette partie du monde; il se demandait d'ailleurs ce qui résulterait de l'habitude journalière des Hollandais de piller les jonques chinoises; les Espagnols sont plus aimés que les Hollandais dans les Moluques; Cocks était d'avis que sans les intrigues des Hollandais, les Anglais obtiendraient l'autorisation de faire le commerce avec la Chine; des négociants chinois leur avaient demandé si le Roi d'Angleterre voudrait empêcher les Hollandais de piller leurs jonques [1].

En 1620, le navire anglais *Elizabeth* capturait au large de Formose un bateau japonais allant des Philippines au Japon avec les PP. Pedro de ZUÑIGA, augustinien, et Luis

1. *Calendar East-Indies*, 1513-1616, nº 823.

Flores, dominicain, qui, deux ans plus tard, furent brûlés vifs ; le shogoun s'empara de la cargaison et laissa la coque pourrie du bateau aux Anglo-Hollandais. A la fin de 1621, Cocks fit sa dernière visite à la Cour ; l'agent hollandais, Jacques Speckx, avait quitté la factorerie en octobre et il avait été remplacé par Leonard Camps.

A un Conseil tenu à Batavia, le 22 avril 1623, la dissolution de la factorerie anglaise du Japon fut décidée d'une manière formelle et le capitaine Joseph Cockram fut envoyé sur le *Bull* pour prendre les mesures nécessaires. Tous les Anglais, y compris Cocks, furent embarqués, le facteur hollandais restant chargé de régler les affaires en suspens. Le *Bull* arriva à Batavia le 27 janvier 1624 ; son retour marquait la fin de l'existence de la factorerie anglaise, mais non des ennuis de Cocks qui, en pleine disgrâce, fut mis à bord de l'*Ann Royal* pour l'Angleterre, le 24 février ; il mourut en mer un mois plus tard, le 27 mars. En 1623, Iyemitsu avait succédé comme shogoun à Hidetada et l'année suivante, il lançait un édit d'expulsion des étrangers.

A différentes reprises, les Anglais essayèrent de rouvrir leur factorerie ; en particulier le 29 juin 1673, le navire *Return* arriva à Nagasaki, mais les Hollandais ayant averti le shogoun que le roi Charles II avait épousé une princesse catholique de Portugal, les Japonais refusèrent d'entrer en relations avec les Anglais et le *Return* remit à la voile le 28 août ; depuis lors les Anglais n'entamèrent que des négociations indirectes en 1681 et 1683 par l'intermédiaire des princes ou chefs de Bantam, d'Amoy, de T'ai Wan, du Tong King et de Siam.

A la factorerie anglaise du Japon se rattache le commerce du thé dont la plus ancienne mention dans les Vieilles Archives de l'India Office se trouve dans une lettre de R. Wickham, agent de la Compagnie à Firando, écrivant le 27 juin 1615, à Eaton, à Miaco, et lui demande « un pot de la meilleure sorte de *tcha* ». Le thé est mentionné pour la première fois par un écrivain anglais dans le Journal de Pepys, le 25 septembre 1660 [1].

1. Birdwood, *l. c.*, p. 26 *n*.

C'est le voyage en 1611 d'un des navires de la flotte du capitaine Thomas BEST, le *James*, commandé par Edmund MARLOWE. Partis des Downs, le 10 février 1611, les Anglais arrivèrent à Bantam en novembre; le *James* retourna en Angleterre en avril 1615. Neuvième voyage « séparé » 1611 [1].

Ce voyage fut commandé par le capitaine Thomas BEST et comprenait quatre navires, le *Hoseander*, l'*Hector*, le *James* et le *Solomon*, qui mirent à la voile de Gravesend, le 1er février 1612; c'est de ce voyage que date l'établissement de factoreries anglaises permanentes sur la côte de l'Inde, à Surate, Cambaye, Amadauar, Goga; le capitaine Best obtint le 21 octobre 1612, du Grand Mogol un firman régulier pour faire le commerce. Il rentra le 15 juin 1614. Dixième voyage « séparé » 1612.

Cette expédition n'est que le voyage du *Solomon* qui, comme le *James* (neuvième voyage) faisait partie de la flotte du capitaine Best. Elle quitta Gravesend le 1er février 1611. Onzième voyage « séparé »[2].

Christopher NEWPORT, qui s'était signalé en 1591 aux Antilles contre les Espagnols, commandait le navire *Expedition*, qui quitta Gravesend en 1612; il avait à bord Robert SHIRLEY, envoyé du Chah de Perse en Angleterre, accompagné de sa femme TERESIA, fille d'un noble Circassien, ISMAEL KHAN, qu'il avait épousée quelques années auparavant. Douzième voyage « séparé ».

Après ce douzième voyage, commence une série d'opérations par actions (Joint Stock) [3].

PURCHAS, I, p. 500, donne des extraits du *Journal* de *Downton*, après le douzième voyage; il appelle ce voyage, qui est cependant le premier, « the second Voyage set forth for the ioyned Stockes in the East Indies ». Les navires étaient le *New Year's Gift*, 650 tonnes, qui avait été lancé à Deptford, le 1er janvier 1613, l'*Hector*, 500 tonnes, le Première Expédition (First Joint Stock voyage) cap. Nicholas Downton.

1. Cf. PURCHAS, I, pp. 440-444.
2. PURCHAS, I, pp. 486 seq.
3. « After this twelfth Voyage, the order of that reckoning is altered, because the Voyages ensuing were setforth by a ioynt stocke, and not by particular and proper ships, stockes, Factories, (as before) but promiscuous and generally accountable to the whole societie. Of which, all are not come to our hands : such as I haue (that which thence is meete for the publike view) giue I thee. » (PURCHAS, I, p. 500.)

Merchants Hope, 300 tonnes, et le *Solomon*, 200 tonnes ; ils mirent à la voile le 1er mars 1613. Les Portugais essuyèrent une grande défaite aux Indes. Downton mourut à Bantam le 6 août 1615 ; il eut pour successeur le capitaine Thomas ELKINGTON [1].

Purchas donne « un extrait... de quelques memoranda d'Edward DODSWORTH, principal négociant du « second joint-stock voyage », sous le commandement du capitaine KEELING (1614-1615) [2].

Walter Peyton 1614.

Le 20 janvier 1614, le capitaine Walter PEYTON sur l'*Expedition* qu'il commandait, accompagnée du *Dragon, Lion, Peppercorn*, mit à la voile de Gravesend ; le 2 février, Sir Thomas ROE, ambassadeur du Roi à la Cour du Grand Mogol, s'embarqua sur le *Lion* avec une suite de quinze personnes. Humphrey BOUGHTON, à destination de l'Inde, était à bord du *Peppercorn*. La flotte portait aussi quinze Japonais emmenés en Angleterre par le *Clove*, répartis sur les divers navires ainsi que quatorze Guzeratis venus par le *Dragon*, et dix-neuf condamnés sortant de la prison de Newgate, graciés par le Roi sur la demande de la Compagnie des Indes, qui devaient être utilisés dans la découverte de régions inconnues [3].

En 1617, Sir James CUNNINGHAM obtint de Jacques Ier l'autorisation, retirée l'année suivante, de créer une « Scottish East-India Company [4] ».

Shilling, 1619.

Une flotte de quatre nouveaux navires, commandée par Andrew SHILLING, fut équipée par la Compagnie des Indes en 1619 pour se rendre à Surate et dans le golfe Persique : elle comprenait le *London*, 800 tonnes, le *Hart*, 500 tonnes, le *Roe Bucke*, 300 tonnes et l'*Eagle* de 280 tonnes, qui mirent à la voile de Tilbury Hope, le 26 février 1619 ; le célèbre voyageur arctique WILLIAM BAFFIN, faisait partie de l'expédition [5], après avoir navigué sur l'*Ann Royal*.

Premier débarquement sur la côte de Chine, 1620.

Les Anglais débarquèrent accidentellement pour la pre-

1. PURCHAS, I, p. 514.
2. LANCASTER, Introd., p. xv.
3. PURCHAS, I, p. 528.
4. Sir G. BIRDWOOD, *Report*, p. 31 *n*.
5. PURCHAS, I, p. 723.

mière fois sur la côte de Chine en 1620. Le *Unicorn*, allant avec le *Royal James* de Bantam au Japon, fut jeté vers la fin de juin 1620 par un orage sur les côtes de Chine près de Macao; les équipages furent bien traités par les indigènes qui leur vendirent deux navires pour se rendre à Jacatra; un second orage les sépara, un des navires pris par les Portugais fut conduit à Macao; le barbier remis en liberté arriva à Masulipatam en mai 1621; l'autre navire arriva à destination [1].

Henry Bornford.

Henry BORNFORD paraît être le premier Anglais qui ait fait le commerce de l'Inde avec Macao en prenant pour prétexte en 1636 qu'il rapporterait de la colonie portugaise, au vice-roi de Goa, du cuivre appartenant au roi d'Espagne et que les Portugais ne pouvaient transporter eux-mêmes à cause du blocus hollandais. On racontait qu'une prophétie de 1618 avait annoncé à l'empereur de Chine que son pays serait subjugué par un peuple aux yeux gris et que par suite les Chinois se montraient opposés à tout commerce avec les Anglais; en réalité l'hostilité témoignée aux Anglais était causée par les intrigues des Portugais [2].

William Courteen.

Le roi CHARLES Ier, dont la franchise et l'honnêteté ne furent jamais les qualités dominantes, consentit, malgré le privilège de la Compagnie des Indes et malgré les justes protestations de ses Directeurs, à autoriser par une Commission royale du 12 décembre 1635, Sir William COURTEEN à former une Association pour le commerce des Indes; cette association avait l'intention d'abandonner les anciens errements de la Compagnie des Indes et d'établir des factoreries suivant le système des Hollandais.

Il faut bien avouer que l'Old Company était singulièrement routinière et timorée; dans une réunion des Comités le 23 novembre 1635, SMITHWICK ayant proposé de faire une tentative de commerce avec la Chine et le Japon, on lui répondit que « même si le commerce était favorable la Com-

1. PURCHAS, I, p. 642; II, p. 696. — COCKS' *Diary*, II. — W. FOSTER' *English Factories in India* (1618-1621), 1906, p. 266 note.
2. William FOSTER. — *The English Factories in India* (1634-1636), pp. 226 seq.

pagnie n'était pas en état de l'entreprendre ». On essaya de dissimuler les véritables projets de la nouvelle société en assurant la Compagnie des Indes que l'expédition était chargée d'un projet secret que le Roi ne désirait pas révéler.

John Weddell. On mit à la tête de l'expédition un ancien officier de la Compagnie des Indes, John WEDDELL (1583-1642), dont les services à bord du navire *Charles* avaient été méconnus, et le négociant Nathaniel MOUNTNEY, qui étaient autorisés à faire un voyage à Goa, au Malabar, à la Chine et au Japon avec une escadre composée du *Dragon* (cap. Weddell); *Sun* (cap. Richard SWANLEY); *Katharine* (cap. John CARTER); *Planter* (cap. Edward HALL) et deux pinaces, *Anne* et *Discovery*. La flottille mit à la voile des Downs, le 14 avril 1636; Sir William Courteen, qui avait souscrit la plus grande partie de la somme de 120,000 liv. st. que coûtait l'expédition de Weddell, mourait peu après, le 27 mai 1636. Nous n'avons pas à raconter les péripéties du voyage aux Indes; les Anglais partirent de Goa le 17 janvier 1637; nous dirons seulement que, malgré l'opposition des Portugais, Weddell sortit de Macao et remonta la rivière de la Perle jusqu'à Canton où il commença à commercer avec les Chinois qui l'attaquèrent; Weddell s'empara d'un petit fort, mais ses marchands furent emprisonnés par les indigènes et il fut obligé d'avoir recours aux Portugais pour les faire relâcher. Il quitta Macao en décembre 1637 [1].

Malgré la concurrence qui lui était faite par la Courteen's Association, qui profita surtout aux Hollandais, concurrence qui cessa par la réunion de celle-ci à la Compagnie des Indes en 1650 et 1657, l'Old Company continuait néanmoins son commerce. A la suite d'un arrangement avec le vice-roi de Goa, une flotte fut envoyée à Macao en juin 1637; les subrécargues présentèrent une lettre du roi Charles I[er] au gouverneur, qui les avertit que la conduite du capitaine Weddell, l'année précédente, avait eu pour résultat de lourdes amendes infligées aux Portugais par les Chi-

1. *Court Minutes* 1635-1639. — J.-B. EAMES. — *The English in China*, 1909, pp. 13-22. — *Travels of Peter Mundy*, III, Pt. I, Lond., Hakluyt Soc., 1919.

nois [1]. Dans une note de mars 1638, Hai Nan est considéré comme le meilleur endroit pour établir une fortification [2].

Le navire *Hind* quitta les Downs le 10 avril 1643 pour se rendre à Macao; bien reçus d'abord, les Anglais virent augmenter ensuite les droits dans une proportion énorme. D'ailleurs la conquête de la Chine par les Tartares arrêtait tout commerce. En 1658, deux navires anglais, le *King Ferdinand* et le *Richard and Martha*, arrivèrent à Canton, mais les demandes des fonctionnaires chinois furent tellement exagérées, que les Anglais, plutôt que de payer les droits formidables qui leur étaient demandés, préférèrent lever leurs ancres et s'enfuir subrepticement. Cette conduite leur causa le plus grand tort aux yeux des Chinois. Les Anglais ne semblent pas avoir eu la moindre compréhension de ce qui se passait en Chine en témoignant de leur hostilité vis-à-vis du conquérant tartare; leurs négociants qui voyaient les Chinois maîtres du littoral et par conséquent du commerce, par une politique d'intérêt immédiat, les soutenaient, sans se rendre compte que dans un avenir rapproché, ils auraient à tenir compte du Mandchou dont la maîtrise totale de l'Empire n'était plus qu'une question de temps. Hind, 1643.

En 1664, la frégate *Surat*, commandée par Robert GROSTE, ayant à bord les subrécargues Francis FARRER, Robert HOPPER et Francis FLETCHER, arriva à Macao où les Portugais causèrent aux Anglais toute espèce de difficultés, leur réclamèrent un droit de 6 % pour la ville et les droits de mesurage pour le *King Ferdinand* et le *Richard and Martha;* de plus ils leur refusèrent l'autorisation d'établir une factorerie à Macao. De guerre lasse, au bout de cinq mois, les Anglais rembarquèrent leurs marchandises pour Bantam. Il est bon de remarquer que depuis 1640, le Portugal avait recouvré son indépendance. Surat, 1664.

Peu heureux dans le sud de la Chine, les Anglais résolurent de profiter des succès du pirate Koxinga qui, ayant chassé les Hollandais de Formose, tenait tête aux Mand- Factorerie d'Amoy.

1. R. Montgomery MARTIN. — *China*, II, pp. 6-7.
2. *Court Minutes* 1635-1639, p. 294.

choux et occupait Amoy, où la Compagnie des Indes établit une factorerie; en 1671, les navires *Experiment, Return* et *Zant* furent envoyés à Formose où on leur réclama des armes et des munitions. Les Anglais ne restaient d'ailleurs pas inactifs sur les autres côtes; en 1671, la même année, ils envoyaient le *Bantam Merchant* et le *Crown* en vain à Nagasaki; le 25 juin 1672, W. GYFFORD atteignit l'embouchure de la rivière du Tong King avec la frégate *Zant* où plus tard il fut remplacé par Benjamin SANGER; le dernier chef de cet établissement, qui n'eut qu'une durée éphémère, fut Keeling. La guerre éclatait avec la Hollande en 1672 et l'*Experiment* était capturé sur les côtes de Siam. D'autre part, les Anglais avaient pu espérer un instant que les rebelles leur céderaient Formose. Benjamin DELAUNE fut placé à la tête de la factorerie d'Amoy et T'ai Wan fut mis en septembre 1678 sous sa dépendance. Malheureusement pour eux, les Mandchoux reprirent Amoy et les Anglais furent obligés d'évacuer leur établissement. Ailleurs, après avoir souffert en 1677 d'un massacre à Bantam, ils perdaient en 1682 ce comptoir pris par les Hollandais et étaient obligés de transférer la direction de leur commerce à Bombay et à Surate, en attendant qu'ils pussent s'installer à Canton. Mais après la défaite définitive du fils de Koxinga, les Portugais avaient acheté le monopole du commerce dans ce port, aussi lorsqu'en 1682, le navire anglais le *China Merchant*, avec le subrécargue GOSFRIGHT y arriva, lui fut-il répondu qu'il y avait entre l'empereur de Chine et le Portugal un accord ne permettant de commercer avec aucune autre nation européenne. D'ailleurs le bruit étant répandu que les Anglais avaient favorisé les entreprises de Koxinga et de Tcheng King, les jonques mandchoues capturaient les barques chinoises qui communiquaient avec eux, tandis que les vaisseaux de guerre portugais faisaient la chasse aux navires anglais de commerce. Des essais de commerce à Lamptan et à Tempa Kebreda ne furent pas plus heureux [1].

Quand les Mandchoux reprirent T'ai Wan en 1683, il s'y trouvait encore deux Anglais; l'un, ANGIER, alla mou-

1. D. BOULGER. — *Asiatic Quart. Rev.*, I, 1886, p. 197.

rir à Amoy, l'autre, LLOYD, versa 3.090 taels au général tartare Sego, sauvant ainsi sa vie, mais il n'en fut pas moins l'objet de mauvais traitements et il fut obligé de fuir à la première occasion favorable [1].

En 1685, théoriquement tous les ports de l'Empire furent ouverts librement au commerce étranger par l'empereur K'ang Hi, mais les taxes et les restrictions des autorités locales à Canton n'ayant pas été supprimées, pas plus que l'opposition des Portugais n'avait cessé, les difficultés continuèrent. Cependant en 1689, les Anglais essayèrent avec la *Defence* de profiter des avantages de la liberté du port à Canton. Après avoir attendu trois semaines, un mesureur vint à bord et commença à mesurer le navire de l'avant à l'arrière, mais moyennant argent il consentit à ne prendre les mesures que du mât de misène au mât principal. Les Chinois demandèrent 2,484 taels qu'on leur refusa; puis au bout d'une semaine, ils se contentèrent de 1500 taels dont 300 pour les fonctionnaires mandchoux. Une rixe ayant éclaté entre les matelots de la *Defence* et quelques indigènes, des Anglais furent tués, le médecin fut blessé mortellement, mais un des Chinois ayant été également tué, les fonctionnaires exigèrent une somme de 5000 taels, ayant refusé les 2000 taels offerts par le capitaine HEATH [2].

Defence, 1689.

Une concurrence fut faite à l'*Old Company* par la création, par une charte de GUILLAUME III, du 5 septembre 1698, de *The English Company* [ou *The General Society*] *trading to the East Indies*, qu'on désigne ordinairement comme *The New Company*, dont le Conseil se réunit pour la première fois le 7 septembre 1698 à Mercers' Hall et choisit ses Directeurs parmi lesquels se trouvaient Sir Theodore JANSEN et Sir W. SCAWEN; plus tard les réunions du Conseil se tinrent à Skinners' Hall, dans Dowgate, jusqu'à la réunion avec l'Old Company [3].

English Company.

De la réunion en juillet 1702, de la Vieille et de la Nou-

Allen Catchpoole.

1. D. BOULGER, *l. c.*
2. M. MARTIN. — *China*, II, p. 9.
3. Sir G. BIRDWOOD. — *Report*, p. 14 *n.*

velle Compagnie, fut formée en 1708-1709, *The United Company of Merchants of England trading to the East Indies,* appelée généralement *The Honourable East India Company,* qui dura jusqu'à la suspension de son privilège en 1858.

Le 23 novembre 1699, Allen CATCHPOOLE fut choisi par la « New Company » pour être son Président en Chine; en même temps il fut muni d'une commission le nommant Ministre ou Consul du Roi pour la Nation anglaise. Il devait se rendre dans le nord de la Chine et négocier l'établissement d'un comptoir pour la Compagnie, soit à Liampo (Ning Po), soit à Nan King; toutefois on lui laissait toute latitude pour s'établir ailleurs dans le cas où il ne réussirait pas à obtenir l'autorisation de s'installer dans l'une de ces deux villes. Le 11 octobre 1700, il arriva avec la frégate *Eaton* aux Chousan où GOUGH, venu d'Amoy, avait commencé à construire une factorerie. Les Anglais furent expulsés des Chousan en 1702, ce qui n'empêcha pas Catchpoole d'y retourner deux fois. Gough quitta Chousan pour Poulo Condor en mars 1703; l'ordre lui fut donné de transférer la factorerie de cette île à Bandjermasin, mais il arriva trop tard : Catchpoole avait été massacré le 3 mars 1705 à Poulo Condor par la garnison Macassar [1].

1. D. BOULGER. — *Asiatic Quart. Rev.*, III, 1887.

CHAPITRE XIX

Les Hollandais.

Willem Barentsz.

La route des Indes étant fermée par les Portugais, les Hollandais comme les Anglais, durent chercher par le nord le chemin de l'Asie orientale. Dès 1584, le disciple de MERCATOR, PLANCIUS, prétendait qu'en allant droit au nord, on atteindrait le détroit d'Anian, le Cathay et les Indes Orientales. Le premier voyage fut accompli en 1594 par Willem BARENTSZ, parti le 15 juin d'Amsterdam; il côtoya les terres de la Nouvelle Zemble; pendant ce temps deux autres navires composant l'escadre hollandaise commandés par Cornelis Cornelisz NAY et Brant IJsbrantsz TETGALES, se rendaient par le détroit de Vaygats à la Mer de Kara; Jan HUYGEN VAN LINSCHOTEN, jadis au service des Portugais dans l'Océan Indien, accompagnait ces derniers. En 1595, une nouvelle expédition destinée à se rendre en Chine par la mer de Kara et dirigée par Barentsz ne put aller aussi loin que les bateaux de Nay en 1596, à cause de l'abondance des glaces. Un troisième voyage entrepris en 1596 par Barentsz, accompagné de Jacob VAN HEEMSKERCK, amena la découverte de Beeren Eiland et du Spitsberg; Barentsz doubla la pointe Nord-Est de la Nouvelle Zemble où il hiverna; le 14 juin 1597, laissant son navire dans les glaces, Barentsz se dirigea vers le sud dans ses canots, mais épuisé et malade, il rendit le dernier soupir six jours plus tard, le 20 juin, en vue du Cap des Glaces. L'idée d'une route par le nord ne fut pas abandonnée par les Hollandais : le médecin Heliseus RÖSLIN, attaché au comte Johann Reinhard van HANAU-LICHTENBERG, pensait qu'en naviguant au nord de la Nouvelle Zemble on rencontrerait à l'est une mer libre qui conduirait au Cathay. Comme suite à un placet présenté par Plancius aux Etats Généraux le 16 janvier

Röslin

1611 pour exposer ses vues sur la recherche d'un passage au Nord-Est, une expédition fut organisée aux frais de l'amirauté d'Amsterdam, la même année, sous la direction

May. de Jan Corneliszoon MAY, le *Mensch-eter* (mangeur d'hommes), qui avait fait partie en 1598 du voyage de l'amiral van NECK aux Indes Orientales. Les deux navires de May, le *Renard* et la *Grue*, quittèrent le Texel le 28 mars 1611, se rendirent à la presqu'île de Kola puis au cap Nassau (Nouvelle Zemble), mais le vent et l'état de la banquise les forcèrent à revenir vers le sud et à mettre à la voile pour le Canada; en 1611-1612, May, pendant l'hiver, explora les côtes du Maine, de New Hampshire et de Massachussets; il retourna ensuite vers la Nouvelle Zemble, mais les circonstances, plus défavorables encore que l'année précédente, l'obligèrent à rentrer en Hollande dès le mois d'août. Un nouveau voyage fut entrepris au Nord en 1613 par Willem

Vermuyden. VERMUYDEN, qui eut des démêlés avec la flotte anglaise.

C'est vers les Indes Orientales que les Hollandais, à la recherche d'un commerce lucratif, développaient leurs efforts. Croyant arrêter la résistance des Hollandais, PHILIPPE II, maître du Portugal, voulut anéantir leur commerce, et dans ce dessein fit saisir leurs navires ancrés à Lisbonne; l'effet produit fut contraire à ses plans, car les Hollandais, au lieu d'aller chercher dans la capitale portugaise les marchandises dont ils avaient besoin, formèrent le projet de les tirer de leur lieu d'origine, et dans ce but d'arracher à leurs ennemis le secret de leur navigation et de leur commerce.

Il est probable que le premier des Hollandais qui ait pu fournir à ses compatriotes quelques renseignements sur les

Gerritszoon. routes de commerce est Dirk GERRITSZOON (1590), qui avait été au service portugais; en 1596, étaient publiés à Amsterdam les précieux renseignements recueillis par Linschoten pendant qu'il accompagnait les Portugais. Toutefois, le hasard, aidé d'ailleurs par l'intelligence, mit bientôt les Hollandais sur la voie de la navigation des Indes Orientales. Cornelis

Houtman. van HOUTMAN, d'Alkmaar, ayant cherché à réunir sur le commerce des Indes des renseignements à Lisbonne (1594),

fut jeté en prison et ne fut relâché que contre une forte amende qui, sur sa demande, fut payée par les Marchands d'Amsterdam désireux de s'assurer l'avantage de ses secrets. De retour dans sa patrie, il créa une *Compagnie des Pays lointains* avec dix directeurs, Henri HUDDE, Renier PAAW, Pierre HASSELAAR, Jean JANSZ, Carel de OUDE, Jean POPPEN, Henri BUYK, Dirk van Os, Syvert Pietersz SEM et Arent van GROOTENHUYZE, qui décidèrent d'organiser une expédition sous la direction commerciale de Houtman. Quatre navires, le *Maurice*, commandé par Jan Jansz de MOLENAER, le *Hollande*, commandé par Jan DIGNUMSZ, l'*Amsterdam*, commandé par Jan Jacobsz SCHELLINGER, et la pinasse *Pigeonneau*, commandée par Simon Lambertsz MAU, composaient la flotte qui partit le 2 avril 1595, et se rendit à Bantam; le voyage dura deux ans et quatre mois; Houtman était de retour à Amsterdam le 14 août 1597; il devait périr assassiné par les indigènes d'Atjeh le 1er septembre 1599, lors d'une seconde expédition. Quoique peu fructueux, les résultats de ce premier voyage incitèrent la Compagnie à renouveler ses efforts, d'autant plus que les autres négociants d Amsterdam se préparaient à leur faire concurrence. Toutefois pour éviter une rivalité qui aurait pu devenir désastreuse, les intéressés réunirent leurs efforts et formèrent une flotte unique de huit vaisseaux qui mirent à la voile du Texel le 1er mai 1598, sous le commandement de l'amiral Jacob Cornelisz VAN NECK. A leur tour, les marchands de Zélande équipèrent cinq navires; enfin leur exemple fut suivi par les gens de Rotterdam qui firent partir de leur ville le 27 juin 1598, les cinq navires *het Geloof* (la Foi) sous Sebald DE WEERT, *de Hoop* (l'Espérance), *de Liefde* (la Charité), *Trouwe* (la Fidélité) et *Blijde Boctschaap* (Bonne Nouvelle), sous le commandement des amiraux Jacques MAHU et Simon DE CORDES, à destination des Moluques et des Indes par le Détroit de Magellan et la Mer du Sud; comme lieutenant à bord de l'un des navires se trouvait Dirk Gerritsz POMP, surnommé *China*, né vers 1544 à Enckhuizen, qui avait déjà fait plusieurs voyages et qui est le premier Néerlandais ayant visité la Chine.

Van Neck.

Mahu et de Cordes.

L'expédition fut malheureuse; les deux chefs périrent au cours du voyage et seul le navire de Sebald de Weert regagna la Hollande. Le pilote anglais William ADAMS, qui avait été embarqué sur *l'Espérance*, se rendit ensuite au Japon, sur le bateau la *Charité*, commandé par Jacob Jansz QUAECKERNAECK.

Van der Hagen.

Sans attendre le retour de ses huit vaisseaux, la Compagnie d'Amsterdam en fit partir le 4 mai 1599, trois autres sous le commandement de l'amiral Steven VAN DER HAGEN, qui rentra en Hollande en juillet 1601. Au cours de ce voyage, les Hollandais élevèrent dans l'île d'Amboine leur premier fort de l'archipel indien. Quatre des navires d'Amsterdam étaient revenus le 8 juillet 1599, mais on les fit repartir immédiatement sous le commandement de Jacques WILLEKENS. Une nouvelle Compagnie formée à Amsterdam par des gens du Brabant équipa, en décembre 1599, quatre navires qui partirent avec quatre autres de l'ancienne; deux ans plus tard ils rentraient bondés de marchandises, mais avant leur retour, en 1600, l'amiral van Neck reprenait la mer avec deux bateaux de la nouvelle Compagnie et six de l'ancienne.

« Tant d'heureux succès enflammèrent tous les marchands des Provinces-Unies. Les seules Compagnies d'Amsterdam firent partir quinze vaisseaux au mois d'avril 1601. L'année suivante, on en vit revenir trois richement chargés. Ils rapportèrent que le roi d'Achin, dans l'Isle de Sumatra, s'était efforcé de surprendre deux des bâtiments des Marchands de Zélande, en 1599; que Corneille Houtman, qui était retourné aux Indes, en qualité de Premier Commis, à bord d'un de ces Vaisseaux, y avait perdu la vie, et que son frère, avec quelques Hollandais, étaient demeurés prisonniers entre les mains des Insulaires [1]. »

Pieter Both.

En 1599, l'amiral Pieter BOTH, d'Amersfort, entreprenait pour la nouvelle Compagnie de Brabant d'Amsterdam de se rendre aux Indes Orientales avec les quatre navires la *Neerlande*, les *Provinces Unies*, *Nassau*, *Cour de Hollande*; quatre autres bâtiments de l'ancienne Compagnie navi-

1. DUBOIS. — *Vies des Gouverneurs généraux*, p. 9.

guaient avec lui; de Bantam, il envoya Paul van CAARDEN à Atjeh où il éprouva de grandes difficultés; Pieter Both était revenu en Hollande en août 1601, avec sept navires chargés de poivre.

Les Espagnols suscitaient toutes sortes d'ennuis aux Hollandais dont ils entravaient le commerce, aussi ceux-çi se décidèrent-ils à les traiter en ennemis et l'amiral Jacob VAN HEEMSKERCK s'empara de la grande caraque envoyée chaque année par les Portugais de Macao à Malacca, dont la valeur était cette année-là de 5 millions, dit-on; il rentra en octobre 1603; la prise fut déclarée bonne par une sentence de l'Amirauté d'Amsterdam, le 9 septembre 1604. Espagnols.

A la tête des quatre vaisseaux *Mauritius, Hendrick Fredrick, de Eendracht, de Hope*, l'amiral Olivier VAN NOORT, d'Utrecht, partit de Rotterdam le 2 juillet 1598 et après avoir fait le tour du monde par le Détroit de Magellan, rentra au mois d'août 1601. C'est le second voyage de circumnavigation des Hollandais, le premier étant, comme nous l'avons vu, celui de Sebald de Weert (1598-1599). Van Noort.

On ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients que présentait la multiplicité de Compagnies rivales : aussi le 20 mars 1602, était créée une Compagnie unique dont les statuts furent approuvés par les Souverains pour une durée de vingt et un ans. Voici les principaux articles de fondation de cette célèbre Compagnie des Indes Orientales néerlandaises : Compagnie des Indes.

« Que les Directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniraient, pour le premier équipement, la moitié; ceux de Zélande un quart; ceux de la Meuse un huitième, et ceux de la Nord-Hollande un autre huitième.

« Que l'Assemblée de cette Compagnie générale serait composée de dix-sept personnes; sçavoir, huit d'Amsterdam, quatre de Zélande; deux de la Meuse, deux de Nord-Hollande, et la dix-septième à tour de rolle, tantôt de Zélande, de la Meuse et de Nord-Hollande; et que cette Assemblée déciderait, à la pluralité des voix, de tout ce qui concernerait les intérêts de la Compagnie.

« Qu'on assemblerait ce Corps pour délibérer combien de vaisseaux on enverrait aux Indes, dans quel tems et dans

quel endroit ; qu'en général il réglerait tout ce qui appartiendrait à la Compagnie, et que les Chambres particulières exécuteraient ce qui aurait été réglé en commun.

« Que l'Assemblée serait convoquée les six premières années à Amsterdam, les deux suivantes en Zélande ; & récipro-proquement les six autres en Zélande et les deux suivantes à Amsterdam.

« Que les affaires importantes, dont l'Assemblée pourrait convenir, seraient renvoyées à la décision de Leurs Hautes Puissances, et que cette décision serait exécutée par toutes les Chambres.

« Que la Compagnie générale subsisterait l'espace de vingt et un ans, à compter de 1602 ; mais que tous les dix ans, on rendrait compte de l'administration, et qu'au premier compte, les Intéressés seraient libres de s'en séparer ; qu'alors on serait obligé de leur rendre leur argent, avec un intérêt de sept pour cent, ou même au-dessus, comme l'Assemblée des Dix-sept le jugerait à propos.

« Que chaque Particulier, habitant des Provinces Unies, serait admis et invité par des affiches publiques, à prendre part aux fonds de la Compagnie, pour la somme qu'il voudrait déposer, à condition qu'elle n'excédât pas cinquante mille florins sous le nom d'une seule personne.

« Que le Capital pour lequel on souscrirait, serait remis et payé en trois payemens égaux, aux années 1603, 1604 et 1605.

« Que les Chambres se fourniraient mutuellement les épiceries et les autres marchandises dont elles auraient besoin.

« Que les Provinces ou les Villes, dont les Habitans auraient mis cinquante mille florins de Capital dans une des Chambres de la Compagnie, auraient le droit de demander un état des marchandises envoyées et reçues des Indes, et de ce que ces marchandises auraient produit.

« Que si ce Capital de cinquante mille florins était apporté par une seule personne de l'une des Provinces ou des Villes, la Compagnie accorderait, à un Agent de cette Province ou de cette Ville, le droit d'accès et de révision pour tout ce qui se passerait dans l'Assemblée.

« Les Chambres particulières étaient au nombre de six; celles d'Amsterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn et d'Enckhuisen, dont les Membres, qui étaient alors en grand nombre, devaient être réduits, par leur mort, à vingt pour Amsterdam, douze pour la Zélande, sept pour Delft, sept pour Rotterdam, sept pour Hoorn, et sept pour Enckhuisen. Leurs gages ont été réglés, dans la suite, à trois mille cent florins de banque par an, pour chaque Directeur de la Chambre d'Amsterdam; deux mille cinq cents pour ceux de la Chambre de Zélande, et douze cents pour ceux des quatre autres Chambres. Les Provinces, et même plusieurs Villes, ont obtenu dans plusieurs Chambres, une place de Directeur, à douze cents florins de gages, dont la commission n'est ordinairement que pour trois ans. Les Villes de Harlem et de Leyde députent aussi, pour sept ans, dans la Chambre d'Amsterdam, un Directeur, qui est compris dans le nombre des vingt ordinaires, aux gages de 3.100 florins.

« On convint encore, que la Compagnie pourrait non-seulement faire des Contrats, dans les Indes, avec les Habitants naturels du Pays, au nom de Leurs Hautes Puissances; mais y bâtir des Forts, y établir des Gouverneurs, y entretenir des Troupes et des Officiers de Justice; avec cette restriction, que ces Officiers prêteraient serment de fidélité à Leurs Hautes Puissances, pour l'Administration Militaire, et à la Compagnie, pour le Commerce.

« Que personne ne pourrait naviguer à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, ou par le Détroit de Magellan, pendant vingt et un ans, à compter de 1602, sous peine de confiscation des vaisseaux et de la charge.

« Que toutes les épiceries seraient vendues suivant le poids d'Amsterdam, etc.

« En reconnaissance de cet Octroi, la Compagnie s'engagea à payer, à Leurs Hautes Puissances, vingt cinq mille florins, que l'Etat voulut bien hazarder, aux conditions suivant lesquelles les Particuliers y participaient. Dans la suite, elle s'est engagée à payer à l'Etat, trois pour cent de sortie, pour tout ce qu'elle envoye aux Indes;

excepté pour l'argent, dont elle ne paye rien, non plus que pour tout ce qu'elle reçoit des Indes.

« Ainsi, la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales étant devenue un Corps considérable, dont le Capital était de six millions six cents mille livres, on la vit bientôt profiter de tous ses avantages [1]. »

Les fonds faits en 1602 par la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales s'élevaient à 6.459.840 florins, soit 14.211.648 livres tournois ainsi répartis : Amsterdam, 3.674.915 fl.; Zélande, 1.333.882; Delft, 470.000; Rotterdam, 177,400; Hoorn, 266.868; Enckhuisen, 536.775.

Le dividende annuel de 15 % en 1605, fut de 75 % en 1606, 40 % en 1607, 20 % en 1608, 25 % en 1609, 50 % en 1610, 57 ½ % en 1612, 42 ½ % en 1615, 62 ½ % en 1616; dans les dernières années de 1771 à 1777, il était tombé à 12 ½ %. Le nombre des actions était de 2.153 plus une fraction, de 840 fl. ou 1848 liv. tournois; elles valaient en 1723, de 22.620 fl. à 21.930 fl.; elles tombèrent en 1774, de 13.080 fl. à 13.890 fl. [2]

Déclaration espagnole.

En 1605, une Déclaration du Roi d'Espagne qui interdisait aux Habitants des Provinces Unies, sous peine de punitions corporelles, d'exercer le commerce, soit en Espagne, soit aux Indes Orientales ou Occidentales, ne fit que stimuler l'ardeur des Néerlandais. En 1605, ils équipaient une flotte d'onze vaisseaux, sept d'Amsterdam, deux de Zélande et deux de la Meuse, portant 1317 hommes, placée sous le commandement de Cornelis MATELIEF le Jeune, qui partit du Texel le 12 mai, arriva à Malacca en mai 1606, où elle remporta deux victoires sur la flotte portugaise; le 17 Mai, Matelief signait en rade de Malacca à bord de l'*Orange* un accord avec le roi de Johore. Le 6 janvier 1607, Matelief envoya à Atjeh six de ses vaisseaux, sous le commandement de l'amiral Olivier de VIVERE, dont deux des navires revinrent en Hollande en mai 1608. Matelief lui-même se rendit aux Moluques, où il fit construire le fort Malayo ou d'Orange, dans l'île de Ternate, visita Lantao et les îles de l'embou-

C. Matelief.

1. DUBOIS, pp. 8-9.
2. Cf. RAYNAL, I, p. 260.

chure de la rivière de Canton, passa au Tchampa, et retourna à Bantam, à la fin de Novembre 1607. Après l'arrivée de Paul van CAARDEN, à Bantam, le 5 janvier 1608, avec sept vaisseaux, — parti du Texel le 20 avril 1606, avec huit vaisseaux, il en perdit un, — Matelief retourna dans sa patrie et y débarqua en septembre la même année. Dans la relation de son voyage, on trouve une description étendue de la Chine.

Le Japon.

Le 15 mai 1580, des instructions signées John DEE, avaient été données à Charles JACKMAN et Arthur PET pour qu'ils essayassent, après avoir visité la Chine, de pénétrer au Japon, où « des Chrétiens, des Jésuites, des différentes parts de la Chrétienté, et peut-être quelques Anglais » pourraient leur donner des renseignements [1].

En 1607, une flotte de 13 vaisseaux commandée par l'amiral général Pieter Willemsz VERHOEFF, qui était partie des Pays-Bas avec l'ordre de prendre les Moluques aux Portugais, était arrivée en février 1609 à Bantam, après avoir dirigé deux de ses navires au Japon : le *Leeuw* et le *Brack*. Puis les Hollandais avaient installé une factorerie à Firando (Hirado), île du Saï Kaï do, dépendant de Kiou Shiou, non loin de Ikki, à l'extrémité de la province Hizen. Jacques Cornelisz SPECKX en était le premier agent. La narration de ce voyage a été faite par Reynier DIECKSX. L'accès de Firando était difficile, mais son port était sûr. Néanmoins, les Hollandais eurent tant d'ennuis avec leur établissement qu'ils songèrent un moment à l'abandonner. Ils avaient appris aux Japonais à fondre des pièces d'artillerie. Malgré les services rendus, le 9 novembre 1640, ces derniers ordonnèrent aux Hollandais de démolir et leurs nouveaux magasins et leurs établissements portant des emblèmes chrétiens. En 1616, H. BROUWER, en 1621, L. CAMPS, en 1623, Cornelis VAN NYENRODE, avaient remplacé Jacques Speckx, plus tard Gouverneur général des Indes orientales, comme résident. Leur successeur, François CARON, avait obéi une première fois aux injonctions des Japonais; mais, le 11 mai 1641, ceux-ci, encouragés par leur succès, forcèrent

1. Voir *supra*, p. 197.

les Hollandais de quitter Firando pour s'installer dans la petite île de Deshima, sous la surveillance de l'autorité de Nagasaki. Cet ordre, immédiatement exécuté le 21 mai 1641, fut en quelque sorte le signal de l'expulsion des étrangers du Japon.

Fondation de Batavia, 1619.

Enfin une trêve de douze ans fut conclue avec l'Espagne. Le 21 novembre 1609, Pieter Both, qui avait fait un premier voyage en 1599, muni d'une Commission des Etats Généraux, était nommé par l'Assemblée des Dix-sept, Gouverneur Général, titre qu'ont continué de porter ses successeurs. Il fut remplacé successivement par Gérard REYNST (1615), Laurent REAAL (1616), Jan Pietersz COEN (1618). En janvier 1619, les Anglais chassèrent les Hollandais de Jacatra; toutefois ceux-ci y rentrèrent bientôt et pour se protéger dans l'avenir, Coen transféra sa capitale d'Amboine à Jacatra qui reçut le 11 mars 1619 le nom de *Batavia*.

Expédition de Cornelis Reyersz, 1622-1624.

Le quatrième Gouverneur général des Indes Orientales, Jean Pietersz COEN, de Hoorn, résolut d'établir définitivement le commerce hollandais en Chine, et dans ce but il organisa une expédition avec huit navires, sous le commandement de Cornelis REYERSZ de Dergton; le récit de cette expédition nous a été fait par Willem IJsbrantsz BONTEKOE, qui en fit partie comme capitaine du *Groningen;* Bontekoe avait quitté le Texel le 28 décembre 1618, sur un navire de 1100 tonnes, le *Nieuhoorn*, portant 206 hommes d'équipage, qui brûla le 19 novembre 1619 au delà de Madagascar; après de périlleuses aventures, Bontekoe gagna le détroit de la Sonde où il rencontra la flotte de Frederik Houtman, d'Alkmaar, gouverneur des Moluques de 1618 à 1625, qui lui donna le commandement d'un vaisseau; la relation de Bontekoe est un des livres de voyage les plus populaires en Hollande. Reyersz, en dehors de la mission générale d'établir le commerce hollandais en Chine, devait, s'emparer, si possible, de Macao appartenant aux Portugais, et créer un établissement dans les îles Pescadores dans le chenal de Formose; seule, la seconde partie de son programme put être heureusement réalisée.

Cornelis Reyersz, ayant mis à la voile le 10 avril 1622, paraissait le 22 juin devant Macao.

« Nous mouillâmes l'ancre à quatre brasses fonds de mer, nous dit Bontekoe. Nous estions quinze voiles de flotte, tant brigantins que vaisseaux, dont il y avait deux Anglais. Nous fismes faire monstre à nos gens, en les faisant tourner à l'entour du mast pour les compter, comme on fait dans les Vaisseaux de Guerre. Ils firent le mesme dans les autres Vaisseaux.

» Le vingt-troisième après midy, nous mouillâmes avec nos trois vaisseaux, à sçavoir celui de *Groeningen*, le *Galias* et l'*Ours anglais*, à trois heures de basse marée, justement vis-à-vis de la Ville, en estans éloignés environ la portée d'un canon. Nous tirâmes ce soir là cinq coups sur la ville : la nuit nous avançâmes avec le Vaisseau de *Groeningen* et le *Galias*, jusques à la portée du mousquet des murailles de la Ville, à trois brasses de fonds mol. On trouva à propos que j'irais avec le Marchand et une partie de notre monde à terre, pour surprendre la ville, et l'emporter d'emblée; mais cette résolution fut changée, pour ne pas ôter en même temps le Maistre et le Marchand d'un même Vaisseau. Il fut résolu que je demeurerais dans le Vaisseau pour en avoir le soin, et que nostre Commandant passerait à terre pour conduire cette entreprise.

» Le matin vingt-quatrième, lorsque le jour commença à paraître, nous tirâmes toute notre bordée sur la Ville; et quelque-temps après, notre Commandant alla mettre pied à terre, avec environ six cents hommes. Deux Brigantins rasaient la terre à l'endroit de la descente, pour favoriser le Commandant en sa retraite en cas de besoin, et aussi pour servir de défenses aux chaloupes et aux bateaux qui devaient porter nos gens à terre. Les Portugais avaient dressé un rempart à l'endroit où se faisait la descente : ils firent mine de l'empêcher; mais les nôtres ne laissant pas d'avancer, ils s'enfuirent sur une éminence, où il y avait un cloître. L'attaque de notre côté se faisait avec beaucoup de résolution : les Portugais faisaient quelquefois des sorties; mais ils étaient toujours repoussés avec perte, jusqu'à ce que

le feu prit par malheur à nos barils de poudre, ce qui fit perdre courage à nos gens; car ils sçavaient bien qu'on ne leur en pouvait pas apporter sitôt des Vaisseaux. Ils se mirent en devoir de faire leur retraite en bon ordre; mais les Portugais avertis de ce malheur, par le moyen de quelques déserteurs japonais, qui avaient passé de leur côté, vinrent fondre sur les nôtres, lesquels faute de poudre ne purent faire de résistance. Ils en tuèrent beaucoup; le reste se retira avec confusion dans les bateaux, et tachèrent de gagner les Vaisseaux. Nous trouvâmes que nous y avions bien perdu cent trente hommes, et autant de blessés; entre autre le Commandant, qui à la première descente avait été blessé au ventre; mais il en guérit par la grâce de Dieu. Nos gens étant retournés dans les Vaisseaux, nous fîmes voile, et nous nous éloignâmes de la Ville à la distance d'environ un mille. Nous fîmes eau à une île qui est au sud de Macao, et nous reprîmes notre Maître Pilote qui était tombé du Vaisseau dans la mer [1]. »

Les Anglais estiment les pertes des Hollandais dans cette attaque à 300 hommes [2].

Le 29 juin, toute la flotte, sauf l'*Espérance* et le yacht *St. Nicolas*, prit la route du nord, et arriva le 4 juillet 1622, en vue des Pescadores ou P'oung Hou, archipel du chenal qui sépare l'île de Formose de la province chinoise de Fou Kien. L'occupation s'en fit sans difficulté et les Hollandais commencèrent immédiatement la construction d'un fort; en même temps, ils envoyaient à Ts'iouen Tcheou trois navires commandés par VAN MELDERT, chargé de demander la liberté du commerce avec les Chinois et la prohibition de tout commerce avec les Espagnols de Manille. Les Chinois exigeaient, avant de traiter, l'évacuation des Pescadores, et ils tentèrent de brûler la flotte hollandaise dans la rivière de Ts'iouen Tcheou; ils voulaient que les Hollandais quittassent les Pescadores et se retirassent à T'ai Wan où ils feraient volontiers le commerce; en même temps, ils bloquaient les Hollandais. Le Dr SONK, qui arriva

1. BONTEKOE, p. 25.
2. William FOSTER. — *The English Factories in India*, 1622-1623, p. 225.

le 1er août 1624 à bord du *Zeeland* pour remplacer Reyersz, accepta les propositions des Chinois; le fort hollandais fut démoli et les matériaux en furent transportés avec l'aide des Chinois à T'ai Wan. Tout le monde avait satisfaction. Dubois, p. 150 *n.*, nous dit que « Tavernier accuse faussement les Hollandais d'avoir massacré les Anglais à Formosa pour s'emparer de cette île. On a des preuves incontestables que Martin Sonk, qui en fut le premier Gouverneur, acheta des Insulaires mêmes l'emplacement nécessaire pour la Compagnie. La résolution prise touchant cet achat, le 19 février 1625, est signée par ce Gouverneur, et par quatre Membres du Conseil de Formosa ».

A leur arrivée à T'ai Wan, les Hollandais élevèrent une redoute qui, en 1632, transformée en une citadelle à quatre demi-bastions fut nommée Fort Zelandia; devant ce fort, sur le front de la mer, on construisit la redoute dite d'Utrecht; enfin on bâtit plus tard à l'embouchure de la rivière de T'ai Wan, en face du premier fort, un second fort dit Providentia ou Provintia; aujourd'hui l'îlot sur lequel s'étaient installés les Hollandais est relié par les sables à l'île principale. Des difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre les nouveaux colons et les Japonais, sous le gouvernement de Pieter NUYTS, qui fut sacrifié par le Conseil de Batavia pour sauvegarder leurs intérêts mercantiles et ce Conseil le livra au Shogoun (1636). Les Hollandais recueillirent le fruit de leur lâcheté lorsque, seuls des étrangers, ils furent en 1641 autorisés à rester dans l'île de Deshima pour faire le commerce.

Des différends surgirent également entre les Hollandais et les Espagnols, qui par ordre du gouverneur de Manille, Fernando de SILVA, avaient, en février 1626, débarqué des troupes dans le nord de Formose, à Ki Loung qu'ils appelèrent *Santissima Trinidad*, et où ils bâtirent le fort nommé San Salvador; en 1629, ils construisirent à Tam Chouei le fort de San Domingo. Malgré les avertissements de Pieter Nuyts, ce ne fut qu'en 1641, après la séparation du Portugal d'avec l'Espagne, que le Conseil de Batavia s'inquiéta des nouveaux venus, et qu'un ultimatum fut envoyé par le

commandant du fort Zelandia, Paul TRAUDENIUS, le 26 août, au gouverneur espagnol Gonsalo PORTILIO qui le repoussa naturellement. Après un premier échec, les Hollandais ayant fait de grands préparatifs, arrivèrent avec une flotte imposante le 3 août 1642 devant Tam Chouei, dont ils prirent le fort le 24 août ; quelques jours après Ki Loung tombait également entre leurs mains. Les Hollandais restaient seuls maîtres de Formose ; nous verrons que ce ne fut que pour un petit nombre d'années [1].

Jan Dircxz Gaelen, 1636-1637.

Il est intéressant de noter dans quel esprit les Hollandais considéraient les peuples indigènes d'Extrême-Orient ; le journal de GAELEN nous l'indiquera :

« L'incivilité et l'inserviabilité des Japonais est une honte. » Les Cambodgiens sont « un peuple paresseux et lent, qui n'est occupé qu'à bâfrer et qu'à lamper, et partant incapable de faire beaucoup d'ouvrage, si bien que la question se pose ainsi : on ne peut avoir ni bateau ni équipage à son gré, quelque besoin qu'on en ait : il faut attendre leur bon vouloir et payer alors presque le double sans qu'ils y apportent le moindre empressement ; il faut leur parler comme à l'âne, sans trêve, et avec politesse pour les stimuler... Les Chinois pourraient nous être de grande utilité, mais ils ont chacun leur besogne, les uns le jardinage, les autres les rizières, les troisièmes le négoce, et sont toujours occupés à fureter et commercer chez le paysan, si bien qu'il y en a peu sous la main et qu'on n'en tire guère ».

Et pour conclure :

« Les Japonais sont trop orgueilleux, les Cambodgiens trop paresseux et les Chinois impossibles à avoir. Au total inutiles pour nous [2]. »

Peu de temps auparavant (1640), les Hollandais avaient entrepris le siège de Malacca, et plus heureux qu'à Macao, ils arrachèrent aux Portugais, le 14 janvier 1641, cette place forte dont le premier gouverneur fut Johan VAN TWIST, Conseiller extraordinaire des Indes.

1. Voir *supra*, p. 156.
2. Cité par A. CABATON, p. 603, de *Tijdschrift v. h. K. Ned. Aardrijkskundig Gen.*, XXXVI, 1919.

Si l'on peut admirer l'esprit d'entreprise des premiers navigateurs hollandais, il faut bien reconnaître qu'ils étaient conduits exclusivement par une idée de lucre; aucun désir de gloire dans ces expéditions lointaines, aucun idéal, mais l'espérance d'un résultat appréciable en bonne monnaie; les Portugais n'avaient pas cherché à créer un empire aux Indes; quelques comptoirs bien placés sur la côte pour y diriger leurs opérations commerciales leur suffisaient; les Hollandais ne leur cédèrent en rien dans leur âpreté au gain et jamais nous ne voyons dans leurs conseils de direction percer une idée noble ou simplement désintéressée; ils sacrifient tout, amis comme ennemis, même la religion comme ils l'ont fait au Japon en foulant aux pieds des crucifix, pour ménager leur crédit. L'histoire coloniale des Hollandais est une belle page de l'histoire du développement commercial de l'Europe, mais une vilaine page de l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE XX

Vingt-deuxième Dynastie : Les Ts'ing (1644).
Chouen Tche (1644-1662).

Le lendemain de la mort de Tch'oung Te, c'est-à-dire le 22 septembre 1643, après l'élection de Fou Lin, qui reçut le nom de Chouen Tche, sur la proposition de Li Ts'in Wang, on nomma, à cause de la jeunesse du nouveau souverain, deux tuteurs, Tcheng Ts'in Wang et Jouei Ts'in Wang, avec le titre de *Che Tcheng* (Régents d'État). Ce dernier régent, quatorzième fils de Nourhatchi, oncle de Chouen Tche, exerça l'influence jusqu'en décembre 1650, époque à laquelle il mourut d'un accident de chasse près de Kalgan, à 39 ans; on découvrit alors qu'il s'était rendu coupable d'avoir détourné des joyaux de la couronne et cherché à supplanter son neveu; toutefois sa mémoire fut réhabilitée par K'ien Loung, en 1778.

Constitution. Le premier acte du nouveau gouvernement fut un ordre défendant qu'à l'avenir aucun poste officiel ne fût confié à un eunuque. En effet, le 29e jour du 6e mois de la 10e année du règne de Chouen Tche (23 juillet 1653), une constitution fut donnée dont voici la teneur :

« On sait, d'après les documents historiques, que sous les anciennes dynasties T'ang (2357-2256 av. J.-C.), Yu (2255-2206 av. J.-C.), Hia (2205-1767) et Chang (1766-1123 av. J.-C.), le service des eunuques n'était point en usage, et qu'il s'introduisit sous la dynastie Tcheou (1122-256 av. J.-C.), mais alors même, bien qu'ils fussent comptés parmi les Officiers, leurs emplois se bornaient à des services domestiques, comme de balayer les appartements, de nettoyer les meubles, et aucun office public ne leur était confié. Plus tard, sous les dynasties Ts'in (255-206 av. J.-C.),

Han (205 av. J.-C. -- 24 ap. J.-C.) et les suivantes, ils furent élevés à de hautes dignités par des souverains moins prudents, et admis dans les administrations publiques civiles et militaires, avec les résultats les plus funestes pour le bien de l'État. Or, cela ne provint pas de ce que ces souverains fussent tous dépourvus de sens, mais les eunuques furent tellement habiles à capter leur confiance par leur fidélité astucieuse dans leur service domestique journalier, que les plus sages d'entre eux se laissèrent prendre à leurs pièges sans s'en apercevoir. Ils usurpèrent l'administration publique, se firent des amis parmi les mandarins, comblèrent de faveurs leurs partisans et causèrent par leurs machinations la ruine de leurs adversaires. Corrompus à prix d'argent, ils violaient tous les droits, et le pouvoir suprême était entre leurs mains, d'où s'ensuivit la ruine de l'État. Dans le but de parer à temps à ce mal, Nous, l'Empereur, instruit par ces exemples funestes, donnons aujourd'hui une Constitution d'après laquelle les eunuques ne pourront jamais être d'un ordre, *P'in*, supérieur au 4e. Ils seront uniquement employés au service domestique, et il leur est interdit de se mêler des affaires publiques, ainsi que se lier d'amitié avec des mandarins et d'entretenir des relations avec eux. En cas de violation de cette défense, et les eunuques et les mandarins seront punis de mort. Nous ordonnons que cette Constitution, imprimée en Mandchou et en Chinois, soit notifiée à tous les Princes, aux Mandarins de tous les ordres et au peuple entier [1]. »

Deux ans plus tard (26e jour du 6e mois de la 12e année de son règne = 29 juillet 1655), Chouen Tche donnait une autre Constitution dans laquelle il décrétait contre les eunuques la peine de mise en pièces dans certains cas et il ordonnait au *Koung Pou*, de faire fondre des tablettes en fer, portant cette Constitution pour être placée en perpétuelle mémoire dans les treize Cours de la capitale et dans le « palais de prospérité », *Kiao t'ai t'ien* [2].

La Chine se trouvait en proie aux horreurs de la guerre, Situation.

1. Pierre Hoáng. — *Administration*, pp. 10-11 *n.*
2. Hoang. — *Ibid.*, p. 11 *n.*

partagée entre trois prétendants de force inégale, mais animés du même désir de s'emparer du pouvoir : Chouen Tche et ses Mandchoux à Pe King et dans le nord-ouest; TCHOU YEOU-SOUNG, prince de Fou, fils de TCHOU Tch'ang-siun, petit-fils de Wan Li, proclamé empereur à Nan King le 5 de la 5e lune qui prit le *nien-hao* de HOUNG KOUANG; à ce prince ivrogne et débauché, beaucoup auraient préféré le prince de Tch'ang, petit-fils de Mou Tsoung; enfin LI Tseu-tch'eng au Chan Si. CHE K'O-FA, célèbre comme lettré, Président d'une des administrations à Nan King, consentit à l'avènement du Fou Wang, malgré une lettre pressante du Régent, portée par le *fou tsiang* HAN KOUNG-WEI, lui demandant de se rallier aux Mandchoux.

Li Tseu-tch'eng.

Ce fut vers Li que WOU San-kouei, nommé par les Mandchoux Prince Pacificateur de l'Occident, *P'ing Si Wang*, dirigea ses efforts. Li Tseu-tch'eng se retira immédiatement au Ho Nan par Loung Kouan, et pour s'assurer une retraite fit occuper les gorges de Pao King au Se Tch'ouan. Après avoir espéré que Wou San--kouei quitterait le service des Mandchoux et après être rentré au Chan Si, Li Tseu-tch'eng abandonna de nouveau cette province pour s'établir au Chen Si à Si Ngan dont il voulait faire sa capitale, quand il apprit que son redoutable adversaire, loin de vouloir s'allier à lui, ne cherchait qu'une occasion de venger l'assassinat de son père. D'ailleurs le Chen Si était le fief qui avait été choisi par les Mandchoux pour Wou San-kouei; celui-ci rencontra Li Tseu-tch'eng qui s'était avancé contre lui et l'obligea, après une défaite, à fuir à Chang Tcheou d'où le rebelle, passant par T'oung Kouan, pénétra au Ho Nan, puis par Siang Yang au Hou Kouang. Wou San-kouei, continuant sa marche victorieuse, s'élança à la poursuite de son ennemi : Siang Yang et Kouang Tcheou se rendirent à lui. Li Tseu-tch'eng se retira vers Chen Tcheou fou, dans l'espérance de rejoindre les forces de TCHANG YEN-TCHOUNG, mais celui-ci était déjà passé au Se Tch'ouan. Traqué par les troupes de HO TENG-KIAO, lieutenant de Wou San-kouei, Li Tseu-tch'eng fut mis à mort par des villageois de T'oung Tch'eng, Hou Pe, aux-

quels il allait demander des vivres. Quelques-uns prétendent que, ayant réussi à échapper à ses ennemis, il s'ensevelit comme bonze, dans un monastère bouddhique, où il serait mort en 1674. Vainement son fils LI KO, changeant son nom en celui de LI Tche-sin, essaya-t-il de continuer la lutte : il fut abandonné par ses troupes, et avec lui se termina la terrible rébellion qui avait coûté le trône à la dynastie des Ming. Wou San-kouei, vainqueur, se retira dans sa résidence de Si Ngan fou (1644).

Les Mandchoux eurent l'habileté de ne pas changer la forme de gouvernement; ils ne supprimaient ni les emplois, ni leurs titulaires, ils les doublaient; seule la coutume de se raser le sommet de la tête imposée aux Chinois par les conquérants marqua l'avènement d'une dynastie étrangère. Maîtres du nord de la Chine — Tche Li, Chan Toung, Chan Si, Chen Si — ils réunirent une armée considérable destinée à la pacification de l'Empire. La Cour de Nan King, en proie aux intrigues, déchirée par les cabales, ne pouvait offrir une résistance sérieuse à l'organisation méthodique des Mandchoux, qui, par l'intermédiaire du Fou tsiang, HAN Koung-wei, entamèrent néanmoins des négociations avec le Fou Wang pour se faire reconnaître par lui; elles n'aboutirent pas. Le Fou Wang fit appel au Père SAMBIASI qu'il avait connu à K'aï Foung et l'envoya en mars 1645 à Macao pour demander l'aide des Portugais contre les Tartares, promettant d'embrasser le christianisme lorsque l'envahisseur aurait été repoussé. Un faux Ming, WANG Tche-ming, qui se prétendait fils du dernier empereur, le prince héritier, fut arrêté dans le Tche Kiang et conduit à Nan King où des troubles éclatèrent (1645). Après avoir emporté d'assaut Souei Tcheou, district de Koue Te, dans le Ho Nan, les Mandchoux franchirent le Houai Ho et le Houang Ho, prirent Houai Ngan et parurent devant Yang Tcheou. Au lieu de combattre, les gens de Nan King perdaient leur temps dans de stériles parlotes; leur général Che K'o-fa, découragé par ses insuccès, ne se faisait guère d'illusions sur le résultat de la lutte, mais résolu à faire son devoir, il fit camper son armée près de

Nan King.

Houai Ngan, couvrant le Houang Ho. Sans se laisser intimider, les Mandchoux franchirent le fleuve, et les malheureux Chinois, étonnés de leur hardiesse, prirent la fuite. Che K'o-fa, avec un millier d'hommes, ayant perdu P'o yang ho, sous-préfecture de T'ao Youen, Kiang Sou, essaya sans succès d'arrêter le flot ennemi à Yang Tcheou où il se réfugia le 14 de la 4e lune de 1645 ; il résista en vain jusqu'au 24, puis il se tua de désespoir et la ville tomba aux mains des Mandchoux qui la mirent à sac et ne tardèrent pas à se rendre également maître de Tchen Kiang (5 de la 5e lune 1645), mal défendu. Poursuivi par LIEOU LEANG-TSO, l'empereur Ming, complètement ivre, qui s'était adressé trop tard pour obtenir des secours des Portugais de Macao, prit la fuite vers T'aï P'ing, dont les habitants refusèrent de lui ouvrir les portes, et il fut obligé de s'embarquer à Wou Hou, mais son compagnon d'infortune, HOUANG TE-KOUNG, se précipita avec lui dans le Kiang, près de cette ville. La populace de Nan King tira de sa prison le pseudo-prince Wang Tche-ming et le proclama empereur ; ses jours étaient comptés : les Tartares, avec le prince de Yu à leur tête, parurent le 14 de la 5e lune de 1645 sous les murs de Nan King dont le gouverneur TCHAO TSEU-LOUNG leur remit les clefs.

Prince de Lou Ngan.

Les partisans des Ming choisirent alors comme empereur, le Tch'ang Wang, prince de Lou Ngan, TCHOU YI-HAI, le plus capable des princes de la famille impériale, qui résidait à Hang Tcheou, mais il déclina l'honneur qui lui était fait. Cependant les Tartares continuaient leur marche triomphante ; après Nan King, ils s'emparaient dans le Kiang Nan de Tch'ang Tcheou, Sou Tcheou et Soung Kiang ; ils pénétraient au Tche Kiang et après avoir occupé Kiang Fou et Hou Tcheou, ils investissaient Hang Tcheou. Le prince de Lou Ngan, se sacrifiant généreusement à son peuple, fit ouvrir les portes de la ville aux assiégeants qui le mirent à mort cruellement, quoiqu'on lui eût promis la vie sauve. Pendant ce temps TCHOU YU-KIEN, prince de T'ang, descendant de Houng Wou à la neuvième génération, et le prince de Lou, cherchaient à recueillir la succession des Ming.

Prince de T'ang.

Le T'ang Wang TCHOU YU KIEN se fit proclamer empereur à Fou Tcheou, changea le nom de cette ville en celui de T'ien Hing et prit le *nien hao* de LOUNG WOU. Son principal partisan était TCHENG TCHE-LOUNG, né au village de Che King, près de Ngan Haï, dans la préfecture de Ts'iouen Tcheou, d'une famille de pêcheurs; on dit aussi qu'il était fils de Tcheng Tchao-tsou, l'un des gardes du trésor royal de Ts'iouen Tcheou, emploi qui lui donnait à peine le nécessaire pour vivre, lui et sa famille [1]. De bonne heure, il se rendit à Macao pour y chercher fortune et y fut baptisé sous le nom de Nicolas GASPARD; étant passé à Manille, il y fut domestique; il revint au Japon où il épousa une Japonaise dont il eut à Firando un fils qui fut le célèbre TCHENG TCH'ENG-KOUNG, dont les Européens ont fait KOXINGA (Kouo sing ye; en foukienois Kok seng yâ) et il entra dans les affaires de son oncle; de commerçant, il ne tarda pas à devenir pirate et il écuma les côtes de Chine du Tche Kiang au Kouang Toung [2].

En 1645, HIOUNG WEN-TSAN, vice-roi du Fou Kien, par de bonnes paroles et par des présents, sut gagner habilement Tcheng Tche-loung que le Gouvernement impérial acheva d'attacher à sa cause en le nommant général. LI KOUEI-KI ayant refusé de suivre l'exemple de Tcheng fut battu et mis à mort par ce dernier, mais il fut immédiatement remplacé par LIEOU YANG-LEAO, véritable corsaire qui, à la tête d'une bande de pirates, ravagea le littoral de la Chine. Les fonctionnaires chinois firent appel à Tcheng Tche-loung qui alla attaquer Lieou Yang-leao et lui infligea une défaite si sérieuse que le calme régna à nouveau sur mer. Grisé par la fortune, Tcheng se tourna contre ses bienfaiteurs, laissa les Tartares franchir le Kiang et s'installa dans le Fou Kien où il soutint le prince de T'ang qui avait pour rivaux le prince de Tsing Kiang au Kouang Si et le prince de Lou au Tche Kiang.

Profitant des dissensions des prétendants Ming, les Tartares continuaient leur marche victorieuse. Maîtres de

1. MAILLA, X, p. 534.
2. C. IMBAULT HUART, *Formose*.

Hang Tcheou, ils divisèrent leurs troupes en trois corps chargés de pacifier ou de conquérir le Kiang Si, le Kiang Nan et le Tche Kiang. La conquête du Kiang Si, qui s'était donné au T'ang Wang, suivit rapidement la chute de Chouei Tcheou, de Lin Kiang et de Nan Tch'ang. Au Tche Kiang, les Mandchoux franchirent le Ts'ien Tang et s'emparèrent de Chao Hing, mais ils indisposèrent les habitants contre eux en les obligeant à se raser la tête à la mode tartare; ils furent, devant l'hostilité qu'ils rencontraient, obligés d'évacuer Chao Hing et de repasser le Ts'ien Tang.

Au Fou Kien, l'influence de Tcheng Tche-loung était devenue si grande, que cet ambitieux, voyant le T'ang Wang sans enfant, rêva de faire monter sur le trône son propre fils dont il changea le nom en celui de TCHENG TCH'ENG KOUNG, après lui avoir fait épouser une princesse désignée par le prince de Fou. Toutefois, le prince de T'ang n'encouragea pas les projets de Tcheng, qui n'hésita pas à abandonner sa cause à la première occasion qu'il crut favorable.

En 1646, le prince de T'ang prépara une double expédition contre le prince de Lou au Tche Kiang et contre les Mandchoux au Kiang Si. Tcheng Tche-loung se tourna vers le premier et se lia avec son général TCHENG KIEN qui, envoyé par son maître au prince de T'ang, fut empoisonné par ordre de ce dernier. Tcheng se retira immédiatement sur sa flotte. LOU TCHENG-YOUEN, envoyé par le prince de T'ang vers le prince de Lou, est assassiné en représailles de la mort de Tcheng Kien.

Les Tartares, avec de nouvelles forces, avaient repris la campagne contre le prince de Lou; repoussés par Tcheng Tche-loung qui avait remonté le Ts'ien Tang jusqu'à Hang Tcheou, ils franchirent ce fleuve plus haut et s'emparèrent de Chao Hing où résidait le prince de Lou qui s'enfuit aux Chousan, échappant ainsi aux Tartares auxquels son général FANG KOUO-NGAN et son ministre MA SE-YU se préparaient à le livrer.

Continuant leur expédition, les Tartares marchèrent simultanément sur Wen Tcheou, soumis sans difficultés,

sur Kiu Tcheou, qui ouvrit ses portes après un jour de résistance, et sur Kin Houa, dont ils s'emparèrent malgré la vigoureuse défense de TCHOU TA-SIEN qui périt dans l'incendie de sa propre maison qu'il avait allumé. Les Tartares, poursuivant leur campagne au Fou Kien, atteignirent à T'ing Tcheou, le prince T'ang qui se précipita dans un puits; d'autres disent que, fait prisonnier, il fut envoyé à Fou Tcheou, où il fut exécuté; Fou Tcheou leur ouvrit ses portes; ils occupèrent ensuite Ts'iouen Tcheou et Tchang Tcheou. Tcheng Tche-loung s'approchant de cette ville, les Tartares n'ayant pas de flotte, lui firent des offres : sceau de grand gouverneur, titre de généralissime, conservation du commandement de la flotte; Tcheng accepta tout, tout en préparant une nouvelle trahison.

Après un siège de quatre mois environ, le 4 de la 10e lune (1646), les Mandchoux s'emparèrent de Kan Tcheou. A la 11e lune, Tcheng Tche-loung fit une visite à Fou Tcheou au général mandchou, qui l'obligea à l'accompagner à Pe King, tandis que ses marins désemparés attendaient vainement son retour. Tcheng Tch'eng-koung (Koxinga), apprenant que son père était retenu en captivité, se déclara l'ennemi des Mandchoux.

Les partisans des Ming réfugiés au Kouang Toung et au Kouang Si, songèrent aussitôt après la mort du T'ang Wang, à lui donner un successeur, et ils hésitaient entre les princes de Tcheou, de Yi et de Leao, lorsque l'arrivée par mer du prince TCHOU YU-YUÉ, frère de T'ang, venant du Fou Kien, mit fin aux incertitudes; ce prince fut aussitôt proclamé empereur à Canton (1646) et déclara que l'année suivante, première année de son règne, porterait le *nien-hao* de CHAO WOU. D'autre part, le Tsong Tou des Deux Kouang et le Fou T'ai du Kouang Si, le chrétien KIU CHE-SE, faisaient élire empereur à Tchao K'ing, le 4 de la 10e lune de 1646, TCHOU YEOU-LANG, prince de Young Ming, quatrième enfant de Tchou Tchang-ying, prince de Kouei, lui-même petit-fils de Wan Li, qui se contenta de prendre le titre de prince de Kouei, dont le nom de règne est YOUNG LI; ce prince envoya le censeur POUNG YAO

Chao Wou.

prévenir Tchou YU-YUÉ de son avènement, mais cet émissaire fut arrêté par le ministre SOU KOUAN-SENG et mis à mort. Immédiatement les troupes du Kouei Wang infligèrent à Sam Chouei une cruelle défaite à celles de Tchou Yu-yué et presque toute la province de Kouang Toung se déclara en faveur du vainqueur.

A la 12e lune de 1646, le général chinois LI TCH'ENG-TOUNG, passé au service des Mandchoux, se présentant devant Canton avec une grosse armée, ne rencontra aucune résistance et, s'étant emparé des princes de Tcheou, de Yi et de Leao, les mit à mort; Sou Kouan-seng se suicida. Devant la menace de Li, le prince de Kouei abandonna Tchao K'ing et se réfugia à Wou Tcheou vers laquelle s'avançaient les Mandchoux, tandis qu'une partie de leurs troupes assiégeaient Kao Tcheou, Lei Tcheou et Lien Tcheou. Le Kouei Wang s'enfuit à Kouei Lin, abandonnant Wou Tcheou où pénétrèrent les Mandchoux. Li Tch'eng-toung essaya vainement de s'emparer de Kouei Lin, et après une double défaite que lui infligea la garnison, grâce à 300 soldats européens, munis de canons, commandés par Nicolas FEREIRA, envoyés par les Portugais de Macao, il renonça à la conquête de cette ville. Les Tartares, désappointés, envoyèrent de nouvelles troupes par le Hou Pe, Tch'ang Tcha et Pao King, pour surprendre Kouei à Wou Kang. Le prétendant s'enfuit à Ts'ing Tcheou, puis à Lieou Tcheou, où le vice-roi Ho Teng-kiao et d'autres hauts fonctionnaires lui amenèrent de nombreuses troupes que les Tartares n'osèrent pas attaquer. Kouei Wang retourna à Kouei Lin, mais devant une nouvelle menace des Tartares, il alla à Nan Ning où s'était réfugiée sa femme, une chrétienne, qui lui donna un fils qui fut baptisé sous le nom de CONSTANTIN (1648). Toute la famille de Kouei était devenue chrétienne sous l'influence du P. André-Xavier KOFFLER, jésuite; l'impératrice-douairière avait été baptisée sous le nom d'Hélène, l'impératrice-douairière mère sous celui de Marie, l'impératrice régnante sous celui d'Anne et enfin le prince héritier sous celui de Constantin. Le 5 novembre 1650, Hélène, et le 17 novembre, l'eunuque P'ang (Achille),

commandant en chef les troupes de terre et de mer chargées de reconquérir le Fou Kien et le Kouang Toung, converti par les Jésuites de Pe King, envoyèrent par l'intermédiaire de Pou Mi-ko (le P. Michel BOYM), des lettres au pape Innocent X [1]. Pendant que Kouei Lin était défendu victorieusement contre les Tartares par Kiu Che-se, Ho Teng-kiao et TSAO LIEN, les affaires du Kouei Wang semblaient se rétablir; trahissant les Tartares, Li Tch'eng-toung lui remettait le Kouang Toung, et KIN TCHEN-HOUAN, le Kiang Si; tous les deux, mécontents des Mandchoux, se jugeant insuffisamment récompensés de leurs services. Dans le même temps, un bonze réunissait un grand nombre de partisans de Kouei, tandis que Tcheng Tch'eng-koung organisait la lutte sur les côtes du Fou Kien. Dès qu'il apprit la révolte du bonze, le général tartare du Tche Kiang courut l'assiéger dans Kien Ning; le bonze fut tué sur la brèche, la ville prise, pillée et incendiée; les Mandchoux étaient redevenus maîtres du Fou Kien.

Kin Tchen-houan avait résolu de faire le siège de Kan Tcheou, la seule ville du Kiang Si qui n'avait pas reconnu l'autorité de Kouei; les troupes de Li Tch'eng-toung attirées dans Kan Tcheou faillirent y être exterminées par les Mandchoux. Kin Tchen-houan commit la faute de s'enfermer dans Kao Tchang, mais il périt dans une sortie (1649); d'autre part Li Tch'eng-toung se noyait dans un torrent. Outre ses deux meilleurs généraux, Kouei Wang perdait le sud du Hou Kouang défendu par Ho Teng-kiao qui fut battu et tué près de Siang Tan.

Révolte du Chen Si.

Malgré les succès des Mandchoux, la paix était loin d'être complètement rétablie dans certaines parties de l'Empire; la tranquillité n'était qu'apparente au Hou Kouang, au Kouang Si, au Fou Kien et au Kouang Toung, lorsque le Chen Si, qui s'était montré particulièrement hostile à l'envahisseur, dressa l'étendard de la révolte (1649) : trop pleins de sécurité, méprisant peut-être leurs adversaires, les

1. Voir *Contemporary Review*, Janv.-Juin 1912, pp. 79-83 : *Letters from a Chinese Empress and a Chinese Eunuch to the Pope in the year* 1650, *by* E. H. PARKER.

Tartares n'avaient conservé qu'une garnison de 3000 hommes dans la capitale Si Ngan ; ils avaient maintenu dans leurs postes tous les anciens fonctionnaires, qui au premier signal se levèrent comme un seul homme et ouvrirent les portes des villes dont ils avaient la garde, à l'insurrection laquelle se trouva maîtresse de toute la province, sauf la capitale dont le général mandchou aurait fait massacrer la population sans l'intervention du vice-roi. Les rebelles furent obligés de lever le siège, qu'ils avaient mis devant Si Ngan, à l'arrivée des renforts envoyés par la Cour et la province ne tarda pas à rentrer de nouveau dans l'ordre.

Révolte au Chan Si.

Une ambassade tartare envoyée pour chercher une princesse mongole, destinée à épouser le jeune empereur, ayant enlevé une jeune mariée que sa famille conduisait chez son nouvel époux, une révolte éclata à T'aï Toung au Chan Si, sous la direction du gouverneur de la ville, KIANG TSAÏ ; elle s'étendit à la province entière et obtint même l'approbation du prince mongol qui, toutefois, resta neutre à la suite d'une nouvelle mission mandchoue qui le combla de superbes présents, et obtint la main de la princesse pour Chouen Tche. Kiang Tsai à lui seul avait réuni une armée de cent mille hommes qui le saluèrent du titre de prince de Han ; dans deux batailles successives, il défit les Mandchoux, mais ayant commis l'imprudence d'enfermer son armée dans T'aï Toung, elle fut encerclée par le TSEU TCHENG WANG, Président du Conseil de Régence qui avait pris le commandement des troupes impériales ; dans une sortie où il fit des prodiges de valeur, le prince de Han fut tué et avec lui finit la rébellion du Chan Si. Le Se Tch'ouan avec Tchang Hien-tsoung, le Yun Nan, le Kouei Tcheou, le Kouang Si et le Kouang Toung, sous le prince de Kouei, continuaient la résistance aux Mandchoux ; ceux-ci se tournèrent vers la première de ces provinces.

Tchang Hien-tsoung.

Tchang Hien-tsoung était maître du Se Tch'ouan sauf Tch'eng Tou, la capitale, dont il incendia les faubourgs ; le vice-roi Loung Wen-kouang ayant péri dans une sortie, le rebelle pénétra dans la ville qu'il livra au pillage et où il massacra le prince de Chou. Tchang Hien-tsoung ayant

divisé ses troupes en quatre corps d'armée, prit le 16 de la 10e lune de 1646, le titre de *Si Wang*, prince de l'Ouest; il donna le nom de SI KIEN à sa dynastie et choisit TA CHUN comme *nien hao;* Tch'eng Tou, devint Si King, Cour de l'Ouest. Brute ignorante et cruelle, Tchang, sous prétexte d'examens, attira les lettrés, qu'il fit tuer au nombre de plus de 30,000; avide de sang, il fit égorger les 3000 eunuques du prince de Chou; il compléta la série de ses massacres par celui des bonzes.

Apprenant que les Mandchoux marchaient contre lui, i envoie LIEOU TSING-TCHOUNG occuper Han Tchoung, mais ce général livre cette ville aux Mandchoux. Fou furieux, Tchang Hien-tsoung fait périr 600,000 habitants de Tch'eng Tou et détruire les édifices publics aussi bien que les maisons particulières; plus tard il fait massacrer 400,000 femmes. Le rebelle se dirige sur Tch'oung K'ing pour combattre les Tartares qui s'avançaient contre lui : il est tué d'une flèche le 3 janvier 1647, et ses quatre généraux s'enfuient au Yun Nan.

Trois Principautés.

Les Mandchoux se rendant compte combien était précaire leur domination, voulant étouffer les idées d'indépendance des provinces, décidèrent la création de trois grandes principautés dont les titulaires se prêteraient secours mutuellement. Ils firent choix de trois Chinois qui, dès le début, s'étaient montrés favorables à leur cause : K'OUNG YEOU-TE, prince de Koung Chan, qui descendait de Confucius, fut créé *Ting Nan Wang* (Prince qui établit solidement la paix dans les provinces du Midi); KING TCHOUNG-MING, prince de Houai Chun, fut nommé *P'ing Nan Wang* (Prince pacificateur du Midi) et CHANG KO-HI, prince de Chi Chun, qui reçut le titre de *Tsing Nan Wang* (prince qui purge de brigands le Midi). Des troupes nombreuses leur furent assignées et ils entrèrent bientôt en campagne.

Tandis que K'oung Yeou-te se mettait en route par le Hou Kouang, Chang Ko-hi et King Tchoung-ming pacifiaient le Kiang Si, pénétraient au Kouang Toung, s'emparaient de Nan Hioung et de Tchao Tcheou et marchaient sur Canton, tandis que Kouei fuyait à Wou Tcheou.

Cependant les troupes de K'oung Yeou-te se heurtèrent dans leur avance à celles de Kouei qui furent écrasées dans deux batailles; le général TCHANG TOUNG-TCHANG vaincu se jeta dans Kouei Lin où les Mandchoux ne tardèrent pas à pénétrer à leur tour; Koung Yeou-te fit exécuter Tchang Toung-tchang et Kiu Che-se après avoir vainement tenté de les gagner à sa cause (1650).

Le siège de Canton par Chang Ko-hi et par King Tchoung-ming dura huit mois. Tcheng Tch'eng-koung était venu avec sa flotte au secours de la place, mais il se retira, quand des traîtres eurent livré la ville à l'ennemi. Pendant dix jours Canton fut abandonnée au pillage et plus de 100,000 habitants furent massacrés. Kouei fugitif quitta Wou Tcheou où entrèrent les Tartares pour Nan Ning; là, ne se sentant pas encore en sécurité, il se réfugia au royaume de Mien (Birmanie) où, pendant sept ans, il tenta vainement de reconquérir le trône (1651). Plus tard il fut livré par les Birmans à Wou San-kouei qui le fit étrangler en 1663, par ordre de K'ang Hi, à Yun Nan fou où il fut enterré; ce prince avait 38 ans. Sun K'o-wang et Li Ting-koue, deux des quatre généraux de Tchang Hien-tchoung, restés maîtres du Yun Nan, jugeant leur cause désespérée, firent leur soumission aux Mandchoux qui se trouvèrent ainsi possesseurs de tout l'empire, n'ayant plus devant eux que Tcheng Tch'eng-koung et sa flotte.

En 1651, le président du Conseil de Régence, Tseu Tcheng Wang, mourut universellement regretté; son frère avait le désir de lui succéder dans ses fonctions, mais devant l'opposition générale, il dut abandonner ses prétentions et l'Empereur ayant assumé lui-même la charge du pouvoir, le 12 du 1er mois de sa 8e année de règne (1er février 1651), ne tarda pas à donner des preuves de sa sagesse et de sa capacité.

Cependant Tcheng Tch'eng-koung tenait la mer, battant les Impériaux et faisant de fréquentes descentes sur les côtes; en 1656, il occupait la grande île de Tsoung Ming, à l'entrée du Yang Tseu; l'année suivante, il remontait le Kiang et entreprenait le siège de Nan King; les troupes

tartares furent battues dans une sortie. En 1657-1658, le Kouei Tcheou, secouant le joug étranger, se déclara en faveur de Kouei. Plus tard, Tcheng Tch'eng-koung apprenant le malheureux sort du prince de Kouei, se tourna vers Formose et les *Houng Mao* (Hollandais).

Après la capitulation des Hollandais, Tcheng Tch'eng-koung établit à T'ai Wan Fou sa capitale, qu'il nomma Tch'eng Tien fou, et fit construire son palais au Fort Zelandia qu'il appela Ngan P'ing tch'eng [1].

La Corée.

Les Mandchoux avaient rencontré la plus grande hostilité de la part des Coréens fidèles aux Ming. En 1626, T'aï Tsoung les avait fait attaquer au-delà du Ya lou, à T'ié Chan (Tiel San), province de P'ing Yang, et leur chef MAO WEN-LOUNG fut écrasé; le général tartare AMIN, vainqueur, s'empara de Yi Tcheou, Ting Tcheou et Han Chan, puis arriva sous les murs de P'ing Yang, qui tomba également entre ses mains; il traversa ensuite le Ta T'oung Kiang et au mois de janvier 1627, il apparaissait devant la capitale Han Tch'eng dont il se rendit maître, le roi s'étant enfui dans l'île de Kiang houa (Kang houa), à l'embouchure du Han Kiang. La paix fut signée en 1627, mais les Coréens ayant continué à embrasser la cause des Ming, la guerre recommença et le roi TSOUNG fut obligé, en mars 1637, de faire en personne sa soumission au chef tartare.

En septembre 1643, Chouen Tche publia un décret de T'aï Tsoung, exemptant la Corée d'un tiers du tribut qui lui avait été imposé, et l'année suivante, l'empire étant pacifié, il renvoya le fils du roi de Corée gardé en otage et exempta ce pays de la moitié de son tribut. Plus tard, K'ang Hi, Young Tcheng et K'ien Loung réduisirent au dixième le tribut primitivement imposé aux Coréens [2].

Missions Catholiques.

Saint François-Xavier était mort en 1552 [3] sans pouvoir débarquer sur le continent; il n'avait fait que d'entrevoir cette terre féconde de Chine que devaient évangéliser ses

1. MAILLA, XI, p. 52.
2. *Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens de* 1618 *à* 1637, par Camille IMBAULT-HUART. (*Journ. As.*, oct.-déc. 1879.)
3. Voir *supra*, p. 144.

successeurs. L'année suivante, le frère Pierre d'ALCOCEVA résidait sept ou huit jours dans l'île de San Tch'ouan et visitait le lieu où avait été enseveli l'apôtre et d'où il avait été retiré. En 1551, le P. Melchior Nuñes BARRETO était envoyé aux Indes et succédait au P. Gaspard BARZÉE comme Provincial des Indes et du Japon; quatre ans plus tard, en se rendant au Japon, il s'arrêta deux mois à Canton, pour traiter de la rançon de trois Portugais et de trois autres Chrétiens retenus en prison; il ne put obtenir des fonctionnaires l'autorisation de faire des baptêmes et dans une discussion publique qu'il soutint victorieusement contre un lettré, celui-ci irrité lui cracha au visage; en quittant Canton, Barreto y laissa Etienne GOËZ pour étudier la langue chinoise, mais par suite du mauvais état de sa santé, ce frère fut obligé de retourner à Goa. Il est probable que le premier missionnaire en Chine fut le dominicain Gaspar da CRUZ, né à Evora, un des douze premiers religieux dominicains envoyés en mission aux Indes en 1548 qui fondèrent un couvent à Goa; il passa en Chine en 1556, puis à Ormouz et il revint à Lisbonne en 1569; il mourut de la peste à Setubal l'année suivante. Pereira lui fournit les renseignements sur la Chine qui lui permirent d'écrire son ouvrage : *Tractado em que se cõtam muito por estẽso as cousas da China*, imprimé en 1569 à Evora. En avril 1562, suivant des instructions du roi, Dom SEBASTIEN, sur le désir de son père mourant, JOÃO III, le vice-roi, Francisco COUTINHO DE REDONDO, expédiait en ambassade à Pe King, l'ami de Saint François-Xavier, Jacques PEREIRA, accompagné des Pères François PEREZ, Emmanuel TEXEIRA et du frère André PINTO, mais malgré deux années d'efforts, les Portugais ne purent dépasser Canton. Le P. Perez ne fut pas plus heureux dans une nouvelle tentative en novembre 1565; cette même année Perez établissait à Macao une résidence qui fut transformée en collège. Trois ans plus tard, les PP. Jean-Baptiste RIBEYRA et Pierre Bonaventure RIERA arrivèrent à Macao avec l'ordre de leurs supérieurs de pénétrer en Chine; ils ne réussirent pas dans leur entreprise. Le P. Melchior Miguel

Carneiro, de Coïmbre, désigné par Pie V pour être le premier évêque du Japon et de la Chine, arriva à Macao en 1567 et se rendit à Canton; il mourut à Macao le 19 août 1583 après avoir démissionné [1]. Le P. Alexandre Valignani, de Chieti, au royaume de Naples, fut nommé par le P. Général Mercurian, Visiteur et Vicaire général dans tout l'Orient, et partit de Lisbonne pour les Indes en 1574, avec 38 compagnons; puis, avant de se rendre au Japon, il s'arrêta quelques mois à Macao où il devait mourir le 20 janvier 1606. Afin de préparer des missionnaires pour la Chine, il demanda au Provincial des Indes, Vincent Ruiz, un homme capable de se mettre à l'étude de la langue : Bernardin de Ferrariis fut désigné, mais étant arrivé trop tard à Cochin, il fut remplacé par Michel Ruggieri, de Spinazzola, royaume de Naples « qui avait servi le roi Philippe II, dans diverses charges du gouvernement, avant d'entrer dans la Compagnie [2] », bientôt suivi de Francisco Pasio, de Bologne, et de Matteo Ricci, de Macerata, qui sont en réalité les premiers missionnaires de la Compagnie de Jésus en Chine.

Ruggieri arriva à Macao en juillet 1579, et il se mit à étudier la langue avec un peintre Chinois. Sous le gouvernement de D. Goncalo Ronquillo de Peñalosa, le P. Alonso Sanchez arriva aux Philippines; il fut chargé de porter une lettre écrite en chinois à l'aide d'un capitaine chinois et il partit de Manille, le 14 mars 1582, pour la Chine, où il arriva en avril; il se rendit à Canton, où il rencontra Ruggieri, puis à Macao et retourna à Luzon; il revint une seconde fois à Macao en juin 1583. Tous les ans Ruggieri se rendait de Macao à Canton avec les négociants portugais pour poursuivre ses études. Enfin le 18 décembre 1582, Ruggieri s'embarquait avec le P. Pasio, un frère et quelques Chinois, et se rendait à Tchao K'ing sur l'invitation du vice-roi Tsing Taï; celui-ci ayant été destitué, les deux missionnaires furent obligés de retourner à Macao et Pasio se rendit au Japon; toutefois Ruggieri et Ricci, arrivé Ruggieri.

1. Voir p. 145.
2. Guzman, I, p. 329.

sur ces entrefaites, obtinrent l'autorisation de retourner à Tchao K'ing en novembre 1583 ainsi que la permission de construire une maison et une église, que visita l'année suivante le P. François CABRAL, recteur du Collège de Macao; en janvier 1586, Ruggieri, accompagné du P. Antoine d'ALMEYDA, arrivé à Macao en juillet 1585, avec le P. Edouard de SANDE, qui ne tarda pas à retourner dans la colonie portugaise, parvenait à Hang Tcheou, où il établissait une nouvelle station. Il visita ensuite Kouei Lin, d'où il fut expulsé, et retourna à Tchao K'ing. En 1588, il quittait Macao pour aller demander au Saint-Siège d'envoyer une ambassade à Pe King; fatigué et n'ayant pas réussi dans sa mission, il se retira à Salerne où il mourut le 11 mai 1607.

Ricci. Ricci, né le 6 octobre 1552, allait poursuivre et développer l'œuvre de Ruggieri; il est le véritable fondateur des missions de Chine; après avoir étudié à Macerata et à Rome, où il apprit les mathématiques sous le P. CLAVIUS, il fut reçu dans la Compagnie de Jésus le 15 août 1571, par le P. POLANCO, vicaire-général à la mort de François de BORGIA. Parti pour Lisbonne en mars 1577, il arriva à Goa en 1578. Appelé au mois d'août 1582 à Macao, par le P. Valignani, il se mit immédiatement à étudier le chinois et l'année suivante il partait avec le P. Ruggieri pour Tchao K'ing.

Ricci ne tarda pas, grâce à sa science, à acquérir une grande réputation sous le nom chinois de LI MA-TEOU qu'il prit à l'arrivée des PP. d'ALMEYDA et de SANDE, bientôt suivis (1590) du P. François de PETRIS. Ayant été dépouillés de leur maison de Tchao K'ing, les missionnaires obtinrent l'autorisation de s'établir à Tchao Tcheou. Les PP. d'Almeyda et de Petris étant morts, le premier, en octobre 1591, le second, le 5 novembre 1593, Ricci resta seul jusqu'à l'arrivée de Lazare CATTANEO, de Sarzana, près de Gênes (1594); il entreprit alors de se rendre à Pe King avec deux Macaïstes à la suite d'un mandarin militaire dont il soignait le fils malade. Franchissant le Mei Ling, remontant la rivière Kan dans laquelle il faillit périr, il

traverse Nan Tch'ang, le lac P'o Yang et parvient à Nan King le 31 mai 1595; Ricci avait modifié son vêtement qui était semblable à celui des bonzes et adopté le costume des lettrés. Obligé de quitter Nan King, Ricci s'établit à Nan Tch'ang et en 1596, il fut nommé le premier Supérieur général des Missions de Chine avec les pouvoirs d'un Provincial exercés jusqu'alors par le recteur du Collège de Macao, beaucoup trop éloigné. En 1598, il se rendit à Nan King puis à Pe King avec le P. Cattaneo; Ricci descendit à Sou Tcheou puis à Tchen Kiang et rentra le 6 février 1599, à Nan King où il fut rejoint par le P. Jacques de Pantoja; accompagné de ce missionnaire, Ricci, laissant derrière lui les PP. Cattaneo et da Rocha, reprit de Nan King le 18 mai 1600 la route de Pe King; arrêté pendant quelques mois à T'ien Tsin, il entrait le 4 janvier 1601, dans la capitale où il fut reçu par un eunuque qui lui donna l'hospitalité dans son palais.

Le 28 janvier 1601, Matteo Ricci adressait à l'Empereur une supplique; il rappelait qu'il avait demeuré quinze années dans les villes de Tchao K'ing et de Chao Tcheou, puis cinq années à Nan King; il faisait hommage de quelques images religieuses, d'un livre de prières, d'une croix ornée de pierres précieuses, de deux horloges sonnantes, d'une mappemonde et d'un clavecin européen. Votre serviteur, disait-il, « connaît parfaitement la sphère céleste, la géographie, la géométrie et le calcul. A l'aide d'instruments il observe les astres, et fait usage du gnomon; ses méthodes sont entièrement conformes à celles des anciens Chinois. Si l'Empereur ne rejette pas un homme ignorant et incapable, s'il me permet d'exercer mon faible talent, mon plus vif désir est de l'employer au service d'un si grand prince [1] ».

L'eunuque MA T'ANG, de T'ien Tsin, inspecteur des douanes, fit conduire Ricci à la Cour, à la 2e lune. L'Empereur renvoya le placet au Tribunal des Rites, qui répondit: « L'Europe n'a aucune liaison avec nous, et ne reçoit point nos loix. Les images ou tableaux du *T'ien-Tchou* (maître du

1. COUVREUR. — *Documents*, pp. 83-85.

ciel), et d'une vierge, que Li Ma-teou offre en tribut, ne sont pas d'un grand prix. Il présente une bourse, dans laquelle il dit qu'il y a des os d'immortels, comme si les immortels en montant en haut n'emportaient pas leurs os. Dans une occasion semblable, Han-yu dit qu'il ne fallait point laisser introduire dans le palais de pareilles nouveautés, de peur de s'attirer quelque malheur. Nous jugeons donc qu'il ne faut point recevoir ces présents, ni permettre à Li Ma-teou de rester à la Cour; il faut le renvoyer dans son pays. » Malgré cette décision, l'Empereur reçut les présents et permit au missionnaire de demeurer à la Cour [1].

Ricci ne devait plus quitter la capitale et il y mourut le 11 mai 1610, âgé de 58 ans. Les PP. Jacques de PANTOJA et S. de URSIS furent chargés du calendrier impérial en 1611. L'appui du célèbre lettré Siu Kouang-k'i qui devint *Colao* (Grand Secrétaire), contribua puissamment au succès de Ricci qui l'avait connu lors du passage de ce haut fonctionnaire à Nan King en 1600. En 1607, la mort de son père obligea Siu à retourner dans son pays, Chang Haï, avec le P. Cattaneo, qui jeta les fondements de la brillante Chrétienté de Siu kia houei (Zi ka wei, dans le dialecte local) en 1608. Siu avait été baptisé en 1603 par le P. da Rocha; le 27 mai 1629, un édit impérial confia à Siu la réforme du calendrier; il s'adjoignit les PP. Longobardi et Schreck auxquels succédèrent les PP. Adam Schall et Jacques Rho; il mourut à Pe King le 9 novembre 1633; sa petite-fille, Candide HIU, morte à 73 ans en 1680, continua son œuvre à Chang Haï, dans le Siao Si yang, la petite Europe, la plaine ainsi nommée à cause du nombre des Chrétiens qui s'y trouvaient. Dès 1667, le Kiang Nan avait été divisé en Kiang Sou à l'est et en Ngan houei à l'ouest, désignés aussi populairement comme le Chang Kiang et le Hia Kiang, Fleuve Supérieur et Fleuve Inférieur. Ricci a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont une grande « Carte de l'Univers », *Wan kouo yu t'ou*, et la traduction des six premiers livres d'Euclide, *Ki ho youen peun*, d'après

1. MAILLA, X, pp. 290-291.

l'édition du P. Christophe Clavius, mais le livre qui a consacré sa réputation chez les Chinois est le *T'ien Tchou che yi*, Vraie doctrine de Dieu, qui a été traduit du chinois en mandchou, en coréen, en japonais, enfin en français. Ce fut le P. Nicolas LONGOBARDI, Sicilien, qui fut désigné par Ricci pour son successeur comme Supérieur-général de toute la mission de Chine.

Le P. Longobardi mourut à Pe King, le 11 décembre 1654, âgé de 95 ans; ce fut lui qui établit la formule de baptême encore en usage aujourd'hui; nous verrons plus loin ses idées sur les rites chinois. En 1622, le P. Jean da Rocha avait été nommé Supérieur-général, mais il mourut l'année suivante, en mars, et fut enterré à Hang Tcheou. Le P. Emmanuel DIAZ (junior), fut alors nommé Vice-provincial de la Chine, désormais séparée du Japon, et administrée par des Supérieurs relevant directement du P. Général. Parmi les missionnaires de cette période nous citerons les PP. Giulio ALENI († 3 août 1649, à Fou Tcheou), Alvaro de SEMEDO († 6 mars 1658, à Macao), Francisco FURTADO († 21 novembre 1653, à Macao), qui occupèrent le poste de vice-provincial et Johann Adam SCHALL von BELL, *T'ang Jo-wang*, né en 1591, à Cologne, qui arriva en Chine en 1622; en 1630, il fut chargé, à la mort du P. TERENZ (Schreck), de continuer avec le P. RHO les travaux entrepris pour la réforme du calendrier; ils étaient soutenus par Siu Kouang-k'i contre la malveillance et la jalousie des astronomes chinois. Schall entretenait les meilleures relations avec les ministres et l'empereur lui témoignait sa faveur : en 1636, il avait établi près du palais une fonderie de canons. Néanmoins il fut bien traité par les conquérants tartares et en 1645, Chouen Tche nommait Schall *T'ai Tcheng Seu*, Président de tout ce qui regarde la littérature céleste, et le 2 avril 1653, il reçut le titre de *Docteur très-profond*.

Longobardi.

Adam Schall.

En 1654, *Tang Jo-wang*, « pour qui l'empereur marquait une estime particulière, offrit à ce prince l'Astronomie européenne. Dès la troisième année de son règne, l'empereur Houai Tsoung avait fait travailler à cet ouvrage. Chouen Tche, d'après le rapport des examinateurs, qui

attendirent jusqu'à l'année suivante pour donner leur avis, ordonna qu'à l'avenir on ne se servirait plus de l'astronomie des Mahométans, et qu'on lui substituerait celle d'Europe, sous le titre de *Si-lin-sin-fa* [1] ». Le P. Schall mourut à Pe King le 15 août 1666.

Tribunal des Mathématiques.

C'était parmi les membres de la mission portugaise qu'était choisi le Président du « Tribunal des Observations astronomiques » *K'in t'ien kien,* que les missionnaires désignaient sous le nom de « Tribunal des Mathématiques ». Ce Tribunal, nous dit le P. HOANG, comprenait : Un « Intendant suprême » ordinairement choisi parmi les Princes *Ts'in wang,* portant le titre de *Kouan-li-k'in-t'ien-kien-che-wou-ta-tch'en ;* deux « Présidents » appelés *K'in-t'ien-kien-kien-tcheng,* l'un mandchou et l'autre européen; deux « Vice-présidents », *Kien-fou,* mandchou et chinois, et deux « Assesseurs », *Tsouo-yeou-kien fou,* tous deux européens. Il y a en outre 190 employés pour le travail du Tribunal. » Le R. P. SERRA, Portugais, de la Congrégation de la Mission, de nom chinois *Kao cheou k'ien,* qui quitta le Tribunal la 17e année de la période TAO KOUANG (1837), fut le dernier Européen qui y fut employé.

Depuis le P. Adam SCHALL, la place du président chinois était occupée par un Européen; on y avait vu entre autres le P. SCHRECK (TERENZ), le P. Ferdinand VERBIEST, le P. Thomas GRIMALDI, le P. Ignace KÖGLER, etc. « Les Missionnaires astronomes ne composent ni les uns ni les autres les éphémérides, écrit le P. Amiot à Bertin. Ils ne sont point chargés de calculer pour les Chinois. Leur emploi consiste à revoir les calculs purement astronomiques des Chinois, et à en corriger les erreurs, s'il s'en trouve. Les appointements ou les gages que l'empereur leur donne sont attachés au degré de mandarinat dont ils sont décorés... Comme les premiers Européens qui ont été admis dans le Tribunal d'Astronomie qui est à Pe King étaient de la mission portugaise, qui était alors la seule, c'est la mission portugaise qui a fourni jusqu'à présent des astronomes à ce même tribunal. »

1. MAILLA, XI, p. 41.

Au moment de la suppression de la Compagnie de Jésus, le Président européen du Tribunal des Mathématiques était le P. Augustin von HALLERSTEIN, arrivé dans la mission le 5 août 1738; à la nouvelle du bref fatal, il fut frappé d'une congestion cérébrale qui l'emporta le 29 octobre 1774. Le P. portugais Félix da ROCHA, arrivé également en 1738, le remplaça. Par exception, plus tard, le lazariste RAUX, quoique n'habitant pas l'établissement portugais, fut nommé Président du Tribunal des Mathématiques.

Les Russes.

Ce fut sous Chouen Tche qu'arriva à Pe King la première ambassade russe. Les expéditions des Mongols en Europe avaient fait connaître aux Chinois les Russes sous le nom d'*Oros*. L'empereur Tob Timour (1329-1332) avait composé un régiment de Russes qui formèrent un camp au nord de Pe King [1]. Nous avons vu l'unité des États grands-russiens sous la forte main d'Ivan IV qui entretint des relations avec l'Angleterre; la conquête des royaumes tartares de Kazan (1552), fondé en 1438, et d'Astrakhan, fondé en 1466 (1554), restes de l'empire de Kiptchak ou de la Horde d'or *(Sira Ordo)*, échu à Djoutchi, fils de Tchinguiz Khan, l'avait rapproché de l'Oural et lorsque sa marche eût été arrêtée vers l'ouest par la victoire en Livonie, d'Etienne BATHORY, voïevode de Transylvanie, élu roi de Pologne à la place d'Henri de Valois, le tsar tourna ses regards vers l'est où était déjà établie la famille des Stroganov. C'est alors que commença cette marche formidable des Russes que la mer même n'arrêtera pas, puisque la puissance du tsar s'étendit jadis au-delà du détroit de Behring; ce n'est qu'en 1867, en effet, que les possessions des Russes en Amérique, l'Alaska, furent vendues aux États-Unis d'Amérique; d'ailleurs les Anglais avec Jenkinson avaient tracé aux Russes une voie qu'ils ne devaient suivre que plus tard. « Depuis un temps très ancien, les STROGANOV avaient reçu des privilèges spéciaux pour le peuplement des espaces vides dans le district d'Oustoug, au nord de Viatka [2]. » « En 1558, Grégoire Anikiev STROGANOV demanda à Ivan

1. BRETSCHNEIDER. — *Med. Res.*, II, p. 80.
2. WALISZEWSKI, p. 470.

la concession de 106 verstes carrées de terrains, s'étendant au-dessus de Perm sur les rives de la Kama : il voulait y bâtir un fort contre les Tartares, défricher le sol, créer des pâturages, établir des salines. La demande fut agréée, le tsar accordait au concessionnaire une franchise entière d'impôts pour vingt ans, et se réservant seulement les mines d'argent, de cuivre ou d'étain qui pourraient être découvertes en cet endroit... Stroganov bâtit le fort sur la rivière Piskorka et l'appela Kankor. En 1564, il sollicita et obtint la permission d'en construire un autre à 20 verstes plus loin, sur l'Orel, et ce fut Kergedan. En 1566, sur la demande de la puissante famille, ces établissements furent compris dans l'*Opritchnina*, et, en 1568, ils reçurent un nouvel et considérable agrandissement. Mais, ainsi étendues, ses possessions eurent à souffrir des attaques incessantes de la part des Tcheremisses, Bachkirs et autres peuplades sauvages du voisinage. Mis au courant, Ivan engagea les colonisateurs à armer des Cosaques et des Ostiaks en nombre suffisant pour réprimer ces agressions. Poursuivant les agresseurs, les cosaques ne tardèrent pas à franchir l'Oural, et ce fut le commencement d'une légendaire épopée.

« A ce moment avait apparu en Sibérie, un khanat tatar, fondé, croit-on, par la famille des TAÏBOUGI qui, en hostilité avec une des familles régnantes, s'était séparée d'elle et travaillait à s'assujettir les domaines voisins des Ostiaks et des Bachkirs. La capitale de cet État s'appelait Sibir, où ISKER-KOUTCHOUM, khan d'origine kirghizo-khaïsaque, régnait depuis 1556, après avoir détrôné INDIGER, l'ancien vassal d'Ivan. Inquiété par les progrès des Stroganov et soucieux de garder son indépendance, Koutchoum expédia son fils ou son neveu, le tsarévitch MAKHMETKOUL, pour attaquer les nouveaux établissements moscovites. Les hostilités se poursuivirent jusqu'en 1582 et engagèrent Ivan à augmenter encore les concessions et les pouvoirs accordés aux deux frères, Grégoire et Jacques Stroganov. Les rives du Tobol et de ses affluents au-delà de l'Oural leur furent attribuées. Entre 1574 et 1579, l'hé-

ritage de cette puissance énorme et des charges qui la grevaient passa, par la mort de ses détenteurs, à un troisième frère, Simon Anikiév, et à ses deux neveux, Maxime Iakovlevitch et Nikita Grigoriévitch, qui, pour faire face à une situation périlleuse, eurent recours à un expédient hasardeux. Les campements *(stanitzy)* cosaques des rives du Don servaient de lieu de réunion et de repaire à une population d'*outlaws*, se recrutant sur toute l'étendue de l'empire moscovite, mi-guerriers, mi-brigands, échappés de la potence pour la plupart et s'en souvenant pour ne craindre, ni le tsar, ni Dieu, ni le diable. Portées à cette adresse, des offres d'enrôlement accompagnées de largesses amenèrent sur les bords de la Kama, avec une troupe de hardis compagnons, l'homme qui passe aujourd'hui encore pour le conquérant de la Sibérie et qui n'a été que le héros, accidentellement plus glorieux, d'un épisode entre mille, parmi ceux qui, mettant parfois la force brutale au service des progrès incessants et plus sûrs de la civilisation, ont assuré dans le *Far East* asiatique la domination moscovite. La légende a de ces caprices [1]. »

En 1579, les Stroganov, avec l'autorisation du tsar, engagèrent les services de deux des chefs de ces brigands, Ivan Koltso, et Ermak Timofiéiévitch, qui leur fournirent 640 hommes; cette troupe, grossie de deux cents hommes empruntés aux garnisons des Stroganov et placée sous le commandement d'Ermak, franchit l'Oural le 1er septembre 1581. Makhmetkoul fut battu sur les bords de la Tobol, Koutchoum sur les rives de l'Irtych; la capitale tartare tomba aux mains des envahisseurs, mais le 6 août 1584, Ermak attaqué par ses ennemis, entraîné par le poids de sa lourde cuirasse, se noya dans l'Irtych qu'il cherchait à traverser. Il est le véritable conquérant de la Sibérie occidentale; ses successeurs fondèrent en 1587 la ville de Tobolsk et poussèrent vers l'est et le nord de la Sibérie, franchissant sans difficulté les fleuves, et sans rencontrer de résistance, ils arrivèrent jusqu'à la Lena; ayant eu à lutter contre les Yakoutes. en 1632, ils construisirent le

1. Waliszewski, p. 473.

fort Yakoutsk et firent des incursions jusqu'à la mer d'Okhotsk, se rendant ainsi maîtres de la Sibérie septentrionale.

En 1636, un parti de cosaques de Tomsk, descendant la Lena, remonta un de ses affluents, l'Aldan, puis la rivière Maïa, franchit les montagnes, et par la rivière Oulia atteignit la mer d'Okhotsk où ils apprirent des Toungouses l'existence plus au sud d'une grande rivière nommée Mamour qui se jetait dans la mer. C'est la première fois que les Russes entendaient parler du fleuve Amour. En 1638, l'ataman des cosaques de Eniseisk, Maxime PERVILIEV, après avoir hiverné au confluent de l'Olekma et de la Lena, explora avec 36 cosaques, la Vitim, affluent de ce dernier fleuve ; au confluent de la Maïa, il rencontra des Toungouses qui lui apprirent qu'à trente journées de là, en remontant la Vitim, à son confluent avec la petite rivière Karga, demeurait un chef BATOGA qui faisait le trafic du bois, de zibeline, de bestiaux, avec un autre chef LADKAÏ établi sur les bords de la Chilka, qui lui fournissait de l'argent et des étoffes de Nan King ; il fallait trois journées en traversant les montagnes pour se rendre de la résidence de Batoga à celle de Ladkaï. Vainement Perviliev remonta la Vitim pour rencontrer Batoga.

Néanmoins, les nouvelles rapportées par Perviliev étaient importantes, et le voïevode de Yakoutsk, GOLOVINE, envoya à la recherche de Batoga et de Ladkaï, BAKHTEYAROV, qui remonta la Vitim dont il dressa la carte, plus loin que Perviliev, et revint à Yakoutsk sans avoir réussi dans sa mission.

Ce fut à Vasili POYARKOV que revient la gloire d'être le premier Russe qui ait navigué sur l'Amour depuis son confluent avec la Zeya jusqu'à son embouchure (1643-1646). C'était non avec l'idée d'une conquête mais dans un simple but d'exploration que Poyarkov entreprit son expédition, mais il lui fut facile de constater combien serait facile la conquête de la région du grand fleuve.

Grégoire WYJIVTSOV, par la Lena et l'Olekma, connut la rivière Tougour et il fournit de nouveaux renseignements

sur Ladkaï, qui fut enfin visité par Ivan KOUACHNINE, accompagné de trois guides toungouses; ce dernier par la rivière Amazar (Gorbitsa), descendit la Chilka et arriva chez Ladkaï auquel il offrit de la quincaillerie en échange de ses pelleteries. La résidence de Ladkaï était entre les rivières Ouraïkan et Oldekan, près du confluent de cette dernière avec la Chilka, ainsi que le démontra une expédition dirigée par LARION qui remonta la Tougour, franchit les montagnes et descendit dans la Chilka, suivant le rapport fourni en 1648 par Vasili YOURIEV au voïevode de Yakoutsk.

Cette même année, KHABAROV adressait à ce même fonctionnaire une pétition pour obtenir l'autorisation de lever une compagnie de 150 hommes pour entreprendre une nouvelle expédition sur l'Amour; Bakhteyarov n'ayant pas réussi à atteindre les possessions de Batoga et de Ladkaï, ayant pris une fausse direction par la Vitim, les nouveaux renseignements recueillis permettaient à Khabarov de tracer une route plus courte par l'Olekma. Ayant obtenu la permission demandée, Khabarov en 1649, descendit la Lena et remonta l'Olekma non sans difficultés; l'année suivante, il traversait les monts Stanovoï et atteignait le grand fleuve sur les rives duquel il bâtit plusieurs forts, en particulier celui d'Albasine (1651), sur la rive gauche. Un compagnon de Khabarov, STEPANOV, ayant été placé à la tête des forces russes, il descendit l'Amour et hiverna à l'embouchure du Soungari (Shingal) qu'il remonta pour la première fois le 20 mai 1654, mais après trois jours de navigation, il rencontra les Chinois qui l'obligèrent à se replier sur l'Amour. Stepanov rejoint par BEKETOV, venu de Eniséisk par le Baïkal et la Selenga, les monts Yablonoï et l'Ingoda, atteignit l'embouchure de la Koumara où il construisit le fort Kamarski qui soutint victorieusement une attaque des Chinois (13 mars 1655), qui l'assiégeaient au nombre de 10,000 avec 15 pièces de siège.

Pendant ce temps, le tsar confiait une mission en Chine à Feodor Isakovitch BAÏKOV qui, muni d'instructions du 2-12 février 1654, et d'une lettre officielle à l'empereur de

Chine du 11-21 février, marquant uniquement le désir d'entretenir d'amicales relations (cette lettre devait être remise en mains propres au souverain) quitta Tobolsk en mai 1654, et, par l'Irtych, le Kan Sou et Kou-kou Khoto, arriva le 3-13 mars 1656 à Pe King, où il fut logé dans la résidence du Dalaï Lama. Baïkov qui refusa d'exécuter le *Ko t'eou* et de communiquer la lettre du tsar aux ministres de l'Empire de Chine, échoua par suite dans sa mission et quitta la capitale le 4-14 septembre; il était à Tobolsk le 31 juillet-10 août 1657, et à Moscou le 19-29 juillet 1658; son voyage avait duré trois ans et cinq mois; voici comment il est mentionné dans l'ouvrage de Mailla, d'après les sources chinoises :

« L'an 1656, le roi des Oros, c'est-à-dire, des Russes ou Moscovites, envoya quelques-uns des Grands de sa Cour à Pe King, pour établir entre les deux états la liberté du commerce; l'empereur ordonna de les traiter avec honneur, et leur fit préparer une maison devant laquelle on plaça des corps de garde; les soldats avaient ordre de les accompagner toutes les fois qu'ils sortaient. La Cour exigea pour préliminaire, que le monarque russe se reconnût vassal de la Chine, et qu'il offrît, comme tribut, les présents qu'il envoyait. Ces conditions abrégèrent de beaucoup le temps de l'ambassade, par le refus que les Russes firent d'y souscrire, et ils s'en retournèrent sans avoir rien conclu [1]. »

Les Hollandais.

En même temps que Baïkov se trouvait une ambassade hollandaise de Pierre de Goyer et de Jacob de Keyser, composée de 28 personnes, qui arriva le 7 juillet 1655, dont nous raconterons le voyage.

Nertchinsk.

Pendant ce temps l'activité russe ne se ralentissait pas. Le voïevode d'Eniseisk, Athanase Pachkov, jetait les fondements de Nertchinsk au confluent de la Chilka et de la Nertcha (1658), mais un désastre attendait les Russes à l'embouchure du Soungari, où Stepanov fut tué avec 270 cosaques par les Chinois; les survivants rallièrent au prix des plus grandes souffrances, les uns Yakoutsk par la Zeya, les autres Eniseisk par l'Olekma et Ilimsk. A la suite de ce revers, les Russes abandonnèrent le fleuve Soungari.

1. Mailla, XI, pp. 42-43.

A la 4e lune de l'année 1648, les musulmans du Kan Sou, conduits par MI-LA-YIN, TING KOUO-TOUNG, FOUNG MIN-KOU, et TCHOU CHE-TCH'OUEN, se soulevèrent dans les districts à l'ouest du Houang Ho, s'emparèrent de Kan Tcheou, Leang Tcheou, Lan Tcheou, Min Tcheou et Lin T'ao et assiégèrent Koung Tch'ang; ils furent battus par le général TCHAO KOUANG-SOUEI et le vice-roi MENG K'IAO-FANG, et écrasés près de Kan Tcheou; toutefois ce ne fut que le onzième mois de l'année suivante que la ville de Sou Tcheou fut reprise et que le dernier chef, Ting Kouo-toung, fut exterminé avec sa tribu entière.

Révolte des Musulmans.

Arrivé fort jeune au pouvoir, Chouen Tche donna des preuves d'une précoce sagesse qui ne put, toutefois, le préserver d'une passion malheureuse : il était tombé passionément amoureux de TOUNG KOUEI-FEI, femme chinoise d'un de ses officiers qu'il avait rencontrée chez l'impératrice. Le mari, insulté par l'empereur, ne survécut pas à sa honte et Chouen Tche épousa sa femme dont il eut un fils qui mourut au bout de trois mois, suivi peu de temps après par sa mère. Le souverain inconsolable fit incinérer le corps de cette dernière et ayant placé ses cendres dans une urne d'argent, il se mit entre les mains des bonzes pour lesquels il n'avait jusqu'alors témoigné qu'un profond mépris.

Mort de Chouen Tche.

Il semblerait que les remontrances du P. Schall auquel il avait toujours témoigné la plus vive amitié, aient fait rentrer le monarque en lui-même; mais ce prince ne devait pas survivre longtemps à son malheur : en 1661, âgé de 23 ans, l'empereur Chouen Tche mourut de la petite vérole et fut enterré au Toung Ling; la veille, 4 février (6 du 1er mois de la 18e année de son règne), il avait désigné comme son successeur, son troisième fils, HIOUEN YE, qu'il avait eu à 15 ans d'une concubine, TOUNG-KIA. On fit courir le bruit que Chouen Tche s'était retiré dans le temple de T'ien T'ai, dans les Si Chan, près de Pe King, ou au Wou T'aï Chan, au Chan Si, pour y finir ses jours [1].

1. Cf. *The Romance of an Emperor*, by R. F. JOHNSON. (*New China Review*, Vol. II, no 1 et no 2, 1920.)

CHAPITRE XXI

K'ang Hi (1662-1722).

Régence.

Le fils de Chouen Tche, né le 4 mai 1654, prit le *nien hao* de K'ANG HI qu'il a rendu illustre; ce jeune prince, remarquable par sa beauté, se distingua de bonne heure par son amour pour l'étude; tout annonçait en lui le grand souverain qu'il devait se montrer.

A cause de son extrême jeunesse, Chouen Tche, en même temps qu'il le désignait pour son successeur (4 février 1661), la veille de sa mort, nommait quatre Grands de Mandchourie comme Tuteurs, avec le titre de *Fou Tcheng*, « administrateurs d'État » : SOUO-NI, SOU-K'O-SA-HO, NGO-PI-LOUNG et NGAO PAI qui, aidé du troisième, exerçait tout le pouvoir; ces quatre régents, qui commencèrent à écarter les eunuques, firent condamner à mort pour malversations leur chef, et renvoyèrent dans leurs familles un grand nombre de ces tristes personnages, fauteurs de troubles à la Cour. « La régence fit graver sur une plaque de fer, du poids de plus de mille livres, qui subsiste encore aujourd'hui, une loi, en vertu de laquelle la nation mandchoue s'engage à ne plus élever d'eunuques aux emplois et aux dignités. Cette loi est toujours en vigueur [1] » — et fut toujours éludée !

En 1667, le plus âgé des quatre régents, Souo-ni, infirme, étant mort, K'ang Hi, malgré son jeune âge, prit en mains les rênes du gouvernement (25 août 1667). Néanmoins, trois jours plus tard, Ngao pai, malgré l'empereur, fit mettre à mort le second régent, son ennemi, ainsi que son fils.

Le 14 juin 1669, K'ang Hi fit arrêter et mettre en jugement Ngao pai, qui fut condamné à être décapité; sa peine fut commuée en prison perpétuelle; son complice Ngo-piloung fut dégradé et leur victime, Sou-k'o-sa-ho, fut réha-

1. MAILLA, XI, p. 56.

bilitée; ce n'était malheureusement qu'une réparation posthume. Au mois d'août, un édit impérial fut promulgué, ordonnant que tous les impôts dûs à la fin de la dix-septième année de Chouen Tche seraient remis, et qu'à l'avenir, ils seraient payables deux fois par an, en juillet-août et septembre-octobre; d'autre part, les terres injustement saisies par les Mandchoux devaient être restituées à leurs propriétaires chinois.

Les Hollandais.

La mort de Kouei avait rendu la paix à l'Empire, car les partisans des Ming ne cherchèrent pas à donner un successeur à ce prince. Il ne restait à pacifier que Formose et à réduire Koxinga; dans ce but on donna l'ordre de dévaster toutes les côtes du continent jusqu'à une distance de 30 lis, de transférer la population maritime à l'intérieur du pays et d'interdire tout commerce par mer. Macao seul fut excepté de la mesure générale sur l'intervention du P. Schall, qui prétendait que ce port était suffisamment bien armé pour se défendre contre toute agression. Les Chinois du continent cherchèrent un refuge naturel dans la grande île de T'ai Wan (Formose), qui se trouve en face du Fou Kien.

Les Hollandais s'étaient tout d'abord montré favorables à cette émigration dans l'île dont ils étaient les maîtres, mais ils ne tardèrent pas à ressentir quelque inquiétude des masses considérables de Chinois qui débarquaient dans leur possession, et ils essayèrent de limiter cette invasion. D'autre part, ils avaient l'espoir de créer des relations amicales avec la nouvelle dynastie mandchoue, et ils ne désiraient pas indisposer les nouveaux maîtres de la Chine en favorisant l'exode de leurs sujets. Ayant appris par le P. M. MARTINI, qui passa à Batavia (1653), pour se rendre en Europe, que les Tartares autorisaient tous les étrangers à trafiquer librement à Canton, le Grand Conseil de Batavia envoya de T'ai Wan à Canton, en janvier 1653, le négociant Frédéric SCHEDEL, pour y obtenir la permission de faire le commerce. Malgré l'opposition des Portugais, SCHEDEL, bien accueilli par les autorités, obtint l'autorisation d'établir un comptoir permanent à Canton, où il

laissa Pierre BOLLE et quatre compagnons avec des marchandises à vendre. Les intrigues des Portugais obligèrent les Hollandais à quitter Canton. Pour les mêmes raisons, un nouveau voyage à Canton de Schedel et de Zacharie WAGENAER avec deux grands navires, eut un insuccès complet.

De guerre lasse, les Hollandais résolurent de porter leurs doléances à Pe King même. Dans ce but, ils firent choix comme ambassadeurs de Pierre de GOYER et de Jacob de KEYSER, qui partirent de Batavia sur deux vaisseaux, le 14 juin 1655. Ils avaient une suite de quatorze personnes parmi lesquelles se trouvait Jean NIEUHOFF, le maître d'hôtel, plus tard gouverneur de Ceylan, qui écrivit la relation du voyage. Empêchés par une grande tempête d'entrer à Macao, l'un des bateaux, le *Koukercke*, arriva près de Canton, le 18 août 1655, l'autre, le *Blomendael*, quarante huit jours plus tard. Malgré les efforts des mandarins de Canton, les envoyés hollandais partirent le 17 mars 1656 pour Pe King, où ils arrivèrent le 17 juillet par la voie de Nan Tch'ang, Nan King, où ils restèrent quinze jours, Yang Tcheou, T'ien Tsin et T'oung Tcheou. Dans la capitale, le P. Schall joua un grand rôle dans les négociations; on prétend qu'il ne se montra pas favorable aux Hollandais. En échange d'avantages commerciaux peu sérieux, les Hollandais furent soumis aux traitements des nations tributaires et mis dans l'obligation de venir à Pe King tous les cinq ans, puis tous les huit ans; Goyer et Keyser, ayant quitté Pe King le 16 octobre 1656, repassaient à Canton le 28 janvier 1657, et regagnaient le 31 mars de la même année Batavia, où ils avaient la joie d'apprendre que leurs compatriotes venaient, à Ceylan, de prendre Colombo aux Portugais. Le voyage avait duré 20 mois et six jours.

Formose.

Cependant ces avances faites à la dynastie nouvelle ne servaient en rien les intérêts des Hollandais à Formose. Leur occupation de cette île n'avait pas été sans être troublée; tout d'abord par les Espagnols ainsi que nous l'avons vu; des difficultés surgirent entre le gouverneur Pieter

NUYTS et les colons japonais; elles ne furent réglées que par l'envoi de Nuyts prisonnier au Japon (1636); les Hollandais, désireux de maintenir leurs relations commerciales avec le pays des Shogouns, sacrifiaient leur honneur à leur intérêt mercantile. Les Chinois, poussés peut-être par Koxinga, se révoltèrent en 1652, près de Sakkam, sous le gouvernement de Nicolas VERBURGH; le chef de la rébellion, FAYET, qui désirait surprendre le fort Zélandia, fut tué et la rébellion écrasée grâce à la délation du Chinois PAUW et à l'aide apportée aux Hollandais par les Formosans chrétiens, conduits par le facteur DANKER; en quinze jours elle coûta aux Chinois 4,000 hommes et 5,000 femmes sans compter les enfants. Le fondateur des missions protestantes à Formose fut George CANDIDIUS (1627 à 1637) et parmi les plus connus de ces missionnaires qui ont laissé des travaux sur la langue formosane on peut citer Robert JUNIUS, Jean et Gilbert HAPPART, Daniel GRAVIUS, etc. Le suédois Frédéric COYETT, qui, depuis 1656, était gouverneur de l'île et qui ne cessait d'attirer l'attention du Grand Conseil de Batavia sur les agissements de Koxinga et ses armements à Amoy, voyait ses chefs rester sourds à ses réclamations. En 1660, ils se décidèrent pourtant à envoyer douze navires et six cents hommes sous le commandement de l'amiral Jan van der LAAN. Celui-çi, jugeant dans sa haute sagesse la garnison de 1500 hommes de T'aï Wan suffisante pour parer à toutes les éventualités, et croyant sur parole que Koxinga n'attaquerait jamais l'île, le 10 avril 1661, remit à la voile de Formose où il laissa néanmoins trois navires et ses 600 hommes, pour attaquer Macao, où il échoua piteusement. Toutefois, sur son rapport, Coyett était suspendu de son gouvernement, et un successeur lui était donné dans la personne de Hermann CLENK, qui partait de Batavia en juin 1661. Entretemps, les événements marchèrent vite : Koxinga, poussé par le linguiste HO PIN, venu de Formose à Amoy, arrivait le 30 avril 1661 à T'aï Wan, où, après avoir touché à Ma Koung aux Pescadores, il commençait par couper les communications entre les forts Provintia et Zelandia et à opérer

le débarquement de ses troupes; malgré la défense héroïque des Hollandais, le fort Provintia, assiégé par 12,000 Chinois, se rendait avec sa garnison et ses canons, le 4 mai 1661. Clenk, qui arrivait sur ces entrefaites (30 juillet), s'empressait de prendre le large vers le Japon, abandonnant Coyett, réfugié dans la citadelle, que des renforts commandés par Jacques CAEUW, arrivés le 12 août, ne purent empêcher de capituler, le 1er février 1662, avec tous les honneurs de la guerre. Les Hollandais, furieux de leur désastre, emprisonnèrent Coyett pendant deux ans, puis le bannirent dans l'une des îles Banda; l'infortuné gouverneur était cependant le seul qui eût dénoncé le péril que courait Formose; il ne fut remis en liberté que douze ans plus tard.

On compte douze gouverneurs hollandais de Formose : Maarten SONK (1624-1625); Gérard-Frederikszoon de WITH (1625-1626) ; Pieter NUYTS (1627-1629) ; Hans PUTMANS (1629-1636); Johan van der BURG (1636-1640); Paulus TRAUDENIUS (1641-1643); Maximiliaan LE MAIRE (1643-1644); François CARON (1644-1646); Pieter Antoniszoon OVER'T WATER (1646-1650); Nicolaas VERBURG (1650-1653); Cornelis CAESAR (1653-1656); Frederik COYETT (1656-1662).

Koxinga hissait son pavillon le 12 février 1662 sur le fort Zelandia; il restait seul maître de la grande île de Formose. Il établit sa capitale, près du fort Zelandia, à Sakkam, qu'il appela Tch'eng Tien fou, installa son palais au fort même et donna le nom de Ngan P'ing tch'eng au village construit autour de cette citadelle. Son règne ne devait pas être de longue durée; il avait espéré un instant arracher les îles Philippines aux Espagnols, et dans ce but il avait chargé un dominicain d'Amoy, le P. italien Victor RICCI, de se rendre à Manille pour obtenir du gouverneur espagnol Don Manrique de LARA de le reconnaître pour son suzerain (10 mai 1662); mais, atteint de folie furieuse, il mourut l'année même de son triomphe (2 juillet), à l'âge de trente-neuf ans.

Les Hollandais n'avaient pas perdu l'espérance de reprendre Formose. Le 29 juin 1662, l'amiral Balthasar BORT

fut envoyé à cet effet avec douze vaisseaux et 1,284 hommes; sa croisière d'une année n'amena aucun résultat pratique, pas plus qu'une nouvelle expédition partie de Batavia le 1er juillet 1663, également sous son commandement.

Une ambassade hollandaise sous les ordres de Pieter VAN HOORN, conseiller privé et trésorier général des Indes orientales, est envoyée à Pe King en 1666; Van Hoorn revient à Batavia en janvier 1668; sa mission, aussi infructueuse que celle de Van Goyer, et que celle de Jan van CAMPEN et de Constantin NOBEL, dépêchée ensuite, ne rapportait que la permission de l'empereur d'envoyer des ambassadeurs de huit ans en huit ans, et de faire leur commerce non dans le Fou Kien, mais une fois tous les deux ans à Canton.

Le fils de Koxinga, TCHENG KING, qui avait succédé à son père dans Formose, continua la lutte contre les Tartares. A sa mort (1681), son fils aîné, K'ô TSANG, fut étranglé par un de ses officiers, et son second fils, K'ô CHOUANG, lui succéda, mais pour peu de temps; trop faible par lui-même, trahi par les siens, il fut obligé de faire sa soumission à l'empereur K'ang Hi et de se rendre à Pe King, où il finit ses jours, ayant reçu le titre de duc. Le royaume éphémère de Koxinga avait cessé d'exister (1683).

Yang Kouang-sien 1664-1669.

A la suite d'un mémoire présenté en 1664 par le musulman YANG KOUANG-SIEN, les Régents, peu favorables au christianisme, publièrent le 4 janvier 1665, un décret ordonnant à tous les Chinois d'abandonner la nouvelle religion. Schall et ses trois compagnons VERBIEST, BUGLIO et MAGALHAENS furent jetés en prison, où ils restèrent six mois, ainsi que cinq fonctionnaires chrétiens qui eurent la tête tranchée. Schall fut condamné à mort et les autres missionnaires, sauf quatre, furent renvoyés à Canton. Toutefois l'impératrice, indignée de cette sentence inique, fit remettre Schall en liberté; le vieillard survécut peu à cette persécution. Il n'allait pas tarder à trouver un vengeur dans le P. Ferdinand Verbiest, *Nan Houai-jen*, né à Pitthem, près de Courtrai, le 9 octobre 1623, arrivé en Chine en 1659.

En janvier 1669, Yang Kouang-sien, qui avait succédé à Schall dans la charge de Président du Tribunal des Mathématiques, dénonça Verbiest, coupable, selon lui, de vouloir détruire les instruments astronomiques de Yao et de Chouen et leur substituer ceux de l'Europe, disant :

« Si les instruments de Yao et de Chouen doivent être détruits, il faut aussi supprimer le Livre des Vers, les Annales, le Mémorial des Rites, le Traité de la Musique, toutes les œuvres littéraires, les lois et les institutions des temps postérieurs à l'époque de Yao et de Chouen.

» Ainsi, à dire vrai, cet homme n'est qu'un ouvrier habile et ingénieux à fabriquer des machines ; mais il ne connaît pas à fond les principes des sages. Il sait dire des paroles en l'air sur l'astronomie ; mais il ne comprend pas les lois subtiles du raisonnement et du calcul. Pour ce qui est de lui confier un emploi, votre serviteur ne le croit pas assez capable. »

K'ang Hi avait donné l'ordre à un tribunal de se réunir et de délibérer au sujet du calendrier ; il se montra irrité de ce que Yang Kouang-sien, au lieu d'attendre la décision des délégués, se hâtait de déclarer incapable un homme proposé pour un emploi. Pendant ce temps Verbiest achevait l'examen du calendrier en deux volumes que le vice-président du Bureau des Observations astronomiques, Wou Ming-hiuen avait composé à l'usage du peuple pour l'année 1669, et dont un exemplaire avait été remis le 29 décembre 1668 au jésuite pour examiner s'il contenait des erreurs, ce qui était le cas. A la suite du rapport de Verbiest, les ministres d'État donnèrent l'ordre aux membres du Bureau des Observations astronomiques, d'étudier l'affaire ; la commission spéciale, présidée par Ma Hou, Président du Tribunal des Mathématiques, déclara exacts les calculs de Verbiest et fautifs ceux de Wou Ming-hiuen. En conséquence le Tribunal des Rites demanda et obtint la destitution de Yang Kouang-sien, le 8 mars 1669 ; on lit dans la délibération du tribunal :

« La division du jour en cent parties, ayant été en usage depuis Yao et Chouen jusqu'à nos jours durant de longs

siècles, a été sanctionnée par l'autorité impériale, comme les archives en font foi. Mais la division en quatre-vingt seize parties suivie par Verbiest, s'accordant avec les phénomènes célestes, à partir de la neuvième année de K'ang Hi (1670), il convient d'adopter cette division, et de confier à Verbiest le soin de tout le calendrier. »

Jadis, l'espace d'un jour et d'une nuit était divisé en dix parties, appelées *Che;* en 104, on établit une division en 12 *Che* et 100 *K'o;* le jour commençait à minuit; en 1670, sur le conseil de Verbiest, K'ang Hi décida que le jour serait divisé en 96 *K'o* ou quartiers, tout en conservant les 12 *Che* dont chacun comprenait 2 *siao che;* le *k'o* était divisé en 16 *fen* ou minutes; la minute en 60 *miao* et le *miao* en 60 *wei.*

Dans le courant de la 8e lune de la 8e année de son règne [septembre 1669], K'ang Hi donna le décret suivant :

«Yang Kouang-sien mérite bien d'être condamné à mort; attendu qu'il est déjà très âgé, par spéciale bienveillance nous lui faisons grâce. Nous faisons aussi grâce à sa femme et à ses fils de la peine d'exil. LI NGAN-TANG [le franciscain Antoine de Sainte-Marie exilé à Canton en 1665, avec 24 autres missionnaires, lors de la persécution suscitée par Yang] et les vingt-quatre autres missionnaires ne doivent pas être emmenés à Pe King. Quant à la religion catholique, NAN HOUAI-JEN [Verbiest] et les autres [Pères, ses compagnons], sont libres de la pratiquer comme auparavant; mais craignant que dans le Tche Li et les provinces on ne rebâtisse les églises, et que les gens n'entrent dans la religion, Nous ordonnons de nouveau [aux autorités provinciales] de lancer des proclamations sévères au peuple, pour lui faire savoir les prohibitions (anciennes). Pour le reste du mémoire, qu'il soit fait conformément à ce qui Nous est proposé. Respect à ceci [1] ! »

En conséquence la mémoire de Schall fut réhabilitée, des indemnités furent accordées aux victimes de Yang Kouei-sien qui fut envoyé en exil, à Wei Tcheou, dans le Kiang Nan, son pays; il mourut en route.

1. TOBAR, *Kiao-ou Ki-lio*, pp. 1-2.

Verbiest fut nommé vice-président du Tribunal des Mathématiques (1er avril 1669) et au mois de juillet Wou Ming-hiuen fut destitué et condamné à l'exil au mois d'août; remise fut faite de cette dernière peine; le coupable fut frappé de quarante coups de planchette [1].

Révolte de Wou San-Kouei.

Les Mandchoux devaient assurément à Wou San-kouei la possession de l'empire chinois : si ce général n'avait fait appel à leurs armes pour abattre les armées du rebelle Li Tseu-tch'eng, il est peu probable que les Tartares fussent sortis de la Mandchourie pour descendre à Pe King. Il est vrai que Wou avait cru servir, en même temps que ses intérêts, ceux de ses princes, les Ming, mais lorsqu'il fut convaincu que la cause de ceux-ci était irrémédiablement perdue, il accepta la nouvelle dynastie dont il n'avait pas peu contribué à assurer le triomphe. Les Mandchoux lui témoignèrent leur reconnaissance, et il fut créé Prince Pacificateur de l'Ouest *(P'ing Si Wang)* avec le Yun Nan et le Se Tch'ouan comme apanage; il était devenu le plus puissant des trois princes feudataires : les deux autres avaient été récompensés par des titres semblables pour les services qu'ils avaient rendus à la nouvelle dynastie et en particulier pour la part qu'ils avaient prise à la reddition de Canton. Néanmoins la Cour prenait ombrage de la puissance de Wou; on parut craindre que les troupes nombreuses qu'il exerçait pour la défense de ses possessions contre l'attaque possible de voisins hostiles ne fussent employées à servir des projets ambitieux. Tenu en suspicion, son fils était gardé en otage à Pe King; prévenu par ce dernier des mauvaises dispositions de la Cour à son égard, Wou mandé par l'empereur, arguant de son grand âge, refusa de quitter sa capitale, mais il chargea son fils de présenter à sa place ses hommages à K'ang Hi (1672); une seconde tentative de l'empereur, sans doute mal conseillé, pour faire venir Wou à la cour, ne réussit qu'à irriter le vieillard qui, quoique ayant consulté un prêtre taoïste qui lui prédit l'extinction de sa famille, se révolta, reprit l'habit chinois, proscrivit le calendrier des Ts'ing, plaça ses deux armées sous le com-

1. Cf. Couvreur, *Documents*, pp. 85 seq.

mandement de son gendre HOU KOUO-TCHOU et de son neveu WOU TCHE-MAO, et pénétra au Kouei Tcheou, au Se Tch'ouan et au Hou Kouang, qui se déclarèrent immédiatement en sa faveur (1674); ce rapide soulèvement semble indiquer combien précaire était encore la puissance des Tartares. Vainement les Mandchoux essayèrent-ils d'employer le Dalaï Lama comme médiateur auprès de Wou, qui déclina son intervention, n'étant pas un rebelle, déclarait-il, mais un prétendant à la succession des Ming. Pendant ce temps, le fils de Wou ourdissait à la Cour un complot pour s'emparer de l'Empire et renverser la dynastie mandchoue, mais, trahi par l'un des conjurés, il fut arrêté et mis à mort avec quelques-uns de ses partisans (1673).

A la nouvelle de la révolte de Wou, l'empereur s'appliqua à arrêter les progrès de cet ennemi redoutable, mais les princes de Kouang Toung, de Fou Kien et de T'ai Wan prirent le parti du rebelle, tandis que dans le nord le prince mongol SATCHAR menaçait la capitale. Les rebelles du sud et ceux du nord tentaient de se joindre par la vallée de la Wei. Mais avec la plus grande décision, K'ang Hi fit marcher les troupes du Leao Toung contre ce dernier qui fut fait prisonnier; cette victoire rétablit l'ordre dans le nord.

Heureusement pour les Tartares que pour des questions de préséance, la zizanie se glissa parmi les confédérés. TCHENG KING-MAI, prince de T'aï Wan, écrasa la flotte du prince du Fou Kien; ce dernier ne voulant pas entendre les paroles de conciliation de son adversaire ne réussit qu'à se faire battre deux fois encore par lui. Chang K'o-hi, prince du Kouang Toung, qui n'avait pu obtenir de Wou San-kouei des avantages spéciaux, chercha à rentrer en grâce auprès des Mandchoux, mais ceux-ci envoyèrent dans le sud leurs armées libérées par la défaite des Mongols; les deux princes, incapables de résister, conservèrent leur titre, mais non le pouvoir, car ils furent placés sous la surveillance de généraux commandant les troupes à Fou Tcheou, à Kouei Lin et à Canton. Les troupes mandchoues, maîtresses du Fou Kien, du Kouang Toung et du Kouang Si, marchèrent contre Wou San-kouei qui se retira au Se

Tch'ouan (1677), puis, mis en défiance contre ses officiers chinois, au Yun Nan (1678), où il mourut paisiblement de vieillesse et de paralysie, recommandant à ses chefs son petit-fils Wou-che-fan (octobre 1678). Aussitôt la mort de Wou San-kouei connue, les troupes impériales attaquèrent et défirent son armée; elles vinrent mettre le siège devant Yun Nan fou, défendu par l'héritier de Wou qui se pendit pour ne pas tomber vivant entre les mains des Mandchoux. Quand la ville eut été prise, à la fin de 1681, la famille de Wou fut massacrée; les ossements du rebelle réduits en poudre furent jetés au vent (1682), le cadavre de Wou Che-fan fut décapité.

Le prince de Kouang Toung, dont on soupçonnait la fidélité, fut obligé de s'étrangler avec un lacet de soie jaune que lui fit remettre l'empereur par deux hauts fonctionnaires; en même temps trois de ses frères et une centaine de ses partisans furent mis à mort (1680). Quant au prince de Fou Kien, homme cruel et peu estimé, mené avec sa famille à Pe King, il y fut décapité (1681). A la suite de ces exécutions, le Fou Kien et le Kouang Toung rentrèrent dans l'administration provinciale ordinaire et des *tsoung tou* furent placés à leur tête; le Fou Kien, réuni au Tche Kiang, forma le gouvernement général du Min Tche (1679), dont le premier Tsoung tou fut Lang Ts'ing-siang.

Ambassade portugaise, 1667.

A la fin de 1667, une ambassade portugaise arriva à Pe King où elle fut bien accueillie et où elle resta jusqu'à la 3e lune de l'année suivante. Elle avait à sa tête Manoel de Saldanha qui s'était rendu de Goa à Macao puis à Canton, d'où après un long séjour, il se dirigea avec une nombreuse escorte vers la capitale. « L'année 45e du Cycle, nous dit Du Halde [1], vint à la Cour un ambassadeur du Roy de Portugal qui y fut reçu avec honneur, et qui ne contribua pas peu à affermir la Nation portugaise dans la possession de la ville de Macao. » On se rappellera que le Portugal avait secoué le joug de l'Espagne et recouvré son indépendance avec João IV de Bragance le 1er décembre 1640.

Les Russes.

L'activité des Russes dans le bassin du He Loung Kiang

1. *Desc. de la Chine*, I, p. 542.

n'avait pas cessé et en 1672, Albasine reçut son premier gouverneur : le polonais CZERNIGOVSKI, envoyé par le voïevode de Nertchinsk.

En 1670, le tsar ALEXIS MIKHAÏLOVITCH envoya en Chine Daniel ARSHINSKI avec Ignace MILOVANOV, Antoine FILEV et Grégoire KOBJANOV et en 1674 le boïar Ivan PORSHENNIKOV avec les deux négociateurs Eusthate FILATJEV et Gabriel ROMANOV.

Nicolas Spatar.

A la fin de 1674, le tsar Alexis Mikhaïlovitch prépara une nouvelle mission qu'il confia au moldave NICOLAS GAVRILOVITCH SPATAR MILESCU; elle avait un double but. Spatar devait tout d'abord se rendre auprès de GANTIMOUR, prince toungouse qui en 1667 était venu en Russie avec quarante des siens, s'était converti au christianisme, avait été baptisé sous le nom de Pierre, et depuis lors, s'était fixé à Nertchinsk, en Sibérie. La Chine ne cessait de réclamer ce personnage qu'elle considérait comme rebelle; il s'agissait de le fortifier dans ses bonnes dispositions et de l'assurer que la protection du tsar ne lui ferait pas défaut. A Pe King, Nicolas devait naturellement plaider la cause de Gantimour, mais les instructions qui lui étaient données avaient surtout un caractère commercial. Après avoir réglé l'importante question des titres que les deux souverains devaient se donner mutuellement et déterminé la langue qui serait employée pour la correspondance entre la Russie et la Chine, l'ambassadeur devait s'occuper de la rédemption des captifs, s'il s'en trouvait dans le pays, puis demander certaines concessions propres à faciliter les échanges. Chemin faisant, Spatar devait étudier les cours d'eau reliant la Sibérie à l'empire chinois [1]. »

Parti de Moscou le 4-14 mars 1675 avec deux secrétaires, Nicolas VENIOUKOV et Ivan FAVOROV, par Tobolsk, Eniseïsk, Irkoutsk et Nertchinsk, le Spatar gagna le 15/25 mai 1676 Pe King où il se mit en rapport avec le Li Fan Youen et le P. Verbiest; il demeura trois mois et demi dans cette ville qu'il quitta le 1er/11 septembre 1676, porteur d'une lettre de K'ang Hi au tsar; il était de retour à

1. Emile PICOT, *Mélanges Orientaux*, 1883, pp. 453-454.

Moscou le 5-15 janvier 1678. Les résultats politiques de cette mission furent nuls, mais le Spatar rapporta des renseignements géographiques importants.

A son retour de Pe King, Nicolas Spatar Milescu conseilla aux habitants d'Albasine de ne plus continuer leurs expéditions sur l'Amour et la Zeya, et de tâcher de s'attirer les bonnes grâces des Chinois; ses avis d'ailleurs ne furent pas écoutés; la ville d'Albasine (Yaksa), devenue un voïevodinat (1684), reçut des armes particulières et continua à organiser des explorations sur le fleuve; aussi, le 10-20 août 1683, les Chinois se préparent-ils à commencer les hostilités après avoir enjoint aux Albasiniens de se rendre. En juin 1685, 15,000 Chinois, avec 150 pièces d'artillerie de campagne et 50 pièces de siège, vinrent attaquer les Russes qui, au nombre de 450 et sous le commandement d'Alexis TOLBOUZINE, n'avaient que 3 bouches à feu, 300 mousquets, et manquaient de munitions. La ville capitula (12-22 juin 1685) et Tolbouzine se rendit à Nertchinsk. L'année suivante (1686), les Chinois s'étant retirés à Aïgoun sur l'autre rive du fleuve, après une reconnaissance opérée sur l'ordre de VLASOV, voïevode de Nertchinsk, Tolbouzine avec les Albasiniens et 200 cosaques commandés par l'allemand Ath. BEÏTON se réinstallèrent dans Albasine qui avait été incendiée. Le 7-17 juillet 1686, 8,000 Chinois, avec 40 bouches à feu, vinrent de nouveau mettre le siège devant la ville. Au mois de septembre, Tolbouzine, emporté par un boulet de canon (15-25 juillet), fut remplacé dans le commandement par Beïton. En novembre le siège était changé en blocus qui fut peu de temps après levé par ordonnance impériale, des pourparlers étant engagés entre les Russes et les Chinois également désireux d'assurer la paix et de développer leur commerce, pour la délimitation des frontières. Les troupes chinoises se retirèrent à Aïgoun le 30 août 1687. A la suite du premier siège d'Albasine, 31 Russes furent faits prisonniers par les Chinois et conduits à Pe King, où, pendant deux ans, ils furent retenus en captivité, mais sans mauvais traitement; à ces prisonniers s'ajoutèrent des déserteurs russes; le pope Maxime

LEONTIEV célébra le culte pour eux dans une chapelle ; plus tard, avec l'autorisation du métropolite de Tobolsk, une église fut bâtie dans l'angle nord-est de la capitale sous le vocable de Saint-Nicolas le Thaumaturge, puis de l'Assomption ; les Chinois la désignèrent sous le nom de *Pe Kouan*, « Hôtel septentrional ». Quant aux Russes, incorporés dans la garde impériale et chargés de défendre la partie de la capitale où ils résidaient, ils faisaient partie, dans les « Huit Bannières », de la bannière bordée de jaune ; se trouvant heureux de leur sort, ils refusèrent de quitter Pe King quand le tsar les réclama. En 1715, le 20 avril-1 mai, arriva l'archidiacre HILARION LEJAISKII, accompagné d'un prêtre, LAURENT, d'un diacre, FILIMON, avec sept clercs, pour assurer le culte. Telle fut l'origine de la mission ecclésiastique russe de Pe King dont l'existence fut reconnue par le traité de 1727, ainsi que nous le verrons.

Le 21 juillet 1689, entrèrent à Nertchinsk les plénipotentiaires chinois, partis de Pe King le 13 juin 1689, au nombre de sept, accompagnés d'interprètes, Jean-François GERBILLON, français, et Thomas PEREIRA, portugais, tous deux jésuites de la mission de Pe King. Le négociateur russe Feodor Alexievitch GOLOVINE, fils du voïevode de Tobolsk, « haut ambassadeur plénipotentiaire », avec ses adjoints, Ivan Eustafiévitch VLASOV, voïevode de Nertchinsk, et le diacre d'Eniseisk, Siméon KORNITSKOÏ, parurent le 18 août ; les négociations commencèrent quatre jours plus tard.

Les Russes désiraient que le fleuve Amour servît de limites aux deux Empires ; les Chinois voulaient les faire reculer non seulement au delà de Nertchinsk (Niptchou) et d'Albasine (Yaksa), mais encore jusqu'à la Selenga. Finalement, dans l'intérêt du commerce, les Chinois consentirent à laisser les Russes à Nertchinsk, mais se montrèrent intransigeants dans la question de l'Amour. Après de délicates négociations, parfois interrompues, un traité en six articles fut signé le 27 août-6 septembre 1689 à Nertchinsk ; rédigé en russe, latin et mandchou, il délimitait les frontières russo-chinoises et décidait la destruction

d'Albasine. La ville fut aussitôt incendiée par les Chinois et sa colonie, conduite par Beïton, alla s'installer à Nertchinsk. Des exemplaires du traité furent échangés entre les Plénipotentiaires : les Chinois remirent un exemplaire en latin et un en mandchou; les Russes en remirent un en latin et un en russe. Il ne faut pas se dissimuler l'importance de ce traité, le premier qui ait été conclu par la Chine non seulement avec la Russie, mais avec une puissance européenne. Les ambassadeurs qui s'étaient assemblés à Nertchinsk avaient, aux termes du traité, la mission de « réprimer l'insolence de certaines canailles qui, faisant des courses hors des limites de leurs terres pour y chasser, pillent, tuent et excitent des troubles et des brouilleries, de déterminer clairement et distinctement des bornes entre les deux empires de de la Chine et de la Moscovie et enfin d'établir une paix et une intelligence éternelles ».

Si, d'une part, malgré leur demande de conserver tous les territoires du nord de l'Amour, les Russes sont refoulés au delà de ce grand fleuve jusqu'à la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer, restituant aux Chinois le pays dont sont formées aujourd'hui l'Amourskaya et une partie de Zabaïkalskaya, d'autre part, ils obtiennent une délimitation officielle des frontières et, chose fort importante, la liberté de circuler et de faire le commerce en Chine pour leurs nationaux munis d'un passeport en règle. La facilité d'étendre leurs relations commerciales était d'ailleurs le but principal poursuivi par les Russes. Nous sommes arrivés à la première étape de l'invasion qui portera l'envahisseur jusqu'à l'embouchure de l'Amour. Désormais plus de guerre, mais une série d'ambassades qui profiteront de circonstances favorables pour obtenir pacifiquement ce que les armes n'eussent peut-être point suffi à arracher. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette histoire des relations des deux vastes empires asiatiques, c'est la ténacité du Moscovite aux prises avec l'astuce du Chinois et la comparaison entre le point de départ de ces relations : la Russie d'Ivan le Terrible et la Chine de K'ang Hi, et leur point culminant en 1860 quand ces mêmes nations auront

passé, l'une entre les mains de fer de Pierre le Grand et sera devenue la Russie d'Alexandre II, l'autre sous le gouvernement des empereurs Kia K'ing et Tao Kouang et sera devenue la Chine de leur successeur Hien Foung. Hélas ! les deux empires sont aujourd'hui plongés dans le chaos.

On doit reconnaître que les successeurs de Golovine, le signataire du traité de Nertchinsk, n'eurent guère à se féliciter du résultat de leurs missions et que Pierre le Grand n'eut pas à compter parmi ses succès les ambassades qu'il envoya à la cour de Pe King. C'est d'abord un Allemand, natif de Glückstadt, Evert ISBRAND IDES, qui, parti de Moscou, le 14-27 mars 1692, traversa la Sibérie et, par la voie d'Irkoutsk, de la Grande Muraille et de Kalgan, arriva le 3-13 novembre 1693 à la capitale de l'Empire chinois. Il y résida jusqu'au 19 février-1er mars suivant, ayant été fort mal reçu. Ides omet de dire dans le récit peu digne de créance de son voyage, que la lettre du tsar, son maître, fut renvoyée parce que le nom de Pierre le Grand précédait celui de K'ang Hi. Il avait sans doute pour mission de faire confirmer les termes du traité de Nertchinsk et de consolider des relations que compromettaient les brigandages et les incursions des colons nouveaux de l'Amour Les Russes, repoussés du He Loung Kiang, dirigent leurs efforts vers le nord-est. En 1696, ils envoient une première troupe de 16 cosaques de Yakoutsk, sous la conduite de Lucas SEMENOV, au Kamtchatka, dont la conquête est terminée dès 1711.

Plus tard, une ambassade chinoise en Russie eut une autre importance. Une des branches de la famille tartare, les Tourgoutes, originaires de la Selenga, avait pour chef depuis 1672 AYOUKA-TAÏDJI, descendant d'Ilka Sengoun KAS-WANG. Il obtint des Russes la permission de s'établir avec les siens dans les steppes qui s'étendent entre le Don et la Volga. Son neveu ARAB-TCHOUR, étant venu, en 1703, avec sa mère, faire visite au Dalaï Lama, il lui fut impossible de rentrer en Europe par suite d'une guerre qui éclata à cette époque entre Ayouka et les Eleuthes. Il se rendit donc en Chine, fut bien accueilli, reçut des terres en Tarta- Tou Li-chen.

rie près de Kia Yu kouan, et, lorsque plus tard, en 1712, il voulut rejoindre les siens, K'ang Hi, profitant du séjour dans sa capitale de la caravane russe de KOUDYAKOV, choisit comme ambassadeur le vice-président du Ministère de la Guerre, TOU LI-CHEN, originaire de Djehol, qui devait presser les Tourgoutes de regagner leur ancienne patrie. Ce résultat ne fut obtenu qu'en 1771, époque à laquelle OUBA CHA, arrière-petit-fils d'Ayouka, quitta les bords de l'Oural et du Don pour se transporter sur les bords de l'Ili. Tou Li-chen nous a conservé le récit de son ambassade de plus de trois années (1712-1715). Partis de Pe King le 23 juin 1712, les Chinois, après avoir traversé le pays des Kalkhas, franchirent le Baïkal, passèrent à Irkoutsk, à Tobolsk, recevant partout le meilleur accueil, par ordre du gouverneur de la Sibérie, prince GAGARIN. Ils vont ensuite à Kazan et à Saratov, où ils arrivent le 1er janvier 1714. Tou Li-chen fut admirablement traité par Ayouka, avec lequel sur le lac Manouto il resta quatorze jours. Puis il reprit la route de Sibérie, et il était de retour à Pe King le 26 juin 1716. La relation de Tou Li-chen offre un grand intérêt historique, car non seulement elle donne beaucoup de détails sur les pays traversés par l'ambassade, mais aussi sur la guerre entre la Russie et la Suède, sur l'antipathie des officiers sibériens pour Pierre le Grand, etc.

Ismaïlov. Des difficultés n'en existaient pas moins entre les deux empires, soit à cause de l'irrégularité dans les transactions commerciales, soit à cause des problèmes soulevés par le chef des Kalmouks en hostilité avec la Russie aussi bien qu'avec la Chine. Le 4-15 juin 1719, Léon Vasilievitch ISMAÏLOV, capitaine au régiment Preobrajensky, déjà chargé en 1710 d'une mission diplomatique au Danemark, fut chargé de se rendre à Pe King pour régler les questions en souffrance : il était accompagné d'un premier secrétaire Laurent LANGE, Suédois, qui avait déjà fait le voyage de la Chine ainsi que le second secrétaire Ivan GLAZOUNOV, du prince ZASEKIN, sous-officier de la garde du corps, du médecin écossais John BELL of Antermony, de deux géomètres de l'Académie des Sciences, etc. Ismaïlov quitta

Saint-Pétersbourg le 16-27 juillet 1719, et par Moscou, Kazan, Tobolsk, Irkoutsk, le Baïkal, Kalgan, il gagna Pe King le 18-29 novembre 1720. Ismaïlov après avoir été reçu dans plusieurs audiences privées, présenta solennellement ses lettres de créance, 28 novembre-9 décembre 1720. Il eut une réception officielle le 19 février-2 mars 1721, et une audience de congé le 23 février-6 mars; il quitta la capitale le 2-13 mars, avec des présents, ayant obtenu l'admission de la caravane russe et de Lange, l'établissement de cachets pour éviter les caravanes privées, la concession d'un emplacement pour une église [1].

« La délicatesse de l'ambassadeur ne put s'accommoder du cérémonial chinois, qui consiste à se mettre à genoux et à frapper la terre du front devant les personnes qu'on veut honorer; ce qui s'observe, non seulement à l'égard de l'empereur, mais encore à l'égard des princes, des mandarins, des pères, des maîtres, etc. L'ambassadeur crut que c'était avilir sa dignité que de s'abaisser à une cérémonie si humiliante et si peu conforme aux idées d'Europe. Le refus qu'il fit de s'y assujettir étant venu aux oreilles de l'empereur, devait naturellement produire un mécontentement réciproque. Mais la sagesse de ce prince lui suggéra un expédient auquel l'ambassadeur moscovite ne put s'empêcher de se rendre. « Qu'on lui fasse savoir, dit l'empereur, que mon dessein est qu'on rende à la lettre qu'il m'apporte de la part de son maître les mêmes honneurs que nos coutumes prescrivent pour ma personne. C'est pourquoi je souhaite qu'il pose cette lettre sur une table, et alors un grand mandarin ira, en mon nom, frapper la terre du front devant la lettre.» C'est ce qui s'exécuta, et l'ambassadeur n'eut plus de peine à faire cette cérémonie devant l'empereur, et à rendre civilité pour civilité [2]. »

Le Suédois Lange restait comme agent de la Russie à Pe King; comme Ismaïlov, il entretint d'excellentes relations avec les Jésuites de la capitale, en particulier avec le

1. Voir Gaston CAHEN, *Hist. des relat. de la Russie avec la Chine sous Pierre-le-Grand* (1689-1730).
2. *Let. d'un missionnaire, Let. éd.*, III, p. 308.

P. Parrenin, qui lui rendirent des services, aussi la Russie, d'abord hostile à ces religieux, comprenant l'intérêt qu'elle avait à les ménager, surtout au moment où après la mort de K'ang Hi, ils étaient persécutés, modifia son attitude à leur égard. Les questions en litige entre les Russes et les Chinois allaient être enfin réglées par le comte SAVA VLADISLAVITCH (1727).

Les Éleuthes.

Vers la fin des Ming, un descendant du Prophète, à la vingt-sixième génération, MAHMOUD (Makhdum), vint s'établir à Kachgar et fut reconnu comme chef par tous les princes de la contrée. Ce fut alors que les Éleuthes (Kalmouks ou Mongols occidentaux) commencèrent à dominer dans les T'ien Chan. Les tribus mongoles formaient quatre *oirats* (d'où nous avons fait *éleuthe*, par l'intermédiaire du chinois) : dans l'Ili, les *Tchoros*, qui sont les Dzoungares; les *Dourbet*, sur l'Irtych; les *Tourgoutes*, dans le Tarbagataï; les *Kochots*, dans le pays d'Ouroumtsi. Sous le règne de K'ang Hi, un chef tchoro, l'Erdeni Bahadour K'ONG Taï-Chi, fils d'ABOUDA ABLAÏ TAÏ-CHI, fortement établi au nord des T'ien Chan, avait essayé de reconstituer l'aile gauche mongole (Dzoungares), en attaquant les princes musulmans : le khan de Kachgar, ISMAËL, fut envoyé prisonnier à Ili et l'administration de son pays fut confiée, sous la suzeraineté des Kalmouks (Éleuthes), à HAZRAT AFAK (HIDAYAT ALLAH), descendant du grand prêtre musulman MAKHDUM AZAM, qui créa la dynastie des Khodjas (1678). Le K'ong Taï-chi étant mort en 1665, laissant onze fils, son second fils GALDAN BOUSHTOU, qui, après avoir songé à se faire lama, renonça à son projet, ayant tué son frère TSEN KE, allait continuer l'œuvre de son père, lorsque K'ang Hi réussit à arrêter sa puissance naissante.

Les Éleuthes menaçaient de s'avancer jusqu'au Kou-kou nor, mais leur route était barrée par les Kalkhas. Les Kalkhas descendaient de GERESSANDSA JELAÏR K'ONG TAÏ-CHI, fils de DAYAN KHAN qui avait été Kakhan de 1470 à 1544 et qui, lui-même, avait pour ancêtre K'oublaï. Ces Kalkhas servaient d'état-tampon entre les Éleuthes

et la Chine, comme jadis les Yue Tche entre les Hioung Nou et la Chine; leur écrasement pouvait amener l'envahissement du Céleste Empire. Aussi après avoir essayé de concilier Kalkhas et Éleuthes, K'ang Hi n'hésita-t-il pas à se porter au secours des premiers, dès qu'il eut réduit les dernières révoltes intérieures (1688) et qu'il eut traité avec les Russes. Galdan, campé sur l'Orkhon avec son armée, chassait les Kalkhas devant lui; à la suite d'une victoire des Chinois, à Ou lan pou-toung, le 1er de la 8e lune (1690), il fit à l'empereur une soumission plus apparente que réelle, le 12 de la 8e lune. K'ang Hi, qui se méfiait de lui, laissa une partie de ses troupes en Tartarie. La guerre recommença en 1696 : K'ang Hi, ayant fait de formidables préparatifs, s'avança jusqu'au Keroulen et mit Galdan en fuite. Poursuivi par FE YAN-KOU, celui-çi fut battu au pays de Tchao modo, sur la Tola, le 12 juin 1696; quelque temps après, Galdan subissait une nouvelle défaite; sa femme était tuée d'un coup de pistolet; il abandonnait ses équipages et ses provisions; un grand nombre d'Éleuthes firent leur soumission à la Chine; plus tard, le fils de Galdan était capturé par le prince mahométan de Hami. L'année suivante, l'empereur reprit la campagne, mais les ambassadeurs ennemis le vinrent trouver sur les bords du Houang Ho dans le pays des Ordos. K'ang Hi accordait un délai de soixante-dix jours pour la soumission de Galdan, lorsqu'il apprit à sa grande joie que celui-ci venait de mourir (3 mai 1697); le chef éleuthe avait succombé à une maladie dont on ne put déterminer la nature et qui l'avait frappé le 13 de la 3e lune (1697). Sa mort contrariait les plans des Russes qui le soutenaient contre les Chinois.

Nous verrons toutefois que la conquête définitive des T'ien Chan n'eut lieu qu'au siècle suivant, sous le règne de K'ien Loung [1].

1. Henri CORDIER, dans LAVISSE et RAMBAUD, *Hist. gén.*, VI, pp. 906-907.

CHAPITRE XXII

K'ang Hi (suite).

Les Français.

MALGRÉ l'esprit d'entreprise de quelques-uns de ses enfants, la France n'entra que tardivement dans la lice pour obtenir sa part du commerce de l'Extrême-Orient : guerres civiles et étrangères, mauvais état des finances, peu d'intérêt pris par la nation aux expéditions lointaines, contribuèrent à éloigner la création de cet empire colonial aussi grand qu'éphémère, qui est tout à la fois la gloire et la honte de l'ancien régime.

Berry.

Dans sa *Description des Pays*, le roi d'armes BERRY nous dit : « Oultre ce pays d'Illande ne trouverés terres ne ysles aultres devers le couchant. Et disent aucuns que se une nef tiroit tout droit à la longue qu'elle se trouveroit en la terre de prestre Jehan. Et les aultres dient que c'est le bout des terres du costé d'occident [1] ». Le Dr HAMY remarque : « On avait donc, vers 1450, à la Cour de France, — Berry nous l'atteste — une vision assez nette de ce que pouvait entreprendre un navigateur audacieux dans la direction même où s'avançait, *quarante-sept ans plus tard*, Jean Cabot, parti de Bristol pour le compte du roi Henri VII [2]. »

Honfleur.

L'Amérique retenait toute l'attention. Cependant, ainsi que le prouvent la possession d'un manuscrit du XIVe siècle des voyages de Marco Polo, entre les mains de SOLIER de Honfleur [3], et ses expéditions lointaines, cette ville prenait le plus vif intérêt aux explorations maritimes dans l'est et elle était renommée pour l'excellence de ses pilotes.

1. *Le Livre de la Description des Pays de* GILLES LE BOUVIER, *dit* BERRY... *publié par le* Dr E.-T. HAMY. Paris, Ernest Leroux, MDCCCCVIII, in-8, 260 pages, et 2 ff. n. ch.; pp. 123-4.
2. *L. c.*, p. 23.
3. YULE-CORDIER, *Marco Polo*, II, p. 570.

« Honfleur, nous dit La Roncière [1], fut alors pour nos marins ce que fut Lisbonne, ce que fut Séville pour les conquistadores, le port d'où l'on cherchait à gagner les Indes par l'Orient et l'Occident. »

L'échevin de Honfleur, Simon du Solier, avait en effet la garde d'un manuscrit de Marco Polo [2] que s'étaient procuré les pilotes de ce port, et l'amiral Louis MALET DE GRAVILLE, gouverneur de la ville, qui mourut en 1516, en fit faire une copie [3].

Rentré à Honfleur, après une visite à Lisbonne où il avait appris la valeur des épices achetées à Cochin, le capitaine BINOT PAULMIER DE GONNEVILLE, avec quelques hardis compagnons, équipa un petit navire de 120 tonneaux, baptisé *l'Espoir*, qui mit à la voile le 24 juin 1503; toutefois il ne put doubler le cap de Bonne-Espérance et ne visita que le rio San-Francisco do Sul et Bahia, c'est-à-dire le Brésil, et, à son retour, il fut attaqué près de Jersey par le corsaire de Plymouth, Edward BLOUNT, puis par le Breton Maurice FORTIN (7 mai 1505); Gonneville jeta l'*Espoir* à la côte; trente et un survivants purent gagner Honfleur le 20 mai.

Verrazzano, 1523.

Grâce à des commerçants en soieries de Lyon qui lui fournirent en 1523 les ressources nécessaires par l'intermédiaire des banquiers florentins établis dans cette ville, tels que NAZY, ALBIZZI, BUONACCORSI, GONDI, GUADAGNI, Giovanni VERRAZZANO, lui-même d'origine florentine, organisa à Rouen un voyage de découvertes vers « les Indes en Cathaye ». Avec quatre navires, Verrazzano tenta le passage du nord-est, au-delà de la Moscovie, mais la tempête le détourna de sa route et il aborda en Floride, découverte en 1512 par PONCE DE LEON; puis, avec la *Dauphine*, il arriva à New-Jersey et à Rhode-Island. Le hardi naviga-

1. *Marine française*, III, pp. 130-131.
2. Il avait fait partie de la Bibliothèque de Charles V, au Louvre; il est aujourd'hui à Stockholm, acheté par la reine CHRISTINE de Paul PETAU. Un fac-simile en a été donné en 1882 à Stockholm par A. E. NORDENSKIOLD.
3. Acheté en 1870 par la Bibliothèque Nationale : Fr. nouv. acq. 1880.

teur devait périr au Rio de la Plata en 1528, lorsqu'il s'apprêtait à suivre les traces de Magellan.

Dans son ouvrage sur la *Chine*, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, PAUTHIER, traduisant un document chinois de 1819, écrit, p. 473 : « Dans la douzième année Tching Te (1518), des étrangers venus de l'ouest, nommés *Fa lan ki* (Français, Francs), dirent qu'ils apportaient un tribut, et ils entrèrent brusquement dans la rivière, et avec leurs canons terriblement retentissants, ils ébranlèrent au loin la place. Il en fut rendu compte à la Cour, et un ordre fut reçu qui enjoignait de les repousser immédiatement et de suspendre le commerce. Après cela, peu de tributs furent apportés à Canton ; ils se rendaient dans le Fou Kien. Le gouverneur de Canton écrivit ensuite à la Cour, et il obtint la permission de rouvrir le commerce. » Dans ce passage, il ne s'agit pas de Français comme l'a cru Pauthier ; *Fa lan ki*, comme *Franc* en Asie occidentale est un nom donné aux Européens, dans ce cas particulier aux Portugais d'Andrade.

Ango. Les frères Parmentier.

Par l'initiative du célèbre armateur dieppois, Jean ANGO, le pavillon français parut dans l'Océan Indien, malgré la bulle d'Alexandre VI ; la *Marie de Bon-Secours* et deux autres navires, se rendirent, en 1527, à Madagascar, à Diu et à Sumatra, mais ne rentrèrent pas en France [1].

Le premier voyage dans l'Extrême-Orient est en réalité celui des frères Jean et Raoul PARMENTIER de Dieppe. Jean, qui était né dans cette ville en 1494, s'était fait connaître aussi bien par ses travaux littéraires et ses compositions poétiques que par ses voyages au Brésil, à Terre-Neuve, aux Antilles, à la Guinée, etc., entrepris pour Jean Ango ; partout il avait été accompagné du fidèle Pierre CRIGNON. En 1528, Jean Parmentier proposa à Ango d'organiser une expédition à Sumatra et aux Moluques, qu'il pousserait même jusqu'à la Chine. L'armateur dieppois approuva le projet et le 28 mars 1529, jour de Pâques, Jean, avec son frère Raoul, partaient de Dieppe avec la *Pensée*, de 200

1. BARROS, *Quarta Decada*, III, 2 ; IV, 6, Madrid, 1615, pp. 136 et 296. Ch. de LA RONCIÈRE, *Bul. de la Sect. de Géog.*, 1917, p. 392.

tonnes, et le *Sacre,* de 120 tonnes. Les navigateurs eurent beau temps jusqu'au cap de Bonne-Espérance où ils furent assaillis par la tempête; ils firent relâche sur la côte ouest de l'île Saint Laurent (Madagascar) où une partie de l'équipage qui avait débarqué fut massacrée; ils passèrent aux Comores, aux Maldives, et le mercredi 19 octobre 1529, ils arrivèrent en vue de l'archipel de Tannah Balla, sur la côte occidentale de Sumatra. Ils eurent à lutter contre les intrigues des gens du Raja de Ticou; les deux chefs tombèrent malades et finalement succombèrent à Ticou, Padang (1530). « Notre chef et capitaine Jean Parmentier, dit Crignon, dans le Journal qu'il a rédigé du voyage, commença la danse, et trespassa de ce siècle la vigile Sainte Barbe troisiesme jour de decembre, et huit jours après que la fièvre l'avoit pris. » Raoul suivit son frère; les deux navires privés de leurs chefs rentrèrent en France [1]».

Après avoir parlé d'Ango et des frères Parmentier, M. MARGRY cite le passage suivant d'un ouvrage anonyme [2], mais qui est de DESMARQUETS, maître des eaux et forêts. Valois.

« On ne vit qu'en 1531, le Gouvernement François faire attention à la célébrité qu'on avoit donnée au voyage de Jean Parmentier à la Chine. Cette année, le sieur DE VALOIS, par ordre du Roi, vint s'embarquer à Dieppe, pour faire ce voyage sur un des vaisseaux de ce port, qui alloit se rendre dans cet Empire éloigné. Le sieur de Valois y porta quatre canons de fonte, dont il fit présent de la part du Roi, au Maître de ce grand État. Il fut bien reçu de ce Prince, et les vaisseaux en rapportèrent en échange de leurs marchandises, des porcelaines, du thé & autres denrées. » (I, p. 113.)

Rien ne confirme le récit de Desmarquets, mais nous

1. *Le Discours de la Navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe. Voyage à Sumatra en* 1529. *Description de l'isle de Sainct-Dominigo.* Publié par M. Ch. SCHEFER, membre de l'Institut. Paris, Ernest Leroux. M.DCCCLXXXIII, in-8, pp. XXIX-202.

Vol. IV. du *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le* XIIIe *jusqu'à la fin du* XVIe *siècle.*

2. *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe.* A Paris, chez Desauges... M. DCC. LXXXV, 2 vol. in-12.

notons un édit de François I[er], de 1537, excitant ses sujets à entreprendre des voyages de long cours.

Route du N.-E.

La lecture des *Commentaires* de Sigismond, baron d'HERBESTEIN, parus à Vienne en 1549, semble avoir donné au roi de Suède, GUSTAVE VASA, le désir de chercher la route du nord-est; en 1554, il offrit le commandement d'une expédition au protestant français Hubert LANGUET, originaire de Bourgogne, retiré en Suède, dans le but de longer les côtes de la Scythie afin d'essayer d'atteindre le Cathay et les Indes Orientales. Languet ne visita que la Finlande et la Laponie et Gustave Vasa fut devancé par les Anglais, dont l'exemple inspira aux Français le désir de suivre leur trace dans le nord de la Russie. Ceux-ci ne tardèrent pas à prendre une part prépondérante dans le commerce de ce pays. Ainsi que le constatait dès 1575, Charles QUISSARME, seigneur de DANZAY, ambassadeur du roi Henri III, au Danemark[1] : « Le commerce de la Russie est aujourd'hui de très grand profit et importance, et mesme aux François... et, parce que les Suédois ne sont grands négociateurs (négociants), le principal profit en viendra aux dits François : qui sera cause que une infinité de marchands françois y trafiqueront, pour l'évident profit qu'ils y feront[2] ».

Bataille des Açores, 1582.

Un désastre de notre marine allait nous inciter à multiplier nos efforts vers le nord-est. La disparition du roi Dom SÉBASTIEN, à la bataille d'El Ksar, en 1578, et la mort, le 15 janvier 1580, du cardinal HENRI qui lui avait succédé, laissaient vacant le trône de Portugal et, parmi les compétiteurs, on comptait Catherine de Médicis, lointaine héritière en ligne collatérale de la maison de Bourgogne, qui cherchait un royaume pour son fils ALENÇON. L'annexion du Portugal par Philippe II n'entrava pas les projets ambitieux de la Reine de France. STROZZI, mis par elle à la tête de 75 voiles, après avoir occupé Madère et remis les Açores sous la domination portugaise, devait se rendre au Brésil

1. † en 1589, à Copenhague. — Voir Louis DELAVAUD, *Les Français dans le Nord*. Rouen, Cagnard, 1911, in-4. — Ext. du *Bul. Soc. normande de Géographie*.

2. Alfred RAMBAUD, *l. c.*, p. 11.

dont il était nommé vice-roi, tandis que Troïlus MESGONEZ, autre favori de la Reine, devait opérer dans l'Amérique du Nord : ce n'était donc rien de moins que la conquête des deux Amériques que rêvait Catherine. Malheureusement, en juillet 1582, Strozzi était vaincu et tué par SANTA CRUZ, à la bataille navale des Açores, et Mesgonez faisait naufrage avant d'aborder à la côte américaine : ces deux désastres causaient la ruine des projets français.

Duplessis-Mornay.

Deux ans plus tard (1584), pour faire par une expédition lointaine diversion à la guerre civile, DUPLESSIS-MORNAY concevait le plan grandiose d'arracher aux Portugais le monopole du commerce d'Extrême-Orient qu'ils conduisaient par le Cap et dans ce but d'occuper Suez ; le discours qu'il adressa dans cette intention le 24 avril à Henri III resta sans effet.

Jehan Sauvage.

Au mois de juin 1586, Jehan SAUVAGE, de Dieppe, faisait un voyage en Russie par le nord, à « Saint-Nicolas, en la rivière de Saint-Michel Archange », dont la relation nous a été conservée [1]. Cette expédition avait été organisée par des Parisiens, des Marseillais et des Normands.

Le tsar Fedor.

Les Français étaient encouragés par le tsar FEDOR Ier, fils et successeur d'Ivan IV, qui invitait aussi bien nos marchands, que nos médecins et nos artisans à se fixer dans les ports russes et à créer une ligne de navigation entre le Havre et Archangelsk, sur la Dvina (1586).

Le tsar Fedor (1584-1598), écrivait de Moscou, au mois d'octobre 1586, au Roi de France Henri III, au sujet de l'établissement de relations commerciales entre leurs deux pays :

« Nous vous avons envoié nos lettres par notre truchement Pierre RAGON, pour vous advertir de l'estat de nos affaires, affin d'entendre vostre bonne dispositions, sur lesquelles vous nous avez rendu responce par nostre dit truchement, et nous avez envoié avecq lui ung gentilhomme, vostre serviteur, nommé François DE CARLE, pour savoir l'estat de nostre santé : lequel nous a délivré vos lettres que

1. Louis PARIS, *La Chronique de Nestor*, I, 1834, pp. 385-395. Réimp. par Louis LACOUR, Paris, Aubry, 1855.

vous nous avez dépêchées, pour la mort de feu notre sieur et père de très heureuse mémoire, le grand empereur et puissant prince Junanos (Ivan), empereur de tous les Russiens, duquel en portez grand deuil (ce de quoi avons esté très aise de veoir) ; et pour nous congratuler de ce qu'il avoit pleu à Dieu nous eslever au siège de feu nostre dit sieur et père, et après la mort d'iceluy nous rendre dominateur de tous ces païs : en quoy faisant, vous avez fait démonstration de toute affection et amitié fraternelle. Et au surplus, par vos dites lettres nous avez mandé que désiriez par ci-après confirmer avecq toute amitié et fraternelle correspondance affin d'accroistre, icelle et à cest effect, étiés délibéré, nous envoier, en temps opportun, vostre ambassadeur, avec charge et plein pouvoir pour establir et arrester toute amitié et fraternelle correspondance, pour rendre le commerce des marchands libres, pour aller et venir seurement d'une part et d'autre, sans aucun empeschement, de sorte que les nostres puissent acheter toutes sortes de marchandises par vos terres et païs, et réciproquement, vos marchans aux notres. Nous sommes de même volonté de confirmer semblable amitié et fraternelle correspondance, aux fins d'accroistre entre nous plus d'amitié et fraternité.

« A ceste cause, envoiés-nous vostre ambassadeur sans aucun dangier, par mer ou par terre, et luy donnés pouvoir de traicter de toutes affaires, affin d'arrester entre nous amitié et intelligence, en la meilleure forme que faire se pourra.

« Et estant arrivé, vostre ambassadeur, auprès nous, nous ordonnerons à vostre conseil de conférer de tout ce que dessus avec luy pour ce faict, et selon ce qu'il sera advisé, commander qu'il soit accomply, aux fins que les députés concluent, avec vostre dict ambassadeur, tous affaires.

« Au demeurant, permettons à vos ambassadeurs et courriers venir en nos païs, par mer et par terre, et retourner librement avec toutes leurs gens et biens et sans aucun empeschement ou retardement. Nous avons aussy permis que les marchands puissent venir et fréquenter de

vos païs, avec toute espèce de marchandise, en vos terres; c'est assavoir, par mer, au havre de Colmagret, et par terre, par toute nostre obeissance, et retourner et passer franchement et librement, et sans aulcune perte n'y empeschement, le tout en vertu des présentes.

« Nous avons bénignement receu ledict François de Carle, votre serviteur, lequel nous avons fait venir pardevers nous, et le vous renvoions avec ces présentes [1]. »

Le résultat fut la signature d'un traité de commerce conclu en 1587, par le tsar Fedor avec les marchands parisiens, Nicolas du Renel et Guillaume de La Bistrate.

Traité de commerce entre le Tsar et les Négociants parisiens, 1587.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et de la Sainte-Trinité glorifiée un seul Dieu, et de tous les saincts et sainctes, et de toute(s) les choses qu'il a faites par sa bonté et puissance et par son amour envers l'homme, auquel il a donné toutes choses, et lequel nous recognoissons pour Dieu nostre, et qui nous a créés en ce monde par sa sapience, et faictz héritiers de son corps et de sa parolle par nostre Seigneur Hesus Crist, vivant avecq le Père et le Saint-Esprit en toute éternité, et qui tient tout en sa puissance en ce monde. Nous, grand empereur et grand duc, Théodore de Hehan, de toute(s) les Russye(s), de Velodinière et Moscovie, de Nonegrot, empereur de Cazan et Astracan, seigneur de Plescovie, duc de Smolensquo et de Averseguie, de Jongoisquie, Permesquie, Vasquie, Bolgarie, du païs bas de Nonegoroda, de Chernigue, de Razan, Polisquie, Rostruye, Jhieruslane, Veloserguie, Livonie, de Ordorie, Obdorie, de Condye, et de tous les païs Sbière et du Nort, à vous noz gouverneurs, lieutenans, et autres officiers de nostre héritière ville de Nonegrot et Plesco, Colmogrot et chasteau neuf de Arcange, de Volgueda et de Jhieruslane, mandons que, suivant la requeste à nous présentée par Nicollas de Renel et Guillaume de La Bistrate, pour et au nom du Seigneur Jacques Parent et ses asosiés de Paris et autres leurs commis, faisant pour la dicte compaignie cy appres, leur donner expeditions promptes et

1. Louis Paris, *La Chronique de Nestor*, I, 1834, pp. 381-383. Réimp. dans Alfred Rambaud, I, pp. 14-15.

passaiges de venir à nostre héritier païs, pour faire marchandises avecq navires et trafficquer à Colmogrote, et au neuf chasteau de Arcange, à Volgueda, Jheruslane, et à nostre héritière ville de Nonegrote et Plesco, et à nostre ville de Mosco, ausquelz nous avons permis comme dessus faire, traficquer ez susditz lieux quand ilz viendront avecq leurs dictes marchandises soict à nostre ville de Nonegrot, Plesco, Colmogrot, Volgueda, Jheruslane (Iaroslavl) et Mosco, et à vous noz ditz subjectz et gouverneurs et lieutenans, et autres nos officiers, commandons leur donner franche commerce en payant seullement la moitiée des droicz moingz de ce que payent les autres estrangers en toute(s) noz villes susdictes suivant nostre commandement, et ce pour cause et considération de ce qu'ilz ont esté les premiers François qui se sont jamais hasardés de venir à Arcange pour faire traficque à nostre païx. Que s'il leur vient marchandizes commodes pour nostre dict royaume, et s'il leur plaist venir en nostre ville de Mosco, vous les laisserés passer sans leur faire déplaisir, ny aucun empeschement, ains toute faveur et ayde, en prenant pour les droictz suivant nostre susdict commandement, lequel aiant veu en prenderez coppie sur vos registres, et leur rendez promptement leurs dictes lettres sans les faire séjourner, car tel est nostre volonté. Faict à Mosco nostre héritière ville, l'an sept mille et nonante cinq, le vingt-troixième jour de mars 1587.

« Et est sellée la dicte lettre de cire rouge, sur double queue de soye rouge, des armes de l'empereur, et au dos est escript : Par la grâce de Dieu, empereur et grand duc, Theodore de Jehan, de toutes les Reussyes.

« Obtenue à Mosco au mois de mars 1587 [1]. »

La compagnie française qui devait faire concurrence à celle de Moscovie créée par les Anglais ne dura pas, grâce à nos guerres civiles; son directeur, Jacques PARENT, de Paris, fut arrêté à la Ciotat et, au bout de quatre ans, l'agent

1. Alfred RAMBAUD, *Russie*, I, 1890, dans le *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France*, Introduction, pp. 15-6. — Cette pièce avait été signalée par H. OMONT, *Bul. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1884.

de Moscou était rappelé : c'était un Français d'origine normande, nommé Melchior Boulay DE MOUCHERON; il avait été envoyé en 1585 par les facteurs français comme leur agent à Moscou; ainsi qu'il appert d'une lettre de Henri IV adressée en 1589 au tsar Fedor, il fut rappelé sur le désir des marchands français pour rendre compte de son administration. Les Hollandais, conseillés par le frère de Melchior, Balthasar DE MOUCHERON, émigré pour cause de religion, créèrent une Compagnie, comme on l'a vu, et en 1594, W. BARENTSZ entreprenait de se rendre en Chine par le nord de l'Asie.

Comme preuve des bonnes relations de la France et de la Russie, nous citerons une lettre adressée le 7 avril 1598 par Henri IV à Fedor, pour demander que le médecin de Milan, PAUL, attaché à la personne du tsar, étant âgé, fut autorisé à rentrer; si on le désirait, on lui donnerait un remplaçant [1]. Henri IV.

La conclusion de la paix avec Philippe II (1598), nous obligea à renoncer à former aucun établissement dans les territoires de l'Amérique du Sud et dans la partie de l'Amérique du Nord appartenant à l'Espagne; d'ailleurs, nos efforts au XVIe siècle au Brésil, en Floride, à Madère avaient été marqués par les échecs de VILLEGAGNON, de LAUDONNIÈRE, de RIBAULT, aussi fut-ce vers le nord, Canada, Acadie, et vers les Indes que se dirigèrent nos négociants et nos colons.

Lorsque les luttes des Angevins et des Aragonais, qui se disputaient la couronne de Naples, prirent fin, la Provence retrouva sa prospérité et Marseille put se livrer au commerce de la Méditerranée et même des pays lointains, tout d'abord à celui du corail qu'allaient pêcher sur les côtes barbaresques, rivaux italiens et français; en 1553, une Compagnie du Corail fut établie principalement par des Corses échappés au joug génois [2]. Marseille

La bataille de Lépante (1571) fut une bonne fortune pour la ville de Marseille, qui profita de la haine des Turks

1. BERGER DE XIVREY, *Lettres missives de Henri IV*, IV, p. 332.
2. Paul MASSON, *La Compagnie du Corail*. Marseille, 1907, in-8.

pour les Vénitiens pour supplanter ceux-çi à Constantinople; d'autre part, le vice-roi d'Alger, capitan-pacha de la flotte turke, ayant les Espagnols en exécration, protégeait les navires français contre les corsaires barbaresques. Le gouverneur de Provence, Amiral des mers du Levant, devait s'occuper des relations avec les Turks. Malheureusement pour elle, Marseille ayant pris parti pour la Ligue, alliée de l'Espagne, se brouilla avec le Turk, et quand elle fit sa soumission à Henri IV, elle avait perdu toute son avance au profit d'Amsterdam, qui supplanta Lisbonne dans le commerce de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Henri IV qui comprenait fort bien l'utilité d'une alliance avec le Turk, reprenant la tradition de François Ier, envoya à Constantinople (1590), SAVARY DE BRÈVES qui obtint, en 1597, la confirmation des capitulations et, en 1604, de nouvelles capitulations en 48 articles où, pour la première fois, était reconnue par le Sultan AHMED Ier, au roi de France, une sorte de patronage sur les Lieux Saints. Marseille, impuissante devant la concurrence hollandaise, abandonna le commerce des épices qu'elle achetait en Syrie tandis que ses rivaux les tiraient de leur pays d'origine, et ayant accaparé le commerce de la soie, ses affaires se relevèrent [1].

Les Malouins.

Le 13 novembre 1600, les Malouins formaient avec les marchands de Vitré et de Laval une association pour faire le commerce aux Moluques, voire au Japon; le capital était de 80,000 écus; six mois plus tard, de connivence avec B. de Moucheron, le *Croissant* et le *Corbin* appareillaient, commandés par le général FROTET DE LA BARDELIÈRE et François GROUT DU CLOS-NEUF, connétable de Saint-Malo. Le second navire s'échoua aux Maldives; le premier gagna Sumatra, où La Bardelière tomba malade et mourut peu après avoir quitté le pays, et revint avec peine en Europe [2].

Compagnie de 1604.

Dès 1602, le Hollandais Peter LINTGENS, mécontent de la Compagnie néerlandaise, vint, accompagné de son

1. E. LAVISSE, *Hist. de France*, VI, pp. 81-82.

2. LA RONCIÈRE, *Marine française*, IV, p. 262. — Les Précurseurs de la Compagnie des Indes orientales. *(Revue de l'Hist. des Colon. françaises*, 1913.)

père, offrir ses services à Henri IV, qui les accepta et, le 1er juin 1604, lui assigna Brest comme port d'armement, avec un monopole commercial de quinze années pour la Compagnie française des Indes, qui comprit bientôt Girard ou Gérard de Roy, qui avait fait plusieurs voyages aux Indes Orientales, associé avec Antoine Godefroy, Trésorier de France à Limoges, et quelques autres personnes. « La société prenait à sa charge tous les frais de l'entreprise, elle demandait le monopole du commerce des Indes pendant quinze ans à partir de son premier voyage; elle demandait en outre que le roi lui assignât un port pour y équiper sa flotte et y faire entrer en franchise les marchandises qu'elle rapporterait de son premier voyage; qu'il mît à sa disposition deux canons par vaisseau et les munitions de guerre nécessaires; qu'il obtînt pour elle du prince Maurice la permission d'acheter ou de faire construire des vaisseaux dans les Provinces Unies et d'en tirer des marins, enfin que la participation à l'entreprise n'entraînât pas dérogeance. L'association était ouverte pendant six mois après le retour de la première expédition à tous ceux qui voudraient y apporter une somme de 3,000 liv. au moins. Ces conditions furent homologuées le 1er juin 1604 par un arrêt du Conseil qui désigna le port de Brest. Le 29 juin, des lettres de commission de capitaine-général de la flotte royale des Indes Orientales furent délivrées à Gérard de Roy. Elles lui donnaient pouvoir de faire construire et d'équiper des vaisseaux, lui permettaient de s'emparer de ceux qui attaqueraient les siens et de garder les quatre cinquièmes de la prise pour lui et ses associés, et lui ordonnaient de réunir le plus tôt possible ses vaisseaux à Brest pour faire voile aux Indes. Les choses n'allèrent pas au gré de l'impatience du roi. En 1609, la Compagnie n'avait encore envoyé aucun vaisseau aux Indes. En revanche, une partie du capital fixé à 4 millions de couronnes était versé, quatre vaisseaux allaient mettre à la voile à Saint-Malo, la plus grande partie de la flotte était achetée, Simon Dansa devait être attaché à l'entreprise pour escorter les convois avec ses vaisseaux, auxquels on en ajouterait d'autres. Le président Jeannin, chargé de

négocier une trêve entre l'Espagne et les Provinces Unies, avait profité de son séjour aux Pays-Bas pour procurer à la Compagnie des hommes et des vaisseaux, il se servait pour cela d'un certain Isaac LE MAIRE, originaire de Tournai, dévoué à la France, avec lequel il avait des entrevues secrètes; il consultait le cosmographe d'Amsterdam Plancius. Le Hollandais Peter Lintgens s'occupait aussi de recruter des marins et des ouvriers dans son pays. Ces préparatifs causaient aux Provinces-Unies un vif mécontentement. Leur agent, [François d'] AERSSENS, reçut l'ordre de protester contre l'établissement de la Compagnie et contre les moyens employés pour la constituer, contre le rôle qu'on voulait donner au flamand Dansa, contre l'embauchage de marins hollandais. Cette protestation était accompagnée de paroles comminatoires : les Hollandais menaçaient d'aborder les vaisseaux français et de pendre tous les Flamands qu'ils y trouveraient. A la suite de cette énergique protestation adressée en 1610, le silence se fait sur cette entreprise. Elle ne pouvait réussir qu'à la condition d'emprunter à la Hollande ou aux autres puissances maritimes les ressources qui manquaient à la France en hommes et en matériel; l'opposition de nos voisins fit échouer une tentative qui était déjà assez avancée pour faire espérer de bons résultats [1]. »

La place était prise par les Portugais et les Hollandais et ils n'étaient pas disposés à lâcher en notre faveur une part de la riche proie qu'ils avaient saisie. D'ailleurs la marine française ne s'était pas relevée des désastres causés par les guerres de religion, et Henri IV n'eut pas le temps d'accomplir ses projets pour la reconstituer; de plus, ses sujets étaient parfaitement indifférents à ses plans pour la grandeur de la nation, quoique l'initiative de quelques particuliers ait, plus que l'action du Gouvernement, favorisé la création des Compagnies de commerce.

Compagnie du Pôle arctique, 1609.

Isaac LE MAIRE, de Tournai, établi à Amsterdam, était le conseil secret de notre ambassadeur aux Pays-Bas; nous

1. Gustave FAGNIEZ, *Le Commerce de la France sous Henri IV*, 1589-1610. (*Revue historique*, mai-août 1881, pp. 16-17.)

avons vu le rôle qu'il joua dans la constitution de la Compagnie des Indes; profitant de ce que Henry HUDSON, commandité par les Anglais, n'avait pas réussi à trouver le passage par le nord vers le Spitsberg et la Nouvelle Zemble, 1607-1608, et s'était adressé aux Pays-Bas, qui acceptèrent ses services, Le Maire se mit en rapport avec le président Jeannin qui écrivit à Henri IV, et une Compagnie du Pôle arctique fut créée pour trouver par le nord-est la route des Indes. Les deux expéditions dirigées, l'une par Hudson, l'autre par les Français, se dirigèrent vers la Nouvelle Zemble; arrêté par les glaces, Hudson changea de direction et se tourna vers l'ouest, et l'on connait ses découvertes en Amérique; l'expédition française, commandée par KERKOVEN, partie le 5 mai 1609, se heurta aux mêmes difficultés que Hudson et revint en Hollande; toutefois, elle eut pour résultat de conduire les Basques de Saint-Jean de Luz dans les régions polaires pour y faire la pêche de la baleine[1].

En 1609, Pierre Olivier MALHERBE, de Vitré, parti à 13 ans pour l'Espagne, après avoir été mineur au Mexique, et au Pérou, où il visita les mines de Potosi, aurait voyagé de Panama à Canton, en Cochinchine, à Malacca, serait devenu favori du Grand Mogol AKBAR, puis du Chah de Perse ABBAS, et rentré en France par l'Euphrate. Quelle est la vérité sur ses voyages? Il est impossible de le dire. Il obtint de Henri IV plusieurs audiences pour lui exposer ses projets de naviguer aux Indes et de s'y emparer des mines d'or et d'argent; protégé par Marie de Médicis, Malherbe se heurta à la mauvaise volonté de SULLY, hostile à toute expédition coloniale, et, découragé, il passa en Espagne où il mourut. Il est le premier Français qui ait fait le tour du Monde[2]. Malherbe, 1609.

Elle est connue sous le nom de *La Flotte de Montmorency*, ou la *Compagnie des Moluques*. La Compagnie Gérard de Roy n'avait jusqu'en 1611 fait aucun usage de son privilège exclusif; elle ne l'en fit pas moins renouveler pour Première Compagnie des Indes Orientales, 1611-1642.

1. LA RONCIÈRE, *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1917.
2. LA RONCIÈRE, dans *Revue hebdomadaire*, 7 sept. 1907.

douze années par Lettres Patentes de Louis XIII, du 2 mars 1611, pour éviter des compétitions; mais devant l'inertie de la Compagnie, d'entreprenants négociants de Rouen sollicitèrent le transfert de son privilège à leur profit, et pour mettre tout le monde d'accord, le Roi les réunit par Lettres Patentes du 2 juillet 1615 en une seule association connue sous le nom de *La Flotte de Montmorency* ou la *Compagnie des Moluques*, qui ne fit pas davantage usage de son privilège.

Autres Compagnies.

Avant 1628, le commerce du castor du Canada était libre; il devint le privilège de la *Compagnie de la Nouvelle France*, créée en 1628 et qui dura jusqu'en 1664. Une première *Compagnie des Indes Occidentales*, formée en 1628, fut remplacée en 1664 par une seconde dite aussi du *Cap Verd*, qui absorba la Compagnie de la Nouvelle-France; c'est d'elle que sortent les trois *Compagnies du Sénégal* (1673-1681, 1681-1696, 1696-1718). Une *Compagnie de Guinée* exista de 1685 à 1702 et une *Compagnie du Castor* de 1706 à 1717.

B. Scotto.

En 1618, un gentilhomme génois, Benedetto SCOTTO, se proposait « de trouver ce passage septentrional, aller avec trois navires au Japon, à la Chyne et aux Molucques et passer au continent austral incogneu », au « Paradis terrestre » découvert depuis peu « en la Nouvelle Guinée », par Fernandez de Quiros [1].

Samuel Champlain, 1630.

Samuel CHAMPLAIN, dans son *Mémoire ou requête pour la continuation du paiement de sa pension* [2], paru en 1630?, parlant de la Nouvelle-France, nous dit :

« Si le chemin tant désiré pour aller à la Chine se pouuoit rencontrer, soit par les riuières & lacs, dont aucuns se trouuent de trois cens lieuës de long, & si le rapport des peuples du pays est véritable, aucuns de ces lacs se deschargent dedās les mers du Sud & du Nort : il se feroit par ce moien vn grand & admirable negoce, auec vn racourcissement de chemin de plus de trois mil lieuës : c'est pourquoy les Portuguais, Espagnols, Anglois & Flamens

1. LA RONCIÈRE, *Le passage Nord-Est. (Bib. de l'Ecole des Chartes*, 1917.)
2. Publié par Gabriel MARCEL. Paris, Tross, 1886, in-8; voir pp. 13-14.

ont tenté la fortune par les mers glaciales, tant de la Nouuelle Zemble, que du costé du destroit Dauis, toutes les entreprises auec de grandes despences ont esté vaines & sans fruit, pour les glaces les auoir empeschez au milieu de leur course; tous lesquels dangers ne se peuuent apprehender par vostre Nouuelle France, dont la température est fort douce en comparaison des autres. Et quand l'execution de ce passage se trouueroit difficile, l'vtilité qui se trouuera dans le pays, selon que ledit sieur Champlain espere le representer à Vostre Majesté, est assez suffisante pour mettre l'affaire en considération, puisque ce pays peut produire au seruice de Vostre Majesté, les mesmes advantages que nous auons en France, ainsi qu'il paroistra par le discours suiuant. »

Seconde Compagnie des Indes Orientales, 1642-1656

Elle est dite la *Compagnie de Ricault* ou d'*Orient*, ou de *Madagascar*, d'après le capitaine de Marine RICAULT ou RIGAULT, qui obtint le 29 janvier 1642, du Surintendant du Commerce et de la Navigation de France, alors le Cardinal de Richelieu, le privilège exclusif, confirmé le 15 mars, d'envoyer dans l'île de Madagascar et les îles adjacentes pendant dix années, pour y établir des colonies et en prendre possession au nom de Louis XIII, privilège confirmé par Lettres Patentes de Louis XIV, le 20 septembre 1643, et renouvelé le 4 décembre 1652 pour quinze ans; la Compagnie poussa ses opérations jusqu'à Surate et autres ports de l'Inde, mais les grandes espérances qu'elle avait fait concevoir furent déçues. Le premier voyage à Madagascar est du 17 mars 1643. En juin 1656, à la suite d'un traité signé par la Compagnie Ricault avec le duc de la MEILLERAYE, une nouvelle Compagnie fut formée.

Troisième Compagnie des Indes Orientales, 1656-1664.

Elle est dite encore *de Madagascar*, ou la *Compagnie de M. le Duc de la Meilleraye*; en 1664, elle céda l'établissement de Madagascar au Roi en vue de la création d'une grande Compagnie des Indes, la quatrième. Les progrès du commerce et de la religion allaient marcher ensemble désormais.

CHAPITRE XXIII

K'ang Hi (suite).

Développement des Missions.

Les Missions d'Extrême-Orient fondées par Saint-François-Xavier, avaient pris au XVIIe siècle une extension qui rendait nécessaire un recrutement plus actif d'un personnel plus nombreux de missionnaires, en même temps que la création d'un clergé indigène. Les Jésuites, malgré leur zèle et leur esprit d'entreprise, ne pouvaient suffire à la besogne dont ils étaient l'âme en Chine, malgré l'afflux de quelques religieux de Saint François et de Saint Dominique. En outre, pour diriger une armée de prêtres de plus en plus nombreuse, il fallait des chefs, des évêques; le siège de Macao était insuffisant; par la bulle *Hodie sanctissimus* du 14 février 1587, Sixte-Quint avait créé au Japon l'évêché de Funay (Oïta, Kiou shiou), auquel avait été appelé Sébastien de Moraes; il était indispensable de faire davantage.

Valignani.

Aussi le premier Visiteur de la mission de Chine des Jésuites, le napolitain Alexandre Valignani (né à Chieti, 20 décembre 1538; † 20 janvier 1606), demandait-il au Saint-Siège la nomination d'évêques. La Congrégation de la Propagande, instituée en 1622, allait promptement suivre l'exemple de Valignani et en 1633, elle réclamait la création de sièges archiépiscopaux et épiscopaux au Japon, en Chine, au Tong King, au Siam. Mais il était réservé au P. Alexandre de Rhodes de déterminer le grand mouvement qui devait donner aux missions d'Extrême-Orient tout leur développement.

Alexandre de Rhodes.

Cet homme remarquable était né à Avignon, le 15 mars 1591; entré au noviciat de Rome, le 24 avril 1612, ayant déjà formé le projet de suivre les traces de Saint François-Xavier et de se consacrer aux missions, il en sortit en

1618 pour se rendre à Macao d'où il passa au Tong King, où il recueillit les éléments de son grand Dictionnaire annamite, paru à Rome en 1651, et de sa relation de ce pays, publiée la même année en italien à Milan et traduite ensuite en latin; ayant pénétré en Cochinchine, le P. de Rhodes en fut expulsé et retourna à Rome où, appuyé par la Propagande, il commença une campagne pour obtenir d'Innocent X la nomination d'évêques pour le Tong King et la Cochinchine; le Pape voulut le sacrer lui-même; le religieux déclina modestement cet honneur. Sa première supplique fut adressée vers 1650 pour exposer la nécessité de former un clergé indigène; le 6 mai 1652, le P. de Rhodes réclamait l'envoi d'évêques au Tong King et en Cochinchine. En 1653, il rencontra à Paris, où il était descendu au Collège de Clermont, son confrère, le jésuite Jean BAGOT (2 juillet 1591-23 août 1664), qui dirigeait rue Copeau (Lacépède) la maison professe d'une société de jeunes gens, laïques et ecclésiastiques, connue sous le nom de Congrégation de la Sainte Vierge; le nombre de ses adhérents augmentant, la Congrégation fut transférée successivement rue Saint-Etienne des-Grès (Cujas) et rue Saint-Dominique. Les deux jésuites, animés d'un même zèle, recrutèrent facilement parmi les jeunes prêtres des volontaires pour les missions; ils étaient d'ailleurs soutenus dans leurs efforts par des personnages importants, en particulier par la duchesse d'AIGUILLON [1], nièce du cardinal de Richelieu, par sa mère Françoise du Plessis-Richelieu. Le 7 mars 1653, Mgr Nicolas BAGNI, archevêque d'Athènes, nonce à Paris, écrivait au cardinal PAMPHILI pour la Propagande, afin de lui rapporter que la Duchesse d'Aiguillon « au nom de beaucoup des principaux seigneurs de cette ville » lui avait dit que les relations du P. de Rhodes leur avaient appris le besoin de trois évêques pour les royaumes de Tong King et de Cochinchine, et priait le cardinal d'obtenir cette faveur du Saint-Père. Le même jour, avec l'approbation

1. Marie-Magdeleine de Vignerod avait épousé Antoine du Roure, seigneur de Combalet; elle fut créée duchesse d'Aiguillon en 1638; † 17 avril 1675.

de Mgr Bagni, le P. de Rhodes écrivait dans le même sens à des cardinaux. En outre, au mois de juillet, l'Assemblée générale du Clergé rédigeait une supplique pour demander la création des évêchés, signée par l'archevêque de Reims, les évêques de Senlis, du Puy, d'Amiens, de Condom et autres personnes influentes; elle fut envoyée par le nonce à Innocent X, qui ordonna à son représentant de choisir dans la Congrégation de la Sainte Vierge trois ecclésiastiques destinés à être mis à la tête des missions d'Extrême-Orient; le nonce fit choix de François PALLU, chanoine de Saint-Martin de Tours, né dans cette ville en 1626, de François de MONTMORENCY-LAVAL, ancien archidiacre d'Evreux, et PIQUE, docteur de Sorbonne, prêtre connu par sa piété et son savoir. Le 27 mars 1654, le P. de Rhodes écrivait au Préfet de la Propagande pour qu'on expédiât les Bulles des évêques; il quittait Paris cette même année, ayant été nommé Supérieur des missions des jésuites en Perse. Cet apôtre infatigable ne devait pas revoir l'Europe, car il mourut à Ispahan le 5 novembre 1660, mais son œuvre en France ne devait pas rester stérile et il n'avait pas travaillé en vain, car la création des évêchés d'Extrême-Orient et la fondation du Séminaire des Missions Étrangères furent le résultat direct de la campagne qu'il avait menée avec autant de ténacité que d'énergie.

Innocent X mourut le 7 janvier 1655 sans avoir rien accompli de définitif; Alexandre VII allait reprendre la question des évêques, malgré l'opposition qui y était faite; d'ailleurs, dès le 13 avril 1655, GODEAU, évêque de Vence, était chargé par l'Assemblée générale du Clergé de rappeler au Souverain Pontife la supplique de 1653, restée sans effet; la nouvelle démarche n'eut pas plus de succès que la première. La Duchesse d'Aiguillon n'abandonne pas la partie, mais Pique et Laval, découragés, se retirent; le premier accepte la cure de Saint-Josse à Paris, le second se rend à l'Ermitage de Caen, chez M. de BERNIÈRES, où se réunissaient les affiliés de la Congrégation du Saint-Sacrement. Cette association catholique secrète prit certainement une part active aux négociations dont nous venons de parler.

Montrant son intérêt, plus tard la Compagnie souscrivit 120,000 livres pour la Société des Missions étrangères et le 21 août 1659, une « résolution » était prise par l'Association, qui marque bien l'intérêt qu'elle prenait à l'entreprise de Pallu : « Fut commis quelques confrères pour aider Messieurs les missionnaires, allant à la Chine, tant envers Monseigneur notre évêque que Messieurs les magistrats de police pour leurs besoins. » Une des lettres de Mgr de Béryte est adressée d'Ispahan le 4 septembre 1661 à M. Marchetti, prêtre de Marseille, à différentes reprises, directeur de la Congrégation du Saint-Sacrement [1].

Il ne restait que Pallu, mais il devait suffire à la tâche.

Congrégation du Saint-Sacrement.

L'idée d'une association de propagande pour stimuler le zèle attiédi des catholiques et lutter contre l'influence des libertins, appartient à Henri de Lévis, duc de Ventadour, lieutenant-général du roi en Languedoc, qui la conçut en 1627; cette association, connue sous le nom de « La Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'Autel », tint sa première réunion en mars 1630, mais le groupe de Paris ne fut définitivement constitué qu'en décembre 1630; cette société ne tarda pas à étendre son influence sur toute la France et elle compta 53 ou 56 groupes : Lyon, Orléans, Angers, La Flèche, Aix, Blois, etc.; des personnages considérables en faisaient partie : le Prince de Conti, le Premier Président de Lamoignon, Olier, Saint-Vincent de Paul, Bossuet lui-même, etc. Toutefois, les agissements de la Congrégation ultramontaine inquiétaient le gallicanisme du Gouvernement royal; elle cessa ses réunions vers la fin de l'année 1665. François de Laval fut nommé évêque de Pétrée et vicaire apostolique du Canada (11 avril 1658).

D'ailleurs le Portugal, inquiet pour ses privilèges déjà amoindris par la création de la Propagande, mais incapable de pourvoir aux besoins des missions nouvelles, entravait la bonne volonté du Saint-Siège.

Nomination de Trois Evêques.

Cependant François Pallu, qui s'était rendu à Rome en 1657 avec quelques autres ecclésiastiques, de Meurs, de Milian, etc., demandait à nouveau au Souverain Pontife

1. Joseph Brücker, *Études*, 20 oct. 1909, pp. 192-193.

la création d'évêchés pour toute la Haute Asie, et cette fois enfin sa voix fut entendue et le Pape céda.

Le 13 mai 1658, la Propagande proposait Pallu et Pierre Marie de LA MOTTE LAMBERT (né le 28 janvier 1624, à la Boissière, diocèse de Lisieux), ancien magistrat, comme vicaires apostoliques dans les missions de Chine et des pays voisins; le 8 juin, Alexandre VII approuvait ces choix, et le 17 août les nominations étaient faites par un décret de la Sacrée Congrégation.

François Pallu était nommé évêque d'Héliopolis *in partibus infidelium* et vicaire apostolique du Tong King, avec l'administration des provinces chinoises de Yun Nan, Kouei Tcheou, Hou Kouang, Se Tch'ouan, Kouang Si, ainsi que du Laos.

La Motte Lambert était nommé évêque de Beryte *in partibus infidelium* et vicaire apostolique de Cochinchine, avec l'administration des provinces chinoises de Tche Kiang, Fou Kien, Kiang Si et Kouang Toung, ainsi que de l'île de Haï Nan.

Ces nominations furent confirmées par le Pape le 9 septembre 1659.

Pallu fut sacré à Saint-Pierre de Rome par le Cardinal Barberini, Préfet de la Propagande, le 17 novembre 1658; il quitta la France le 3 janvier 1662, et par la voie de Perse il arriva à Ayudhya au Siam, le 27 janvier 1664; un bref du 4 juin 1669 étendit ses pouvoirs au Siam. Lors du remaniement des vicariats apostoliques en 1680, Pallu fut nommé vicaire apostolique du Fou Kien, avec l'administration des neuf provinces de : Fou Kien, Tche Kiang, Kiang Si, Hou Kouang, Se Tch'ouan, Kouei Tcheou, Yun Nan, Kouang Toung, Kouang Si, et Administrateur général des Missions de Chine; cet actif prélat mourut à Mo gan (Fou Kien), le 29 octobre 1684.

La Motte-Lambert fut sacré à Paris, dans l'église de la Visitation, rue Saint-Antoine [1], par l'archevêque de Rouen, assisté des évêques de Digne et d'Héliopolis; il quitta Paris

1. Dans son *Mémorial*, l'abbé Launay dit qu'il fut sacré le 2 juin 1660 dans l'église des Filles du Saint-Sacrement, rue Cassette.

le 18 juin 1660 avec l'abbé Jacques DE BOURGES et arriva par terre le 22 août 1662 à Ayudhya où il mourut le 15 juin 1679. Le 13 janvier 1665, il avait reçu juridiction sur le Cambodge et le Tchampa et sa nomination d'Administrateur général des Missions de Siam, Cochinchine, Tong King est datée du 1er avril 1680, c'est-à-dire après sa mort.

Outre les vicariats apostoliques de Tong King et de Cochinchine, la bulle du 17 août 1658 avait institué un vicariat apostolique de Nan King avec l'administration des provinces de Pe King, Chan Si, Chan Toung, Hou Nan et Chen Si, ainsi que de la Corée et de la Tartarie, auquel fut appelé Ignace COTOLENDI, né à Aix-en-Provence en 1629, curé de Sainte-Madeleine dans cette ville, proposé par Pallu, agréé par le Pape, le 9 septembre 1659 et sacré évêque de Metellopolis, par l'archevêque de Rouen, dans l'église de la maison professe des Jésuites de Paris, le dimanche dans l'octave de la Toussaint 1660; il quitta Paris le 6 janvier 1661 et, par la Perse, gagna les Indes où il mourut près de Masulipatam, le 16 août 1662. Le 18 février 1665, Alexandre VII confirmait le bref *Onerosa* qui donnait à Pallu et à La Motte-Lambert le pouvoir de choisir un nouveau vicaire apostolique à la place de Cotolendi; les deux prélats n'usèrent pas immédiatement de ce privilège et le siège de Nan King ne fut pourvu d'un évêque qu'en 1674 dans la personne d'un chinois du Fou Kien, Grégoire Lopez, nommé évêque de Basilée.

Séminaire des Missions Etrangères.

Un des buts poursuivis par Pallu avait été de créer un « Séminaire pour la conversion des infidèles », et avant même d'être nommé évêque, en juillet 1658, avec François de Laval et La Motte-Lambert, il demandait à la Propagande l'autorisation nécessaire. Il fallut plusieurs années pour mener à bien cette entreprise que vint faciliter une circonstance heureuse : un Carme déchaussé, Jean DUVAL, né à Clamecy (Nièvre), le 22 avril 1597, fils de DUVAL et demoiselle LECLERC de la FORÊT, en religion BERNARD de SAINTE THÉRÈSE, nommé le 13 février 1640 à l'évêché de Babylone créé en 1638, et chargé des missions de Perse, était arrivé à Ispahan le 7 juillet 1640; le mauvais état de

sa santé l'obligea à rentrer dès 1643 en France où il resta désormais et on lui donna un coadjuteur. Il avait acquis certaines propriétés et demeurait à Saint-Germain des Prés-lez-Paris, sur la paroisse Saint-Sulpice, rue de la Fresnaye ou petite Grenelle, jadis rue de la Maladrerie, aujourd'hui rue de Babylone. Moyennant le droit de conserver son logement au Séminaire, une rente viagère de 3,000 francs pour lui, une autre de 500 francs pour son aumônier et le versement après sa mort de 2,000 francs à l'Hôtel-Dieu de Paris et de 500 francs à l'Hôpital général, Bernard de Sainte-Thérèse, le 16 mars 1663, cédait à MM. de MORANGIS et de GARIBAL, procureurs laïques des vicaires apostoliques « en faveur des Missions étrangères, et particulièrement et par préférence de la Perse, et pour la conversion des infidèles, hérétiques, et schismatiques desdits États et pays étrangers... tous les emplacemens, maisons, logemens et bâtimens dudit seigneur Évêque, situez audit Saint-Germain des Prez-lez-Paris, tant en ladite rue de la Fresnaye ou petite-Grenelle, derrière les Incurables, qu'en la rue du Bacq [1] ». Bernard de Sainte-Thérèse mourut à Paris, le 10 mai 1669.

Morangis et Garibal passèrent le contrat de cession le 18 mars 1663 à Michel GAZIL, sieur de la BERNARDIÈRE, de Tours, archidiacre d'Evreux, et à Armand POITEVIN, curé de Saint-Josse à Paris, les procureurs ecclésiastiques chargés de diriger le Séminaire. Sur la demande des quatre procureurs des Lettres Patentes leur furent accordées par le roi en juillet 1663 et elles furent enregistrées le 7 septembre : Louis XIV assigna même au Séminaire une rente de 15,000 francs et l'abbé commendataire de Saint-Germain des-Prés, HENRI, duc de VERNEUIL, qui avait juridiction sur tout le faubourg Saint-Germain, autorisa le 10 octobre 1663, Poitevin et Gazil à établir le Séminaire; ce dernier fut nommé *provisoirement* Supérieur par le prieur de l'Abbaye, le 27 octobre 1663, et à la cérémonie qui eut lieu à cette occasion, Bossuet prêta le concours de sa voix éloquente et prêcha le sermon. Le 11 juin 1664, Vincent de

1. Voir A. LAUNAY, *Doc.*, pp. 303 seq.

Meurs, né à Tonquedec, près Lannion, en 1628, était nommé Supérieur et, le 11 août 1664, il obtenait du légat, cardinal Flavio Chigi, confirmation de l'autorisation d'établir le Séminaire [1]. V. de Meurs conserva ses fonctions jusqu'en 1668, époque à laquelle il eut Gazil pour successeur.

Le duc de Chaulnes, ambassadeur près de Clément IX, à partir de 1666, donna au Pape l'assurance que Louis XIV aiderait les vicaires apostoliques et « qu'il a reçu ordre de lui exprimer la satisfaction particulière éprouvée par le Roi en apprenant que le Saint-Siège veut bien employer des ecclésiastiques français à la conversion des infidèles dans les royaumes de l'Orient, et que, y ayant envoyé des évêques, c'est parmi les sujets de Sa Majesté qu'il lui a plu de les choisir [2] ». Le Saint-Père méritait bien en effet des remerciements de la France, car il venait de porter en sa faveur un coup terrible au monopole du Portugal sur les missions.

Compagnie de Commerce, 1658.

C'est à Pallu que revient l'idée de fonder une Compagnie commerciale qui aurait été réunie avec la Compagnie française de l'Orient et de Madagascar; le projet débute ainsi :

« Quoy que le voyage que l'on entreprend pour la Chine ayt pour principal but la gloire de Dieu et la conversion des âmes, l'on ne laisse d'y joindre l'utile, et pour faire connoistre le profit que l'on en peut recevoir qui est de plus de trois cents pour cent, il est nécessaire d'en sçavoir la disposition et de la manière qu'on le conduit.

» Pour l'exécution de ce dessein l'on fait bastir deux navires, l'un de 300 à 350 tonneaux, l'autre de 200 à 250 tonneaux, que l'on équippe de deux cents mariniers pour la conduite desquels l'on a des pilotes très experts qui ont fait plusieurs fois le voyage.

» L'on a d'autres personnes très intelligentes au com-

1. Sur la fondation du Séminaire des Missions étrangères, voir les ouvrages de l'abbé Adrien Launay : *Histoire générale de la Société des Missions étrangères*. Paris, 1894, 3 vol. in-8.—*Documents inédits relatifs à la Société des Missions étrangères annotés*. S. l. n. d., in-8. — *Lettres de Monseigneur Pallu*, S. l. n. d., 2 vol. in-8.

2. Launay, *Doc.*, p. 523.

merce du pays, l'un desquels y a fait sept voyages et y a demeuré fort longtemps lequel porté d'un zèle de Dieu et de charité se donne pour la conduite de cette affaire.

« L'on a encore une personne riche dans la Hollande qui poussée du même zèle s'applique à apprester toutes choses à faire bastir les navires, et à donner toutes les lumières que l'on peut désirer pour estre pleinement instruit de negoce et prend interets d'une somme notable dans le voyage.

» L'on fait un fond pour cette entreprise de 420,000 livres. »

On comptait 120,000 livres pour les navires et 20,000 livres pour avances aux 200 mariniers; les 280,000 livres restant devaient être employées pour « les deux tiers en Reaux d'Espagne, l'autre tiers en morfil corail rond, rouge, gros et grand ambre, draperies et autres sortes de marchandises, lesquelles marchandises seront rendues à la Chine pour en avoir des soyes de toutes sortes ouvragées et à ouvrager qui s'y trouvent en si grand nombre que le pays en peut beaucoup plus fournir que l'on n'y peut apporter de quoy les avoir. »

Les vicaires apostoliques devaient participer aux frais du premier voyage seulement. Un bateau, le *Saint Louis*, fut construit en Hollande, sur les plans de FERMANEL de FAVERY, riche armateur de Rouen, sous la direction de M. de CHAMESON, mais comme sous Henri IV, les Hollandais, redoutant la concurrence, s'opposèrent à sa livraison et, lorsque sur les instances de notre ambassadeur, M. de Thou, il fut relâché, il se perdit le 19 décembre 1660 dans un ouragan au Texel. Le beau projet de Pallu était à l'eau, c'est le cas de le dire.

Première Compagnie de Chine, 1660.

Toutefois les actionnaires, soutenus par leur foi, ne sont pas découragés par cet échec et, deux ans plus tard, ils forment le projet d'établir une Compagnie pour le voyage de la Chine, du Tong King et de la Cochinchine qu'ils placent sous la direction de Lucas FERMANEL, marchand bourgeois à Rouen, fils de Fermanel de Favery. Le 15 avril 1660, les 23 articles de la Compagnie sont arrêtés; dans le préambule, la foi et le commerce marchent d'accord : « Pour la propaga-

tion de la foy et l'établissement du Commerce dans l'Empire de la Chine, les royaumes du Tong King et de la Cochinchine et Isles adjacentes, les articles cy-après ont esté arrestés entre Messieurs les dénommés au bas des presentes. »

Par l'article Ier on donne pouvoir à Fermanel « de construire et bastir en Hollande ou ailleurs, un vaisseau du port de trois à quatre cents tonneaux, le faire armer et equipper à la manière des Hollandais pour de pareils voyages, le faire envitailler pour autant de temps que le voyage pourra durer, tant pour l'aller que pour le retour, que l'on estime estre de deux ans, et pour cet effect, de se servir de personnes intelligentes ».

Par l'article XIII on marque :

« Comme la principale veüe de cette Société est de faciliter pour son établissement le passage de Messeigneurs les Evêques nommés par Sa Sainteté pour aller travailler à la gloire de Dieu et à la conversion des âmes dans l'Empire et les royaumes cy-dessus dénommés, il a esté arresté qu'on les recevra dans le navire avec leurs missionnaires, domestiques et equipages sans prendre rien pour le fret de leurs hardes, ny pour leurs nourritures, et qu'on les débarquera en un ou plusieurs ports du Tong King, de la Cochinchine ou de la Chine à leur choix. »

En retour, par l'article XIV :

« Les dits seigneurs évêques sont suppliés par toute la Société, en considération de ce bienfait, d'avoir égard dans les pays, à ce que rien ne se divertisse et qu'il soit tenu bon registre des ventes et achapts par les commis préposés à cet effet, afin qu'ils ayent au retour du voyage à rendre bon et fidèle compte de leur gestion, et de donner leurs certifications de la bonne conduite qu'ils auront reconnue en eux. »

Parmi les actionnaires, Fermanel figure pour 40,000 livres, le Cardinal MAZARIN pour 4,000 livres, la Duchesse d'Aiguillon pour 3,000, La Motte-Lambert pour 10,000, ARNAUD DE POMPONNE pour 10,000, Gourville pour 6,000, GUÉNÉGAUD pour 3,000, etc. Les fonds étaient placés entre les mains de L'HOSTE l'aîné et LE COMTE, administrateurs de

l'Hôtel-Dieu pour Paris, et FERMANEL pour Rouen, et le Havre était désigné comme port d'embarquement. Mais les capitaux réunis, 140,000 livres, étaient insuffisants; il en fallait 220,000. La mort de Mazarin en mars 1661 porta un coup funeste à l'entreprise. La Compagnie disparut avant d'être née, et le privilège de son commerce passa à la quatrième Compagnie des Indes Orientales, créée au mois d'août 1664.

Projet de 1663.

Quelques notables marchands de Tours, Nantes, la Rochelle, etc., songent, à l'imitation de FOUQUET, à former une Compagnie de Commerce.

Hermeysteyn.

Le sieur D'HOGENHOUCK, seigneur D'HERMEYSTEYN, ci-devant vice-amiral de la Meuse et Directeur du Commerce des Hollandais en la Chine et au Japon, propose au Roi par l'intermédiaire de Colbert, de s'embarquer à la Rochelle, de se rendre à l'île Dauphin, de là au détroit de Banka ou à l'un des ports de Sumatra et enfin « continuant sa route d'arriver en l'une des villes impériales de la Chine où les Hollandais par une mauvaise conduite, qu'ils n'ont pu réparer depuis, n'ont pu faire un établissement, auquel lieu le d. S^r^ d'Hermeysteyn se fait fort d'être bien reçu, à cause que durant son séjour et sa longue direction qu'il a eue au Japon et à la Chine dans la province et ville de Fo Kien, il a eu une très étroite correspondance avec les plus riches marchands du pays ».

Dans un autre mémoire, Hermeysteyn propose de remonter par la rivière de Nan King. « C'est en cette ville, dit-il, qu'on fait le plus grand commerce du pays. Les Hollandais pour l'avoir commencé à Canton et à Fou Kien qui sont deux villes de guerre, où l'on entretient les troupes de l'Empereur, n'ont pu être reçus à Nan King, quelque tentative qu'ils aient faite depuis pour réparer leur mauvaise conduite. Et comme ceux de cette ville ont conçu de l'indignation contre eux, ils recevront avec joie le commerce de la France pour le plaisir qu'ils auront à les mortifier. »

Quatrième Compagnie des Indes Orientales, 1664.

COLBERT est le véritable fondateur de la Compagnie de 1664. Le 26 mai 1664, avait eu lieu une Assemblée générale où furent rédigés les articles de la Compagnie, approu-

vés par le Roi le 29 mai; le fonds social devait être de 15,000,000 de livres.

Au mois d'août 1664 Louis XIV donnait, à Vincennes, un édit en 47 articles établissant une nouvelle Compagnie pour le Commerce des Indes Orientales pouvant (art. XXVII) « naviger & négocier seule, à l'exclusion de tous nos autres Sujets, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusques dans toutes les Indes & Mers Orientales, même depuis le Détroit de Magellan et le Maire, dans toutes les Mers du Sud, pour le temps de 50 années consécutives, à commencer du jour que les premiers Vaisseaux sortiront du Royaume, pendant lequel temps, il est fait très-expresses défenses à toute personne de faire la dite Navigation & Commerce, à peine contre les Contrevenans, de confiscation de Vaisseaux, armes, munitions & Marchandises, applicables au profit de la dite Compagnie ». Tous les sujets du Roi sans déroger à leur noblesse et privilège, pouvaient faire partie pour un minimum de 1000 livres de la Compagnie dont la Direction, établie à Paris, serait composée de 21 Directeurs, dont 9 des villes de provinces, les autres de la capitale, nommés pour sept ans; au bout de cette période, la Direction devait être renouvelée à raison de deux à Paris et un en province par an. Madagascar avec les îles voisines étaient cédés à la Compagnie qui devait y établir des ecclésiastiques. Ces Lettres Patentes furent enregistrées en Parlement le 1er septembre 1664, en la Chambre des Comptes, le 11 et, en la Cour des Aides, le 22.

François Charpentier, fut chargé par Colbert d'exposer ses vues et il rédiga en 1664 son *Discours d'un fidele sujet du Roy touchant l'establissement d'une Compagnie française pour le Commerce des Indes Orientales adressé à tous les Français.*

Deuxième Compagnie de Chine, 1698.

La Compagnie de 1664 n'ayant pas voulu ou n'ayant pu faire usage de son privilège pour la Chine, le céda en 1697, à un sieur Jean JOURDAN DE GROUSSEY ou DE GROUÉE, originaire de Marseille, riche négociant à Paris, poussé par le P. Joachim BOUVET, revenu de Chine la même année; Jourdan représentait un groupe de négociants entrepre-

nants et riches; par un traité du 4 janvier 1698, homologué par Arrêt du Conseil du 22 du même mois, il était accordé à la nouvelle Compagnie JOURDAN, DECOULANGE & Cie la permission de faire un voyage dans les ports de Canton et de Ning Po, à l'exclusion de la Compagnie des Indes Orientales [1].

La Compagnie expédiait son premier navire *l'Amphitrite*, commandé par le chevalier DE LA ROQUE, qui quitta La Rochelle pour Canton, par le Cap de Bonne-Espérance, le 6 mars 1698, avec neuf missionnaires jésuites et le peintre italien GHIRARDINI; il revint en France avec une riche cargaison le 3 août 1700, étant resté en Chine du 5 octobre 1699 au 26 janvier 1700.

Encouragée par ce succès, la Compagnie Jourdan, Decoulange & Cie, signa le 23 octobre 1700 un second traité en treize articles, homologué au Conseil le 9 novembre; les sieurs Jourdan & Cie feront le Commerce de la Chine pendant le tems que doit durer encore le Privilège de la Compagnie des Indes Orientales dans les ports de Canton et de Ning Po seulement; la Compagnie des Indes n'enverra directement de France aucun Vaisseau à la Chine, ni de la Chine en France, mais seulement des Indes à la Chine, où elle ne portera aucunes marchandises de manufacture de France, à la réserve de coraux que les sieurs Jourdan & Cie ne pourront point porter aux deux ports; ils ne pourront apporter de la Chine en France pour y être vendues aucunes sortes de toiles ni de bazins, ni de cangues, ni étoffes de soie ou mêlée de coton, or ou argent ou autres matières, ni brodées de fil et soie; leurs vaisseaux ne pouvaient toucher au Cap de Bonne-Espérance, aux îles de Sainte-Hélène, Ascension, Magelles, Mayottes, Anjouan ou Madagascar, que pour y prendre des rafraîchissements, mais ils ne pouvaient faire aucune escale aux Indes; les sieurs Jourdan & Cie pouvaient sur la porte de leur Bureau établi à Paris mettre par inscription *Compagnie Royale de Chine*.

1. Cl. MADROLLE, *Les Premiers voyages français à la Chine. La Compagnie de Chine* 1698-1719. Paris, Challamel, 1901, gr. in-8. — Archives des affaires étrangères et des Colonies.

L'*Amphitrite*, commandée cette fois par FROGET DE LA RIGAUDIÈRE, quitta Port-Louis le 7 mars 1701 et ne rentra à Brest que le 17 août 1703, avec une cargaison moins riche que la précédente. Dès ce moment, les affaires de la Compagnie étaient en mauvais état. On réussit à intéresser la Société de Saint-Malo et l'armateur Noël DANYCAN, sieur de LÉPINE, le 7 novembre 1701 : le *Chancelier*, commandant NOUEL DES ANTONS, et le *Saint-François*, commandant Joseph DANYCAN, quittèrent Saint Malo le 9 février 1702 pour la Chine ; retardés par la tempête, ils ne quittèrent les côtes que le 6 juin ; ils ne rentrèrent en France qu'en 1704. L'association de la Compagnie de Chine avec Danycan se termina par des procès.

A la suite du second voyage de l'*Amphitrite* et sur l'Arrêt du 9 novembre 1700, des Lettres Patentes du Roi du mois d'octobre 1705, furent expédiées de Fontainebleau et, sur le consentement de la Compagnie des Indes Orientales et l'acceptation de celle de la Chine du 26 janvier 1706, furent enregistrées en Parlement le 1er février suivant.

« Cet Arrêt & ces Lettres portaient que les Intéressés au Commerce de la Chine pourraient exercer librement leur Commerce, sous le nom de *Compagnie Royale de la Chine*, dans les deux Ports dont on a parlé ; qu'ils jouiraient de tous les Droits & Privilèges dont jouissait la Compagnie des Indes Orientales, en conséquence des Edits, Déclarations & Arrêts rendus en sa faveur, lesquels leur seraient communs comme s'ils avaient été rendus avec eux, le tout jusqu'en 1714 ; temps auquel le Privilége de la Compagnie des Indes devait expirer. De plus il leur était permis d'associer à cette Concession telles personnes que bon leur semblerait, aux clauses & conditions dont ils conviendraient, même d'en disposer en tout ou partie, pourvû que ce ne fut qu'en faveur des Sujets du Roi & de son consentement, moyennant quoi ceux avec qui ils traiteraient jouiraient des mêmes Droits, Privilèges & Exemptions[1]. »

La Compagnie de 1705 perdait de l'argent, et pour l'aider Troisième Compagnie de la Chine, 1712-1719.

1. DU FRESNE DE FRANCHEVILLE, *Hist. de la Compagnie des Indes*. Paris, 1746, in-4, p. 93.

à payer ses dettes, sur la fin de son Privilège, le Roi, par Arrêt du Conseil d'Etat du 28 novembre 1712 et par Lettres Patentes, expédiées en conséquence le 19 février 1713, en établit une nouvelle pour tenir son Privilège — qui ne devait commencer qu'au 1er avril 1715 — immédiatement de Sa Majesté et la nomma *Compagnie Royale de la Chine.* Les six Directeurs associés PECQUOT DE SAINT-MAURICE, conseiller du Parlement, MOUCHARD, DUMOULIN, banquier à Paris, DE LA HOUSSAYE, marchand à Rouen, BÉARD, également marchand à Rouen et DUCOUDRAY, tous de Saint-Malo, avaient un fonds de 900,000 livres; leur Privilège de 50 années les autorisait à l'exercer dans *tous* les Ports de la Chine, indépendamment d'aucune autre Compagnie, & aussi exclusivement à tous autres.

La nouvelle Compagnie obtint l'autorisation de faire partir de Saint-Malo dès février 1713, le *Martial* pour le Chili et les mers de Chine; il revint à Ostende en 1718; le *Jupiter* revint à Gênes en 1718. Le chevalier LANDAIS, négociant et armateur de Saint-Malo, un des Directeurs de la Compagnie, fut chargé seul des armements; le 20 janvier 1718, il fit partir de Saint-Malo par le Cap, le vaisseau *Comte de Toulouse,* rentré le 20 juillet 1720, après la suppression de la Compagnie par l'édit de mai 1719, quoiqu'elle dût durer encore 46 ans; par arrêt rendu au Conseil le 6 août 1720, la cargaison fut vendue publiquement.

Le navire le *Grand Dauphin* était revenu de Chine à Saint-Malo au mois d'octobre 1713, avec un chargement considérable de soies. Le Roi voulant soutenir et protéger de plus en plus les Manufactures du royaume, et, considérant que rien ne leur est si préjudiciable que l'introduction et le débit des toiles de coton blanches, teintes ou peintes, Mousselines et Étoffes des Indes, de la Chine et du Levant, renouvelant les arrêts du 27 août 1709, 11 juin 1714 et 20 janvier 1716, ordonnait par un nouvel arrêt du 28 février 1716, que *toutes* ces étoffes fussent brûlées. On comprend l'effet désastreux de ces mesures sur le commerce de la Chine.

La Compagnie des Indes, mal régie, avec des fonds insuffisants, empruntait de l'argent à l'intérêt excessif

de 10 % ; à certaines époques elle avait pris de l'argent à la grosse aventure à 5 % par mois. Dans l'édit de mai 1719, il est dit qu'au « lieu d'employer à l'agrandissement du commerce le Privilège exclusif qui lui avait été accordé pendant cinquante années, et les secours réitérés d'argent et de vaisseaux que le feu Roi lui avait donnés, après avoir contracté des dettes dans le Royaume et aux Indes, a totalement abandonné sa Navigation, et s'est déterminée à céder son Privilège à des Particuliers, moyennant dix pour cent du produit des ventes en France, et cinq pour cent des Prises, et la retenuë des cinquante livres par tonneau des Marchandises de sortie, et des soixante quinze livres de celles d'entrées, qui lui avaient été accordées par forme de gratification ».

Compagnie d'Occident, 1717.

Au mois d'août 1717, le Roi donnait à Paris des Lettres Patentes en forme d'édit portant établissement d'une Compagnie de Commerce sous le nom de *Compagnie d'Occident* autorisée à faire pendant l'espace de 25 années le Commerce de la Louisiane.

Édit de 1719.

Par édit du Roi de mai 1719, en treize articles, les Privilèges des Compagnies des Indes de 1664 et de la Chine furent supprimés et réunis avec celui de la Compagnie d'Occident, qui prit le nom de *Compagnie des Indes*. Il fallut un grand nombre d'années pour régler les affaires de la Compagnie de Chine ; la liquidation n'était pas terminée en 1735. Le Privilège exclusif du commerce de Guinée aboli en 1713, fut rétabli en 1720 au profit de la nouvelle Compagnie des Indes dont nous reparlerons plus tard.

CHAPITRE XXIV

K'ang Hi (Suite).

Les Jésuites à Pe King.

A L'INFLUENCE que la France exerçait par son commerce et le Séminaire des Missions étrangères, allait s'ajouter celle qu'elle aurait à Pe King par la création dans cette ville de la mission des Jésuites restée célèbre.

Dès 1684, on avait songé à Paris à envoyer en Chine des Jésuites pour y faire des observations astronomiques afin de compléter celles qui étaient exécutées par des membres de l'Académie des Sciences dans divers pays d'Europe, d'Afrique et d'Amérique. Colbert fit appeler le P. DE FONTANEY avec CASSINI pour lui communiquer ses vues : « Les sciences, mon Père, dit le ministre, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie et de vos amis. Mais comme le désir de convertir les infidèles et de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos Pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterois qu'ils se servissent de l'occasion, et que, dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Evangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts [1]. »

Le projet abandonné à la mort de Colbert (6 sept. 1683) fut repris dans les circonstances suivantes par le marquis de LOUVOIS, son successeur dans la charge de Surintendant des bâtiments, et Directeur des Sciences, Arts et Manufactures de France.

Le P. Philippe COUPLET, Jésuite de Malines, envoyé en Europe pour la question des rites, avait été chargé par le

1. *Let. de Fontaney au P. de La Chaise,* 15 février 1703; *Let. édit.*, IV, p. 82.

P. Ferdinand VERBIEST d'une lettre au P. de Fontaney pour l'inviter à venir en Chine.

COUPLET s'était embarqué à Macao (5 décembre 1681) sur un navire hollandais pour défendre à Rome les intérêts de sa Compagnie. Débarqué en Hollande (octobre 1682), il se rendit en Italie en passant par Paris. Là, LOUVOIS et le duc du MAINE se résolurent à lui confier la liste de leurs *desiderata* sur la Chine ; il est probable que le Roi et le P. de la CHAISE pensèrent que, les intérêts de la France étant d'accord avec ceux de la religion et de la science, il serait mieux de confier à des Français qu'à des étrangers le soin de faire à Pe King des recherches pour le succès desquelles le roi de Portugal n'était pas moins zélé que le Fils aîné de l'Eglise.

On fit choix pour remplir cette mission des Jésuites Guy TACHARD, qui resta au Siam, Jean DE FONTANEY, Joachim BOUVET, Jean-François GERBILLON, Claude DE VISDELOU et Louis LE COMTE. Ils s'embarquèrent à Brest le 1er mars 1685 sur l'*Oiseau*, commandé par M. DE VAUDRICOURT, avec le Chevalier de CHAUMONT, ambassadeur du roi à Siam, et partirent le surlendemain. Ils arrivèrent en Chine le 23 juillet 1687 et à Pe King le 7 février 1688 ; Verbiest était mourant ; les nouveaux venus assistèrent le 11 mars à ses funéraillles. A partir de 1700 seulement la Mission française fut séparée complètement de la Mission portugaise ; en effet le 3 novembre de cette année le P. GERBILLON, Supérieur, reçut du Général de la Compagnie de Jésus, Thyrse GONZALEZ, les pouvoirs de Vice-Provincial pour tous les Jésuites français de Chine.

Les Supérieurs de la Mission française à Pe King furent, après le P. Jean de FONTANEY (1687), les Pères Jean-François GERBILLON (1699), François-Xavier DENTRECOLLES (1706), Julien Placide HERVIEU (1719), Joseph LABBE (1736), Julien Placide HERVIEU (1740), Valentin CHÂLIER (1745), Jean Sylvain DE NEUVIALLE (1747), Louis-Marie DU GAD (1752), Jean Sylvain DE NEUVIALLE (1757), Joseph Louis LE FEBVRE (1762), Jean-Baptiste DE LA ROCHE (1769), enfin François BOURGEOIS, en fonction au moment de la

suppression. Le Père Bourgeois, avait été chargé de la mission par le P. Le Febvre lorsque celui-ci repassa en France; nommé Supérieur en 1770, à cause de ses talents, de sa capacité et de ses autres bonnes qualités, il avait été Supérieur pendant plus de vingt ans à Pont-à-Mousson, où il y avait alors plus de quatre-vingts Jésuites. Le P. LEFEBVRE était chargé des affaires de la mission à Canton; lorsqu'il quitta cette ville pour rentrer en France, le P. SIMONETTI, Procureur de la Propagande, put le remplacer, grâce au crédit du P. de Ventavon à la Cour.

En 1693, K'ang Hi étant tombé malade, guérit grâce au quinquina dont les PP. de Visdelou et de Fontaney avait apporté à la Cour une livre envoyée de Pondichéry par le P. DOLU. Les Pères Gerbillon, de Fontaney et Bouvet lui firent prendre ce médicament et l'empereur les récompensa en leur faisant don, le 4 juillet 1693, d'une maison dans le Houang Tch'eng « qui avait appartenu à un gouverneur du prince héritier, qu'on avait exilé, et dont les biens avaient été confisqués. Il ordonna au tribunal des édifices publics d'y faire toutes les réparations et les changements qu'ils demanderaient; et les ayant fait venir au palais, il les admit en sa présence [4 juillet 1693] et les assura de sa protection. Il fit remettre au P. Bouvet des présents pour le roi de France, en lui recommandant d'informer ce monarque de la faveur qu'il venait de lui accorder [1] ». Les Jésuites prirent possession de la maison le 12 juillet; un an après K'ang Hi leur donna un grand emplacement pour bâtir une église, qui fut inaugurée le 9 décembre 1703 et détruite en 1827; en outre le roi de France envoya un riche mobilier et des instruments de mathématiques.

En 1692, K'anghi avait rendu deux décrets en faveur de la religion chrétienne :

1° Le 30e jour de la 1re lune de la 31e année de K'ang Hi [17 mars 1692], moi I-SANG-NGO, secrétaire d'Etat, et autres [membres du Conseil privé], nous avons reçu le décret suivant : « Les hommes de l'Occident [les missionnaires] ont mis en bon ordre le calcul du calendrier; au moment de

1. MAILLA, XI, p. 171-2.

la guerre, ils ont réparé les anciens canons et en ont fabriqué de nouveaux; ils se sont ainsi dépensés pour le bien de l'Empire et se sont donné beaucoup de peine. D'ailleurs la religion catholique ne contenant rien de mauvais ni de déréglé, ses adhérents doivent comme de coutume continuer à la pratiquer en liberté. Nous ordonnons de rapporter les mémoires et délibérations [contre la dite religion] faits précédemment par le Ministère [des Rites]. De plus, Nous vous enjoignons à vous, membres du Conseil privé, de vous réunir à ceux du Ministère des Rites pour délibérer en assemblée plénière, et de Nous en faire un rapport. — Respect à ceci ! »

2° Le 2e jour de la 2e lune de la 31e année de K'ang Hi (19 mars 1692), nous, I-SANG-NGO, secrétaire d'Etat, et autres membres du Conseil privé, nous avons reçu le décret suivant : « Les membres du Ministère des Rites, après délibération, Nous ont précédemment proposé de conserver les anciennes églises de la religion catholique bâties dans les provinces, et de permettre aux hommes de l'Occident [aux missionnaires] l'exercice de leur religion; déjà Nous avons accordé ce qui nous était proposé. A présent ces hommes, après avoir mis en bon ordre le calcul du calendrier, et, au moment de la guerre [contre Wou San-kouei], réparé les anciens canons, fabriqué des nouveaux, employant leurs forces pour l'Empire et se donnant beaucoup de peine, ont dernièrement suivi l'expédition militaire contre les Russes, et dans l'arrangement final de l'affaire bien mérité de l'Empire. De plus il n'y a rien dans la conduite des missionnaires de mauvais ni de déréglé. Si donc, considérant leur religion comme une secte perverse, on la prohibait, ce serait punir des innocents Vous, membres du Conseil privé, joignez-vous à ceux du Ministère des Rites, délibérez ensemble sur cette affaire, et présentez-Nous un rapport. — Respect à ceci [1] ! »

Un rapport fut rédigé en conséquence et approuvé par l'Empereur le 22 mars.

K'ang Hi avait étudié l'arithmétique, les éléments

1. *Kiao-ou Ki-lio*, pp. 2-4

d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie avec les PP. Antoine Thomas, Gerbillon et Bouvet, qui composèrent sur ces sujets des traités en mandchou; l'Empereur pendant quatre ou cinq ans passa avec eux deux heures le matin et deux heures le soir pour étudier.

La Mission française devait fournir au Palais un interprète pour les langues européennes, des peintres, des horlogers, des physiciens.

Peu de temps après l'arrivée des Jésuites français à Pe King, le Pape Alexandre VIII, le 10 avril 1690, par les bulles *Romani Pontificis* et *Romanus Pontifex*, créait les diocèses de Macao, Nan-King et Pe King. Le bref du 23 octobre 1696 d'Innocent XII, réduisait la juridiction de l'évêque de Macao aux provinces de Kouang Toung et de Kouang Si et à Haï Nan.

En dehors des trois diocèses dont les évêques étaient à la nomination du Portugal, le Saint-Siège nommait des vicaires apostoliques avec le titre d'evêques *in partibus;* les missionnaires de Chine relevaient soit des évêques, soit des vicaires apostoliques. Le 15 octobre 1696, le Chan Si et le Chen Si, détachés du diocèse de Pe King formèrent un vicariat apostolique dont le premier titulaire fut le Franciscain Basilio Brollo, de Gemona, qui mourut le 16 juillet 1704.

Ce démembrement était causé par l'impossibilité pour l'évêque de Macao de faire face aux besoins des missions grandissantes de l'Extrême-Orient; ces trois évêchés dépendaient théoriquement de l'archevêché de Goa et du Protectorat portugais, mais en pratique ils relevaient de la Propagande et c'est de cette Congrégation, créée le 22 juin 1622 par la bulle *Incrustabili* de Grégoire XV, qu'ils recevaient leurs pouvoirs et avec laquelle ils correspondaient directement. La création de la Sacrée Congrégation de la Propagande avait porté un grand coup à l'influence portugaise; la nomination en 1658 des trois vicaires apostoliques français, François Pallu, évêque d'Héliopolis, Pierre de la Motte-Lambert, évêque de Béryte, Ignace Cotolendi, évêque de Metellopolis, fut une nouvelle atteinte aux prérogatives du Portugal; la création en Chine en 1680 et 1696 de

vicaires apostoliques, remplissant les fonctions d'évêques, lui porta un coup plus sensible encore, car ils échappaient à la juridiction des évêques. L'envoi par Louis XIV des Jésuites français qui, pour le temporel, relevaient du roi de France, amoindrissait encore le Protectorat portugais qui, comme nous le verrons plus loin, recherchait toutes les occasions de regagner le prestige et l'influence perdus.

Premier voyage de l'Amphitrite.

Le 4 nov. 1698, arrivèrent en Chine où il ne restait que Visdelou, Fontaney et Gerbillon, sur l'*Amphitrite*, onze Jésuites accompagnant le P. Bouvet qui regagnait sa mission : Les PP. Charles DE BROISSIA, Charles DOLZÉ, Philibert GENEIX, Dominique PARRENIN, Louis PERNON, Joseph Marie DE PRÉMARE, Charles RABORDER, Jean-Baptiste REGIS et le frère Charles DE BELLEVILLE; au Cap de Bonne-Espérance, l'*Amphitrite*, ayant rencontré l'escadre de M. DES AUGERS qui se rendait aux Indes, prit à son bord les PP. Jean DOMENGE et Ignace-Gabriel BABORIER, laissant les PP. Jean François FOUCQUET et François-Xavier DENTRECOLLES, ainsi que le frère Pierre FRAPPERIE qui arrivèrent en Chine, les deux premiers le 24 juin 1699, le dernier le 7 août 1700.

Second voyage de l'Amphitrite.

Le 7 mars 1701, l'*Amphitrite* partait de Port-Louis pour son second voyage en Chine; son commandant était M. DE LA RIGAUDIÈRE, qui emmenait pour être premier Directeur de la Compagnie, M. FITZGERALD et ses seconds PECHEBERTI, FRANCE et MARTINEAU ainsi que le P. de Fontaney avec huit Jésuites : les PP. Cyr CONTANÇIN, Emeric DE CHAVAGNAC, Jérôme FRANCHI, Pierre DE GOVILLE, Pierre JARTOUX, Joseph LECOULTEUX, Louis PORQUET, Pierre Vincent DU TARTRE, et le frère Jacques BROCARD.

En juillet 1701, les PP. Charles de Broissia *(Si Wei)* et Alexis Gollet *(Ko Wei-li)*, venant du Kiang Si, se rendirent à Ning Po et y achetèrent un terrain pour y élever une église; malgré l'édit de la 2e lune de la 31e année de K'ang Hi (1692), le vice-roi s'opposa à cette construction, mais un jugement de la 8e lune de 1702 du Tribunal des Rites lui enjoignit de ne pas s'écarter de la teneur de l'édit. On jugera du développement des missions par ce fait qu'au commen-

cement de 1704, il y avait sept églises à Canton : une des Jésuites portugais, la première et la plus ancienne, deux des franciscains, deux des Missions étrangères, une des Augustins, une des Jésuites.

Les Rites Chinois.

La question des rites chinois forme un chapitre des plus intéressants de l'histoire de la prédication du christianisme dans l'Empire du Milieu; elle offre également une grande importance religieuse et politique, car de son règlement pouvait dépendre le mouvement de l'expansion du catholicisme en Chine, et si l'on songe que, pendant fort longtemps, ce fut par les missions seulement que la diffusion des idées occidentales put se produire dans l'intérieur du pays. Au moyen âge, en Chine, le christianisme fut essentiellement une religion étrangère, non seulement par son origine, mais aussi par ses prosélytes : à de rares exceptions près, ceux-ci en effet n'étaient pas les autochtones, mais bien les innombrables fonctionnaires amenés à leur suite par les khans mongols. Il en fut tout autrement, lorsqu'à la fin du XVI[e] siècle, les Jésuites pénétrèrent en Chine; leur action devait se faire sentir sur la population chinoise elle-même; ils se trouvaient par suite en présence de religions indigènes, auxquelles ils devaient chercher à arracher des adeptes pour les rattacher à leurs propres croyances.

La Chine possède, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire ici, trois religions, *San Kiao,* qui sont le *Jou Kiao* (religion des Lettrés), le *Tao Kiao* (religion des taoïstes, disciples de Lao Tseu) et le *Fo Kiao* (religion de Fo, bouddhisme). Les deux dernières sectes importaient peu aux missionnaires, mais il n'en était pas de même de la religion des Lettrés, qui par les devoirs qu'elle imposait à ceux qui lui appartenaient, c'est-à-dire à tous les fonctionnaires, paraissait offrir une barrière infranchissable à tout recrutement chrétien.

Le P. Ricci, fondateur de la mission des Jésuites de Peking, au commencement du XVII[e] siècle, remarque : « Le vrai temple des Lettrés est celui de Confucius; la loi veut, en effet, qu'on lui en élève un dans toutes les villes, au lieu que nous appelons l'École. A ce temple, très somp-

tueux, est adossé le palais du magistrat auquel sont soumis ceux qui ont déjà le premier grade dans les lettres. A la place d'honneur, dans le temple, est la statue de Confucius ou bien une tablette bien travaillée portant son nom en lettres d'or, et à ses côtés sont les statues ou les noms d'autres sages qui ont été ses disciples et sont également tenus pour saints. C'est là que les magistrats de la ville et les gradués viennent, à toutes les néoménies et aux pleines lunes, pour faire à Confucius leurs génuflexions, allumer les chandelles en son honneur et mettre de l'encens dans le brûle-parfums placé devant l'autel. De même, à l'anniversaire de sa mort [et] à certaines dates de l'année, ils lui offrent des animaux tués et d'autres choses qu'ils mangent ensuite en grande solennité. Tout cela, ils le font pour remercier Confucius de l'excellente doctrine qu'il leur a laissée dans ses livres, par le moyen desquels ils ont obtenu leurs mandarinats et leurs grades. Mais ils ne lui font aucune prière et ne lui demandent rien, non plus qu'à leurs ancêtres défunts. »

Le P. Ricci a écrit encore : « Cette religion n'admet pas d'idoles, mais honore seulement le Ciel et la Terre ou le Roi du Ciel... A cet Être suprême du Ciel qu'ils reconnaissent, les Lettrés n'érigent aucun temple ; ils ne lui ont consacré aucun lieu pour l'y adorer. Conséquemment, ils n'ont ni prêtres, ni ministres de la religion, ni rites solennels à garder par tous, ni préceptes ou commandements imposés, ni chef spirituel, chargé de déclarer ou promulguer leur doctrine et de châtier ceux qui la transgressent. De même, ils ne récitent jamais de prières ni en commun, ni en particulier. Bien plus, ils prétendent que l'Empereur seul doit offrir ces hommages et sacrifier au Roi du Ciel... Le vrai temple des Lettrés est celui de Confucius ».

Ricci, d'ailleurs, s'attarda peu à ces discussions religieuses, car il sentait fort bien que, pour faire accepter une nouvelle religion à la Chine, il ne fallait pas heurter de front un culte séculaire, qui avait donné sa forme au système social et partant au système administratif du Céleste Empire.

A côté des religions d'État se dressait le culte populaire

et universel des Ancêtres, c'est-à-dire l'hommage rendu par les Chinois de toutes les classes à leurs ascendants, culte qui avait pour base la piété filiale, fondement de la famille chinoise, à la tête de laquelle se trouve l'Empereur lui-même, Fils du Ciel. Ce culte que nous avons décrit (I, pp. 171 seq.) était-il compatible avec l'enseignement du culte catholique?

Il y avait enfin une troisième difficulté dans l'évangélisation en Chine, difficulté facile à régler lorsque le Souverain Pontife en serait saisi : c'était celle de savoir par quel mot chinois on désignerait Dieu. Serait-ce *Chang Ti*, l'Être suprême? *T'ien*, le Ciel? *T'ien Tchou*, le Seigneur du Ciel? *Chen*, l'Esprit? etc. Nous verrons que le Pape choisit l'appellation *T'ien Tchou* pour désigner la Divinité.

Nous avons vu que le P. Ricci s'était, somme toute, fort peu préoccupé du caractère du culte rendu à Confucius et aux Ancêtres. Il en fut tout autrement lorsqu'à sa mort, le 11 mai 1610, le P. Nicolas Longobardi lui succéda comme Supérieur de la Mission. Longobardi explique ses doutes de la manière suivante :

« Il y a plus de vingt-cinq ans que le *Xangti* de la Chine (terme qui signifie le Roi d'en haut) commença à me faire quelque peine, parce qu'à mon entrée dans le Royaume, ayant lû selon la coûtume de nostre Compagnie les Quatre Livres de Confucius, je remarquay que l'idée que divers Commentateurs donnoient du *Xangti* estoit opposée à la nature divine. Mais comme nos Peres, qui depuis long-tems faisoient de la Mission, m'avoient dit que le *Xangti* estoit nostre Dieu, je rejettois mes scrupules, & je m'imaginois, que la difference qui se trouvoit entre le Texte ainsi entendu, & les Commentaires Chinois, venoit de l'erreur de quelque Interprete, qui n'avoit pas bien pris le sens du Texte, & qui s'estoit éloigné de la doctrine des Anciens. Je demeuray dans cette pensée pendant les treize premières années de mon séjour en la ville *Xao-cheu*, sans m'éclaircir, comme je le devois, sur ces difficultez, & sans le pouvoir mesme, parce que nos Peres estoient dispersez dans les autres maisons de nostre Compagnie. »

Longobardi fut prévenu par une lettre du Père Pasio, Visiteur du Japon, que certains livres composés en chinois par les Jésuites renfermaient des erreurs semblables à celles des païens. Longobardi se mit donc à étudier la question plus à fond et exprima ses doutes, partagés par un de ses confrères, le P. Sabathino de URSIS, dans un *Traité sur quelques points de la Religion des Chinois.* Le travail du P. Longobardi n'exerça d'ailleurs aucune influence sur les affaires, car il resta manuscrit et ne fut imprimé qu'en 1676, en espagnol, par le P. Navarrete, et en français, en 1701, à Paris, par les adversaires des Jésuites.

L'orage ne devait éclater que sous l'administration du P. Emmanuel DIAZ (Junior) qui, en 1626, avait remplacé en qualité de vice-provincial le P. Longobardi, qui ne devait mourir à Pe King que le 11 décembre 1654, et rétracta ce qu'il avait dit sur les rites chinois au début de sa carrière. En effet, la venue de religieux appartenant à d'autres ordres allait bouleverser la quiétude dans laquelle vivaient les Jésuites. En 1631 arrivaient au Fou Kien les dominicains Angelo COQUI et Thomas SERRA et, deux ans plus tard, Jean-Baptiste MORALEZ, également dominicain, et le franciscain Antoine de Sainte-Marie : celui-ci, hostile aux rites, écrivit un *Traité sur quelques points importants de la Mission de la Chine,* adressé au R. P. Louis da GAMA, jésuite, Visiteur des Provinces de la Chine et du Japon, qui ne vit le jour qu'en 1701, avec celui du P. Longobardi, dans lequel il arrivait à la conclusion suivante :

« Cette expérience nous doit persuader que quelques obstacles & quelques difficultez que nous appréhendions de trouver dans l'entreprise de détourner les Chinois, & particulièrement les Mandarins & les Lettrez du culte ancien & universel qu'ils rendent à Confucius & aux Ancêtres, nous ne devons ni le tolérer, ni nous abstenir d'en faire voir la superstition avec beaucoup de douceur & de bonnes raisons, laissant à Dieu le soin de faire réussir nos travaux. Car si nous nous ménageons sur cet article, nous attaquons le premier Commandement du Décalogue, & nullement le quatrième. Je ne dis pourtant pas qu'on

doive agir sans circonspection & sans mesure, sçachant bien que les choses morales ont leur étendue & leur degrez. »

La fougue des nouveaux venus ne tarda pas à exciter la colère des autorités chinoises, et Dominicains et Franciscains, d'ailleurs peu nombreux, furent expulsés de Chine (1637). Moralez adressait en 1639 au P. Emmanuel Diaz (Jr.), Visiteur des Jésuites, un mémoire en douze articles sur les rites chinois; le P. Diaz ayant différé sa réponse, Moralez partit pour Rome, où il arriva en 1643, et, le 12 septembre 1645, obtenait du pape Innocent X un décret prohibant les rites, qu'en 1649, Moralez notifia au Provincial des Jésuites en Chine.

Les Jésuites de Chine ne se tinrent pas pour battus; en 1651, ils envoyaient à Rome un de leurs pères, Martin Martini, du Trentin, qui obtenait du pape Alexandre VII, le 23 mars 1656, un décret contradictoire, approuvant les Jésuites. Le voyage de Martini dura beaucoup plus longtemps qu'on pouvait le penser, et les retards que le mauvais temps apporta à sa mission servirent utilement la science; en effet, poussé sur la côte de Norvège par la tempête, Martini ne put arriver à Rome qu'en passant par la Hollande et après avoir traversé l'Allemagne. Son séjour en Hollande eut un double résultat : celui de lui faire publier dans la collection de Blaeu son célèbre *Atlas Sinensis* et de lui faire faire la connaissance de l'illustre savant Jacques Golius.

Cependant Moralez ne désarmait pas; en 1661, il adresse un nouveau mémoire à la Sacrée Congrégation à Rome; le 13 novembre 1669, le P. Jean de Polanco obtenait un décret, confirmé le 20 novembre de la même année par Clément IX. Cependant Moralez était mort en 1664 et Navarrete lui succéda comme Préfet de l'Ordre en Chine. Une persécution générale éclate en 1665; les missionnaires qui sont exilés au Kouang Toung, sans distinction d'ordres, au nombre de vingt-trois, se réunissent chez les Jésuites; en 1667, tous, Franciscains et Dominicains, y compris Navarrete, sauf le P. Antoine de Sainte-Marie, franciscain, promettent d'adopter la pratique des Jésuites; ceci n'empêche

pas que six ans plus tard, Navarrete se rend à Rome et qu'en 1676, il publie le premier volume de ses *Tratados historicos*, dans lequel il prend les Jésuites à partie. Mais il trouve un adversaire dans sa propre congrégation : le dominicain Grégoire LOPEZ, évêque de Basilée, et Chinois de naissance, adresse le 18 août 1686, à la Sacrée Congrégation, un traité en faveur des Jésuites. Le terrain allait changer de théâtre et d'acteurs. Les Jésuites sont attaqués en 1682 par l'ouvrage *La Morale pratique des Jésuites*, qui eut de nombreuses éditions. Le P. Michel LE TELLIER y répondit en 1697 par son livre : *Défense des Nouveaux Chrestiens et des Missionnaires de la Chine, du Japon & des Indes contre deux Livres intitulez la Morale pratique des Jésuites & l'Esprit de M. Arnaud*, qui recevait l'approbation de l'abbé de BRISACIER, approbation d'ailleurs révoquée par son auteur, le 20 avril 1700. En 1698, le P. Charles LE GOBIEN écrivait l'*Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine, en faveur de la Religion Chrestienne : avec un eclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent a Confucius & aux Morts*. L'ouvrage de Le Gobien était une suite des *Nouveaux Memoires sur l'Etat présent de la Chine*, du P. Louis Le Comte, qui avaient paru en 1696.

Entre temps, excédé de cette question irritante, le Pape crut bien faire de confier à un prêtre des Missions étrangères, docteur en Sorbonne, Charles MAIGROT, le soin de lui faire un rapport. Maigrot, nommé vicaire apostolique du Fou Kien et évêque de Conon, quoique placé dans un milieu extrêmement défavorable pour l'étude qui lui était ordonnée, lança, le 26 mars 1693, un trop fameux mandement, dans lequel il n'hésitait pas à critiquer la décision du pape Alexandre VII : « Nous déclarons, disait-il, que l'exposé des demandes proposées au pape Alexandre VII sur les points de controverse qui partagent les ouvriers évangéliques de cette mission, n'est pas véritable en plusieurs articles, et qu'ainsi les missionnaires ne peuvent s'appuyer sur les réponses que le Saint-Siège a faites à ces demandes, quoiqu'elles soient vraies et sages par rapport aux circonstances exposées dans les doutes. » Non seulement les

Jésuites, mais aussi les évêques de Nan King, d'Ascalon, et de Macao, protestèrent contre ce mandement.

L'abbé QUEMENER, des Missions étrangères, envoyé à Rome dès 1690, présente en 1696, à Innocent XII, le mandement de Maigrot, accompagné d'une requête pour demander que le Saint-Siège réglât ce qui lui plairait sur ce mandement. Le 19 mars 1697, Nicolas CHARMOT, procureur des Missions étrangères, remettait un premier mémoire à la Sacrée Congrégation du Saint-Office; les Jésuites ripostèrent par plusieurs mémoires en latin et en italien. Le 3 juillet 1697, le Saint-Office demandait à Charmot un nouveau mémoire; Charmot remettait le traité *Veritas facti,* suivi de plusieurs autres, tandis que les Jésuites adressaient un placet à l'empereur K'ang Hi pour réclamer sa protection et son avis autorisé. Le 16 avril 1699, avait lieu la première réunion des cardinaux chargés par Innocent XII d'examiner les affaires des cérémonies chinoises; le 10 avril 1700, paraît une *Lettre de Messieurs des Missions Étrangères au Pape sur les idolâtries et sur les superstitions chinoises.* Le 8 mai suivant, la Faculté de Théologie de Paris faisait une déclaration et le 18 octobre, elle censurait les *Nouveaux Memoires* du P. LE COMTE, l'*Histoire* du P. Le Gobien, et la *Lettre au duc du Maine sur les Cérémonies de la Chine,* publiée par le P. Le Comte en 1700.

Ce fut un beau tapage. D'autant plus que le P. Le Comte était le confesseur de la duchesse de Bourgogne.

Saint-Simon écrit en 1700 [1] : « Les disputes de la Chine commençoient à faire du bruit sur les cérémonies de Confucius et des Ancêtres, etc., que les Jésuites permettoient à leurs néophytes, et que les Missions étrangères défendoient aux leurs : les premiers les soutenoient purement civiles; les autres, qu'elles étoient superstitieuses et idolâtriques. Ce procès entre eux a eu de si terribles suites, qu'on en a écrit des mémoires fort étendus, et des questions et des faits, et on en a des histoires entières. Je me contenterai donc de dire ici que les livres que les Pères Tellier et Le

1. *Mémoires,* éd. BOISLISLE, VII, pp. 165 et suiv.

Comte avoient publiés sur cette matière furent déférés à la Sorbonne par les Missions étrangères, et qu'après un long et mûr examen, ils furent fortement condamnés : tellement que le Roi alarmé que la conscience de Mme la duchesse de Bourgogne fût entre les mains du P. Le Comte, qu'elle goûtoit fort, et la Cour aussi, il le lui ôta, et, pour un salve-l'honneur, les jésuites l'envoyèrent à Rome, et publièrent que, de là, après s'être justifié, il retourneroit à la Chine. La vérité fut qu'il alla à Rome, mais qu'il ne s'y justifia, ni ne retourna aux missions. »

Les presses de Cologne, de Paris, de Rome, de Louvain, de Venise ne suffisent pas à imprimer les traités, pamphlets, décrets, censures, arrêtés, éclaircissements, histoires, réponses, lettres, mémoires qui débordent des encriers des Jésuites, des membres des Missions étrangères, des Dominicains et des prêtres du clergé séculier ; c'est par centaines qu'il faut compter ces productions, dont le ton de quelques-unes atteint à une violence connue seulement dans les controverses ecclésiastiques ; cependant les Jésuites sont battus, mais ils luttent néanmoins ; ils ont en leur faveur une carte qu'ils se gardent de négliger ; à des théologiens savants, mais peu pratiques, ils opposent des arguments de lettrés confucianistes ; aux discours latins, ils opposent des textes chinois, et à l'opinion du Pape, ils répondent par l'avis de l'empereur de la Chine, et l'empereur de la Chine est le premier lettré de son royaume, auteur du fameux dictionnaire *K'ang Hi Tseu-tien,* dont on se sert encore aujourd'hui dans son pays, qu'on peut comparer à Louis XIV, tant par la durée de son règne que par l'éclat de ses conquêtes et la protection qu'il sut accorder à la science et à l'intelligence : le célèbre K'ang Hi.

En 1702, Clément XI désignait Charles Thomas MAILLARD de TOURNON, Patriarche d'Antioche, comme Commissaire et Visiteur apostolique général, Légat *a latere* en Chine. Le 20 novembre 1704, la Congrégation du Saint-Office publiait un décret solennel prohibant les cérémonies chinoises, le Pape l'approuva et le légat était chargé de le

promulguer en Chine. Tournon arriva à Canton le 8 avril 1705; il fut bien accueilli à Pe King par l'empereur K'ang Hi, et une première audience particulière lui fut accordée le 31 décembre suivant. Reçu en audience solennelle le 26 juin 1906, le Patriarche eut à répondre aux questions de l'empereur, qui se montra favorable aux Jésuites; l'évêque de Conon, chargé de rédiger ce qu'il trouvait de contraire à la religion chrétienne dans la doctrine de Confucius, écrivit un Mémoire qui indisposa les esprits contre lui : on le taxa d'ignorance, et l'on prétendit qu'il n'avait rien compris aux textes chinois. Maigrot se trouvait naturellement dans une situation défavorable; vicaire apostolique du Fou Kien, étranger aux manières de la Cour, son long séjour dans la province qu'il administrait, où le dialecte que l'on parle est tout à fait différent de celui de Pe King, ne le préparait guère à lutter contre des adversaires versés dans les usages de la Cour, habitués à manier la langue du Nord et soutenus au fond par l'empereur. Le lazariste APPIANI, qui accompagnait Tournon, était trop nouvellement arrivé en Chine, quoiqu'il déployât un zèle, voire une violence extrêmes, pour être d'un grand secours à l'évêque de Conon. Celui-ci trouva un appui inespéré parmi ses adversaires : Claude de Visdelou, l'un des premiers Jésuites envoyés par Louis XIV, prit le parti du légat, mais ils avaient affaire à forte partie. Nous possédons les procès-verbaux des discussions qui eurent lieu sur cette Question des Rites. Le P. STUMPF, et surtout le P. PROVANA, déployèrent une vigueur dans leurs arguments qui produisirent le plus grand effet sur l'empereur.

Et cependant le règlement de la Question des Rites ne fut certainement pas la plus grosse difficulté que rencontra Tournon dans sa mission. Une des principales causes de la mésintelligence qui régnait entre les divers ordres religieux, était la concurrence qu'ils se faisaient les uns aux autres. Dans la même ville se trouvaient aussi bien des églises de Franciscains et de Dominicains que de Jésuites, et toutes ces communautés étaient placées sous la juridiction d'un évêque qui, naturellement, ne pouvait appartenir qu'à une

seule congrégation ; d'où difficultés avec les religieux appartenant aux autres sociétés. Cet état de choses ne pouvait durer sans porter un préjudice grave aux intérêts de la religion ; Tournon avait donc mandat d'organiser des vicariats apostoliques et d'en désigner les évêques parmi les membres de la congrégation affectée à leur territoire administratif. Le Patriarche se heurta à une difficulté qu'il aurait dû prévoir : à la tête des congrégations, se trouvaient des supérieurs ; il n'y avait aucun inconvénient, pour les Lazaristes ou les Missions étrangères, par exemple, qui ne prononcent pas de vœux, que l'évêque fût en même temps le supérieur de la mission ; il n'en était pas de même des Jésuites. Le désir de leur fondateur, qui pour eux était un ordre, était que sa Société relevât du Pape directement et qu'aucun de ses membres ne fût élevé à l'épiscopat, pour éviter précisément une rivalité entre l'autorité ecclésiastique représentée par l'évêque et l'autorité religieuse, représentée par le supérieur.

Sans doute, il y eut et il y a des Jésuites évêques, et même cardinaux, mais ils n'ont accepté ces hautes dignités que sur l'ordre formel du Souverain Pontife, forcés, pour ainsi dire. Tournon voulut élever à l'épiscopat un certain nombre de Jésuites, qui déclinèrent cet honneur : il n'osa nommer un évêque à Pe King, la France, à cause de ses missionnaires, et le Portugal, à cause de ses anciens droits, revendiquant également un siège pour leurs nationaux ; mais en 1707, il sacra le P. Antoine da SILVA comme administrateur de Nan King. Les Jésuites en appelèrent au Saint-Siège, qui désavoua son légat, et le P. Antoine da Silva envoya immédiatement sa démission d'évêque. Goa protestait également et Mgr de Tournon se trouva avoir contre lui Français et Portugais qui semblaient s'être mis d'accord, quoiqu'il n'en fût rien. Et puis l'empereur K'ang Hi aurait-il accepté, sans qu'il fût consulté, qu'on établît une hiérarchie ecclésiastique dans ses États? Le légat était donc placé dans une situation inextricable.

L'empereur, irrité contre le Patriarche et l'évêque de Conon, lançait le 2 août 1705, un décret de bannissement

contre Maigrot, après que celui-ci eût été arrêté et rentrait en Europe, où il fut reçu par le Pape en 1709. Le même jour, le Patriarche d'Antioche reçut l'ordre de se préparer au départ et le 28 août il quittait Pe King, laissant la mission dans le plus profond désarroi.

Arrivé à Nan King, le légat publiait le 25 janvier 1707, un mandement par lequel tous ceux qui ne respecteraient pas le décret seraient frappés d'excommunication; il y ajoutait des règles de telle nature que ceux qui les auraient observées auraient certainement été expulsés de Chine. L'évêque d'Ascalon, Alvaro BENEVENTE, l'évêque de Macao, le vicaire apostolique de Nan King, tous franciscains, en appelèrent au Souverain Pontife du mandement du Patriarche d'Antioche; celui-çi fut même arrêté et remis entre les mains des Portugais, qui, à Macao, le jetèrent dans une prison, où il mourut épuisé, à l'âge de 42 ans, le 8 juin 1710. Le chapeau de cardinal ne fut qu'une tardive consolation que reçut Mgr de Tournon dans sa captivité.

En somme, le légat fut une victime : nullement préparé à la haute mission qui lui était confiée, profondément ignorant des choses de Chine, ne connaissant aucunement la situation du pays dans lequel il devait agir, saint homme, mais esprit borné, poussé par des conseillers violents, aussi peu savants que lui, il était hors d'état de lutter contre des adversaires, maîtres du terrain sur lequel ils exerçaient leur action, redoutables par leur science, et soutenus par le souverain du pays. Maigrot fut le mauvais génie de Tournon; il ne pouvait être préparé dans sa province lointaine à jouer à Pe King le rôle que la confiance du légat lui imposait; son intransigeance fut la cause principale de l'insuccès du Patriarche d'Antioche, et sans suspecter sa bonne foi, on peut dire que la conduite de l'évêque de Conon paraît avoir été dictée par la haine des Jésuites; les Missions étrangères et le P. Tachard, l'un des Jésuites de Louis XIV, n'avaient pas entretenu de relations agréables au Siam; les deux ordres religieux n'avaient aucune sympathie l'un pour l'autre, ainsi qu'on le vit dans la condamnation de la Sorbonne et les négociations à Rome de Charmot et de Quemener.

Le 25 septembre 1710, un décret de Clément XI confirmait le décret de 1704 et le mandement du cardinal de Tournon de 1707, et cassait l'appel interjeté de ce mandement; le 11 octobre, le Pape faisait signifier le nouveau décret par l'assesseur du Saint-Office à tous les généraux des ordres religieux représentés en Chine. A l'assemblée des Jésuites tenue à Rome le 20 novembre 1711, le Général de la Compagnie, le P. Michel-Ange TAMBURINI, se soumettait au décret du Souverain Pontife condamnant les cérémonies chinoises.

Une nouvelle cause d'irritation pour les adversaires des Jésuites fut la condamnation en 1713, par la bulle *Unigenitus*, de CLÉMENT XI, du livre de *Réflexions morales* du P. QUESNEL, oratorien, entaché de jansénisme et signalé au Saint-Père par le Roi. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et sept autres évêques, furent hostiles à la Bulle, et sans l'interdiction de Louis XIV, auraient envoyé leur protestation à Rome; on vivait dans une atmosphère surchauffée de passions religieuses et la lutte entre le jansénisme et les Jésuites revêtait les formes les plus diverses; elle ne se termina que par la suppression de la Compagnie de Jésus le 16 août 1773, par le bref *Dominus ac Redemptor* de Clément XIV, et le jansénisme, à bout de souffle, d'arguments et d'adversaires, s'éteignit au milieu de l'indifférence générale.

Le 19 mars 1715, Clément XI publiait la constitution *Ex illa die*, qui confirmait avec plus de force ses décisions précédentes, qui exigeait sous serment et sous les peines les plus sévères que la formule et es prescriptions de la Sacrée Congrégation soient strictement observées; un nouveau légat était désigné pour promulguer cette constitution en Chine : c'était le Patriarche d'Alexandrie, Georges Ambroise MEZZABARBA.

Pour se concilier les bonnes grâces du Portugal, le légat s'embarqua à Lisbonne le 25 mars 1720, et il arrivait à Macao le 26 septembre. De là il se rendit à la capitale.

Homme avisé, esprit subtil, Mezzabarba avait toutes

les qualités de négociateur qui manquaient à son prédécesseur, et si quelqu'un pouvait réussir dans une tâche aussi particulièrement délicate, car il y avait des susceptibilités à calmer, des blessures à panser, voire des haines à apaiser, c'était bien lui; mais cette tâche était devenue impossible; l'empereur K'ang Hi, âgé, était lassé de ces querelles théologiques avec des étrangers qui ignoraient tout de son gouvernement et de sa personne; il fut aimable à l'égard du légat, qu'il reçut à diverses reprises; parfois goguenard, il rappelait le mauvais souvenir de Maigrot dont il demandait la tête; Mezzabarba fut comblé de bonnes paroles, mais n'obtint rien. Reçu le 4 mars 1721 en audience de congé par l'empereur, le Patriarche d'Alexandrie quittait, le lendemain, la capitale de la Chine, désolé de son insuccès.

Arrivé le 27 mai à Macao, Mezzabarba y publiait, le 4 novembre 1721, un mandement par lequel il accordait huit permissions particulières relatives au culte de Confucius et des Ancêtres, et il reprenait tristement le chemin de Rome, emportant le cercueil de son malheureux prédécesseur. Les permissions étaient ainsi conçues :

1° On tolère dans les maisons des Chrétiens chinois l'usage des tablettes avec le nom du défunt, pourvu qu'à côté on mette la déclaration prescrite et qu'on évite les superstitions et tout ce qui pourrait causer du scandale.

2° On tolère les cérémonies chinoises qui ne sont point imbues de superstitions, qui n'en sont pas suspectes et qui sont d'ailleurs purement civiles.

3° On permet de rendre à Confucius un culte purement civil devant sa tablette, pourvu qu'elle soit purgée de l'inscription superstitieuse et qu'on y ajoute la déclaration prescrite. De même on permet d'allumer des cierges, de faire brûler des parfums et de mettre des viandes devant la tablette de ce philosophe.

4° On permet les génuflexions, les inclinations, les prostrations devant la tablette des défunts ou devant leur cercueil. On permet de présenter des cierges pour la dépense des funérailles, moyennant la protestation prescrite.

5° On permet de préparer une table qui soit chargée de

fruits, de viandes et de tout ce qui est propre à manger devant le cercueil ou devant la tablette corrigée avec la déclaration prescrite, pourvu qu'on en retranche tout ce qui sent la superstition, et qu'on ne se porte à ces cérémonies que par esprit de reconnaissance pour les défunts.

6° On permet de faire devant la table corrigée les prostrations d'usage à la nouvelle année chinoise et dans les autres temps de l'année.

7° On permet de brûler des parfums et des cierges devant les tablettes, pourvu qu'on ajoute la protestation prescrite.

8° On peut faire la même chose devant les tombeaux, où l'on peut dresser une table chargée de fruits et de viandes, en se servant des correctifs marqués.

Un dernier bref fut publié par Clément XII, le 26 septembre 1735, et enfin, le 11 juillet 1742, le pape Benoît XIV promulguait la bulle *Ex quo singulari providentia factum est,* qui était suivie de la confirmation et de la rénovation de la constitution de Clément XI *Ex illa die,* ainsi que de la « révocation, rescission, abolition, cassation, annullation, condamnation des Permissions accordées autrefois au sujet des mêmes Cérémonies, par une Lettre pastorale de Charles-Ambroise Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, autrefois Commissaire et Visiteur apostolique dans l'Empire de la Chine ».

Tout était fini. On imposait aux missionnaires à destination de la Chine, aussi bien qu'à ceux qui y résidaient déjà, une formule de serment par lequel ils ne devaient plus approuver le culte rendu à Confucius et aux Ancêtres, et ils devaient accepter le terme unique de *T'ien Tchou,* Seigneur du Ciel, pour désigner Dieu. A Dieu ne plaise que je critique le verdict du Saint-Père ! En matière de dogme, un grand théologien, comme l'était Benoît XIV, ne pouvait se tromper, et cependant, parmi ses prédécesseurs, Alexandre VII approuvait ce qu'il condamnait. Chigi était-il moins infaillible que Lambertini? Si le Souverain Pontife avait pour lui le dogme, les Jésuites avaient une expérience pratique presque séculaire : la Bulle de 1742 marquait, non

pas un arrêt, mais un mouvement rétrograde dans le développement des missions. Le Chinois est un être supérieurement intelligent et la morale n'est pas négligeable, du philosophe qui a énoncé cette belle maxime : « Le sage s'applique sérieusement à la pratique de la vertu, mesure les autres avec la même mesure que lui-même et ne s'écarte guère de la voie de la perfection. *Il évite de faire aux autres ce qu'il n'aime pas que les autres lui fassent à lui-même.* » Les anciens Jésuites avaient compris qu'il fallait s'adresser à l'élite de la nation; dorénavant, ils ne pouvaient plus s'adresser qu'aux classes inférieures et sans influence; la qualité des néophytes devenait tout autre. La chose eût d'abord peu d'importance, puisque la fin du XVIIIe siècle fut marquée par la suppression de la Compagnie de Jésus et l'exil des diverses communautés de missionnaires à l'époque de la Révolution, pendant que la Chine, après le règne de K'ien Loung, traversait une période de troubles causés par les agissements des sociétés secrètes. Mais le XIXe siècle recueillit le fruit de la décision de Rome et l'on peut dire que, comparées à leur état à l'époque de K'ang Hi, les missions de Chine végétèrent, malgré la ferveur de la prédication chrétienne.

CHAPITRE XXV

K'ang Hi (Fin). — Young Tcheng.

En 1707, l'empereur K'ang Hi visita les provinces méridionales de la Chine en particulier le Kiang Nan et le Tche Kiang ; c'était sa sixième visite à Nan King où il s'était déjà rendu en 1684, 1689, 1699, 1703 et 1705 ; il décida qu'il serait dressé une carte de toutes les parties de son empire et que ce grand travail serait confié aux savants européens de sa cour. Tout d'abord on entreprit la carte de la Grande Muraille avec les Pères Bouvet *(Pe Tsin)*, Régis *(Leï Hiao-se)* et Jartoux *(Tou Te-meï)*, qui tomba malade au bout de deux mois de travail et rentra à Pe King où il fut chargé de centraliser le travail ; la carte, commencée le 4 juillet 1708, fut terminée le 10 janvier 1709 ; elle donna tellement de satisfaction à K'ang Hi, qui pouvait en apprécier les mérites à la suite de ses nombreux voyages dans la région, qu'il fit commencer, dès le 8 mai 1709, la carte de Mandchourie en adjoignant à Jartoux et à Régis le père autrichien Fridelli *(Fei Ying)*, puis, le 10 décembre de la même année, la carte du Pe Tche-li par les mêmes pères, qui exécutèrent aussi celle du Saghalien Oula (22 juillet 1710-14 décembre 1710) ; Régis et le Portugais Cardoso *(Mê Ta-tch'eng)* furent chargés du Chan Toung (1711), Jartoux, Fridelli et l'Augustin Bonjour *(Chan Yao-tchan)* du pays de Ha mi (1711 - janvier 1712), Cardoso et de Tartre *(T'ang Chan-hien)*, du Chan Si et du Chensi, Mailla *(Foung Ping-tcheng)*, Hinderer *(Tê Ma-no)* et Régis, du Ho Nan, du Kiang Nan, du Tche Kiang et du Fou Kien, de Tartre et Cardoso, du Kiang Si, du Kouang Toung et du Kouang Si, Fridelli et Bonjour, du Se Tch'ouan, Fridelli, Bonjour et Régis du Yun Nan (1715) ; le P. Bonjour mourut au Yun Nan en 1714 ; enfin Fridelli et Régis, du Kouei Tcheou et

Cartes de la Chine

du Hou Kouang. « Le mathématicien Tou Te-meï (le P. Jartoux), ayant achevé de réduire les cartes de toutes les provinces dont l'empire est composé, à la moitié et au quart du point sur lequel elles avaient été dressées, l'empereur donna ordre à Yang Ting d'assembler les chefs des neuf tribunaux, et de leur faire comparer ces cartes avec celles de l'ancienne Chine, dressées d'après le *Yu Koung* du *Chou King*, et d'en faire leur rapport [1] » (1721). Le P. Du Halde dit que la carte fut présentée à l'empereur en 1718. « Le travail immense de la carte de la Chine, écrivions-nous, entrepris par ordre de l'empereur K'ang Hi par les missionnaires de la Compagnie de Jésus, est encore aujourd'hui la base des cartes de l'Empire du Milieu, publiées par les Européens. On a trouvé des erreurs dans ces cartes, mais, eu égard à la difficulté d'exécuter ce travail, au temps relativement court pendant lequel il a été mené à bonne fin, aux fatigues et aux périls de voyages dans les provinces éloignées, on doit s'étonner que les imperfections ne soient pas plus grandes et plus nombreuses [2]. »

Œuvres de K'ang Hi.

K'ang Hi fut un véritable lettré et ce fut sous son inspiration ou sous sa direction que parurent les grands dictionnaires ou recueils *P'ei Wen Yun Fou*, publié en 1711, le *P'ien Tseu Lei Pien*, l'encyclopédie *T'ou Chou Tsi Tch'eng* en 1,628 volumes et surtout le fameux dictionnaire qui porte son nom, le *K'ang Hi Tseu Tien*, paru pour la première fois en 1716, dans lequel les caractères sont rangés d'après le nombre de leurs traits, depuis un jusqu'à dix-sept traits, sous deux cent quatorze clefs. En 1671, il donna une série de seize maximes, ou préceptes de sept caractères chacun pour l'instruction du peuple, qu'on peut rapprocher de l'œuvre semblable de Houng Wou. En 1724, Young Tcheng, fils et successeur de K'ang Hi, ajouta des commentaires à l'œuvre de son père, qui fut nommée *Cheng Yu Kouang Hiun*, le « Saint Édit ». Ces seize maximes traitent : I. Des devoirs filiaux et fraternels. — II. De l'union des parents. — III. De la paix entre voisins. — IV. Des travaux d'agricul-

1. Mailla, XI, p. 349.
2. *Bibliotheca Sinica*, col. 183.

ture. — V. De l'ordre et de l'économie. — VI. De l'enseignement universitaire. — VII. Des religions et sectes étrangères. — VIII. Du respect des lois. — IX. Des rites et de la bienséance. — X. Des occupations fondamentales. — XI. De l'éducation de la jeunesse. — XII. Des fausses accusations. — XIII. Du danger de cacher les déserteurs. XIV. Du paiement des charges et des impôts. — XV. De l'organisation du *Pao Chia*. — XVI. Du danger des inimitiés.

Ambassade aux Lieou K'ieou, 1719.

En 1719, K'ang Hi envoya en ambassade au roi de Lieou K'ieou le docteur SU-PAO KOUANG, qui partit à la 5e lune et revint à Pe King dans la seconde lune de 1720; ce savant fit imprimer en 1721, en deux volumes, la relation de son voyage, dans laquelle il donne le premier, suivant Gaubil, une connaissance juste et détaillée, de cet archipel de trente-six îles qui ont chacune un nom particulier. L'origine de ce peuple est fabuleuse : « Anciennement un homme et une femme naquirent dans le grand vide. On les nomme OMO-MEY-KIEOU. De ce mariage vinrent trois fils et deux filles. L'aîné de ces trois fils a le titre de T'IEN SUN (petit-fils du Ciel), c'est le premier roi de Lieou K'ieou. Le second est la tige des princes tributaires; le reste des peuples reconnaît le troisième fils pour son auteur. L'aînée des filles a le titre d'esprit céleste; l'autre a celui d'esprit de la mer. L'aînée s'appelle *Kun-kun;* la cadette se nomme *Tcho-tcho* [1] .»

Il semble que le premier roi de l'époque historique est CHU-TIEN, descendant des anciens rois du Japon qui commença de régner en 1187, succédant, suivant la fable, à vingt-cinq dynasties qui auraient succédé à T'ien sun et duré 17,802 années.

Mort de K'ang Hi. 1722.

En 1722, K'ang Hi, ayant pris froid à la chasse au parc de Hai tseu, mourut au Tch'ang Tch'ouen Youen, le 30 décembre sur les 8 heures du soir, âgé de 69 ans, sept mois, vingt-cinq jours, et de son règne la 61e année, dix mois, treize jours; son corps fut transporté à Pe King la même nuit : « D'une taille au-dessus de la moyenne et bien proportionné, le visage bien fait et plein, des yeux remplis de

1. *Let. édif.*, III, p. 506.

vivacité et plus ouverts que le commun des Chinois, le front large, le nez un peu aquilin, la bouche belle, un air gracieux et doux, mais majestueux et grand, qui inspirait à ceux qui approchaient de sa personne, de l'amour et un respect qui le faisaient aisément distinguer au milieu d'une cour nombreuse : telles étaient les qualités extérieures de K'ang Hi. Ces dehors avantageux, mais souvent trompeurs, annonçaient chez ce monarque une âme grande, qui le laissait maître absolu de régler ses passions ; un esprit vif et pénétrant ; un jugement sain et solide ; une mémoire heureuse, à laquelle rien n'échappait [1]. » K'ang Hi déclarait : « Je suis monté fort jeune sur le trône, et jamais je n'ai été porté à verser le sang. Pendant le long cours de mon règne mon unique soin a été de faire en sorte que chacun, de bon qu'il était, devînt meilleur encore [2]. »

K'ang Hi avait eu trente-cinq fils, dont onze moururent en bas âge, et vingt filles. L'impératrice-mère était morte à Pe King le 11 janvier 1718.

K'ang Hi fut incontestablement le plus grand prince de cette dynastie mandchoue qui, arrivée au pouvoir par une véritable surprise, devait, moins de trois siècles plus tard, s'effondrer de la plus lamentable manière. Non seulement il eut la tâche ardue de consolider un trône ébranlé aussi bien par les attaques de l'intérieur que par celles de l'extérieur, mais il eut en même temps à maintenir un gouvernement stable et à préparer à ses successeurs une besogne facile. Ajoutons qu'il fut en même temps un lettré et qu'il témoigna de sa tolérance à l'égard des prêtres étrangers, qui trouvèrent sous son règne une protection qu'ils n'avaient plus connue depuis l'époque mongole. Ses successeurs, Young Tcheng et K'ien Loung, dont la réputation a été surfaite par les missionnaires, ne firent pas preuve de la même largeur d'esprit. L'intolérance de ce dernier, loin de consolider le trône mandchou, en prépara au contraire la ruine : l'élément chinois vaincu au XVIIe siècle se ressaisit et de nombreux soulèvements contre le conquérant étranger en firent apparaître la faiblesse ; les révoltes du XVIIIe siècle

1. Mailla, XI, p. 354.
2. *Instructions*, dans *Mém. conc. les Chinois*, IX, p. 209.

sont le prélude des rébellions du XIXe, elles-mêmes signes précurseurs de la révolution qui jeta à terre le trône depuis longtemps chancelant des Mandchoux.

Successeur de K'ang Hi.

Le 28 juillet 1675, K'ang Hi avait désigné pour son héritier présomptif son septième fils YUN TCH'ENG (le second fils d'une impératrice, les autres ayant des concubines pour mères), né le 6 juin 1674, qui fut déshérité le 6 novembre 1708 à cause de sa conduite insolente, mais rétabli quelque temps après, puis définitivement écarté le 25 décembre 1712; il mourut le 27 janvier 1725. Le 13 du 11e mois de la 61e année de son règne (30 décembre 1722), jour de sa mort, K'ang Hi, fatigué de la conduite de ses fils, désigna pour son successeur son quatrième fils (le onzième si l'on compte ses frères aînés, morts en bas âge), YIN TCHEN, né le 13 décembre 1678, au bout de six mois d'une concubine mariée; il prit le nom de YOUNG TCHENG. Ce prince était frère de père et de mère du quatorzième fils qui commandait l'armée contre les Éleuthes; c'est ce dernier dont le fils PO KI était fort aimé de K'ang Hi que l'on croyait voir monter sur le trône, mais son éloignement, qui pouvait permettre à des troubles de se produire, fit choisir le quatrième prince, Young Tcheng, qui le fit jeter en prison.

Young Tcheng. (1723-1735)

Premières années.

Young Tcheng, qui avait quarante-quatre ans quand il monta sur le trône, « joignait à une taille avantageuse, un air de grandeur et de dignité qui imprimaient un profond respect à ceux qui approchaient de sa personne [1] ».

Les intrigues qui avaient agité le trône de K'ang Hi, causées par la rivalité des fils de ce grand prince, eurent pour résultat d'amener le nouvel empereur à châtier ses frères et leurs partisans qui s'étaient montrés hostiles à son accession au pouvoir suprême, sous prétexte de l'illégitimité de sa naissance. Un seul lui était favorable : YUN SIANG, né en 1686, qu'il créa prince de YI et qui mourut le 19 juin 1730, d'une maladie de langueur, au grand chagrin de Young

1. MAILLA, XI, p. 370.

Tcheng; il était cependant bien disposé pour les missionnaires; il est l'ancêtre du trop fameux TSAI YOUEN, l'un des régents de la minorité de T'oung Tche. Le plus grand ennemi de Young Tcheng était YUN SEU, Prince LIEN, le plus intelligent sans contredit des fils de K'ang Hi, connu comme le huitième prince, qui, quoique né en 1681 d'une femme d'humble origine, nommée HINYE KOU, aspirait au trône. Il avait pour principaux complices ses frères YUN O, prince TOUN, né en 1683, et YUN T'ANG, né en 1680. Young Tcheng se débarrassa d'abord de ces deux derniers : Yun T'ang accusé de spéculation sur des terrains appartenant à des Mongols nomades, fut jeté en prison à Pao Ting fou où il mourut peu après en septembre 1726 de dysenterie, dit-on; empoisonné plus probablement. Yun O envoyé en Mongolie refusa d'obéir aux ordres qui lui étaient envoyés et fut emprisonné; il fut remis en liberté par K'ien Loung. Quant à Yun Seu, il fut mis à mort dans une prison du Mei Chan; en 1778, l'empereur K'ien Loung fit inscrire à nouveau son nom au Clan impérial.

Young Tcheng rappela à Pe King son frère, le quatorzième fils de K'ang Hi, YUN TI, né en 1688, qui était à la tête de l'armée chinoise combattant les Éleuthes; il fut emprisonné ainsi que son fils PO KI, âgé de 15 ans; ils ne recouvrèrent la liberté qu'à l'avènement de K'ien Loung[1].

Dans sa fureur, Young Tcheng impliqua dans le complot de ses frères un grand nombre de ses frères et en particulier la famille chrétienne de Sou nou. Le Jésuite portugais JEAN MOURÃO, qui était lié avec ces Chrétiens, fut arrêté et envoyé à Si Ning, où il mourut des suites d'un empoisonnement, le 18 août 1726.

Persécution des Chrétiens.

K'ang Hi s'était montré favorable aux Chrétiens, tout au moins jusqu'au jour où les querelles de la question des rites arrivèrent jusqu'à lui et refroidirent l'intérêt qu'il prenait aux missionnaires. Toutefois il ne faut pas exagérer son penchant vers le christianisme, car dans la septième maxime du Saint Édit, il écrit : « Quant à la Doctrine d'Oc-

1. Cf. E. BACKHOUSE and J. O. P. BLAND, *Annals & Memoirs of the Court of Peking* (1914).

cident qui exalte le *T'ien Tchou* (Seigneur du Ciel), elle est également contraire à l'orthodoxie [de nos livres sacrés] et ce n'est que parce que ses apôtres connaissent à fond les sciences mathématiques que l'Etat les emploie: gardez-vous bien de l'ignorer [1]. »

Son fils se montra l'adversaire du christianisme, peut-être choisit-il, suivant une fréquente tradition, une politique différente de celle de son père; il est plus probable que plusieurs membres de la famille impériale, sans doute même quelques-uns de ses frères, étaient chrétiens, et lui ayant témoigné leur hostilité, il voulut se venger sur eux, sur les missionnaires qui les avaient convertis et sur leurs coreligionnaires. Le moindre incident devait servir de prétexte à une persécution.

Elle commença en juillet 1723, dans le Fou Kien, à Fou Ngan hien, dépendant de Fou Ning tcheou, dans une Chrétienté dirigée par les Dominicains espagnols Blaz de la Sierra et Eusebio Ostot, venus des Philippines, à la suite d'accusations portées contre eux par un bachelier renégat, devant le *tche hien* de Fou Ngan, qui saisit de l'affaire le *Tsoung tou* Mouan pao ; celui-ci ordonna d'interdire la religion chrétienne et de fermer les églises et le 17e jour de la 12e lune de la 1re année Young Tcheng (12 janvier 1724), il adressait à l'Empereur un mémoire pour lui demander d'étendre la prohibition dans tout l'empire. Le Ministère des Rites, saisi de la requête, rendit un avis conforme et l'empereur en conséquence publia le décret suivant :

« Les hommes d'Occident (les missionnaires) sont des étrangers qui, depuis de longues années, habitent les provinces. A présent, le susdit vice-roi nous ayant présenté un mémoire, Nous priant de les faire partir [pour Macao], Nous craignons que les autorités provinciales ne leur causent témérairement des embarras. Nous ordonnons qu'on expédie [de Pe King] aux vice-rois et aux gouverneurs de province, des ordres écrits pour qu'au moment du voyage des missionnaires, ils leur fixent un délai soit d'une demi-année, soit de plusieurs mois, leur enjoignant de se retirer

1. Traduction de T. Piry, pp. 126-127.

dans le délai marqué. Quant aux missionnaires venant résider à Pe King, ou allant s'installer à Macao, les mêmes autorités délègueront des mandarins chargés de prendre soin des voyageurs le long de la route, et de leur épargner la fatigue. Respect à ceci[1] ! »

Il en résulta que seuls les églises et les missionnaires de la Cour furent épargnés, mais il n'en fut pas de même en province ; ceux qui pouvaient être utiles pour le calendrier et différents arts furent conduits à Pe King, les autres furent relégués de tous les points de la Chine : du Chan Toung, du Ho Nan, du Kiang Nan, du Hou Kouang, etc., à Canton. Les mandarins ne manquèrent pas de profiter d'une si belle occasion pour dépouiller les Chrétientés : à Kouei Lin, le *fou t'ai* fait renverser les autels et brûler les images ; au Fou Kien, les églises furent transformées en écoles publiques. Le Jésuite polonais Jean-Baptiste BAKOWSKI faillit être lapidé à Hang Tcheou ; le P. PORQUET n'échappa à la mort que grâce à un mandarin local qui le protégea contre la fureur du peuple ; le vicaire apostolique du Chen Si et du Chan Si, le Franciscain ANTOINE, évêque de Loryme, fut reconduit brutalement avec un de ses missionnaires à Si Ngan. Les Pères Koegler, Parrenin et Mailla furent reçus par l'empereur qui ne leur cacha pas que son but était de détruire le christianisme en Chine.

En 1732, la situation devint plus grave encore, car les missionnaires, chassés auparavant des provinces et déportés à Canton, en furent expulsés et transportés au nombre de plus de trente à Macao.

Young Tcheng n'en avait pas moins bien accueilli en 1725, les deux Carmes, GOTHARD et ILDEFONSE, porteurs de deux brefs du pape BENOIT XIII, auquel il envoya en présent cent seize pièces de soieries et du ginseng.

Traité de Kiakhta, 1727.

Le traité de Nertchinsk (1689), l'ambassade d'Ismaïlov (1719-1722), voire la mission de Lange (1721-1725) n'avaient pas suffi à établir sur des bases stables les relations entre la Russie et la Chine : la frontière des deux empires restait à délimiter, le statut des transfuges devait être réglé, les con-

1. TOBAR, *Kiao-ou Ki-lio*, pp. 5-6.

ditions du commerce marquées, etc. Les Chinois n'étaient pas moins désireux que les Russes d'éviter toute cause de différend ; ils redoutaient de voir quelque jour une alliance se former entre leurs ennemis, les Eleuthes et les Moscovites.

Les Russes firent choix d'un diplomate expérimenté pour conduire les négociations et ils n'épargnèrent ni les préparatifs, ni le temps, ni l'argent pour conduire leur entreprise à bonne fin. Le comte SAVA (Savva ou Sabbas) VLADISLAVITCH, qui paraît être né en 1668, en Bosnie, d'une famille princière, employé par Pierre le Grand à diverses missions chez les Turks et les Italiens, à Raguse, à Venise, à Rome, fut nommé en 1725 conseiller d'Etat titulaire et Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire en Chine. Avec de nombreux fonctionnaires et une escorte importante de 1,300 hommes d'infanterie et de 100 dragons, on lui adjoignit Laurent Lange, qui lui apporta l'expérience qu'il avait acquise des Chinois, avec Ismaïlov et la caravane du 18-29 novembre 1720 à juillet 1722 et pendant son séjour en Sibérie, où il était chargé des affaires russo-chinoises.

K'ang Hi étant mort le 20 décembre 1722 et Pierre le Grand le 28 janvier - 8 février 1725, Lange fut chargé de féliciter le nouvel empereur de Chine, de lui annoncer la mort du tsar et l'avènement de Catherine I. Sava devait par tous les moyens renouer les relations commerciales interrompues, et dans ce but il utiliserait les services des Jésuites de la Cour auxquels on assurerait le libre passage pour leurs personnes et leur correspondance à travers la Sibérie, obtenir l'entrée de la caravane et le droit de résidence pour un agent ou consul qui serait Lange et fixer la frontière sans céder des territoires en Transbaïkalie, ou des mines ou des positions stratégiques.

Le comte Sava quitta Pétersbourg le 12-23 octobre 1725 et par Tobolsk, Irkoutsk et Kalgan gagna Pe King le 21 octobre-1er novembre 1726 ; il devait y rester jusqu'au 23 avril - 4 mai 1727. Grâce à une lettre de l'ambassadeur de France à Pétersbourg, CAMPREDON, Sava obtint le précieux concours du P. Parrenin qui, quoique moins bien en cour depuis la mort de K'ang Hi, avait

encore de l'influence et possédait surtout une grande expérience du milieu gouvernemental. Les négociations furent rendues parfois difficiles grâce à l'ingérence de Tou Li-chen, mais l'accord était presque complet quand Sava quitta Pe King pour se rendre à la frontière où devait être signé le traité. Le 14 - 25 juin 1727, il arrivait à la Boura, près de Selenginsk; les conférences commencèrent le 23 juin-4 juillet 1727 et un traité préliminaire était signé le 20-31 août 1727, sans que la mort de Catherine, survenue le 6-17 mai 1727, ait interrompu les négociations; enfin un traité en onze articles, en russe et latin pour les Chinois, en russe, en latin et en mandchou pour les Russes, était conclu à Kiakhta le 21 octobre-1er novembre 1727. Il a été la base véritable des relations de la Chine et de la Russie jusqu'à nos jours et il fait le plus grand honneur à l'habileté du comte Sava Vladislavitch.

Le traité règle les questions de frontière et de transfuges, de commerce, de relations diplomatiques et religieuses. « Toute la frontière est délimitée, sauf la partie située à l'est de la Gorbitsa, qui reste en l'état, c'est-à-dire indécise, faute de connaissances géographiques. Les transfuges demeurent où les a trouvés le traité; mais ils devront être extradés et punis désormais. Une caravane de deux cents hommes est admise, tous les trois ans, à Pe King. En temps ordinaire, Kiakhta et Tsouroukhaïtou, l'une près de Sélenginsk, l'autre de Nertchinsk, serviront de places d'échanges permanentes... A Pe King, une église, un prêtre, trois desservants sont accordés aux Russes; cinq élèves de langue pourront leur être adjoints [1]. »

Jusqu'alors les relations de la Russie et de la Chine avaient lieu par Tobolsk; à partir du nouveau traité, les affaires furent traitées par le Ministère des Affaires Étrangères de Saint-Pétersbourg par l'intermédiaire du Sénat de cette ville.

Le comte Sava Vladislavitch était de retour à Moscou le 18-29 décembre 1728 et il était reçu en audience par Pierre II, le 22 décembre 1728-2 janvier 1729. Lange fut

1. CAHEN. *Relat. de la Russie avec la Chine*, 1912, pp. 189-226.

reçu en audience le 7-18 juillet 1728 par Young Tcheng; il devait encore accompagner des caravanes russes à Pe King en 1732, en 1736-7; ses services le firent nommer en 1735 « conseiller de chancellerie » et en 1738 vice-gouverneur de la Sibérie à Irkoutsk [1].

Ambassade Portugaise, 1727.

En 1727, le roi João V de Portugal envoya en ambassade en Chine, porteur de riches présents, Alexandre Metello de Sousa e Menezes, qui arriva à Macao avec le P. Antoine de Magalhães, envoyé quelques années (1721) auparavant en Europe par l'empereur K'ang Hi comme ambassadeur; il avait accompagné Mgr Mezzabarba lors de son retour; il revenait avec neuf compagnons. Reçu par Young Tcheng, qui récompensa son zèle par des présents, Magalhães avait été renvoyé par ce prince comme interprète au-devant de l'ambassadeur portugais qui venait complimenter l'empereur de son avènement au trône et le prier de prendre sous sa protection les habitants de Macao et les autres sujets qui demeuraient en Chine. Metello de Souza fit son entrée à Pe King le 18 mai 1727 et obtint sa première audience le 28. Il quitta Pe King le 16 juillet. Il semble avoir rempli sa mission avec beaucoup de dignité, mais elle n'apporta aucun adoucissement à la situation des missionnaires en Chine.

Administration intérieure.

L'administration intérieure de Young Tcheng fut sage, s'occupant de l'agriculture, parant autant que possible par des dons de riz aux mauvais effets de la disette, encourageant d'une façon particulière le laboureur. En 1730, un tremblement de terre épouvantable fit plus de cent mille victimes dans la capitale; il fallut remédier aux maux causés par cette catastrophe.

Le 3e mois de la 10e année de son règne (avril 1732), Young Tcheng substitua aux dignitaires mandchoux, *Yi-tcheng ta-tch'en*, « conseillers d'État » qu'on consultait sur les affaires importantes, un conseil permanent nommé *Kioun-ki-tch'ou*, « Cour suprême des secrets de l'Empereur », composé de *Kioun ki ta tch'en*, choisis parmi les présidents et vice-présidents des ministères et autres hauts fonction-

1. Cahen, *l. c.*, p. 237.

naires ; tous les matins à 4 heures, à tour de rôle, ils se rendaient à leur Cour située dans la Ville Impériale prohibée, *Tseu ki tch'eng*, à l'ouest du *Pao houo tien*, pour s'occuper des affaires de l'Empire et recevoir les ordres de l'empereur.

Œuvres de Young Tcheng.

Le 12e jour de la 8e lune de la 5e année de son règne, Young Tcheng publia dix Préceptes aux Gens de guerre, réunis par HATA, Gouverneur-général de Ningouta, rédigés par TCHANG CHEOU et revus par l'empereur lui-même ; en voici l'objet : I. Il faut aimer et respecter ses Parents — II. Il faut honorer et respecter ses Aînés. — III. Il faut être de bonne intelligence avec tout le monde. — IV. Il faut instruire ses Enfants et ses Frères cadets.—V. Il faut cultiver la terre avec soin. — VI. Il faut se rendre habile dans l'exercice de la flèche, tant à pied qu'à cheval. — VII. Il faut user d'économie.— VIII. Il faut s'abstenir du vin et des liqueurs, qui enivrent. — IX. Il faut éviter le jeu. — X. Il faut éviter les combats et les querelles [1]. Ces préceptes pourraient être observés par d'autres que des militaires.

Nous avons vu qu'en 1724 il avait ajouté des Commentaires au *Chen Yu Kouang Hiun* de son père.

Mort de Young Tcheng.

Young Tcheng mourut le 23 de la 8e lune (7 octobre 1735), dans la 13e année de son règne, âgé de 58 ans, au Youen Ming Youen ; d'une nombreuse famille, il ne lui restait que trois enfants.

Malgré l'hostilité que témoigna Young Tcheng aux Chrétiens, les missionnaires ont rendu justice à ses grandes qualités :

« Tout aliéné qu'il paraît être de la religion chrétienne, écrit le P. CONTANCIN [2], on ne peut s'empêcher de louer les qualités qui le rendent digne de l'empire, et qui, en si peu de temps, lui ont attiré le respect et l'amour de ses peuples... Ce prince est infatigable dans le travail ; il pense nuit et jour à établir la forme d'un sage gouvernement, et à procurer le bonheur de ses sujets. On ne peut mieux lui faire sa cour

1. La traduction de ces Préceptes par le P. AMIOT est insérée au t. VII des *Mémoires concernant les Chinois*.

2. Lettre du 2 déc. 1725, *Let. édif.*, III, p. 489.

que de lui proposer quelque dessein qui tende à l'utilité publique et au soulagement des peuples ; il y entre avec plaisir, et l'exécute sans nul égard à la dépense. »

« Le 17 du 8e mois de la 1re année de son règne (16 septembre 1723), l'empereur Young Tcheng établit un mode d'institution de l'héritier du trône par lequel l'élu ne devait être connu qu'au moment de son avènement. Il écrivit la nomination de son héritier de sa propre main sur un feuillet qu'il mit dans une cassette, laquelle, munie de sceaux, fut suspendue dans l'intérieur du Palais appelé *K'ien Ts'ing koung,* derrière une tablette d'inscription *Pien,* portant les quatre caractères *Tcheng ta kouang ming,* qui avaient été écrits par l'Empereur Chouen Tch'e. Ayant alors convoqué les Princes et les Grands de l'Empire, il leur indiqua où était cachée la nomination de l'héritier du trône, pour être publiée en temps opportun. Il mit en outre une copie de cette nomination dans une cassette qu'il portait toujours avec lui. Enfin, la veille de sa mort, c'est-à-dire le 22 du 8e mois de sa 13e année de règne (7 octobre 1735), les deux cassettes furent ouvertes et l'on proclama comme successeur au trône son quatrième fils HOUNG LI, né d'une concubine le 13 du 8e mois de la 50e année de règne de l'empereur K'ang Hi (25 septembre 1711). Il prit comme nom de règne K'IEN LOUNG[1]. »

Succession de Young Tcheng.

Placé entre les noms de K'ang Hi et de K'ien Loung, celui de Young Tcheng paraît effacé, malgré la véritable valeur de ce prince.

1. Pierre HOANG, *Mélanges sur l'Administration,* p. 4.

CHAPITRE XXVI

K'ien Loung. (1736-1796)

PENDANT le temps de son deuil, le nouvel empereur plaça quatre régents à la tête des affaires. Malgré les persécutions qui, au cours de son long règne, furent exercées contre les sectateurs des diverses religions non officielles, malgré la cruauté dont il fit preuve parfois, notamment dans la lutte contre les Miao Tseu, K'ien Loung eut assurément le sentiment de la justice et un fond de bonté : le premier acte de son gouvernement fut en effet de libérer ou de réhabiliter les malheureux princes, frères ou neveux de son prédécesseur, qui, au début du règne du soupçonneux Young Tcheng avaient été jetés en prison ou dégradés.

Les Éleuthes. La mort de Galdan (1697), l'ancien adversaire de K'ang Hi, avait laissé sans grand chef effectif la nation des Éleuthes; ses neveux, fils de son frère aîné SENGHE, TSEWANG ARABTAN gendre d'Ayouki, et TCHERENG DONDUK, assuraient l'avenir de la dynastie; le pouvoir resta dans la famille du premier et il fut exercé tour à tour par ses petits-fils BAYAN ADCHAN et DARDCHA, puis par le petit-fils de Tchereng Donduk, TAWATSI, qui fut le dixième souverain des Éleuthes. Toutefois la puissance grandissante des Éleuthes inquiétait la Chine qui redoutait leur alliance avec la Russie; aussi K'ien Loung, dès 1730, avait-il envoyé deux missions dans le but de préparer une alliance contre les Kalmouks et leur préparer des difficultés; l'une se rendit à la Cour de Russie sous prétexte de féliciter la nouvelle Tsarine ANNA IVANOVNA qui remplaça PIERRE II, mort en janvier 1730; cette mission arrivée à Moscou en janvier 1731, y resta deux mois et rentra en Chine en 1732; l'autre fut expédiée à Tchereng Donduk, chez les Tourgoutes de

la Caspienne, pour le prévenir d'une nouvelle campagne contre les Kalmouks; ces deux missions n'amenèrent aucun résultat pratique pour la Chine [1]. En 1753, un des chefs éleuthes, AMOURSANA, étant entré en lutte à la suite des fautes d'Adchan qui avait remplacé comme huitième souverain GALDAN TCHERENG († 1745), fils de Tsewang Arabtan († 1727), un lama, nommé TORGUI, fils, par une concubine, du roi des Éleuthes, essaya de s'emparer du pouvoir, mais fut tué. Tawatsi fit appel à l'empereur de la Chine, qui, désireux de semer la zizanie parmi les Éleuthes, intervint en sa faveur, mais laissa la vie à son adversaire. Amoursana, craignant de voir Tawatsi servir un jour d'instrument contre lui, gêné par le contrôle des fonctionnaires chinois, en 1755, fomenta une rébellion, et massacra deux généraux chinois, qui furent remplacés par TCHERENG et YU PAO, jaloux l'un de l'autre.

Deux frères musulmans, descendants de HAZRAT AFAK, qui avaient longtemps servi d'otages aux Chinois, BURHÂN ED-DIN (BORONITOU) et K'ODZICHÂN (HOUO-TSITCHAN), désignés sous les noms de *Grand* et de *Petit Khodja,* furent remis en liberté en 1755, sur l'avis du maréchal *(ting-pien)* PAN TI de la bannière mongole jaune à bordure, qui fit conduire le premier à Kachgar et garda le second dans l'Ili pour veiller sur ses coreligionnaires musulmans. Amoursana ayant levé l'étendard de la révolte reçut le concours de K'odzichân. Pan Ti qui n'avait que 500 hommes dans le territoire d'Ili attaqua vainement les rebelles et mit fin à ses jours. Cependant un certain nombre de nobles héréditaires, *Taidji* et *Tsai sang,* prêtaient leur appui aux Chinois. Amoursana ayant été battu, fut obligé de fuir chez les Khassaks, puis chez les Russes, où il mourut de la petite vérole. K'odzichân réfugié à Yarkand, continua la lutte; il s'empara d'AMINTÂO, général de TCHAO HOUEI, maréchal de l'Ili, et le fit mettre à mort; rejoint par son frère Burhân ed-Din, il occupa Yarkand et entra en lutte ouverte avec les Chinois. Le maréchal *(ts'ing ni)* YARKHACHAN échoua devant Kou tche, mais le général AÏLOUNGA écrasa K'odzi-

1. G. CAHEN, dans la *Revue historique,* janv.-fév. 1920, pp. 82-89.

chân à Khorkos, le força à se retirer à Kou tche d'où le rebelle s'enfuit la nuit (1758). Kou tche fut repris, mais Yarkhachan fut remplacé par Tchao Houei qui reprit Khotan et les villes d'Aksou et d'Ouché firent leur soumission.

Le sixième jour du deuxième mois, Tchao Houei arriva devant Yarkand, défendu par les deux Khodjas ; les rebelles furent battus dans leurs sorties et, après plusieurs mois de luttes au cours desquelles Kachgar fut repris, les deux frères se sauvèrent mais, tandis qu'ils désiraient se réfugier au Badakhchan, leurs partisans préféraient Andidjan. Le général MING JOUEÏ de la bannière mandchoue à bordure, les atteignit à Khoskhoulouk dans les Ts'oung Ling, les écrasa et les mit en fuite vers le Badakhchan ; sur ces entrefaites arrivait le gros de l'armée impériale, commandé par le Mandchou FOU TE, qui avec MING JOUEÏ, AKOUEÏ de la bannière mandchoue bleue, ALIKOUN, etc., les attaqua le 7e jour du 7e mois dans le Pamir Alitchour où ils s'étaient embusqués, leur tua 4,000 hommes, fit prisonniers un grand nombre de chefs et mit le reste en fuite. Les deux Khodjas tentèrent vainement de résister à Fou Te sur le Siri-koul ; leurs partisans firent leur soumission au général chinois, tandis que les deux frères fuyaient au Badakhchan dont le khan, SULTAN CHAH, fit prisonniers Burhân ed-Din et K'odzichân qui furent mis à mort. Au deuxième mois de 1760, l'armée chinoise avait terminé sa victorieuse campagne [1].

Administration des T'ien Chan.

Cette victoire rendait K'ien Loung maître non seulement des territoires occupés par les Éleuthes, mais aussi de toutes les villes musulmanes dont les rivières forment le Tarim : Kachgar, Aksou, Yarkand. La nouvelle frontière, *Sin Kiang*, fut divisée, suivant que le pays était au nord et au sud des T'ien Chan, en *T'ien Chan Pe Lou* et *T'ien Chan Nan Lou*, administrés par des *Tsiang Kiun*, gouverneurs militaires, dont le premier fut désigné la 27e année de K'ien Loung (1762) et qui résidait à Ili ou Kouldja (dont la ville chinoise, Houeï yuan, a été bâtie en 1764).

1. IMBAULT-HUART, *Bul. de Géog. hist. et. descr.*, 1895, pp. 87 seq.

Des sous-gouverneurs militaires *(Ts'an tsan Ta Tchen)*, placés à Ili, Tarbagataï, Yarkand, relevaient du Tsiang kiun et avaient sous leurs ordres des *Pan Che Ta Tchen*, agents à Kachgar, Kharachahr, Kou tche, Aksou, Khotan, Hami, et des *Pang pan Ta Tchen*, sous-agents à Och et à Hami. A côté d'eux les chefs indigènes les *begs* (Po-k'o, Pâh-k'eh), conservaient leurs charges dont les plus importantes sont : *Ak'im beg* (gouverneur local), *Ichkhanbeg* (sous-gouverneur), *Chang beg* (percepteur), *Katsanatch' beg* (percepteur), *Hatsze beg* (juge), *Mirabou beg* (directeur de l'agriculture) [1].

La conquête définitive de cette région en 1759 fut suivie, en avril 1760, d'une cérémonie grandiose dans laquelle les généraux Tchao Houei et Fou Te, qui avaient pris part à la campagne, furent l'objet d'honneurs inusités de la part de l'empereur. K'ien Loung désireux de conserver pour les générations futures les principales scènes de cette guerre, fit appel pour les retracer aux artistes européens qui se trouvaient comme missionnaires à la Cour. L'empereur n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix : quatre peintres, dont trois, membres de la Compagnie de Jésus, résidaient à Pe King et appartenaient au groupe d'artistes attachés à la Cour impériale : c'étaient les frères CASTIGLIONE, ATTIRET et SICKELPART, qui eurent plus tard comme adjoint ou remplaçant le frère italien Giuseppe PANZI; le quatrième peintre était un Augustin déchaussé, le frère Jean DAMASCÈNE. L'empereur fit exécuter seize dessins représentant les événements de la conquête du pays des Éleuthes par les frères Castiglione, Attiret, Sickelpart et Damascène; lorsque ce travail fut terminé, K'ien Loung, décidé à faire graver ces dessins en Europe, chargea le vice-roi de Canton de prendre des informations à cet égard; les Anglais furent d'abord pressentis, mais le P. LE FEBVRE, Supérieur de la mission française des Jésuites à Canton, « fit représenter au vice-roi, par un mandarin de ses amis, protecteur déclaré des Français, que les arts étaient plus cultivés en France que dans aucun autre État de l'Europe,

1. H. CORDIER. *Hist. gén.* de LAVISSE et RAMBAUD, VIII, pp. 937-938.

et que la gravure, surtout, y était portée au plus haut point de perfection ». En conséquence, par décret du 26e jour de la 5e lune, c'est-à-dire le 13 juillet 1765, K'ien Loung ordonnait l'envoi en France des seize dessins représentant ses victoires. Charles-Nicolas COCHIN, fut chargé par le marquis de MARIGNY, alors Directeur de l'Académie royale de Peinture, de l'inspection et de la direction générale de l'ouvrage ; on fit choix pour la gravure d'artistes renommés, LE BAS, SAINT-AUBIN, B.-L. PRÉVOT, ALIAMET, MASQUELIER, NÉE et CHOFFARD. En 1774, les dernières planches furent terminées et envoyées en Chine. L'empereur éprouva une grande satisfaction de la manière dont avait été exécutée sa commande. La rareté des estampes de Cochin en fit entreprendre une réduction par HELMAN, graveur du duc de Chartres, qui parut en 1785.

Les PP. Félix DA ROCHA, qui devait remplacer le P. von Hallerstein comme Président du Tribunal des Mathématiques en 1774, et Joseph d'ESPINHA, avaient été chargés, en 1756, avec quatre autres géographes indigènes, de dresser les cartes des nouvelles régions, tâche dont ils s'acquittèrent à leur honneur et qui complétait heureusement l'œuvre considérable des missionnaires de l'époque K'ang Hi.

Birmanie. TABENG-SHWÉ-TI, ou MINTARA SHWÉ-TI, de race birmane, étant monté sur le trône de Táung-ngu en 1540, ne tarda pas, par ses victoires et celles de son célèbre général BURENG-NAUNG, à acquérir sur les rois voisins l'autorité la plus complète. Auparavant les rois de Táung-ngu n'étaient guère que les humbles vassaux des souverains d'Ava et de Pégou. Tabeng-shwé-ti envahit d'abord le Pégou, dont il prit la capitale (1538), malgré un vaisseau portugais qui avait été envoyé par le vice-roi de Goa. Une marche sur Prome (1540) mit fin à la dynastie des rois de Pégou de race *Chan*, qui avait été créée en 1287, par WA-RÉ-RU. Le seizième et dernier prince, TA-KA-RWUT-BI, qui régnait depuis 1526, mourut après cette dernière défaite, laissant son titre à son vainqueur Tabeng-shwé-ti. Celui-ci confia l'administration de son propre territoire de

Táung-ngu à TINGATHU, père de son heureux général Bureng-Naung. Martaban est ensuite attaqué; les Portugais qui, depuis 1519, par l'intermédiaire d'Antoine CORREA, avaient conclu un traité de commerce avec son prince, ne purent, malgré leur nombre (plusieurs centaines), empêcher la reddition de la ville et le massacre des chefs (1540). Tabeng-shwé-ti s'empare ensuite de Prome (1541), défait les Chans, prépondérants à Ava, et prend enfin le titre d'empereur. Une invasion de l'Arakan (1546) ayant amené une intervention du Siam, Tabeng-shwé-ti se tourna vers ce dernier pays; mais il fut obligé de lever le siège de sa capitale : Ayudhya.

Quelques années après (1550), Tabeng-shwé-ti était assassiné. Ses successeurs immédiats, THAMIN DWUT et THAMIN-HTAU, ne régnèrent que quelques mois. Ce fut Bureng-Naung, le général de Tabeng-shwé-ti, qui s'empara du gouvernement. Il le garda pendant trente années. Dès l'année 1551, Bureng-Naung, déposait le dix-septième roi sagaing, TSÎ-THÚ KYAU-HTENG, de la dynastie birmane d'Ava, fondée au XIVe siècle par THA-DO-MENG-BYA. Le fils aîné de Bureng Naung, NANDA-BURENG, qui lui succéda, fut mis à mort par le roi de Táung-ngu, aidé de celui d'Arakan. Ce fut le second fils de Bureng-Naung, NGYAUNG RÂM-MENG, qui, en 1599, reconstitua une dynastie Táung-ngu qui régna à Ava et à Hansawâdi, sur la rivière Hlaing (Rangoun) et qui dura jusqu'en 1751, époque à laquelle elle fut détruite par les Talaing, qui s'emparèrent de la capitale Ava. La dynastie de Ngyaung Ram Meng comprit onze princes dont le dernier, MAHÂ DHAMMÂ RAJÂ DIBATI, monta sur le trône en 1733. Sous le règne de ce prince les Pégouans (Talaing) envahirent le royaume. Les Birmans, vainqueurs, obligèrent leurs ennemis à se retirer à Prome. Le roi du Pégou, BOUDDHA KE THÎ GWE MENG, quitta sa capitale (1746), traversa le Laos et la Cochinchine, se réfugia en Chine, puis revint se fixer à Zimmé, où il mourut. On lui donna comme successeur un de ses généraux, BINYA DÃLA qui était d'origine chan et reçut en montant sur le trône le titre de PHRÂMINDI RAJA

NAVA DIBATI. Le nouveau souverain du Pégou envahit la Birmanie : Ava fut prise en 1752 ; cette ville, fondée en 1364 par Tha-do-meng-bya, fut complètement brûlée. Son roi, MAHÂ DHAMMÂ RAJÂ DIBATI, conduit en captivité à Pégou, fut mis à mort deux ans plus tard par Binya Dâla, qui croyait qu'il conspirait contre lui. Le général pégouan, propre frère de ce dernier prince, avait reçu le titre de YUVA RAJA, et s'était retiré après cette brillante campagne.

Alompra.

Les Birmans ne devaient pas tarder à trouver un vengeur dans la personne d'un guerrier connu sous le nom d'ALOMPRA, européanisé d'ALAUNGHPRÂ *(Bodisattva)*, né vers 1714, dans le village de Mozzobo, à une vingtaine de lieues environ au nord d'Ava, à quelque distance de l'Irrawadi, sur la rive droite.

La retraite des Pégouans, qui d'ailleurs était menacée par les Siamois, permit à Alompra de prendre l'offensive. Le général TALABÂN, inquiet de ses progrès, et d'une proclamation dans laquelle Alompra prétendait être le descendant de l'ancienne famille royale de Birmanie (mai 1752), attaqua le village d'Alompra. Il fut obligé de battre en retraite après un échec sérieux. Le roi de Pégou rappela Talabân le mois suivant, pendant qu'Alompra, de jour en jour plus victorieux, continuait ses succès et transformait le petit village qu'il habitait en capitale, qu'il appelait Ratanâthinga. Alompra devait arriver à de hautes destinées. Aidé d'une flottille de bâtiments conquis sur l'ennemi, et de troupes conduites par son fils THADO MENGSOA, Alompra mit le siège devant Ava et s'en empara en décembre 1753. L'offensive fut reprise par les Pégouans, qui défirent les Birmans et assiégèrent pour la seconde fois Ava. En mai 1754, les Pégouans, forcés de se retirer, attaquèrent la ville de Prome, qui, par sa position militaire, importante, était un obstacle fort sérieux pour la marche des Birmans. Alompra venant au secours de cette ville, en fit lever le siège en 1755, et, continuant sa marche victorieuse, après avoir envahi le Pégou, reconstruisit la ville de Rangoun (Yan Kon, « la fin de la guerre »). Toujours heu-

reux dans ses entreprises, Alompra s'empare de la ville même de Pégou, affirme son autorité dans la partie ouest de l'Indochine, occupe Tavoy et Martaban, et arrive au Siam, dont il assiége Ayudhya la capitale, où régnait PHRA CHAO THINANG SOURIYA MARINTHARA, frère de CHAO FA DOK-MA-DŨA, qui s'était fait moine. Là, atteint d'une maladie mortelle, Alompra, âgé de 46 ans, mourut le 15 mai 1760, après un règne de sept ans. Ce ne fut d'ailleurs pour les Siamois qu'un répit, car, après une guerre de près de deux ans, leur capitale fut prise et incendiée en avril 1757. Alompra est le véritable fondateur de la dynastie qui a régné depuis le XVIIIe siècle sur la côte occidentale de l'Indochine jusqu'à l'annexion complète de ce pays par les Anglais au 1er janvier 1886.

Guerre entre la Birmanie et la Chine.

Depuis le gouvernement de Wou San-kouei, c'est-à-dire depuis la période K'ang Hi, les frontières méridionales de l'empire n'avaient jamais été paisibles. Les campagnes de K'ien Loung prouvèrent qu'elles n'étaient pas plus sûres de son temps qu'elles ne l'avaient été sous ses prédécesseurs. La Chine ne se rendait pas compte que sa frontière sud-ouest avait changé de maître et elle crut pouvoir agir en 1765 comme sous les Mongols. Elle se trompa. Les Chinois s'avancèrent par la route naturelle du Yun Nan, c'est-à-dire par Momein, et s'emparèrent de Bhamo, au confluent du Ta ping et de l'Irawadi, dernier point navigable de cette rivière. Sans entrer dans le détail de cette lutte, nous dirons que trois invasions chinoises en Birmanie se suivirent, la dernière, en 1767, sous le commandement de Ming Jouei, qui d'ailleurs périt dans la campagne. Le général birman MAHA THIHATHURA battit complètement les Chinois, et, rejoint par son collègue MAHA SÎTHU, les contraignit à repasser la Salouen, par la vallée de laquelle ils s'approvisionnaient (mars 1768). Le général birman regagna la capitale Ava. K'ien Loung n'était pas homme à supporter affront pareil. Bientôt une quatrième invasion chinoise, plus formidable que les autres, pénétrait par l'Irrawadi. Trois armées birmanes (1769) quittaient Ava au mois de septembre : la première, sous les ordres de

THIHATHU, marchait par la rive gauche sur Mogaung; une seconde, commandée par Maha Thihathura, remontait le fleuve, espérant retrouver l'ennemi au confluent de ce dernier et du Ta ping, à Bhamo; un troisième groupe, formé de cavaliers et d'éléphants, suivait la rive orientale de l'Irrawadi, conduit par le MOMIT SOABWÂ et KYOTENG RADJA. La défaite des Chinois fut complète. Ils consentirent, le 13 décembre 1769, à signer à Kaung-toun une convention de paix, d'amitié et de commerce. Ce fut un véritable désastre : les débris de l'armée chinoise, escortés par les Birmans, mouraient de faim et de fatigue dans les hautes montagnes qui séparent la Birmanie du Yun Nan. Il est probable que l'artillerie birmane, dirigée par des métis portugais et français, ne fut pas étrangère au succès de la campagne. Ces événements n'empêchèrent pas les Birmans — qui s'emparaient peu de temps après du royaume de Siam — d'envoyer en 1769 une ambassade pour complimenter l'empereur K'ien Loung lors du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Un envoyé chinois fut chargé de répondre à cette politesse, et il fut convenu que les Birmans enverraient tous les dix ans un tribut à la cour de Pe King [1].

Transmigration des Tourgoutes, 1771.

La mission confiée à Tou Li-chen par l'empereur K'ang Hi, pour ramener dans leur patrie de l'Asie centrale les Tourgoutes, branche des Éleuthes qui avaient émigré aux bords de la mer Caspienne, n'avait pas été couronnée de succès, mais elle devait, avec le temps, produire un heureux résultat. Les exigences des Russes, qui forçaient ces Kalmouks à leur fournir des soldats et leur causaient à eux, fervents bouddhistes, de grandes vexations à cause de leur religion, décidèrent le chef des Tourgoutes, OUBACHA, fils de DONDUK TAÏCHI, petit-fils de CHAKDORSHAP et arrière-petit-fils de ce même Ayouka que visita Tou Li-chen, à retourner au pays de ses ancêtres. Partis de la Volga, au commencement de la 11[e] lune de la 35[e] année de K'ien Loung, après avoir enlevé une centaine de Russes dont

1. H. CORDIER, dans l'*Histoire générale de* LAVISSE et RAMBAUD, t. V et VIII.

un officier qui périrent en route, les tribus tartares, au milieu de difficultés de toutes sortes, en livrant maints combats pour se frayer un passage au milieu de populations hostiles, côtoyèrent le Balkhach, et, après un voyage de huit mois, arrivèrent au nombre de 50,000 familles, à la fin de la 6e lune de la 36e année de K'ien Loung, c'est-à-dire en août 1771, non loin des rives de l'Ili où, accueillies par les fonctionnaires envoyés par l'empereur, elles obtinrent l'autorisation de s'établir. Plus tard, Oubacha et les autres chefs Kalmouks furent reçus à Djehol par K'ien Loung, qui fut tellement satisfait de leur retour qu'il fit élever à Ili un monument de pierre sur lequel fut gravée, en quatre langues différentes, l'histoire de leur transmigration.

Réduction des Miao Tseu, 1775.

La Chine, loin d'être peuplée d'une race homogène, renferme, en dehors des éléments ethniques considérables qui, malgré leurs profondes différences, constituent le peuple chinois, un certain nombre de tribus non chinoises réfugiées principalement sur les hauteurs où elles réussissent à garder leurs usages et leurs coutumes et à braver les autorités du Céleste Empire qui, en général, les administrent de loin. Aux confins du Kouei Tcheou et du Se Tch'ouan, relevant du *Tsoung Tou* de cette dernière province, vivait dans des montagnes difficiles d'accès le peuple Miao Tseu, gouverné par deux chefs SENG-KO-SANG et SO-NOM, à la tête des régions de Siao Kin Tch'ouen et de Ta Kin Tch'ouen qui se livraient au brigandage en faisant des incursions sur les terres de l'Empire. En lutte l'un contre l'autre, ils se réunirent contre le Chinois lorsque celui-ci voulut leur imposer sa loi, et se fortifièrent dans leurs repaires inaccessibles. Le *Tsoung Tou* du Se Tch'ouan, hors d'état de lutter avec ses seules troupes provinciales, fit appel à l'empereur qui envoya aux Miao Tseu deux fonctionnaires pour les inviter à rentrer dans l'ordre; ceux-ci furent maltraités et, chose plus grave encore, l'ordre impérial dont ils étaient porteurs fut déchiré. K'ien Loung, à la nouvelle de cet outrage, choisit pour le venger et pour réduire les pillards, A KOUEI, qui s'était distingué sous Fou Te dans la guerre des Éleuthes. Le général ayant dressé ses plans et levé

une armée se rendit au Se Tch'ouan où il apprit que le général WEN SOU, fier d'un premier succès, s'étant imprudemment engagé dans les montagnes, avait été massacré avec une grande partie de ses troupes par les Miao Tseu. A Kouei, avec Fou Te sous ses ordres, ayant fait cerner le pays Miao Tseu, accomplit, en moins d'un mois, la conquête du petit Kin Tch'ouan dont le roi Seng-ko-sang mourut sur ces entrefaites; les habitants cherchèrent un refuge au grand Kin Tch'ouan. Le chef de cette région, So Nom, s'avança avec son armée contre les Chinois, mais, battu et assiégé dans sa capitale, il offrit de se rendre s'il avait la vie sauve ainsi que les siens et si on lui permettait de gouverner son pays sous l'autorité impériale. K'ien Loung consentait à accorder la première demande mais, comme il voulait transporter les Miao Tseu hors de leurs montagnes, So Nom préféra de continuer la lutte, et au bout d'une quinzaine de jours, obligé de se rendre, il fut envoyé, avec la tête de Seng-ko-sang, à Pe King où il fut mis à mort avec les autres rebelles prisonniers. Fou Te, jaloux de son chef A Kouei, l'ayant calomnié devant l'empereur fut exécuté.

Jadis les Miao Tseu, faisant cause commune avec les rebelles du Yun Nan, avaient sous K'ang Hi combattu les troupes impériales; faits prisonniers, au nombre de 3,000, ils avaient été grâciés par l'empereur et s'en étaient montrés reconnaissants. Le P. Félix DA ROCHA, qui fut Président du Tribunal des Mathématiques après le P. VON HALLERSTEIN, était parti de Pe King le 20 août 1774, pour dresser la carte du pays des Miao Tseu. Cette campagne contre ce petit peuple montagnard, que l'empereur K'ien Loung voulut célébrer dans un poème écrit par lui-même, ne répondait pas à un résultat utile : les Miao Tseu n'ont pas été détruits, et leur enclave est aujourd'hui encore une des meilleures sources de revenu des grandes villes du Kouang Si, comme Nan Ning.

Le Tibet. Sous la dynastie des Youen, le Tibet était passé sous la domination de son puissant voisin. Son organisation intérieure avait déjà subi de profondes modifications. Vers le

milieu du XIe siècle, les religieux bouddhistes du monastère Sakya commencèrent à s'emparer du pouvoir au Tibet, et sous le nom de *Houng kiao*, église rouge, à cause de la couleur des vêtements et des coiffures des bonzes, exercèrent une suprématie que la licence des mœurs, le mariage des moines, la pratique de la sorcellerie ne tardèrent pas à compromettre. A la fin du XVe siècle parut le réformateur TSONG K'APA ou JÉ RINPOCH'É, né à Amdo, près du Kou Kou nor, en 1358; fondateur de la secte Gelupa, il obligea ses adhérents de retourner vers la religion primitive du Buddha, et adopta pour les vêtements de sa secte la couleur jaune *(Houang kiao)* pour se différencier avec les lamas Sakya ou rouges; en 1407, près de Lhasa, Tsong K'apa fondait la grande lamaserie de Gadän, et en 1418, non loin de celle-ci, celle de Sera; cette même année, il mourait à Gadän où il résidait et il eut pour successeur GÉDUNDUB, alors âgé de trente ans, originaire du Tsang. En 1446, la nouvelle église était assez forte pour que Gédundub pût se rendre à Chigatse, à 45 milles de Sakya, capitale des lamas rouges, et y fonder le monastère de Tachiloumbo, devenu au XVIIe siècle la résidence du second lama, le *Pan Tch'en Rinpoch'ê.*

Gédundub étant mort en 1474, fut réincarné dans un enfant né en 1476 qui reçut le nom de GÉDUN GYATS'O, remplacé lui-même en 1542 par un autre enfant, né cette même année, et nommé SONAM GYATS'O. La conversion, en 1566, à la foi Gelupa du chef ordo KOUNG-DAIDJI KOUTOUKTOU SETZEN et de son oncle ALTAN KHAN, prince des Toumed, donna à la religion jaune une extension inattendue; Sonam gyats'o fut invité à visiter son pays en 1576 par le puissant prince mongol qui lui conféra le titre de « Dalaï-lama Vajradhâra », conservé par ses successeurs; quand le Dalaï lama, en tibétain « Tcheptsoun-Djamts'o Rinpoch'é », retourna dans son pays en 1579, il laissa près d'Altan, le lama YONTÄN GYATS'O, qui fut le premier des Tcha han Nomen'han et est connu parmi les Mongols comme le Dongkour Manjuçri Houtouketou; il est mort en 1615 à Lhasa dans la lamaserie de Debung.

Au XVIIe siècle, le Tibet était divisé en Khamdo à l'est, Wou ou Tibet central (avec Lhasa) et Tsang ou Tibet postérieur avec Chigatse; toutes ces régions étaient gouvernées par des rois *(Tsamp'o)*, de la dynastie P'AGMO-DU, arrivée au pouvoir au commencement du XIVe siècle et dont Lhasa était la capitale. L'existence des lamas jaunes, un instant menacée, par la prise de Lhasa en 1630, par le régent (Dezi) de Tsang, fut assurée par la défaite de ce dernier, vaincu par le chef des Éleuthes du Kou Kou Nor en 1641, et le Dalaï lama se transporta de la lamaserie de Debung à l'ouest de la cité de Lhasa.

Les Chinois au Tibet.

Sous l'empereur Young Tcheng, les Chinois, profitant des divisions intérieures du pays, commencèrent à établir sur le Tibet cette domination qui tendait de plus en plus à restreindre le pouvoir du Dalaï lama au domaine spirituel et religieux, et désignèrent en 1725 deux Hauts Commissaires chargés du contrôle des affaires temporelles au nom de la Chine. Cependant les incursions des habitants du

Le Népal.

Népal obligèrent le Dalaï lama à avoir recours à l'aide puissante de son voisin chinois. Il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'histoire de ce pays qui n'entre dans l'histoire authentique qu'au IVe siècle de l'ère chrétienne. Le Népal, en chinois *Ni po lo*, d'après le sanscrit *Nepala*, ou *Pa lo pou* de *Bal po*, nom qui lui est donné par les Tibétains, pays au sud du Tibet, avait entretenu, ainsi que nous l'avons vu, des relations avec la Chine sous les Ming. Le Népal était au XVIIIe siècle déchiré par les guerres intestines. PRITHI NARAYAN, d'origine rajpoute, fils de NARA BHŪPĀLA SĀH (1716-1742) monta à l'âge de douze ans (1742) sur le trône des Gourk'as, petite principauté dont la capitale était un village à quelque distance de Katmandou, la principale ville du Népal. Profitant des dissensions entre ses différents princes, Prithi Narayan se rendit maître de tout le pays (1765-1768) et établit la capitale du royaume Gourk'a à Katmandou où il mourut en 1775, laissant le trône à son fils SIMHA PRATĀPA SĀH (1775-1778), dont l'héritier fut un enfant au berceau RANA BAHADUR SĀH, dont la mère RAJENDRA LAKSMI exerça jusqu'à sa mort en 1795

le pouvoir qu'aurait voulu lui arracher BAHÂDUR SÂH, frère de SIMHA PRATÂPA.

Les Gourk'as ayant annexé le Sikkim en 1789, incités par le frère du Pan Tch'en lama, sous prétexte qu'on avait élevé les droits de douane et que le sel que leur vendaient les Tibétains était de mauvaise qualité, levèrent des troupes et franchirent la frontière en avril 1790. Aucune résistance n'était possible : les fonctionnaires chinois, PA TCHOUNG, NGAO HOUEI, vice-roi du Se Tch'ouan, et TCH'ENG TO, maréchal commandant les troupes de cette province, envoyés par l'empereur, prirent la responsabilité d'arranger les affaires à l'amiable, sans combat. Les Gourk'as étaient arrivés à Shikar Jong, à mi-chemin de Lhasa; ils exigèrent une grosse indemnité de guerre et un tribut annuel de 100,000 roupies; on transigea pour 50,000. Après le paiement de la première annuité, les Gourk'as se retirèrent et envoyèrent une ambassade à K'ien Loung.

Cependant les Tibétains n'exécutant pas le traité, les Gourk'as marchèrent sur Tachi loum bo et pillèrent le couvent, tandis que le Pan Tch'en Lama s'enfuyait (1791). Un envoyé de K'ien Loung ayant été insulté, l'empereur envoya immédiatement une armée placée sous le commandement de Fou K'ang-ngan qui écrasa les Gourk'as le 4 septembre 1792 à Debung, à une journée de marche de Katmandou. Vainement les Gourk'as demandèrent l'appui de Lord CORNWALLIS, Gouverneur-général de l'Inde. Le frère du lama s'empoisonna. Les Chinois profitèrent de leur victoire pour consolider leur autorité au Tibet où ils établirent une garnison régulière de 3,000 soldats indigènes et de 1,000 soldats chinois et mandchoux; en outre, ils installèrent dans la capitale tibétaine un résident impérial, désigné sous le titre de *Tchou Tsang Ta Tchen,* dépendant du *Li Fan Youen,* avec un rang égal à celui du Gouverneur du Se Tch'ouan. Depuis cette époque, tous les cinq ans le Tibet envoyait une mission à Pe King qui saluait le bodhisattva Manjuçri dans la personne de l'Empereur. Cette mission quitte Katmandou à l'ouverture des passes des Himalayas, généralement dans la première moitié de juin, à la fonte des

neiges; ordinairement elle arrive à Pe King au milieu du mois de janvier suivant, après avoir fait une halte à Lhasa d'environ un mois et demi.

Les Chinois conservèrent le souvenir de la terrible résistance des Gourk'as et ils refusèrent de leur venir en aide lorsque ceux-ci entrèrent en lutte avec l'Angleterre; néanmoins, lors de la guerre d'opium en 1841, et de la révolte des T'aï P'ing en 1853, les Gourk'as offrirent leurs services à la Chine qui les refusa [1]. En 1793, première lune de la 58e année K'ien Loung, un édit impérial décida que le tirage au sort désignerait le nom de celui qui pourrait être réincarné *(houbilhan)*, parmi les enfants choisis à cet effet pour devenir Dalaï lama. Ce qui n'a pas peu aidé à affermir la domination chinoise dans ce pays, a été l'extrême jeunesse — de véritables enfants, en fait — des personnages choisis comme réincarnations successives du Buddha qui devaient exercer le pouvoir comme Dalaï lama; sauf le souverain pontife actuel, ces lamas ont eu la vie courte, ce qui a assuré de nombreuses minorités, partant de multiples régences, pendant lesquelles les Chinois pouvaient exercer une influence sans limite dans l'administration tibétaine.

Voyages du Pan Tch'en Lama à Pe King.

Dans l'espérance d'obtenir plus de liberté pour l'administration de son pays, en 1779, le Pan Tch'en Rinpoch'é PALDÄN-YESHES accepta une invitation de l'empereur K'ien Loung d'assister à Pe King aux fêtes du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Il quitta Tachiloumbo dans l'été de 1779, se rendit par le Kou Kou Nor à la lamaserie de Kounboum où il passa l'hiver, puis par le Chen Si et le Chan Si, arriva à Djehol où il fut reçu par l'empereur dans un bâtiment construit sur le modèle de celui qu'occupait le lama dans son pays. Plus tard, le lama se rendit à Pe King, où il mourut le 27 novembre 1780, dans le Si Houang seu, qui avait été bâti vers 1750, pour le cinquième Dalaï

1. C. IMBAULT-HUART, *Conquête du Népâl* (1792), *d'après le Cheng vou ki (Journ. As.*, oct.-déc. 1878, pp. 348 seq. — Sylvain LÉVI, *Le Népâl*, 1905, vol. II. — B. H. HODGSON, *Journ. As. Soc. Bengal,* XXV, 1856 pp. 473 seq.

lama, par l'empereur Chouen Tche. Un magnifique mausolée fut érigé en l'honneur de l'illustre défunt, et son corps fut ramené au Tibet avec de grands honneurs. Toutefois, il est arrivé une aventure macabre au crâne du lama. Son chef, conservé à Pe King, dans un reliquaire d'or, orné de pierres précieuses, par le hasard d'un des pillages dont la capitale chinoise a souffert de la part des Européens, tomba entre les mains d'un soldat qui s'empressa de céder cette relique à un marchand de bibelots de Paris. Celui-ci, non sans avoir allégé la boîte d'or de ses pierres précieuses, la vendit au prince Oukhtomsky, après en avoir fait exécuter des fac-similé qui sont l'ornement des collections d'amateurs bien connus.

Le frère aîné du Pan Tch'en Lama, le *Hou t'oukh t'ou* TCHONG PA, mit la main sur les richesses du couvent et écarta son frère cadet CHO MA EUL PA (CHA MAR PA), sous prétexte qu'il appartenait à la secte des lamas rouges; celui-ci, mécontent, passa aux Gourk'as, au Népal.

Nous avons vu que l'Annam conquis en 1407 par les Ming avait recouvré sa liberté avec Lê lo'i, qui monta sur le trône en 1428, sous le nom de Lê Thai-to, fondant ainsi la dynastie des Lê postérieurs. L'Annam.

L'Annam, qui était en réalité la contrée que nous appelons le Tong King et qui avait compris à l'époque des Han une partie de la Chine méridionale, se heurtait au midi au royaume de Tchampa qu'il annexa définitivement en 1471; cet obstacle franchi, il devait plus tard rencontrer la puissance qui, du sud, avait, en marchant vers le nord, pressé le Tchampa : le Cambodge ou Empire Khmer qui, lui-même, avait été coupé en deux parties par l'invasion des Thai (siamois); d'une part les Mon rejetés à l'ouest, à l'embouchure de l'Irawadi, au royaume de Pégou, d'autre part les Khmers qui occupèrent la Basse Cochinchine en plus de la région du Ton lé Sap. Le Cambodge, comprimé entre l'Annam et le Siam, aurait été leur proie et aurait subi le sort du Tchampa, sans l'intervention de la France au XIXe siècle.

L'unité de l'Annam fut pendant un siècle compromise par la rébellion des MAC ou MOU, dont le chef MAC DANG-

DONG usurpa le pouvoir (1527-1530); grâce à ses ministres TRINH UC (TCHEN YI) et NGUYÊN VEI (YOUEN WEI), le quatorzième roi Lè, LÊ DUY-DAM, réussit à infliger une grande défaite à MAC NGUYEN-THANH qui se réfugia (1573) dans la région presque inaccessible de Cao Bang (Kao P'ing) à la frontière de Chine, d'où ses successeurs ne furent délogés par les Annamites qu'en 1672. En faisant accroire à la Cour chinoise que la dynastie des Lê était éteinte, Mac Nguyên-thanh avait réussi à se faire nommer par l'empereur, major-général de l'Annam.

Les services rendus aux Lê dans leur lutte contre les Mac par NGUYÊN CAM, l'un des ancêtres de la dynastie actuelle, donnèrent à ce général et à ses descendants une position prépondérante, et nous voyons le pouvoir entre les mains de guerriers heureux, les *Trinh* au Tong King, les *Nguyên*, en Cochinchine, avec le titre de *Chua*, tandis que le roi Lê, le *Bua*, reste sans autorité. Il y a entre le *Chua* et le *Bua* la même relation qu'entre le Maire du Palais et le Roi Fainéant sous les Mérovingiens ou qu'entre le *tenno* et le *shogoun* avant la Révolution japonaise de 1868. Le premier *Chua* mourut en 1545 et TRINH KIEM (†1570), qui avait épousé sa fille, usurpa le titre. La puissance des *Chua* augmenta d'année en année et atteignit son apogée sous LÊ GIA-TONG (1673).

C'est sous le règne du 26e roi de la dynastie des Lê, LÊ HIÉN-TÔNG (LÊ DUY-DAO, 1740-1786) et sous le gouvernement de Duê tông (Dinh vu'o'ng, ou Huê-vu'o'ng Nguyen Phu'o'c-thuân, ou Duê tông-hieu-dinh-hoang-dè, 1765-1778) qu'éclata la terrible révolte dite des *Tay so'n*, du nom des montagnes où s'étaient réfugiés les premiers rebelles.

La faiblesse des Nguyên et l'impopularité de leur gouvernement facilitèrent une révolte qui, après avoir failli anéantir les destinées de cette dynastie, fut la cause principale de l'établissement de l'unité de l'empire d'Annam. Une famille tonkinoise du Nghê-an, prisonnière de guerre, était établie depuis le règne de Lê Thân-tong, à Qui nh'on. L'un de ses membres, Nguyen van NHAC, employé des douanes à Van dôn, puisa dans sa caisse pour payer ses

dettes de jeu, puis, craignant d'être découvert, il s'enfuit dan les montagnes Tay So'n, y organisa une bande, grâce à laquelle, après quelques succès contre les douaniers, il s'empara de Qui nh'on par stratagème. Le souverain du Tong King profita des troubles pour s'emparer de Huê (1774) et le *Chua* de la Cochinchine, Duê-tông, se réfugia en Basse Cochinchine où, fait prisonnier avec son fils, il fut mis à mort par les Tay so'n. Cependant le rebelle Nhac, placé entre les Tonkinois d'une part et les troupes de Duê tông d'une autre, était passé aux premiers en qualité de général, puis il s'était proclamé roi (1777-1792). Le neveu de Duê tông, NGUYEN ANH, connu plus tard sous le nom de GIA LONG, qui avait accompagné son oncle dans sa fuite, était désormais l'héritier des *Chua*. Il réussit à reprendre Saïgon (1776), puis au commencement de 1777, proclamé général en chef et régent, il continuait la conquête de la Basse Cochinchine. Cependant les Tay so'n ne restaient pas inactifs; se tournant du côté des Tonkinois, NGUYEN VAN HUÊ, frère de Nhac, s'empara de la ville de Huê, puis remontant vers le Nord, à la suite d'une rapide campagne, il pénétra à Hanoï. Nhac laissa toutefois le Tong King à son prince et répartit la Cochinchine entre ses deux frères et lui. Nhac eut le pays depuis Tourane jusqu'au sud de Binh Dinh, Huê, de Tourane au Tong King, Lu', le dernier frère, une portion du Binh Thuan et la Basse Cochinchine disputée par Nguyên Anh. Cependant Huê, fort ambitieux, marcha de nouveau sur le Tong King dont il se proclama roi. Dans le sud, Nguyen Anh, après quelques succès, était de nouveau battu, obligé de quitter la Cochinchine, et de se réfugier chez le roi de Siam.

La mère et les femmes du 27e et dernier roi de la dynastie de Lê, LÊ CHIEU-TONG, pendant que ce prince se cachait, s'étaient réfugiées à Cao Bang dont le gouverneur NGUYEN HUY TUC leur fit traverser la frontière chinoise sur des barques et gagner « la rivière Po nien, limite de la préfecture de Loung Tcheou, dépendant de la préfecture de T'aï P'ing dans le Kouang Si[1] ». Averti par le vice-roi des deux Kouang

1. DEVÉRIA, *Relations de la Chine avec l'Annam*, p. 19.

Soun Che-yi, et le gouverneur du Kouang Si, Soun Young-ts'ing, de l'arrivée en Chine de la famille royale d'Annam, K'ien Loung résolut d'intervenir en faveur des Lê. En conséquence, en novembre 1788, Soun Che-yi aidé du général chinois Hiu Che-heng, dirigeait 10.000 hommes contre Hanoï, tandis que 2.000 hommes formaient à Lang So'n une réserve prête à agir dès qu'ils en recevraient l'ordre. Du Yun-Nan, le général Wou Ta-king pénétrait en Annam par Ma Pe kouan. Le vice-roi du Yun-Kouei, Fou Kang-ngan, était chargé du ravitaillement des troupes chinoises. Après plusieurs combats heureux, le 19 décembre 1788, les Chinois traversèrent le Song Koï (Fou Liang kiang) sur la rive sud duquel s'était retiré l'ennemi qui en fut chassé. Soun Che-yi et Hiu Che heng entrèrent à Hanoï où le roi Lê Chieu-tong, sortant de sa cachette, vint se présenter à eux; on lui donna alors lecture des lettres de K'ien Loung lui conférant l'investiture de la royauté d'Annam. Soun, fait comte de 1re classe avec le titre de « Vaillant tacticien », songeait à poursuivre Nguyên Huê jusqu'au Quang Nam où celui-ci s'était retiré et à s'en emparer, lorsque le jour du nouvel an chinois, le 26 janvier 1789, il se laissa surprendre à Hanoï; obligé de fuir avec Lê Chiêu-tong au delà du Song Koi, Soun laissait derrière lui les généraux Hiu Che-heng et Tchang Tao-loung avec 10.000 hommes qui se noyèrent dans le fleuve. Le vice-roi paya chèrement sa négligence: dégradé, il fut mis en jugement.

Nguyên Huê agit avec beaucoup d'habileté; il avait changé son nom en celui de Nguyên Quang-binh; pour assurer sa position, il sentait qu'il lui était nécessaire de se ménager les bonnes grâces des Chinois et dans ce but, il envoya son neveu Nguyên Quang-hien à Pe King avec des présents et une adresse de soumission, proposant même de venir en personne à la Cour l'année suivante, et priant qu'on écartât les Siamois qui soutenaient Nguyen Anh. Fou Kang-ngan appuyait ses demandes. Par suite, un décret impérial de 1789, ordonnait à Tch'eng Lin, Grand Juge de la province du Kouang Si, d'aller lui conférer l'investiture de la royauté d'Annam et de

lui remettre un sceau d'argent doré surmonté d'un chameau [1]. »

Lê Chiêu-tong, réfugié dans la capitale, fut réduit à la position de fonctionnaire chinois de 4e classe; il mourut en 1798; son heureux adversaire ne manqua pas à sa promesse et vint à Pe King; il fut placé entre les princes tartares de la première classe et ceux de la seconde aux fêtes données à Djehol (1790); mais en 1792, le gouvernement chinois exigea de l'Annam un tribut bisannuel au lieu du tribut trisannuel qui avait été de règle depuis 1663, et que la visite d'hommage, due jusqu'alors tous les six ans, fût faite tous les quatre ans; en revanche le roi d'Annam, en considération de la plus grande fréquence des envois, était dispensé du tribut d'or et d'argent [2].

Nguyên Huê étant mort en 1792, fut remplacé par son fils Nguyên Quang-báng (Hoang Thuy), âgé de quinze ans, auquel l'investiture royale était conférée par l'intermédiaire de Tch'eng Lin, mais en même temps Fou Kang-ngan recevait l'ordre de mettre en état de défense les frontières méridionales de l'Empire, dans la crainte de troubles pouvant surgir à cause de la jeunesse du nouveau souverain.

De grands changements allaient en effet se produire en Annam. Nous n'avons pas à raconter ici comment Nguyên Anh, grâce à l'aide de l'évêque d'Adran, PIGNEAUX DE BEHAINE, et des officiers français recrutés par ce prélat, réussit à vaincre les Tay So'n et à monter sur le trône d'Annam dont il acheva la conquête en janvier 1803. Nguyen Anh, qui avait pris le nom de règne de GIA LONG, imitant ses prédécesseurs, s'empressa d'envoyer le tribut à Pe King. L'Empereur changea le nom d'Annam en celui de Yue Nan (Viêt Nam), et chargea le Grand Juge du Kouang Si de porter au nouveau roi un sceau d'argent doré, surmonté d'un chameau, et de lui conférer l'investiture royale; le Viêt Nam devait envoyer à Pe King le tribut tous les deux ans et rendre hommage tous les quatre ans, ainsi qu'il avait été décidé en 1792.

1. DEVÉRIA, *l. c.*, p. 36.
2. DEVÉRIA, *l. c.*, p. 43.

CHAPITRE XXVII

K'ien Loung (suite).

LES relations de la Chine avec les pays étrangers au cours des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, n'ont eu aucune influence sur la direction générale de la politique de cet Empire; elles sont en quelque sorte en marge de l'histoire de ce grand état et on en peut donner le récit sans avoir à tenir compte des événements qui se déroulent dans le pays. L'étranger, réduit au séjour de Canton, n'est connu du Gouvernement central que comme sujet de l'un de ces nombreux pays tributaires qui gravitent dans l'orbite du Céleste Empire et viennent présenter leurs hommages empressés au Fils du Ciel.

Marchands hanistes.

On désignait à Canton, sous le nom de *Hong* ou *Hâng*, les maisons de commerce et en particulier celles des marchands indigènes privilégiés, intermédiaires ou garants des négociants étrangers; d'où les expressions de *Hong Merchants* ou de *Marchands hanistes ;* la réunion de ces hanistes était appelée *Co-hong* ou *Co-hang*. Le terme *factorerie* désignait plus particulièrement les maisons des étrangers, résidence et bureaux; les *hong* servaient également de magasins.

Les réunions des hanistes se tenaient sous la présidence du *Hoppo*, dans un bâtiment appelé *Koung seu*, «Compagnie» d'où, avec la prononciation locale, *Consoo*, et *Consoo House*. Le Hoppo, que SONNERAT appelle l'*Opeou*, et RENOUARD DE STE CROIX le *haupoul*, était le titre donné par erreur par les étrangers au haut fonctionnaire placé à la tête des Douanes maritimes qui, représentant le Ministère des Finances, *Hou Pou*, était désigné par ce nom déformé. C'était prendre le Pirée pour un homme. Le surintendant des Douanes est appelé *Haĭ Kouan Kien tou*, mais à Canton,

ce fonctionnaire, désigné par la Maison impériale, portait le titre de *Yuė Hai Kouan Pou*; c'était le Hoppo, « terme, dit MAYERS, dont l'origine est inconnue »; on vient de voir au contraire que cette origine est connue.

En 1702, tout le commerce des étrangers était centralisé entre les mains d'un seul marchand chinois désigné sous le nom de *Marchand de l'Empereur*; c'était, en vérité, un directeur du commerce, mais qui ne put suffire à la besogne; il se contentait de recevoir 5000 taels par navire; les abus de ce personnage et aussi la nécessité de créer des intermédiaires plus nombreux, firent choisir, au détriment du petit commerce de Canton, un certain nombre de marchands privilégiés.

La corporation des marchands hanistes *(Co-hang)* fut créée en 1720 ou 1722, et sauf un bref espace de temps avant 1725, elle dura jusqu'au traité de Nan King (1842), qui abolit le privilège par son article V. La position de marchand haniste s'obtenait par le paiement de fortes sommes d'argent à Pe King. Le nombre des marchands hanistes a souvent varié; il était de dix en 1765; Sonnerat n'en comptait que sept; en novembre 1807, lors de la visite de Renouard de Sainte Croix, il y en avait douze; en 1829, le chiffre de treize hanistes fut atteint; ce chiffre fut déclaré définitif par un mémoire des autorités de Canton, de septembre 1837; les principaux étaient HOUQUA, PANK'EQUA, MOUQUA, GOQUA, MINGQUA, SAMQUA, CHINGSHING, SAOQUA, KING QUA, LULIQUA, etc.; sauf Ching Shing qui était du Kouang Toung, tous appartenaient à des familles originaires de la province du Fou Kien, d'où, à la foukienoise, leurs surnoms se terminent par la syllabe *Kouan (qua)*. Les hanistes étaient aidés de « linguistes », *t'oung ché*, interprètes désignés et autorisés par le *hou pou*, conformément aux ordres de Pe King; en 1834, il y avait six linguistes. Le principal agent ou employé de la factorerie était le *compradore*, du portugais *comprar, comprador*, acheter, acheteur; en chinois *Mai pan*. « Le compradore d'une maison, écrit MONTIGNY, se charge de procurer tous les autres domestiques et répond de leur conduite; il achète tous les

approvisionnements, se charge des petites dépenses de ménage, et fait, sous sa responsabilité, les paiements et encaissements. »

Au sud de faubourgs trop peuplés, les factoreries au nombre de treize, *Che-san hang*, étaient rangées, avec leurs façades tournées vers le sud, dans l'ordre suivant, sur la rive gauche du Tchou Kiang, en face de l'île de Ho-nam, sur une longueur d'environ 350 mètres :

La première, à l'ouest, était la factorerie danoise séparée de New China Street par des boutiques chinoises; de l'autre côté de la rue se trouvait la factorerie espagnole, puis la factorerie française limitrophe du hang de Tchoung qua en bordure de Old China Street; en face, sur cette même rue la factorerie américaine *(Kouang youen hang)*, au coin de laquelle était un corps de garde avec une douzaine de soldats chinois, puis venaient les hang *Paou shun*, Impérial *(Ma-ying hang)*, Suédois *(Sui hang)*, la *vieille* factorerie anglaise *(Lung shun hang)* et *Chow Chow* (Mélangée, *Fung tae hang)* séparée par une étroite ruelle, Hog Lane, bien nommée, des hautes murailles de la *nouvelle* factorerie anglaise *(Paou ho hang)* reconstruite après l'incendie du 1er novembre 1822, qui détruisit presque toutes les factoreries, voisine de la factorerie hollandaise *(Tseih-e hang)* et de la Crique *(creek)* factory *(E-ho hang)*, ainsi nommée d'après une crique qui longeait les murs de la ville dont elle formait le fossé ouest et qui déversait à cet endroit ses eaux dans la rivière. En tout 13 factoreries formant un square et derrière lesquelles courait de l'est à l'ouest la rue des Treize factoreries (Thirteen Factory street). Devant la nouvelle factorerie anglaise et devant la factorerie hollandaise se trouvaient des terrasses dont les colonnes portaient pour la première *Pro Rege et Senatu Angliae* et la seconde *Je maintiendrai.*

A l'extrémité nord de Old China street s'élevaient sur la rue des Factoreries les beaux bâtiments d'architecture chinoise du « Conseil des Factoreries étrangères » *(Consoo House)*, propriété de la collectivité des marchands hanistes qui étaient d'ailleurs propriétaires, principalement Houqua

et Pan K'e qua, des factoreries qu'ils louaient aux étrangers à un prix modéré, payable une fois l'an; on pénétrait dans la Maison du Conseil par un escalier de larges marches de granit et par de grandes portes en bois de teck.

Chaque factorerie se composait d'une série de bâtiments presque tous de trois étages, placés les uns derrière les autres séparés par des cours, et numérotés 1, 2, 3, etc.; le rez-de-chaussée était consacré aux bureaux, le premier aux salons de réception et le second aux appartements privés. A la suite de l'attaque des forts de Canton par l'amiral anglais Sir Michael SEYMOUR, les Chinois, exaspérés, brûlèrent les factoreries étrangères le 14 décembre 1856, à onze heures du soir; toutes furent détruites, sauf l'établissement anglais qui échappa à la ruine commune.

L'un de ces marchands hanistes était généralement responsable au point de vue chinois du navire dont il était le consignataire. Aussi des habitudes se formèrent, chaque nation différente choisit comme correspondant commercial tel marchand haniste, plutôt que tel autre; c'est ainsi qu'au commencement du XIX[e] siècle, le plus célèbre de ces marchands, HOUQUA, était l'intermédiaire préféré des expéditeurs des Etats-Unis d'Amérique. La tyrannie du Co-hang l'avait fait dissoudre en 1771, et c'était Pan K'e qua qui était le représentant le plus important et le plus autorisé de ces marchands privilégiés.

Naturellement, le privilège de ces hanistes comportait des droits, et disons-le, des pots de vin considérables payés au mandarin. Le Gouverneur Général et ses subordonnés, à court d'argent, avaient recours au *hoppo*, qui, obligé de faire face aux besoins de ses supérieurs, pressurait les hanistes : ceux-ci à leur tour mettaient à contribution les étrangers pour couvrir par des emprunts intéressés les emprunts forcés auxquels ils étaient obligés de consentir. De là, de la part des nations étrangères, de formidables créances sur les marchands hanistes, qui s'abritaient autant que possible derrière les mandarins. Telle est l'origine de missions spéciales dont nous allons parler.

En 1760, les autorités de Canton promulguèrent un règle-

ment en huit articles pour le bon fonctionnement du commerce des étrangers; revisés en 1810, ces règlements furent confirmés en 1819, par Kia K'ing.

Le *Co Hang* aboli en 1771 (28e jour, 12e lune, 35e année K'ien Loung = 12 février 1771), une somme de 3.808.076 dollars espagnols était due aux sujets britanniques. En 1779, un vaisseau de Madras, le *Sea Horse*, commandé par le capitaine PANTON, muni d'instructions de l'amiral Sir E. VERNON, arriva à Canton pour obtenir le paiement de cette dette; à la suite d'une audience accordée non sans peine par le vice-roi, il fut arrangé qu'on paierait dix shillings à la livre (sans intérêt), comme composition devant être payée en dix ans à partir de 1780. A peine Panton fut-il parti, que les Chinois établirent un nouvel instrument d'extorsion appelé *Consoo Fund*.

« Les Européens établis à Canton, ne faisaient et ne recevaient de paiements qu'en piastres d'Espagne, appelées en Chinois *yin ts'ien*, « monnaie d'argent » et valant 7 mace 2 candarins ou 108 sols tournois [5 fr. 34 centimes]. La piastre était reçue dans le commerce au titre de 94; mais le Hopou ne la reçoit qu'au titre de 93 [1]. »

D'Entrecasteaux.

Le but principal de la mission de d'ENTRECASTEAUX à Canton en 1787 était d'obtenir le règlement des sommes considérables dues par les Chinois aux négociants français — en 1783, elles s'élevaient à 617,480 piastres ou 3,334,362 livres tournois — d'examiner les griefs nombreux du commerce étranger et, d'une manière générale, de recueillir tous les renseignements utiles à la France et de faire tout ce qui était en son pouvoir au mieux des intérêts de notre pays, suivant les circonstances. Les instructions, datées de Versailles, le 17 février 1786, furent envoyées à d'Entrecasteaux, commandant des forces navales en station dans les Indes orientales, à Pondichéry. Il est certain que d'Entrecasteaux n'avait pas le temps nécessaire d'examiner le bien fondé des créances françaises, pas plus qu'il ne pouvait, sans avoir recours à la force, c'est-à-dire sans engager le pavillon du roi, exiger des Chinois le règlement de leurs

1. DE GUIGNES, *l. c.*, III, p. 233.

dettes. Il laissa à De Guignes le soin de défendre nos intérêts.

Les affaires anglaises étaient conduites en Chine par les agents de la grande « East-India Company » formée en 1708-9[1]. Le *Macclesfield*, qui arriva à Macao le 26 août 1699, est le véritable point de départ du commerce permanent des Anglais à Canton[2]. A maintes reprises, les Anglais, de beaucoup les plus intéressés dans le commerce, avaient eu maille à partir avec les autorités locales, et l'on pourrait presque dire que chaque date que nous donnons est celle d'un affront, causé moins par la haine de l'étranger que par la coalition (par exemple en 1721) des marchands chinois pour régler les prix d'achat et de vente des marchandises. Cette même année, 1721, un domestique du *Hoppo* est tué accidentellement par un homme de l'équipage de la *Bonitta;* les Chinois s'emparent du lieutenant et de quatre marins du *Cadogan* qui se promenaient à terre, et les flagellent; les subrécargues ayant protesté et menacé de retirer leur commerce de Canton, le *Hoppo* dégrada le mandarin responsable de l'affaire. L'année suivante, 1722, un canonier anglais en visant un oiseau tue un petit garçon; moyennant une somme de 2000 taels payée par les subrécargues, l'affaire fut arrangée[3]. Angleterre.

En 1713, un navire de l'East India Company, l'*Anne* de Madras, ayant été mal reçu à Amoy, saisit une jonque de ce port; à la suite d'une enquête faite par ordre de l'empereur, les mandarins coupables furent punis et les Anglais furent mieux traités[4].

En 1723, le subrécargue du navire *Walpole* découvrait à Macao que les fonctionnaires chinois, ayant fait la rafle des thés, avaient, par suite, donné eux-mêmes à leurs denrées une plus-value exagérée, et que les malheureux intermédiaires chinois étaient obligés de leur emprunter de l'argent à 30 % pour faire face aux difficultés de la situation. Aussi

1. Voir vol. III, p. 216.
2. J.-B. Eames, *The English in China*, p. 48.
3. Eames, *l. c.*, p. 69.
4. Montgomery-Martin, *China*, II, p. 10.

n'est-il pas étonnant de voir les Anglais chercher un port moins inhospitalier que celui de Canton. Nous les avons déjà vus aux Chousan et à Poulo Condor. Amoy, sur la côte du Fou Kien, leur offrait un abri favorable et, le 22 avril 1727, un certain nombre de négociants se décidèrent à s'y rendre. Le *Hoppo*, inquiet de ce départ et des pertes qui en résulteraient pour lui, fit de belles promesses, et le projet avorta. Même comédie en 1735. En 1736, le *Normanton* chercha en vain à faire le commerce à Ning Po. D'ailleurs des taxes illégales étaient exigées des subrécargues qui, en 1730, adressèrent leurs réclamations à Pe King et obtinrent, en 1736, à l'avènement de K'ien Loung, un édit impérial défendant ces abus. D'autre part les Chinois essayaient de vendre aux étrangers des soies de qualité inférieure et le vice-roi refusait d'intervenir (1735).

En 1741, arrivait le célèbre commodore ANSON, qui remonta la rivière de Canton avec le vaisseau le *Centurion;* malgré le service qu'il avait rendu en éteignant un incendie dans la ville indigène, il n'obtint aucun résultat pratique. En 1742, le capitaine CONGREVE du *Onslow* est attaqué et dépouillé au cours d'une promenade qu'il faisait dans l'île « française [1]. » En 1751, le subrécargue MISENOR, chef de la factorerie, refuse de se rendre à l'avis des marchands hanistes qui lui conseillaient d'envoyer une délégation à Nan King, où se trouvait alors l'empereur (venu avec sa mère, originaire de Sou Tcheou), pour obtenir l'abolition de quelques unes des taxes qui entravaient le commerce [2]. En mai 1755, les subrécargues anglais de Chine armèrent un petit vaisseau portugais de Macao, à bord duquel s'embarquèrent le premier subrécargue HARRISON et l'interprète FLINT, depuis 25 ans dans le pays, qui se rendirent à Ning Po pour y établir leur commerce; ils furent admis, mais avec défense de revenir l'année suivante. En 1757, un édit impérial restreignait tout commerce étranger, russe excepté, au seul port de Canton.

Flint se rendit à T'ien Tsin pour présenter un mémoire

1. EAMES, *l. c.*, p. 77.
2. EAMES, *l. c.*, p. 78.

à l'empereur énumérant les griefs des étrangers contre les autorités du Kouang Toung; K'ien Loung fit faire à Canton une enquête par le *tsiang kiun* du Fou Kien et un commissaire envoyé de Pe King, et le *hoppo* fut déposé. Mais le *Tsoung tou* ayant réussi à se faire charger de l'affaire, attira les Anglais dans son yamen et les fit battre par ses soldats; Flint fut relégué pour trois ans à Macao sans pouvoir communiquer avec ses compatriotes, avec ordre, quand le terme de son exil serait expiré, de retourner en Angleterre et de ne jamais remettre les pieds en Chine; quant au Chinois, qui avait rédigé le mémoire à l'empereur, il fut décapité; néanmoins, les manœuvres du *Hoppo* étaient condamnées, les plaintes des Européens reconnues justes, et ils étaient autorisés à continuer leur commerce sans crainte.

En 1764, le navire de guerre anglais *Argo*, capitaine AFFLECK, accompagnant le schooner *Cuddalore*, arriva à Canton; les Chinois exigèrent qu'il se laissât mesurer [1].

Ajoutez à ces difficultés des vexations, comme la défense à tout Chinois d'enseigner sa langue à n'importe quel *diable d'Occident;* la peine du talion, homme pour homme, était même appliquée dans toute sa sévérité. En 1773, un nommé Francis SCOTT, contre lequel il n'y avait aucune preuve de crime ; en 1784 (24 novembre) un canonnier manillois de la *Lady Hughes*, qui avait tué involontairement un Chinois dans une salve; en 1780, un Français, qui, dans une rixe, avait tué un Portugais, furent livrés aux autorités chinoises qui les mirent à mort. Ces difficultés devaient forcément amener des revendications, qui auraient dû se produire à coups de canon : on préféra user de diplomatie; nous verrons plus loin quels furent les résultats de l'ambassade de Lord MACARTNEY.

France. Compagnie des Indes.

La Compagnie des Indes, créée en 1719, avait un comptoir à Canton qui faisait le commerce de la Chine; si nous en jugeons par le *Mémoire sur la Compagnie des Indes* de MORELLET (pp. 125-6), ce commerce, même dans les dernières années, paraît avoir été singulièrement lucratif, car il donna les bénéfices suivants: de 1725 à 1726, 104 ½ %; de 1736

1. EAMES, *l. c.*, p. 91.

à 1743, 141 ¼ %; de 1743 à 1756, 116 ²/₃ %; en 1764, 85 %; en 1765, 82 ½ %; en 1766, 71 ½ %; en 1767, 68 %; en 1763, 67 ²/₃ %. Avant qu'il y eût un comptoir sédentaire à Canton, chaque expédition de la Compagnie conduisait en Chine et ramenait en France les subrécargues et autres employés nécessaires. Ainsi «le 15 mars 1724, M. DE LA BRETESCHE, chef du Comptoir de Canton, étant rentré en France, il fut décidé que DUPLEIX s'embarquerait sur le *Saint-Joseph* en qualité de marchand ou subrécargue pour être chargé de la vente et achat des marchandises en Chine. Il s'embarqua dans la seconde quinzaine d'avril et revint par le même navire le 2 mars 1725, s'étant parfaitement acquitté de sa mission; il reprit aussitôt sa place de conseiller [1]. »

De Guignes [2] nous apprend que : « Les Français jouissaient seuls anciennement du privilège d'avoir un comptoir fixe à Canton; mais ayant été un temps considérable sans paraître dans cette ville, les Chinois, à leur retour, ne leur permirent plus d'y rester comme par le passé. M. DUVELAËR obtint cependant, en 1728, la permission de demeurer à Canton, mais en 1731, il fut forcé d'en sortir, en y laissant néanmoins son frère pour attendre un navire dont l'arrivée avait éprouvé des retards.

« En 1745, les Français obtinrent le droit de s'établir sur l'île de Wampou, en payant cent taels [750 liv.] par chaque vaisseau. La guerre ayant souvent interrompu le commerce des Français, et leurs bâtiments n'ayant pas paru à Wampou, les Chinois n'ont pas exigé à leur retour de plus forte somme que celle de cent taels, de plus ils n'ont jamais voulu permettre qu'aucune autre nation s'établît à leur place; et c'est en vain que les Anglais ont fait des tentatives pour y parvenir.

« Le commerce français à la Chine ne nécessite que deux ou trois bâtimens de sept à huit cents tonneaux chacun. Un plus grand nombre rapporterait plus que la France ne consomme, et au delà de ses débouchés. Ce commerce

1. *Revue historique de l'Inde française*, I, 1916-1917, p. 83.
2. *Voyages à Peking*. Paris, 1808, pp. 212-214.

demande depuis trois millions et demi jusqu'à quatre et cinq millions, et peut en produire six et huit en Europe.

« Une grande partie de l'envoi consiste en argent; le reste est composé de draps, glaces, azur, fils d'or et ébène : les retours sont en thé, soie écrue, soieries, nankins, rhubarbe, anis, esquine et porcelaine. Les thés composent le tiers ou la moitié du chargement; mais la France n'en consommant qu'une partie (pour environ 300,000 liv.), le reste se vend chez l'étranger, et fait souvent rentrer plus d'argent qu'il n'en était sorti pour faire l'armement pour la Chine. »

Le Privilège exclusif de la Compagnie des Indes fondée en 1719 fut suspendu le 13 août 1769; la Compagnie fut dissoute le 6 avril 1770.

Voici quel était le produit net, escompte à 10 % déduit, des marchandises des Indes, de la Chine, et des îles de France et de Bourbon, provenant du commerce particulier, depuis la suspension du Privilège exclusif de la Compagnie des Indes de France, et dont la vente s'était faite publiquement au port de Lorient, dans les années 1771-1778 :

	liv.	sols	den.
Marchandises des Indes	86,111,648	16	4
De la Chine	56,098,963	15	4
Des îles de France et de Bourbon	7,061,975	11	8
Total. . . .	149,272,588	3	4

En 1771, avec 5,173,712 liv. 13 s. 4 d., et en 1775 avec 10,912,539 liv. 12 s. le commerce de la Chine a dépassé celui des Indes, 3,256,620 liv. 2 s. 5 d. et 10,906,218 liv. 17 s. 1 d.; en 1778, le commerce de Chine était tombé à 4,300,303 liv. 5 s. 6 d., contre 9,561,869 l. 19 s. du commerce des Indes [1].

Après la dissolution de la Compagnie, il fallait néanmoins pourvoir aux besoins du commerce de France en Chine et maintenir au moins provisoirement le Conseil de Direction de Canton. Au Conseil de la Compagnie, le Ministre de la Marine, DE BOYNE, substitua un Conseil royal (1771), dont THIMOTÉE, deuxième subrécargue depuis

1 Voir RAYNAL, I, p. 548.

1753, prit la direction le 7 septembre 1772; les deux autres membres du Conseil étaient le Chevalier DE ROBIEN, troisième subrécargue, hostile à son chef, et Jean-Pierre CLOUËT. Cette situation ne pouvait se prolonger plus long temps et le roi, sur la proposition de son ministre, se décida de créer à Canton un consulat à l'exemple de celui de Surate auquel avait été nommé le frère d'ANQUETIL DU PERRON, ANQUETIL DE BRIANCOURT. Le comptoir de Surate avait été le premier établissement français fondé aux Indes. CARON, qui avait quitté le service de la Hollande pour celui de la France, y avait établi une factorerie en 1668. L'Ordonnance royale en 23 articles (3 février 1776) était précédée d'un rapport sur la création d'un Consulat à Canton. A défaut de Thimotée et de Clouët qui déclinèrent, le premier, l'offre du poste de consul, le second celui de chancelier, on nomma consul le 20 octobre 1776, Pierre-Charles François VAUQUELIN, ancien subrécargue, et chancelier Philippe VIEILLARD. Vauquelin étant mort le 23 septembre 1782, fut remplacé par Vieillard, qui nomma chancelier, l'interprète Jean-Charles-François GALBERT (26 septembre 1782); au bout d'un an celui-çi abandonna ses nouvelles fonctions au commerçant Paul-François COSTAR. Le 21 mars 1784, DE GUIGNES, le fils, s'embarquait à Brest pour rejoindre le consulat de Canton.

La guerre d'Amérique avait porté un coup funeste à notre commerce en Chine; les autres nations avaient pris notre place dans les rares marchés d'Europe que nous laissait comme un os à ronger l'Angleterre, pour y porter des produits de Chine : par exemple, la Flandre, à laquelle nous fournissions le thé, où les Impériaux s'étaient substitués à nous. Notre consul avait affermé la factorerie française à la Compagnie Impériale de Trieste.

En Chine, les glaces, les draps et lainages venus de France avaient augmenté considérablement de prix; la guerre avait fait le bénéfice des Portugais ainsi que de la Compagnie suédoise, mais les droits prélevés par la Couronne de Portugal étaient si considérables qu'ils ne pouvaient lutter avec leurs concurrents.

Immédiatement après la signature du traité de Versailles en 1783, le roi de France chercha à renouveler son commerce de Chine, dont il avait accordé le privilège, par arrêt du Conseil d'Etat, au sieur GRAND CLOS MESLÉ.

On put craindre dès 1785 que la paix de l'Europe ne fût de nouveau troublée; l'empereur JOSEPH II était en difficultés avec la Hollande; une guerre générale pouvait en résulter. L'Angleterre, en prévision d'une lutte qui lui fermerait les marchés de l'Extrême-Orient, à la grande inquiétude de la France, forçait ses approvisionnements de thé et laissait entrevoir d'alarmantes visées politiques. Sur 48 vaisseaux venus d'Europe en 1786, 29 étaient anglais; un seul français.

Avec une légèreté inconcevable, avant même que la liquidation de la Compagnie des Indes fut terminée, M. de CALONNE établissait une nouvelle Compagnie des Indes par arrêt du Conseil rendu le 14 avril 1785, qui allait enlever toute importance au Consulat de Canton au moment même où Vieillard rentrait en France. Un traité de commerce et de navigation signé le 26 septembre 1786 entre la France et l'Angleterre, plus favorable aux Anglais qu'aux Français, n'améliorait pas notre situation commerciale.

Une note du 8 février 1786 définit la situation à Canton: on ne conservera qu'un agent avec un interprète, sans aucune communauté avec la Compagnie des Indes; le Chevalier d'ENTRECASTEAUX devait faire choix de l'agent; il débarqua à Canton le 16 février 1787 et en repartit le 3 mars, laissant De Guignes pour cumuler les fonctions d'agent et d'interprète, et confiant au missionnaire J. DE GRAMMONT le soin de faire connaître à Pe King ses renseignements sur les agissements supposés des Anglais, et de surveiller le règlement des créances des négociants français. Un décret du 3 avril 1790 supprima la Compagnie des Indes qui se reconstitua en compagnie privée, mais elle perdait ses privilèges et le commerce devenait libre. La situation de De Guignes vis-à-vis des étrangers était fort précaire : les Anglais refusaient, non sans raison d'ailleurs, de reconnaître comme Agent de la Nation fran-

çaise un fonctionnaire qui n'avait que le titre et les appointements d'un interprète, quoique depuis trois ou quatre ans, le gouvernement français eût correspondu avec lui relativement aux affaires de notre commerce en Chine ; en 1788, on avait même mis en question s'il ne serait pas convenable de confier l'agence de Canton au premier subrécargue de la Compagnie des Indes; comme cette affaire n'avait pas été réglée, De Guignes restait en mauvaise posture. En 1794-5, il accepta de servir d'interprète à l'ambassade hollandaise conduite à Pe King par Isaac TITSINGH. Les Anglais ayant pris Pondichéry, De Guignes ne recevait plus de subsides, aussi, de retour de son voyage à la capitale, il partit de Wampou le 13 janvier 1796 pour l'île de France, où il arriva le 17 février; malgré la bonne volonté du gouverneur, M. DE MALARTIC, n'ayant pu rien recevoir de ce qui lui était dû pour ses appointements, il se rembarqua le 17 juillet sur un navire américain qui le conduisit à Cavite; il quitta Manille le 15 novembre et rentra à Canton, où il resta jusqu'au 28 janvier 1797; il en repartit pour Manille et l'île de France, où il passa trois ans, puis il repassa en Europe sur le vaisseau danois *Cronborg*, qui le débarqua à Copenhague en juin 1801, d'où il rentra à Paris le 4 août 1801, après avoir été absent dix-sept ans. On peut dire que c'était la fin de notre Consulat et de notre influence à Canton. Notre factorerie fut vendue aux enchères lors de la dissolution de la Compagnie, au commencement de la Révolution, et elle fut achetée par les deux subrécargues Charles DE CONSTANT, originaire de Genève, et PIRON; ce dernier, qui avait quitté Canton, y retourna vers la fin de 1802, en qualité d'Agent de la Nation, mais nommé seulement par le Gouverneur de l'Ile de France. Il fit rétablir la factorerie et arbora le pavillon national; il mourut à la fin de 1804, et la factorerie resta aux mains de Constant, qui la loua à un Anglais.

Ambassade de Macartney, 1792.

La situation des négociants étrangers devenait intolérable à Canton ; les Anglais, à cause de l'importance de leur commerce, souffraient plus que tous les autres des vexations auxquelles ils étaient en butte de la part des autorités

chinoises. Lord MELVILLE, Président du Bureau du Contrôle, eut l'idée d'envoyer une véritable ambassade à Pe King. Une première mission, à la tête de laquelle fut placé le Colonel CATHCART, n'arriva pas à destination : la *Vestale* qui la portait se perdit dans le détroit de la Sonde (1788). Le 3 mai 1792, on faisait choix d'un nouvel ambassadeur dans la personne de George MACARTNEY, né le 14 mai 1737, dans la maison familiale de Lissanoure, à Belfast, dans le comté d'Antrim, arrière-petit-fils d'un homonyme qui avait quitté l'Écosse en 1649, pour venir s'installer en Irlande. Il avait été envoyé en mission spéciale à la Cour de Saint-Pétersbourg, puis employé comme secrétaire en Irlande, enfin comme gouverneur à Grenade et à Madras. Il devait enfin occuper le poste de Gouverneur général du Bengale, lorsqu'on lui préféra Lord CORNWALLIS. Néanmoins, comme une sorte de compensation et comme preuve de confiance, on lui confia sur la recommandation de M. DUNDAS, Secrétaire d'Etat, cette importante mission en Chine, et, avant son départ, il était nommé vicomte DE MACARTNEY DE DERVOCK, dans le comté d'Antrim.

Le premier secrétaire de l'ambassade était Sir George Leonard STAUNTON, qu'accompagnaient son fils George Thomas STAUNTON, lequel devait se faire un nom comme sinologue, John BARROW qui servait de secrétaire particulier à Macartney et qui fut son biographe, une escorte militaire commandée par le major BENSON et les lieutenants PARISH et CREWE, trois médecins, les Drs. GILLAN, SCOTT et DINWIDDIE, ce dernier chargé des instruments astronomiques destinés en présents, un peintre de portraits, Thomas HICKEY, un desssinateur, ALEXANDER, un nombre considérable de valets de chambre, maîtres d'hôtel, ouvriers, vingt hommes de l'artillerie royale, dix chevau-légers, vingt soldats d'infanterie en dépôt à Chatham, formaient une suite somptueuse. Trois navires, le *Lion* de 64 canons, commandé par Sir Erasmus GOWER, l'*Hindostan*, bateau de la Compagnie des Indes, commandé par le capitaine William MACINTOSH, et le *Jackall*, allège du *Lion*, mirent à la voile à Portsmouth le 16 septembre 1792.

Une des grosses difficultés préliminaires avait été le choix d'un interprète : le seul Anglais qui, malgré les défenses des Chinois, avait pu étudier la langue à Canton, Flint, avait été, comme nous l'avons dit, emprisonné ; notre interprète, GALBERT, dont les Anglais s'étaient assuré les services, avait péri avec la *Vestale*. Les Anglais s'adressèrent sans succès tour à tour aux Lazaristes et aux Missions Etrangères. De guerre lasse, ils trouvèrent à Naples, au collège fondé par le P. RIPA, deux jeunes Chinois qui consentirent à servir d'interprètes et dont l'inexpérience ne fut pas une des moindres causes de l'insuccès de la mission.

Nous nous contenterons de rappeler que cette ambassade mémorable visita tour à tour Madère, Ténériffe, Rio de Janeiro, Batavia, Poulo Condor et Tourane. Des Ladrones, elle se rendit à Formose, aux Chou San et à T'ien Tsin. Puis débarquant à T'oung Tcheou, elle arriva à Pe King le 21 août 1793. Les instructions de Lord Macartney étaient d'obtenir le droit de faire le commerce à Ning Po, aux Chou San et à T'ien Tsin, le droit d'établir un entrepôt de marchandises à Pe King, semblable à celui qu'avaient déjà possédé les Russes ; la suppression des taxes de transit entre Canton et Macao et l'application stricte des droits de douane selon le tarif impérial.

Pendant ce temps, l'Empereur était parti pour sa résidence d'été de Dje hol, en Mongolie, où le suivait l'infortuné ambassadeur, sans succès d'ailleurs, quoiqu'il fût reçu avec beaucoup de courtoisie. Le 17 septembre était célébré l'anniversaire de la naissance de l'Empereur et, le 21, Macartney quittait Dje hol pour Pe King. K'ien Loung adressa une lettre au roi George III, dans laquelle il refusait toutes les demandes des Anglais.

Le fils de K'ien Loung, l'empereur KIA K'ING, a écrit depuis au roi GEORGE III : « Ton royaume, situé au loin, par delà plusieurs océans, nous témoignant sa sincérité et tenant en estime notre influence pour son perfectionnement, avait précédemment, pendant la 58e année K'ien Loung (1793), sous le règne du dernier empereur KAO TSOUNG CHOUEN HOUANG TI, fait passer la mer à ses en-

voyés, qui étaient venus à notre Cour. Mais à cette époque, les ministres envoyés par ton pays s'étaient conformés à nos rites avec exactitude et respect et n'avaient encouru aucun reproche au point de vue des formes prescrites. Aussi avaient-ils été les récipiendaires déférents des faveurs et grâces impériales et avaient-ils été appelés à contempler en audience la personne de l'empereur, à prendre part à des festins ordonnés par Sa Majesté et à en recevoir des dons à profusion. »

Le P. de Grammont qui avait servi d'interprète au Chevalier d'Entrecasteaux, donne les raisons suivantes de l'insuccès des Anglais. « Ces messieurs, comme sont tous les étrangers qui ne connaissent la Chine que par les livres, ignoraient le train, les usages, l'étiquette de cette Cour. Pour surcroît de malheur, ils avaient amené, avec eux, un interprète chinois encore moins instruit, lequel a été cause, en grande partie, qu'ils n'ont jamais pu obtenir d'avoir auprès d'eux un missionnaire européen qui pourrait les instruire, les diriger. Delà il est arrivé : 1º qu'ils sont venus ici sans apporter aucun présent, ni pour les ministres d'Etat, ni pour les fils de l'Empereur ; 2º qu'ils ont manqué au cérémonial du pays dans leur salut fait à l'Empereur, sans pouvoir en expliquer la raison d'une manière satisfaisante ; 3º qu'ils se sont présentés sous des habits trop simples et trop ordinaires ; 4º qu'ils n'ont pas eu soin de graisser la patte aux différentes personnes qui avaient soin de leurs affaires ; 5º qu'il manquait à leur demande, le style, le ton du pays. Une autre raison de leur mauvais succès, selon moi la principale, ce sont les intrigues d'un certain missionnaire [Joseph-Bernard DE ALMEIDA] qui, s'étant imaginé que cette ambassade nuirait au commerce de son pays, n'a pas manqué, en conséquence, de semer bien des propos défavorables à la nation anglaise. Ajoutez à tout cela que l'Empereur est vieux, qu'il y a des cabales partielles, des artificieux dans tous les pays. D'ailleurs tous les Grands, les favoris de l'empereur sont avides de présents, de richesses. »

Quoiqu'il en soit, Macartney, qui, agréable de manières,

mais manquant de fermeté, avait été considéré comme un « porteur de tributs », ainsi que, sans qu'il protestât, le marquaient les jonques qui lui avaient fait remonter le Pei Ho, quittait Pe King au bout de quarante-sept jours, le 7 octobre 1793. Il reprenait la route du sud, en partie par le Grand Canal jusqu'à Hang Tcheou. De là, il gagnait les Chousan, et enfin Canton le 16 décembre, où il trouvait le *Consoo-fund* toujours existant, le *hou-pou* continuant ses demandes exagérées, et il descendait à Macao. Macartney quittait définitivement la Chine le 17 mars 1794 et débarquait à Portsmouth le 5 septembre de la même année, après un voyage qui avait coûté 80,000 livres sterling et n'avait rien rapporté à son pays.

Ambassade de Titsingh, 1794-5.

Depuis la perte de Formose au XVIIe siècle, les Hollandais n'avaient plus joué qu'un rôle effacé en Chine. C'était à Deshima, dans la baie de Nagasaki, au Japon, où ils avaient le monopole du commerce étranger, que s'exerçait l'action du Conseil de Batavia. Néanmoins à la fin du XVIIIe siècle, nous les voyons chercher à rivaliser avec les Anglais en Chine.

Le chef du comptoir de la Compagnie des Indes hollandaises à Canton, né à Utrecht en 1739, André Everard van BRAAM HOUCKGEEST, après avoir servi dans la marine de son pays, la quitta pour se rendre en Chine en qualité de subrécargue de la Compagnie des Indes Orientales néerlandaises. Van Braam, rentré dans son pays en 1781, se fixa deux ans plus tard dans la Caroline du Sud. La perte de quatre de ses enfants le décida à retourner en Chine en 1784 comme chef du comptoir hollandais à Canton.

Il nous raconte que, le 2 avril 1794, un envoyé du *Tsoung Tou* vint le trouver pour « savoir si la Compagnie des Indes hollandaises n'adopterait pas l'idée d'envoyer à Pe King un député pour y féliciter l'empereur, à l'occasion de l'anniversaire de son avènement au trône, que Sa Majesté allait célébrer pour la soixantième fois. Il ajouta que les Anglais, ainsi que les Portugais établis à Macao, avaient manifesté l'intention de prendre part à cet événement remarquable; que la nation hollandaise, étant l'une des premières établies

à la Chine, le *Tsoung Tou* verrait avec une véritable satisfaction que la Compagnie eût un représentant à cette solennité [1] ». Les Anglais au contraire, prétendent que l'insuccès de l'ambassade de Lord Macartney, connu lors de son passage à Canton, fit germer dans l'esprit de Van Braam l'idée de reprendre pour sa nation l'entreprise anglaise. Quoiqu'il en soit, celui-çi écrivit au Conseil Général de Batavia, qui accueillit favorablement ses propositions. Mais contrairement à l'espérance de Van Braam, il ne fut choisi que comme second de l'ambassade, le premier ambassadeur étant Isaac TITSINGH, l'agent hollandais au Japon. Van Braam était nettement hostile à la France ; il avait invité toutes les autres nations représentées à Canton à suivre son exemple, sauf la France « déclarant qu'elle était aussi nulle à la Chine qu'en Europe, où bientôt, elle serait rayée du nombre des puissances; et c'est ce même M. Van Braam, nous dit De Guignes [2], qui, depuis, offrit au Directoire un recueil de dessins faits à Canton avant et depuis son voyage, dessins qui n'ont pas même le mérite de la fidélité, parce que les Chinois qui se livrent à ce genre de travail, ne le considérant que comme un métier, ne pensent qu'aux profits qu'ils peuvent faire, sans s'embarrasser ni de l'exactitude ni de la ressemblance ».

Le reste de l'ambassade était composé du jeune VAN BRAAM, en qualité de gentilhomme, de trois secrétaires, d'Ozy, AGIE, français ainsi que DE GUIGNES le fils, d'un chirurgien, BLETTERMANN, d'un horloger, PETIT-PIERRE, d'un maître d'hôtel, de douze soldats, de deux Malais et d'un certain nombre de cuisiniers chinois, plus trois mandarins.

Titsingh s'embarqua à Canton le 22 novembre 1794, à une heure de l'après-midi, traversa le Kouang Toung et le Kiang Si jusqu'à Kieou Kiang, sur le Yang Tseu, près du lac P'o Yang; puis, par le Hou Kouang, le Kiang Nan et le Chan Toung, arriva à Pe King le 10 janvier 1795. Le fiasco des Hollandais fut aussi grand, sinon plus grand, que celui

1. *Voyage de l'Ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises*. Philadelphie, 1797.
2. *Voyage à Peking*, I, p. 255.

des Anglais. On lit dans les notes mêmes qui accompagnent le récit de l'ambassade « qu'on trouva une difficulté presque insurmontable à faire concevoir aux Chinois qu'il puisse exister un empire gouverné autrement que par un seul homme. Aussi voit-on que, malgré toutes les peines prises à cet égard, ils disent : le *roi de Hollande* », au lieu de stadhouder dont ils ne comprenaient ni le nom ni la fonction. Titsingh quittait Pe King le 15 février et redescendait à Canton par Hang Tcheou et Nan Tch'ang, après un inutile voyage.

Un missionnaire, probablement le P. de Grammont, écrivait : « Si cette ambassade n'a pas mieux réussi, en voici les raisons : 1° Son Excellence n'aurait pas dû venir ici dans le temps de la première lune; par là elle aurait évité d'être confondue avec les envoyés des autres États et aurait attiré toute l'attention du Gouvernement; 2° on n'aurait pas dû amener ces interprètes chinois, qui ne pouvaient rendre aucun service, parce qu'ils sont toujours timides devant les mandarins, et qui ont avili ces messieurs par bien des propos indiscrets sur les affaires de Canton; ce sont eux qui ont été cause de cette captivité où on les a tenus; 3° le mandarin qui a été chargé de cette ambassade était un orgueilleux, un ennemi des Européens, sans humanité, sans politesse, lequel peu de jours après le départ de ces messieurs a été cassé de son emploi. Malgré le peu de succès de cette ambassade, il est certain que messieurs les Hollandais ont laissé ici la meilleure réputation, et que même après leur départ, l'empereur lui-même a fait plusieurs fois l'éloge de leur modestie, de leur modération et de leur politesse. Au reste l'unique objet de cette Embassade était de venir à Pe King faire la cour à l'empereur et lui offrir des présents; elle n'avait ni plaintes à faire ni grâces à demander [1]. »

L'Empire.

L'Autriche montra son activité avec la Compagnie d'Ostende incorporée le 17 décembre 1722; cette nouvelle Compagnie équipa 3 navires en 1724; autant en 1725; 4 en 1726; 6 en 1727, les uns pour le Bengale, les autres pour la Chine. Devant l'hostilité des puissances maritimes, l'Em-

1. Henri CORDIER, *Mélanges orientaux*, I, p. 209.

pereur Charles VI suspendit sa charte pour sept ans le 31 mai 1727 ; en revanche on lui accordait la garantie de sa Pragmatique Sanction, qui devait assurer sa succession à sa fille Marie-Thérèse. Le 5 juin 1775, sur le conseil de William BOLTS, brouillé avec l'East India Company, à laquelle il avait appartenu, Marie-Thérèse créait pour dix ans, pour faire le commerce de l'Extrême-Orient, une compagnie sous le nom de *Société Impériale de Trieste pour le Commerce Asiatique;* elle fit une faillite de dix millions de florins en 1784, grâce à la mésintelligence qui régnait entre Bolts et ses associés d'Anvers, Charles Prioli et Cie. C'était à cette Compagnie que venait d'être cédé le comptoir français de Canton lorsque d'Entrecasteaux fut chargé de sa mission avec l'ordre de faire une enquête sur cette opération fort critiquée. Outre les couleurs autrichiennes, on voyait à Canton, celles de Raguse, Gênes, Toscane, Hambourg et Brême [1].

Prusse.

Le 17 mars 1682, l'électeur de Brandebourg, FRÉDÉRIC-GUILLAUME fondait une « Compagnie africaine » de navigation, qui dès le 12 juillet de la même année envoya deux frégates, à la Côte d'Or. Etant donné le peu de zèle des habitants de Königsberg pour les entreprises coloniales, le siège de la Compagnie, qui y avait été établi, fut transféré en 1684 à Emden.

L'Asie attirait le Grand Electeur qui voulut avoir sa Compagnie des Indes Orientales et dans ce but fit appel au concours d'un voyageur expérimenté et célèbre, le Français Jean-Baptiste TAVERNIER, baron d'Aubonne. Malgré son grand âge, le 19 avril 1684, Tavernier quittait Paris pour se rendre auprès du Grand Électeur à Berlin où il arriva le 30 juin et où il resta jusqu'au 15 août. Des patentes avaient été accordées le 10 juillet 1684 à Tavernier ; une Compagnie de commerce des Indes Orientales était constituée avec un octroi de vingt ans et Tavernier en était nommé directeur. L'anglais William WALLER qui avait proposé à l'Électeur de fonder un port à Heiligen, près de Memel, pour faire le commerce des Indes Orientales, avait été écarté. Mais pendant

1. KRUSENSTERN, *Voyage round the World.* Lond., 1813, II, p. 330.

son absence, Tavernier fut supplanté par un autre Anglais, Edouard ORTH, qui obtint l'octroi d'une compagnie pour vingt ans. Néanmoins, Tavernier ne renonça pas à gagner la Perse, mais au lieu de s'y rendre par la Méditerranée et la Turquie d'Asie, il passa par la Moscovie et il mourut et fut enterré en février 1689 à Smolensk.

La conquête de la Frise orientale en 1744, après la mort du treizième comte, KARL EDZARD, avec son excellent port d'Emden, incita Frédéric II, muni de renseignements fournis par un Français, de la TOUCHE, à créer dans cette ville, au capital de 3,956,000 livres divisé en 2,000 actions presque toutes souscrites par des Anglais et des Hollandais, le 11 septembre 1750, une *Compagnie Asiatique Prussienne;* le roi de Prusse accordait un octroi à Henry Thomas STUART et à ses associés pour établir la Compagnie, qui obtenait pour dix années — l'année suivante il fut étendu à vingt années — le privilège exclusif du Commerce aux Indes Orientales. Deux vaisseaux furent achetés; l'un, construit récemment à Londres, fut baptisé le *Roi de Prusse,* le second plus petit, reçut le nom de *Chateau d'Embden.* Le premier mit à la voile le 23 février 1752; le second partit pour Canton en septembre [1].

« L'évènement ne répondit pas aux espérances. Six vaisseaux partis successivement pour la Chine, ne rendirent aux intéressés que leur capital, et un bénéfice d'un demi pour cent chaque année. Une autre Compagnie, qui se forma peu de temps après, dans le même lieu, pour le Bengale (le 21 janvier 1753), fut encore plus malheureuse [2]. » La guerre de Sept ans arrêta les opérations des deux Compagnies qui furent dissoutes en 1763.

Danois. Les Danois entreprirent le commerce des Indes sur le conseil du facteur hollandais BOSCHOWER qui avait ouvert des relations avec le souverain de Ceylan; en 1612, sous CHRISTIAN IV, ils créèrent une Compagnie des Indes Orientales ou d'Altona, au capital de 250 actions de 1,000 rixdollars chacune, qui envoya en 1618, sous les ordres de Boscho-

1. Henri CORDIER, *T'oung Pao,* 1898-1899, pp. 127 seq.
2. RAYNAL, I, p. 592.

wer, six vaisseaux dont trois appartenaient au Gouvernement; Boschower était mort pendant la traversée, ses compagnons furent mal reçus à Ceylan et leur chef Ové GIEDDE de Tommerup les conduisit au Tanjore où il obtint du Raja, en 1620 l'octroi, moyennant un loyer annuel de 2,000 pardoes de quatre shillings, d'un territoire à Tranquebar (Tarangampādi) où il construisit un fort, le Dansborg, qui revint en 1624 au roi de Danemark lorsque la Compagnie tomba en déconfiture. Deux autres Compagnies fondées en 1634 et en 1686 ne furent pas heureuses. A l'instigation des Hollandais, Tranquebar, en 1689, fut attaqué par le Raja de Tanjore qui fut obligé par les Anglais de se retirer après qu'il eut assiégé la place pendant six mois.

Enfin une nouvelle Compagnie, au capital de 3,240,000 livres, fut créée le 6 février 1728 par FRÉDÉRIC IV sur l'avis d'un Hollandais d'Amsterdam, Josias VAN ASPEREN; elle avait à Altona son siège transféré ensuite à Copenhague; son principal comptoir était Tranquebar avec des succursales sur le Gange et aux îles Nicobar; mais son principal commerce était avec Canton où elle envoyait généralement un ou deux navires par an; toutefois, en 1782-3, 1784-5 et 1800-1, il y eut jusqu'à 4 navires danois dans ce port chinois; en revanche aucun n'y arriva en 1791-2, 1793-4, 1795-6 ni en 1803-4; le privilège de la Compagnie expira le 12 avril 1772, et malgré l'octroi d'une nouvelle charte pour vingt ans, le Gouvernement racheta en 1777 les possessions de la Compagnie. En 1706, les premiers missionnaires protestants ZIEGENBALG et PLÜTSCHAU débarquèrent à Tranquebar. Les Danois avaient un autre comptoir sur la rive droite de l'Hooghly à Serampore qu'ils appelaient Frederiksnagor; ils le vendirent en même temps que Tranquebar et un terrain à Balasore en 1845 à l'East India Company pour 12 ½ lakhs de roupies. Dès 1650, l'Électeur de Brandebourg, FRÉDÉRIC-GUILLAUME avait songé à acheter Tranquebar du Danemark, mais il ne put se procurer les 20.000 thalers nécessaires à l'acquisition et il y renonça.

Suède.

De bonne heure, au XVIIe siècle, les Suédois visitèrent les pays d'Extrême-Orient, mais leurs voyages n'étaient pas

faits sous le pavillon de leur nation : ils servaient des compagnies étrangères et, en particulier, la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales. Une première Compagnie fut créée le 14 juin 1626 pour douze ans par Gustave-Adolphe, mais la mort de ce roi arrêta l'entreprise; une deuxième Compagnie, à l'époque de Christine, ne fut pas heureuse et fut dissoute en 1671. Je ne rappellerai que Nils MATSON KIOPING et COYET. Nils Matson, mort en 1667, avait servi tour à tour la Hollande, le Chah de Perse et enfin son propre pays en qualité de lieutenant de vaisseau du roi Charles-Gustave. Sa relation nous a été conservée par KANKEL, ainsi que celle d'un autre lieutenant de la marine suédoise, également au service de la Hollande, Olof Erikson WILLMAN, qui nous a laissé une description du Japon. Les relations de Nils Watson et de Willman ont été imprimées à la presse particulière du comte P. BRAHE. Quant à Frédéric Coyet, nous avons vu qu'il fut le dernier gouverneur de Formose pour la Hollande. Les guerres de Charles XII ruinèrent le peu de commerce que les Suédois avaient établi. La suspension du privilège de la Compagnie d'Ostende en 1727 laissa disponibles un grand nombre de marins de nationalités diverses, particulièrement des Flamands et des Anglais. Ce noyau d'hommes de mer expérimentés donna l'idée à un habitant entreprenant de Stockholm, Henry KONIG, de l'employer à créer une compagnie de commerce au nom de la Suède. Le roi FRÉDÉRIC, à la demande de Konig et de ses associés, consentit à accorder, en date de Stockholm, 14 juin 1731, une charte à la Compagnie que ceux-ci se proposaient de former. Les Lettres patentes du roi comprennent dix-neuf articles. Dans le premier article, il est marqué que Henry Konig et Cie ont le privilège et la liberté de faire voile et de commercer aux Indes Orientales pendant une période de quinze ans à partir de cette date, mais qu'ils ne sont nullement autorisés à étendre leurs opérations dans les ports, rivières, comptoirs appartenant à des princes européens, sans l'autorisation de ceux-ci; par le deuxième article de la charte, il est dit que les navires employés par la Compagnie auront leur point de départ et

d'arrivée à Gothembourg, où aura lieu la vente de la cargaison de retour. Des projets furent établis pour faire le commerce de Canton, et le premier navire dont on fit choix dans ce but, en 1731, fut le *Frédéric-roi-de-Suède*. Ce navire, à son retour de Chine (1733), fit la dure expérience d'un début dans le commerce lointain; des bâtiments hollandais le saisirent, dans le détroit de la Sonde, sur la foi de rapports faux ou exagérés des subrécargues néerlandais de Chine et le conduisirent à Batavia; mais à la suite de l'examen de la charte royale suédoise, les Hollandais reconnurent qu'ils n'avaient aucun droit de saisir le navire, le relâchèrent avec force excuses, lui fournirent les vivres nécessaires gratis, le firent accompagner par un de leurs propres vaisseaux et trois délégués, en sorte que cette première aventure se termina plus heureusement qu'on n'aurait pu l'espérer.

La seconde expédition suédoise devait être moins heureuse, quoiqu'elle eût été préparée avec le plus grand soin; le navire désigné était la *Reine Ulrique-Eléonore*, capitaine Peter VON UTFALL destiné pour Porto Novo, sur la côte de Coromandel, qui arriva dans ce port le 1er septembre 1733, après avoir quitté Gothembourg le 9 février.

Nous avons raconté ailleurs [1] les ennuis que lui suscitèrent George Morton PITT, gouverneur de Madras, et LENOIR, gouverneur de Pondichéry. Le navire suédois était de retour à Gothembourg le 4 février 1735, ayant à grand peine échappé à ses ennemis La Société, dit Raynal, expédia « durant la durée de son octroi, vingt-cinq navires: trois pour le Bengale et vingt-deux pour la Chine; un de ces vaisseaux fit naufrage avec sa cargaison entière, et trois périrent sans chargement. Malgré ces malheurs, les intéressés retirèrent, outre leur capital, 817 ½ pour cent, ce qui montoit, année commune, à 54 ½ pour cent : bénéfice infiniment considérable, quoique sur ce produit, chacun des actionnaires dût faire & payer lui-même ses assurances ».

Quelques-uns des agents de la Compagnie de Suède au XVIIIe siècle, comme Pehr OSBECK, Olaf TOREE, aumônier,

1. Henri CORDIER, *Les Débuts de la Compagnie royale de Suède en Extrême-Orient au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1889, in-8.

le capitaine Carl Gustav EKEBERG, Jakob WALLENBERG, rapportèrent de précieux renseignements sur la flore des régions qu'ils avaient visitées et qui furent utilisés par l'illustre LINNÉ.

La charte de la Compagnie fut renouvelée quatre fois en 1746 et en 1766 pour vingt ans, en particulier en 1806; elle ne fut plus continuée après 1814. Le thé formait les quatre cinquièmes de la valeur des exportations; les opérations étaient conduites avec des piastres qu'on achetait à Cadix.

Nous ferons remarquer que la Compagnie rendit les plus grands services à nos agents, et aussi à LA PÉROUSE. Souvent, pendant nos difficultés avec l'Angleterre, ce fut sur des vaisseaux neutres suédois que nous embarquions à Cadix l'argent destiné à notre établissement de Canton. L'entrepôt de la Compagnie suédoise existe encore à Gothembourg, et le drapeau de la factorerie de Canton flotte sur l'un des pavillons du roi dans le parc de Drottningholm.

Espagne.

Le 29 mars 1733, le roi d'Espagne accorda une charte à Don Emmanuel DE ARRIAGA et à ses associés pour fonder la *Compagnie royale des Iles Philippines* qui devait faire le commerce dans les régions situées au delà du Cap de Bonne-Espérance avec privilège exclusif; cette Compagnie, dont le siège était à Cadix, avait à sa tête neuf directeurs nommés par le Roi qui souscrivit 400 actions sur les 4,000 de 1,000 dollars constituant le capital. Malgré la protection royale, la Compagnie échoua piteusement et le commerce de l'Inde fut abandonné par l'Espagne jusqu'en 1764, époque à laquelle le vaisseau du roi, *Buen Consejo*, partit de Cadix, se rendit par le Cap à Manille d'où il rapporta en 1766 une riche cargaison; treize voyages suivirent jusqu'en 1784.

Le 1er juillet 1785, le Roi d'Espagne accorda pour vingt-cinq ans le privilège exclusif du commerce d'Asie à une Compagnie des îles Philippines créée à l'instigation du français CABARRUS; une nouvelle charte fut accordée le 12 juillet 1803 à la Compagnie par CHARLES IV avec privilège jusqu'au 1er juillet 1825; elle cessa d'exister pendant

les guerres de Napoléon; son siège était à Cadix et elle dirigea surtout ses opérations vers le Venezuela et le Pérou, n'ayant pas le privilège du commerce d'Inde en Inde, et Manille étant port franc. Ce fut à Amoy, dans le Fou Kien, plutôt qu'à Canton, que les Espagnols témoignèrent d'une velléité de commerce en Chine. La tentative périclita jusqu'au jour où l'émigration des coolies donna de l'importance au mouvement des passagers de l'Extrême-Orient à l'île de Cuba.

Les Américains furent naturellement les derniers à entrer dans le commerce de Canton. États-Unis.

Peu d'années après la fin de la guerre de l'Indépendance, quelques négociants entreprenants de Philadelphie et de New York songèrent à nouer des relations commerciales avec la Chine, dont le port de Canton était visité tous les ans par presque toutes les marines européennes qui y faisaient de fort lucratives affaires. L'agent de ces marchands, Daniel PARKER, choisit comme subrécargue du navire *Empress of China*, acheté en vue de ce commerce, un ancien officier, Samuel SHAW, originaire de Boston, qui nous a laissé le récit de son voyage. Shaw associa à sa fortune son ami intime Thomas RANDALL. Le navire, chargé surtout de ginseng qu'on devait échanger pour du thé et d'autres produits chinois, mit à la voile de New York, le dimanche 22 février 1784. Le capitaine était John GREEN; les autres officiers se nommaient: Peter HODGKINSON, second capitaine; Robert Mc CAVER et Abel FITCH, lieutenants; John White SWIFT, commissaire; Robert JOHNSON et Andrew CALDWELL, chirurgien et assistant; Frederick MOLINEAUX, secrétaire du capitaine. Par le Cap Vert, le Cap de Bonne-Espérance, l'*Empress of China* gagna le détroit de la Sonde où, le 18 juillet, elle rencontrait le navire français *Triton*, commandant DORDELIN, venant de Brest et se rendant également à Canton, qui s'empressa de faire bon accueil aux Américains qui à leur arrivée eurent à se plaindre, non seulement des vexations ordinaires des Chinois à l'égard des étrangers, mais aussi des manœuvres des Anglais cherchant à les faire passer comme

leurs compatriotes. Ils eurent recours aux bons offices du consul de France, Vieillard, pour obtenir son aide. L'*Empress of China* revint par le Cap de Bonne-Espérance et était de retour à New York le 10 mai 1785; son expédition avait rapporté un bénéfice de 30,727 dollars, c'est-à-dire environ 25 %. En février 1786, Shaw retournait en Chine comme subrécargue du *Hope*, avec le titre de consul à Canton, sans traitement, mais avec le droit de hisser le pavillon étoilé; il fut maintenu à son poste par le général Washington en 1790 et mourut vers le 12 avril 1814[1].

New York, Boston et Philadelphie furent les trois principaux ports d'où partirent les navires à destination d'Extrême-Orient, mais Salem, avec des négociants entreprenants comme Elias Hasket DERBY, puis Joseph PEABODY, Providence (Rhode Island), Baltimore, firent preuve d'une grande activité. En 1790, le commerce américain était solidement établi à Canton dont le port, à certaines années, fut visité par plus de quarante navires venant des États-Unis. Comme les Russes n'avaient pas l'autorisation de faire le commerce à Canton, les Américains eurent dans le sud de la Chine le monopole de l'importation des fourrures qu'ils allaient chercher sur la côte nord-ouest d'Amérique.

1. Henri CORDIER, *Américains et Français à Canton au* XVIII[e] *siècle*. Paris, 1898.

CHAPITRE XXVIII

K'ien Loung (fin).

Suppression des Jésuites, 1773.

LE 21 juillet 1773, le pape CLÉMENT XIV (GANGANELLI), sous la pression de l'Espagne, du Portugal, de la France et du royaume des Deux Siciles, signait le bref *Dominus ac Redemptor* qui supprimait la Compagnie de Jésus; ce bref donné à Sainte-Marie-Majeure, contresigné par le cardinal NEGRONI, n'indique comme seuls motifs de ce véritable arrêt de mort contre un ordre florissant que les plaintes des Cours; il ne blâme ni les mœurs, ni la discipline, ni la doctrine des Jésuites; il ne renferme ni jugement ni condamnation. C'est un acte arraché à un pontife faible et irrésolu par des souverains et des diplomates étrangers aidés par certains prélats romains. Le Pape avait conscience de sa situation, car on remarquera que ce ne fut pas par une bulle, mais par un bref plus facilement révocable que fut consommée la ruine de la puissante Compagnie. Grâce aux lenteurs de l'empereur JOSEPH II, la publication du bref fut retardée jusqu'au 16 août 1773. Les archives de la Compagnie furent saisies et ses propriétés confisquées tandis que le général Lorenzo RICCI, enfermé au collège des Anglais fut brusquement transféré le 22 septembre au château Saint-Ange où il mourut le 24 novembre 1775 sans qu'on ait voulu entendre sa défense. D'ailleurs le Pape l'avait précédé dans la tombe; il était mort le 22 septembre 1774, âgé de 69 ans; il fut remplacé le 15 février 1775 par Ange BRASCHI, sous le nom de PIE VI.

Qu'allait devenir la mission française de Pe King?

En 1696, avec la création de vicariats apostoliques dans la plupart des provinces de la Chine, le diocèse de Nan King ne comprenait plus que le Kiang Nan et le Ho Nan — et le

diocèse de Pe King que le Tche Li, le Chan Toung, le Leao Toung, la Corée et la Tartarie. L'évêque de Nan King, au moment de la suppression de la Compagnie était lui-même un Jésuite, Godefroid Xavier de LAIMBECKHOVEN, nommé en 1752 et sacré à Macao le 22 juillet 1756. L'évêque de Pe King, Polycarpe de SOUZA, était mort le 26 mai 1757 et le diocèse était administré par l'évêque de Nan King par l'intermédiaire de son Vicaire général, le R. P. JOSEPH de SAINTE-THÉRÈSE, Carme déchaussé. L'évêque de Nan King avait pris l'administration du diocèse de Pe King comme l'évêque le plus proche ; il avait désigné comme Grand Vicaire le P. Joseph sur des ordres de la Propagande qui lui avaient été adressés vers 1773, quoique les missionnaires portugais eussent été d'avis que cette nomination était contraire aux lois du patronat exercé par la Cour de Portugal sur les diocèses de Pe King et de Nan King, cette Cour ayant coutume d'exiger de ses missionnaires qu'ils ne reconnaissent comme vicaires administrateurs que ceux qui étaient nommés par les Chapitres ou les Métropolitains selon la coutume et non autrement ; dans l'espèce, il n'y avait pas de Chapitre, mais le Métropolitain était l'archevêque de Goa. L'évêque de Macao était Alexandre DE SILVA PEDROSA GUIMARAENS, nommé le 13 juillet 1772, nettement hostile aux Jésuites, qui publia dans son diocèse le bref de destruction de la Compagnie avant qu'il ne parvint à Pe King ; il excommunia même le P. LEFEBVRE, Procureur de la Mission française à Canton, parce que celui-çi ne lui avait pas remis l'argent et les biens de la Mission !

Le diocèse de Pe King, comme nous l'avons vu, fut détaché de celui de Macao en 1690 en même temps que celui de Nan King ; il comprenait alors le Pe Tche-li, le Chan Toung, le Chan Si, le Chen Si, le Ho Nan, le Leao Toung, la Corée et la Tartarie. L'empire était donc réparti en trois diocèses dont les évêques étaient à la nomination du Portugal, mais le Saint-Siège en dehors des diocèses nommait des vicaires apostoliques avec le titre d'évêques *in partibus*, les missionnaires de Chine relevant soit des

évêques, soit des vicaires apostoliques; deux brefs, l'un d'ALEXANDRE VIII en 1690, l'autre d'INNOCENT XII en 1696, établirent cette administration. Comme on le voit l'évêque de Macao, qui avait sous sa juridiction, outre Macao, le Kouang Si, le Kouang Toung et l'île de Haï Nan, n'avait absolument aucun droit d'intervenir à Pe King; il abusa de son autorité pour employer parfois des mesures vexatoires à l'égard de missionnaires qui traversaient son diocèse ou séjournaient à Canton en qualité de Procureurs de missions qui ne relevaient de lui en aucune manière.

En ce qui concernait les évêques de Pe King, « le droit de la couronne de Portugal, se réduisait *canoniquement* au *jus patronatus seu praesentandi*, qui lui fut accordé d'abord par ALEXANDRE VIII, dans la constitution *Romani Pontificis*, du 10 avril 1690, et confirmé par INNOCENT XII dans la constitution *E sublimi*, du 15 octobre 1696. Il y est dit que les rois de Portugal auront à perpétuité le droit de *présenter* ou *nommer* au Pape les sujets pour l'évêché de Pe King à chaque vacance, dans le délai d'un an. La condition, c'est qu'ils doteront l'évêque. A ce droit, reconnu par le Saint-Siège, s'ajoutait l'usage qu'il admettait au moins pratiquement ou tolérait par nécessité, à savoir que les Bulles instituant l'évêque passaient par la Cour de Portugal et étaient envoyées et remises par ses agents au prélat nommé. Le Saint-Siège n'a jamais, ni sanctionné, ni contesté cet usage que la couronne de Portugal affirma toujours comme un droit; et, de fait, les Bulles des évêques de Pe King, comme celles des évêques de Nan King, ne leur ont jamais été remises directement par les agents du Saint-Siège, mais toujours par ceux du roi de Portugal. Si on avait voulu faire autrement, le Portugal aurait refusé sa subvention à l'évêque, qui n'aurait pu vivre. D'une manière générale, le *jus praesentandi* était interprété par le Portugal en ce sens, que non seulement il lui réservait la nomination de l'évêque de Pe King, mais encore qu'il obligeait l'élu d'attendre que le gouvernement portugais lui en fit notification et l'autorisât à entrer en fonctions. Le Saint-Siège a laissé, sans protester, cette interprétation se tra-

duire en fait. Il suit de ce qui précède que l'évêque nommé ne pouvait pas même se faire consacrer sans l'agrément *explicitement* obtenu du Portugal [1] ».

L'évêque de Macao, tentant de se substituer à l'évêque de Nan King et à son administrateur délégué, le P. JOSEPH, avait désigné comme administrateur du diocèse de Pe King ou plutôt comme son Vicaire général, le P. Joseph d'ESPINHA qui, inutilement, promulgua le 22 septembre 1775, le bref de suppression de la Compagnie; en même temps il signifiait au P. Joseph de la part de l'évêque de Macao qu'il eût à cesser de se porter pour Grand Vicaire du diocèse de Pe King. L'évêque de Nan King se plaignit à Rome de la conduite de l'évêque de Macao et la Propagande lui donna pleinement raison le 29 janvier 1778 ; ordre fut donné au P. d'Espinha de cesser ses fonctions de Grand Vicaire; l'évêque de Macao fut également blâmé à Lisbonne. La Propagande ne pouvait agir autrement; nous verrons tout à l'heure qu'elle sut prendre sa revanche.

Le 15 novembre 1775 seulement le bref apostolique de destruction fut signifié aux Jésuites français au nom de l'évêque de Nan King. Le P. Joseph vint à la mission à dix heures du matin avec le bref et une commission de l'évêque de Nan King. Comme Supérieur de la Communauté, le P. BOURGEOIS signa le premier; les PP. DOLLIÈRES, CIBOT et COLLAS, l'imitèrent; tout était fini un quart d'heure après; le P. de GRAMMONT avait refusé de signer, voulant qu'auparavant on lui fit une bonne pension; quant à VENTAVON et POIROT, ses deux complices, ils se trouvaient absents à Hai tien, petite résidence près de la maison de plaisance de l'empereur, à deux lieues de Pe King. Le P. Joseph fut alors conduit au réfectoire, et là, en présence de ses confrères, le P. Bourgeois quitta sa place de Supérieur et se plaça à son rang qui était celui de l'ancienneté.

Il y avait à Pe King trois églises *(San T'ang)*, nommées d'après leur position relative au Palais : église du Sud, *Nan T'ang*, aux Portugais, dont dépendait l'église de l'Est, *Toung T'ang*, ancienne maison d'Adam SCHALL, où demeu-

1. ROCHEMONTEIX, *Amiot*, pp. 300-301.

rait le P. Joseph d'ESPINHA; église de l'Ouest, *Si T'ang*, aux Français; la Propagande possédait une résidence, jadis demeure du P. PEDRINI, qui n'était pas reconnue par le gouvernement comme église : elle était simplement tolérée. Le P. DE VENTAVON, approuvé d'ailleurs par le P. BOURGEOIS, avait désiré de la faire ériger en église, l'établissement français portant toujours le nom de *Si T'ang*, mais lors de ses démêlés avec son ancien Supérieur, grâce à ses relations avec le Palais, ce missionnaire fit donner le nom de *Pe T'ang*, église du Nord, à l'église française dont le nom de *Si T'ang* passa à la chapelle des Propagandistes. Ces appellations sont encore en usage aujourd'hui, mais naturellement il n'y a plus que des Lazaristes.

Il restait à Pe King lors de la nouvelle de la suppression de la Compagnie dix Jésuites français, à savoir Michel BENOIST, arrivé le 12 juillet 1744, AMIOT, arrivé le 27 juillet 1751, DOLLIÈRES, arrivé le 25 juillet 1759, avec le P. CIBOT, VENTAVON, arrivé en 1766, BOURGEOIS, arrivé le 13 août 1768, avec le P. COLLAS, DE GRAMMONT, arrivé en septembre 1768, POIROT, arrivé en 1770, et le frère PANZI, arrivé en 1771.

A la mort du P. Benoist, à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 22 octobre 1774, quelques jours avant le P. von Hallerstein, le P. Amiot devenait le doyen de la mission française et les lettres communes à tous lui furent remises; il était chargé d'y répondre; c'était le plus remarquable de ce groupe de missionnaires, bien inférieurs cependant à leurs prédécesseurs; il était d'ailleurs lui-même loin de valoir comme historien le P. GAUBIL, comme grammairien le P. DE PRÉMARE, et il n'eut jamais à la Cour la grande situation de VERBIEST et de GERBILLON. Le P. de Ventavon, ne fut jamais qu'un médiocre sinologue; il remplaça le frère THÉBAULT, décédé, comme mécanicien au Palais; quant au P. de Poirot, peintre du Palais, l'homme le plus néfaste de la Mission française, il avait fait son éducation en Italie, et il était arrivé en Chine avec le P. Louis CIPOLLA, Sicilien détraqué qui fit partie successivement de la Mission française, de la Mission portugaise, puis de la Propagande.

Lorsque la nouvelle de la destruction de la Compagnie arriva à Pe King, le 5 août 1774, avec le P. Bourgeois, Supérieur de la Mission, le P. Cibot qui était avec les PP. Amiot et Dollières les consulteurs donnés suivant l'usage au Supérieur, était chargé de la procure de la Mission qu'il voulut quitter pour ne pas avoir le tracas des affaires.

Une scission s'opéra parmi les missionnaires français, les PP. de Ventavon, de Grammont et de Poirot d'une part, le P. Bourgeois et les autres d'une autre; ces derniers défendaient les intérêts de la France, les premiers appuyaient la Propagande dont le véritable but était de mettre la main sur le temporel de la Mission française et de le faire passer aux Propagandistes de Pe King.

Ce fut un véritable complot qui fut ourdi contre la Mission française dont Propagande et Portugal convoitaient les biens. Il ne faut pas oublier que l'évêque de Nan King, Laimbeckhoven, qui avait la juridiction sur Pe King, dont le siège était vacant, était lui-même un Jésuite; il administrait le diocèse de Pe King depuis la mort de Mgr Polycarpe de Souza (26 mai 1757), par l'intermédiaire du P. Joseph de Sainte-Thérèse. Prenant prétexte de son âge, le prélat avait 71 ans, la Sacrée Congrégation de la Propagande, sans le consulter, lui donnait le 2 juillet 1778, un coadjuteur; Mgr Laimbeckhoven apprenait en effet par une Bulle de la Propagande du 4 février 1779, que, après nomination par la Reine de Portugal, le vicaire apostolique du Chan Si, le Franciscain de la Stricte Observance, le Bavarois Nathaniel BÜRGER, évêque de Delcon, était désigné pour son coadjuteur avec future succession. Ce fut ce prélat imposé à l'évêque de Nan King, auquel on avait retiré presque tous ses pouvoirs, qui sacra évêque de Pe King, le 2 avril 1780, dans le Si T'ang, église de la Propagande, le religieux augustin, Jean Damascène SALLUSTI de la Concepcion, désigné sur les instances de Rome par la Reine de Portugal, qui n'avait pas encore reçu ses bulles, et qui, par conséquent aux termes d'une décrétale de BONIFACE VIII de 1300, ne pouvait exercer de juridiction. Sur les vingt-six prêtres alors à Pe King (dix-huit européens,

huit chinois), douze seulement acceptèrent la consécration de l'intrus; le schisme était complet. Mais Mgr Bürger mourait peu après, le 28 août 1780 et Sallusti, blâmé par l'archevêque de Goa, frappé d'apoplexie, succombe le 16 septembre 1781. Au fond il faut bien reconnaître que si un véritable schisme éclata dans le diocèse de Pe King, grâce à l'âpreté de l'évêque de Macao, à la duplicité de la Propagande et à l'attitude de Ventavon et consorts, ce fut grâce surtout à la Propagande qui avait laissé vacant si longtemps le siège de Mgr Polycarpe de Souza, mort en 1757. L'ordre fut instantanément rétabli lorsqu'on eût donné la place de cet évêque à un véritable prélat et non à un aventurier comme Sallusti. En effet, le 22 juillet 1782, le Franciscain Alexandre DE GOUVEA était nommé évêque de Pe King et il arriva à son poste en janvier 1785; tout le monde se soumit immédiatement à son autorité.

Une question capitale restait à résoudre. A quelle Congrégation donnerait-on la succession des Jésuites de Pe King? On songea d'abord à la Société des Missions étrangères de Paris, puis on se tourna vers la Congrégation de la Mission (Lazaristes) qui accepta après avoir refusé trois fois; la substitution fut opérée par décret de Rome du 7 décembre 1783, approuvé par Louis XVI à Versailles, le 25 janvier 1784. On fit choix pour la mission de Nicolas-Joseph RAUX, qui devait être le nouveau Supérieur, Jean-Joseph GHISLAIN et le frère Charles PARIS, horloger; ils arrivèrent à destination en avril 1785 et surent se concilier les deux groupes rivaux. Mgr de Gouvea s'empressa de lever toutes les excommunications lancées par son prédécesseur et maintenues par la Propagande et, le 8 mai 1785, il donnait au Nan T'ang un mandement attestant que les actes qui subrogeaient, dans la mission de Chine, les Lazaristes aux Jésuites français avaient été lus et publiés dans son église.

Mgr de GOUVEA arriva à Pe King dans des circonstances difficiles; outre le schisme qui fut apaisé par sa nomination, il avait à protéger les nombreux missionnaires de province incarcérés dans les prisons de la capitale à la suite d'une ter-

rible persécution qui avait éclaté en 1784. En 1782, la Propagande avait envoyé en Chine quatre Franciscains italiens à destination du Chen Si, les PP. Giovanni DA SASSARI, de Sardaigne, Giuseppe Mattei DA BIENTINA. qui écrivit à Manille le 30 juillet 1786 une relation de la persécution, Luigi DA SIGNA, tous les deux Toscans, et Giovanni-Battista MANDELLO, de Milan; ayant quitté Canton en mai 1784, ils atteignaient le but de leur voyage, lorsqu'ils furent arrêtés dans le Hou Kouang et conduits à Pe King où ils furent jetés en prison. Ils y furent bientôt rejoints par deux vicaires apostoliques, MAGI et SAGONI, et par deux autres missionnaires de la Propagande au Chen Si, Giacomo FERRETTI, de Vérone, de la Congrégation de Saint-Jean-Baptiste ou Baptistains, arrivé en Chine en 1783, en même temps que DELPON, et Emmanuel GONZALVEZ, né à Macao, élève du collège des Chinois à Naples, missionnaire au Chen Si depuis une quinzaine d'années. Un autre Franciscain, missionnaire de la Propagande, Atto BIAGINI, arrêté au Chan Toung, un prêtre de la Congrégation de Saint-Jean-Baptiste, Francesco Giuseppe della TORRE, de Gênes, Procureur général de la Propagande, arrêté à Canton, où il demeurait depuis quatre ans avec la permission de l'Empereur, l'ex-Jésuite chinois, SIMONELLI, faisant fonction de Procureur des missionnaires portugais à Canton, furent aussi conduits dans les prisons de Canton.

Il fallait ajouter nos propres missionnaires arrêtés au Se Tch'ouan, Mgr de SAINT-MARTIN, évêque de Caradre, coadjuteur, malade, arrêté le 8 février 1785, au moment où il essayait de se réfugier au Yun Nan, conduit à Ya Tcheou, et DUFRESSE, expédiés à Pe King le 22 mars, DEVAUT et DELPON, le 22 avril; il ne restait dans la mission du Se Tch'ouan que le vicaire apostolique, Mgr POTTIER, évêque d'Agathopolis, et les abbés FLORENS, GLEYO et HAMEL. On entassa dans les prisons de la capitale vingt-neuf prêtres: dix-neuf Européens et dix Chinois. Sept y périrent : Mgr SAGONI, le 5 février, Mgr MAGI, le 13 février; DE LA TORRE, le 29 avril, à 53 ans; DEVAUT, le 3 juillet; DELPON, le 8 juillet; BIAGINI, le 28 juillet; SIMONELLI, en février 1786, sans

compter les Chinois. Il faut ajouter à cette liste deux Jésuites du Hou Kouang, le P. de LA ROCHE et le P. LADMIRAL. «Le P. Ladmiral mourut cinq jours avant que le mandarin allât chez lui pour le prendre. Des trois missionnaires qui étoient dans la mission des Montagnes, deux se sauvèrent, le P. Mato et le P. Ko. Pour le P. de La Roche, comme il étoit aveugle et âgé de 82 ans, il ne pût échapper; on le mena au Tribunal où il mourut deux ou trois jours après sa détention. Il n'a pas été question d'eux dans les écrits publics [1].»

Enfin le 9 novembre 1785, un édit impérial libérait les prisonniers qui avaient le choix entre rester attachés aux églises de Pe King ou se retirer à Macao pour rentrer en Europe. Mgr DE SAINT-MARTIN et DUFRESSE prirent ce dernier parti; ils quittèrent Pe King le 11 décembre 1785 et arrivèrent à Canton le 2 février 1786; ils rentrèrent d'ailleurs à Tch'eng Tou, capitale du Se Tch'ouan, le 14 janvier 1789.

Cette persécution avait été précédée d'une autre au Fou Kien, en 1747 : le vicaire apostolique de la province, le Dominicain Pierre Joseph-André SANZ, en religion Pierre Martyr, évêque de Mauricastre, avait été décapité le 26 mai 1747, tandis que son coadjuteur, Francisco SERRANO, évêque de Tipasa, fut martyrisé le 28 octobre 1748; trois autres Dominicains, Juan ALCOBER, Francisco DIAZ et Joachim ROYO partagèrent leur sort.

Nous touchons à la fin de l'histoire de cette Mission française de Pe King qui, après une période brillante, après avoir compté une pléiade de savants qui font honneur au pays, est lamentablement tombée après la disparition de ceux qui lui avaient donné vie et gloire, victime de ceux-là mêmes qui auraient dû la défendre, Rome et Paris. Il faut reconnaître que ces anciens missionnaires ont bien mérité de la science, non seulement par leurs travaux personnels, mais aussi par les vastes recueils dont ils ont entrepris la publication. Le P. J.-B. DU HALDE qui, soit dit en passant, n'est jamais allé en Chine, a compilé une vaste *Description de la*

1. Lettre du P. Bourgeois. (*T'oung Pao*, 1916, p. 611.)

Chine. Les lettres et les mémoires de vingt-sept missionnaires de la Compagnie de Jésus ont servi à rédiger cet ouvrage, dont le prospectus parut en 1733. L'ouvrage lui-même fut publié à Paris, en 1735, en quatre volumes in-folio. Au point de vue historique, le plus intéressant de ces volume est le quatrième, qui renferme les Voyages des PP. Gerbillon et Verbiest en Tartarie et les Observations du P. Régis sur la Corée et le Tibet. La collection des *Mémoires concernant les Chinois*, commencée en 1776, fut terminée en 1814, grâce à Silvestre de Sacy, formant une série de seize volumes à laquelle on ajoute généralement le *Traité de Chronologie chinoise* du P. Gaubil. Elle contient une quantité considérable de documents dus principalement aux PP. Amiot, Cibot et Collas. Les *Lettres édifiantes et curieuses* qui débutèrent en 1702, forment trente-quatre recueils, dont le dernier parut en 1776; leur publication fut dirigée successivement par les PP. Charles le Gobien, Jean-Baptiste Du Halde et Louis Patouillet; elles ont eu plusieurs éditions; avec l'*Histoire* du P. de Mailla, ces ouvrages constituent la base de toute bibliothèque sinico-européenne.

Le recrutement de missionnaires devint bientôt impossible : à la suite de M. Raux, de M. Ghislain, du frère Joseph Paris, arrivèrent en 1788, Raymond Aubin, Français, missionnaire au Chen Si, et Robert Hanna, Irlandais, suivis en 1790 de Jean-François-Régis Clet, Louis-François Lamiot, Péné, en 1798 par Minguet, en 1800 par Jean-F. Richenet et Lazare M. Dumazel, puis personne jusqu'à 1829. Les événements qui se déroulèrent en France livraient les missionnaires à leurs propres ressources, et en peu d'années les derniers survivants de la Mission disparurent les uns après les autres, sans la consolation de léguer la continuation de leur œuvre à des successeurs.

On se ferait une fausse idée de la politique et du caractère de K'ien Loung si l'on jugeait cet empereur exclusivement d'après les lettres flatteuses — elles ne pouvaient être autrement — adressées en Europe par les missionnaires de Pe King. Administrateur plutôt que soldat, K'ien Loung a eu son règne néanmoins marqué par une série de guerres dont

quelques-unes étaient peu justifiées; s'il réussit à établir sa suprématie dans l'Asie centrale et au Tibet, il échoua en Birmanie, lorsqu'il voulut reprendre la tradition de K'oublaï et fut peu heureux en Annam, malgré le résultat final. Mais ce qui constitue la principale caractéristique de son règne, c'est l'intolérance dont il fit preuve à l'égard de toutes les confessions religieuses non orthodoxes et les cruelles persécutions qui en furent la conséquence. Nous avons vu quelle fut la conduite de K'ien Loung vis-à-vis des Chrétiens; nous allons constater qu'il ne se montra pas moins ardent contre les membres de la Société du Ciel et de la Terre, contre les Musulmans et contre les autres sectes qui pullulaient dans son vaste Empire, alors comme aujourd'hui.

Révolte de Wang Louen, 1774.

WANG LOUEN était un membre influent de la Secte du Lotus Blanc et d'autres sociétés secrètes de Yen Tcheou, au Chan Toung. Il fut arrêté par le préfet de Cheou Tchang. Exaspérés par les persécutions cruelles dont ils étaient l'objet et par cette arrestation arbitraire, ses coreligionnaires, le 3 octobre 1774, s'emparaient de Cheou Tchang, marchaient au nord et menaçaient Lin Ts'ing sur le Grand Canal. L'empereur, alors à Dje hol, envoya contre les rebelles comme commandant en chef, le Grand Secrétaire Chou Ho-te, aidé par le vice-roi du Tche Li; après plusieurs défaites, les rebelles furent écrasés sous les murs de Lin Ts'ing; Wang Louen périt dans l'incendie d'une maison; son frère cadet et les chefs insurgés furent expédiés à Pe King pour y subir un châtiment exemplaire; un grand massacre eut lieu dans Lin Ts'ing; la rébellion avait été étouffée dans le sang en un mois; la flottille de grains arrêtée par les révoltés dans sa route vers le sud où elle allait chercher les provisions nécessaires à la capitale, put accomplir sa mission : le ravitaillement du nord était assuré.

Révolte des Musulmans, 1781.

En 1781, les Salars à turban noir résidant à Si Ning, à l'est du Kou Kou Nor, soulevés par SOU SE-CHE-SAN, disciple de MA MING-SIN, qui, lors de son pèlerinage à la Mecque, avait été gagné aux idées des Wahabites, disciples de ABD EL-WAHEB, le réformateur de l'Islam, tuèrent

YANG CHE-KI, préfet de Kan Tcheou, s'emparèrent de Ho Tcheou, et assiégèrent Lan Tcheou. Les troupes impériales furent appelées de toutes les parties de l'empire, et, après une farouche résistance et de grands massacres, le chef T'IEN WOU fut tué et ses lieutenants furent exilés à Haï Nan (1784)[1].

Révolte des Pa Koua, 1786-8.

Cette secte, qui porte le nom des huit trigrammes de Fou Hi, prospérait au nord du Houang Ho, au nord-est du Ho Nan, au sud du Tche Li et à l'ouest du Chan Toung. A la suite de l'emprisonnement de LIEOU HOUNG, chef des sectateurs de la région, une attaque fut dirigée contre le yamen du *tao t'ai* de Ta Ming (Tche Li) en septembre 1786, dans laquelle ce fonctionnaire et seize autres personnes furent tués. A la suite d'un rapport du vice-roi de la province LIOU NGO, l'empereur enjoignit à ce haut dignitaire, ainsi qu'à PI YOUEN, gouverneur du Ho Nan et à MING HING, gouverneur du Chan Toung, d'arrêter les coupables; pendant deux ans, les affiliés à la secte des Pa Koua furent persécutés de la plus cruelle manière[2].

Rébellion de Formose, 1787-8.

Les fonctionnaires chinois, malgré une sérieuse révolte qui avait éclaté dans la grande île de T'aï Wan, à cause des abus de toute sorte qu'ils commettaient, n'avaient pas moins continué leurs exactions et leurs vexations à l'égard des habitants. En 1786, une rébellion fut fomentée par les membres de la société du Ciel et de la Terre *(T'ien Ti Houei)*; en 1787, FOU K'ANG-NGAN, nommé vice-roi du Fou Kien, et HAÏ LAN-TCH'A furent chargés de l'écraser. Les rebelles s'étaient emparés de plusieurs villes de l'île, mais ils échouèrent devant T'aï Wan, grâce à TCH'AI TA-KI qui, quelque temps après, fut accusé de lâcheté, envoyé à Pe King, et décapité. La capture du rebelle TCHOUANG TA-T'IEN fut le signal de la fin de la rébellion et d'un massacre général de ses partisans.

Rébellion de l'Ouest, 1794.

Cette rébellion ne dura pas moins de huit années : Fou K'ang-ngan qui avait battu les Formosans et venait de repousser les Gourk'as qui avaient envahi le Tibet (Tsang),

1. DE GROOT, *Sectarianism*, pp. 269-270.
2. DE GROOT, *l. c.*

fut chargé à la fin de 1791 d'écraser la rébellion formidable qui avait éclaté, grâce à la persécution religieuse, dans les provinces de Ho Nan, de Hou Pe, de Se Tch'ouan, du Chen Si.

Administration.

En dehors de ses conquêtes, K'ien Loung signala son règne par une nouvelle division de l'empire; il porta le nombre des provinces de quinze à dix-huit; le Kiang Nan fut divisé en Kiang Sou et en Ngan Houei; le Hou Kouang, en Hou Pe et en Hou Nan; le Kan Sou fut détaché du Chen Si.

K'ien Loung Lettré.

K'ien Loung, administrateur plutôt que guerrier, fut en même temps un grand lettré. Le nombre de ses poésies célébrant les événements de son règne est considérable.

L'ouvrage le plus célèbre de K'ien Loung est peut-être le poème qu'il composa en chinois et en mandchou sous le titre d'*Éloge de la ville de Moukden*, dans lequel il célèbre le berceau de sa famille :

« Moukden est l'ancien pays de notre famille impériale, comme Pin et K'i étaient ceux de la dynastie des Tcheou, et la montagne de K'iao chan, du temps de (l'empereur) Houang ti [1]. »

Il retrace l'origine des Ta Ts'ing :

« Notre dynastie de Taï Ts'ing a pris son origine dans les temps reculés, à la « grande montagne blanche » *(Tch'ang Pe Chan)*; c'est là qu'un souffle merveilleux s'accumule, qui la rend très resplendissante et très fortunée; il y a le lac nommé Tamoun, dont la circonférence est de 80 li, et duquel sortent les grands fleuves Ya-lou, Khôntoung (Soungari Oula, Soung Houa Kiang) et Aïkhou (Toumen Oula). Une sainte vierge, la sœur cadette du ciel, ayant pris dans la bouche et avalé un fruit rouge, mit au monde un fils saint, auquel le ciel donna le nom de famille *Gioro*, et dont la dénomination honorifique fut *Aïsin*, or. En se purifiant et se renouvelant sans repos et sans interruption, il (l'empire) acquit les pays de Yekhé, de Khôïfa, de Dïhacfian et de Fousi. Il fonda ensuite, dans le pays de Leao Yang, une ville qui devint la capitale de ce royaume oriental. Le bonheur que le ciel lui accorda s'étant accru,

1. KLAPROTH, *Chrestomathie mandchoue*, 1828, p. 241.

et ses mérites étant devenus plus vastes, dans la dixième année « de la providence du ciel » *(T'ien Ming*, 1616-1626), il pensa au danger, et prit ses mesures pour se fixer au milieu. La contrée de Chen Yang étant connue comme un endroit rempli d'un souffle fortuné, on y bâtit la ville de Moukden, qui ferme et défend le passage des pays de l'Occident [1]. »

K'ien Loung fit paraître de nouvelles éditions d'ouvrages considérables comme le *T'oung Kien Kang Mou*, comme le *Miroir* ou Dictionnaire des mots mandchoux et chinois.

En 1772, par l'ordre de l'empereur, un vaste catalogue en quatre parties de la Bibliothèque impériale, *K'in ting se k'ou ts'iouen chou tsoung mou t'i yao*, fut entrepris par une commission de fonctionnaires présidée par le prince de Tchi ; présenté en 1782, à K'ien Loung, il fut terminé en 1790. Les quatre parties, *se k'ou*, comprennent les Classiques *(King)*, 9 classes, 44 livres ; les Histoires, *(che)* 15 classes, livres 45 à 90 ; les œuvres des philosophes et des savants *(tsei)*, 14 classes, livres 91 à 147 ; les collections littéraires *(tseu)*, 5 classes, livres 148 à 200, sans compter un livre préliminaire. Un abrégé de ce catalogue a été publié à la fin du XVIIIe siècle avec une notice de Youen Youen, sous le titre de *K'in ting se k'ou ts'iouen chou kien ming mou lou.*

Sous le règne de K'ien Loung, l'art chinois, par les navires de Canton se répandit beaucoup en Europe ; nous renverrons au volume que nous avons publié en 1910 sous le titre de *La Chine en France.*

En 1761, à l'occasion de la 50e année de K'ien Loung, le P. Benoist présenta à l'Empereur une mappemonde tracée sur de la gaze ; elle occupait dans les 2 hémisphères, y compris la bordure, 13 à 14 pieds de longueur sur 7 de hauteur. « L'Empereur fut si satisfait de cette mappemonde, que, trois ans après, il chargea le même Européen de tracer les deux globes terrestre et céleste, destinés à être placés à côté du trône dans la grande salle d'audience de son palais de Pe King [2].»

1. Klaproth, *l. c.*, pp. 250-251.
2. Mailla, XI, p. 580.

Mort de K'ien Loung.

En 1795, K'ien Loung, étant dans la soixantième année de son règne, voulut abdiquer, pour ne pas dépasser le nombre d'années qu'avait exercé le pouvoir son aïeul K'ang Hi. Dès la première année de son règne, suivant la manière de son père, il avait désigné secrètement pour son successeur son second fils YOUNG LIEN, né d'une impératrice, mais ce prince mourut le 23 novembre 1738. Plus tard il déclara, le 3 du 9e mois de la soixantième année de son règne (15 octobre 1795), que son quinzième fils YOUNG YEN, né d'une concubine le 13 novembre 1760, qui prit le nom de règne de KIA K'ING le 3 du 1er mois 1796 (3 février), avait été nommé secrètement son successeur. Après son abdication, K'ien Loung porta le titre de *T'ai chang Houang Ti*, « empereur père »; il mourut trois ans plus tard, le 7 février 1799.

Le frère Panzi, de la mission des Jésuites de Pe King, dessina d'après nature, un portrait de K'ien Loung qui fut gravé par MARTINET et placé en tête du premier volume des *Mémoires concernant les Chinois*, avec les vers suivants :

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un Gouvernement qu'on admire
Le plus grand Potentat qui soit dans l'Univers
Est le meilleur Lettré qui soit dans son Empire.

CHAPITRE XXIX

Kia K'ing (1796-1820).

Kia K'ing, 1796-1820.

De K'ien Loung à Kia K'ing, la dégringolade est manifeste. K'ien Loung a, sinon la réalité, du moins l'apparence de la grandeur. Sous son règne, si les fissures se marquent dans le trône, elles sont dissimulées par de grands succès militaires et une extension territoriale de l'empire. Avec Kia K'ing, rien de la sorte : tout commence à craquer; inintelligent, cruel et ivrogne, ce prince n'a rien appris et ne distingue pas les pas de l'étranger qui sape sa puissance, tandis que son peuple cherche à renverser l'édifice chancelant de la dynastie; il prépare une succession difficile à son fils Tao Kouang qui lui est bien supérieur mais qui, héritier des fautes de ses prédécesseurs, n'aura pas les moyens d'arrêter la course des Mandchoux vers l'abîme qui se creuse profond sous Hien Foung, le plus misérable des empereurs tartares.

Les Anglais.

Les grandes luttes de la Révolution et de l'Empire pouvaient laisser croire que l'activité des Anglais dans l'Extrême Orient était diminuée : l'insuccès des ambassades de Macartney et de Titsingh n'avait pu leur ouvrir les yeux; leurs guerres avec Napoléon, leurs relations incertaines avec les États-Unis, la pacification douteuse de l'Inde, devaient les rendre circonspects dans des attaques qui, dirigées contre le Portugal, visaient en réalité l'intégrité de l'Empire chinois, sous le couvert d'une défense contre les Français.

Le 20 décembre 1802, le Gouverneur et Capitaine général de Macao, José Manuel Pinto, prévenait le vicomte de Anadia, ministre d'Outre-Mer, qu'il avait reçu du premier subrécargue de la Compagnie anglaise de Canton, autorisé par le gouverneur du Bengale, une lettre afin qu'il fût

permis à une garnison anglaise de débarquer à Macao. Le Sénat de cette ville s'opposa à cette demande : son attitude fut approuvée par lettre du Gouverneur et Capitaine général de l'Inde, Francisco Antonio DA VEIGA CABRAL, en date du 14 avril 1803. Il est probable que les Anglais auraient passé outre, si la nouvelle de la signature du traité d'Amiens (27 mars 1802) n'avait été apportée d'une manière opportune par une frégate espagnole expédiée de Manille. Mais dès l'année suivante (1803), les hostilités éclataient à nouveau entre l'Angleterre et la France; lord WHITWORTH, ambassadeur d'Angleterre, quittait Paris le 18 mai 1803 et le Cabinet de Londres donnait l'ordre de saisir, dans les pays les plus lointains, tous les navires français sans exception.

Le roi d'Angleterre, GEORGE III, qui s'intitule *Haï Loung*, Dragon de la Mer, écrivit (1804) à l'empereur de la Chine, une lettre pour le prévenir contre les Français :

« Le royaume de France, dit-il, se trouve depuis douze ans en état de révolution et de guerre avec mon royaume. Il serait inutile à présent d'en rapporter à Votre Majesté toutes les circonstances, vu que Votre Majesté les connaît toutes. Le roi de France était brave homme; il a péri par les mains des Français, sujets de la nation; je pense que Votre Majesté n'ignore pas cette circonstance depuis plusieurs années. Certes, ces hommes de cette horrible conspiration méritent l'indignation perpétuelle. Actuellement il existe dans ce royaume un homme vil qui le gouverne comme chef de cette nation; il cherche continuellement à tromper tout le monde par sa doctrine insidieuse et ses faux projets : c'est pourquoi les habitants du royaume de France vivent dans le désordre, sans lois et sans aucune impulsion de leur conscience. Je pense que les Français dans l'empire de Chine n'entreprendront jamais de répandre sa doctrine insidieuse et les desseins de ses faux projets; car Votre Majesté, comme empereur très sage et prudent, conçoit très bien ses projets trompeurs et ses faussetés.

« Je me réjouis beaucoup et me glorifie de pouvoir féliciter Votre Majesté, et je désire en même temps que son em-

pire jouisse d'un bonheur perpétuel. Comme il s'offre dans ce moment une occasion, je vous envoie des présents, productions de mon royaume, destinés pour Votre Majesté; et elle me fera la grâce et l'honneur de les recevoir.

« En Angleterre, 1804, le 22e jour de la 5e lune. »

Nous ne connaissons la réponse de l'empereur que par l'extrait de la traduction qui en est donnée par Montgomery MARTIN [1] :

« Le royaume de Votre Majesté est à une distance éloignée au delà des mers, mais il observe ses devoirs et obéit à ses lois, contemplant de loin la gloire de notre Empire, et admirant avec respect la perfection de notre Gouvernement. Votre Majesté a envoyé des messagers avec des lettres pour que nous les lisions; nous trouvons qu'elles ont été dictées par de justes sentiments d'estime et de vénération; et c'est pourquoi, étant disposé à réaliser les désirs de Votre Majesté, nous sommes décidé à accepter tous les présents qui accompagnaient les lettres.

« Quant à ceux des sujets de Votre Majesté qui, pendant de nombreuses années, ont eu l'habitude de faire commerce avec notre Empire, nous devons faire observer que notre Gouvernement céleste regarde toutes les personnes et toutes les nations avec des yeux de charité et de bienveillance, et traite et considère toujours vos sujets avec la plus *grande indulgence et affection;* en conséquence, il n'y a pas lieu ou occasion pour les efforts du Gouvernement de Votre Majesté en leur faveur. »

Il est difficile d'être plus arrogant.

En 1804, le premier subrécargue de l'East-India Company, à Canton, J. W. ROBERTS, se rendit en Cochinchine avec deux navires chargés de marchandises et de présents, pour essayer de battre en brèche l'influence des Français auprès de l'empereur GIA LONG. Parmi les présents, « on remarquait des gravures d'un grand prix, et bien faites pour éloigner ce prince de l'amitié des Français, par les grandes obligations qu'il a au malheureux LOUIS XVI, le meilleur mais le plus foible des rois. Ces gravures étoient :

1. *China*, 1847, II, pp. 18-19.

Son entrée au Temple, Ses adieux à sa famille, Sa défense à la Convention nationale, et *Son supplice.* On y avait joint celles qui devaient donner à ce prince une grande idée de la puissance anglaise comme les gravures sur la *Prise de Seringapatnam,* et la *Mort de Tipoo Saib* qui a fait tant de bruit dans l'Inde, ainsi que toutes les victoires navales gagnées sur les Français [1] ». Grâce à CHAIGNEAU et à VANNIER, anciens officiers de l'évêque d'Adran, les présents furent renvoyés et les Anglais n'obtinrent que le droit de faire le commerce comme les autres nations, mais sans privilèges spéciaux.

En 1808 « des officiers anglais demeurant dans l'Inde, ayant appris le récent avènement des (anciens) Nguyên, crurent ce moment favorable pour faire franchir le fleuve Phù lu'o'ng à plus de dix de leurs navires de guerre. Les Annamites dissimulèrent leurs jonques dans les affluents du fleuve; on ne voyait pas un homme à dix lieues à la ronde. Lorsque les navires anglais furent arrivés à la hauteur de la capitale orientale (Hanoï), plus d'une centaine de jonques annamites rentrèrent de nuit dans le cours inférieur du fleuve; coupant ainsi toute retraite aux Anglais, elles les attaquèrent et leur brûlèrent les sept ou huit navires qui s'étaient avancés de la sorte. Quant à ceux qui étaient restés à l'embouchure, ils eurent peur et disparurent, mais, honteux de rentrer ainsi dans leur pays, ils firent voile vers la province de Canton et attaquèrent sans succès Ngao Men (Macao) puis ils se retirèrent [2]. »

Malgré son insuccès de 1802, le 12 septembre 1808, nouvelle lettre du premier subrécargue, J. W. Roberts, écrivant au nom du contre-amiral W. O'B. DRURY, battant pavillon sur le *Russell,* envoyé par le Gouverneur général des Indes, lord MINTO, au Gouverneur et Capitaine général de Macao, Bernardo Aleixo DE LEMOS E FARIA, toujours sous le prétexte fallacieux de la crainte d'une attaque des Français contre Macao. Une correspondance s'ensuit entre le gouverneur portugais et l'amiral anglais.

1. LA BISSACHÈRE, *Relat. sur le Tonkin et la Cochinchine,* 1919, p. 100.
2. DEVÉRIA, *Relat. de la Chine avec l'Annam,* p. 54.

Les Chinois interviennent : Macao n'est qu'un territoire dépendant de Hiang Chan, et le fonctionnaire chinois, Pong, s'oppose au débarquement des Anglais; le suzerain chinois défend son vassal portugais qui lui paie une redevance annuelle; l'amiral Drury trouve donc les Chinois derrière les Portugais qui, par l'intermédiaire de l'évêque de Pe King, Alexandre de Gouvea, avaient obtenu dans la capitale la signature d'une convention par laquelle Macao, placé sous la protection impériale, n'était pas autorisé à recevoir des troupes étrangères; néanmoins Drury essaie-t-il d'arracher aux premiers ce qu'il n'a pu obtenir des seconds par l'intimidation; malgré les belles dépêches par lesquelles il tente de faire prévaloir ses vues auprès du vice-roi de Canton, il est obligé de rembarquer le 19 décembre ses troupes, qui étaient descendues à terre le 21 septembre et s'étaient rendues odieuses par leur conduite. Le P. Rodrigo, qui servait d'interprète à l'amiral Drury, est jeté en prison par les autorités chinoises de Canton; les subrécargues anglais de cette ville s'empressent d'annoncer cette capture au gouverneur de Macao, Lucas José de Alvarenga. Le commerce étranger, arrêté à Canton, fut rouvert au 1er janvier 1809 (le 16e jour de la 11e lune de la 13e année Kia K'ing), par le vice-roi de cette ville, Wou Chiong-kouang, dans un avis et des considérants extrêmement déplaisants pour l'amiral Drury. Il est bien certain que sans l'attitude fort énergique des autorités chinoises, d'abord à Hiang Chan, puis à Canton, Macao aurait été occupé par les Anglais, et serait resté entre leurs mains après les traités de 1815.

Lorsque la France reprit ses relations avec l'Extrême-Orient, ce fut vers la Cochinchine qu'elle dirigea ses efforts, mais l'Angleterre n'abandonna pas ses projets en Chine.

A chaque instant des difficultés surgissaient à Canton. En 1800, le schooner *Providence*, envoyé de Whampou à Lintin par le capitaine Dilkes, du *Madras*, tira, sous prétexte qu'il l'espionnait, sur un bateau chinois : un indigène fut blessé mais guérit : l'affaire fut arrangée. Les prétentions insoutenables des Anglais augmentaient de jour en

jour; ils agissaient avec une rare désinvolture, par exemple, en 1809, le capitaine PELLEW, du *Phaeton*, prétendait exercer le droit de visite à bord des navires américains dans le port de Canton. Au 6 décembre 1811, plainte fut portée aux membres de leur Comité par les subrécargues anglais contre les fonctionnaires de Macao, qui leur étaient hostiles, comme d'ailleurs les naturels du pays. La plainte resta lettre morte, mais s'ajouta à la liste déjà longue des griefs des Anglais [1]. En 1814, lors de la deuxième guerre de l'Angleterre avec les États-Unis, le capitaine PATTERSON, du vaisseau de la marine royale, *Doris*, ayant capturé un navire américain aux Ladrones, l'amena dans la rivière de Canton : protestation des Chinois; on leur répond que les agents de la factorerie n'ont aucun contrôle sur les vaisseaux du roi; les Chinois ripostent en ordonnant, malgré un usage séculaire, à tous les domestiques indigènes de quitter la factorerie; des perquisitions sont faites en conséquence dans les établissements anglais pendant que leurs agents principaux étaient obligés de se rendre à Macao pour le séjour annuel et obligatoire des étrangers; en outre, les Chinois arrêtent toutes relations commerciales avec les sujets britanniques depuis le mois d'avril jusqu'au mois de décembre. Les Anglais s'arrogeant des droits qui ne leur appartenaient pas, avaient déjà en 1795, conduit à Macao le navire français, *la Flavie*, qu'ils furent obligés de relâcher sur l'ordre du gouverneur Pinto et des fonctionnaires chinois. Il devenait urgent d'aviser à une situation devenue de jour en jour plus difficile.

Ambassade de Lord Amherst, 1816.

La Cour des Directeurs de l'East India Company songea à renouveler l'expérience malheureuse de Macartney et à envoyer en Chine une nouvelle ambassade. Encouragés par leurs subrécargues, les Directeurs, par une lettre du 28 juillet 1815, sollicitaient l'appui du Prince Régent et la nomination d'un personnage d'un rang élevé qui devait se rendre en Chine pour obtenir le règlement des difficultés entre les autorités de Canton et les marchands anglais et le droit de correspondre directement avec Pe King. Les Direc-

1. H. CORDIER, *Hist. génér.*, de LAVISSE et RAMBAUD, X, pp. 972-973.

teurs proposaient que la mission se composât de trois membres : un chef désigné par le Prince Régent, ELPHINSTONE, chef de la factorerie de Canton et Sir George STAUNTON, l'un des membres du Comité des Subrécargues, ayant la connaissance de la langue chinoise, qui avait accompagné avec son père lord Macartney. Le Gouvernement préféra une ambassade extraordinaire à la tête de laquelle fut placé William PITT, lord AMHERST, avec Henry ELLIS comme secrétaire et troisième membre de la commission, mais muni de pouvoirs secrets de ministre plénipotentiaire, qui ne devaient être utilisés qu'en cas de mort ou d'absence de l'ambassadeur. Sir George Staunton était le second commissaire de la mission qui comprenait en outre : l'honorable Mr. AMHERST, page de l'ambassadeur; Henry HAYNE, faisant fonction de secrétaire d'ambassade, secrétaire de l'ambassadeur; quatre interprètes : F. Hastings TOONE, John Francis DAVIS, Thomas MANNING, voyageur au Tibet, et le missionnaire Robert MORRISON; un chapelain, Rév. John GRIFFITH; un médecin, Clarke ABEL; un artiste, William HAVELL; le commandant de la garde de l'ambassadeur, le lieutenant J. COOKE, de l'infanterie de marine, etc.

L'ambassade embarqua à bord du vaisseau de guerre *Alceste*, capitaine Murray MAXWELL qui mit à la voile de Spithead le 8 février 1816, en compagnie du brick de guerre *Lyra*, capitaine Basil HALL, et du navire de la Compagnie des Indes, *Général Hewitt*, capitaine Walter CAMPBELL.

Le moment était mal choisi pour le voyage : les Gourk'as faisant des incursions constantes sur la frontière des Indes, le Gouverneur général, comte DE MOIRA, plus tard marquis DE HASTINGS (1814-1823), réclama l'évacuation des territoires occupés; les Gourk'as répondirent par une déclaration de guerre; la lutte commencée le 1er novembre 1814 dura jusqu'au 4 mars 1816. Les débuts en furent malheureux pour les Anglais : en 1814, le général GILLESPIE était repoussé et tué; ses successeurs MARTINDELL et MORLEY furent également défaits. Enfin en 1815, le général OCHTERLONY s'avança par la Sutlej et amena le Nepal à

récipiscence; en 1816, il marcha de Bettiah sur Katmandou et, le 4 mars 1816, il dicta la paix à Segauli; les Gourk'as étaient obligés de se retirer du Sikkim, d'abandonner à l'ouest Naini Tal, Mussoorie et Simla et d'accepter un résident britannique, Edward GARDNER. Cette guerre produisit la plus fâcheuse impression à Pe King où les Gourk'as étaient considérés comme des vassaux.

L'ambassade visita Madère, Rio de Janeiro, le Cap de Bonne-Espérance, Batavia, etc.

Amherst et ses compagnons arrivèrent le 9 août 1816 à l'embouchure du Pei Ho, d'où ils remontèrent à T'ien Tsin. L'empereur ordonna «à SOU-LENG-NGO (Président au Ministère des Travaux publics) et à KANG HOUEI de leur faire part de ses volontés, de leur donner un festin et de leur dire d'accomplir, comme remerciement pour ce festin, la salutation des trois agenouillements et des neuf prosternements. S'ils s'y conformaient, ils devaient être aussitôt conduits à Pe King; s'ils se montraient, au contraire, ignorants des rites, un rapport devait être présenté au trône, en attendant qu'un décret fût rendu. On ne devait pas, dans ce cas, laisser s'en retourner les bateaux sur lesquels les envoyés étaient venus, et ceux-ci devaient regagner T'ien Tsin et, par leur voie première, prendre la mer pour rentrer dans leur pays ». Sou-leng-ngo et Kang Houei furent punis pour n'avoir pas exécuté ces ordres, ainsi que HO-CHE-T'AI, appartenant au *Li Fan youen* et MOU-K'O-TENG-NGO, Président au Ministère des Rites, pour négligence à T'oung Tcheou[1]. La mission échoua complètement : l'ambassade était de retour à Canton par la voie du Grand Canal le 1er janvier 1817; elle a peut-être été l'étape la plus pénible de l'Angleterre dans le Céleste Empire.

Pour achever l'humiliation de Lord Amherst, l'empereur lui fit envoyer à Londres par le directeur de la douane de Canton un ordre *(Tche yu)* en caractères mandchoux et chinois et en texte latin, daté 21e année Kia K'ing adressé au Roi d'Angleterre, retrouvé seulement en 1891 au Foreign Office; cet ordre jette de la lumière sur la seconde ambassade

1. *Bul. de Géog., l. c.*

envoyée en Chine par les Anglais; il rappelle que lors de la mission de Macartney les envoyés, « en accomplissant les salutations, s'étaient agenouillés et prosternés absolument selon les règles ». Et il ajoute :

« Comment admettre, cette fois, que l'on changeât cette manière de faire? Tes envoyés ont dit verbalement à mes hauts dignitaires que, lorsque le moment serait venu, ils se soumettraient aux agenouillements et aux prosternements, sans que des manquements aux rites pussent se produire. Mes hauts dignitaires ont consigné le fait dans un rapport au trône. Je rendis alors un décret aux termes duquel tes envoyés devaient être admis en ma présence le septième jour de la septième lune (le 29 août 1816). Le 8, un banquet et des cadeaux *(chang)* devaient leur être donnés de ma part dans la salle Tcheng-ta-Kouang-ming et ils devaient, en outre, recevoir des vivres dans le jardin T'ong-lo-yuan. Le 9, ils devaient prendre congé de moi et je leur aurais, ce même jour, accordé la faveur de visiter la résidence impériale de Wan-cheou-chan. Le 11, ils devaient recevoir des dons à la porte T'ai-ho-men, puis se rendre au Ministère des Rites pour y prendre part à un festin. Le 13, ils seraient partis. Les salutations à faire, les dates fixées et les formes du cérémonial furent intégralement portées par mes hauts fonctionnaires à la connaissance de tes ministres envoyés.

» Le 7, jour fixé pour me contempler en audience, tes envoyés étaient déjà parvenus aux portes du palais et j'allais prendre place dans la salle du trône, lorsque ton premier envoyé déclara qu'une maladie soudaine ne lui permettait ni de remuer ni de marcher. Je considérai qu'il était possible que le premier envoyé eût été pris d'un mal subit, aussi prescrivis-je de ne faire entrer en ma présence que les seconds envoyés. Cependant, les deux seconds envoyés déclarèrent aussi qu'ils étaient souffrants. L'impolitesse fut donc sans égale. Je ne les réprimandai pas sévèrement et les fis partir, le jour même pour retourner dans leur pays. Tes envoyés n'ayant pas paru en ma présence, il n'y avait pas lieu non plus que ton placet me fût remis et il a été remporté par tes envoyés. Cependant, ayant présent à la pensée

que toi, roi, tu m'avais adressé ce placet et des offrandes à plusieurs milliers de lieues de distance, et que si tes envoyés avaient agi d'une façon irrespectueuse pour me transmettre l'expression de tes sentiments, la faute en était à tes envoyés, j'ai bien discerné que tu avais toi, roi, un cœur respectueux et de bonne volonté. Aussi ai-je reçu et accepté parmi tes objets envoyés en tribut des cartes géographiques, des tableaux, des paysages et des portraits. Je loue ton cœur sincère : cela équivaut à tout accepter. En outre, je te fais don, à toi roi, d'un *jou-yi* ou sceptre de félicité en jade blanc, d'un collier de cour en jade vert, de deux paires de grands sachets et de huit petits sachets, en témoignage d'affection et de mansuétude. D'ailleurs, tu es à une distance trop grande de la Chine et l'expédition d'envoyés faisant par mer un aussi long voyage est bien difficile. Tes envoyés, en outre, ne peuvent être au fait des formes rituelles chinoises ; il en résulte des discussions répétées, que je ne saurais apprendre avec plaisir. La Cour céleste ne tient pas pour précieux les objets venus de loin et toutes les choses curieuses ou ingénieuses de ton royaume ne peuvent non plus y être considérées comme ayant une rare valeur. Roi, maintiens la concorde parmi ton peuple, veille à la sécurité de ton territoire, sans te relâcher en rien de ce qui est éloigné ou proche. Voilà, en vérité, ce que je louerai.

» A l'avenir, point ne sera besoin de commettre des envoyés pour venir aussi loin et prendre la peine inutile de voyager par terre et par eau. Sache seulement montrer le fond de ton cœur et t'étudier à la bonne volonté, et on pourra dire alors, sans qu'il soit nécessaire que tu envoyes annuellement des représentants à ma Cour, que tu marches vers la transformation civilisatrice. C'est afin que tu y obéisses longtemps, que je t'adresse cet Ordre Impérial [1]. »

A leur retour dans le sud de la Chine, le *General Hewitt*, arrivé à Lintin le 12 septembre 1815, se voyait refuser l'autorisation de charger du thé, et le vaisseau *Alceste*, après une longue attente à ce point (16 septembre), pénétra dans la rivière de Canton, et quoiqu'il fût reçu à coups de canon,

1. *Bul. de Géog. hist. et desc.*, 1895, pp. 464-466, trad. A. Vissière.

l'attitude énergique du capitaine Maxwell en imposa beaucoup aux mandarins.

Les Russes.

A la suite du traité signé par le comte Sava Vladislavitch (1727), nous voyons les caravanes russes au cours du XVIII[e] siècle traverser régulièrement la Sibérie pour se rendre en Chine; leur but est le commerce qui ne tarde pas à être monopolisé par le gouvernement. Le 18 octobre 1768, Ivan KROPOTOV signe un traité additionnel à celui du 21 octobre 1727. En juillet 1805, l'empereur ALEXANDRE I[er] organisa une grande ambassade pour la Chine placée sous la direction du comte GOLOVKIN; un corps de savants dont faisait partie KLAPROTH lui était adjoint avec le comte Jean POTOCKI pour chef. Le comte GOLOVKIN arrivé à Kiakhta le 3 octobre, entama avec les autorités chinoises des négociations qui durèrent deux mois et demi et il ne franchit la frontière que le 1[er] janvier 1806. Arrivé à Ourga, des difficultés surgirent au sujet du *ko t'eou* que Golovkin refusa d'exécuter; enfin une lettre de Pe King congédia l'ambassade russe le 10 février. Le comte Golovkin ne réussit donc pas dans sa mission; au lieu d'entrer à Pe King, il se vit arrêter en Mongolie et obligé de retourner sur ses pas dans des conditions humiliantes. « Cet événement, dit Klaproth, était d'autant plus imprévu que tout paraissait présager un succès heureux à une expédition si importante [1] »

Pendant ce temps était entreprise par ordre de l'empereur la première circumnavigation du globe par les Russes. En 1803, Alexandre I[er] avait donné l'ordre d'équiper les deux navires, *Nadedja* (l'Espérance) et *Neva*, qui furent placés pour faire le tour du monde sous les ordres du célèbre marin, l'amiral Jean Adam DE KRUSENSTERN, né en 1770, en Esthonie. Il avait le double but de visiter les possessions russes de la côte nord-ouest d'Amérique et d'ouvrir des relations avec le Japon.

A plusieurs reprises, les Russes avaient essayé par la Sibérie d'établir des rapports avec le Japon. On se rappelle que l'Empire du Soleil Levant était complètement fermé aux étrangers, sauf aux Chinois et aux Hollandais, depuis le

1. *Voyage de Jean Potocki*, 1829, 2 vol. in-8.

milieu du XVIIe siècle. Encore ces derniers étaient-ils cantonnés dans l'îlot artificiel de Deshima, créé en 1635 dans la baie de Nagasaki. Vers 1780, un navire de commerce japonais fit naufrage à l'île Amtchitka, une des Aléoutiennes : l'équipage et son commandant RODAÏ furent sauvés et conduits à Irkoutsk, où ils résidèrent pendant une dizaine d'années. L'impératrice CATHERINE pensa alors qu'on pourrait profiter du renvoi de ces Japonais chez eux pour établir avec le gouvernement du Shogoun des relations commerciales. En conséquence, le général PIHL, Gouverneur Général de la Sibérie, reçut l'ordre de choisir comme envoyé au Japon une personne plutôt d'un rang inférieur, porteur de présents en son nom (à lui Pihl) et non en celui de l'impératrice ; en outre, le commandant du navire employé dans la circonstance ne devait être ni hollandais ni anglais. Par suite de ces ordres, le gouverneur Pihl choisit comme envoyé le lieutenant LAXMAN, qui s'embarqua sur le transport *Catharina*, commandé par le pilote LOVZOV, qui fit voile d'Okhotsk pour le Japon en automne 1792. Nous traduisons ces détails presque littéralement de la relation de GOLOVNIN. Laxman débarqua sur la côte nord de l'île de Yeso, et passa l'hiver dans le petit port de Nemuro. L'été suivant, se conformant au désir des Japonais, il entra dans le port d'Hakodate, au sud de Yeso, d'où il se rendit par terre à Matsumaï (Foukouyama), à trois jours à l'ouest d'Hakodate, près du Tsugarou seto, qui sépare Yeso de Hondo. Laxman ouvrit là avec les fonctionnaires japonais envoyés de la capitale des négociations, à la suite desquelles le gouvernement shogounal fit la déclaration suivante :

« 1° Quoique les lois du Japon ordonnent que tous les étrangers qui pourraient débarquer à n'importe quel point de la côte du Japon, le port de Nagasaki excepté, seraient faits prisonniers et condamnés à la détention perpétuelle, ces châtiments infligés par les dites lois ne seront pas mis en force contre les Russes dans le cas présent, car ils ignoraient l'existence de ces règlements et ils ont amené avec eux des sujets japonais qu'ils ont sauvés sur leur propre côte ; et il leur sera permis sans délai ou molestation de

retourner immédiatement dans leur pays, à la condition toutefois qu'ils ne s'approcheront de nouveau d'aucune côte du Japon, excepté Nagasaki, même si des sujets japonais étaient jetés sur la côte de Russie, autrement la loi serait appliquée dans toute sa rigueur.

« 2° Le gouvernement japonais envoie ses remerciements pour le transport de ses sujets dans leur pays; en même temps, il donne avis aux Russes qu'ils peuvent, soit les laisser, soit les ramener avec eux comme ils voudront; car suivant les lois japonaises ces gens ne peuvent être retenus de force, puisque ces lois déclarent que les hommes appartiennent au pays dans lequel leur destinée peut les avoir jetés, et dans lequel leurs vies ont été protégées.

« 3° Au sujet des négociations pour des arrangements commerciaux, les Japonais ne peuvent admettre aucune relation de cette sorte, excepté dans le port de Nagasaki; pour cette raison, ils donnaient à Laxman pour le présent, simplement un certificat écrit sur la production duquel un navire russe pourrait entrer dans ce port où se trouveraient des officiers japonais munis de pleins pouvoirs pour traiter plus amplement avec les Russes de la question. »

« Ayant reçu cette déclaration, continue Golovnin, Laxman retourna à Okhotsk en automne 1793; de son récit, il paraît que les Japonais traitèrent les Russes avec la plus grande civilité et courtoisie, leur témoignèrent toutes sortes d'honneurs conformes aux mœurs du pays, entretinrent à leurs propres frais les officiers et l'équipage pendant tout le temps qu'ils restèrent sur les côtes japonaises, les munirent à leur départ de toutes sortes de provisions, pour lesquelles ils refusèrent tout paiement, et leur firent des présents variés. Laxman regrettait que par suite de l'exécution rigoureuse des lois, les Japonais ne voulurent jamais leur permettre d'aller librement dans la ville, mais les gardaient constamment. Je ne puis deviner, termine Golovnin, pourquoi l'impératrice, immédiatement après le retour de Laxman, n'envoya pas un navire à Nagasaki; probablement, le commencement de la Révolution française qui, à cette époque, troublait la paix de l'Europe, lui fit négliger cette occasion. »

La nouvelle mission russe fut celle de Krusenstern, montant la *Nadedja* et accompagné de la *Neva*, commandée par LISIANSKY, partit de Cronstadt le 7 août 1803. Krusenstern par les Canaries, Sainte-Catherine (Brésil), gagna le cap Horn qu'il doubla. Arrivé aux îles Sandwich, il se sépara de Lisiansky qui se dirigea vers l'Amérique russe, pendant que lui se rendait à Petropavlovsk au Kamtchatka. De ce dernier pays qu'il quitta le 30 août 1804, Krusenstern gagna le Japon. Il arriva le 5 octobre à Nagasaki où il resta jusqu'au 18 avril 1805. Krusenstern avait avec lui le chambellan de RESANOV qui devait servir d'ambassadeur, mais qui chercha vainement à entamer des négociations. Aucun vaisseau russe n'eut le droit de s'avancer désormais sur les côtes du Japon, et même, si par hasard, des Moscovites y échouaient, ils devaient être rapatriés de Nagasaki en Russie sur des vaisseaux hollandais, et les Japonais naufragés devaient être remis aux Hollandais qui les renverraient dans leur pays par voie de Batavia.

Resanov reçut le 4 avril 1805 la réponse négative aux demandes formulées dans sa lettre de créance envoyée à Yedo. Krusenstern mettait à la voile le 18 avril 1805 pour retourner à Petropavlovsk. La mission de Resanov avait donc complètement échoué.

Krusentern profita de son séjour dans le nord pour relever les côtes de Sakhalin. Il quitta définitivement Petropavlovsk le 4 octobre et arrivait à Macao le 20 novembre 1805; il fut rejoint le 3 décembre par la *Neva* avec une riche cargaison de fourrures. Le gouverneur portugais, Don Caetano DE SOUSA accueillit les Russes avec une grande bienveillance. Grâce à l'intervention du chef de la factorerie anglaise, DRUMMOND, la *Neva* fut autorisée à remonter jusqu'à Whampou. Krusenstern avait déjà visité Canton en 1796. Les Russes purent vendre leur cargaison au marchand LUCQUA, sauf quelques fourrures qu'ils rapportèrent à Cronstadt où ils rentrèrent le 19 août 1806, ayant quitté la Chine le 9 février pour prendre la route du Cap de Bonne-Espérance.

Pendant les premières années du règne de Kia K'ing, les

Persécution contre les Chrétiens, 1805.

missions catholiques jouirent d'une grande tranquillité; en particulier celle du Se Tch'ouan s'était relevée de la cruelle persécution de 1785. Le vicaire apostolique, François POTTIER, évêque d'Agathopolis, étant mort le 28 octobre 1792, avait eu pour successeur, son coadjuteur, Mgr de SAINT-MARTIN, dont la sage administration accrut singulièrement la prospérité de la mission qu'il laissa à sa mort, le 15 novembre 1801, aux soins de Louis-Gabriel-Taurin DUFRESSE, évêque de Tabraca, qui continua avec succès son œuvre féconde ; ce fut sous l'épiscopat de ce prélat que, grâce à lui, se réunit au Se Tch'ouan en septembre 1803, le premier synode de Chine.

Au cours de cette période, la Société des Missions Étrangères avait passé par de pénibles épreuves. D'abord en Chine, la Procure établie à Macao en 1732 avait eu à lutter contre le mauvais vouloir du gouverneur portugais qui, néanmoins, refusa de livrer le procureur Claude-François LETONDAL, successeur (1788) de Jean-Joseph DESCOURVIÈRES, aux autorités de Canton qui tentèrent de le faire enlever de vive force.

D'autre part, la Révolution française avait frappé la Société des Missions Étrangères à la tête : pendant la tourmente, les neuf directeurs avaient été obligés de se disperser : trois s'étaient réfugiés en Angleterre, trois à Amiens, deux à Rome. Le Séminaire de Paris, avait été vendu comme bien national, mais l'un des directeurs, Thomas BILHÈRE, avait veillé sur le vieil édifice de la rue du Bac, le fit racheter en 1798 et obtint enfin le 23 mars 1805 (2 germinal an XIII) de Napoléon le rétablissement de la Société, confirmé par Louis XVIII le 2 mars 1815.

Mais pendant ce temps de troubles, le recrutement des missionnaires était devenu presque impossible, les besoins de la métropole absorbant toutes les forces disponibles; un événement imprévu faillit même anéantir le fruit de tant d'années de labeur. L'empereur Kia K'ing, aussi hostile que son père aux religions étrangères, mais moins intelligent que lui, profita de la révolte des adeptes de la secte de *Pei Lien Kiao*, pour recommencer à persécuter les

Chrétiens. Un prétexte futile lui en fournit l'occasion. Un Augustin italien, ADÉODAT *(Te T'ien-seu)*, depuis de nombreuses années résidant à Pe King, par suite de la dénonciation du Cantonais TCH'EN JO-WANG, laissa intercepter au Kiang Si entre les mains d'un Chrétien qui les portait à Macao des lettres et une carte du Chan Toung destinée à éclairer la Propagande sur l'étendue des missions. On feignit de croire que cette carte chinoise était destinée aux Anglais pour favoriser leur débarquement au Chan Toung et ordre fut donné, sous couleur de manœuvres contre la sûreté de l'Etat, d'arrêter Adéodat qui fut condamné avec treize Chrétiens à l'exil perpétuel en Mongolie. Il fut remis en liberté au bout de quatre ans et il se retira à Manille. Le 28 mai 1805, Kia K'ing profitait de cette condamnation pour proclamer un édit contre les Chrétiens. Le 16 septembre 1810, le vice-roi du Se Tch'ouan, CHANG MING, faisait paraître une ordonnnance renouvelant toutes les défenses antérieures et un grand nombre de Chrétiens furent martyrisés.

La persécution redoubla en 1814; il ne restait plus dans la capitale de la province, le P. HAMEL, étant mort le 13 décembre 1812, que trois missionnaires : le vicaire apostolique, Mgr Dufresse, son coadjuteur après Mgr TRENCHANT, Mgr FLORENS, qui s'enfuit au Yun Nan, où il mourut le 14 décembre 1814 et le P. ESCODECA DE LA BOISSONADE. Mgr. Dufresse, arrêté le 18 mai 1815, fut décapité le 14 sept. 1815, en présence de trente-trois Chrétiens, par ordre de Chang Ming, qui fut approuvé par Kia K'ing; le martyr a été béatifié le 7 mai 1900. La mission du Se Tch'ouan fut continuée par Mgr. Louis FONTANA, arrivé en 1812, sacré évêque de Sinite et vicaire apostolique, qui se trouvait dans le sud de la province.

Quelques années plus tard, le Lazariste Jean-François-Régis CLET était étranglé dans la prison de Wou Tch'ang (18 février 1820).

Autres Persécutions.

Les Chrétiens n'étaient pas les seuls éprouvés par la persécution : au Chen Si, la secte *Ts'iao ts'iao* poursuivie en 1788, subit un nouvel assaut en 1804 ou 1805; au Ngan

Houei, au Se Tch'ouan, les disciples du prophète Lo Houai éprouvèrent les rigueurs de l'intolérance impériale.

Ces persécutions servirent de prélude à la grande rébellion de 1813[1].

Missions Protestantes.

La première mission protestante en Chine remonte au règne de Kia K'ing; elle fut fondée par Robert Morrison en 1807. Toutefois l'évangélisation des Chinois avait commencé quelques années auparavant au Bengale, par la prédication de Joshua Marshman, né à Westbury Leigh, Wiltshire, le 20 avril 1768, qui appartenait à la Baptist Missionary Society; il s'embarqua à Londres le 25 mai 1799 sur le navire américain *Criterion* et arriva le 12 octobre à Calcutta d'où il se rendit à Serampore, établissement danois sur l'Hooghly. Il apprit le chinois avec un Arménien de Macao, Joannes Lessar, et il publia en 1809, une traduction d'une première partie du *Louen Yu*, en 1814 une grammaire de cette langue sous le titre de *Clavis Sinica*, et en 1822, une version des Saintes Ecritures, *Cheng King*. Il eut pour collaborateurs Carey et Ward dans la mission de Serampore, où il mourut le 7 décembre 1837.

Robert Morrison, né à Buller's Green, Morpeth, Northumberland, le 5 janvier 1782, était entré en 1805 dans la London Missionary Society; l'année suivante, il commença l'étude du chinois avec un indigène établi à Londres, Young Sam-tak. Il s'embarqua le 31 janvier 1807 pour la Chine par la voie de l'Amérique et il arriva le 4 septembre à Macao, d'où il se rendit à Canton où se passa sa vie. Nous avons vu qu'il fut un des interprètes de l'ambassade de Lord Amherst. Le nombre des ouvrages de Morrison est considérable; le plus célèbre est son grand dictionnaire qui forme six volumes in-4° et qui parut en trois parties publiées en 1815, 1822 et 1828. Morrison mourut à Canton dans la factorerie danoise le 1er août 1834. En 1818 il avait pris une grande part à la fondation du Collège anglo-chinois de Malacca dont le Principal fut William Milne, qui eut pour successeurs David Collie et James Legge. Ce n'est qu'en 1827, que la société hollandaise des Missions, avec Karl

1. De Groot, *l. c.*, pp. 405 seq.

Friedrich GÜTZLAFF, Prussien de Poméranie, et en 1830, l'American Board of Commissioners for Foreign Missions, avec Elijah Coleman BRIDGMAN, de Belchertown, Massachussets, commencèrent à rivaliser avec la London Missionary Society.

La violence d'incessantes persécutions devait susciter de nouvelles révoltes. Dans la région où jadis Wang Louen avait résisté aux troupes impériales, c'est-à-dire dans la partie nord-est du Ho Nan et les parties limitrophes de cette province au sud du Tche Li et au sud-ouest du Chan Toung, éclata en 1813, à Wei Houei, une grande rébellion provoquée par les vexations des fonctionnaires et en particulier par l'exécution, à Pe King, d'un des chefs de la secte des *Pa koua*, SOUN WEI-KIEN (1812). A la tête du mouvement était un homme de quarante-quatre ans, LIN TS'ING, originaire de Soung kia tchouang, à une quarantaine de kilomètres au sud de Pe King; avec LI WEN-TCH'ENG, il conçut le hardi projet d'enlever l'empereur alors qu'il revenait du Kan Sou et du Chen Si à la capitale où des conjurés, sous la conduite de TCH'EN CHOUANG et de TCH'EN WEN-KOUO, devaient assaillir le palais où ils avaient des intelligences parmi les eunuques. Grâce au courage du second fils de l'empereur, le futur Tao Kouang, aidé de son frère cadet, les rebelles furent repoussés du Palais impérial (13 juillet 1813), tandis que le soir un violent orage dispersa les émeutiers dont un grand nombre se noyèrent dans le canal ou furent capturés. L'empereur rentra à Pe King le 19. Lin Ts'ing fait prisonnier dans sa ville natale livra dans les tortures les noms des principaux chefs de la rébellion qui furent tous mis à mort de la manière la plus barbare.

Rébellion de 1813.

Les peines les plus sévères étaient décrétées contre les rebelles sans empêcher leur nombre de s'accroître. Ainsi, en 1801, dans le chapitre Rébellions du Code pénal, on note que les membres de la société dite des *Triades* seront décapités, ceux qui les auront accompagnés seront étranglés; en 1817, le gouverneur de Canton arrête deux ou trois mille adhérents de cette société; en 1819, le gouverneur du Hou Nan se plaint de l'accroissement des membres des

sociétés secrètes; des rapports de censeurs, l'un de 1829 dans le Kiang Si, l'autre de 1841 dans le Hou Kouang en marquent également le développement. Ce dernier constate que la Société des Triades a cinq loges : 1° Grande loge, Fou Kien; 2° Kouang Toung; 3° Yun Nan; 4° Hou Kouang; 5° Tche Kiang. Toutes ces sociétés secrètes, politiques, — nous ne parlons pas des associations philanthropiques, mutuelles, etc.,— ont, quel que soit leur nom, pour but de renverser la dynastie mandchoue, étrangère au pays; ce qu'elles n'ont pu faire sous le règne de Kia K'ing, sous le nom de *Tchang Mao* et de *T'aï P'ing*, nous les verrons le recommencer sous les règnes de Tao Kouang et de Hien Foung [1].

Mort de Kia K'ing, 1820.

Kia K'ing mourut, frappé de la foudre, le 2 septembre 1820, ne laissant aucun regret tant au point de vue privé qu'au point de vue politique. « Sur la fin de sa vie, nous dit Timkovski, il était devenu l'objet de la haine de son peuple, à cause de son indolence, de son obéissance aveugle aux conseils de ses eunuques, et de son goût désordonné pour les plaisirs contre nature.» Il reçut le nom de temple de JEN TSOUNG JOUEI. Le 10 de la 4e lune de son règne (14 mai 1799), il avait nommé son héritier présomptif, dont le nom fut révélé le 25 de la 7e lune de la 25e année de son règne (2 septembre 1820), c'est-à-dire quelques heures avant la mort de l'empereur; c'était le second fils de Kia K'ing, MING NING, né d'une concubine le 16 septembre 1782 (10 de la 8e lune de la 47e année K'ien Loung), qui prit le nom de règne de TAO KOUANG [2].

1. Henri CORDIER, dans *Hist. générale de* LAVISSE et RAMBAUD, X, p. 971.
2. HOANG, *Administration*, p. 5.

TABLE DES MATIÈRES

Benazet (A.). — Le Japon avant les Japonais : Étude d'ethnographie et d'archéologie sur les Aïnou primitifs, 32 pp. in-8, 1911, 3 francs.

Les sources — Koropok-ghourou ou Tsoutchi-ghoumo — les anciens Aïnou — Caractère physique des Aïnou primitifs — Fouilles archéologiques — Traditions et légendes — Anciennes croyances religieuses.

Chavannes (Ed.) et P. Pelliot. — Un traité manichéen retrouvé en Chine, traduit et annoté, 2 pl., 360 pp. in-8 (T. JA), 1913, 20 fr.

Bibliographie — traduction du traité manichéen de Pékin — notes additionnelles — texte chinois du traité de Pékin — Nouvelles publications relatives au manichéisme — Fragment Pelliot — Le Houa hou king — Le Eul tsong king et le San tsi king — textes historiques — notes additionnelles — errata — index.

Collection Paul Mallon, décrite par G. Migeon, 1er fascicule, 13 planches dont 2 en couleurs, 15 f. n. chif., in-4, en un cartonnage, 1919, 60 francs.

Art hindou — art chinois — art égyptien.

Superbe édition, pl. en photogravure : Édition tirée à petit nombre et non dans le commerce.

Planches : I. Statue en grès rouge de Vyndhia. — II. Statue (Buste d'une), pierre bleuâtre (dynastie des Weï), VIIIe siècle. — III. Aigles blancs, peinture signée Wang-Tsin-King (IXe siècle). — IV. Vase de bronze, dynastie des Han, IIe siècle après notre ère. — V. Vase en poterie émaillée (dynastie des Tang), VII-Xe siècles. — VI. Même modèle que pl. V, sans couvercle et autre côté. — VII. Vase en poterie émaillée (dynastie des Sung), 960-1279. — VIII. Statuette en calcaire polychromé, IVe dynastie (école Memphite). — IX. Même statuette que pl. VIII, de profil. — X. Fragment de bas-relief en calcaire polychromé, IVe dynastie (école Memphite). — XI. Statuette en bois d'ébène, fin Xe ou début XIe dynastie. — XII. Même statuette que planche XI — XIII. Détail de la statuette figurant aux pl. XI et XII.

Ferrand (G.). — Le K'ouen-Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud, 267 pp., in-8 (T JA), 1919 20 francs.

Textes chinois et annamites. — Les transcriptions chinoises. — Identifications. — Textes arabes et persans. — Parenté des Chinois, Khmers, Indonésiens et Malgaches. — Les marines javanaise, khmer, cam, chinoise et malgache.— Ambassades à la cour de Chine.— Les migrations des komr.

Foucher (A.). — The beginnings of Buddhist art and other essays in Indian and Central-Asian archaeology, revised by the author and translated by L. A. Thomas and F. W. Thomas, with a preface by the latter, coloured frontispice, 50 plates with explanatory letterpress, XVI, 316 pp., imp. 8 vo, 1917, 50 francs.

Contents : I. The beginnings of Buddhist art. — II. The representations of « Jatakas » on the bas-reliefs of Barhut. — III. The Eastern gate of the Sânchi stûpa. — IV. The Greek origin of the image of Buddha. — V. The tutelary pair in Gaul and in India. — VI. The great miracle at Cravasti. — VII. The six-tusked elephant. — VIII. Buddhist art in Java. — IX. The Buddhist madonna. — Index.

Dallet (Ch.). — Histoire de l'église de Corée, précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, la langue, les mœurs et coutumes coréennes, 1 carte, 4 pl., 2 vol. in-8, 1874, 40 francs.

Tome I. Introduction — de l'introduction du christianisme en Corée à l'érection de ce royaume en Vicariat apostolique, 1784-1831, 1 carte, 4 planches, XII pp., 2 f. n. chif. CXCII, 387 pp.

Tome II. De l'érection de la Corée en Vicariat apostolique au martyre de Mgr Berneux et de ses confrères, 1831-1866, 595 pp.

Edmunds (A. J.). — Buddhist and Christian gospels now first compared from the originals, edited by M. Anesaki, 4e éd., 2 vol., gr. in-8, (323 et 315 pp.), 1908-1909, 40 francs.

Jouveau-Dubreuil (G.). — Archéologie du sud de l'Inde, 108 pl., 111 fig., 2 vol., (192 et 151 pp.), in-8 (An. Musée Guimet Bibl. Et. XXVI et XXVII), 1914, 50 francs.

I. *Architecture :* Introduction. — 1re partie. *Les origines de l'art Dravidien.* Chapitre I. Caractères généraux de l'architecture de l'époque d'Asoka. — Chap. II. L'époque de Kanishka et l'époque des Guptas. — 2e partie, *Généralités.* — 3e partie, *Les styles,* chap. I. Les styles Pallava. — Chap. II. Le style Chola. — Chap. III. Le style Pandya. — Chap. IV. Le style de Bijanagar. — Chap. V. Le style de Madura. — Chap. VI. L'architecture contemporaine. — Appendice : le style Nord-hindou et le style de Pattadakal. — 64 pl., 71 fig., 190 pp.

II. *Iconographie.* Chap. I. Iconographie sivaïte. — Chap. II. Iconographie vichnouïte. — Chap. III. Brahamâ et les divinités secondaires. — Chap. IV. Histoire de la religion d'après l'iconographie. — Chap. V. Costumes — statues — chars, etc., 44 pl., 40 fig., 152 pp.

Leclère (A.). — Histoire du Cambodge depuis le 1er siècle de notre ère, d'après les inscriptions lapidaires, les annales chinoises et annamites et les documents européens des six derniers siècles, XII, 547 pp., gr. in-8, 1914, 30 francs.

Mission Pelliot en Asie Centrale : série in-4 : PELLIOT (P.). Les grottes de Touen-houang, T. I : 64 pl. en phototypie, 1 plan des grottes, avec texte explicatif, in-4, dans un portefeuille, 1920, 64 fr.

La description des grottes de Touen-houang comprendra 5 volumes de 64 planches environ chacun.

Tchang Yi-Tchou et J. Hackin. — La peinture chinoise au Musée Guimet, 16 planches, fig. dans le texte, VII, 97 pp. in-4 obl., cart., Musée Guimet, Bib. d'art, IV, 1910, 20 francs.

Caractères généraux de la peinture chinoise. — 1re période (2600 av. J.-C. — 200 ap. J.-C.). — 2e période : les trois royaumes, les six dynasties. — 3e période : dynastie des T'ang. — 4e période : les cinq royaumes. — 5e période : la dynastie des Mongols. — 6e période : les Mongols (1260-1368). — 7e période : dynastie des Ming. — 8e période : la dynastie actuelle. — Catalogue. — Index des peintres. Toutes les peintures reproduites sont des pièces inédites de premier ordre.

Launay (A.). — Histoire des Missions de Chine : Mission du Kouy-Tchéou, 1 carte, 7 pl., 3 vol. gr. in-8, 1907-8, 60 francs.

Société des Missions étrangères.

Imprimerie VROMANT & Co, 3, rue de la Chapelle, Bruxelles. — 9-20-7568.

CORDIER

ISTOIRE

ÉNÉRALE

DE LA

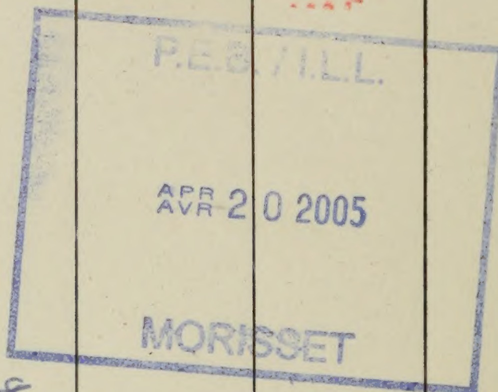
CHINE

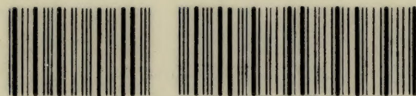
III

PARIS

GEUTHNER

1920


P.E.B. / I.L.L.
APR AVR 20 2005
MORISSET


a39003 003979787b

